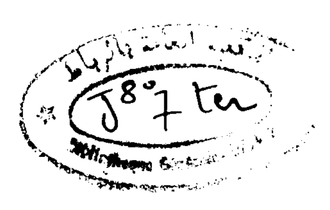
RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION
DE LA
DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES
(SECTION SOCIOLOGIQUE)



VOLUME XXXIII

KITAB EL-ISTIQÇA LI-AKHBAR DOUAL EL-MAGHRIB EL-AQÇA
(HISTOIRE DU MAROC)

PAR
AHMED BEN KHALED EN-NAÇIRI ES-SLAOUI

TOME QUATRIÈME

LES MÉRINIDES, TRADUCTION DE ISMAËL HAMET

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)
1934

AVANT-PROPOS

Les nomades zénètes Beni Merine ont réussi, par leurs succès militaires et en dehors de tout appui sur une idée religieuse, à s'emparer du pouvoir souverain au Maghreb et à le conserver pendant trois siècles. Cependant, s'il est vrai que « le premier qui fut roi fut un soldat heureux », il est à peu près constant que l'idée religieuse a toujours accompagné la force des armes chez les Musulmans.

Les causes de la fortune des Beni Merine sont multiples et diverses, sans doute ; mais, parmi celles qui apparaissent dans le Kitab El Istiqça, on peut retenir en premier lieu l'affaiblissement de toutes les familles berbères ayant exercé le pouvoir directement ou indirectement, selon leur importance numérique et la force de cet esprit de famille qui chez eux tient lieu de patriotisme et d'esprit national

Les Miknassa, après avoir combattu les Idrissites pour leur compte d'abord, se sont ensuite séparés en deux groupes, l'un pour servir les Ommiades de Cordoue, l'autre les Fatimites de Mehdia (920-938).

Une partie des Zenata se sont dépensés au service des Ommiades d'Espagne et Ziri ben Atia, chef des Meghraoua, est mort après avoir fondé la ville d'Oudjda et gouverné les deux Maghreb en leur nom (994).

Les Ketama ont aidé à la fondation de l'empire des Fa-

timites et beaucoup d'entre eux les ont suivis au Caire et en Syrie (910-973). Les Senhadja avec Ziri ben Mennad ont également servi les Fatimites et, après leur départ pour l'Égypte, se sont rendus indépendants et divisés en Zirites de Mehdia et en Hammadites de la Qelaa et de Bougie. Leurs dissensions et les troubles occasionnés sur leur domaine par l'invasion des Arabes Hilaliens (1053) ont achevé de détruire leur force et de limiter leur influence.

Les Beni Ifrène, fondateurs de Tlemcen, un instant maîtres de Fès (1034-1030) ont par la suite disparu de la scène politique.

Les réserves des Berbères Almoravides d'origine saharienne, ont été épuisées en moins d'un siècle (1055-1047).

La dynastie almohade en appelant les tribus de l'Atlas marocain à l'exercice du pouvoir le plus considérable qui ait été fondé en Afrique, leur a demandé une dépense excessive de forces sur une aire immense englobant, avec l'Espagne musulmane, tout le Nord de l'Afrique, de Tanger à Tripoli.

L'arrivée des Arabes Hilaliens a déplacé les tribus Beni Merine qui occupaient les Oasis du Sud constantinois; refoulées vers l'Ouest, ces tribus avaient pris les mœurs nomades et occupaient la lisière du Sahara où elles atteignaient, dans leurs déplacements successifs, les oasis de Figuig et le cours supérieur de la Molouia.

De leur côté les Almohades étaient troublés dans l'Est de leurs possessions par les agissements de ces mêmes Hilaliens unis aux restes des Almoravides réfugiés aux Iles Baléares, qui leur firent une guerre acharnée de cinquante années (1184-1232). Au cours de ces troubles, l'almohade Yaqoub El Mançour transporta plusieurs tribus hilaliennes au Maroc afin d'en soulager l'Ifriqia et de les utiliser dans la guerre contre les Chrétiens d'Espagne. Mais les Almohades ont fait appel aux Beni Merine eux-mêmes qui déjà remontaient la vallée de la Molouia et ont récompensé

leurs services dans la guerre d'Espagne en leur reconnaissant la propriété du territoire des Miknassa qu'ils occupaient jusqu'à Taza.

Au désastre irréparable qui anéantit les forces militaires des Almohades à Las Navas de Tolosa en 1212, s'ajoutèrent, peu après, les ravages de la peste qui décima la population des villes et des campagnes du Maroc. Dans le même temps, une de leurs branches importantes, les Hafcides, s'était rendue indépendante à Tunis et une tribu zénète, les Beni Zian, fondaient, sous le nom d'Abdelouadites, une royauté indépendante à Tlemcen. En sorte qu'à l'époque où les Beni Merine avaient déjà un pied solidement établi à Taza, l'empire almohade était divisé entre les Hafcides de Tunis, les Abdelouadites de Tlemcen et les descendants d'Abdelmoumen réduits à l'impuissance à Marrakech.

En Espagne, les Gouverneurs almohades consumaient leurs forces en des luttes intestines et les autres princes musulmans se faisaient la guerre, tandis que les princes chrétiens utilisaient ces circonstances au mieux de leurs intérêts. La faiblesse des Almohades était telle que le roi de Tlemcen projetait de se rendre maître du Maghreb ou, tout au moins, d'en conquérir les provinces voisines de son royaume. Ces ambitions qui ne désarmeront pas allumèrent entre les deux familles zénatiennes une guerre incessante dont le siège de Tlemcen, qui dura huit ans (1299-1307), est un des épisodes les plus caractéristiques.

Enfin, les Arabes hilaliens transportés au Maroc par l'almohade Yaqoub El Mançour avaient, par leurs agissements néfastes, une bonne part dans les désordres dont souffrait l'ensemble du pays.

Les tribus Beni Merine, par contre, restaient unies autour de leurs chefs ; aguerries par la vie nomade qu'elles menaient depuis que l'invasion hilalienne les avait déplacées, elles avaient accru leurs richesses et constituaient,

par le nombre et la cohésion, une force trop supérieure à celle des autres familles berbères pour qu'elles ne se sentissent pas naturellement portées à s'en servir. Au surplus, lorsque grâce à leur importance numérique, à leurs richesses et à la politique avisée de leurs chefs, les Beni Merine se furent assuré la possession de la vallée de la Molouia, de Taza, de Fès et de Meknès, ils purent ramener la paix et l'ordre dans le pays, assurer la sécurité des routes, rétablir l'activité du commerce et mériter une légitime reconnaissance des habitants. Il en était ainsi dès l'année 1260, les Almohades régnant encore à Marrakech. Ces circonstances leur permirent d'asseoir leur fortune politique sur des bases assez solides pour résister à des querelles intestines passagères, à des attaques extérieures et à quelques échecs militaires, déployant une habileté politique, une solidarité familiale et une activité énergique propres à leur assurer le succès.

Au cours de leur existence nomade, à l'époque où ils circulaient sur la lisière Nord du Sahara, depuis les Ziban jusqu'à Figuig, leurs chefs s'étaient trouvés en contact avec les royaumes qui occupaient le pays jusqu'à la mer et en relations obligatoires d'ordre économique avec eux. Ces contacts avaient amené l'élite de leurs tribus à se familiariser dès avant leur conquête, avec la civilisation maghrébine et andalouse. Et cette élite, au moment où ils attaquèrent les Almohades, était déjà au fait de la politique générale ; et si elle commandait à des tribus dont la masse demeurait primitive, du moins avait-elle su les maintenir groupées par l'esprit de famille, en corps de nation.

Constituant des forces considérables par le nombre et la valeur, les Beni Merine ont habilement exploité la scission qui avait détruit l'unité almohade. En effet, ils combattaient au Maroc la dynastie représentée par les derniers fils d'Abdelmoumen, mais, par contre, ils servaient les Hafcides de Tunis, branche dissidente qui représentait les

Maçmouda, c'est-à-dire la famille du Mahdi Ibn Toumert. Cela leur laissait les mains libres au Maghreb extrême pour y développer leur puissance. Les Hafcides, toujours fidèles à la doctrine du fondateur et qui espéraient rétablir à leur profit l'empire almohade, grâce à l'aide des Beni Merine, n'avaient pas hésité à faire alliance avec ces derniers qui eux comptaient bien se désintéresser des Hafcides le moment venu et y régner seuls.

Dans l'ordre temporel, ils légitimaient leur conquête aux yeux des habitants en rétablissant l'ordre, en assurant la sécurité et en ramenant l'aisance dans les villes et les campagnes. Dans l'ordre spirituel cependant, le prestige religieux leur faisait entièrement défaut. Or, il est sans exemple dans l'Afrique musulmane que les prétendants, comme les ambitieux et les agitateurs ordinaires, n'aient eu recours à l'idée religieuse pour rallier et entraîner les foules. Aux yeux de la nation ou tout au moins de certaines classes, il fallait aux Beni Merine un certain prestige religieux pour légitimer leurs succès et particulièrement l'exercice de l'autorité souveraine qu'ils enlevaient aux Khalifes almohades.

Pour combler cette lacune, les princes mérinides, pendant tout leur règne, prêchèrent d'exemple, déployant un grand zèle, exaltant la religion, la guerre sainte, les œuvres pies et les hommes sanctifiés ; prêtant à certains de leurs ancêtres les vertus et les qualités qui sont reconnues aux justes de l'Islam, cherchant même, a-t-on dit, à se rattacher à une souche arabe. Il n'est pas douteux que ces efforts furent couronnés de succès et que la pratique des vertus islamiques s'est poursuivie de génération en génération dans la famille royale alors même que la nécessité politique n'était plus en question, mais seulement la sincérité de la foi et la double mission du souverain dépositaire et exécuteur de la loi divine. Les œuvres édifiantes du sultan Aboul Hassan (1331-1348) marquent le point

culminant de cette évolution dans le domaine spirituel et simultanément dans celui des arts et de la culture intellectuelle. La renommée de ce prince s'était étendue bien au delà des frontières de son empire ; il était allié par le mariage à la famille hafcide de Tunis, entretenait de cordiales relations avec le souverain d'Égypte et avait reçu du sultan noir du Malli une ambassade chargée de riches présents.

Le titre d'émir el moslimine est attribué pour la première fois dans le texte du *Kitab El Istiqça* à un sultan mérinide à l'occasion du traité de paix dont les pourparlers furent engagés par des moines et des religieux délégués du roi de Castille auprès des sultans Yaqoub et Ibn El Ahmer, à la suite de multiples opérations que ces deux princes musulmans avaient menées de concert en Andalousie pendant cinq mois au cours de l'année 1277-1278[1]. On remarquera que ce titre est le même que celui pris par le sultan almoravide Youssef ben Tachefin lorsqu'il avait fait hommage de ses conquêtes en Maghreb et en Espagne au Khalife abbasside, évitant ainsi par préférence de prendre celui d' « émir el moumenine » des Khalifes d'Orient. Les deux termes sont cependant synonymes et il convient d'indiquer ici les raisons pour lesquelles deux ou plusieurs khalifes peuvent exister simultanément dans les pays musulmans.

L'institution du Khalifa a quelques rapports avec celle de la Papauté, mais on ne saurait identifier complètement l'une avec l'autre. Des règles ont bien été posées au début de l'Islamisme pour permettre aux musulmans d'élire leur « imam » ou « khalife » dont la mission est de les guider, dans leurs intérêts spirituels comme dans leurs intérêts temporels selon la loi. Mais l'empire musulman s'étant étendu après la mort de Mahomet en Orient et en

1. Il s'agit du sultan Yaqoub ben 'Abdelhaqq et de la paix signée le 25 février 1278.

Occident, il n'était plus possible au Khalife résidant à Damas ou à Baghdad de remplir effectivement sa double mission spirituelle et temporelle, en raison des distances et autres barrières matérielles. Les docteurs de la loi ont en conséquence décrété unanimement, s'appuyant à la fois sur le Coran, la loi traditionnelle et le raisonnement, qu'une nation trop éloignée pour être utilement protégée selon le vœu du fondateur de l'Islamisme, avait le devoir de se donner un « imam » choisi dans son sein ou de se placer sous l'obédience d'un « imam » déjà institué et en mesure de veiller sur leurs intérêts [1]. Cette décision des docteurs de la loi ne faisait que compléter les prescriptions du Prophète qu'ils n'avaient ni le droit ni l'obligation de négliger. C'est la raison pour laquelle des Chérifs authentiques ou regardés comme tels purent en certaines circonstances de temps et de lieu se porter comme prétendants au pouvoir ou y être appelés. C'est le cas, pour le Maroc, des Chérifs Saadiens et Alaouites.

Si donc le monde catholique n'a qu'un seul Pape, il peut y avoir chez les Musulmans plusieurs Imams ou Khalifes contemporains exerçant légitimement le pouvoir. Ces Khalifes ont pu ne pas être d'origine arabe, ni de la famille du Prophète, l'Islamisme s'étant étendu à de nombreuses races non sémitiques et la puissance politique étant passée de l'une à l'autre selon les vicissitudes du temps. Aussi, voit-on à différentes époques de l'histoire, des sultans africains recevoir des hommages d'Espagne et même de La Mecque comme les princes Almoravides, Almohades, Hafcides ou Mérinides, tous de race berbère, leur qualité de musulmans et leur puissance protectrice justifiée par des succès plus ou moins retentissants suffi-

1. Pour plus amples détails, voir IBN KHALDOUN, *Prolégomènes*, trad. de Slane. Paris, Imprimerie Nationale, 1863. Deuxième partie, p. 387 et s., et EL MAWERDI, EL AHKAM ESSOULTHANIYA, trad. L. Ostrorog. Paris, Leroux, 1901, p. 91 et s.

sant au but recherché. C'est dans les mêmes conditions et pour les mêmes causes qu'il y a encore peu d'années le sultan turc Ottoman de Constantinople était le légitime khalife des Musulmans Sonnites d'Orient et le protecteur reconnu des villes saintes, tandis que les Musulmans Sonnites du Maroc avaient leur Khalife d'origine arabe.

Les Sultans mérinides ont pris ce titre ou on le leur a reconnu, dès qu'ils se sont trouvés, du consentement général, en mesure d'en assumer les charges et les devoirs. Si des princes berbères ont cherché à se constituer une généalogie arabe, il faut y voir au-dessus d'un but de vaine gloriole, une vue toute pratique d'assurer plus facilement leur influence ou de l'accroître et de l'étendre le plus possible à l'extérieur.

Si l'on considère le Maroc — en y comprenant l'Espagne musulmane — si éloigné de La Mecque et de Baghdad, on se rend compte de la sagesse des docteurs de la loi, en ce qui concerne l'institution du Khalifat dont le Coran, d'ailleurs, ne parle pas d'une façon expresse. Les Arabes de la conquête étant épuisés et sans influence et les Hilaliens dispersés et dénués d'esprit national, les nations berbères numériquement supérieures ne pouvaient manquer de prendre leur place dans l'exercice du pouvoir, de s'établir dans la civilisation musulmane et lui imprimer une impulsion propre, permettant de distinguer aujourd'hui un art almohade et un art mérinide.

Le contact entre Chrétiens et Musulmans en Occident et particulièrement en Espagne, se présente sous deux aspects : d'un côté, il y avait dans les États musulmans des sujets chrétiens vivant sous le régime politique arabe ; l'intimité des Espagnols et des Musulmans y était telle que les institutions islamiques ne pouvaient manquer d'influencer les Chrétiens et d'apporter chez eux des habitudes de vie sociale d'origine musulmane ; d'un autre côté, les États chrétiens eurent des sujets musulmans placés dans

des conditions analogues quant à l'intimité avec les Espagnols et à l'influence des habitudes sociales d'origine chrétienne; l'usage du castillan était courant dans les États chrétiens et celui de la langue arabe dans les États musulmans.

Mais il y avait entre Chrétiens et Musulmans des affinités qui leur facilitaient la vie en commun et dont il faut tenir compte pour expliquer certains faits qui sans cela demeurent aujourd'hui et dans l'état actuel des choses, équivoques ou incompréhensibles. La mentalité des deux peuples, sur des points essentiels, concordait et restait au même niveau. Sur le terrain de la lutte, ils combattaient à armes égales, selon les mêmes principes et les mêmes méthodes : attaques et incursions en rase campagne, sièges et blocus, saccage des places et des champs cultivés, traitement des prisonniers, etc... Chez les uns et les autres on voyait des exemples de violence et d'humanité, de rapine et de générosité ; ils déployaient le même faste pour en imposer à l'occasion des entrevues entre princes ; ils prenaient le même ton insolent, hautain et grandiloquent lorsqu'ils se provoquaient. Leur culture intellectuelle se nourrissait respectivement à des sources identiques et s'élevait au même point ; ils avaient les mêmes croyances aux horoscopes et signes astrologiques, partageaient les mêmes idées sur la femme, le mariage et la famille, les mêmes préjugés sur les artistes : musiciens, chanteurs, danseurs, bateleurs et autres ; enfin, ils avaient dans la vie matérielle courante des us et coutumes peu différents sinon concordants. On a des exemples de princes chrétiens ayant vécu des années chez des princes musulmans en Espagne comme en Afrique, et de même des princes musulmans s'accommodèrent parfaitement de vivre à une cour chrétienne des années durant sans gêne aucune. Chrétiens et Musulmans étaient sur le même plan et c'est dans ces conditions que les deux sociétés réagissaient

l'une sur l'autre : les Chrétiens luttant contre les conquérants de leur sol qui leur étaient étrangers par la race et la religion, et les Musulmans cherchant à se maintenir dans le pays conquis où ils comptaient des générations d'ancêtres.

Le traité de paix conclu après la reddition de sa capitale par le roi de Grenade avec les rois catholiques et dont les principaux articles sont rapportés par l'auteur du *Kitab El Istiqça*, marque cependant les points de friction les plus sensibles entre les deux peuples et que les Musulmans devenus sujets des Chrétiens cherchaient à adoucir. Ces articles sont intéressants par les rapprochements qu'ils suggèrent avec les contacts entre Chrétiens et Musulmans du temps présent. Des obligations comme celle d'héberger les troupes chrétiennes, sont sans doute celles qui incombaient aux Musulmans habitant les pays chrétiens ; celle de porter des attributs distinctifs dans le vêtement, laisse entendre qu'en pays chrétien Espagnols, Musulmans et Juifs pouvaient porter le même costume et que pour les mêmes causes, en pays musulman, le costume, les habitudes des Arabes et probablement aussi leur langue étaient communs aux trois éléments de population.

Mais, dans la seconde moitié du xve siècle, les États chrétiens de la Méditerranée bénéficient de circonstances d'une telle portée qu'elles leur assurent une supériorité considérable. En 1436, Gutenberg avait découvert l'imprimerie qui, en vulgarisant dans les langues latines les travaux de l'Antiquité retrouvés au xive et au xve siècle et en ouvrant cette ère nouvelle dite de la Renaissance, effaçait totalement les Écoles arabes et leur influence.

Le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille en 1469 réunissait dix ans après dans leurs mains les trois couronnes de l'Espagne chrétienne, et cela à l'époque troublée où les Beni Ouattas, branche cadette des Mérinides, s'emparaient du pouvoir et où les Musulmans désunis étaient sans force.

En 1492, c'est la chute de Grenade, et en 1494 la découverte de Christophe Colomb fait affluer en Espagne les richesses du Nouveau Monde.

Enfin en 1498 la découverte des Indes Orientales par le Portugais Vasco de Gama frappe à la fois les Musulmans orientaux, dont elle ruine le commerce de transit d'Asie en Europe par la voie de terre, et les Musulmans d'Occident, qu'elle atteint politiquement. Dès lors en effet, les Mérinides désarmés et ruinés n'ont plus la force de défendre leurs frontières maritimes dont les villes sont occupées par les Espagnols et les Portugais. Quant au reste des Musulmans devenus sujets des rois catholiques, ils ne seront totalement et définitivement expulsés de l'Espagne qu'en 1610, ayant adopté le costume européen et oublié la langue arabe.

Les royaumes berbères qui s'élevèrent en Maghreb au XIIIe siècle: Hafcides de Tunis, Abdelouadites de Tlemcen et Mérinides de Fès, furent redevables, en grande partie, aux Musulmans fugitifs qui affluaient dans leurs capitales, chassés à différentes époques par les rois d'Aragon, de Castille et du Portugal, de l'éclat d'une culture intellectuelle et artistique à laquelle participaient les Juifs expulsés eux aussi et partageant la destinée des Musulmans de la Péninsule. On connaît l'importance de certaines personnalités juives dont le Maïmonide est la plus remarquable figure; mais il faudrait évoquer aussi ces collectivités nombreuses qui vivaient depuis des siècles dans les grandes cités musulmanes au contact permanent de la civilisation arabe aux progrès de laquelle ils participaient par leur culture intellectuelle propre, par leur développement personnel dans les arts et les différentes branches de l'activité sociale. Leur collaboration dans le commerce, les industries les plus avancées, les travaux d'art: joaillerie, broderie, ébénisterie, gravure sur métaux, lutherie, est connue; ils participaient avec leurs concitoyens musul-

mans aux progrès de la médecine, de la chirurgie et des branches annexes comme la pharmacie, la droguerie et l'herboristerie. Les médecins juifs de la plupart des princes chrétiens au Moyen Age et des Papes eux-mêmes, sortaient des Écoles arabes d'Espagne et de Montpellier.

Vivant presque exclusivement dans les grandes cités sous la protection des princes régnants, selon leur statut de tributaires fixé par la loi islamique, ils cultivaient la langue hébraïque comme langue liturgique et parlaient le castillan et l'arabe ; quelques-uns même lisaient et écrivaient dans les trois langues et traduisaient de l'une dans l'autre. C'est ce qui explique leur présence dans les ambassades et députations tant chrétiennes que musulmanes. Une telle participation à la vie intellectuelle sociale et politique, ne pouvait manquer de leur conférer une maitrise qui s'affirmait de génération en génération et en faisait un élément très actif de diffusion de cette civilisation arabe dont ils étaient profondément imprégnés. En sorte que leur action sur le développement rapide des capitales berbères nouvellement fondées a été assez prononcé pour être mentionné si l'on veut rester fidèle à la vérité historique.

A la fin du XIVe siècle, la puissance mérinide déclinait en Espagne au profit des rois de Grenade et y disparut totalement en 1374, quand le sultan Aboul Abbas ben Abou Salem remit à Ibn El Ahmar la place de Gibraltar en retour de l'assistance qu'il en avait reçue pour conquérir le trône de Fès.

Parvenu à l'époque où s'arrête l'ouvrage d'Ibn Khaldoun, l'auteur du *Kitab El Istiqça* prévient le lecteur avec un sentiment de regret que cette haute autorité va lui manquer désormais et qu'il poursuivra ses travaux en puisant dans des ouvrages divers les renseignements entrant dans son sujet. Il avoue que dès lors, son travail, faute d'un enchaînement suivi des faits, n'aura plus la même unité.

Il apparaît en effet, pour ce qui concerne plus particulièrement la branche mérinide des Beni Ouattas, que sa documentation est faite d'éléments ajustés et sans liens entre eux. A la sécheresse de cette énumération, s'ajoute la pénurie de renseignements précis sur cette période particulièrement trouble de l'histoire du Maghreb extrême et il semblerait que l'auteur a voulu y suppléer en multipliant les pièces littéraires en prose et en vers, les récits hagiographiques ou légendaires. On doit cependant reconnaitre que ces textes ont une réelle valeur documentaire, car, malgré les ornements littéraires dont ils sont chargés, ils aident à la compréhension des milieux et donnent la connaissance des idées et de la culture de l'époque. Aussi ont-ils été traduits *in extenso* malgré la forme étrange qu'ils peuvent prendre en passant dans le français. Ils confirment ce que l'on sait par ailleurs de l'état des lettres arabes chez les Musulmans occidentaux et ouvrent des vues sur la mentalité de leurs élites cultivées et sur les conditions de la vie sociale des populations. Tels sont parmi ces documents la longue épitre du secrétaire et vizir grenadin Lisan Eddin Ibn El-Khatib au sultan mérinide Abou Salem, celle d'Abou Abdallah ben Aboul Hassan (Boabdil), dernier roi de Grenade, au sultan ouattassite Mohammed Cheikh et le traité signé avec les Rois catholiques après la chute du royaume arabe d'Andalousie.

ISMAËL HAMET.

AU NOM DE DIEU, LE CLÉMENT, LE MISÉRICORDIEUX

Histoire de la dynastie des Beni Merine, souverains de Fès et du Maghreb ; renseignements sur leur origine et leurs débuts.

Le savant maître Abou Zeïd Aderrahman ben Khaldoun — Dieu lui fasse miséricorde — assigne deux âges à la nation des Zenata : celui de la première race, comprenant les Meghraoua qui furent rois de Fès et les Beni Ifrèn, rois de Salé, dont le règne a été suffisamment exposé plus haut, et celui de la deuxième race à qui appartiennent les Beni Abdelouad, rois de Tlemcen et du Maghreb central, et les Beni Merine, rois de Fès et du Maghreb extrême. Ce sont ces derniers dont nous allons maintenant nous occuper.

D'après le maître que nous venons de citer, la race des Zenata est ancienne, connue par elle-même et par ses vestiges. Ces Zenata ainsi qu'on le voit de nos jours, ont adopté les habitudes des Arabes ; comme eux ils vivent sous la tente, emploient des chameaux, montent des chevaux, mènent la vie nomade et transhument deux fois par an, pillent les biens des populations sédentaires et refusent de se plier aux règles de l'équité. Ils se distinguent des autres Berbères par un dialecte connu comme leur appartenant en propre et occupent des territoires au milieu d'autres populations berbères tant en Ifriqïa qu'en Magh-

reb, comme les oasis de palmiers qui s'étendent de Ghadames au Sous extrême, si bien que la totalité des habitants de ces oasis sahariennes sont Zenata. Ce sont également des hommes de leur race qui peuplent les régions montagneuses de la Tripolitaine et les Cantons de l'Ifriqïa. On en trouve aussi des restes dans le djebel Aouraïne[1] où ils vivent à l'heure actuelle avec des Arabes hilaliens à qui ils se sont soumis. Mais la majeure partie d'entre eux occupent le Maghreb central qui, pour cette raison, est considéré comme leur pays et porte leur nom : on l'appelle le pays des Zenata. Dans le Maghreb extrême, ils sont représentés par d'autres populations parmi lesquelles les Beni Merine, avant de se rendre maîtres du pouvoir, formaient des tribus parcourant avec leurs caravanes le désert qui s'étend de Figuig à Sidjilmassa et de là jusqu'à la Molouïa ; ils atteignaient même dans leurs déplacements le pays du Zab.

Leurs généalogistes disent qu'en ce temps-là, le commandement était exercé chez eux par Mohammed ben Ouarziz ben Feggous ben Guermat ben Merine. L'origine de ce Merine remonte à Zana ben Yahya, ancêtre de la nation. Ledit Mohammed avait sept fils dont deux, Hamama et Asker, étaient frères germains, tandis que les cinq autres étaient de mères différentes ; on les appelait, dans la langue des Zenata, « Tirbaïne », ce qui veut dire l'assemblée. Ces généalogistes prétendent qu'à sa mort, Mohammed ben Ouarziz fut remplacé dans le commandement de la tribu par Hamama ben Mohammed qui était l'aîné de ses fils ; celui ci fut remplacé à son tour par son frère germain Asker ben Mohammed qui eut pour successeur son fils El Mokheddheb ben Asker. Ce dernier perdit la vie en l'an 540 (1145 46), au cours des combats que se livrèrent Abdelmoumen et les Almoravides (p. 3 du texte).

1. Il faut sans doute lire : *Aurès*.

A la mort d'El Mokhedheb, le commandement passa aux mains de son cousin paternel Abou Bekr ben Hamama ben Mohammed. Celui-ci fut remplacé à la tête des Beni Merine par son fils Abou Khaled Mahiou ben Abou Bekr qui les maintint dans l'obéissance jusqu'à l'époque où Yaqoub El Mançour les entraîna en Espagne à la bataille d'Alarcos à laquelle ils assistèrent et prirent une part glorieuse. A cette journée Mahiou ben Abou Bekr reçut des blessures dont il mourut dans le désert du Zab en l'année 592 (6 décembre 1195 — 23 Novembre 1196). Le commandement passa après lui à son fils Abdelhaqq et resta par la suite aux mains de ses descendants comme nous l'exposerons, s'il plaît à Dieu.

Histoire de l'entrée des Beni Merine sur les terres du Maghreb extrême ; leur conquête de ce pays et ses causes.

Voici dans quelles circonstances les Beni Merine ont pénétré au Maroc : en 609 (3 janvier 1212 — 22 mai 1213), avait eu lieu en Espagne la bataille d'El Oqab [1] ; Ennacer avait été battu et la majeure partie des guerriers marocains et de leurs auxiliaires y avaient perdu la vie, au point que le pays resta dépeuplé et, quelque temps après, la peste éclata avec violence, n'épargnant que peu de personnes.

L'année suivante, en 610 (23 mai 1213 — 13 mai 1214), Ennacer mourut et les Almohades élurent à sa place son fils Youssef El Montaçar encore enfant et par surcroît détourné des soins que réclamaient ses sujets par les frivolités de la jeunesse et les plaisirs que procure le pouvoir. Ces causes se combinèrent contre les intérêts du gouvernement des Almohades et contribuèrent à l'affaiblir et à lui communiquer le mal dont il devait périr.

1. Autrement dit la bataille de Las Navas de Tolosa.

Dans le même temps, les Beni Merine occupaient le pays depuis les contrées orientales de la province du Zab, en Ifriqïa, jusqu'à Sidjilmassa, parcourant en nomades ces déserts et ces solitudes, n'obéissant à aucun Sultan et échappant totalement à l'autorité du gouvernement régnant, auquel ils ne payaient aucun tribut de quelque importance que ce soit. Ils ne s'entendaient nullement au commerce et ignoraient le labourage des terres; leurs occupations étaient exclusivement la chasse, les exercices équestres et les courses déprédatoires qu'ils exécutaient sur les confins du pays. Un groupe d'entre eux avait l'habitude, au printemps et en été, de s'avancer vers les frontières du Maghreb et d'y rechercher des pâturages dans ses parties élevées. Ils y faisaient paitre leurs troupeaux et s'approvisionnaient en vivres dans la mesure de leurs besoins. Aux approches de l'hiver, leurs fractions se réunissaient à Aguersif, puis ils regagnaient leur pays.

Depuis de nombreuses années ils agissaient ainsi lorsqu'en 610 (23 mai 1213 — 13 mai 1214), leur groupe étant arrivé selon l'habitude pour subvenir à ses besoins et se procurer des vivres, ils gravirent les montagnes et par les fenêtres que les cols leur ouvraient sur le pays, ils virent les changements qui étaient survenus, connurent qu'hommes et chevaux avaient péri, que ses guerriers et ses défenseurs n'étaient plus, que le sol avait perdu ses habitants. En même temps ils constatèrent que ce sol était doté d'une riche végétation, de gras pâturages et abondamment pourvu en eaux; que les cantons étaient largement ouverts, les terres de culture spacieuses, les prairies couvertes de plantes fourragères que l'absence de troupeaux avait laissées se multiplier et les montagnes et collines devenues verdoyantes en l'absence d'occupants.

Ils demeurèrent sur place et firent prévenir leurs frères, les avisant de l'état du pays, de sa richesse et des facilités qui s'offraient, alors qu'il était sans défenseurs et sans

alliés. Ils saisirent l'occasion et arrivèrent en toute hâte avec leurs biens et leurs familles, puis se répandirent dans les cantons du Maghreb qu'ils parcoururent avec leurs chevaux et balayèrent en tous sens, pillant les pays plats, tandis que les habitants se réfugiaient à l'abri de leurs forteresses et de leurs montagnes. De telle sorte que les Beni Merine atteignirent leur but, c'est-à-dire qu'ils se rendirent maîtres des plaines du Maghreb et de ses contrées d'accès facile, les meilleures et les moins bonnes.

Le commandement de l'émir Abou Mohammed Abdelhaq ben Mahiou le Mérinide. Dieu lui fasse miséricorde.

A l'époque où les Beni Merine pénétrèrent dans le Maghreb, leur émir était Abdelhaq ben Mahiou ben Abou Bekr ben Hamama ben Mohammed El Merini. Les déprédations auxquelles ils se livrèrent, les dégâts qu'ils commirent, avaient une telle gravité que les habitants, dans l'impossibilité de se garantir contre de tels maux, firent parvenir leurs plaintes à Marrakech, au Khalife qui était alors Youssef El Montaçar ben Ennacer ben El Mançour. Ce prince répondit à leur plaintes en constituant une nombreuse armée de vingt mille guerriers sous le commandement d'Abou Ali ben Ouanoudin. En même temps il écrivit au gouverneur de Fès, Sid Abou Ibrahim ben Youssef ben Abdelmoumen, lui prescrivant d'entrer en campagne avec ce général pour attaquer les Beni Merine, les tailler en pièces et n'en laisser subsister aucun, autant qu'il se pourrait.

Les Beni Merine eurent connaissance de ces préparatifs, alors qu'ils se trouvaient dans le Rif et sur le territoire des Botouïa. Laissant leurs familles et leurs bagages dans la forteresse rifaine de Tazouta, ils partirent au-de-

vant des Almohades. La rencontre des deux armées eut lieu dans la vallée de l'Oued Nokour et le succès de la journée fut pour les Beni Merine; ils infligèrent une sanglante défaite aux Almohades, s'en retournèrent à Fès ayant assemblé, pour se couvrir, les feuilles d'une plante connue des gens du Maghreb sous le nom de « mechâla »; car la végétation était alors luxuriante, les champs ensemencés étaient couverts de cultures et de toutes sortes de légumes; c'est pourquoi cette année 613 (20 avril 1216 — 9 avril 1217) fut appelée « Âm al mechâla ».

L'émir Abdelhaq se porta ensuite dans le courant du mois de Doul Hija de la même année (11 mars — 9 avril 1217) avec des groupes de Beni Merine, sur la forteresse de Taza et s'arrêta aux abords de la forêt d'oliviers qui en dépend. Le commandant de la place se porta à sa rencontre à la tête d'une troupe nombreuse composée d'Almohades, d'Arabes et de contingents recrutés chez les tribus Tsoul, Miknassa et autres. Les Beni Merine tuèrent le commandant et exterminèrent son armée. Abdelhaq partagea entre les tribus des Beni Merine tout le butin de la journée ainsi que les chevaux et les armes restés en ses mains, ne gardant rien pour lui-même et disant à ses fils : « Gardez-vous de prendre quoi que ce soit de ce butin; qu'il vous suffise d'être loués et d'avoir triomphé de vos ennemis. »

La guerre des Beni Merine et des Arabes Riah et la mort de l'émir Abdelhaq. Dieu lui fasse miséricorde.

Après le succès des Beni Merine sur leurs ennemis les Almohades, les Beni Asker ben Mohammed conçurent une violente jalousie contre leurs cousins, enfants de Hamama ben Mohammed, à qui cette victoire avait valu le commandement, à leur exclusion. En conséquence ils se mirent

en opposition contre l'émir Abdelhaq et ses partisans et entrèrent dans le parti des Almohades et de leurs auxiliaires, les Arabes Riah. Ces Riah étaient alors une des plus puissantes tribus du Maghreb et des plus fortes par le nombre de ses cavaliers et de ses hommes de pied, en raison de leur récent accès à la richesse que confère la vie nomade. Les Almohades les excitèrent contre les Beni Merine dans le but de s'assurer le succès avec leur concours et ils se mirent d'accord pour entrer en campagne.

Dès que les Beni Merine eurent connaissance de la levée des Arabes avec les Almohades et les Beni Asker, ils se réunirent autour de leur émir Abdelhaq et lui demandèrent son avis sur ce qu'il y avait lieu d'opposer à ces Arabes en marche pour les attaquer. Il leur répondit : « O Beni Merine, tant que vous serez fidèlement unis dans un même esprit, que vous vous prêterez assistance pour lutter contre vos ennemis et resterez frères en Dieu, je n'aurai aucune crainte à vous lancer contre toutes les populations réunies du Maghreb. Mais si vos passions vous entraînent en sens contraire et que la mésintelligence vous divise, vos ennemis l'emporteront sur vous. » Ils répondirent à cela : « Nous allons dès maintenant vous renouveler notre serment d'obéissance, vous jurer fidélité et vous affirmer que nous mourrons plutôt que de vous abandonner ; donnez vos ordres et marchons contre eux à la grâce de Dieu. »

L'émir Abdelhaq prit ses mesures pour grouper les Beni Merine et la rencontre eut lieu non loin de l'Oued Sebou, à quelques milles de Tafertasset. Ils engagèrent avec eux une lutte comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Mais l'émir Abdelhaq et son fils aîné Idris ayant été tués, les Beni Merine, irrités par la perte de leur émir et de son fils, jurèrent sur leur foi de ne point l'enterrer qu'ils ne l'aient vengé. Animés d'une ferme résolution, ils

reprirent la lutte contre les Riah avec un courage et une constance que Dieu couronna de succès. Ils culbutèrent leurs ennemis les Riah, les exterminèrent et les dispersèrent dans le fond des ravins et sur le sommet des collines, puis s'emparèrent de tout ce que contenait leur camp en fait d'armes, de chevaux et de bagages. Abdelhaq fut remplacé dans le commandement par son fils Othman, comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Renseignements biographiques complémentaires sur l'émir Abdelhaq.

On rapporte que l'émir Abdelhaq était réputé parmi les gens de sa nation pour sa piété, sa vertu et sa fidélité aux pratiques du culte; homme juste et convaincu, il était connu comme vivant dans la continence et n'usant que de ce qui est licite. Il avait l'hospitalité généreuse, protégeait les orphelins et les pauvres et prenait les faibles en pitié. Il bénéficiait de grâces particulières, ses vœux étaient exaucés; aussi sa coiffure et ses culottes étaient-elles des objets vénérés dans tous les campements des Zenata. On recueillait les restes de l'eau qui servait à ses ablutions pour l'administrer comme remède aux malades. Il jeûnait en tout temps, par la chaleur comme par le froid, et persista dans cette pratique toute sa vie, ne rompant le jeûne que pendant les jours de fête. Il se consacrait à de nombreuses oraisons et récitations du Coran auxquelles il ne manquait dans aucune circonstance; il s'en tenait rigoureusement aux seuls aliments licites et vivait exclusivement de la chair et du lait de ses chameaux ou des produits de la chasse.

Il jouissait d'une haute considération chez les Beni Merine qui lui étaient soumis et très obéissants et ne se rendaient qu'à ses seuls avis. Ibn Abi Zara rapporte, d'après

un homme digne de foi, que des notables et des savants de la ville de Fès se rendirent en députation, pendant le mois de Ramadan 683 (11 novembre — 10 décembre 1184) auprès de l'Émir El-Moslimine Yaqoub ben Abdelhaq qui était alors à Rabat et se disposait à passer en Espagne pour y faire la guerre sainte. Pendant l'audience dans la salle du Conseil, la conversation roulait sur son père, l'émir Yaqoub parla en ces termes : « L'émir Abdelhaq, Dieu lui fasse miséricorde, était sincère dans ses paroles que l'action suivait toujours ; il tenait fidèlement sa promesse ; jamais il ne jura par le nom de Dieu ; il fut toujours fidèle à sa parole et jamais n'usa d'une boisson enivrante ni ne commit d'action immorale : les femmes qui avaient des couches difficiles étaient délivrées par la vertu des voiles dont il s'enveloppait ; il jeûnait sans discontinuer et veillait pendant la plus grande partie de la nuit. Quand il entendait parler d'un homme réputé par ses vertus ou sa piété, il allait le visiter et lui demandait en grâce de faire des vœux pour lui, car il craignait beaucoup les hommes justes et les vénérait en toute humilité ; et cependant il était dur pour ses ennemis qu'il traitait sans ménagements. Notre seule fortune consiste dans ses vertus et celles des justes qui ont fait des vœux pour lui. »

On rapporte qu'au début de sa carrière, l'émir Abdelhaq avait peu d'enfants et qu'une certaine nuit il vit en songe quatre feux allumés, émanant de sa propre personne et lançant des flammes qui s'élevèrent dans les airs, puis s'étendirent au-dessus de toutes les provinces du Maghreb. L'explication de ce songe, c'est la souveraineté du pouvoir transmise à ses quatre fils après lui. C'est un songe pareil à celui d'Abdelmalek ben Merouan qui se vit par quatre fois urinant dans son salon particulier, expliqué par la succession de ses quatre fils devenus khalifes après lui, soit El Oualid, Soleïman, Yazid et Hicham.

L'émir Abdelhaq eut neuf fils : Idris, l'aîné, qui périt

avec lui dans la guerre des Riah, Othman, Mohammed, Abou-Bekr et Yaqoub; ces quatre sont ceux qui régnèrent après lui; les autres sont: Abdallah, Abderrahman (nom que dans leur langage ils prononcent Rahho), Zian, Abou Abdallah et une fille qui était son dixième enfant — Dieu est le mieux informé de toutes les choses.

Le commandement de l'émir Abou Saïd Othman ben Abdelhaq. Dieu lui fasse miséricorde.

Les Beni Merine en ayant terminé avec la guerre contre les Riah et la poursuite qui l'avait achevée, étaient revenus et s'étaient groupés autour de l'émir Abou Saïd Othman, fils d'Abdelhaq et le plus âgé de ses enfants après Idris. Ils lui offrirent leurs condoléances pour la perte de son père et de son frère et le proclamèrent de leur plein gré, à l'unanimité.

Quand l'émir Abou Saïd eut rendu ses devoirs à son père et à son frère et qu'il les eut ensevelis, il jura qu'il ne cesserait de combattre les Riah tant qu'il n'aurait pas vengé les siens par la mort de cent d'entre leurs cheikhs. Il marcha aussitôt contre eux et leur fit une guerre sans merci, jusqu'à ce qu'il eut satisfait son désir de vengeance et que, s'étant soumis, ils sollicitèrent la paix. Il la leur accorda, mais à la condition de payer un tribut annuel.

A la suite de ces événements, les Almohades se trouvèrent affaiblis et leur gouvernement menacé de ruine ; leur autorité cessa complètement de s'exercer sur les campagnes, et en même temps disparut la sécurité des voies de communication, en sorte que le désordre s'étendit à tout le pays. Abou Saïd, témoin de cet état de faiblesse où tombait le gouvernement almohade, des injustices et de l'oppression dont souffraient les habitants, réunit les cheikhs des Beni Merine et les invita à se con-

sacrer à la défense des intérêts de la religion et des Musulmans. Ils s'empressèrent de répondre à son appel et Abou Saïd les mena à travers les chemins, les vallées et les collines du pays, invitant les habitants à reconnaître son autorité et à se ranger sous sa bannière et sous sa protection. A ceux qui répondaient à son appel, il accordait la paix, leur fixant une contribution au titre de l'impôt foncier ; ceux qui s'y refusaient, il se séparait d'eux et les combattait. Il fut reconnu par des tribus du Maghreb, les Houara et Zekara d'abord, puis les Tsoul et Miknassa ; après eux les Botouïa et les Fichtala, ensuite les Sedrata, Bahloula et Mediouna à qui il imposa le Kharadj ou impôt foncier et donna des gouverneurs. Ensuite il fixa un tribut à payer au début de chaque année par les cités du Maghreb comme Fès, Meknès, Taza et Qçar Ketama, à charge de les protéger contre les incursions et d'assurer la sécurité de leurs voies de communication.

En l'année 620 (4 février 1223 — 23 janvier 1224) il fit une expédition dans le pays de Fazaz contre les nomades zenata qui s'y trouvaient, les combattit avec vigueur et, les ayant contraints à l'obéissance, les tint énergiquement en bride pour mettre un terme à l'oppression qu'ils faisaient peser sur les habitants et aux brigandages qu'ils pratiquaient sur les routes. L'année suivante, il mena une campagne contre les Arabes Riah de l'Azghar et du Habt et il ne fut pas loin de les exterminer. Il continua de la sorte à subjuguer les cantons du Maghreb jusqu'au jour où il périt, trahi par un esclave chrétien qu'il avait élevé, puis étant devenu un jeune homme et poussé par Satan, résolut de le surprendre et de le tuer. Il le guettait et, profitant d'un moment d'inattention, lui porta à la gorge un coup de lance dont il mourut sur l'heure. Ceci eut lieu en l'année 638 (22 juillet 1240 — 11 juillet 1241). C'était un homme énergique, vaillant et ferme, généreux et bon ; il honorait les savants et les gens de bien, suivant

en cela les exemples de son père, Dieu lui fasse miséricorde.

Le commandement de l'émir Abou Moarref Mohammed ben Abdelhaq. Dieu lui fasse miséricorde.

L'émir Abou Saïd étant mort, il fut remplacé par son frère Abou Moarref Mohammed ben Abdelhaq qui poursuivit l'œuvre de son prédécesseur pour subjuguer le Maghreb, percevoir les impositions sur les villes et les redevances sur les campagnes. Rachid ben El Mamoun qui régnait alors à Marrakech envoya contre les Beni Merine son général Abou Mohammed ben Ouanoudin à qui il donna le gouvernement de Meknès ; mais il se montra rigoureux vis-à-vis des habitants pour le recouvrement des impositions. Puis, un certain jour, les Beni Merine s'étant établis dans les environs de la ville, vinrent sous ses murs s'agiter en poussant des clameurs. Abou Mohammed réunit aussitôt ses troupes, alla les attaquer et des combats sanglants se déroulèrent entre les deux armées qui éprouvèrent chacune de grandes pertes. Mohammed ben Idris ben Abdelhaq attaqua un officier chrétien en combat singulier et chacun d'eux porta un coup à son adversaire ; le chrétien mourut de sa blessure et celle de Mohammed lui laissa sur la face une cicatrice qui lui valut le surnom de Abou Darba (le balafré). Les Beni Merine attaquèrent ensuite résolument les Almohades et les mirent en fuite ; Ibn Ouanoudin avec son armée en déroute rentra à Meknès.

Sur ces entrefaites les fils d'Abdelmoumen se trouvèrent sans force et impuissants à se défendre, mais jetant toutefois les quelques éclats d'une lumière prête à s'éteindre. C'est ainsi que Rachid, fils d'El Mamoun étant mort en l'année 640 (1er juillet 1242 — 20 juin 1243) et son frère Ali

ayant été élu sous le nom d'Essaïd, ce prince se consacra avec ardeur à combattre les Beni Merine et à détruire l'ambition qu'avait fait naître chez eux la conquête de plusieurs cantons. Il organisa dans cette intention les troupes almohadès avec l'assistance des tribus arabes et Masmouda ainsi que des groupes de soldats chrétiens et entra en campagne en 642 (9 juin 1244 — 28 mai 1245) à la tête d'une armée forte de près de vingt mille hommes. L'émir Abou Moarref prévenu de leur départ, prit toutes mesures pour les combattre et partit à leur rencontre. Un combat acharné eut lieu en un point appelé Sokhrat Abou Ayache dans la banlieue de Fès, au cours duquel les deux partis montrèrent une égale vaillance. Vers le soir, la lutte durait encore lorsque Abou Moarref ben Abdelhaq fut tué dans la mêlée, de la main d'un officier de la milice chrétienne ; au moment où ils s'attaquaient mutuellement, le cheval d'Abou Moarref buta, entraînant son cavalier, et l'officier chrétien en profita pour lui porter un coup mortel. Les Beni Merine mis en déroute s'enfuirent poursuivis par les Almohades et profitèrent de la nuit pour s'éloigner avec leurs familles et leurs biens. Ayant marché la nuit entière, ils atteignirent vers le matin les montagnes Ghiata, dans la région de Taza, et s'y retranchèrent pendant quelques jours. Il gagnèrent ensuite le Sahara et donnèrent le commandement à Abou Bekr ben Abdelhaq comme nous le rapporterons. Ce combat au cours duquel fut tué l'émir Abou Moarref eut lieu le jeudi neuf de Djoumada second 642 (12 novembre 1244).

L'émir Abou Bekr ben Abdelhaq porta au plus haut point la fortune des Beni Merine et posa les bases de leur royauté; son surnom était Abou Yahya et c'est lui qui leur constitua une armée recrutée parmi eux, avec tambours et étendards. Il conquit des terres et des places fortes et réunit un trésor composé des propres richesses des Beni Merine et de celles récemment acquises par eux.

Ils le proclamèrent après la mort de son frère Abou Moarref, à la date précédemment indiquée, et le premier soin qu'il prit de sa nation fut de partager le territoire du Maghreb et ses tribus assujetties à l'impôt entre les Beni Merine, assignant à chaque groupe d'entre eux une région sur laquelle il eut licence de vivre en permanence. Il prescrivit à chacun des cheikhs Beni Merine de remonter les hommes à pied et de se constituer une suite, en sorte que leur richesse s'accrut, que leurs auxiliaires se multiplièrent et que leurs groupements devinrent plus nombreux.

L'émir Abou Bekr s'empare de Meknès dont les habitants, par son intermédiaire, font hommage de vassalité à Ibn Abou Hafç.

L'émir Abou Bekr alla ensuite, avec son armée, s'établir dans le Djebel Zerhoun et invita les habitants de Meknès à proclamer Abou Zakaria ben Abou Hafç souverain de l'Ifriqïa dont il était alors le partisan et le vassal. En même temps il assiégeait la ville et en faisait le blocus, empêchant tout secours d'y arriver et repoussant toutes les attaques. Les habitants se soumirent et il entra dans la place, la paix ayant été conclue avec Aboul Hassan ben Abilafïa qui la commandait, par l'entremise de Yaqoub ben Abdelhaq, frère de l'émir. La proclamation du prince hafcide fut rédigée par Aboul Motarref ben Omaïra El Makhzoumi, l'un des savants les plus réputés de l'époque, d'abord Cadi de Salé pour les souverains Beni Abdelmoumen qui l'avaient appelé ensuite à exercer les mêmes fonctions à Meknès. Il avait été le témoin des derniers événements et rédigea l'acte d'hommage des habitants.

L'émir Abou Bekr, après avoir soumis la ville de Meknès, donna le tiers de ses redevances en fief à son frère Yaqoub

en récompense de sa médiation. La prise de Meknès eut lieu en l'année 643 (29 mai 1245-18 mai 1246). Fier de ses succès personnels et du pouvoir qu'ils lui conféraient, l'émir Abou Bekr s'attribua la dignité royale, s'entoura de la pompe qui l'accompagne d'ordinaire et institua l'appareil qui lui convient.

Essaïd, le souverain de Marrakech, apprit avec chagrin la prise de Meknès par l'émir Abou Bekr et l'hommage de cette conquête fait à Ibn Abou Hafç. Il réunit les conseillers de son gouvernement et les mit en présence de la situation, leur exposant comment l'empire s'était démembré par degrés, au point qu'il ne leur restait plus que Marrakech et le pays environnant, alors que cet empire s'était étendu sur les deux Maghreb, l'Ifriqïa et l'Espagne. En conséquence, il quitta Marrakech au cours de l'année 645 (8 mai 1247 — 25 avril 1248), se proposant de marcher d'abord contre Meknès et les Beni Merine, contre Tlemcen et Yaghmorassen ben Zian ensuite, et en dernier lieu contre l'Ifriqïa et Ibn Abou Hafç. Parvenu à l'Oued Beht, il passa en revue son armée et reconnut la valeur des éléments qui la composaient. La nouvelle de ces apprêts étant parvenue à Meknès aux oreilles de l'émir Abou Bekr, il partit seul de nuit aux nouvelles, en vue de se renseigner directement sur la situation d'Essaïd et celle de son armée. Il s'en approcha et put l'examiner du sommet d'une colline sans être vu, mais il comprit qu'il n'était pas en force pour combattre l'armée qui se déployait sous ses yeux. Il décida, en conséquence, que le mieux était d'abandonner le pays à Essaïd et de ne pas engager la lutte avec lui. Rentré à Meknès, il convoqua les Beni Merine cantonnés en différents lieux qu'il leur avait assignés, et quand ils furent réunis, il les emmena dans le Rif où ils se retranchèrent dans la forteresse de Tazouta.

Pendant ce temps, Essaïd se présenta devant Meknès

dont les habitants vinrent solliciter son pardon, faisant intercéder leurs cheikhs et leurs enfants. Il leur accorda le pardon et alla s'établir sous les murs de Fès, du côté du sud-est. Les cheikhs de la ville vinrent le saluer et l'inviter à entrer dans leur cité. Il les reçut généreusement, mais déclina leur invitation, puis, ayant levé son camp, alla l'établir à proximité de la forteresse de Taza. Là, il reçut l'hommage de soumission de l'émir Abou Bekr qu'il accepta et lui envoya une lettre par laquelle il lui accordait la paix ainsi qu'aux siens. Dans sa lettre de soumission, l'émir Abou Bekr disait entre autres choses : « Retournez, ô prince des Croyants, dans votre capitale ; je combattrai pour vous Yaghmorassèn et vous ouvrirai les portes de Tlemcen. » Essaïd ayant consulté sur ces offres ses conseillers, ils lui dirent : « Gardez-vous de les accepter, les Zenata sont tous frères, ils ne s'abandonnent pas et ne se trahissent pas les uns les autres ; or, nous appréhendons qu'ils ne se réconcilient et s'allient pour vous combattre. » Il se rendit à leurs raisons et écrivit à l'émir Abou Bekr, lui disant : « Demeurez en place et envoyez-moi un détachement de vos soldats. » Il lui envoya un renfort composé de cinq cents guerriers Beni Merine dont Essaïd donna le commandement à son cousin paternel Abou Ayad ben Yahya ben Hamama. Essaïd partit ensuite pour Tlemcen et perdit la vie près de la forteresse de Tamzezdegt, comme nous l'avons rapporté dans l'histoire de sa dynastie.

Lorsque l'émir Abou Bekr vint se retrancher dans la forteresse de Tazouta, elle était alors la propriété des Beni Ouattas, une des branches de la famille des Beni Merine qui, poussés par la jalousie et l'envie, se concertèrent pour le tuer. Un de leurs cheikhs qui espionnait pour son compte, l'informa de ce qui se tramait contre lui. Il s'éloigna des Beni Ouattas et se transporta chez les Beni Iznassen qui étaient alors établis à Aïn Çefa. Il y demeura

jusqu'au retour du détachement de soldats qu'il avait fournis à Essaïd et qui lui annoncèrent sa mort et la défaite de son armée. L'émir Abou Bekr décida aussitôt de profiter des circonstances pour achever la déroute de l'armée almohade. Posté sur son passage à Aguersif, il lui enleva tout ce qu'elle possédait, tandis que la milice chrétienne et les archers Ghozz passaient à son service. Il arbora de ce jour, les attributs de la royauté et se porta rapidement sur Meknès où il s'établit. Après y être demeuré quelques jours, l'émir gagna les cantons d'Outat et des forteresses de la vallée de l'Oued Molouia dont il s'empara et dont il subjugua les régions montagneuses. Ces faits eurent lieu dans les derniers jours de Çafar 646 (19 au 23 juin 1248).

La prise de Fès par l'émir Abou Bekr ; il est proclamé par les habitants.

L'émir Abou Bekr ayant achevé la conquête des forteresses de la Molouia, résolut d'enlever aux fils d'Abdelmoumen la ville de Fès alors gouvernée par l'un d'entre eux, Sid Aboul Abbas. Il vint l'assiéger avec de la cavalerie et de l'infanterie et se montra bienveillant envers les habitants à qui il promit un traitement honorable et une protection efficace. Ils accueillirent favorablement ses ouvertures et acceptèrent en toute confiance ses engagements ; en conséquence ils se rangèrent sous sa protection et, ayant rejeté l'autorité des fils d'Abdelmoumen, désespérant d'être secourus par eux, proclamèrent, sous ses auspices, celle des Hafcides. Ils l'élurent à Rabita, à l'extérieur de la porte dite Bab Charia, en présence du Cheikh Abou Mohammed El Fichtali qui l'adjura au nom de Dieu de tenir fidèlement les engagements qu'il avait pris de les protéger et de les traiter équitablement. La présence du

Cheikh apporta un solide appui à la conclusion de ce traité et fut d'un heureux présage pour les garanties que cette proclamation leur vaudrait par la suite.

L'émir Abou Bekr fit son entrée à Fès dans l'après-midi du jeudi vingt-six de Rebia second 646 (20 juillet 1248), deux mois après la mort d'Essaïd souverain de Marrakech. Dès son entrée dans la capitale de Fès, il accorda paix et protection à Sid Aboul Abbas qui gouvernait pour les Almohades et, l'ayant fait sortir de la Casba avec sa famille et ses enfants, il le fit accompagner en lieu sûr par soixante-dix cavaliers qui ne s'en retournèrent qu'après l'avoir transporté sur l'autre rive de l'Oum Errebia.

L'émir Abou Bekr alla ensuite attaquer Taza où se trouvait alors Sid Abou Ali ben Mohammed, frère d'Abou Debbous. Il y était depuis quatre mois, lorsque les Almohades durent se soumettre ; un certain nombre d'entre eux furent mis à mort, d'autre eurent la vie sauve. Il fit réparer les défenses de la ville et la donna en fief, avec les places fortes de la vallée de la Molouia, à son frère Yaqoub ben Abdelhaq, puis il regagna Fès et y demeura environ une année. Sa situation politique était prospère, des députations venaient le saluer, les tribus obéissant à ses instructions étaient venues occuper les plaines, peupler les villages et les bourgades; la sécurité des routes était assurée, les commerçants pouvaient déployer leur activité, les marchandises baissaient de prix et les habitants du pays en attribuaient le mérite au gouvernement de l'émir Yaqoub.

Les habitants de Fès ayant violé leur pacte avec l'émir Abou Bekr, il assiège leur cité.

Après que l'émir Abou Bekr se fut emparé de la ville de Fès, comme nous l'avons rapporté, il partit en Rebia pre-

mier 647 (14 juin-13 juillet 1249), se dirigeant sur le point appelé Maden el Aouam dans le Fazaz, en vue de s'emparer du pays des Zenata et de le soumettre. Il laissait comme lieutenant à Fès son affranchi Essâoud ben Kherbache, appartenant à un groupe de serviteurs confédérés des Beni Merine. Or, l'émir Abou Bekr, après la prise de Fès, y avait conservé, avec le rôle qu'ils remplissaient, les soldats au service des fils d'Abdelmoumen mais qui leur étaient étrangers par l'origine. De ce nombre étaient des soldats chrétiens composant un corps de deux cents hommes environ, commandés par un des leurs nommé Charid et relevant de l'autorité de Essâoud. Un complot s'ourdit entre eux et les habitants de Fès partisans des Almohades, les conjurés se proposant d'assassiner Essâoud et de donner le pouvoir à El Mortadha. Ils firent part de leur projet au cadi Ibn Abderrahman El Maghili qui l'approuva; puis, ayant convoqué Charid, ils lui dirent : « Vous allez tuer ce nègre et maintenir l'ordre dans la ville, pendant que nous écrirons à El Mortadha qui nous enverra un gouverneur. » L'officier chrétien accepta ces propositions, car il avait de l'inclination et de l'attachement pour les Almohades, étant leur créature et leur élève. Les organisateurs de ce soulèvement étaient El Mocharref, fils du cadi ci-dessus dénommé, Ibn Djachar et son frère, Ibn Abou Tata et son fils.

Dans la matinée du mardi vingt Choual 647 (27 janvier 1250), les susdits cheikhs s'en furent à la Casba saluer Essâoud, selon l'habitude. Étant entrés dans la salle de réception, ils excitèrent sa colère au cours d'un colloque et, plein de courroux, il les réprimanda vertement. Ils se jetèrent sur lui en poussant leur cri de ralliement et Charid qui, d'accord avec eux, se tenait avec ses soldats à la porte de la Casba, se précipita sur Essâoud et le tua ainsi que quatre de ses compagnons. La populace lui trancha la tête et, l'ayant fixée à un bâton, la promena par

les rues et les marchés de la ville, puis envahit le palais, pilla les richesses et captura les personnes qui s'y trouvaient. Ensuite les conjurés chargèrent le chrétien de maintenir l'ordre dans la ville et envoyèrent leur proclamation à El Mortadha, souverain de Marrakech.

L'émir Abou Bekr, mis au courant de ces événements, quitta immédiatement les lieux où il était établi dans le pays du Fazaz, se porta rapidement sur Fès avec ses troupes et y mit le siège, coupant la place de toute assistance extérieure. Les assiégés appelèrent El Mortadha à leur secours, mais il ne leur fit parvenir aucune réponse et ne leur procura aucun moyen de parer aux dangers qui les menaçaient. Il se contenta d'opposer à l'émir Abou Bekr des troupes dont il demanda l'intervention à Yaghmorassen ben Zian, roi de Tlemcen, dans l'espoir de sauver ceux qui lui avaient fait acte de soumission. Yaghmorassen répondit favorablement à cet appel qui éveillait en lui le projet ambitieux de conquérir le Maghreb et d'y parvenir à la puissance royale. Il constitua donc un corps expéditionnaire avec lequel il quitta Tlemcen en vue d'arracher Fès et ses habitants à l'étreinte de l'émir Abou Bekr. Quand celui ci apprit le départ de Yaghmorassen, il y avait neuf mois qu'il assiégeait Fès. Il laissa quelques escadrons sous les murs de la place et partit en toute hâte contre Yaghmorassèn, afin de ne pas lui laisser le temps de franchir les limites de son territoire. Il le rencontra près de l'Oued Isly dans la plaine d'Oudja; les deux armées s'attaquèrent en un combat acharné au cours duquel Abdelhaq ben Mohammed ben Abdelhaq périt de la main d'Ibrahim ben Hicham des Beni Abdelouad. L'armée abdelouadite se débanda et Yaghmorassen s'enfuit à toute bride et alla se réfugier à Tlemcen, abandonnant son camp avec ce qui s'y trouvait. L'émir Abou Bekr s'en empara, puis retourna sur ses pas pour reprendre le blocus de Fès. Il y arriva en Djoumada second 648 (31 août-28 septem-

bre 1250) et le pressa avec une telle énergie et une telle rigueur que les habitants, désespérant d'être secourus par El Mortadha, comprirent avec regret qu'ils avaient commis une erreur et que le seul parti à prendre était de revenir à la soumission aux Beni Merine. Ils demandèrent la paix à l'émir Abou Bekr qui la leur accorda à condition de rembourser les richesses du palais pillées le jour de la sédition et évaluées cent mille dinars. Ils en prirent l'engagement et lui livrèrent la ville où il entra le vingt-trois du même mois ci-dessus indiqué. En Redjeb qui suivit, il les invita à exécuter le remboursement promis, mais ils l'ajournèrent, biaisant dans leurs discours ; ce que voyant il fit arrêter un groupe de leurs cheikhs et de leurs fonctionnaires, les chargea de chaînes et les mit en demeure de restituer les richesses et objets mobiliers dérobés dans le palais. Un des cheikhs nommé Ibn El Khaba lui dit : « Le crime a été commis par six des nôtres et vous voulez nous perdre tous pour la faute de quelques insensés : si cependant vous adoptiez la mesure que je vous indiquerai, ce serait plus équitable. » L'émir lui demanda en quoi consistait cette mesure. Le cheikh lui répondit : « Ce serait d'arrêter ces six coupables, de faire tomber leur tête et de mettre ainsi à la raison ceux qui seraient tentés de les imiter ; vous pourriez, ensuite, vous faire rembourser ce qui a été pillé. »

L'émir ayant approuvé cet avis fit arrêter le cadi El-Maghili et son fils, Ibn Abou Tata et son fils, Ibn Djachar et son frère, les fit mettre à mort et suspendre leurs têtes aux créneaux de la ville ; ensuite il imposa de gré ou de force, au reste des habitants, le remboursement des richesses pillées. Ibn Khaldoun rapporte que ces mesures amenèrent les sujets de la ville de Fès à l'obéissance et les soumirent à l'autorité des Beni Merine. Frappés d'épouvante, ils baissèrent le ton, devinrent dociles et jamais plus, depuis lors, ils ne fomentèrent de sédition. La mise

à mort des conjurés dont il a été question eut lieu à l'extérieur de Bab Cheria le dimanche huit du dit mois de Redjeb (6 octobre 1250).

L'émir Abou Bekr s'empare de la ville de Salé qui lui est reprise ensuite ; défaite d'El Mortadha après ces événements.

L'émir Abou Bekr, après en avoir terminé avec les affaires de Fès et amené ses habitants à l'obéissance, reprit la suite de ses opérations dans le Fazaz. Il s'empara de cette région, soumit le pays des Zenata qu'il contraignit au paiement des impôts, s'attacha à y détruire tous les germes de rébellion et partit en direction de Salé et Rabat qu'il atteignit en 649 (26 mars 1251 — 13 mars 1252). Il s'en empara et se trouva par l'occupation de cette ville frontière, au voisinage immédiat des Almohades. Il en donna le commandement à son neveu Yaqoub, fils d'Abdallah ben Abdelhaq, avec des pouvoirs complets.

A Marrakech, El Mortadha fut très affecté en apprenant ces graves événements ; il réunit les Almohades en conseil et les entretint de la situation. Ils prirent la décision de combattre les Beni Merine et une armée envoyée à Salé en 650 (14 mars 1252 — 2 mars 1253), y mit le siège et la ramena à El Mortadha qui en confia le commandement à un cheikh almohade nommé Abou Abdallah ben Yalou.

El Mortadha décida ensuite d'entreprendre personnellement la lutte contre les Beni Merine. A cet effet, il envoya ses agents dans les villes et les tribus recruter des guerriers. Il rassembla ainsi des groupes d'Almohades, d'Arabes, de Masmouda et autres, à la tête desquels il quitta Marrakech en 653 (10 février 1255 — 29 janvier 1256); son armée montait à environ quatre-vingt mille hommes. Il se porta rapidement sur les montagnes des Bahloula,

dans la région de Fès, où l'émir Abou Bekr vint l'attaquer à la tête des Beni Merine et de leurs partisans. La rencontre eut lieu dans la dite région et le succès fut pour les Beni Merine ; les Almohades défaits se débandèrent, les soldats d'El Mortadha en déroute s'enfuirent et lui-même, sauvé par les siens, regagna Marrakech.

Les Beni Merine enlevèrent son camp, prirent ses étendards et ses tentes et s'emparèrent de toutes les richesses qu'il renfermait, emmenèrent les chevaux et bêtes de somme et firent un butin considérable. Ce succès augmenta leur puissance, étendit leur pouvoir et eut des suites considérables.

D'après le Qirtas, la défaite de l'armée d'El Mortadha serait due à un cheval échappé la nuit et galopant dans le camp où il jeta la panique, faisant croire à une attaque des Beni Merine. En sorte qu'ils furent défaits, ignorant la réalité de ce qui se passait et Dieu est le mieux informé de la vérité.

L'émir Abou Bekr alla ensuite attaquer la province de Tadla et tailla en pièces ses défenseurs les Beni Djaber des Arabes Djochem, attaquant avec fermeté leurs guerriers les plus braves, éteignant leur ardeur, brisant leur élan et leur force.

C'est au cours de ces guerres qu'eut lieu la mise à mort d'Ali ben Othman ben Abdelhaq, le propre neveu de l'émir Abou Bekr. Celui-ci ayant appris qu'il ourdissait un complot pour s'emparer du pouvoir, chargea secrètement son fils Abou Hadid Meftah ben Abou Bekr de le faire mourir. Il le mit à mort dans les environs de Meknès au cours de l'année 651 (3 mars 1253 — 20 février 1254). Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de la vérité.

L'émir Abou Bekr s'empare de Sidjilmassa, du Deraa et des contrées méridionales.

En l'année 655 (19 janvier 1257 — 7 janvier 1258) l'émir Abou Bekr partit en guerre contre Yaghmorassen ben Zian, qui à cette nouvelle se porta en avant. Les deux armées se rencontrèrent à Abou Selit et le combat se termina par la défaite d'Yaghmorassen. L'émir Abou Bekr était décidé à le poursuivre, mais il en fut détourné par son frère Yaqoub ben Abdelhaq, en raison d'un accord formel qu'il avait conclu avec lui. L'émir s'en revint, mais arrivé à Meqarmeda, dans la région de Fès, il apprit que Yaghmorassen, poussé par une scandaleuse ambition, complotait avec certains habitants de Sidjilmassa et du Deraa et était en marche vers ces pays dont il rêvait de faire la conquête. En conséquence, il se dirigea en toute hâte avec ses troupes sur Sidjilmassa où il pénétra, devançant d'un jour Yaghmorassen. Arrivant à son tour, l'émir Abdelouadite s'installa sous les murs de la place, à la porte dite Bab Tahassant qui tomba en sa possession. Ce premier avantage lui donna l'espoir de l'emporter sur l'émir Abou Bekr et la lutte se développa entre les deux armées qui se continrent mutuellement avec un égal succès. Au cours de cette lutte périt Soleïman ben Othman ben Abdelhaq, neveu de l'émir Abou Bekr, et Yaghmorassen s'en retourna dans ses États, tandis qu'Abou Bekr confiait le gouvernement de Sidjilmassa, Deraa et autres contrées méridionales, à Youssef ben Yezgassen, chargeait du recouvrement des impositions Abdesselam El Aourabi et confiait une troupe bien armée au commandement d'Abou Yahya El Qitrani. Ayant ainsi organisé le pays il s'en retourna à Fès.

Il y était depuis quelques jours lorsqu'il repartit pour Sidjilmassa dans le but de reprendre certaines places

fortes des frontières du pays. Il revint malade de cette expédition et mourut dans la Casba de son palais à Fès, dans les jours médiaux de Redjeb 656 (16-21 juillet 1258).

Il fut inhumé à l'intérieur de la porte du quartier des Andalous dite Bab El Djiziyne, aux côtés du cheikh Abou Mohammed El Fichtali, ainsi qu'il en avait exprimé la volonté. Son fils Omar fut unanimement désigné pour le remplacer, ainsi que nous le rapporterons.

L'émir Abou Bekr étant mort — Dieu lui fasse miséricorde — le peuple des Beni Merine proclama son fils Abou Hafç Omar, lui donna le commandement et s'engagea à lui obéir. Cependant les cheikhs et ceux qui détenaient l'autorité, étaient partisans de son oncle paternel, Yaqoub ben Abdelhaq, qui, au moment de la mort de son frère, était absent et se trouvait à Taza. Apprenant ce qui se passait, il vint en toute hâte à Fès où les plus grands personnages parmi les notables se portèrent à sa rencontre. Omar fut pris d'inquiétude lorsqu'il connut la popularité de son oncle ; ses partisans lui conseillèrent d'attenter à sa vie et il se réfugia dans la Casba. C'est alors que des hommes intervinrent pour les réconcilier et que Yaqoub abandonna le pouvoir à son neveu moyennant une compensation consistant à conserver le gouvernement du territoire de Taza, des Botouia et de la vallée de la Molouïa que son frère lui avait auparavant donnés en fief. Ils se séparèrent après cette transaction et Omar resta seul maître du pouvoir à Fès pendant quelques mois, jusqu'au jour où son dit oncle le lui enleva, comme nous le raconterons.

Le règne du sultan El Mançour Billah Yaqoub ben Abdelhaq. Dieu lui fasse miséricorde.

Ce sultan au pouvoir éminent, à l'autorité considérable, est le seigneur des Beni Merine ; ses hauts faits dépassent

toute description, tout ce que les sens peuvent voir ou entendre, et il est le quatrième des fils d'Abdelhaq qui exercèrent le pouvoir au Maghreb. Sa mère, qui se nommait Oum El-Yomn bent Ali El Boutouyi, alors qu'elle était encore vierge, vit en songe la lune se lever devant elle, monter dans le ciel et éclairer toute la terre. Elle fit part de ce songe à son père qui alla le rapporter au vertueux cheikh Abou Othman El Ouriagueli. Le cheikh lui dit : « Si la promesse de ce songe se réalise, votre fille enfantera un puissant monarque. » Et l'événement lui donna raison.

Lorsque l'émir Yaqoub ben Abdelhaq se fut séparé d'Omar, le fils de son frère, pour exercer le commandement de Taza et de ses dépendances, les Beni Merine se réunirent autour de lui, lui reprochèrent d'avoir renoncé au pouvoir et le poussèrent à le reprendre avec l'aide qu'ils s'engageaient à lui fournir jusqu'à ce que le succès ait couronné leurs efforts. Il accepta leurs offres et fut proclamé par les Beni Merine, puis se porta sur Fès. L'émir Omar marcha contre lui, mais quand les deux armées furent en présence, ses soldats l'abandonnèrent et il dut se réfugier à Fès. Il offrit alors à son oncle de lui céder le pouvoir s'il consentait à lui donner Meknès en fief. Yaqoub accepta et fit son entrée à Fès comme sultan en l'an 657 (20 décembre 1258 — 17 décembre 1259) ; sa puissance s'étendait alors sur le Maghreb, de la Molouia à l'Oum Errebia et de Sidjilmassa à Kçar Ketama. Quant à Omar, il se contenta de gouverner Meknès pendant un certain temps et fut trahi par certains de ses familiers qui l'assassinèrent alors qu'il exerçait le commandement depuis une année environ. Dès lors, l'émir Yaqoub eut l'autorité suprême sans partage ni contestation.

Quand Yaghmorassen apprit la mort de son rival, l'émir Abou Bekr, il conçut le projet d'attaquer en nombre le Maghreb. A cet effet, il rassembla les hommes de sa na-

tion, les Beni Abdelouad, appela à son aide les Beni Toudjin et les Meghraoua, fit à tous des promesses et alluma leur convoitise par l'espoir de richesses à gagner. Puis, ayant pris leur tête, il pénétra en Maghreb. Ils avaient atteint Gueldaman, lorsque l'émir Yaqoub se porta contre eux, les défit et les obligea à la fuite. De sa personne, Yaghmorassen passa dans le pays des Botouïa à Tafersit qu'il brûla, pilla et ravagea, y commettant des excès, par esprit de vengeance.

L'émir Yaqoub revint à Fès et poursuivit l'œuvre entreprise par son frère, l'émir Abou Bekr, qui était de conquérir les villes du Maghreb et de soumettre ses provinces. Entre autres faveurs du ciel, il eut l'heureuse fortune, à ses débuts, de reprendre la ville de Salé aux chrétiens d'Espagne, ce qui illustra son nom — Dieu lui fasse miséricorde.

Voici dans quelles circonstances les chrétiens s'étaient rendus maîtres de cette ville et comment le sultan Yaqoub les attaqua et réussit à les en chasser.

Yaqoub, fils d'Abdallah ben Abdelhaq, avait été nommé au gouvernement de Salé par son oncle paternel, l'émir Abou Bekr, lorsque ce dernier s'en était emparé comme nous l'avons rapporté, et, après la reprise de la ville par les Almohades, Yaqoub ben Abdallah s'était maintenu dans la région voisine qu'il parcourait, recherchant une occasion favorable pour tenter d'en redevenir le maître. Mais certains procédés de son oncle, le sultan Yaqoub ben Abdelhaq, qui venait d'être élu, l'ayant indisposé, il se sépara de lui radicalement et se retira sur Aïn Gheboula. Il s'ingénia à trouver les moyens de s'emparer de Rabat et Salé dont il voulait faire un paravent pour cacher les projets qu'il nourrissait de s'emparer du pouvoir. Il y réussit et prit Salé dont le gouverneur, Abou Abdallah ben Yalou, dut gagner Azemmour par mer, abandonnant sa famille et ses biens qui tombèrent avec la ville aux mains du vain-

queur. Après ce succès, Yaqoub ben Abdallah, se démasquant, affirma publiquement sa défection et manifesta une énergique opposition à son oncle, le sultan Yaqoub, en sorte que la situation se tendit entre l'oncle et le neveu.

Or, Yaqoub ben Abdallah avait introduit à Salé des commerçants espagnols en approvisionnements de guerre, qui lui procuraient des armes. L'offre et la demande rivalisant entre elles, de nombreux navires fréquentaient le port et le chiffre de la population espagnole augmentait dans la ville au point que ces étrangers décidèrent de se soulever à la faveur des fêtes de la rupture du jeûne de l'année 658 (9 septembre 1260). Tandis que les habitants étaient occupés à célébrer leur fête, ils se soulevèrent les armes à la main dans la ville de Salé, le deuxième jour du mois de Choual, massacrant les hommes, s'emparant des femmes et des richesses et se rendant maîtres de la cité, ce qui était d'une exceptionnelle gravité. Yaqoub ben Abdallah alla se retrancher à Rabat et un appel fut lancé au sultan Yaqoub ben Abdelhaq, alors à Taza où il était entré dans les premiers jours de Chaaban de la même année (12-17 juillet 1260) pour surveiller l'attitude de Yaghmorassen ben Zian. Prévenu le quatrième jour de Choual, le sultan Yaqoub partit aussitôt après la prière de l'acer et, accompagné de cinquante cavaliers environ, marcha toute la nuit sans désemparer, en sorte que le lendemain il accomplissait la prière de l'acer en vue de Salé. Il avait fait ce trajet en une nuit et un jour, ce qui est extraordinaire et marque sans aucun doute une faveur de la providence accordée au sultan pour son zèle et sa fermeté, car la distance entre les deux villes est de six étapes, sinon plus.

Le sultan fut rejoint par des troupes musulmanes composées de guerriers des tribus et de volontaires provenant de toutes les régions du Maghreb. Il entreprit le blocus de la place tenue par les chrétiens et les attaqua

sans répit de jour et de nuit, jusqu'à ce qu'il l'eût enlevée de vive force, après un siège de quatorze jours. Il les extermina et seuls lui échappèrent ceux d'entre eux qui, ayant pu se réfugier sur leurs navires, mirent à la voile et s'enfuirent, regardant ce qui se déroulait derrière eux.

Le sultan Yaqoub — Dieu lui fasse miséricorde — s'occupa aussitôt d'élever un mur d'enceinte sur le côté ouest de la ville qui regarde le fleuve et n'était plus protégé depuis qu'Abdelmoumen avait supprimé les murailles des principales villes du Maroc comme Fès, Ceuta et Salé, ainsi que nous l'avons rapporté dans l'histoire de son règne. C'est cette brèche dans les défenses de Salé qui avait permis aux chrétiens de s'en rendre maîtres. Le sultan Yaqoub rétablit donc le mur d'enceinte qu'il fit édifier depuis l'extrémité initiale de l'arsenal, du côté sud-est, jusqu'à la mer, du côté nord. Il surveillait la construction de sa personne — Dieu lui fasse miséricorde — et transportait les pierres de ses propres mains pour être agréable à Dieu, par humilité et en vue de contribuer au bien des Musulmans. Il mena cette œuvre à bonne fin et donna à la ville une complète et solide défense.

L'arsenal dont il est question ici est l'établissement où se construisaient les flottes et les navires destinés à la guerre sainte. Les bois de construction provenaient de la forêt de la Mamoura et les navires terminés étaient lancés sur le fleuve ; c'était là une question des plus importantes au temps des Almohades ainsi que cela a été exposé.

D'après l'ouvrage intitulé *El Djedoua*[1], l'arsenal de Salé a été construit par le maître-ouvrier Abou Abdallah Mohammed ben Ali ben Abdallah ben Mohammed ben El Hadj de Séville. C'était un homme versé dans les lois de la géométrie, habile dans les procédés de transport des

1. *Djedouat el iqtibas* d'Ibn El Qadi.

solides et d'élévation des poids lourds et expert dans le maniement des armes de guerre meurtrières.

Quant au rebelle Yaqoub ben Abdallah, redoutant une attaque du sultan Yaqoub ben Abdelhaq, il lui abandonna la place de Rabat que le sultan organisa et mit en état de défense et d'où il gagna le pays de Tamesna qu'il soumit, puis s'empara de la ville d'Anfa, aujourd'hui appelée Dar El Beïda (Casablanca), dont il organisa le gouvernement.

Yaqoub ben Abdallah était allé se réfugier dans les montagnes des Ghomara où il avait pu se retrancher dans la forteresse d'Aloudan. Le sultan détacha son fils Abou Malek Abdelouahed et Ali ben Zian avec mission de le combattre. De son côté, il marcha contre Yaghmorassen avec qui il conclut la paix. Tous deux se séparèrent en bons termes et les hostilités cessèrent entre eux. Le sultan revint au Maroc, mais il trouva ses neveux, les fils d'Idris, en état de révolte contre lui, comme nous le rapporterons.

La rébellion des fils d'Idris ben Abdelhaq contre leur oncle le sultan Yaqoub ben Abdelhaq.

Nous avons déjà dit que l'émir mérinide Abdelhaq avait dix enfants dont l'aîné, Idris, avait péri avec lui dans la guerre contre les Riah. Idris avait laissé de nombreux enfants, tous sous la protection de leurs oncles paternels. Lorsque le pouvoir échut au sultan Yaqoub, les fils d'Idris, piqués d'amour-propre, envièrent le pouvoir royal qu'il avait obtenu et auquel ils se croyaient plus de droits que lui, attendu que leur père était l'aîné des fils d'Abdelhaq, comme il a été dit. Ils se mirent en état de révolte contre lui, se transportèrent à Qsar Ketama et firent cause commune avec leur cousin paternel, Yaqoub ben Abdallah. Réunis autour de Mohammed, le plus âgé d'entre eux, ils

appelèrent dans leur parti les membres de leur famille et leurs affranchis et se retranchèrent dans les montagnes des Ghomara.

Le sultan Yaqoub les manœuvra adroitement, les amena à composition et les ayant gagnés, il donna à l'un d'entre eux, Amer ben Idris, en l'année 660 (26 novembre 1261-14 novembre 1262), le commandement d'une armée de 3.000 cavaliers et plus, composée de volontaires Beni Merine, et les envoya en Espagne faire la guerre sainte, après leur avoir distribué des présents.

Cette armée est la première des Beni Merine qui passa en Espagne; elle racheta par cette belle action les fautes commises à l'affaire de Salé. En effet, elle eut en Espagne dans la guerre sainte, comme dans l'occupation du pays, une attitude qui a mérité des éloges ; ses soldats ont pratiqué les vertus des ancêtres pendant un long espace de temps et ont servi remarquablement les Musulmans du Maghreb et de l'Espagne. Dieu leur fasse miséricorde et leur réserve, à ce titre, ses récompenses.

Quand à Yaqoub ben Abdallah, seigneur de Salé, il se maintint dans la banlieue de cette ville qu'il parcourait en tous sens. Il fut tué par Talha ben Mahalli, l'un des partisans du sultan Yaqoub, près de la conduite d'eau de Gheboula, dans la région de Rabat, en l'année 668 (31 août 1269 — 19 août 1270), ce qui mit le sultan Yaqoub en repos.

Le siège de Marrakech par le sultan Yaqoub qui en arrache Abou Debbous pour se l'attacher, et mort d'El Mortadha après ces événements.

Le sultan Yaqoub en avait terminé avec les rebelles de sa famille et nourrissait l'ambition d'enlever leur capitale à El Mortadha et aux Almohades. Il jugea leur puissance déchue et se sentit de force à les vaincre. Il réunit ses

contribules et des soldats recrutés dans ses États et, après les avoir organisés en corps expéditionnaire, il partit avec eux en l'année 660 (26 novembre 1261 — 14 novembre 1262), et atteignit le djebel Gueliz d'où il découvrait le palais impérial. Il alla s'établir sur ses abords et le pressa étroitement, tandis que ses étendards flottaient aux alentours. El Mortadha donna mission de le combattre à Abou Debbous Idris ben Mohammed ben Abou Hafç ben Abdelmoumen. Ce prince organisa ses bataillons et ses escadrons et se porta sous les murs de la ville pour repousser les assaillants. Il y eut entre les deux armées un combat comme il ne s'en était pas vu depuis longtemps et au cours duquel périt l'émir Abdallah ben Yaqoub ben Abdelhaq. Sa mort mit en débandade les guerriers mérinides qui s'enfuirent dans la direction de leurs provinces. Les soldats almohades allèrent leur barrer la route à l'Oued Oum Errebia, sous la conduite de Yahya ben Abdallah ben Ouanoudin. Le combat eut lieu dans le lit même de la rivière où les Almohades subirent une affreuse défaite et abandonnèrent armes et bagages dont les Beni Merine s'emparèrent; c'est le combat d'Omm Er-Redjelin.

Des intrigants intervinrent alors auprès du khalife El Mortadha et lui représentèrent son cousin Abou Debbous, commandant de ses troupes, comme cherchant à s'emparer du pouvoir. De son côté Abou Debbous, instruit de ce qui se tramait contre lui et redoutant une surprise d'El Mortadha, alla se réfugier auprès du sultan Yaqoub. Ceci se passait en l'année 661 (15 novembre 1262 — 3 novembre 1263), alors que le sultan, après avoir assiégé Marrakech, était revenu à Fès. Abou Debbous était son hôte depuis quelques jours lorsqu'il demanda à Abou Yaqoub de le soutenir en lui fournissant des troupes et du matériel pour organiser son autorité, ainsi que des capitaux pour subvenir à ses besoins les plus indispensables, lui offrant en retour de partager avec lui ses conquêtes

ainsi que le butin et le pouvoir qu'il obtiendrait. Le sultan Yaqoub lui donna cinq mille hommes des Beni Merine, le munit d'un matériel de choix et de subsides en suffisance et lui donna toutes facilités pour que les Arabes et les tribus de son royaume et autres le soutiennent afin qu'il accomplisse son projet d'enlever Marrakech.

Abou Debbous partit avec ses troupes et, arrivé en vue de la capitale, fit prévenir secrètement ses partisans almohades qui se mirent en état de révolte contre El Mortadha. Ce prince était alors à Azemmour auprès de son beau-frère, Ibn Attouche, qui fut l'artisan de sa mort, comme nous l'avons rapporté dans l'histoire de son règne. En sorte que la situation d'Abou Debbous à Marrakech se trouva solidement établie et que le sultan l'invita à remplir ses engagements. Or, il lui répondit avec arrogance, se montra hautain et viola son pacte.

Le sultan Yaqoub partit contre lui avec une troupe de Beni Merine et de guerriers du Maghreb; mais Abou Debbous qui redoutait une rencontre se maintint derrière ses murailles. Yaqoub l'assiégea pendant quelques jours, puis mena des courses dans les environs, détruisant les récoltes et pillant les vivres. Abou Debbous se sentant impuissant à le repousser, il lui suscita Yaghmorassen ben Zian en vue de l'inquiéter sur ses derrières pour lui faire lâcher prise et il en advint ce que nous allons rapporter.

Le combat de Telagh entre Yaqoub ben Abdelhaq et Yaghmorassen ben Zian.

Lorsque le sultan Yaqoub s'était porté sur Marrakech et qu'il en avait occupé les abords en vue de l'enlever, Abou Debbous n'avait trouvé d'autre moyen de salut pour l'obliger à desserrer son étreinte que de demander assistance à Yaghmorassen ben Zian. Il lui adressa un pressant appel

appuyé de riches cadeaux; Yaghmorassen y répondit aussitôt et pour le délivrer, en attirant le sultan Yaqoub, il entreprit des incursions contre les villes frontières du Maghreb, s'efforçant d'y semer le désordre. Pareil à un lion furieux, le sultan Yaqoub quitta Marrakech sur l'heure et revint sur ses pas dans la direction de Tlemcen, marchant contre Yaghmorassen ben Zian. Il séjourna quelques jours à Fès pour organiser un corps expéditionnaire et le mettre sur le pied de guerre et prit la route de Tlemcen le quinze Moharrem 666 (6 octobre 1267). Il passa par Aguersif, Tafertasset et atteignit Telagh [1] où les deux armées se rencontrèrent. Chacune se mit en ordre de bataille ; les femmes dans les palanquins, à visage découvert, excitaient les guerriers au combat et une lutte longue et acharnée s'engagea qui durait encore au jour finissant, quand les ombres du soir commençaient de s'étendre. Mais alors les Beni Merine refoulaient les troupes des Beni Abdelouad et ceux d'entre eux qui fuyaient en déroute. Abou Hafç Omar, fils de Yaghmorassen, fut tué au fort de la mêlée. C'était l'aîné de ses fils et son héritier présomptif ; avec lui périrent plusieurs personnes de sa famille. Après la déroute de l'armée abdelouadite, Yaghmorassen resta, pour la défendre contre les Beni Merine, avec son arrière-garde qui aurait péri s'il l'avait laissée à sa suite, et ils regagnèrent ainsi leur territoire. Le combat de Telagh eut lieu le lundi douze de Djoumada second de la susdite année (28 février 1268). Le sultan Yaqoub regagna alors Marrakech pour en poursuivre le siège ; Dieu est tout-puissant dans ce qu'il a décrété.

1. Localité du département d'Oran, dans le sud de Sidi Belabbès.

La prise de Marrakech, mort d'Abou Debbous et fin de la dynastie almohade.

Le sultan Yaqoub après son expédition contre Yaghmorassen retourna à ses opérations autour de Marrakech et au siège de cette place qu'il avait entrepris auparavant. Dans cette intention, il quitta Fès en Chaban de l'année 666 (16 avril — 14 mai 1268) et, dès qu'il eut franchi l'oued Oum Errebia, il fit partir des détachements de troupes avec mission de mener des incursions dans le pays, leur donnant licence de le ravager et de le piller. Ils saccagèrent les cultures, se disputant à l'envi ce qu'il y avait de mieux, et cela jusqu'à la fin de cette année-là. Il fit ensuite une incursion contre les Arabes Khlot, de la famille des Djochem, dans le Tadla, les tailla en pièces et les enleva de vive force. Il se transporta ensuite sur l'Oued El Abid où il demeura quelques jours, puis alla attaquer le pays des Çenhadja qu'il ravagea et continua à parcourir le territoire environnant Marrakech dont il fouilla tous les recoins jusqu'à la fin du mois de Doul Kaada de l'année 667 (1er juillet 1269).

Les cheikhs des tribus arabes et des Maçmouda vinrent alors en groupe auprès d'Abou Debbous et lui dirent : « O maître, combien de temps différerez-vous de combattre les Beni Merine ; ne voyez-vous pas les maux qu'ils nous font subir dans nos familles et nos biens ? Partez avec nous, Dieu nous donnera peut-être la victoire, car ils sont peu nombreux et leurs meilleurs guerriers sont demeurés dans la forteresse de Taza pour la défendre contre les Beni Abdelouad. » Ils ne cessèrent de le harceler qu'il leur eût donné satisfaction.

Il fit ses préparatifs pour entrer en campagne et sortit de Marrakech à la tête de troupes nombreuses. Le sul-

tan Yaqoub simula la fuite pour l'entraîner loin de tout secours et en avoir plus facilement raison. Abou Debbous persista dans la poursuite jusqu'à son camp d'Ouadeghfou. Le sultan alors fondit sur lui et les deux armées en vinrent aux mains, mais les rangs des Almohades se rompirent et Abou Debbous luttant de vitesse prit la fuite, cherchant à regagner Marrakech. Or, Marrakech était bien loin et les cavaliers poursuivants l'atteignirent et le criblèrent de coups de lance. Il tomba à terre assommé et sa tête tranchée fut apportée au sultan Yaqoub qui se prosterna en remerciant Dieu de ce succès. Ceci eut lieu le dimanche, deux de Moharrem 668 (1er septembre 1269).

Le sultan Yaqoub se porta sur Marrakech et à son approche les Almohades qui s'y trouvaient allèrent se réfugier à Tinmellel où ils proclamèrent Ishaq, frère d'El Mortadha. Ce prince demeura sur place, ne disposant d'aucune force, jusqu'au jour où il fut capturé en 674 (27 juin 1275-14 juin 1276) et amené avec un groupe de gens de sa nation au sultan Yaqoub qui les fit tous mettre à mort. Ainsi finit la dynastie des Almohades ; mais Dieu seul hérite de la Terre et de ceux qui l'habitent et il est le meilleur des héritiers.

La population et les notables de la ville étaient venus au-devant du sultan Yaqoub qui leur fit bon accueil, leur accorda la paix et les prit avec lui pour faire son entrée à Marrakech suivi d'une troupe nombreuse et accompagné d'un cortège imposant, le dimanche neuf Moharrem de la dite année 668 (8 septembre 1269). Il héritait de l'empire qui avait appartenu à la famille d'Abdelmoumen dont il prit possession et dont il assura le gouvernement en Maghreb. Les habitants entrèrent en confiance avec lui et se rangèrent sagement sous son autorité.

Il demeura à Marrakech et au mois de Ramadan de la même année (24 avril—23 mai 1270) chargea son fils, l'émir Abou Malek Abdelouahed ben Yaqoub, de faire une incur-

sion dans la région du Sous. Ce prince s'avança très loin dans ce pays qu'il conquit et dont il soumit les cantons, puis il revint auprès de son père.

Le sultan Yaqoub demeura à Marrakech occupé à remettre les affaires de la cité en bon état, ce qui le conduisit jusqu'au mois de Ramadan de l'année 669 (13 avril-12 mai 1271). A cette époque il alla, de sa personne, dans le pays de Deraa, infliger aux Arabes un châtiment mémorable qui leur enleva toute force, puis il revint après une campagne qui avait duré deux mois.

A son retour il prit toutes dispositions pour se transporter dans sa capitale, à Fès, et donna le gouvernement de Marrakech à Mohammed ben Ali ben Yahya avec le rang de vizir. C'était un de leurs personnages les plus éminents et l'un des cousins du sultan dans la ligne maternelle. Il l'installa dans la forteresse de Marrakech et organisa, dans la province, des postes d'hommes armés pour en assurer la surveillance, lui donnant comme mission de contraindre les cantons à l'obéissance et de faire disparaitre les traces des fils d'Abdelmoumen. Il quitta Marrakech pour se rendre à Fès en Choual de la dite année 669 (13 mai — 10 juin 1271) ; Dieu est le mieux informé de la vérité.

L'ambassade du sultan hafcide Abou Abdallah Mohammed El Mostancer au sultan victorieux par la grâce de Dieu Yaqoub ben Abdelhaq. Dieu leur fasse miséricorde.

La dynastie des fils d'Abou Hafç, maitres de Tunis et de l'Ifriqïa, était une branche de la dynastie des Beni Abdelmoumen, ainsi que nous l'avons signalé à plusieurs reprises. Lorsque la puissance des princes de la famille d'Abdelmoumen déclina à Marrakech et dans le Maghreb, le seigneur de l'Ifriqïa Abou Zakaria Yahya ben Abdelouahed

des Hintata nourrissait l'ambition de s'en emparer et d'y régner, comptant sur un heureux destin pour y parvenir. Car il estimait y avoir plus de droit que tout autre et même que les enfants d'Abdelmoumen, attendu que Marrakech était le pays de ses ancêtres, le berceau de sa race et de sa famille ; que la province de Marrakech appartenait de toute antiquité aux Maçmouda et que la tribu des Hintata était le cœur de cette province. C'est en s'appuyant sur ces arguments et d'autres encore, que les fils d'Abou Hafç cherchaient à s'emparer du pouvoir souverain à Marrakech.

Aussi, les Beni Merine, lorsqu'ils obtinrent leurs succès en Maghreb et s'emparèrent de la plupart de ses provinces, proclamèrent-ils Abou Zakaria le Hafcide afin de concilier les habitants et obtenir leur agrément en flattant leurs penchants. Car la doctrine almohade avait pénétré tous les cœurs et si les Beni Merine en avaient proclamé une autre aux débuts de leur carrière politique, ils se seraient aliéné le pays tout entier. D'autre part, il leur était impossible de proclamer les fils d'Abdelmoumen qui étaient leurs adversaires, avec qui ils étaient en opposition et en lutte. C'est pourquoi ils s'étaient tournés vers les Hafcides, branche des Almohades, puisque reconnaître cette branche, c'était reconnaître la souche mère elle-même et éviter de mécontenter le sentiment public.

Les Beni Merine cachaient sous ces apparences leurs véritables projets; aussi, lorsque le sultan Yaqoub devint le seul maître du pouvoir en Maghreb, il cessa aussitôt de faire hommage aux Hafcides qu'il avait tout d'abord proclamés, comme ses frères l'avaient fait avant lui. Les Hafcides recevaient avec satisfaction les hommages des Beni Merine; ils y répondaient par des présents, par l'envoi de subsides, d'armes et autres objets et, quand le sultan Yaqoub décida d'entrer en lutte pour la possession de Marrakech, il en fit part à Abou Abdallah Mohammed El

Mostancer Billah ben Abou Zakaria Yahya ben Abdelouahed ben Abou Hafç et lui demanda son aide comme s'il n'était rien autre que son lieutenant. Il confia sa lettre au fils de son frère Amer ben Idris ben Abdelhaq accompagné d'un groupe de personnages de son gouvernement. El Mostancer reçut cette ambassade avec honneur et, plus tard, quand le sultan Yaqoub entra en vainqueur dans Marrakech, le Hafcide lui envoya, entre autres présents, différents chevaux de race, des armes, des vêtements de prix et autres objets de choix qu'il confia à une ambassade composée de hauts personnages de son gouvernement, parmi lesquels le secrétaire Abou Abdallah Mohammed El Kinani. Ce secrétaire, du haut de la chaire à Marrakech, fit l'éloge d'El Mostancer avec un plein succès et en présence des personnages qui composaient l'ambassade almohade, après quoi tous, pleins de satisfaction, s'en retournèrent auprès de leur maître à qui ils rendirent compte du succès de leur mission.

Dès lors ce fut entre El Mostancer et le sultan Yaqoub un échange de sentiments d'amitié et de présents qui se poursuivit pendant toute la durée de leur règne. Quand El Mostancer mourut, son fils et successeur Abou Zakaria Yakya dit El Ouateq suivit en cela la politique de son père et, à l'occasion de son avènement, envoya en grande pompe au sultan Yaqoub, qui en fut très touché, des présents remis par le cadi de Bougie Aboul Abbas El Ghomari en l'année 677 (25 mai 1278—13 mai 1279). Pendant longtemps le souvenir d'Aboul Abbas El Ghomari demeura vivant en Maghreb. Le sultan Yaqoub, comme nous l'avons dit, cessa dès les premiers temps de son accession au pouvoir de proclamer les Hafcides; Dieu cependant est le mieux informé de la vérité.

Le sultan Yaqoub reconnaît à Salé son fils Abou Malek comme héritier présomptif et provoque par cet acte une révolte de ses proches parents.

Après s'être emparé de Marrakech, le sultan Yaqoub quitta cette ville pour gagner Fès, capitale de l'empire mérinide, et passa par la ville de Salé où il s'arrêta afin de se reposer quelques jours. Il fut atteint d'une grave maladie qui l'affecta au point que, dès son rétablissement, il réunit les gens de sa nation et reconnut comme héritier présomptif l'aîné de ses fils, Abou Malek Abdelouahed ben Yaqoub, en qui il reconnaissait les aptitudes requises. Il invita les assistants à le proclamer et ils le firent de bonne grâce.

Cet acte du sultan déplut à ses proches parents parmi les enfants d'Abdelhaq, c'est-à-dire les Beni Sout Ennissa, fils d'Idris ben Abdelhaq, d'Abdallah ben Abdelhaq et de Rahhou ben Abdelhaq. Ces trois frères germains issus d'Abdelhaq, ont été ainsi appelés du nom de leur mère Sout Ennissa. Ils furent donc vivement affectés en apprenant que le sultan Yaqoub avait reconnu son fils Abou Malek comme héritier présomptif, parce qu'ils pensaient y avoir plus de droits par priorité de naissance. Changeant d'attitude, ils firent résolument opposition à leur oncle paternel et quittèrent Salé dans la nuit même. Dès le lendemain matin ils atteignaient le djebel Aloudan dans le pays des Ghomara qui était le théâtre ordinaire de leurs discordes et de leurs querelles. Ceci se passait lors des fêtes de la rupture du jeûne de l'année 669 (13 mai 1271). Les enfants d'Abou Ayad ben Abdelhaq vinrent se ranger dans leur parti.

Le sultan Yaqoub partit à leur poursuite, faisant marcher en avant son fils l'émir Youssef ben Yaqoub qui, à la tête

de cinq mille hommes, vint les bloquer étroitement. Ce prince fut rejoint par son frère Malek et son armée, accompagné de Messoud ben Kanoun, Cheikh des Sefian. Le sultan Yaqoub arriva à son tour avec ses troupes et tous trois prirent part au blocus des rebelles. Ceux-ci, se voyant cernés, demandèrent la paix ; le sultan la leur accorda, les rassura par sa bienveillance et réussit à les gagner par sa générosité. Ayant été admis en sa présence, ils lui demandèrent l'autorisation de se rendre à Tlemcen pour y cacher la honte qu'ils ressentaient à la suite de leur rébellion. Il les y autorisa et — plus tard — ils prirent la mer et passèrent en Espagne, à l'exception d'Amer ben Idris que son oncle chérissait particulièrement et qui demeura à Tlemcen. Il obtint, grâce à un engagement qu'il prit, l'autorisation de revenir auprès de sa famille, à l'époque de l'occupation de Tlemcen par le sultan Yaqoub, comme nous le raconterons par la suite.

D'après Ibn Khaldoun, les cousins rebelles des Beni Abdelhaq allèrent s'installer en Espagne alors que ce pays manquait de défenseurs, que l'ennemi attaquait avec entrain ses villes frontières et que l'espoir d'un succès prochain le mettait déjà en appétit. Ils les occupèrent au prix de luttes sanglantes et acharnées, renouvelant les exploits des héros, affrontant la mort sur les champs de bataille, adoptant les rigueurs de la vie nomade et de la vie des camps, supportant avec courage une existence sauvage dans des pays incultes. Ils portèrent de la sorte de terribles coups à l'ennemi, dressèrent devant lui un obstacle lui barrant la route des territoires dont il enviait la possession et l'obligèrent à revenir sur ses pas.

Ils délivrèrent de leurs soucis les Musulmans de la Péninsule affaiblis et les soulagèrent en repoussant le roi ennemi. Pour ranger ces villes frontières sous son commandement, ils fournirent une aide puissante à l'émir d'Andalousie qui s'imposa de supporter avec eux les rigueurs

de la guerre et des incursions, à la tête des habitants du pays de race arabe ou berbère. Ils lui apportèrent leur concours dans sa capitale même, moyennant une part qu'ils devaient recevoir sous forme de dons, sur les impositions et redevances. Il la leur servit et ils continuèrent de se tenir sur le pied de guerre contre l'ennemi ; ils y déployèrent de belles qualités qui seront rappelées en partie, s'il plaît à Dieu.

L'attaque des Chrétiens contre les ports maghrébins de Larache et Tichemmes [1].

Dans le courant du mois de Moharrem 668 (31 août-30 septembre 1269), les Chrétiens attaquèrent Larache et Tichemmes, villes maritimes du Maghreb, tuant les hommes, capturant les femmes et pillant les richesses. Mais après y avoir allumé l'incendie, ils regagnèrent leurs navires et s'en retournèrent dans leur pays, échappant aux armes du sultan Yaqoub alors occupé à la conquête de Marrakech. Le Qirtas ne fait pas connaître qui étaient ces Chrétiens.

La bataille d'Isly entre le sultan Yaqoub ben Abdelhaq et Yaghmorassen ben Zian.

Dieu avait favorisé les entreprises du sultan Yaqoub, lui permettant d'étendre son empire sur les provinces du Maghreb et pays voisins et d'établir son influence dans les cités comme dans les campagnes. Ce prince avait couronné son œuvre en s'emparant de Marrakech où il recueillait la succession des fils d'Abdelmoumen, puis il était revenu à Fès, ainsi que nous l'avons rapporté. Mais alors

1. Sans doute le même village que Tachommès d'El-Bekri. V. texte arabe de Slane, Alger, Imprimerie du Gouvernement, 1857, p. 114.

se réveilla en lui toute la rancune qu'il avait contre Yaghmorassen ben Zian et l'irritation que lui avait causée sa défection pour poursuivre des projets ambitieux. Il se rendit compte que la défaite de Telagh n'avait pas modifié ses sentiments ni diminué son ambition. Il décida en conséquence de l'attaquer et il se sentit affermi dans cette résolution par la puissance qu'il venait d'acquérir. Il convoqua tous les habitants du Maghreb en vue de l'attaquer et constitua son camp à Fès; en même temps, il envoya son fils Abou Malek accompagné d'un groupe des notables de son entourage à Marrakech, avec mission de rassembler les hommes des villes et des campagnes de cette province. Ce prince réunit des gens des tribus arabes, des Maçmouda et des Cenhadja, les restes des soldats almohades demeurés dans la capitale, des défenseurs de la contrée appartenant aux milices chrétiennes et aux archers Ghozz, jusqu'à ce qu'il en eût un grand nombre autour de lui. Le sultan Yaqoub fit de même à Fès, puis il se mit en marche le premier du mois de çafar 670 (8 septembre 1271) et alla poser son camp sur les rives de l'Oued Molouïa où il demeura quelques jours, attendant l'arrivée de son fils Abou Malek et de ses troupes. Il y reçut des contingents arabes provenant des tribus Djochem du Tamesna, c'est-à-dire des Sefian, Khlot, Acem, Beni Djaber et autres comme des Athbedj, des tribus Doui Hassane et Chebanat appartenant aux Maqil du Sous extrême, les Riah de l'Azghar et du Habet. Le sultan passa toutes ces troupes en revue, en fit une sélection et les organisa. On rapporte que son armée s'élevait à trente mille hommes.

Il se mit en route pour Tlemcen, lorsque, arrivé dans le pays d'Angade, il reçut une ambassade d'Ibn El Ahmer et une députation des Musulmans d'Espagne qui l'appelaient à leur secours contre l'ennemi et lui demandaient aide et assistance. Ils lui exposèrent qu'il ne leur laissait pas de répit et leur faisait la guerre en vue de conquérir leur

pays. Le sultan éprouva vivement le désir d'entreprendre la guerre sainte, d'aller au secours des Musulmans et d'assister les plus faibles d'entre eux. Dans cette vue, il se disposa à écarter toutes préoccupations contraires à l'exécution de son projet et à faire la paix avec Yaghmorassen. Il s'en ouvrit au conseil des cheiks arabes et Beni Merine qui l'approuvèrent et optèrent pour la guerre sainte parce qu'elle répondait à leur penchant naturel.

Le sultan Yaqoub envoya une députation de cheikhs de tribus à Yaghmorassen pour entamer avec lui des pourparlers et conclure la paix, leur disant, entre autres choses: « La paix avant tout ; si Yaghmorassen s'y montre disposé, tant mieux ; dans le cas contraire, avisez-moi au plus vite. »

La députation des cheikhs se mit en route et rencontra Yaghmorassen hors des murs de Tlemcen, ayant pris ses dispositions pour entrer en campagne. Il avait réuni des guerriers des tribus zénètes voisines de son territoire : Beni Abdelouad, Beni Rached et leurs alliés, des Maghraoua et des Arabes Beni Zoghba. Les cheikhs lui exposèrent le but de leur mission et lui communiquèrent les paroles du sultan Yaqoub. Mais il refusa avec hauteur, resta sourd à leurs exhortations et leur répondit : « La mort de mon fils s'oppose à toute paix avec lui; par Dieu je le jure, aucune réconciliation ne sera possible entre nous tant que je n'aurai pas vengé mon fils et infligé aux habitants du Maghreb un châtiment exemplaire pour sa perte. »

La députation revint aussitôt apprendre le résultat de sa mission au sultan Yaqoub et les deux armées marchèrent l'une contre l'autre.

La rencontre eut lieu près de l'Oued Isly, dans la plaine d'Oudjda. Le sultan Yaqoub disposa son armée en ordre de combat, plaça son fils Abdelouahad à l'aile droite, et son fils Youssef à l'aile gauche tandis qu'il se tenait au centre. La lutte fut ardente d'abord et se calma ensuite ; au fort

de la mêlée périt Abou Inan Fares, fils de Yaghmorassen ben Zian avec un groupe de Beni Abdelouad ; les soldats de la milice chrétienne qui étaient avec eux montrèrent autant de fermeté que Yaghmorassen et furent tous tués ; leur chef Bernis ayant été fait prisonnier, les autres combattants se dispersèrent et Yaghmorassen s'enfuit, se tenant à l'arrière pour les couvrir et les protéger. Il emporta avec lui ses tentes, mais il y mit le feu pour éviter la honte de les voir tomber aux mains de l'ennemi. Les Beni Merine pillèrent ce qui restait de son camp et sa famille elle-même fut la proie du vainqueur.

Dès le lendemain, le sultan Yaqoub partit à la poursuite du roi de Tlemcen, mais arrivé à Oudjda, il s'y arrêta et en ordonna la destruction. Les soldats s'y employèrent avec ardeur, démolirent les constructions de fond en comble, réduisirent les murailles en poussière et firent place nette. Ces événements eurent lieu le quinze Redjeb 670 (16 février 1272). Le sultan Yaqoub se rendit ensuite à Tlemcen dont il fit le siège pendant plusieurs jours, tandis qu'il lançait des troupes pour piller et ravager la banlieue. Il dirigea ensuite des incursions dans les plaines environnantes que ses troupes balayèrent en tous sens et pillèrent entièrement.

Pendant la marche sur Tlemcen mourut son vizir Aïssa ben Massaï ; c'était le plus élevé de ses ministres et le plus chaud défenseur de son parti, comme l'attestent des anecdotes rapportées à son sujet. Sa mort eut lieu en Choual de la susdite année (1 — 29 mai 1272).

Pendant qu'il assiégeait Tlemcen, le sultan reçut la visite de l'émir Abou Zian Mohammed ben Abdelqaoui ben El Abbas ben Atïa, chef des Zénètes Beni Toudjin, suivi d'une armée nombreuse constituée par ses contribules, avec étendards déployés, tambours battant et matériel de guerre. Il venait assister le sultan Yaqoub contre Yaghmorassen et la place de Tlemcen dont il était l'ennemi.

Le sultan Yaqoub fit un honorable accueil à ses envoyés, dépêcha à sa rencontre des hommes à cheval et commanda une prise d'armes en son honneur. Le siège de Tlemcen se poursuivit et les Beni Toudjin lui portèrent les coups les plus terribles; ils détruisaient les fermes, saccageaient les jardins, enlevaient les fruits, ravageaient les cultures, incendiaient les villages et les hameaux, par représailles contre Yaghmorassen qui en usait de même dans leur pays, sinon plus cruellement encore.

Cependant le sultan Yaqoub n'obtenait aucun succès et désespérait de s'emparer de Tlemcen qui était solidement fortifiée et vaillamment défendue. Il décida de s'éloigner et invita l'émir Mohammed ben Abdelqaoui à aller se mettre en sûreté dans son pays, avant son départ. Il l'accompagna ainsi que son armée, après les avoir comblés de cadeaux dont cent juments de race, harnachées, mille chamelles laitières, des vêtements d'honneur, des objets précieux, quantité d'armes et de tentes petites et grandes. Ils furent l'objet des soins les plus attentifs et regagnèrent leurs retraites dans les montagnes de l'Ouencheris. Le sultan Yaqoub attendit quelques jours jusqu'à ce qu'ils fussent en lieu sûr, par crainte d'une offensive de Yaghmorassen qui aurait profité des circonstances pour les poursuivre, puis il quitta Tlemcen à son tour et prit le chemin du Maghreb. Il arriva à la forteresse de Taza le premier jour de Doul Hijja de la dite année (29 juin 1272) et y célébra la fête des sacrifices, après quoi il partit pour Fès où il entra le premier jour de l'année 671 (29 juillet 1272). Il y resta jusqu'au onze Çafar (7 septembre 1272), date à laquelle mourut son fils et héritier présomptif l'émir Abou Malek Abdelouahed ben Yaqoub. Il en fut pro-profondément affecté, puis, s'étant résigné à la perte de ce fils arrivé à l'âge d'homme, il partit pour Marrakech où il arriva dans les premiers jours de Rebia second de la même année (26 — 30 octobre 1272). Il y demeura le temps de ré-

gler les affaires locales, puis il partit pour Tanger et Ceuta, comme nous le raconterons.

La prise de Tanger et de Ceuta.

Ainsi qu'il a été ci-devant exposé, dans l'histoire du règne d'Abou Hafç Omar El Mortadha, le savant Aboul Qassem El Azfi s'était soustrait à la dépendance de ce prince à Ceuta et ses enfants après lui y avaient conservé cette situation. Ces Azfiyn étaient parmi les premières familles de Ceuta par l'autorité, le savoir et la piété; et, quand se manifesta l'affaiblissement de la puissance almohade au Maghreb, le savant Aboul Qassem ben Aboul Abbas El Azfi prit en main le gouvernement de la ville qu'il organisa et tout le territoire qui en dépendait se rangea sous sa main.

En l'année 663 (24 octobre 1264 — 12 octobre 1265) il envoya ses navires à Arzila et fit démolir l'enceinte de la ville et sa casba, car il craignait que l'ennemi ne profitât de son isolement pour s'en emparer et s'y retrancher. Les affaires du savant Aboul Qassem El Azfi, comme seigneur de Ceuta et ses dépendances, se poursuivirent dans l'ordre et le calme.

La ville de Tanger suivait en tout et pour tout le sort de Ceuta et ces deux places étaient les plus fortement défendues du Maghreb; or, le seigneur de Tanger Aboul Hadjadj Youssef ben Mohammed El Hamdani, connu sous le nom d'Ibn El Amir, qui s'était soumis au dit Aboul Qassem El Azfi, lui fit défection au bout d'un an et proclama d'abord Abou Hafç sultan d'Ifriqïa, puis le Khalife abbasside de Baghdad. Finalement il se déclara totalement indépendant et se comporta à Tanger comme le faisait El Azfi à Ceuta.

Cette situation se maintint assez longtemps et elle durait

encore à l'époque où les Beni Merine s'étaient rendus maîtres du Maghreb par la conquête des villes et des places fortes. Mais après la mort de l'émir Abou Bekr ben Abdelhaq et celle de son fils Abou Hafç Omar, ses enfants, accompagnés de leurs partisans et de leurs serviteurs, envahirent la région de Tanger et d'Arzila. Ils s'établirent dans le pays où ils se livrèrent à toutes sortes de déprédations dans les campagnes et tinrent à l'étroit les habitants de Tanger, de telle sorte que Ibn El Amir traita avec eux moyennant un tribut fixe qu'il s'engagea à leur payer, leur demandant en retour d'arrêter les déprédations, de défendre le territoire et d'assurer la sécurité des routes. La paix ainsi établie entre lui et les Beni Merine, ceux-ci entrèrent en relations avec les habitants de Tanger où ils venaient traiter leurs affaires. Mais un jour ils complotèrent une trahison et, étant entrés dans la ville avec des armes cachées, ils tuèrent Ibn El Amir par surprise. Les habitants se soulevèrent en masse contre eux et, les ayant tous encerclés aussitôt sur un même point, ils les exterminèrent. Ceci eut lieu en l'année 665 (2 octobre 1266-21 septembre 1267).

Ils proclamèrent ensuite le fils d'Ibn El Amir qui administra la cité pendant cinq mois jusqu'au jour où Aboul Qassem El Azfi s'en empara au moyen de soldats d'infanterie qu'il envoya tant par terre que par mer. Ibn El Amir s'enfuit et alla se réfugier à Tunis auprès d'El Mostancer le Hafcide. Tanger fit dès lors partie de la principauté d'El Azfi qui lui donna une organisation et un gouverneur assisté d'un conseil formé de notables de la cité.

Le sultan Yaqoub, après s'être établi à Marrakech et en avoir fait disparaître les restes du gouvernement des fils d'Abdelmoumen, avait réduit son ennemi Yaghmorassen. Il tourna alors ses vues vers cette région de Tanger qu'il voulait annexer à ses conquêtes afin d'étendre son autorité à l'ensemble du Maghreb extrême. Il partit donc

pour Tanger dans l'intention de s'en emparer, en l'année 672 (18 juillet 1273 — 6 juillet 1274), car elle était d'accès plus facile que Ceuta et plus commode à enlever. Cependant il l'assiégeait depuis trois mois sans résultat et, désespérant du succès, songeait à s'éloigner. Or, tandis que ses troupes combattaient, la veille du jour où il avait décidé de lever le siège, dans la soirée, voici qu'une troupe d'archers apparurent au sommet d'une tour, agitant un drapeau blanc et acclamant les Beni Merine. Cette manifestation avait pour cause un dissentiment qui s'était élevé entre les habitants de la ville. Les troupes de Beni Merine se portèrent vivement de leur côté et furent mis en possession de la tour d'où ils pouvaient battre toutes les murailles. Ils combattirent toute la nuit et au matin, les troupes des Beni Merine s'étant augmentées considérablement, la ville fut enlevée de vive force. Un héraut du sultan Yaqoub annonça une amnistie générale et seuls périrent quelques hommes qui avaient persisté à se servir de leurs armes au moment de l'entrée dans la ville. Ceci se passait dans le mois de Rebia premier 672 (15 septembre — 14 octobre 1273).

Le sultan Yaqoub en ayant terminé avec Tanger, envoya son fils l'émir Youssef à Ceuta. Il l'assiégea pendant quelques jours et El Azfi se soumit, demandant le droit de rester retranché dans sa citadelle et s'engageant à payer au sultan un tribut annuel fixe. Le sultan accepta ces conditions, puis, ayant levé le camp, rentra à Fès. Dieu est tout-puissant dans ce qu'il a décrété.

Sur la prise de Sidjilmassa et les événements qui l'accompagnèrent.

Nous avons rapporté la conquête par l'émir Abou Bekr ben Abdelhaq de Sidjilmassa et de Deraa dont il avait con-

fié la mise en état de défense à Abou Yahya El Qitrani qui en avait facilité la prise. Mais à la mort de l'émir Abou Bekr, El Qitrani s'était rendu indépendant à Sidjilmassa ; puis El-Morthada lui avait enlevé cette place et El Qitrani avait été mis à mort par l'intermédiaire du cadi Ibn Hadjadj, ainsi que tout cela a été rapporté ci-devant. Par la suite, Yaghmorassen s'en était rendu maitre pendant un temps, avec l'aide des Arabes Monebbat appartenant aux Maqil du Sahara, et en avait confié le commandement à Abdelmalek ben Mohammed des Beni Abdelouad, connu sous le nom d'Ibn Hanina qui lui venait de sa mère, sœur de Yaghmorassen ben Zian.

Lorsque le sultan Yaqoub, après ses conquêtes en Maghreb, eut réuni tout le pays sous son autorité, il porta ses vues sur la province de Sidjilmassa qu'il voulait arracher aux mains des Beni Abdelouad. Il partit dans ce but en Redjeb de l'année 672 (11 janvier — 10 février 1274) avec une armée composée de Beni Merine et de guerriers des tribus arabes et berbères du Maghreb. Il s'établit sous les murs et disposa des appareils de siège tels que balistes et autres machines de guerre. D'après Ibn Khaldoun : « Il dressa contre la place un appareil en bois qui projetait de la grenaille de fer chassée d'un magasin faisant face au point où s'allumait la poudre ; cela par un effet naturel étrange qui montre que rien n'a lieu qu'avec la puissance du créateur. »

— Observation de l'auteur : Ceci prouve que la poudre était en usage à cette époque ; que les hommes s'en servaient dans leurs combats et dans leurs guerres de siège ; mais cela permet de faire une objection à ce qu'a rapporté Abou Zeïd El Fassi dans le commentaire de son ouvrage « El Mandhouma » concernant la coutume de Fès et où il dit : « L'apparition de la poudre remonte à l'année 768 (7 septembre 1366 — 27 août 1367), comme l'ont rapporté certains auteurs dans leurs ouvrages sur la guerre sainte, attribuant la découverte de la poudre à un savant adonné à la chimie, qui,

ayant obtenu une explosion, recommença l'expérience et, encouragé par ce résultat, parvint à fabriquer de la poudre. »

Le cheikh Abou Abdallah Bennani, dans ses gloses sur le *Mokhtaçar* du Cheikh Khalil, dit expressément que l'apparition de la poudre remonte au milieu du huitième siècle, ce qui n'est pas exact puisque Ibn Khaldoun nous dit qu'elle était en usage cent ans auparavant.

Je crois, pour ma part, que l'on a écrit par erreur 700 au lieu de 600 et que cette erreur a été reproduite depuis lors ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le sultan Yaqoub tint Sidjilmassa assiégée pendant une année entière. Des insensés parmi les habitants escaladaient les murailles et proféraient à l'adresse des assiégeants des injures grossières. Mais un certain jour, une machine de guerre ayant ouvert une brèche dans la muraille, les assiégeants pénétrèrent dans la place et l'enlevèrent de vive force. Les soldats massacrèrent les habitants et capturèrent les enfants ; parmi les morts étaient le gouverneur Abdelmalek ben Hanina, les cheikhs Beni Abdelouad et les Arabes Monebbat. La prise de Sidjilmassa eut lieu le dernier jour de Çafar ou, dit-on, le vendredi trois Rabia premier 673 (3 septembre 1274). Cette conquête achevait de ranger tout le Maghreb sous l'autorité du sultan Yaqoub ; il ne restait plus personne dans ce pays occupant une forteresse, ni un groupe quelconque de population qui proclamât un autre prince que lui ou se rattachât à un parti autre que le sien.

Récit sur la conduite dans la guerre sainte du sultan victorieux par la grâce de Dieu, Yaqoub ben Abdelhaq ; ses hauts faits en Espagne et leur retentissement.

Nous avons relaté en son temps que l'ennemi infidèle avait infligé des revers aux Musulmans à la bataille d'El-

Oqab. Ce désastre avait été la cause de l'affaiblissement où ils étaient tombés tant en Maghreb qu'en Espagne, et qui avait permis à l'ennemi infidèle de s'emparer de la plupart des villes frontières et des forteresses dans ces deux pays. Or, à l'époque même où la puissance almohade commença de décliner en Maghreb, ceux de leurs princes qui étaient en Espagne se portaient mutuellement envie et avaient recours, pour se combattre les uns les autres, à l'alliance du roi chrétien à qui, en retour de son assistance, ils livraient des places fortes musulmanes. Les hommes les plus fermes se groupèrent alors et décidèrent d'expulser les Almohades de leur pays. En conséquence, ils se mirent tous et à la même heure en état de rébellion contre les princes almohades et les chassèrent. A la tête de ce mouvement était Mohammed ben Youssef ben Houd El Djodami ; après lui ce fut Mohammed ben Youssef ben Nacer, connu sous le nom d'Ibn El Ahmer.

Mais Ibn Houd ambitionnait l'autorité suprême en Espagne et Dieu sait ce que leurs compétitions ont coûté aux Musulmans de places fortes et de territoires de première importance, comme Cordoue et Séville, les deux capitales musulmanes de l'Andalousie. Chacun de ces deux rebelles se rapprochait du roi chrétien qu'il gagnait par ces sacrifices, afin d'obtenir son assistance contre l'autre ; mais toutes choses sont entre les mains de Dieu seul.

Cependant, la puissance fondée par Ibn Houd disparut au bout de peu de temps, tandis que celle d'Ibn El Ahmer se transmit à ses enfants jusqu'à la fin du neuvième siècle de l'hégire (xve siècle de l'ère chrétienne).

Ibn El Ahmer, ayant assuré son autorité en Andalousie, signa un traité de paix avec le roi chrétien aux termes duquel il obtenait de ce prince l'abandon des plaines occupées par les Arabes en Andalousie. Il les lui abandonna entièrement et il y prit sous sa protection les Musulmans qu'il installa jusqu'au rivage de la mer, de

sorte qu'ils se retranchaient dans les parties abruptes de cette région et s'accrochaient aux châteaux forts et forteresses qui s'y trouvaient. Ibn El Ahmer, comme lieu de séjour et capitale de son royaume, choisit la ville de Grenade où il construisit pour son usage personnel le palais de l'Alhambra [1]. Cet Ibn El Ahmer, qui était appelé Cheikh, avait choisi pour lui succéder son fils Mohammed surnommé El Faqih (le juriste) à cause de son attachement à l'étude dans sa jeunesse. Il lui recommanda, s'il avait une affaire avec l'ennemi ou s'il en recevait un mauvais traitement, de faire appel contre lui aux Beni Merine, de les lui opposer et de les placer comme un rideau protecteur entre les Musulmans et lui.

Le roi chrétien ayant attaqué les terres d'Andalousie, Mohammed El Faqih suivit les recommandations de son père et envoya tous les cheikhs d'Andalousie en députation auprès du sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde. Cette ambassade le rencontra alors qu'il s'en revenait après la prise de Sidjilmassa. Ils s'empressèrent au-devant de lui pour le saluer et lui découvrirent à fond toute la vérité sur les rigueurs que le roi chrétien faisait subir aux Musulmans. Il fit bon accueil à leur députation, se réjouit de leur démarche auprès de lui et s'empressa d'y répondre favorablement, adressant des vœux au Très-Haut en vue des récompenses éternelles. Car le sultan Yaqoub — Dieu lui fasse miséricorde — s'était toujours senti porté par un penchant naturel vers la guerre sainte à laquelle il aurait volontiers, par goût personnel, sacrifié tous ses autres travaux. Au point qu'il avait déjà résolu de se consacrer à la guerre en Espagne au temps de son frère l'émir Abou Bekr à qui il en avait demandé l'autorisation mais qui ne la lui accorda pas. Il en était resté préoccupé et n'avait pas renoncé à ses projets ; aussi, ces ambassadeurs réveillèrent-ils des

1. En arabe, El Hamra, c'est-à-dire le palais d'El Ahmer, dont El Hamra est le féminin.

sentiments et des aspirations qu'il n'avait pas cessé d'entretenir. Il réunit des troupes, recruta des guerriers, puis partit de Fès en Choual de l'année 673 (30 mars-27 avril 1275).

Arrivé à Tanger, il y fit un séjour au cours duquel il choisit dans son armée un corps de 5.000 hommes convenablement constitué et pourvu de larges moyens, dont il donna le commandement à son fils Abou Zian à qui il remit le drapeau. Il invita ensuite le seigneur de Ceuta, El Azfi, à lui fournir les vaisseaux nécessaires pour le transport de son armée. El Azfi lui amena à Qçar El Medjaz vingt bâtiments qui débarquèrent les troupes à Tarifa le seize de Doul Qaada de la dite année (13 mars 1275). L'émir Abou Zian consacra trois jours à Tarifa pour s'organiser, puis il pénétra en territoire ennemi et s'y avança, parcourant les cantons et attaquant les villes fortes. Ils firent un butin considérable, tuèrent beaucoup d'ennemis et en capturèrent un grand nombre ; ils saccagèrent les lieux habités, en firent disparaître jusqu'aux traces et atteignirent ainsi Xérès. Les habitants, craignant une rencontre en rase campagne, se retirèrent derrière leurs murailles, ce que voyant, l'émir Abou Zian se porta sur Algésiras. Ses soldats étaient chargés de dépouilles en armes et meubles et emmenaient un grand nombre de prisonniers. Les habitants de l'Espagne s'estimèrent vengés du désastre d'El Oqab, car, depuis cette défaite, leurs armes n'avaient encore obtenu aucun succès. Dieu est tout-puissant pour la réalisation de ce qu'il a décrété.

Le sultan Yaqoub traverse la mer pour la première fois en vue de la guerre sainte en Espagne.

Le sultan Yaqoub ayant appris que l'ennemi faisait ses préparatifs de guerre pour entrer en territoire musulman,

résolut d'entreprendre de sa personne une expédition militaire. Mais il craignait pour ses villes frontières les attaques de son ennemi Yaghmorassen, roi de Tlemcen. Il lui dépêcha son petit-fils Tachefin ben Abdelouahad ben Yaqoub avec une députation de Beni Merine pour se réconcilier avec lui, conclure la paix et faire cesser les hostilités entre Musulmans, afin de se consacrer à la guerre sainte. Yaghmorassen fit un accueil honorable à l'ambassadeur et à sa suite, s'empressa d'accéder aux offres de paix et envoya un groupe de cheikhs Beni Abdelouad auprès du sultan Yaqoub, porteurs de dons et présents, pour conclure le traité. Dieu permit que l'union fût réalisée entre les Musulmans et le sultan Yaqoub en éprouva d'autant plus de satisfaction qu'il désirait vivement se consacrer à la guerre sainte et à des œuvres méritoires. Pour remercier Dieu qui lui en ouvrait les voies, il fit distribuer des aumônes et publia un appel général sous les drapeaux. Il réunit les guerriers des tribus et appela les Musulmans à combattre leur ennemi, convoquant tous les habitants du Maghreb, Zenata, Arabes, Miknassa, Almohades, Masmouda, Çenhadja, Ghomara, Aouraba, Miknassa et la totalité des tribus berbères, celles fournissant des mercenaires et celles fournissant des volontaires. Puis les ayant exhortés, il les embarqua au port de Qçar El Medjaz et leur fit traverser la mer en Çafar de l'année 674 (27 juillet — 24 août 1275). Il alla débarquer son armée sur la côte de Tarifa.

Lorsque le sultan Yaqoub avait traité avec la députation des cheiks andalous venus solliciter son assistance pour Ibn El Ahmer, il avait posé comme condition qu'il débarquerait dans une ville forte maritime pour y installer son armée et il exigea expressément les places de Ronda et de Tarifa. Dès que le raïs Abou Mohammed ben Achqiloula apprit l'arrivée du sultan Yaqoub, il lui envoya une députation des habitants de Malaga pour l'acclamer et le proclamer. Cet Abou Mohammed ben Achqiloula

et son frère Abou Ishaq, étaient tous deux parents par alliance d'Ibn El Ahmer et gouvernaient en son nom Malaga, Guadix et Comares. Mais à la suite d'une compétition avec ce prince, ils s'étaient soustraits à son autorité ; aussi, dès que le sultan Yaqoub eut débarqué en Espagne, Abou Mohammed ben Achqiloula s'empressa auprès de lui, et lui prodigua des marques d'amitié et de dévouement, devançant ainsi Ibn El Ahmer par les bonnes grâces de cette réception et le supplantant auprès du sultan Yaqoub. Et peut-être même desservit-il Ibn El Ahmer en présence du sultan, ce qui ne fut pas sans susciter un conflit à la suite duquel Ibn El Ahmer s'éloigna mécontent du sultan Yaqoub.

Le sultan mérinide s'étant installé dans la région de Tarifa, ses escadrons occupèrent tout le territoire qui s'étend de là jusqu'à Algésiras. Puis il marcha à l'ennemi qui ne connaissait pas encore son arrivée et pénétra dans la zone de guerre jusqu'au Guadalquivir. Il donna alors à son fils, l'émir Youssef, le commandement d'une armée d'avant-garde comptant cinq mille hommes et partit à sa suite en détachant des escadrons qui parcouraient le territoire entre les forteresses ennemies, avec mission de détruire les cultures et les plantations, de démolir les constructions, de piller les richesses, d'enlever les troupeaux, d'exterminer les combattants et de capturer femmes et enfants. Il atteignit ainsi les forteresses d'Almodovar, Baëza et Ubeda, enleva de vive force la place de Palma, ne passant sur sa route par aucun lieu fortifié sans le détruire de fond en comble et piller ses richesses. Le sultan Yaqoub — Dieu lui fasse miséricorde — s'en revint ramenant un grand nombre de prisonniers et s'arrêta à Ecija qui était une ville frontière sur les confins de la zone de guerre. Un éclaireur vint l'avertir de la poursuite de l'ennemi qui arrivait sur ses traces pour connaître ses projets et récupérer les richesses enlevées. Il rapportait que le

général en chef de l'armée ennemie, Nuno, marchait sur leurs traces avec des groupes de chrétiens composés de vieillards et de jeunes gens. Le sultan réunit les prises autour de lui, les fit précéder d'un corps de mille cavaliers et lui-même se tint à l'arrière. Quand les drapeaux de l'ennemi apparurent, il fit prendre l'ordre de combat et préparer les armes en invoquant le nom de Dieu. Les Zenata, reprenant une nouvelle ardeur, se lancèrent à l'attaque dans la voie de Dieu et pour la défense de la foi, déployant dans leurs évolutions leur vaillance bien connue. Ce fut encore le succès, la cause de Dieu triompha, les groupes chrétiens furent mis en déroute et le général Nuno fut tué.

Ce maudit était général des Chrétiens d'Espagne ; le roi Alphonse l'avait placé à la tête de ses armées avec pleins pouvoirs pour conduire la guerre. Les Chrétiens avaient prospéré grâce à ses succès et ils avaient en ses talents la plus grande confiance, car ses étendards n'avaient connu aucun échec. C'était un terrible ennemi des provinces musulmanes où il faisait de fréquentes incursions ; Dieu en le mettant en face du sultan Yaqoub délivra ces provinces des maux qu'il leur faisait subir et lui donna comme demeure le feu ardent[1], permettant aux Musulmans d'exterminer les Chrétiens. Ils en tuèrent un tel nombre que leurs têtes amoncelées formèrent un tertre au sommet duquel le muezzin annonça les deux prières du dohor et de l'açer.

Les morts du côté des musulmans étaient environ de trente [mille], Dieu veuille les traiter en martyrs de la foi et leur réserver ses plus belles récompenses ; qu'il assiste les champions de sa cause, exalte les saints voués à son culte, fasse triompher sa religion et perpétue cette phalange de défenseurs de la foi au delà des prévisions de l'ennemi.

1. Allusion au chapitre 101 du Qoran intitulé « le Coup ».

Le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, envoya la tête du général Nuno à Ibn El Ahmer. On dit qu'après l'avoir fait bouillir il l'envoya secrètement à sa nation, qu'il honora par la restitution de ce trophée en dissimulant et en agissant avec duplicité à l'égard du sultan Yaqoub. Cela fut, peu de temps après, établi à sa charge par des preuves.

De nombreux historiens donnent à ce général les noms de Don Nuno; ce mot « don » a dans leur langue le sens de seigneur, de grand ou de quelque chose d'approchant; c'est pourquoi nous l'avons supprimé.

Le sultan Yaqoub s'en revint de cette expédition à Algésiras le quinze Rabia de la dite année (8 septembre 1275), il partagea entre les champions de la Foi le butin pris à l'ennemi au cours de cette campagne, prisonniers, captifs et chevaux, après prélèvement du quint pour être affecté aux besoins du Trésor public, conformément aux préceptes du Coran et de la loi traditionnelle. On rapporte que les prises se composaient de 100.000 bœufs, 24.000 captifs, 7.830 prisonniers et 14.600 montures ; quant aux moutons, ils étaient en nombre incalculable et on raconte qu'ils se vendirent un dirhem par tête, de même que les armes.

Le sultan resta quelques jours à Algésiras, puis il dirigea en Djoumada premier de la dite année une expédition sur Séville. Pendant le trajet il fouilla tous les recoins du pays, le parcourut en tous sens, tuant, pillant et jetant le trouble dans tous les lieux habités. Il s'avança dans sa marche jusqu'aux portes de la ville où il arriva tambours battants et drapeaux déployés. Les habitants se réfugièrent derrière leurs murailles, prêts à soutenir le siège; mais ils ne firent aucune sortie. Le sultan leva alors le camp et se dirigea sur la ville de Xérès, pillant et saccageant le pays de la même manière, sinon avec plus de rigueur encore. Il revint à Algésiras après une campagne qui avait duré deux mois. Il ramenait des captifs

chrétiens en telle quantité qu'ils se vendirent un mitskal et demi par tête. A l'entrée de l'hiver, le sultan décida de construire une ville au bord de la mer, sur le détroit, destinée à recevoir les troupes à leur débarquement, loin des habitants afin d'éviter à ces derniers les inconvénients du voisinage des soldats. Il choisit, à cet effet, un lieu contigu à Algésiras et donna des instructions pour l'édification de la ville connue sous le nom d'El Benia. Puis il passa en Maghreb dans le courant de Redjeb de la même année (21 décembre 1275 — 20 janvier 1276), après un séjour en Espagne de six mois. Il s'établit à Qçar Maçmouda et fit construire une enceinte à Bades, abri et port d'embarquement pour l'Espagne du pays des Ghomara. Ces travaux achevés, il partit pour Fès où il entra à la mi-Chaaban de la même année (3 février 1276).

La prise du Djebel Tinmellel et violation de la sépulture des fils d'Abdelmoumen par El Miliani, Dieu lui pardonne.

Nous avons dit plus haut que la montagne de Tinmellel était le réduit où se retranchaient les Almohades et leur refuge en cas d'insulte. La mosquée de Tinmellel était pour eux l'objet d'une grande vénération, attendu qu'elle renfermait les restes de leur Imam, et qu'elle était la nécropole de leurs khalifes. Ils la fréquentaient avec ferveur et venaient en pèlerins y rechercher des grâces particulières Avant d'entreprendre leurs expéditions militaires, ils la visitaient pour se rapprocher de Dieu le Très-Haut et obtenir ses faveurs.

Or, lorsque Marrakech était tombée aux mains du sultan Yaqoub, tous les Almohades qui s'y trouvaient étaient allés se réfugier au Djebel Tinmellel et y avaient proclamé Ishaq, le frère d'El Morthada, dans l'espoir qu'il rétablirait leur puissance. Telle était leur situation cette année-là

lorsque le gouverneur de Marrakech pour le sultan Yaqoub, nommé Mohammed ben Ali ben Mahalli et qui était l'un de ses intendants, alla occuper la montagne de Tinmellel. Il l'assiégea un certain temps et s'empara de vive force de cette cité qui n'avait jusqu'alors subi aucune contrainte. Il fit arrêter le khalife des Almohades, Ishaq, son cousin paternel Sid Abou Saïd ben Abou Rabia et tous ceux de leurs partisans qui les accompagnaient, et les emmena à la place des exécutions, à la porte de Marrakech dite Bab Cheria. Ils eurent la tête tranchée et leurs corps furent crucifiés. Parmi eux se trouvait le secrétaire El Qebaïli et ses enfants. Les soldats mérinides répandirent la terreur dans le djebel de Tinmellel, pillèrent les richesses qui s'y trouvaient, violèrent la sépulture des khalifes fils d'Abdelmoumen et exhumèrent leurs restes parmi lesquels ceux de Youssef ben Abdelmoumen et de son fils Yaqoub El Mançour dont la tête fut séparée du corps. L'auteur de ces crimes fut Abou Ali ben Ahmed El Meliani.

Cet Abou Ali avait autrefois, dans la ville de Miliana, fait défection à l'autorité des Hafcides et une armée envoyée contre lui l'en avait chassé. Il avait pris la fuite et s'était réfugié auprès du sultan Yaqoub dont il avait reçu un accueil le mettant à couvert et qui l'avait traité généreusement en lui donnant en fief la ville d'Aghmat. Il assistait de sa personne avec les troupes à ces événements et il prit l'initiative de ce crime odieux, voulant apaiser son ressentiment en violant ces sépultures et en outrageant ces restes mortels. Il souleva l'indignation publique et en particulier celle du sultan Yaqoub qui cependant laissa ce crime impuni, tenant compte à son auteur de ce qu'il était banni de son pays et sous sa protection. Mais après la mort du sultan Yaqoub, son fils et successeur Youssef poursuivit El Miliani et le châtia avec rigueur, comme nous l'exposerons s'il plaît à Dieu.

Lorsque le sultan Yaqoub rentra à Fès après cette expédition, Talha ben Mahalli, l'un de ses oncles maternels, se mit en état de révolte contre lui et se retrancha dans le djebel Azrou de la région du Fazaz. Le sultan alla l'y assiéger, le ramena à la soumission et lui accorda son pardon. Ceci eut lieu le quinze Ramadan 674 (4 mars 1276).

Le deux Choual en la même année (20 mars 1276), il y eut à Fès un soulèvement de la populace contre les Juifs pour un acte qu'on leur reprochait ; quatorze d'entre eux furent tués et s'il n'y en eut pas plus, c'est grâce à l'intervention du sultan en personne qui vint à cheval chasser les émeutiers.

La fondation d'El Medina El Beïdha, appelée aujourd'hui Fès-Djedid.

Le sultan Yaqoub avait conquis la montagne de Tinmellel et en avait fait disparaître tous les restes de la famille d'Abdelmoumen ; l'empire du Maghreb lui appartenait, il disposait d'une puissance considérable et avait de nombreux partisans. Il décida, en conséquence, de bâtir une ville qui serait sienne, dont il ferait sa résidence et où il s'installerait avec sa cour et les soutiens de son trône. Il ordonna alors l'édification d'El Medina El Beïdha contiguë à la ville de Fès et sur le bord de la rivière qui la traverse, dans la partie haute du terrain. Les travaux commencèrent le trois Choual 674 (21 mars 1276). Le sultan se transporta à cheval sur les lieux et y demeura jusqu'à ce que l'emplacement de la nouvelle ville fût entièrement délimité et ses murailles édifiées. Il y réunit un nombreux personnel, recruta des artisans et des ouvriers de choix pour exécuter les travaux et consulta des astrologues et des hommes habiles à observer les mouvements des astres. Ils tirèrent de la voûte céleste

gésiras et Ronda où il reçut la visite des deux chefs Abou Mohammed Abdallah ben Aboul Hassan Ali ben Achqiloula, seigneur de Malaga et son frère Abou Ishaq, Ibrahim ben Aboul Hassan, qui venaient se joindre à lui pour faire la guerre sainte.

Le sultan quitta Ronda le premier Rabia el Aouel de la dite année (1er août 1277) et se porta sur Séville où il arriva le jour anniversaire de la naissance du Prophète. Le roi de Galice, fils d'Alphonse [1], était alors dans la place, mais il ne trouva pas le moyen de faire une sortie contre lui. Cependant, après avoir d'abord redouté une rencontre, il se porta ensuite avec ses troupes qu'il rangea en ordre, sur la rive du Guadalquivir où se trouvait le sultan, déployant tout l'apparat militaire possible, les hommes revêtus de pied en cap de cuirasses éblouissantes, armés d'épées tranchantes et autres objets propres à frapper les yeux par leur éclat.

Le sultan ayant fait une prière de deux génuflexions, adressé des vœux au Très-Haut et exhorté ses guerriers, se porta contre l'ennemi ; puis, après avoir pris l'ordre de combat, il partit à l'attaque, son fils, l'emir Youssef, commandant l'avant-garde. Après une longue lutte, les Chrétiens se débandèrent ; les uns étaient précipités dans le fleuve, d'autres en redescendaient les berges ou les remontaient, tandis que les Musulmans se précipitaient sur eux et leur donnaient la mort dans l'eau qui se rougit de leur sang et qui, le lendemain, était couverte de leurs cadavres. Ce fut une défaite exemplaire.

Les Musulmans demeurèrent en selle toute la nuit, tuant, faisant des prisonniers, allumant l'incendie dont les lueurs illuminaient la ville ; les Chrétiens, de leur côté, passèrent la nuit à sonner de la trompe sur leurs murailles et à se garder.

1. Alphonse X de Castille (1252-1284).

Le sultan leva le camp le lendemain matin et se rendit au djebel Charaf, dont ses escadrons fouillaient les abords, et il ne cessa de parcourir le pays qu'il n'eût détruit les lieux habités et fait disparaître leurs traces. Il attaqua de vive force les forteresses de Qataniana, Djeliana et El Qoléa, réunissant du butin et des captifs, puis se rendit avec ses prises à Algésiras où il entra le vingt-huit de Rabia premier 676 (29 août 1277). Il y fit un séjour au cours duquel il partagea le butin entre les guerriers de la foi. Le quinze Rabia second (15 septembre 1277), il dirigea une incursion contre Xérès, s'installa sous ses murs et en fit le siège, coupant les oliviers, les vignes et autres arbres, détruisant les plantations, incendiant les maisons, tuant et faisant des captifs. Le sultan Yaqoub de ses propres mains coupait les plantations et les arbres fruitiers. Il envoya son fils l'émir Youssef avec une troupe de cavalerie faire une incursion contre Séville et les forteresses de la vallée du Guadalquivir. Ce prince ravagea le pays et saccagea les places de Routa, Chelouqa, Ghaliana et El Qanatir. Il alla ensuite surprendre Séville qu'il ravagea de même, puis s'en revint avec ses prises au camp du sultan. Yaqoub se réjouit de son retour et tous deux gagnèrent Algésiras. Le sultan y prit un repos de quelques jours pendant lesquels il distribua aux champions de la guerre sainte le butin qu'ils avaient fait.

Il réunit ensuite les chefs des tribus et les engagea à tenter l'attaque de Cordoue, leur disant : « O champions de la guerre sainte ! Séville, Xérès et leurs campagnes sont épuisées et vous n'avez plus rien d'utile à y entreprendre, tandis que Cordoue et sa province sont fortement occupées et bien défendues ; c'est le point d'appui des Chrétiens, le centre de leurs approvisionnements et de leurs ressources. Si vous l'attaquez et si vous détruisez ses plantations, comme vous avez fait à Séville et à Xérès, vous aurez achevé de détruire la puissance chrétienne

dans ce pays. » Ils se soumirent docilement à ses vues et il leur répondit par des vœux pour le succès de leur entreprise, après leur avoir distribué des subsides et des vêtements d'honneur.

Puis il fit appel à Ibn El Ahmer et lui demanda d'entreprendre la campagne avec lui en ces termes : « Votre participation avec moi à la guerre contre Cordoue vous fera redouter des Chrétiens, votre vie durant, sans compter les récompenses que cette action vous vaudra auprès de Dieu le Très-Haut. »

Le sultan partit pour Cordoue le premier de Djoumada el Oula 676 (30 septembre 1277) et Ibn El Ahmer vint à sa rencontre dans la région d'Archidona. Il lui fit un honorable accueil et le loua pour son zèle et son empressement à entreprendre la guerre sainte. Ils attaquèrent la forteresse de Beni Bachir qu'ils enlevèrent de vive force, tuèrent ses défenseurs, capturèrent les femmes, pillèrent les richesses et détruisirent les défenses de fond en comble. Le sultan lança ensuite des troupes de cavalerie à travers les plaines environnantes qui furent dévastées ; les soldats firent un butin considérable et revinrent les mains pleines, ramenant en moutons, bœufs, chèvres, chevaux, mulets, ânes, blé, orge, huile, miel, des quantités qu'on ne saurait décrire. Puis, avançant sur leur route, ils attaquèrent tous les lieux habités, villages, maisons de campagne, et arrivèrent ainsi en vue de Cordoue. Ils y installèrent leur camp, les étendards du sultan claquant au vent et ses tambours battants ; Yaqoub entouré de ses plus vaillants hommes d'armes et de ses auxiliaires, s'avança dans cet équipage, jusqu'à la porte de la cité. Il fit ensuite le tour de ses murailles, cherchant le meilleur moyen d'en avoir raison, pendant qu'Ibn El Ahmer se postait, avec les soldats andalous, en avant de l'armée musulmane pour la garder contre une attaque ennemie ou une ruse satanique que les Chrétiens pour-

raient exploiter derrière leurs murs. Des détachements et des escadrons musulmans allèrent ravager les environs de Cordoue, détruisant les villages et les habitations, allant et venant de tous côtés et enlevant de vive force la forteresse d'Ezzahra.

Le sultan demeura trois jours sous les murs de Cordoue, puis alla attaquer la place forte de Berkouna qu'il enleva de vive force ainsi que celle d'Arjona. Il envoya ensuite une troupe contre Jaen qui subit sa part de ravage et de destruction.

Le roi chrétien, qui redoutait une rencontre, voyait cependant ses places en ruines et se sentait menacé de perdre son territoire. Il inclina vers la paix et fit des ouvertures en ce sens au sultan Yaqoub par l'intermédiaire d'une ambassade composée de moines et de religieux. Le sultan les déféra à Ibn El Ahmer à qui il laissa l'honneur de traiter cette affaire, en considération de son zèle et en récompense de ses mérites. Ce faisant, il dit aux ambassadeurs chrétiens : « Je suis ici un hôte et un hôte ne peut se substituer au maître du lieu pour traiter de la paix. » Ils se rendirent auprès d'Ibn El Ahmer et lui dirent : « Le sultan Yaqoub nous envoie traiter avec vous et nous venons vous proposer une paix perpétuelle qui ne sera suivie d'aucune violation et d'aucune guerre. » Ils lui jurèrent sur le crucifix que si Alphonse n'acceptait pas le traité, ils le déposeraient parce qu'il ne défendait pas la croix ni la capitale du pays.

Ibn El Ahmer accepta leurs offres après les avoir exposées à l'Emir el Moslimin et lui avoir demandé son adhésion, en raison des avantages que présentait le traité et du désir de paix que les habitants de l'Andalousie nourrissaient depuis longtemps. Le traité de paix fut conclu à la fin du mois de Ramadan 676 (25 février 1278).

Cette campagne étant terminée, le sultan Yaqoub se dirigea sur Grenade pour faire honneur à Ibn El Ahmer à

qui il abandonna toutes les prises, que celui-ci fit transporter dans sa capitale. Le sultan Yaqoub lui dit à cette occasion : « Les Beni Merine trouveront le prix de leurs travaux au cours de cette guerre, dans les récompenses et les faveurs divines ; c'est ainsi que Youssef ben Tachefin a agi, après la journée de Zallaqa, avec les habitants de l'Espagne. »

Après le départ du sultan Yaqoub, pour cette campagne, le chef Abou Mohammed ben Achqiloula avait été atteint d'une maladie dont il mourut le premier jour de Djoumada de la dite année. A la fin du mois de Ramadan, son fils Mohammed se rendit auprès du sultan Yaqoub qui faisait un séjour à Algésiras, son port d'embarquement pour le retour, comme nous l'avons dit. Il lui offrit la ville de Malaga et l'invita à venir en prendre possession, disant que s'il ne le faisait, il la donnerait plutôt aux Chrétiens pour qu'elle ne tombât pas aux mains d'Ibn El Ahmer. Yaqoub accepta et confia à son fils Abou Zian Mendil Ben Yaqoub le gouvernement de Malaga, où ce prince se rendit pour en prendre possession.

Ibn El Ahmer en fut très affecté car, à la nouvelle du décès d'Abou Mohammed ben Achqiloula, il avait conçu l'espoir de posséder Malaga et il comptait sur la fidélité de son partisan et neveu Mohammed, le fils de sa sœur, celui-là même qui venait l'offrir au sultan Yaqoub. Or, l'événement démentait ses espérances et lui apportait une déception.

Le sultan Yaqoub ayant accompli le jeûne à Algésiras et terminé ses dévotions, partit pour Malaga où il entra le six Choual de la même année (2 mars 1278). Ce fut un beau jour pour les habitants, qui se portèrent à sa rencontre avec l'apparat des grandes fêtes ; ils l'accueillirent avec joie et manifestèrent leur satisfaction de le recevoir et de devenir ses sujets. Il resta au milieu d'eux jusqu'à la fin de l'année, puis confia le gouvernement de

la ville à Omar ben Yahya ben Mahalli qui était une créature de leur dynastie. Il lui donna des troupes et laissa près de lui Zian ben Abou Ayad ben Abdelhaq pour le garder avec une troupe de vaillants guerriers mérinides. Puis, lui ayant recommandé Mohammed ben Achqiloula, il repartit pour Algésiras. Il s'embarqua pour le Maghreb au commencement de l'année 677 (25 mai 1278). Les cœurs étaient remplis de joie à l'annonce de son retour, tout le monde se félicitait des succès que Dieu lui avait permis de remporter en Espagne en faveur des Musulmans, du bonheur avec lequel il avait élevé les étendards de l'Islam au-dessus de tous les autres. Tout cela ne fit qu'aviver le ressentiment d'Ibn El Ahmer et amena la guerre, comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

La guerre entre le sultan Yaqoub et Ibn El Ahmer qui occasionna le siège d'Algésiras et autres événements.

Nous avons rapporté ci-devant que les Beni Achqiloula étaient les beaux-frères d'Ibn El Ahmer; que lors de sa première traversée du détroit, ils étaient venus se présenter au sultan Yaqoub à Algésiras et que là, Ibn Achqiloula avait prononcé des paroles dont s'était irrité Ibn El Ahmer qui, offensé, avait quitté le sultan, s'était tenu à l'écart et, par suite, n'assistait pas avec lui à l'expédition militaire et n'avait pas pris part à la guerre sainte. Mais, par la grâce de Dieu, le sultan Yaqoub avait triomphé de son adversaire chrétien tué au cours d'un combat et il avait envoyé sa tête à Ibn El Ahmer. Celui-ci l'avait fait bouillir et l'avait envoyée à sa nation, se détournant ainsi du sultan et se rapprochant de l'ennemi.

Lorsque le sultan Yaqoub avait traversé le détroit pour la seconde fois, Ibn El Ahmer, resté à l'écart, n'était pas venu à sa rencontre ; mais le sultan l'ayant invité à pren-

dre part à la guerre sainte, il avait répondu à son appel et était venu le rejoindre à Archidona, comme cela a été rapporté.

Et lorsque, par la grâce de Dieu, le sultan obtint des succès sans pareils et qu'il eut reçu Malaga des mains d'Ibn Achqiloula, Ibn El Ahmer tomba dans la plus vive inquiétude et fit mille suppositions sur les intentions du sultan jusqu'à redouter qu'il ne lui réservât le sort fait par Youssef ben Tachefin à El Motamid ben Abbad et autres seigneurs des petites principautés. Ibn El Ahmer en demeura angoissé et de sombres nuages s'élevèrent entre les deux princes, situation qui donna lieu à des critiques en vers échangées par les écrivains des deux camps. Cet échange d'épigrammes et de propos malveillants se poursuivit entre eux, tandis qu'Ibn El Ahmer était hanté par les craintes les plus vives pour le sort de son royaume et que les principes de la fraternité islamique étaient de plus en plus méconnus.

La haine qui les animait ayant atteint le plus haut point, Ibn El Ahmer se jeta dans les bras du roi chrétien pour se le concilier, en faire son allié, comme avait été son père avec lui depuis son avènement au pouvoir, obtenir son aide dans la défense de son royaume contre le sultan Yaqoub et sa nation et, grâce à son alliance, avoir des garanties pour en rester le maître.

Le roi chrétien profita de l'occasion qui s'offrait pour violer son traité avec le sultan Yaqoub et rompre l'état de paix. Il fit publier la guerre et ouvrit les hostilités en envoyant ses navires attaquer Algésiras où se trouvaient les troupes de guerre du sultan. Ils occupèrent l'ouverture du détroit, empêchant tous renforts de porter secours à la place. Opérant de concert, Ibn El Ahmer et le roi chrétien prirent toutes mesures afin d'enlever au sultan Yaqoub la possibilité de traverser le détroit. Ibn El Ahmer, d'autre part, entra en pourparlers avec Omar ben Yahya ben Ma-

halli, seigneur de Malaga, à qui il demanda la cession de la ville contre une indemnité et, l'ayant obtenue, il en prit possession. Puis d'accord avec le roi, il gagna à leur cause Yaghmorassen ben Zian qui devait agir sur l'autre rive du détroit. Celui-ci s'engagea à créer des difficultés au sultan, à battre ses villes frontières, à paralyser ses mouvements et à l'occuper de façon à l'empêcher de partir en guerre. A cette occasion ils échangèrent des cadeaux et des présents : Yaghmorassen fit conduire à Ibn El Ahmer trente chevaux de race et des vêtements de laine ; Ibn El Ahmer le remercia en lui envoyant dix mille dinars, mais Yaghmorassen répondit qu'il n'acceptait pas un paiement en argent et renvoya la somme. Ils étaient en parfait accord contre le sultan Yaqoub et considéraient qu'ils avaient pris toutes les mesures pour mener à bien le projet concerté entre eux à son sujet. C'est alors que le sultan eut connaissance, à Marrakech, de ce qui se préparait. Il s'y était transporté au retour de son expédition, en Moharrem de l'année 677 (25 mai — 23 juin 1278), appelé par les désordres des Arabes Djochem dans le Tamesna où ils se livraient au brigandage sur les routes. Il avait réussi à les atteindre et à mettre un terme à leurs déprédations, lorsqu'il apprit la cession de Malaga faite par Ibn Mahalli à Ibn El Ahmer, l'envoi de navires contre Algésiras par le roi chrétien et le siège de cette place musulmane qu'il avait entrepris. Affecté par ces nouvelles, il partit de Marrakech le trois Choual 677 (17 février 1279) se dirigeant sur Tanger. Arrivé au village de Mekkoul dans le Tamesna, il y fut retenu par des pluies torrentielles et c'est dans cette situation qu'il apprit que le roi chrétien avec ses troupes assiégeait Algésiras par terre, après que ses navires l'avaient bloquée par mer pendant six ou sept mois et qu'il était sur le point de s'en emparer. Aussi les habitants l'appelaient-ils à leur secours en lui exposant leur situation. Il s'empressa de lever le camp mais fut arrêté

pour la troisième fois, des nouvelles lui annonçant que Messâoud ben Kanoun des Sefian avait paru dans le pays de Neffis sur le territoire des Masmouda, le cinq Qaada 677 (21 mars 1279), suivi de gens de sa nation et de partisans d'autres tribus. Le sultan, désemparé, se demanda ce qu'il ferait, hésitant sur le parti à prendre, sauf qu'il devait avant tout en finir avec Ibn Kanoun et les Arabes.

En conséquence il revint sur ses pas, après avoir fait partir en avant son petit-fils Tachefin ben Abou Malek et son vizir Yahya ben Hazem El Alaoui, tandis qu'il marchait à leur suite. Messâoud ben Kanoun, à l'arrivée du sultan, s'enfuit avec ses troupes. Leur camp et leurs tentes furent enlevés et les Arabes Haret des Sefian furent abandonnés aux violences des soldats mérinides. Messâoud ben Kanoun alla se réfugier dans les montagnes des Seksioua et s'y retrancha avec la coopération d'Abdelouahed Seksioui qui se mit comme lui en état de rébellion. Le sultan Yaqoub avec ses troupes le combattit pendant plusieurs jours, puis il envoya son fils, l'émir Abou Zian Mendil, ramener l'ordre dans la province du Sous et soumettre ses cantons. Ce prince parcourut le pays dans ses parties reculées et rejoignit son père le dernier jour de Hijja 677 (13 mai 1279).

Le sultan reçut alors des nouvelles des habitants d'Algésiras ; ils étaient très affaiblis par les rigueurs du siège, les durs combats qu'ils soutenaient et la rareté des vivres ; et ils avaient circoncis leurs plus jeunes enfants pour leur éviter la honte de l'infidélité [1]. Le sultan en fut très affligé; mais il avait fait le serment de ne pas lever le camp sans avoir châtié Ibn Kanoun, à moins que sa mort n'eût devancé le châtiment qu'il lui réservait. Comme il voulait d'autre part secourir les habitants d'Algésiras, il prescrivit

1. Ce trait de mœurs religieuses est à rapprocher de la coutume des Espagnols du bas peuple qui qualifient de « moro » avec le sens d'infidèle, leurs jeunes enfants morts avant le baptême.

à son héritier présomptif, son fils l'émir Youssef alors à Marrakech, de s'y rendre en force.

Les habitants d'Algésiras étaient, comme nous l'avons exposé, assiégés par terre et par mer; ils ne pouvaient recevoir d'approvisionnements et n'avaient d'autres nouvelles de l'extérieur que celles qui leur parvenaient par pigeons, de Gibraltar ; la plupart d'entre eux étaient morts de leurs blessures, de faim ou à la suite de veilles répétées sur les murailles et des rigueurs du blocus, en sorte que les survivants étaient à bout de force et, désespérant de leur salut, avaient réuni leurs jeunes enfants et les avaient circoncis, comme nous l'avons rapporté.

Telle était leur situation lorsque l'émir Youssef arriva avec ses troupes à Tanger, c'est-à-dire dans les premiers jours de Çafar 678 (13 juin 1279). En même temps qu'il faisait partir son fils pour cette ville, le sultan Yaqoub avait envoyé dans les ports des instructions prescrivant d'armer et d'équiper des navires et de les lui envoyer. Il avait aussi distribué des subsides et appelé les hommes à la guerre. Les Musulmans répondirent avec enthousiasme à cet appel et ils accoururent de toutes les régions auprès du prince. Le savant Abou Hatem El Azfi, seigneur de Ceuta, se distingua particulièrement dans l'armement des navires, dès la réception des ordres du sultan, et se comporta en la circonstance d'une façon digne d'éloges. Il mit en état quarante-cinq navires et convoqua tous les hommes de son territoire, jeunes et vieux, qui tous prirent la mer, en sorte qu'il ne resta à Ceuta que les vieillards, les femmes et les enfants. Quant à Ibn El Ahmer, lorsqu'il vit la situation des habitants d'Algésiras et l'imminence de la prise de cette place par le roi chrétien, il se repentit d'avoir soutenu ce prince et arma les navires de ses ports d'Almunecar, d'Almeria et de Malaga, au nombre de douze qu'il envoya en renfort aux Musulmans. Il en vint quinze autres de Bades, Salé et Anfa. La flotte réunie au port de

Ceuta monta à soixante-douze navires qui occupèrent le détroit d'une extrémité à l'autre, parfaitement groupés et organisés. Elle se transporta ensuite à Tanger pour être passée en revue par l'émir Youssef qui s'en montra très satisfait et lui confia son pavillon, avec un groupe de valeureux guerriers Beni Merine, champions de la guerre sainte. La flotte leva l'ancre et quitta Tanger le huit Rabia premier 678 (19 juillet 1279); toutes voiles déployées, elle franchit le détroit et alla passer la nuit de l'anniversaire de la naissance du Prophète, dans le port de Gibraltar.

Dès le matin, cette flotte attaqua celle de l'ennemi qui comptait alors près de quatre cents navires. Les Musulmans parurent sous leurs cottes de mailles, porteurs de leurs armes, offrirent à Dieu leurs mâles résolutions, se promettant mutuellement le Paradis et ses faveurs; puis leurs prédicateurs leur firent entendre des exhortations et leurs hommes pieux récitèrent des prières. Le combat s'engagea ensuite et ils se comportèrent vaillamment et sans désemparer jusqu'à ce que, ayant criblé les ennemis de flèches, ils eurent désorganisé leur flotte et défait leurs rangs. Battus, les ennemis furent précipités à la mer, puis attaqués au sabre par les Musulmans qui leur portèrent de terribles coups et s'emparèrent de la flotte chrétienne. Leur amiral fut fait prisonnier avec quelques-uns de ses officiers ; emmené à Fès il y demeura un certain temps et réussit, par la suite, à s'évader.

Les Musulmans enfermés à Algésiras apprirent avec joie la défaite de la flotte ennemie; quant aux troupes du roi chrétien qui étaient à terre, quand elles connurent la défaite de leur marine et la capture de ses soldats, elles furent saisies d'épouvante et, dans la crainte d'une attaque de l'émir Youssef, installé sur le rivage de Tanger, prêt à franchir le détroit, elles détruisirent leurs constructions et quittèrent le pays. Les Musulmans, hommes, femmes

et enfants, se répandirent aussitôt dans la campagne comme s'ils sortaient d'un tombeau ; ils purent atteindre avec succès un grand nombre de soldats ennemis, leur enlevèrent de grandes quantités de blé, de vivres et de fruits qui garnirent les marchés de la ville pendant plusieurs jours et jusqu'à ce que les habitants aient pu recevoir des approvisionnements de l'extérieur.

L'émir passa aussitôt le détroit et vint poser son camp sur le rivage d'Algésiras, portant en tout lieu l'épouvante au milieu des ennemis. Il ne put cependant l'attaquer à cause de conflit avec Ibn El Ahmer et il s'avisa de conclure la paix avec le roi chrétien et de s'allier à lui contre Grenade, la capitale d'Ibn El Ahmer. Le roi accueillit favorablement ces ouvertures qui dissipaient ses craintes d'une attaque de l'émir et lui permettaient de tirer vengeance du sultan andalou pour l'aide fournie aux habitants d'Algésiras. En conséquence, il chargea des évêques de négocier le traité de paix et l'émir Youssef envoya cette députation à son père dans la région de Marrakech. Le sultan s'en montra très mécontent, désapprouva son fils et jura qu'il ne verrait aucun évêque si ce n'est dans son pays même ; il renvoya à leur roi les membres de cette députation qui s'en retournèrent affligés de leur échec.

C'est dans le courant de cette même année qu'arrivèrent les présents envoyés par le sultan Abou Zakaria Yahya El-Ouateq le Hafcide et qu'apportait Aboul Abbas El Ghomari, comme nous l'avons déjà exposé.

Le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, revint ensuite à Fès et envoya dans toutes les provinces un appel à la guerre sainte. Il quitta la dite ville le premier jour de Redjeb 678 (7 novembre 1279) et gagna Tanger. Il porta alors son attention sur les troubles survenus dans la situation des musulmans au cours de la période écoulée, la puissance acquise par le roi chrétien à la suite de la querelle avec Ibn El Ahmer et le projet qu'il nourris-

sait d'enlever aux Musulmans Algésiras et ses habitants. Il considéra que le roi avait alors donné ses instructions et que les ennemis d'Ibn El Ahmer, les membres de la famille Achqiloula et autres, lui avaient apporté leur concours et entrepris le siège de Grenade. Il constata enfin l'agitation qui troublait l'Espagne musulmane et les désordres dont elle souffrait. Le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, pris de pitié pour les Musulmans d'Andalousie et affecté par les humiliations que le roi chrétien faisait subir à Ibn El Ahmer, offrit à ce dernier une réconciliation et une alliance contre la cession de Malaga qu'Ibn Mahalli avait enlevée par trahison, comme il a été rapporté ci-devant. A ces offres, Ibn El Ahmer répondit par un refus discourtois.

Ce que voyant, le sultan Yaqoub examina à nouveau les obstacles qui s'opposaient à ce qu'il entreprît la guerre sainte et dont le plus grave était l'état de guerre avec Yaghmorassen. Il apprit d'une façon certaine l'entente du sultan de Tlemcen, du roi fils d'Alphonse et d'Ibn El Ahmer pour lui faire échec et l'empêcher d'entreprendre la guerre. Il invita Yaghmorassen à s'expliquer sur ces projets, lui offrant une réconciliation et une alliance. Yaghmorassen affirma ses sentiments d'hostilité, fit connaître son accord avec les habitants de l'Espagne, musulmans et chrétiens, et annonça qu'il se disposait à pénétrer sur le territoire du Maghreb.

Décidé à attaquer Yaghmorassen, le sultan Yaqoub partit pour Fès, après être demeuré trois mois à Tanger. Il y arriva le dernier jour de Choual 678 (3 mars 1280). Pour confirmer les dispositions de Yaghmorassen, il lui fit de nouvelles ouvertures, lui écrivant entre autres choses : « Jusqu'à quand, ô Yaghmorassen, resterez-vous hostile et persisterez-vous dans l'erreur ? Le temps n'est-il pas venu pour les cœurs de s'épanouir et pour ces maux de finir ? » Yaghmorassen resta sourd à cet appel et ne répondit rien.

Le sultan Yaqoub n'ayant plus aucun espoir de le voir lever son camp et renoncer à son entreprise, marcha contre lui et quitta Fès à la fin de l'année 679 (début d'avril 1280); il avait placé son fils l'émir Youssef en avant à la tête de l'armée et le suivait à distance. Leur jonction eut lieu à Taza et, parvenu à la rivière Molouia, le sultan y attendit quelques jours l'arrivée des troupes. Il leva ensuite son camp et alla l'installer sur les bords de l'Oued Tafna. Yaghmorassen marcha contre lui avec les Zénètes et des contingents arabes accompagnés de leurs tentes, leurs familles, leurs troupeaux et leur bétail. Après quelques combats d'avant-garde, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre et une bataille, qui dura une journée entière, eut lieu à l'endroit appelé El Melab, dans la banlieue de Tlemcen. Ensuite les Beni Abdelouad, surpris au repos, furent défaits et leur camp mis au pillage; chevaux, armes, tentes et meubles furent enlevés. Toute la nuit les soldats du sultan Yaqoub demeurèrent en selle et dès le matin ils se mirent à la poursuite de leurs ennemis. Ils enlevèrent les biens des Arabes nomades qui faisaient partie de l'armée d'Yaghmorassen et firent sur eux un ample butin de moutons et autre bétail. Les Beni Merine pénétrèrent assez loin sur le territoire de Yaghmorassen et l'émir des Beni Toudjin, Mohammed ben Abdelqaoui, vint au lieu appelé El Qaçbat se joindre au sultan Yaqoub; tous deux dévastèrent le pays, après quoi le sultan congédia les Beni Toudjin et, en attendant qu'Abdelqaoui fût en sûreté dans les montagnes de l'Ouencheris, il encercla la place de Tlemcen pour le mettre à l'abri d'une surprise ou d'une poursuite de Yaghmorassen. Ces précautions prises, il s'éloigna de Tlemcen et regagna le Maghreb. Il fit son entrée dans la capitale de Fès en Ramadan de l'année 680 (14 décembre 1281 — 13 janvier 1282). Il se rendit ensuite à Marrakech où il arriva en Moharrem de l'année 681 (11 avril — 10 mai 1282) et où il

épousa la femme de Messâoud ben Kanoun des Sefian, celui-ci étant mort l'année précédente ; puis il donna à son fils l'émir Youssef la mission de soumettre les cantons du Sous. C'est alors qu'il reçut, à Marrakech, la provocation du roi chrétien, comme nous allons le raconter.

Le sultan Yaqoub passe pour la troisième fois en Espagne, appelé par le roi chrétien, et profite de l'occasion pour faire la guerre sainte.

Alors qu'il était à Marrakech en l'année 681 (11 avril 1282-31 mars 1283), le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, reçut une missive du roi chrétien d'Espagne appelé Herando, apportée par des généraux et des princes de son gouvernement et par laquelle il lui demandait assistance contre son fils Sancho qui, avec un parti de chrétiens, s'était mis en état de rébellion contre lui [1]. Ces rebelles, disait-il, étaient sur le point de lui ravir le pouvoir et prétendaient que, vu son âge avancé, il était incapable de les gouverner et de les défendre. Il lui demandait contre eux son assistance et l'invitait à leur faire la guerre pour l'aider à reprendre son royaume.

Le sultan Yaqoub décida de profiter sans délai de l'occasion qui s'offrait et répondit à cet appel en même temps qu'il se mettait en route. Il alla sans se détourner avec la députation espagnole jusqu'à Qçar El Medjaz ou Qçar Maçmouda [2], d'où il prit la mer et alla s'établir sans retard à Algésiras en Rabia second 681 (9 juillet-6 août 1282). Il publia la guerre sainte et, les hommes d'armes de toutes les villes fortes d'Andalousie ayant répondu à son appel, il partit à leur tête et atteignit

1. Il s'agit de la rébellion du prince Sancho contre son père, Alphonse X de Castille.
2. Appelé aujourd'hui El Qçar Eççeghir.

Çakhrat Abbad. C'est en ce lieu que vint se présenter à lui le roi chrétien Herando, affirmant ainsi la gloire de l'Islam, plein d'espoir et sollicitant l'assistance du sultan qui l'accueillit avec honneur ainsi que ses ambassadeurs.

(Une note de l'auteur appelle l'attention et les réflexions du lecteur sur ce qui va suivre.) Ibn Khaldoun, Ibn El Khatib et autres, parmi les auteurs les plus dignes de foi, rapportent que ce roi chrétien, lors de sa rencontre avec le sultan Yaqoub, lui baisa la main par respect pour sa majesté et par humilité devant sa puissance. Le sultan, Dieu lui fasse miséricorde, se fit apporter de l'eau et, en présence de tous les assistants, musulmans et chrétiens, lava sa main pour enlever les traces de ce baiser.

Le roi demanda ensuite au sultan de lui fournir des subsides en suffisance pour soutenir la guerre et entretenir ses troupes. Le sultan lui fit un prêt de cent mille dinars provenant du trésor public des Musulmans. En nantissement de cette somme, le roi chrétien lui remit sa couronne royale qu'il tenait de ses ancêtres. Ibn Khaldoun ajoute : « Cette couronne est demeurée dans le trésor des Mérinides descendants de Yaqoub ben Abdelhaq jusqu'à l'époque actuelle. »

L'auteur dit : « Combien est différente l'attitude de ce faible chrétien de l'attitude de Atarid ben Hadjib Tamimi qui ne voulut jamais, au cours de longues années, se dessaisir de l'arc de son père et dont l'histoire est bien connue [1]. Voyez quelle différence entre les sentiments des Arabes et ceux des étrangers ; voyez ce qui les distingue en générosité et en fidélité dans l'attachement. »

Le sultan Yaqoub — Dieu lui fasse miséricorde — partit ensuite avec le roi chrétien et entra dans la zone de guerre. Il mena quelques incursions jusque sous les

1. Cet arc laissé en gage par Hadjib fut ensuite réclamé au roi de Perse par son fils Atarid. V. Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes*, Paris, Firmin-Didot, t. II, p. 670-671.

murs de Cordoue où se trouvait alors Sancho, le fils rebelle du roi, avec ses partisans. Il attaqua la place durant plusieurs jours, puis s'éloigna et parcourut le territoire environnant pendant que ses escadrons allaient détruire les cultures de Jaën. Il se porta ensuite contre Tolède dont il saccagea le territoire et s'avança jusqu'à la forteresse de Madrid sur les frontières du pays. Le butin des Musulmans était d'une telle importance que leur camp était encombré par les prises qu'ils ramenaient ; c'est ce qui décida le sultan à partir pour Algésiras où il arriva en Chaban de l'année 681 (4 novembre — 2 décembre 1282) et où il séjourna jusqu'à la fin de cette même année. Ce fut une campagne dont le siècle n'a pas enregistré la pareille.

Dans le courant de cette même année mourut Yaghmorassen ben Zian, selon le Qirtas. D'après Ibn Khaldoun, au moment de mourir, il fit ses recommandations à son fils Othman et lui dit : « O mon fils, maintenant que les Beni Merine ont constitué leur puissance et se sont établis dans la capitale des Khalifes à Marrakech, nous ne sommes plus en mesure de lutter avec eux ; gardez-vous de leur faire la guerre, leurs moyens sont abondants et les vôtres sont réduits. Ne vous illusionnez pas en considérant que je leur faisais la guerre et que je n'évitais pas de me rencontrer avec eux ; je voulais seulement m'épargner la honte d'être accusé de lâcheté si j'abandonnais la lutte après les avoir attaqués avec hardiesse. Vous, vous n'encourrez pas le même reproche puisque vous ne les avez pas combattus et n'avez jamais eu de contacts avec eux. Ayez grand soin de rester retranché dans votre pays quand ils vous attaqueront et faites votre possible pour étendre vos possessions sur les provinces des Almohades, maîtres de Tunis, afin de renforcer votre puissance, et maintenez vos forces militaires à égalité avec celles de l'ennemi. » Ainsi parla-t-il et son fils Othman suivit ses recommandations.

Il envoya son frère Mohammed ben Yaghmorassen en ambassade au sultan Yaqoub, qui était alors en Espagne où il venait de se transporter pour la quatrième fois. Il conclut la paix avec lui aux conditions qu'il voulait obtenir et s'en revint auprès de son frère. Ce prince prit alors toutes dispositions pour s'emparer des terres orientales.

Le traité de paix entre le sultan Yaqoub et Ibn El Ahmer et ses causes.

Le sultan Yaqoub — Dieu lui fasse miséricorde — s'était accordé avec le roi chrétien et mis en campagne avec lui pour la reprise de son royaume ; Ibn El Ahmer, qui redoutait la haine du roi, se rapprocha de son fils rebelle Sancho et conclut un accord avec lui. A la suite de cette situation contradictoire, le feu de la guerre s'alluma en Espagne et y sema le désordre.

Le sultan Yaqoub partit en campagne avec le roi chrétien qui obtint des succès sur son fils et ils décidèrent d'aller attaquer Malaga qu'Ibn El Ahmer avait enlevée par traitrise à Ibn Mahalli. Le sultan partit d'Algésiras en Moharrem 682 (1er avril — 30 avril 1283) et commença par enlever toutes les forteresses qui occupaient l'ouest du pays. Il marcha ensuite sur Malaga et installa son armée sous les murs de la ville. Ibn El Ahmer dut subir les rigueurs du blocus, l'aide de Sancho ne lui procurant aucun soulagement, et il aperçut les suites fâcheuses de l'aventure où il s'était engagé au sujet de Malaga. Il regretta de s'en être emparé et chercha les moyens de sortir de sa périlleuse situation. Il ne s'en ouvrit à personne autre que l'émir Youssef, fils du sultan Yaqoub, qui était en Maghreb et à qui il adressa un appel, lui demandant de s'employer à rétablir la situation de façon à grouper tous les Musulmans contre leur ennemi. L'émir

Youssef profita de cette occasion qui s'offrait de faire œuvre méritoire et passa en Espagne dans le courant de Çafar 682 (1er mai — 29 mai 1283). Il se présenta au sultan son père à son camp de Malaga, le sollicita de faire la paix avec Ibn El Ahmer au sujet de cette place et de la lui abandonner.

Le sultan accueillit ces propositions de son fils qui ouvriraient les voies de la guerre sainte contre l'ennemi, obtiendraient l'agrément du Très-Haut, sa gloire soit exaltée, et assureraient le triomphe de sa Loi. La paix fut conclue à la grande satisfaction d'Ibn El Ahmer et les Musulmans y puisèrent une ardeur nouvelle pour mener la guerre sainte.

Le sultan Yaqoub leva son camp, se porta sur Algésiras, envoya des détachements parcourir la zone de guerre dans laquelle ils pénétrèrent profondément et qu'ils saccagèrent. Il décida ensuite de reprendre les opérations en personne vers Tolède et quitta Algésiras le premier jour de Rabia second 682 (29 juin 1283). Parvenu à Cordoue, il saccagea le pays, détruisit les lieux habités, fit du butin, s'empara de plusieurs forteresses et se dirigea ensuite sur Puerto, après avoir laissé à Baëza son camp avec ses prises et les bagages à la garde de cinq mille cavaliers pour les défendre contre une attaque de l'ennemi. Il partit ensuite en toute hâte, mit deux nuits à traverser une région déserte et atteignit Puerto dans la province de Tolède, d'où il lança dans les plaines environnantes des troupes de cavaliers qui les parcoururent en tous sens. Mais l'armée, alourdie par ses prises, ne put atteindre Tolède. Le sultan se déplaça dans le pays, mettant à mort tous les ennemis rencontrés, se détournant de sa route et saccageant les régions traversées pour aboutir à Ubeda. Il s'arrêta à proximité de cette ville qu'il attaqua de jour durant une heure. Au cours de ce combat, un chrétien embusqué derrière les murs le frappa d'une flèche qui attei-

gnit son cheval. Il s'en retourna à son camp de Baëza et y demeura trois jours qu'il consacra à saccager la région et à couper les arbres.

Le sultan partit pour Algésiras, emmenant avec lui du butin et des captifs en telles quantités qu'il serait impossible d'en faire la description. Arrivé en Redjeb de la dite année (25 septembre — 24 octobre 1283), il partagea le butin et abandonna à titre gracieux une partie du cinquième des prises, puis nomma au gouvernement de la ville son petit-fils Aïssa ben Abdelouahed ben Yaqoub qui mourut en martyr deux mois après, blessé par une flèche empoisonnée sous les murs de Xérès. Le premier Chaban 682 (25 octobre 1283), le sultan s'embarqua pour le Maghreb avec son fils Abouzian Mendil. Après avoir pris un repos de trois jours, il partit pour Fès où il fit son entrée à la fin du mois de Chaban (22 novembre 1283).

Il y demeura durant le mois de Ramadan et s'étant acquitté des dévotions qui accompagnent les fêtes de la rupture du jeûne, il se transporta à Marrakech pour examiner la situation de cette ville afin d'y apporter toutes améliorations nécessaires et répartir, entre ceux qui l'avaient servi dans la région de Salé, une part de ses largesses. Il demeura deux mois à Rabat et c'est au cours de ce séjour que mourut la noble Ommelizz bent Mohammed ben Hazem El Alaoui qui était la mère de l'émir Youssef. Elle s'éteignit à Rabat et fut ensevelie à Challa. Le sultan partit ensuite pour Marrakech où il entra le premier Moharrem 683 (20 mars 1284) et où il apprit la mort du roi Herando, fils d'Alphonse, ainsi que l'accord des Chrétiens pour proclamer son fils rebelle Sancho; ces nouvelles éveillèrent chez lui l'idée de la guerre sainte. Il chargea ensuite son fils et héritier présomptif, l'émir Youssef, de se rendre dans le Sous avec des troupes pour combattre les Arabes cantonnés dans cette province et faire cesser leurs déprédations, et aussi pour anéantir toute trace des rebelles qui

y faisaient échec au gouvernement. Ils s'enfuirent à son approche et il les poursuivit jusqu'à Essaqia El Hamra où finissent les régions habitées du Sous. La majeure partie des Arabes périrent de faim et de soif dans ces solitudes : mais il revint sur ses pas à la nouvelle de la maladie dont son père le sultan Yaqoub venait d'être atteint. Il arriva à Marrakech alors que le sultan était guéri et se proposait d'entreprendre la guerre sainte en témoignage de reconnaissance pour la grâce que Dieu le Très-Haut lui avait faite en lui rendant la santé.

C'est au cours de la même année que l'eau d'Aïn Gheboula, à la suite des instructions du sultan, fut amenée à la Casba de Rabat par les soins du maître-architecte Aboul Hassan Ali ben El Hadj. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le sultan Yaqoub passe pour la quatrième fois en Espagne en vue de la guerre sainte.

Le sultan Yaqoub ayant décidé de se rendre en Espagne passa en revue son armée et les hommes de sa suite, améliora leur organisation et convoqua les gens des tribus du Maghreb. Il quitta Marrakech en Djoumada second 683 (15 août — 12 septembre 1284) et atteignit Rabat le quinze Chaban. Il y accomplit le mois de jeûne, s'acquitta des dévotions qui le clôturent et partit pour El Qçar Seghir. Il embarqua les troupes ainsi que les volontaires et les mercenaires et y employa le reste de l'année ; c'est alors qu'il prit la mer à son tour, le premier jour de Çafar de l'année 684 (8 avril 1285) et alla s'installer sous les murs de Tarifa. Il se rendit ensuite à Algésiras où il prit quelques jours de repos et partit en guerre jusqu'au Guadalete. Il envoya des détachements de cavalerie parcourir le pays de l'ennemi et ravager les plaines par le fer et le feu ; ayant ainsi

saccagé les terres chrétiennes, il se porta sur la ville de Xérès auprès de laquelle il installa son camp le vingt Çafar 684 (27 avril 1285).

Il fit parcourir la région par des troupes de cavaliers et appela à lui les hommes d'armes qui occupaient les places sur les frontières. Ils se rendirent à son appel et il fut rejoint par son petit-fils Omar ben Abdelouahad qui amenait avec lui un groupe important de champions de la guerre sainte provenant du Maghreb, cavaliers et hommes de pied. Il reçut également une phalange glorieuse fournie par El Azfi de Ceuta et composé de valeureux archers au nombre de cinq cents hommes environ. Il donna ensuite à son héritier présomptif, l'émir Youssef, la mission d'appeler à la guerre tout ce qui restait de guerriers sur l'autre rive du détroit.

Lorsque le sultan, Dieu lui fasse miséricorde, s'était transporté à Xérès, il avait envoyé son vizir Mohammed ben Attou et Mohammed ben Amran en reconnaissance. Ils avaient poussé jusqu'à Rota et Hiçn El Qanatir et avaient pu se rendre compte de la faiblesse des défenseurs et du mauvais état des places fortes. Ils firent leur rapport au sultan qui donna à son petit-fils Mançour ben Abdelouahed le commandement d'une troupe de mille cavaliers composés de Beni Merine, de Ghozz, d'Arabes Acem, Khlot et Atbedj, lui confia son drapeau et l'envoya contre Séville. Ceci eut lieu le dimanche vingt-neuf Çafar de la dite année 684 (5 mai 1285). Ils eurent un plein succès et au départ, il passèrent par Carmona qu'ils mirent à sac, tuant et faisant des captifs. Ils revinrent chargés de butin.

Il organisa une seconde expédition avec le même nombre de cavaliers qu'il confia à son petit-fils Omar ben Abdelouahed, le jeudi trois Rabia premier de la même année 684 (9 mai 1285) ; il lui remit le drapeau et l'envoya dans les plaines de Guadalete. Cette troupe revint avec des

prises considérables, après avoir mis le pays à feu et à sang, détruit les constructions, brûlé les récoltes, enlevé les fruits et anéanti les lieux habités.

Le huit du même mois de Rabia, il dirigea un corps de cinq cents cavaliers contre Hiçn Rokche qu'ils attaquèrent par surprise, dont ils pillèrent les richesses et d'où ils ramenèrent des captifs.

Le neuf du même mois de Rabia, il confia à son fils Abou Moarref une troupe de mille cavaliers et le fit marcher contre Séville. Cette armée attaqua la ville le jour anniversaire de la naissance du noble Prophète. Mais les défenseurs se tinrent retranchés derrière leurs murs et le fils du sultan saccagea les lieux habités et détruisit les plantations, ses soldats faisant de nombreux prisonniers et un butin considérable qu'ils amenèrent au camp du sultan établi sous les murs de Xérès, comme nous l'avons mentionné.

Une troisième expédition fut confiée par le sultan à son petit-fils Omar le quinze du même mois de Rabia, avec mission d'attaquer une forteresse voisine dont les habitants assaillaient sur les routes tous ceux qui sortaient isolément ou en petits groupes de son camp. Il lui donna des archers à pied, ainsi que des ouvriers habiles à manier la sape et la pioche, des hommes de pied des Masmouda et des guerriers de Ceuta. Ils emportèrent de vive force la forteresse ennemie, tuèrent ses défenseurs, enlevèrent les femmes et les enfants, jetèrent ses constructions à terre et en effacèrent les traces.

Le dix-sept du même mois, le sultan se transporta à la place forte de Martaqout, non loin de son camp. Il l'incendia, la détruisit de fond en comble après l'avoir saccagée, en avoir exterminé les défenseurs et capturé les habitants.

Le vingt du même mois, l'héritier présomptif, l'émir Youssef, arriva au camp du sultan, amenant des guerriers réunis par lui en Maghreb, qui appartenaient à toutes les

tribus et constituaient une nombreuse armée. Le sultan s'en fut à cheval honorer son arrivée et passa en revue ces troupes qui montaient alors à treize mille hommes des Maçmouda et huit mille Berbères du Maghreb, tous volontaires pour la guerre sainte. Le vendredi vingt-cinq Rabia premier (31 mai 1285), il confia à l'héritier présomptif cinq mille mercenaires, deux mille volontaires, treize mille fantassins et deux mille archers et l'envoya en expédition contre Séville avec mission de dévaster ses abords. Le prince organisa les fractions de son armée et se mit en route délibérement. Il dirigea personnellement des incursions au cours desquelles il y eut des rencontres sanglantes, des prisonniers capturés, des richesses et des forteresses prises de vive force. Il se porta ensuite vers les hauteurs et la forêt qui bordent la plaine de Séville, y détruisit les villages et s'empara de quelques forteresses, puis s'en revint au camp du sultan qui assiégeait toujours Xérès.

Le lundi six du mois de Rabia second (11 juin 1285), arriva le fils du sultan, Abou Zian Mendil, amenant du Maghreb une nombreuse armée comprenant cinq cents cavaliers des Arabes Beni Djaber du Tadla avec leur chef Youssef ben Qaïtoun et un grand nombre de volontaires et d'archers. Le sultan lui donna un commandement le lendemain même de son arrivée, grossit son armée d'éléments nouveaux et l'envoya opérer contre Carmona et la vallée du Guadalquivir. A son attaque, les défenseurs de Carmona répondirent en faisant front, dans l'espoir de le repousser. Il les combattit avec ardeur et les mit en déroute, les obligeant à rentrer dans la place. Il fit ensuite le blocus d'une citadelle proche de la ville, qu'il enleva de vive force après un combat de quelques heures. Il continua d'attaquer les lieux habités de la région et parvint de la sorte aux abords de Séville. Il attaqua une forteresse servant d'observatoire contre les Musulmans, s'en empara

de vive force et la détruisit par le feu. Ses soldats étant alors chargés de butin, il regagna le camp du sultan sous les murs de Xérès.

Le treize du mois de Rabia second, le sultan donna à l'héritier présomptif, l'émir Youssef, la mission d'attaquer la presqu'île de Kebtour. Le prince l'enleva de vive force.

Le deux Djoumada premier, le sultan donna un commandement à El Hadj Abou Zobeïr Talha ben Yahya ben Mahalli. Ce personnage, après le rôle joué par son frère Omar dans l'affaire de Malaga en l'année 675 (15 juin 1276 — 3 juin 1277), était parti pour le pèlerinage de La Mecque. Au retour, passant par Tunis, il fut accusé de s'attribuer une filiation mensongère par Ibn Abou Amara qui s'y trouvait alors et le retint en prison pendant l'année 682 (1er avril 1283 — 19 mars 1284). Ayant été remis en liberté, il rejoignit les siens en Maghreb, puis passa en Espagne avec l'armée du sultan Yaqoub qui lui confia à la dite date deux cents cavaliers avec mission de se rendre à Séville pour y assurer au camp musulman le service des renseignements. Il lui donna à cet effet des émissaires juifs et des alliés chrétiens, chargés de tenir le commandement au courant des faits et gestes du roi Sancho. Durant ce temps, le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, attaquait la place de Xérès par intervalles, tuant des ennemis, dévastant le pays et y semant la ruine en le faisant parcourir nuit et jour, sans répit, par des détachements de troupes. Il ne se passait pas un jour qu'il n'équipât des soldats, ne battit une troupe ennemie, ne constituât un commandement et ne mît en route un détachement, si bien qu'il avait détruit en territoire chrétien tous les lieux habités, qu'il avait ravagé les plaines de Séville, Niebla, Carmona, Ecija, les montagnes du Charaf et tout le pays plat de la Frontera[1].

1. Région ainsi appelée en espagnol et dont Xérès est la capitale.

Au cours de ces opérations se distinguèrent particulièrement Ayad ben Bouayad El Acimi, un des chefs djochem, et El-Khadir El Ghozzi, un des officiers kurdes, dont les exploits furent unanimement proclamés ; de même, les guerriers de Ceuta ainsi que tous les champions de la guerre sainte parmi les Arabes Djochem et autres, tels que Mohelhel ben Yahya El-Kholti, beau-frère du sultan, Youssef ben Qaïtoun des Beni Djaber et d'autres encore qu'il serait trop long de citer.

Après avoir ainsi exterminé les ennemis, dévasté les campagnes, saccagé le territoire chrétien et pillé ses richesses, les rigueurs de l'hiver se faisant sentir et l'approvisionnement de l'armée en vivres devenant difficile, le sultan ordonna le départ et quitta Xérès à la fin de Djoumada premier 684 (1er septembre 1285), après un siège qui avait duré trois mois et dix jours. Il apprit alors que les Chrétiens avaient prescrit à leur flotte d'occuper le détroit de façon à l'intercepter sans lacune. Le sultan de son côté envoya des instructions dans les ports de son territoire comme Ceuta, Tanger, les côtes du Rif et Rabat, ainsi que Almunecar, Algésiras et Tarifa, ordonnant de lui envoyer tous leurs navires. Ils arrivèrent au nombre de trente-six vaisseaux parfaitement gréés et firent reculer la flotte chrétienne qui rentra dans ses abris.

Le sultan se retira à El Djazira El Khadra, aujourd'hui appelée Khoziret[1], le premier jour de Ramadan 684 (31 octobre 1285) et s'installa dans son palais de la nouvelle ville édifiée par lui près la ville ancienne. La flotte musulmane réunie vint se déployer dans le port et, de la salle du conseil de son palais d'où il la découvrait, il assista à des évolutions, des jeux nautiques et des simulacres d'attaque et de combat, tel que cela se pratiquait dans la

1. Cette transcription arabe représente, avec la prononciation espagnole, le nom actuel d'Algésiras qui n'est que la contraction du nom arabe dont le sens est « l'Ile Verte ».

guerre navale. Il se réjouit fort de ce spectacle, fit des largesses à la marine et lui donna congé.

Le roi chrétien envoie une ambassade au sultan Yaqoub aux environs d'Algésiras ; le traité de paix qui est signé et ses causes.

D'après Ibn Khaldoun, Dieu lui fasse miséricorde, les coups portés aux Chrétiens par le sultan Yaqoub, la destruction de leurs villages, le pillage de leurs biens, la capture de leurs femmes, la guerre menée contre eux sans répit, la dévastation des châteaux forts et des lieux habités, avaient troublé leurs esprits et rempli leurs cœurs d'amertume. Convaincus qu'ils étaient sans défense contre le khalife des Musulmans, ils se portèrent en masse auprès de leur roi Sancho, en proie à une émotion qui les courbait, humiliés douloureusement à la suite des tourments que leur avaient fait endurer les milices de Dieu, et ils le poussèrent à solliciter le khalife pour obtenir un traité de paix ; à cet effet, de lui envoyer en députation les plus hauts personnages chrétiens, faute de quoi ils resteraient exposés à ses coups ou en seraient atteints aux abords mêmes de leurs demeures.

Il accueillit leur demande qui cependant humiliait et abaissait sa foi et envoya auprès du khalife des Musulmans, à Algésiras, une députation composée de généraux de l'armée et de ministres de la religion chrétienne pour solliciter la conclusion de la paix et la cessation des hostilités ; mais le sultan les renvoya, leur faisant ainsi sentir sa puissance. Le roi chrétien leur renouvela ensuite la même mission, offrant de souscrire aux conditions que le khalife imposerait en faveur de sa religion et de sa nation. Il consentit alors à conclure la paix, ayant acquis la conviction qu'ils faisaient sincèrement acte de vassalité et

s'inclinaient devant le triomphe de l'Islam. En leur accordant ce qu'ils demandaient, il leur imposa comme conditions qu'ils acceptèrent : que la paix serait assurée à tous les Musulmans, ceux de sa nation comme les autres ; qu'il tiendrait compte de son adhésion dans ses relations amicales ou hostiles avec les rois ses voisins ; que les taxes exigées des négociants musulmans traversant son territoire seraient supprimées ; qu'il s'abstiendrait de susciter la discorde entre les rois musulmans et d'intervenir dans leurs querelles.

Le sultan convoqua le cheikh Abou Mohammed Abdelhaq, l'interprète, et le chargea de poser ces conditions comme bases du traité. Abdelhaq se rendit auprès du roi Sancho à Séville et rédigea avec lui le traité de paix, déployant un grand zèle et beaucoup de fermeté pour que ces conditions soient respectées.

Il était encore à la cour du roi chrétien, quand arriva une députation d'Ibn El Ahmer venant proposer au roi Sancho un traité de paix concernant sa nation et son territoire, à conclure en dehors du khalife des Musulmans et comportant alliance entre eux contre ce dernier. Le roi convoqua ces députés en présence d'Abdelhaq et leur fit donner lecture du traité qu'il venait de conclure avec le khalife des Musulmans, au nom de son peuple et de tous ses coreligionnaires. Il leur dit ensuite : « Vous êtes les serviteurs de mes aïeux et pour moi il ne peut être question avec vous de paix ou de guerre ; quant à celui qui est en réalité le khalife des Musulmans, je ne suis pas en mesure de le vaincre ni de le repousser ; or, en est-il de même pour vous ? » Ayant entendu ces paroles, les députés d'Ibn El Ahmer s'en retournèrent.

Abdelhaq s'était rendu compte du sincère désir qu'avait le roi chrétien d'obtenir l'agrément du sultan ; il l'engagea à aller conférer avec lui, afin de nouer des relations amicales et de renforcer les stipulations du traité, lui faisant

entrevoir les suites heureuses d'une pareille démarche qui effacerait toute trace de haine et apaiserait les rancunes. Le roi entra dans ses vues et lui proposa, avant toute chose, une entrevue avec l'héritier présomptif du sultan, l'émir Youssef, afin de mettre son cœur en repos. Ils se transportèrent auprès de ce prince et le rencontrèrent à quelques parasanges de Xérès. Ils passèrent la nuit au camp des Musulmans qu'ils quittèrent dès le lendemain pour aller à la rencontre du sultan Yaqoub.

Le sultan avait donné ses instructions pour que le roi chrétien et sa suite fussent reçus en grande pompe, avec déploiement des insignes de l'Islam et de ses ornements, et il prescrivit de n'arborer que des vêtements blancs. La solennité fut organisée conformément à ces instructions ; les Musulmans s'équipèrent comme il était prescrit, manifestant la puissance de la religion et la force de la nation, faisant apparaitre les rangs pressés des groupes d'alliés.

Le roi chrétien s'avança avec sa suite, tous revêtus de vêtements sombres, en posture humble, et la conférence avec le khalife des Musulmans eut lieu au château fort appelé Hiçn Eççokherat, non loin de la rivière Guadalete. Ceci se passait le dimanche vingt Chaban 684 (21 octobre 1285). Le khalife des Musulmans fit au roi chrétien un accueil bienveillant et honorable, comme il avait coutume de le faire avec les hauts personnages de toutes les religions, ses pareils. Le roi chrétien offrit au sultan, pour lui et son héritier présomptif, un présent dans lequel figurait un couple des animaux sauvages employés comme monture et appelés éléphants, un onagre femelle et autres animaux provenant des extrémités de son royaume. Le sultan et son fils acceptèrent ce présent auquel ils répondirent par des cadeaux le surpassant du double. Le traité de paix fut conclu ; le roi chrétien en accepta toutes les clauses, reconnut la suprématie de

l'Islam et s'en retourna auprès de son peuple le cœur apaisé et plein de satisfaction.

Le sultan lui demanda la remise d'ouvrages traitant des sciences islamiques, qui se trouvaient aux mains des Chrétiens depuis qu'ils avaient conquis les cités musulmanes. Il lui en envoya treize charges où figuraient : une collection d'exemplaires du *Coran* sublime et d'ouvrages de ses commentateurs tels qu'Ibn Atïa et Ettaalebi ; des recueils de la loi traditionnelle ou « hadits » et des ouvrages d'exégèse qui lui sont consacrés, comme ceux intitulés *Ettahdib* et *Elistidkar ;* des traités concernant les principes fondamentaux de la Loi et ses développements, des ouvrages de lexicographie, de langue et de littérature arabes, etc. Le sultan, Dieu lui fasse miséricorde, prescrivit de les transporter à Fès et de les attribuer en legs pieux au collège qu'il y avait créé pour les jeunes gens désireux de s'instruire.

Il se rendit ensuite à son palais d'Algésiras le vingt huit Chaban (29 octobre 1285) ; il y accomplit le jeûne de Ramadan et s'acquitta des dévotions qui accompagnent sa clôture. La veille de la fête, il consacra une partie de la nuit à une réunion de savants et les poètes produisirent, à cette occasion, des poèmes qu'ils déclamèrent le jour de la rupture du jeûne, devant une nombreuse assistance, dans la salle du conseil du sultan. Celui d'entre eux qui se distingua particulièrement dans cette joute, fut le poète attitré de la cour, Abou Fares Abdelaziz, originaire des Melzouza, domicilié à Meknès et connu sous le nom de Azzouz. Il récita un long poème du mètre *ouafir* rimant en « ba » suivi d'un « a » long, dans lequel il faisait la biographie du sultan, célébrant ses succès à la guerre, ceux de ses fils et petits-fils, faisant l'éloge des tribus mérinides chacune selon son rang, rappelant leurs vertus et leurs mérites dans la guerre sainte ; il citait également les différentes tribus arabes. Ce poème fut déclamé en pré-

sence du sultan et de sa cour; le prince récompensa son auteur par un don de mille dinars accompagné d'un vêtement d'honneur et celui qui l'avait déclamé par un don de cent dinars.

Le sultan se consacra ensuite aux villes frontières qu'il pourvut en hommes d'armes et envoya son fils l'émir Abouzian Mendil occuper la zone contiguë aux terres d'Ibn El-Ahmer, avec mission de la surveiller. Il lui prescrivit d'établir sa résidence à la forteresse de Dekouan, à proximité de Malaga, et lui recommanda de ne provoquer aucun conflit sur le territoire d'Ibn El Ahmer. Il plaça Aïad ben Abou Aïad El Açimi sur une autre frontière avec résidence à Estabouna [1]. En même temps il envoyait son fils l'émir Youssef en Maghreb pour se rendre compte de l'état de choses qui y régnait et prendre en mains les rênes du gouvernement. Il lui enjoignit d'autre part, de faire construire à Tafertasset, sur le tombeau de son père Abdelhaq, la souche des rois mérinides, une zaouia [2]. Le prince y traça le plan d'un ribat [3] important et fit édifier sur les tombes de l'émir Abdelhaq et de son fils Idris, une éminence de marbre où furent gravées des inscriptions; il y attacha des lecteurs chargés de psalmodier les versets du *Coran* et affecta à leur bénéfice, à titre de legs pieux, des champs d'une étendue égale au labour exécuté par quarante attelages; Dieu les reçoive tous dans le sein de sa miséricorde.

1. Estepona, petite ville maritime entre Malaga et Gibraltar, sur le méridien de Ronda.
2. Établissement patronné par un saint homme, à la fois chapelle, école et hôtellerie.
3. Forteresse affectée à des soldats et des volontaires réunis en vue de la guerre.

La mort du sultan Yaqoub ben Abdelhaq ; notes biographiques sur ce prince.

A la fin du mois de Doul Kaada 684 (28 décembre 1285), le sultan Yaqoub ben Abdelhaq fut atteint de la maladie dont il devait mourir. Le mal, en effet, ne cessa de s'aggraver et le malade de s'affaiblir, jusqu'au jour où il s'éteignit en son palais d'Algésiras, c'est-à-dire dans la matinée du mardi vingt-deux Moharrem 685 (20 mars 1286). Son corps transporté à Rabat en Maghreb fut inhumé dans la mosquée de Chella; mais les traces de son tombeau n'y sont plus reconnaissables aujourd'hui ; Dieu lui fasse miséricorde.

Le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde, était de teint blanc, de belle taille, bien proportionné et large d'épaules; sa barbe en collier, normalement fournie, était d'une blancheur sans mélange ; il alliait la douceur à la modestie et à la générosité. Victorieux à la guerre, ses drapeaux n'avaient rencontré que le succès et son commandement avait toujours eu une heureuse fortune; jamais il n'avait combattu une armée sans la vaincre, affronté un ennemi sans le subjuguer, attaqué un pays sans s'en rendre maître. Attaché aux pratiques du jeûne et de la prière, il était sans cesse en oraison, le chapelet à la main. Il se rapprochait des savants, traitait généreusement les hommes vertueux et s'entourait de leurs avis dans la plupart de ses actes.

Dès qu'il eut assis son pouvoir, il créa des hôpitaux pour les malades et les aliénés et attacha des médecins au service de ces établissements, dont l'entretien était assuré par des subsides et des allocations prélevés sur le trésor public. Il fit de même en faveur des lépreux, des aveugles et des pauvres qui recevaient mensuellement

des secours fixes et prélevés sur l'impôt de capitation payé par les tributaires israélites. Il construisit pour les étudiants des écoles entretenues au moyen de legs pieux particuliers, dont les revenus étaient répartis entre les établissements d'instruction. Il en agissait ainsi pour mériter les faveurs divines ; Dieu le Très-Haut récompense ses vertueuses intentions.

Le règne du sultan Ennaçer Lidin Allah Youssef, fils de Yaqoub ben Abdelhaq.

Dès que le sultan Yaqoub fut atteint par la maladie à Algésiras, ses femmes qui lui donnaient des soins, en avisèrent son héritier présomptif, l'émir Youssef, alors en Maghreb et qui en reçut la nouvelle dans la banlieue de Fès. Il partit en toute hâte pour Tanger ; mais son père était mort avant son arrivée et les vizirs ainsi que les hauts personnages de l'État l'avaient aussitôt proclamé. Quand il eut traversé le détroit et débarqué à Algésiras, ils le proclamèrent à nouveau, le premier jour de Çafar 685 (29 mars 1286) et son élection ayant eu lieu à l'unanimité, il se trouva dès lors maître incontesté de l'empire. Il distribua des dons et fit des libéralités, rendit des prisonniers à la liberté et fit suspendre la perception de la dîme appelée *zakat el fitr*, s'en remettant à cet égard à la loyauté de ses sujets [1] ; il mit fin aux injustices que les gouverneurs et autres oppresseurs faisaient peser sur le peuple, supprima certaines impositions et affranchit les maisons des particuliers du droit d'hébergement. Il donna enfin tous ses soins à l'amélioration des voies de communication et supprima la plupart des taxes

1. La zakat ou aumône légale est un impôt religieux dû par tous les sujets musulmans et consacré aux pauvres ; il est perçu à l'occasion de la rupture du jeûne.

et droits de douane alors en usage au Maghreb, ne faisant d'exception que pour les régions désertes ou manquant de sécurité. Les Beni Merine s'humilièrent sous la contrainte de son autorité, et durant son règne les affaires publiques furent prospères.

Un des premiers actes de son règne fut d'inviter Ibn El Ahmer à une conférence. Ce prince y répondit aussitôt et ils se rencontrèrent aux abords de Marbella dans la première décade du mois de Rabia el aouel de la même année (27 avril — 6 mai 1286). Le sultan l'accueillit avec faveur et honneur et lui fit abandon de toutes les citadelles frontières d'Espagne qu'avait possédées son père, sauf Algésiras, Ronda et Tarifa. Ils se séparèrent ensuite en toute amitié et en parfaite union.

Le sultan Youssef ayant regagné Algésiras y reçut une ambassade du roi Sancho en vue de renouveler le traité de paix conclu avec le sultan Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde.

Les affaires d'Espagne étant ainsi réglées, le sultan Youssef donna à son frère Abou Atïa El Abbas ben Yaqoub le commandement des villes fortes occidentales, avec mission de les organiser solidement, et au champion de la guerre sainte le cheikh Aboul Hassan Ali ben Youssef ben Izgaten, il confia le soin de leur mise en état de défense et la direction des opérations militaires, avec le commandement de la cavalerie. Il lui fournit un contingent de trois mille Beni Merine et Arabes, puis s'embarqua pour rentrer en Maghreb le lundi sept Rabia second 685 (2 juin 1286). Débarqué à Qçar El Medjaz (Qçar Eççaghir), il partit pour Fès où il fit son entrée le douze Djoumada premier de la même année (6 juillet 1286).

Il y était à peine installé que Mohammed ben Idris ben Abdelhaq se mit en état de révolte ouverte avec ses fils, ses frères et ses partisans. Le rebelle se porta sur les montagnes de la rivière Ouergha et se posa en prétendant.

Le sultan envoya contre lui son frère Abou Moarref Mohammed ben Yaqoub, mais celui-ci s'avisa de se jeter dans le parti des rebelles. Il alla les rejoindre et fit alliance avec eux. Le sultan envoya ses soldats les combattre, les renforts et les troupes de cavalerie se succédant ; puis, usant de bienveillance à l'égard de son frère pour le ramener dans le devoir, il lui accorda son pardon et aussitôt les rebelles Beni Idris s'enfuirent à Tlemcen. Arrêtés en cours de route, ils furent chargés de fers et amenés à Taza. Le sultan y envoya son frère Abou Zian qui les fit mettre à mort à l'extérieur de la porte dite Bab Cheria, en Redjeb de la même année (23 août — 21 septembre 1286).

Les rebelles Beni Abdelhaq, épouvantés par ces exécutions et redoutant la colère du sultan, s'enfuirent à Grenade où ils allèrent se joindre à des Beni Idris leurs parents.

En Ramadan de la même année (21 octobre — 19 novembre 1286), le sultan se transporta à Marrakech pour rétablir l'ordre dans le pays et dans les parties reculées de la province. Il y fit son entrée en Choual et y demeura jusqu'au mois de Ramadan suivant, c'est-à-dire de l'année 686 (20 novembre 1286 — 10 octobre 1287). Il quitta Marrakech pour aller châtier les Arabes Maqil du Sahara dans l'Oued Dera, de l'oppression qu'ils faisaient peser sur les sujets de cette région et des déprédations qu'ils commettaient sur les routes. Il partit à la tête d'une armée de douze mille cavaliers, traversa le pays des Heskoura, franchit la barrière de l'Atlas et les atteignit alors qu'ils nomadisaient dans le désert. Il les tailla en pièces et leur fit des prisonniers dont un grand nombre furent exécutés et leurs têtes exposées aux créneaux des murailles de Marrakech, Sidjilmassa et Fès. Il revint de cette expédition en fin Choual de la dite année 686 (7 décembre 1287) et rentra à Marrakech. Dès son arrivée, il destitua

et emprisonna Mohammed ben Ali ben Mahalli qui gouvernait la ville depuis longtemps, c'est-à-dire depuis l'époque où s'était éteinte la dynastie almohade, à cause des doutes sur la sincérité des Oulad Mahalli qu'avaient fait naître leurs nombreuses infidélités au gouvernement. Sa disgrâce remonte au premier jour de Moharrem 687 (6 février 1288); il mourut dans sa prison pendant le mois de Çafar suivant (7 mars — 4 avril 1288). Le sultan nomma au gouvernement de Marrakech et de sa province, Mohammed ben Ottou El Djanati, devenu client de la dynastie par serment[1], et laissa auprès de lui son fils Abou Amer Abdallah ben Youssef. Le sultan Youssef se transporta ensuite à Fès où il entra le quinze Rabia de la même année 687 (19 avril 1288).

Entrevue à Salé des Beni Achqiloula avec le sultan Youssef qui leur donne en fief Qçar Ketama, et les causes qui déterminèrent ces événements.

Nous avons précédemment exposé que les Beni Achqiloula étaient des notables personnages de l'Espagne, où ils exerçaient le commandement, si bien qu'Ibn El Ahmer s'était allié à eux en leur donnant en mariage sa fille et sa sœur et qu'ils avaient aidé ce prince à affermir les bases de sa royauté. Mais qu'ensuite ils avaient abandonné son parti pour devenir les auxiliaires des Mérinides et que l'un d'entre eux, Mohammed ben Abdallah ben Aboul Hassan, avait cédé la ville de Malaga au sultan Yaqoub, alors que son oncle paternel Abou Ishaq ben Aboul Hassan était seigneur de la principauté de Guadix et sa pro-

1. Sur les conditions légales du patronage et de la clientèle, N. Seignette, *Code musulman* par Khalil, Paris, Challamel, 1878. Note sur la tribu arabe, p. 707 et s. et Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, Paris, Imprimerie impériale, 1863, vol. I, p. 283 et s.

vince; que ses enfants s'étaient transmis cette principauté jusqu'à l'avènement du sultan Youssef et qu'ils l'y avaient proclamé. Or, il y avait eu réconciliation suivie d'entente cordiale entre le sultan Youssef et Ibn El Ahmer, comme nous l'avons également rapporté ci-devant. En conséquence, Ibn El Ahmer demanda au sultan de lui céder la principauté des Beni Achqiloula qui l'avaient proclamé à Guadix, comme il lui avait cédé d'autres villes frontières. Le sultan accéda à cette demande et écrivit à Aboul Hassan ben Abou Ishaq ben Achqiloula, l'invitant à lui abandonner sa principauté. Il obéit et s'embarqua avec sa famille pour se rendre en Maghreb auprès du sultan Youssef qu'il rencontra à Salé, dans le courant de l'année 687 (6 février 1288 — 24 janvier 1289) et dont il reçut la ville d'El Qçar El Kébir et sa province à titre de fief. Ses descendants se transmirent cette principauté jusqu'à leur extinction, c'est-à-dire à la fin du règne des Mérinides.

Quant à Ibn El Ahmer, il prit possession de la province de Guadix et n'eut plus dès lors d'opposants en Espagne parmi les membres de sa famille ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Les hostilités éclatent entre le sultan Youssef et Othman ben Yaghmorassen ben Zian, seigneur de Tlemcen.

Ainsi que nous l'avons précédemment rapporté, Yaghmorassen, sentant venir sa mort, avait recommandé à son fils Othman de se garder de susciter une guerre aux Mérinides, de ne pas les combattre avec une armée sans force pour lutter contre la puissance que leur conférait l'empire du Maghreb extrême et de ses provinces. Othman avait suivi ces recommandations et s'en était inspiré lorsqu'il avait envoyé son frère Mohammed ben Yaghmorassen en Espagne, conclure la paix avec le sultan Yaqoub.

Ce prince ayant réussi dans sa mission était revenu auprès de son frère.

Après son avènement, le sultan Youssef avait quitté Marrakech pour venir une première fois à Fès, laissant son fils Abou Amer Abdallah comme gouverneur de la capitale qu'il quittait. Or, le prince Abou Amer s'était mis en état de rébellion contre son père, se faisant proclamer au siège de son gouvernement, avec la connivence d'Ibn Ottou. Le sultan en eut connaissance à Fès et revint en toute hâte vers Marrakech. Abou Amer marcha contre lui, mais ayant subi une défaite, il se replia sur Marrakech et après avoir pillé le trésor public, alla se réfugier à Tlemcen avec le dit Ibn Ottou. Sa fuite eut lieu dans le courant de l'année 688 (25 janvier 1289 — 13 janvier 1290). Othman ben Yaghmorassen les recueillit et leur donna asile. Ils étaient auprès de lui depuis assez longtemps déjà, lorsque le sentiment paternel porta le sultan au pardon et il replaça son fils dans son gouvernement. Il demanda ensuite à Othman ben Yaghmorassen de lui livrer Ibn Ottou, le complice de son fils dans sa rébellion. Othman refusa de lui retirer sa protection et de manquer à ses engagements ; mais l'envoyé du sultan lui ayant tenu des propos insolents, Othman l'apostropha rudement et le fit prisonnier.

Cela réveilla dans le cœur du sultan Youssef le souvenir de vieilles querelles et de rancunes anciennes transmises de génération en génération et il décida de prendre les armes contre Tlemcen. Dans ce but, il quitta Marrakech en Çafar de l'année 689 (13 février — 13 mars 1290), après avoir confié le commandement de cette ville à son fils l'émir Abou Abderrahman Yaqoub ben Youssef, et se rendit à Fès d'où il partit pour Tlemcen à la fin de Rabia second 689 (11 mai 1290), avec son armée grossie de contingents recrutés dans les différents territoires et tribus du Maghreb. Othman se retrancha avec les siens derrière

les murs de sa capitale dont le sultan Youssef entreprit le blocus avec des machines de guerre, en Ramadan de la dite année (7 septembre — 6 octobre 1290). Il parcourut ensuite les campagnes environnantes, ruinant les villages, balayant le pays et ravageant les cultures. Après s'être installé pendant un certain temps sur le point appelé Dra Eççaboun, il se transporta à Tammet qu'il assiégea pendant quarante jours et plus, coupant les arbres et détruisant la végétation. Cependant, comme il ne pouvait s'en emparer, il leva le siège et s'en retourna au Maghreb. Il célébra la rupture du jeûne à Aïn Çafa dans le pays des Beni Iznassen et la fête des sacrifices à Taza, puis, après avoir séjourné un certain temps dans cette ville, passa en Espagne en vue de la guerre sainte, comme nous le rapporterons.

Le roi chrétien Sancho viole le traité de paix et le sultan Youssef passe en Espagne.

Au retour de sa campagne contre Tlemcen et alors qu'il était arrivé à Taza, le sultan Yaqoub apprit que le roi Sancho avait violé le traité, franchi les limites de son territoire et attaqué les forteresses des frontières musulmanes. Il enjoignit au commandant des forces militaires d'Espagne, Ali ben Youssef ben Izgaten, de pénétrer dans la zone de guerre, d'attaquer Xérès et de lancer des troupes sur les terres du roi chrétien. Le commandant partit pour exécuter cette mission en Rabia second 690 (3 avril — 1er mai 1291). Il parcourut le pays ennemi en tous sens et dans ses parties les plus reculées et ne cessa de le tenir en haleine par des attaques sans répit.

Le sultan quitta Taza pour prendre la suite de ces opérations en Djoumada premier de la dite année 691 (2 mai-31 mai 1291) et vint poser son camp à Qçar Maçmouda ou

Qçar El Medjaz [1], d'où il convoqua les gens du Maghreb et les hommes des tribus. Ils répondirent à son appel et il leur fit prendre la mer. Le roi chrétien envoya aussitôt sa flotte barrer le détroit pour les empêcher de le traverser et le sultan de son côté ordonna aux amiraux de sa marine, sur toutes les côtes, d'armer en guerre contre la flotte ennemie. Ils exécutèrent ses ordres et les deux flottes se rencontrèrent dans les eaux du détroit en Chaban 690 (30 juillet — 27 août 1291); mais les Musulmans eurent le dessous; Dieu leur envoya une épreuve et les commandants de la marine furent tués. Le sultan Youssef prescrivit alors d'armer la flotte à nouveau et d'attaquer l'ennemi, mais les Chrétiens préférant éviter la rencontre, quittèrent le détroit que les navires du sultan occupèrent et il put le traverser dans les derniers jours de Ramadan 690 (21-26 septembre 1291). Il débarqua à Tarifa et entra aussitôt dans la zone de guerre. Il encercla la forteresse de Bojir [2] pendant trois mois, lança sur le territoire ennemi des détachements de cavalerie, fit attaquer Xérès, Séville et leur banlieue, harcelant l'ennemi, lui portant des coups tels qu'il le souhaitait et réalisant dans la guerre sainte le but qu'il s'était proposé. Mais les rigueurs de l'hiver se faisant sentir et empêchant l'approvisionnement de l'armée en vivres, il leva le siège de la forteresse, revint à Algésiras et s'embarqua pour le Maghreb dans le premier mois de l'année 691 (24 décembre 1291 — 22 janvier 1292). Ibn El Ahmer et le roi chrétien tentèrent une deuxième fois de lui barrer le passage du détroit, comme nous allons le rapporter.

1. Ces différents noms s'appliquent à El Qçar Eççaghir, sur la Méditerranée.
2. La forme de ce nom, composé des caractères b. j. y. r. sans vocalisation, reste incertaine.

Un conflit s'élève entre le sultan Youssef et Ibn El Ahmer; le roi chrétien, avec l'aide de ce dernier, s'empare de Tarifa.

Après que le sultan Youssef eut infligé des revers à l'ennemi et quitté l'Espagne, comme nous l'avons rapporté, le roi chrétien se ressentit de la puissance acquise par le sultan et du poids qu'elle faisait peser sur lui. Il s'ingénia, en conséquence, à mettre la discorde entre lui et Ibn El Ahmer, car celui-ci redoutait que le sultan Youssef ne se rendît maître de son royaume et il pensa l'éviter en se réfugiant auprès du roi chrétien. Tous deux s'accordèrent sur les mesures à prendre contre le sultan Youssef et reconnurent que la facilité pour lui de traverser le détroit provenait de la courte distance séparant ses deux rives, de l'organisation des villes frontières musulmanes de part et d'autre, de la liberté de mouvement qu'y trouvaient à leur gré les galères et navires des Mérinides, sans compter l'activité qu'y pouvaient déployer leurs flottes de guerre. Or, la ville forte par excellence était Tarifa, et s'ils arrivaient à s'en emparer, ils enlevaient au sultan la possibilité de traverser la mer et détenaient un observatoire sur le détroit, tandis que leur flotte, ancrée dans ce port, surveillerait celle du Maghreb maîtresse de la haute mer.

Le roi chrétien décida, en conséquence, d'attaquer Tarifa où se trouvaient alors les hommes d'armes des Mérinides et Ibn El Ahmer s'engagea à lui prêter son assistance, se chargeant de lui fournir des renforts et des vivres pour les soldats, pendant les opérations contre cette place. Il était convenu qu'elle lui serait attribuée si le roi chrétien réussissait à s'en emparer et ces projets furent ratifiés par un traité.

Le roi s'installa sous les murs de Tarifa avec une armée

chrétienne et l'attaqua avec des catapultes et des machines de guerre, après l'avoir encerclée par terre et par mer, en sorte que les assiégés ne pouvaient recevoir aucun approvisionnement de l'extérieur. En même temps, la flotte ennemie empêchait tout appel de parvenir au sultan. Quant à Ibn El Ahmer, il préféra placer son camp à Malaga, à proximité des troupes du roi chrétien qu'il assistait en lui envoyant des soldats, des armes, des vivres et différentes sortes d'approvisionnements. En même temps, il faisait attaquer la forteresse d'Estabouna dont il s'empara après un siège d'une certaine durée. Quatre mois s'étant ainsi écoulés, la force de résistance des défenseurs de Tarifa se trouva épuisée. Ils demandèrent la paix au roi chrétien et offrirent de lui abandonner la place. Il accepta de traiter avec eux, occupa la ville le dernier jour de Choual 691 (13 octobre 1292) et s'acquitta des engagements qu'il avait pris vis-à-vis des habitants. Ibn El Ahmer invita alors le roi chrétien à lui céder la place, conformément aux termes de leur pacte, mais le roi s'y refusa et la revendiqua pour lui même, alors qu'il s'était fait remettre six place fortes en compensation de la cession de Malaga par Ibn El Ahmer, qui se trouva ainsi frustré du tout et pareil, en la circonstance, à la femme à l'autruche passée en proverbe chez les Arabes[1] ; mais toute assistance vient de Dieu le Très-Haut.

Rébellion d'Omar ben Yahya ben El Ouazir El Ouattassi dans la forteresse de Tazouta.

Les Beni Ouattas formaient une fraction des Beni Merine sans faire partie cependant de la descendance des Beni Abdelhaq. Le commandement était exercé chez eux

1. Cette femme est donnée comme exemple de celui qui par sa maladresse perd tout ce qu'il a, d'un seul coup.

par une de leurs familles, les Beni El Ouazir, lesquels se disaient étrangers à la famille de Merine et prétendaient descendre de Youssef ben Tachefin le Lemtounien. Pratiquant la vie nomade, ils s'étaient mêlés aux Beni Ouattas, puis incorporés à leur groupe jusqu'à en faire partie intégrante et à y exercer le commandement.

Lorsque les Beni Merine entrés en Maghreb s'en étaient partagé les provinces, comme nous l'avons rapporté, ces Beni Ouattas étaient devenus les maîtres de la région du Rif; ils en occupaient les campagnes dont les habitants, ainsi que ceux des cités, leur payaient le tribut et leur forteresse de Tazouta était alors l'une des places du Maghreb les plus solidement défendues.

L'émir Abou Bekr ben Abdelhaq s'étant rendu maître de Meknès, y avait proclamé les Hafcides, et l'almohade Essaïd, fils d'El Mamoun, était parti de Marrakech pour l'attaquer. Il avait fui devant cette attaque et s'était réfugié à Tazouta, demandant asile et protection à ces Beni El Ouazir. Mais ceux-ci, poussés par l'envie et la jalousie, résolurent de l'attaquer par surprise; instruit de leurs dispositions, l'émir Abou Bekr ben Abdelhaq s'était éloigné et transporté à Aïn Çafa, dans le pays des Beni Iznassen, ainsi que cela a été rapporté ci-devant.

Mais lorsque les Beni Merine eurent anéanti la puissance des Beni Abdelmoumen et établi leur autorité sur le Maghreb, ils tournèrent leurs vues vers cette place forte de Tazouta et y placèrent des auxiliaires sûrs et solides pour contenir ce petit groupe de Beni Ouattas. Car ils connaissaient leur ambition d'exercer le pouvoir et leurs préoccupations en vue d'y parvenir. En conséquence, le sultan Youssef (Dieu lui fasse miséricorde) avait confié la surveillance de cette place forte à son neveu Mançour ben Abdelouahad ben Yaqoub.

A cette époque, Omar et Amer, tous deux fils de Yahya ben El Ouazir, étaient les chefs des Beni Ouattas. Ils n'ac-

cordaient aucune considération à l'autorité du sultan Youssef depuis la mort de son père et avaient projeté de se mettre en état de révolte dans cette forteresse de Tazouta et de se déclarer les maîtres indépendants de la région. C'est ainsi qu'en Chaban 691 (10 juillet-15 août 1292), l'un d'entre eux, Omar ben Yahya, assaillit Mançour ben Abdelouahad, surprit sa suite et ses hommes d'armes, le chassa de la forteresse et s'empara de ce qui se trouvait dans son palais comme richesses, armes et meubles, ainsi que des produits de la dîme payée par les Chrétiens et qui s'y trouvaient déposés. Il renforça ensuite la place, la garnit d'hommes d'armes et de personnages de sa nation.

Mançour ben Abdelouahad se retira auprès de son oncle paternel, le sultan Youssef, et mourut, après quelques jours, du chagrin que lui avait causé sa défaite.

Le sultan dépêcha son vizir et précieux conseiller Abou Ali Omar ben Saoud ben Kherbache El Hechemi, à la tête d'une armée, contre la forteresse de Tazouta. Il s'y rendit avec ces troupes et y fut rejoint par le sultan Youssef accompagné de Amer ben Yahya ben El Ouazir, le frère du rebelle Omar, qui s'était joint à lui. Il s'établit sous les murs de la place et l'encercla de telle sorte qu'Omar, qui redoutait les rigueurs d'un siège, désespérait du salut en se voyant entièrement bloqué, fit connaître ses inquiétudes à son frère Amer. Celui-ci garantit au sultan Youssef la soumission d'Omar, s'il lui permettait de le joindre dans la place assiégée et d'entrer en pourparlers avec lui. Le sultan l'y ayant autorisé, il s'y rendit et tous deux s'entendirent sur ce qu'ils devaient faire. Il s'ensuivit qu'Omar, emportant ses richesses, s'enfuit de nuit et alla se réfugier à Tlemcen. Demeuré dans la forteresse, Amer avait eu l'intention de l'abandonner, mais il s'en abstint parce que, a-t-on prétendu, il avait appris que le sultan voulait le mettre à mort, pour venger son neveu Mançour

et pour le punir d'avoir mis son frère hors de sa portée, en facilitant sa fuite.

Cette situation était demeurée telle quelle, lorsque arriva auprès du sultan Youssef une députation venue d'Espagne, dont faisait partie le chef Abou Saïd Fredj ben Ismaïl ben El Ahmer, seigneur de Malaga, qui sollicitait la paix en faveur de son cousin paternel dont il présentait les excuses. Après avoir ancré ses navires à Ghessassa[1], il se rendit auprès du sultan et lui remit un présent en rapport avec les circonstances.

Amer El Ouattassi, toujours enfermé dans la citadelle, apprit l'arrivée de cette députation et demanda à ses membres d'intervenir en sa faveur, avec tout leur crédit, auprès du sultan Youssef. Leur chef, Abou Saïd, intervint en médiateur et le sultan l'accueillit favorablement, exigeant comme condition que l'intéressé passerait en Espagne avec toute sa suite. Amer feignit, à contre-cœur, de s'y soumettre et conduisit au port une partie des gens de sa suite qui furent embarqués pour la plupart ; il s'abstint quant à lui et, au milieu de la nuit, sortit de la citadelle et s'élança dans la campagne, se dirigeant sur Tlemcen. Des cavaliers partirent sur ses traces qui ne purent l'atteindre, mais capturèrent son fils Aboul Kheïl et l'amenèrent au sultan Youssef. Le sultan l'envoya à Fès où il fut mis en croix après avoir eu la tête tranchée, et ramena à terre les personnes de la suite du transfuge qui furent exterminées avec ceux des leurs restés dans la citadelle ainsi que leurs parents et leurs enfants. Puis il prit possession de la forteresse de Tazouta, y installa les agents de son autorité et des hommes d'armes. Il regagna sa capitale à la fin de Djoumada premier 692 (3 — 8 mai 1293).

Pendant que le sultan était sous les murs de Tazouta, il reçut en audience un chrétien de Gênes qui lui remit un

1. Ancien port sur le côté ouest de la presqu'île de Melilla.

présent considérable où figurait un arbre enrichi de dorures dont les branches portaient des oiseaux qu'un mécanisme ingénieux faisait chanter ; le tout semblable à l'appareil qui avait été construit pour le Khalife abbasside El Motaouekkel.

Dans le même temps, on fit accroire au sultan Youssef que les fils de l'émir Abou Bekr ben Abdelhaq projetaient de se révolter contre lui et il les prit en haine. Quand ils connurent ce qui les menaçait, ils s'enfuirent et se réfugièrent à Tlemcen. Ils y étaient depuis un certain temps quand le sultan leur envoya son pardon et ils s'en revenaient au Maghreb, lorsque, parvenus à Çabra, dans la vallée de la Molouïa, ils se heurtèrent à l'émir Abou Amer Abdallah, fils du sultan Youssef, qui leur barra la route et les extermina jusqu'au dernier, croyant, en agissant de la sorte, donner satisfaction à son père. Mais le sultan, lorsqu'il en eut connaissance, fut outré de colère, éloigna son fils et le désavoua. Ce prince pourchassé à travers le Rif et les montagnes des Ghomara, perdit la vie dans une tribu de ce pays, les Beni Saïd, à la fin de l'année 698 (27 septembre 1299) ; son corps, transporté à Fès, fut inhumé dans la zaouia qui se trouve à l'intérieur de la porte dite Bab El Fetouh. Il laissait trois fils : Amer, Soleïman et Daoud, que leur aïeul, le sultan Youssef, prit et garda sous sa protection jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur son petit-fils, Amer, à qui succéda Soleïman, comme cela sera rapporté, s'il plaît à Dieu.

Envoi à Tanger par Ibn El Ahmer d'une ambassade au sultan Youssef et conclusion de la paix.

Le roi chrétien, après s'être emparé de Tarifa avec l'aide d'Ibn El Ahmer, avait violé le pacte qui les liait en refusant de lui abandonner la place, et le roi de Grenade en

avait éprouvé une vive déception. Aussi, regrettant ce qu'il avait fait, résolut-il de revenir à l'alliance du sultan Youssef. A cet effet il lui envoya en ambassade son cousin paternel, le Raïs Abou Saïd Fredj ben Ismaïl, et son vizir Abou Soltan Aziz de Denia, à la tête d'une députation composée de personnages de sa cour, dont la mission était de renouveler leur alliance, poser les bases d'une solide amitié et faire agréer des excuses pour l'affaire de Tarifa. Cette députation se présenta au sultan alors qu'il assiégeait la forteresse de Tazouta, comme nous l'avons rapporté. Après avoir établi le traité et assuré la paix, elle s'en retourna auprès d'Ibn El Ahmer en l'année 692 (12 décembre 1292 — 1er décembre 1293), ayant atteint le but que ce prince recherchait de nouer une alliance cordiale. Il en éprouva une grande joie et décida de se rendre auprès du sultan afin de parfaire l'acte d'alliance, lui renouveler ses excuses sur l'affaire de Tarifa et lui demander son assistance en faveur de l'Espagne et de ses habitants musulmans. Il fit ses préparatifs, prit la mer en Doul Kada 692 (30 octobre — 1er novembre 1293) et alla débarquer au Djebel Beniounèche, dans la région de Ceuta. Il se transporta ensuite à Tanger où il rencontra les deux émirs Abou Amer Abdallah et Abou Abderrahman Yaqoub, fils du sultan Youssef, le premier d'entre eux jouissant de la préférence marquée de son père. Dès que ce souverain connut l'arrivée d'Ibn El Ahmer, il quitta Fès pour se porter à sa rencontre et fêter honorablement son arrivée. Il le rencontra à Tanger où Ibn El Ahmer lui offrit un présent considérable dont l'objet le plus précieux, à ses yeux, était le fameux exemplaire du Coran que l'on disait être celui du Khalife Othman ben Affan — qu'il soit agréé de Dieu. — Les Beni Ommia de Cordoue se l'étaient transmis de génération en génération et il était venu aux mains d'Ibn El Ahmer qui en fit présent, en la circonstance, au sultan Youssef. Le sultan le

reçut avec satisfaction et y répondit par un présent d'une valeur double, comblant Ibn El Ahmer d'honneurs et souscrivant à toutes ses requêtes. Le roi de Grenade voulut présenter ses excuses au sujet de l'affaire de Tarifa, mais le sultan Youssef refusa de les entendre, décida qu'il n'en serait plus question et se montra bienveillant, magnanime, amical et généreux. C'est ainsi qu'il abandonna à Ibn El Ahmer Algésiras, Ronda et les Algarves [1], plus vingt forteresses d'Andalousie qui avaient autrefois fait partie de son royaume et de celui de son père. Ibn El Ahmer s'en retourna en Espagne comblé dans ses vœux et pleinement satisfait, à la fin de l'année 692 (1er décembre 1293). Il emmenait avec lui des soldats du sultan Youssef destinés à assiéger et à reprendre Tarifa et placés sous le commandement de son célèbre vizir Omar Ben Saoud ben Kherbache des Hechem. Il assiégea la place pendant un certain temps, mais ne put en avoir raison et leva le siège.

L'année suivante, en 693 (20 décembre 1293 — 20 novembre 1294), le sultan termina la construction de la mosquée de Taza où fut suspendu le grand lustre en cuivre pur, pesant trente-deux quintaux et garni de cinq cent quatorze godets. Le sultan avait dépensé pour la construction du monument et son lustre, huit mille dinars d'or.

L'année suivante en 694 (21 novembre 1294—9 novembre 1295), le sultan partit en campagne contre Tlemcen et atteignit Taourirt qui se trouvait sur la limite séparative des États mérinides et du territoire des Abdelouadites, en sorte qu'une moitié du pays était au sultan Youssef et l'autre moitié à Othman ben Yaghmorassen, chacun y entretenant un gouverneur particulier. Le sultan Youssef en chassa le gouverneur abdelouadite et commença la

1. Forme espagnole du mot arabe Algharb pour désigner la partie occidentale de l'Andalousie.

construction de la forteresse qui s'y trouve encore aujourd'hui. Il la fit entourer d'une enceinte fortifiée garnie de portes blindées, présidant lui-même aux travaux depuis la prière du matin jusqu'au soir et ne cessant de surveiller les ouvriers qu'aux heures consacrées à des nécessités primordiales. Les travaux de construction et de défense furent terminés en Ramadan de la dite année 694 (15 juillet — 13 août 1295). Après avoir garni cette forteresse de soldats et l'avoir approvisionnée en armes, il en donna le commandement à son frère Abou Bekr ben Yaqoub, surnommé Abou Yahya et s'en revint dans sa capitale.

L'année suivante, en 695 (10 novembre 1295 — 29 octobre 1296), il quitta Fès de nouveau et se porta contre Tlemcen. Il atteignit d'abord Nedroma dont il fit le siège et dont il battit les murailles avec des machines de guerre pendant quarante jours. Ne pouvant réduire cette place, il leva le siège le second jour de la fête consacrée à la rupture du jeûne, en la dite année 695. Au commencement de l'année 696 (30 octobre — 28 novembre 1296), il alla attaquer Tlemcen et rencontra l'armée d'Othman ben Yaghmorassen sortie de la ville pour la défendre. L'armée abdelouadite, battue, alla se retrancher derrière les murailles de la ville, au pied desquelles le sultan vint se poster. Après avoir tué un certain nombre de ses défenseurs, le sultan leva son camp et revint en Maghreb. Il s'acquitta des dévotions consacrées à la fête des sacrifices au camp de Taza et ordonna la construction d'un château en cette ville ; son retour à Fès eut lieu dans le mois de Moharrem 697 (19 octobre — 17 novembre 1297).

Il se rendit ensuite à Meknès où il traita quelques affaires et revint à Fès qu'il quitta en Djoumada premier de la même année (14 février — 15 mars 1298), pour attaquer Tlemcen de nouveau. A son passage à Oudjda, il donna l'ordre de reconstruire cette ville détruite par son père, le sultan Yaqoub, comme il a été dit. Elle fut rebâtie par ses

soins, entourée d'une muraille fortifiée, pourvue d'une citadelle, d'un palais pour sa résidence, d'un bain et d'une mosquée. Ces travaux étant terminés, il partit pour Tlemcen, s'installa à proximité de ses murailles qu'il fit envelopper par ces soldats comme le halo entoure la lune et contre lesquelles il dressa une machine de guerre d'un volume considérable, lançant des traits à longue portée et appelée Qaous Ezziyar. Cette machine, construite par des ingénieurs et des spécialistes, avait été présentée au sultan à qui elle plut et qui l'adopta. Son transport faisait la charge de onze mulets.

La ville de Tlemcen ayant résisté aux attaques du sultan, il leva le siège dans le mois de Moharrem 698 (9 octobre-7 novembre 1298) et s'en retourna en Maghreb par Oudjda. Il y laissa comme garnison, aux ordres de son frère l'émir Abou Bekr ben Yaqoub, une troupe de Beni Asker ben Mohammed, ainsi qu'il l'avait fait pour Taourirt, leur recommandant des incursions répétées sur le territoire de Tlemcen. Ils s'acquittèrent de cette mission et permirent ainsi à l'émir Abou Bekr de se rendre maître de la plus grande partie de cette région. Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de toutes choses.

Ibn El Miliani trahit les cheikhs des Maçmouda et fabrique une fausse lettre à leur sujet ; les causes de ces événements.

Nous avons rapporté, à propos de la prise de Tinmellel, qu'Abou Ali El Miliani avait violé les sépultures des Beni Abdelmoumen et profané leurs restes ; que ces actes avaient soulevé l'indignation publique, particulièrement chez les Maçmouda. Après la mort du sultan Yaqoub et l'avènement de son fils, Youssef, ce prince confia la perception des impôts payés par les Maçmouda à Abou Ali

El Miliani. Il assurait ce service depuis un certain temps, lorsque les cheikhs des Maçmouda l'accusèrent d'accaparer ces impôts. Le sultan ordonna de lui faire rendre des comptes et leurs accusations ayant été confirmées, il le destitua d'abord et le fit ensuite mettre à mort. Mais ce faisant, il accorda ses faveurs à son neveu Aboul Abbas Ahmed ben Ali El Miliani, l'attacha à son service et en fit un de ses secrétaires.

A cette même époque, certains cheikhs des Maçmouda avait encouru la colère du sultan Youssef et parmi eux Ali ben Mohammed, cheikh des Hintata, et Abdelkrim ben Aïssa, chef des Guedmioua. Il ordonna à son fils l'émir Ali, gouverneur de Marrakech, de les arrêter. Ils furent appréhendés au corps, eux, leurs enfants et les personnes de leur suite, et Ahmed ben Ali El Miliani qui en avait connaissance, s'empressa de profiter des circonstances pour venger sur ces cheikhs son oncle Abou Ali. Or l'habitude était à cette époque de confier le sceau du sultan aux secrétaires d'État, sans qu'aucun d'eux en fût chargé spécialement, tous étant réputés fidèles serviteurs et considérés par le souverain comme unis entre eux tels les doigts de la main. Ahmed ben Ali El Miliani écrivit une lettre à l'émir Ali au nom de son père, lui ordonnant expressément de mettre à mort sans aucun délai les cheikhs des Maçmouda; puis il y apposa le sceau donnant force exécutoire aux ordres du souverain, la ferma et l'expédia par la poste royale. D'après Ibn El Khatib, après avoir recommandé au porteur de sa missive d'agir rapidement et dans un délai fixé, il attendit jusqu'au jour où il supputa que son émissaire devait être arrivé et son but atteint. Ce jour-là, il s'enfuit à Tlemcen alors assiégée et alla aussitôt se joindre à ses défenseurs, à leur nez et sous leurs yeux. Sa fuite et l'aveuglement de sa conduite indigne causèrent une profonde surprise dans le public et furent hautement blâmés. On sut bientôt comment il avait agi

pour faire périr les chefs de cette famille et le souvenir de ce crime odieux s'est perpétué en tous lieux, jetant l'opprobre sur les gens de plume.

Lorsque le fils du sultan reçut la missive en question, il fit sortir de prison les membres de cette famille qui avaient été incarcérés et les réunit sur la place publique où ils eurent la tête tranchée. Parmi ceux qui furent exécutés étaient Ali ben Mohammed El Hintati et son fils, Abdel-Kerim ben Aïssa El Guedmioui et ses trois fils, Aïssa, Ali et Mançour, ainsi que le fils de son frère Abdelaziz ben Mohammed. L'émir Ali dépêcha l'un de ses vizirs pour rendre compte de ces faits à son père, persuadé qu'il avait ponctuellement exécuté ses ordres à son entière satisfaction. Mais quand le sultan Youssef en reçut la nouvelle, il fut outré de colère, fit saisir et mettre à mort l'émissaire qui la lui avait apportée et envoya par un courrier spécial l'ordre d'arrêter son fils. Il en resta profondément affecté et désormais ne confia plus son sceau qu'à un secrétaire de confiance choisi parmi les plus intègres. Le premier qu'il désigna pour cet office fut le savant secrétaire Abou Mohammed Abdallah ben Abou Medien qui était parmi les personnages aptes à supporter le poids des affaires de l'État et à en assumer la plupart des charges.

Quand à Ibn El Miliani, il s'était réfugié à Tlemcen, alors que le sultan Youssef en faisait le siège et quelque temps après, dès la levée de ce siège, il passa en Espagne et demeura à Grenade jusqu'à sa mort qui eut lieu en l'année 715 (7 avril 1315 — 25 mars 1316).

Parmi les vers par lesquels il s'est glorifié de cet acte et d'autres encore, on cite les suivants :

L'honneur, c'est ce qui s'abrite sous mes tentes ;
Le mérite est dans les actes de ma conduite ;
La fleur par excellence c'est ce que ma plume a tracé,
Le parfum c'est l'âme même de ma missive ;
Mon aiguade est trop haute pour que la foule s'y assemble,

Ma fermeté se refuse à tolérer une atteinte à mon honneur.
Si une noble action m'apparaît, je la récompense par de belles louanges et de riches présents ;
Si je noue des liens d'amitié, j'en use comme des aliments et boissons dont se forme le sang de mes veines ;
Si je demande aux deux étoiles voisines du Pôle ou à l'étoile obscure de la Petite Ourse,
La loi du talion, je ne suis pas loin d'obtenir satisfaction [1].

Sur les événements qui se produisirent au cours du long siège de Tlemcen.

Nous avons rapporté que le sultan Youssef revenant du siège de Tlemcen, en Moharrem de l'année 698 (9 octobre-7 novembre 1298), s'arrêta à Oudjda où il plaça une garnison de Beni-Asker sous le commandement de son frère l'émir Abou Bekr, avec mission de faire des incursions sur les terres des Beni Ziane. L'émir Abou Bekr, se conformant aux ordres du sultan, lança des troupes qui parcoururent la région et interceptèrent les voies de communication. Les habitants de Nedroma qui en souffraient cruellement, choisirent parmi eux des députés qu'ils envoyèrent demander à l'émir Abou Bekr la paix pour eux et les leurs, lui abandonnant le gouvernement de leur territoire et offrant leur soumission au sultan Youssef. Il leur donna entière satisfaction et alla avec des troupes occuper Nedroma ; ce que voyant, les habitants de Taount imitèrent ceux de Nedroma. L'émir Abou Bekr envoya alors à son frère le sultan Youssef une députation des deux villes qui se présenta au souverain le quinze Redjeb 698 (18 avril 1299) et lui fit hommage de soumission. Il agréa leur acte d'hommage et ils lui demandèrent d'entreprendre

1. L'auteur de ces vers, en exaltant sa famille et la passion de la vengeance, laisse entendre qu'il a été outragé dans son honneur familial.

une expédition dans leur pays pour les délivrer de leur ennemi commun, Othman ben Yaghmorassen, dont ils lui dépeignirent la violence et la tyrannie, alors qu'il était impuissant à les protéger. Leur récit l'enflamma du désir d'entrer en campagne et il partit aussitôt à Fès, dans le courant du dit mois de Redjeb 698. Après avoir réuni ses troupes, fait appel à sa nation, passé son armée en revue, l'avoir généreusement pourvue de subsides et organisée avec soin; il atteignit le territoire de Tlemcen le deux Chaaban 698 (5 avril 1299). Il s'installa sous les murs de la cité, plaça ses troupes dans les plaines environnantes et l'encercla de toutes parts. Yaghmorassen et les siens se retranchèrent derrière leurs remparts et se préparèrent à soutenir un siège. Ce que voyant, le sultan Youssef bâtit une puissante muraille extérieure isolant complètement la place et ses faubourgs. Autour de cette muraille, il fit creuser un fossé profond comme un précipice et y ménagea pour l'attaque des ouvertures qui étaient munies de portes avec des postes de garde. Il menaça des peines les plus sévères quiconque entretiendrait des relations amicales avec la ville ou y introduirait des vivres. Puis il resserra le blocus de tous les côtés de la ville au point qu'un oiseau ni même un fantôme n'auraient pu y pénétrer, il la tint bloquée de la sorte pendant une centaine de mois.

Au commencement de l'année 702 (26 août 1302), le sultan traça non loin du mur dont il avait entouré la place, à l'endroit même où étaient sa tente et son camp, le plan d'un palais pour sa résidence avec une mosquée particulière, l'ensemble protégé par une enceinte. Il prescrivit ensuite aux hommes de son armée de construire autour de ces édifices et ils bâtirent des maisons spacieuses, des habitations luxueuses et de riches palais entourés de jardins avec des eaux courantes. Le sultan ordonna encore de bâtir des bains-étuves, des hôtelleries, un hôpital et une mosquée cathédrale. Cette mosquée qui était dans le voi-

sinage du grand bassin, reçut un minaret élevé, au sommet duquel était une flèche à boules d'or qui coûta au sultan sept cents dinars. Le tout, entouré d'une enceinte, constitua une cité importante à la population croissante, avec des marchés achalandés, approvisionnés par des négociants venant de toutes parts et que le sultan nomma El Mançoura. Cette ville resta une des cités du Maghreb les plus importantes et les plus peuplées, jusqu'au jour où elle fut détruite par la famille de Yaghmorassen, après la la mort du sultan Youssef et le départ des troupes.

Dès qu'il eut entrepris le siège de Tlemcen, le sultan Youssef envoya des corps de troupe et des détachements de cavalerie attaquer les différentes régions de la province et ses forteresses. C'est ainsi qu'en très peu de temps il devint maître de Nedroma, Honeïn, Oran, Talmout, Tamzezdegt, Mostaganem, Tenès, Cherchel, Brechk, El Betha, Mazouna, Ouencheris, Miliana, El Qaçbat, Médéa, Taferguint, avec la totalité du territoire des Beni Abdelouad, des Beni Toudjin et des Meghraoua. Il reçut la soumission d'Ibn Allan maître d'Alger et devint un objet de crainte pour les royaumes voisins. La dynastie hafcide était alors divisée en deux principautés, l'une ayant sa capitale à Tunis, l'autre à Bougie, et chacune d'elles recherchant à l'envi par des cadeaux et des présents les bonnes grâces du sultan Youssef qui était alors le véritable souverain du Maghreb. Dieu fait triompher ce qu'il a décidé.

Disgrâce des Beni Ouaqqaça, famille juive de Fès.

Les membres de cette famille Ouaqqaça, appartenant à la juiverie de Fès, étaient en relations avec le sultan Youssef depuis sa jeunesse et le demeurèrent jusqu'à sa vieillesse. Ils étaient chargés de l'administration de sa maison, s'occupaient de ses affaires personnelles et connaissaient

la majeure partie de ses intérêts privés. Ils vivaient dans son intimité, lui tenaient compagnie dans ses appartements, étaient ses commensaux dans ses plaisirs, si bien que leur influence devint considérable parmi la suite du sultan. En raison de la faveur dont ils jouissaient auprès de lui, ils dominèrent les vizirs et autres agents du gouvernement et fournirent un nombre croissant d'intendants et de régisseurs. Parmi eux étaient Khalifa ben Ouaqqaça, son frère Abraham, son beau-frère Moïse ben Sebti, son cousin paternel Khalifa junior et d'autres encore.

Leur faveur durait depuis assez longtemps déjà, quand le sultan Youssef, devenu clairvoyant, porta sur eux plus d'attention et revint sur son opinion à leur sujet. Son secrétaire, chargé des affaires de l'État, Abou Mohammed Abdallah ben Abou Medien, s'étant aperçu de ce revirement, s'attacha à les desservir auprès du sultan et lui suggéra un moyen de les atteindre. Frappés brusquement de disgrâce, ils furent arrêtés incontinent et emprisonnés au camp du sultan, sous les murs de Tlemcen assiégée, en Chaban 701 (1er au 29 avril 1302); Khalifa l'aîné, son frère Abraham, Moïse ben Sebti avec ses frères, moururent dans les supplices et furent donnés en exemple. Cette disgrâce s'étendit à leurs familiers et leurs parents; le sultan ne fit d'exception qu'en faveur de Khalifa le jeune dont il eut pitié et qui fut mis à mort par la suite dans les circonstances que nous raconterons. Leurs partisans furent poursuivis et le gouvernement se trouva purifié de leur souillure et de la honte qu'y avait apportée leur autorité dans les affaires; toutes choses sont en la main de Dieu le Très-Haut.

Dans le courant de l'année 703 (15 août 1303 — 3 août 1304) et pendant que se poursuivait le siège de Tlemcen, mourut Othman ben Yaghmorassen, après l'absorption d'une tasse de lait dans laquelle, dit-on, il aurait versé du poison afin d'échapper à la honte de la défaite. Les Beni

Abdelouad se groupèrent aussitôt pour proclamer son fils Mohammed ben Othman et se disposèrent sous sa direction à continuer la résistance, comme si leur roi Othman n'était pas mort. Le sultan Youssef fut douloureusement affecté en apprenant la fin tragique d'Othman et frappé d'étonnement par le courage de son peuple après sa mort.

Ibn El Ahmer viole son pacte et le raïs Abou Saïd s'empare de Ceuta.

Mohammed Ibn El Ahmer, connu sous le nom d'Alfaqih (le jurisconsulte), était mort en 701 (6 septembre 1301-25 août 1302) et avait eu pour successeur son fils Mohammed connu sous le nom d'El Makhlouâ (le déposé), dont le secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben El Hakim Rondi accaparait la direction des affaires.

Le premier acte de Mohammed El Makhlouâ, dès son accession au pouvoir, fut d'arriver à la conclusion d'un traité d'alliance avec le sultan Youssef. Dans ce but, il lui envoya en ambassade le vizir de son père, Abou Soltan Abdelaziz ben Soltan Dani, et son propre vizir et secrétaire Abou Abdallah ben El Hakim. Ils se rendirent auprès du sultan Youssef, en son camp sous les murs de Tlemcen et en reçurent un accueil honorable et cordial. Il renouvela avec eux le traité d'alliance amicale et ils s'en retournèrent au port d'embarquement, satisfaits du succès de leur mission. Le sultan leur avait demandé de lui fournir un renfort d'hommes de pied et d'archers choisis parmi les soldats d'Andalousie ayant l'expérience de la guerre dirigée contre les places fortes et de la défense des villes frontières et forteresses des confins. Ils lui donnèrent satisfaction ; mais par la suite, des rivalités vinrent troubler la concorde entre les parties ; Ibn El Ahmer viola le

pacte et, à l'imitation de ses ancêtres, revint à l'alliance du roi chrétien contre les Musulmans du Maghreb. Il signa un traité avec Herando, fils de Sancho, de la famille des Alphonse rois de Castille [1] — Dieu les abandonne — puis il donna mission à son cousin le raïs Abou Saïd Fredj ben Ismaïl, seigneur de Malaga, d'imaginer un stratagème pour enlever par surprise la ville de Ceuta. Abou Saïd Fredj ben Ismaïl s'y employa en s'associant certains fonctionnaires de cette ville, de la famille des Beni El Azfi. De connivence avec eux, il put lancer sa flotte et ses troupes contre Ceuta et prendre les habitants au dépourvu; puis il réunit les Beni El Azfi et leur suite et les embarqua sur des navires. Transportés à Malaga, puis à Grenade, ils furent reçus en grande pompe par Ibn El Ahmer qui leur assigna un de ses palais et leur servit des subsides. Ils y demeurèrent assez longtemps, puis s'en retournèrent en Maghreb, comme nous le rapporterons.

Le raïs Abou Saïd prit le gouvernement de Ceuta, organisa les confins de la province et en renforça les défenses. La nouvelle de ces événements qu'il considérait comme très graves irrita profondément le sultan Youssef. En conséquence, il confia à son fils, l'émir Abou Salem Ibrahim, une nombreuse armée composée de contingents pris dans les tribus du Rif et de Taza, avec mission d'assiéger Ceuta. Le prince n'eut aucun succès et revint ayant été battu; le souverain, très irrité par cet échec, éloigna son fils qui vécut dans la disgrâce jusqu'à la mort du sultan — Dieu lui fasse miséricorde. La rupture d'Ibn El Ahmer eut lieu en l'année 703 (15 août 1303 — 3 août 1304).

1. Ferdinand, fils de Sancho et petit-fils d'Alphonse X.

Othman ben Aboul Ala se révolte dans les montagnes des Ghomara.

Othman ben Aboul Ala Idris ben Abdallah ben Abdelhaq, appartenait à la famille mérinide régnante et il accompagnait le raïs Abou Saïd lorsque celui-ci était venu d'Espagne s'emparer de Ceuta. Par la suite, il se mit en état de révolte dans les montagnes du Rif et se posa en prétendant au trône. Il parcourut le pays pendant un certain temps et réussit à soumettre Tigissas, Arzila, Larache et finalement le Qçar Ketama[1], semant l'agitation et le désordre, jusqu'au jour où il passa en Espagne. Il y obtint la direction des expéditions militaires et déploya une grande valeur dans la guerre contre l'ennemi, comme nous le rapporterons, s'il plait à Dieu.

En l'année 703 (15 août 1303-3 août 1304), le sultan Youssef, qui assiégeait Tlemcen, fit partir pour les villes saintes la caravane des pèlerins du Maghreb qu'il organisa avec un soin particulier. Il lui donna une escorte de Zenata comptant cinq cents cavaliers parmi les plus vaillants et écrivit au maitre de l'Égypte, qui était alors le sultan Ennacer Mohammed ben Qalaoun, descendant de Saladin et appartenant à la dynastie des Mamelouks Ayoubites connue sous le nom de Bahrites, lui recommandant les pèlerins du Maghreb. Il lui envoyait en même temps des présents où figuraient en grand nombre des chevaux de race arabe, des montures de sang et autres richesses du Maghreb; on dit que ces chevaux ou montures étaient au nombre de quatre cents. En même temps, il confiait à la caravane des pèlerins, pour être remis au sanctuaire de la Mecque, un volumineux exemplaire du *Coran* qu'il

1. Autre nom d'El Qçar El Kébir.

avait fait copier avec le plus grand soin et recouvrir d'une enveloppe incrustée de perles et de pierres précieuses.

Le sultan Youssef, Dieu lui fasse miséricorde, assista à la mise en route de la caravane des pèlerins du Maghreb et des présents dont elle était chargée. Elle fut réunie en l'année 704 (4 août 1304 — 23 juillet 1305) et comptait un nombre considérable de pèlerins et de cavaliers dont le sultan confia la direction à Abou Zeïd El-Ghaffari. Le départ de Tlemcen eut lieu en Rabia premier de la dite année 704 (2 au 31 octobre 1304). Dans le courant du mois de Rabia second qui suivit, revint le premier groupe de pèlerins qui avaient emporté l'exemplaire du *Coran* et les présents; ils étaient accompagnés du chérif de la Mecque Sid Lebida ben Abou Nomay qui se rendait auprès du sultan Youssef. Ce chérif était en querelle avec le sultan turc d'Égypte parce qu'il avait arrêté ses deux frères Homeïdha et Romeïta après la mort de leur père Abou Nomay, seigneur de la Mecque. Le sultan Youssef le reçut avec les plus grands honneurs, affichant à son égard la plus haute considération. Il lui donna ensuite licence de parcourir les provinces du Maghreb, d'en visiter les monuments et les châteaux, après avoir invité les gouverneurs à le traiter avec tous les égards et la pompe dus à sa haute personnalité. Ce chérif revint auprès du sultan, à Tlemcen, au cours de l'année 705 (24 juillet 1305 — 12 juillet 1306) puis s'en retourna à la Mecque.

En Chaban de la même année 705 (16 février — 16 mars 1306) Abou Zeïd El Ghaffari, qui dirigeait le deuxième groupe des pèlerins, était de retour, apportant au sultan Youssef l'hommage de vassalité des chérifs de la Mecque, le sultan d'Égypte les ayant offensés par l'arrestation de leurs frères; tel était le motif qui les faisait agir. Ils lui envoyaient en présent une étoffe provenant du voile de la Kaaba que le sultan apprécia fort et dont il se fit un

vêtement qu'il portait sous ses habits, en signe de vénération, le vendredi et les jours de fête.

Quant au roi d'Égypte Ennacer, il répondit aux présents du sultan Youssef en lui envoyant des produits des pays d'Orient les plus curieux, en fait d'étoffes rares et d'animaux tels que l'éléphant, la girafe et autres spécimens qu'il confia à une ambassade composée de membres de son gouvernement. Cette ambassade quitta le Caire à la fin de l'année 705 (juillet 1306) et parvint au camp du sultan à Mançoura en Djoumada second 706 (8 décembre 1306 — 5 janvier 1307).

Le sultan salua avec joie l'arrivée des ambassadeurs, envoya des cavaliers à leur rencontre et, après les avoir accueillis avec de grands honneurs, les envoya en Maghreb visiter le pays, ainsi qu'il était d'usage à l'égard des personnages de leur importance.

Le sultan Youssef mourut sur ces entrefaites et eut pour successeur son petit-fils Abou Tabet. Ce prince entoura des plus grands égards le départ des ambassadeurs égyptiens et les combla de cadeaux. Ils quittèrent le Maghreb pour retourner dans leurs pays en Doul Hijja 707 (23 mai 1308 — 20 juin 1308). En traversant le pays des Beni Hassan, en Rabia 708 (21 juillet — 18 août 1308) ils furent attaqués dans la campagne par des Bédouins qui les dépouillèrent. Ils regagnèrent l'Égypte ayant vu la mort de près, mais ils s'abstinrent dès lors d'envoyer des ambassades en Maghreb et de s'intéresser à ce pays, alors que les souverains maghrébins pendant longtemps, après ces événements, ne cessèrent d'envoyer des membres de leur gouvernement en Égypte, où ils étaient bien accueillis, mais sans que les cadeaux qu'ils recevaient fussent accompagnés de missives d'aucune sorte.

Récit de la mort du sultan Youssef, Dieu lui fasse miséricorde.

Le sultan Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaq, Dieu lui fasse miséricorde, avait parmi ses serviteurs et ses esclaves un eunuque nommé Saada qui lui venait d'Abou Ali El-Miliani, à l'époque où il gouvernait Marrakech en son nom. Au début de son règne, le sultan Youssef laissait les eunuques vivre au milieu de sa famille et admettait leur service dans les appartements occupés par ses parentes et ses épouses. Mais un jour, ayant conçu des doutes sur certains d'entre eux, il en emprisonna quelques-uns, parmi lesquels Anbar qui était leur chef, et les éloigna tous du service intérieur de la famille royale. Ces mesures en les frappant d'effroi pervertirent leurs dispositions et cet eunuque, obéissant aux suggestions de son âme perfide, décida d'attenter à la vie du sultan. Il se rendit auprès de lui tandis qu'il était dans une pièce de son palais et, ayant obtenu l'autorisation d'y pénétrer, il le trouva étendu sur son lit et venant de recevoir une application de teinture de henné. Il se jeta sur lui et le frappa de plusieurs coups qui lui déchirèrent les entrailles. Le meurtrier s'esquiva ensuite, poursuivi par des serviteurs qui l'atteignirent le soir même dans la région de Tessala[1]. Arrêté et ramené au palais, il fut massacré par les nègres et les valets. Le sultan Youssef attendit la mort jusqu'à la fin du jour ; il s'éteignit, Dieu lui fasse miséricorde, le mercredi 7 Doul Kaada 706 (10 mai 1307). Il fut mis en terre sur les lieux mêmes, puis, le calme revenu, transporté dans leur nécropole à Challa et enterré aux côtés de son aïeul ; les restes de son tombeau y sont encore visibles

1. Dans l'arrondissement actuel de Sidi Bel Abbès en Oranie.

à ce jour. Avec la mort du sultan Youssef se terminait l'investissement de Tlemcen où les Beni Yaghmorassen et leur nation les Beni Abdelouad, ainsi que le reste des habitants, étaient bloqués depuis une centaine de mois, comme nous l'avons rapporté. Ils supportèrent, durant cette longue période, des épreuves qu'aucun peuple n'a connues; ils en furent réduits à se nourrir de cadavres d'animaux, à manger des chats, des rats et même la chair des morts; ils détruisirent les plafonds de leurs maisons pour trouver du bois et faire du feu; les vivres montèrent à des prix exorbitants[1], tels les grains et autres denrées, et même ils devinrent d'une telle rareté que la mesure de blé qui contient douze livres et demie, atteignit le prix de deux mitsqals et demi d'or pur; un bœuf valait soixante mitsqals; un mouton sept mitsqals et demi. Quant à la chair des animaux morts, la livre atteignit pour le mulet

1. Le tableau suivant, indiquant approximativement les poids, mesures et monnaies de l'Afrique du Nord, aidera à comprendre la situation économique décrite par l'auteur.

Poids. — *Roll* : livre variable avec les pays et les objets.
Roll Attari : drogueries et marchandises, vaut 16 onces ou 0 kgr. 546.
Roll kaddari : fruits et légumes, vaut 18 onces ou 0 kgr. 614.
Roll Kebir : beurre, savon, huile, fruits secs, 24 onces ou 0 kgr. 819.
Roll Feddi : argent, or, perles, pierreries, 12 onces ou 0 kgr. 497.
Roboa : ou quart de la livre.
Ouqia : once ou 0 kgr. 33.
Habba : la plus petite unité dans la division de la livre.
Mitsqal : poids de 24 carats ou 4 mgr. 669 d'or;

Mesures. — *Çaa* : Céréales; varie de 5 à 8 doubles décalitres.
Modd : substances sèches, un quart de çaa.
Modd du Hedjaz : une livre un tiers.
Çahfa : écuelle pouvant contenir la nourriture de cinq hommes.

Monnaies. — *Dinar* : monnaie d'or, valait la piastre d'Espagne, soit 5 fr. 40. A valu à Alger (sultani d'or) de 6 à 12 francs.
Dirhem : monnaie d'argent pesant douze carats.
Qiral : poids de quatre grains ou *qemha*.
Qemha : la soixante-quatrième partie d'un dirhem.
Ouqia : monnaie de convention, mouzouna = 0 fr. 30.

et l'âne un mitsqal; le cheval dix mitsqals; la peau de bœuf mort ou épuisé, trente dirhems; le chat en bon état et le chien un mitsqal et demi; le rat et le serpent dix dirhems; la poule trente dirhems; les œufs se vendirent six dirhems la pièce et les passereaux de même; une once d'huile ou de beurre fondu douze dirhems; une once de graisse vingt dirhems, de sel dix dirhems, de bois dix dirhems également; un seul pied de chou trois huitièmes de mitsqal, de laitue vingt dirhems, de navet quinze dirhems; un concombre, un melon, quarante dirhems; le cornichon, trois huitièmes de dinar; la courge, trente dirhems; une figue ou une poire, deux dirhems.

Les assiégés ayant dépensé tout leur avoir, épuisé toutes leurs ressources, subissant de cruelles épreuves et ayant perdu leurs défenseurs, étaient décidés à une tentative désespérée, c'est-à-dire à faire une sortie et aller au-devant de la mort, lorsque la divine providence, grâce à une disposition inattendue, les délivra de l'étau qui les serrait à la gorge, en faisant mourir le sultan Youssef par la main de cet eunuque frappé de démence. C'est ainsi que Dieu ayant libéré les Beni Zian et leur nation des misères où ils étaient plongés, ils en sortirent comme des ressuscités de la tombe. Et dès lors, en souvenir de leur étonnante aventure, ils gravèrent sur leurs monnaies cette inscription: « Combien est proche la divine consolation. »

Ibn Khaldoun rapporte ce qui suit: « Notre maître Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahim Labli m'a raconté que le sultan Abou Zian ben Othman ben Yaghmorassen, au cours de la matinée du jour de leur délivrance, c'est-à-dire le mercredi sept Doul Kaada, après être resté plongé dans ses réflexions en l'une des salles de son palais, y avait convoqué Ibn Djehhaf, l'intendant des magasins à grain, pour lui demander ce qui restait dans les dépôts et dans les silos fermés. Il lui répondit qu'il n'y avait plus que l'approvisionnement pour la journée et le lendemain.

Le sultan lui recommanda le secret et, tandis qu'ils s'entretenaient à ce sujet, entra le frère du sultan, le prince Abou Hammou, qui, instruit par eux de la situation, baissa tristement la tête. Ils étaient assis consternés et silencieux, lorsque se fit entendre le pas lourd de l'intendante du palais qui était l'une des esclaves noires de la fille du sultan Abou Ishaq, la favorite de leur père. Elle venait du palais pour les entretenir et, les ayant salués, leur dit : « Celles qui vous sont les plus chères parmi les dames du palais et les filles des Beni Zian qui vous sont sacrées, vous font dire qu'elles ne peuvent continuer à vivre tandis que vos ennemis vous pressent de toutes parts, enflammés du désir de vous exterminer. L'instant de votre défaite est proche ; épargnez-nous donc la honte de la captivité ; hâtez notre fin et mettez un terme aux soucis que nous vous causons ; vivre dans l'abaissement est un supplice, vous survivre serait pour nous la pire de toutes les misères. »

« A ces mots, Abou Hammou se tournant vers son frère, lui dit, plein de tendresse : « Vous venez d'entendre la vérité, que comptez-vous faire d'elles ? »

« Il lui répondit : « O Moussa [1], laissez-moi un délai de trois jours ; peut-être Dieu voudra-t-il mettre un terme à nos épreuves ; mais, ce temps écoulé, vous n'aurez plus à me consulter sur leur sort, mais bien à leur faire ôter la vie par des juifs et des chrétiens. Vous viendrez alors vous joindre à moi, nous ferons une sortie avec notre peuple contre l'ennemi et affronterons ensemble la mort, à la grâce de Dieu. »

« Mais, Abou Hammou mécontent désapprouva tout ajournement des mesures qui s'imposaient, disant : « Par Dieu, je le jure, c'est la honte pour elles et pour nous-mêmes qui nous attend. » Ayant ainsi parlé, il

1. Le prince s'appelait Abou Hammou Moussa.

quitta son frère, très irrité, et le sultan Abou Zian éclata en sanglots.

« Je restai devant lui, dit Ibn Djehhaf, cloué sur place, jusqu'au moment où, vaincu, il s'endormit. A cet instant, je fus saisi de surprise par les gestes de mon garde qui se tenait à la porte et m'invitait à annoncer au sultan la présence d'un émissaire venant du camp des Mérinides et qui était sur le seuil du palais. Je ne pus lui répondre autrement que par gestes et le bruit léger que nous faisions ayant éveillé le sultan en sursaut, je l'informai de ce qui arrivait. Il manda aussitôt l'émissaire et celui-ci, dès qu'il fut en sa présence, lui dit : « Le sultan Youssef ben Yaqoub vient de mourir à l'instant même et je suis envoyé auprès de vous par son fils Abou Tabet. »

« Le sultan Abou Ziane apprit cette nouvelle avec joie et convoqua son frère et les personnes de leur suite. L'émissaire leur fit entendre ce qu'il avait dit de sa mission et qui était un événement parmi les plus extraordinaires que l'on connaisse. Dans sa communication, l'émissaire rapportait en outre qu'aussitôt la mort du sultan Youssef, ses proches parents comme ses frères, ses fils et petits-fils, entrèrent en compétition pour s'arracher le pouvoir ; que son petit-fils Abou Tabet groupa autour de lui les Beni Ourtadjen chez qui il avait des oncles maternels, il s'appuya sur eux et ils lui constituèrent un parti. C'est alors qu'il s'adressa aux Beni Zian pour leur demander de lui fournir du matériel de guerre et, dans le cas où sa tentative échouerait, de lui prêter leur assistance, ajoutant que si l'événement tournait en sa faveur, il lèverait le camp des Mérinides et quitterait le pays. Ils s'accordèrent avec lui sur ces offres et, quand il fut maître de la situation, il tint parole et leur rendit toutes les provinces du royaume que le sultan Youssef avait enlevées. Les Mérinides s'en retournèrent ensuite dans leur pays ; Dieu triomphe dans tout ce qu'il a décidé. »

Renseignements biographiques complémentaires sur le sultan Youssef.

Le sultan Youssef, Dieu lui fasse miséricorde, était de teint blanc, de taille avantageuse et beau de visage, avec le nez aquilin. Il inspirait le respect au point que nul n'aurait osé lui adresser la parole le premier. Généreux et plein de sollicitude pour ses sujets, il s'inquiétait de leur situation ; il était valeureux, perspicace, et avait une grande fermeté de caractère.

En vers :

« Une difficulté se présentait-elle, il la regardait en face ;

« Évoquait on une difficulté future, il se détournait. »

C'est lui qui, le premier, organisa l'empire des Beni Merine, le dota des ornements de la civilisation et lui conféra la pompe royale.

Il était d'accès difficile et l'on ne parvenait jusqu'à lui qu'au prix des plus grands efforts.

Parmi ses secrétaires, le plus éminent était Abou Mohammed Abdallah ben Abou Medien El Othmani ; parmi ses poètes, Aboul Hakam Malek ben El Morhil Sebti, Abou Fares Abdelaziz El Melzouzi, El Miknassi et d'autres encore ; Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Les événements marquants de ce temps-là sont les suivants :

L'année 656 (8 janvier — 28 décembre 1258) qui est celle de l'avènement du sultan Yaqoub ben Abdelhak, connut une abondance de biens telle que la farine se vendit à Fès et autres lieux un dirhem le quart, le blé six dirhems la çahfa[1] et l'orge trois dirhems ; quant aux farineux, ils

1. Plat pouvant contenir le repas de cinq personnes.

étaient sans valeur; pour un dirhem, on avait trois livres de miel, quarante oukias d'huile, trois livres de dattes; les raisins secs valaient un dirhem et demi le quart, les amandes se payaient un dirhem le çaa ; l'alose fraiche un qirat la pièce, la charge de sel un dirhem, la viande de bœuf un dirhem les cent ouqias, celle du mouton un dirhem les soixante-dix ouqias, un bélier valait cinq dirhems, et ainsi du reste.

En 661 apparut une comète dans la nuit du lundi au mardi douze Chaban (21 juin 1263) ; on put la voir chaque nuit à l'aurore, pendant environ vingt jours.

C'est en 664 (13 octobre 1265 — 1er octobre 1266) que le chérif et maître Hassan ben Qassem El Hassani, venant de Yambo dans le Hedjaz, émigra à Sidjilmassa ; ce chérif est l'ancêtre des Chorfa alaouites de Sidjilmassa souverains régnant actuellement au Maroc, Dieu rehausse leur pouvoir et perpétue leur gloire et leur noblesse. Quand nous parlerons de leur dynastie, nous ferons connaître, s'il plait à Dieu, les circonstances qui ont accompagné et occasionné l'émigration de ce chérif au Maroc.

En 666 (22 septembre 1267 — 9 septembre 1268), une somme de douze mille dinars et trois colliers d'une valeur dépassant cette somme, furent dérobés dans la caisse du trésor, à la citadelle de Fès.

C'est vers l'année 670 (9 août 1271 — 28 juillet 1272) que la poudre à canon fit son apparition ; ainsi que nous l'avons rapporté, le sultan Yaqoub ben Abdelhak l'utilisa à cette époque pour s'emparer de Sidjilmassa ; mais Dieu est le mieux informé de toutes choses.

En 677 (25 mai 1278 — 13 mai 1279) fut bâtie la mosquée cathédrale de Fès la neuve ; le samedi vingt-sept Rebia premier 679 (27 juillet 1280), y fut placé le lustre qui pesait sept quintaux et quinze livres et portait deux cent quatre-vingt-sept godets.

Dans le courant de la même année, une invasion de

sauterelles s'étendit au Maroc tout entier. Ces insectes dévorèrent les arbres et les récoltes, dépouillant le sol de toute verdure. Le prix du blé s'éleva à dix dirhems le çaa.

En 680 (22 avril 1281 — 10 avril 1282) fut établi le pont sur l'Oued Nedja et le pont de Maridj.

En 683 (20 mars 1284 — 8 mars 1285), le Maroc fut désolé par une grave sécheresse ; le pays n'avait pas encore reçu une goutte de pluie, lorsque le vingt-sept Ramadan, jour de la mort de la noble Ommelizz, fille de Mohammed ben Hazem El Alaouia des Beni Ali ben Asker, mère du sultan Youssef, Dieu dans sa miséricorde envoya une pluie abondante qui rendit la vie au pays.

La citadelle de Tétouan fut bâtie en 685 (27 février 1286-15 février 1287) et c'est dans le cours de la même année que sur l'Oued Fès on construisit la grande noria ; les travaux commencèrent en Redjeb (2 août au 21 septembre 1286) et la noria fonctionna dès le mois de Çafar de l'année suivante (18 mars — 15 avril 1287).

Dans le cours de cette même année 686, fut édifiée l'enceinte de Qçar El Medjaz, avec toutes ses portes en place, et créé le jardin d'El Maçara à Fès la neuve, ainsi que Dar El Beïdha dans cette même ville.

En l'année 689 (15 janvier 1290 — 3 janvier 1291), le vent d'Est soufflant sans interruption, occasionna une intense sécheresse qui se fit sentir jusqu'à la fin de l'année 690 (25 novembre 1291), époque où elle cessa par la grâce de Dieu. Dans le courant de cette même année mourut le maître vertueux Yaqoub ben El Achqar à El Kendratine, chez les Beni Bahloul de la banlieue de Fès. Il se pourrait que ce soit à cet Abou Yaqoub que l'on attribue la source thermale dont nous avons parlé au sujet de l'almohade El Mançour ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses. Dans le cours de cette même année fut bâtie la mosquée cathédrale de Taza, ainsi que la coupole de Meknès et ses dépendances.

Commémoration de la naissance du Prophète. — En l'année 691 et pendant le mois de Rabia premier (21 février — 21 mars 1292), le sultan Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaq donna des instructions pour que la naissance du Prophète fût commémorée dans l'ensemble du pays avec éclat. Il fit dès lors de cette commémoration une des fêtes que l'on célébra dans la généralité du royaume. Les instructions concernant cet objet avaient été envoyées de Çabra dans le Rif où se trouvait alors le sultan, en fin de Çafar de la dite année (20 février 1292) et le savant Abou Yahya ben Abou Çaber arriva ensuite avec la mission d'organiser la solennité à Fès. Avant le sultan Youssef, les Beni El Azfi, seigneurs de Ceuta, avaient eu le mérite de commémorer avec éclat la naissance du Prophète; ce sont eux les premiers qui auraient organisé en Maghreb les fêtes de ce noble anniversaire; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Il y eut une éclipse de soleil le dimanche vingt-neuf Redjeb 693 (26 juin 1294), un peu après midi; l'ombre s'étendit aux deux tiers du disque solaire. Le prédicateur Abou Abdallah ben Abou Çabar présida aux prières de circonstance qui se firent à la mosquée du quartier des Qaraouin à Fès et durèrent jusqu'à la fin du phénomène. A ce moment le prédicateur sortit du mihrab, lui fit face et, de là, prêcha et exhorta les assistants.

Dans le courant de la même année il fut fait défense à un certain nombre de notaires de Fès de recevoir les actes; le privilège ne fut maintenu qu'à quinze notaires ou experts seulement, alors qu'ils étaient précédemment au nombre de quatre-vingt-quatorze à en bénéficier. Cela eut lieu le lundi onze Choual 693 (4 septembre 1294).

En la même année sévirent une rigoureuse famine et une grave épidémie de peste; ces maux s'étendirent au Maghreb, à l'Ifriqïa et à l'Égypte; les morts étaient lavés par deux, trois et même quatre à la fois.

Le blé atteignit le prix de dix dirhems le *modd*, et la farine un dirhem les six onces. Le sultan prescrivit de transformer la mesure appelée çaa qu'il assimila au modd du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — et ces instructions furent exécutées à Fès par les soins du savant Abou Fares Abdelaziz El Melzouzi, le célèbre poète. Au début de l'année 694 (21 novembre 1294 — 9 novembre 1295), la situation s'améliora et les denrées baissèrent de prix dans l'ensemble du pays, en sorte que le blé se vendit vingt dirhems la çahfa.

En la même année eut lieu une éclipse de soleil qui fut totale; le disque solaire disparut entièrement et la nuit remplaça le jour, comme il arrive entre les deux époques appelées El Acha [1], et les étoiles apparurent. Les gens étaient agités, pleins d'angoisse et, si Dieu — Sa Majesté soit proclamée — n'avait dans sa bonté mis rapidement fin au phénomène, ils seraient morts d'effroi. Cela eut lieu après la prière du dohor [2], le mardi vingt-huit Doul Hijja 694 (8 novembre 1294).

Enfin, c'est en 700 (16 septembre 1300 — 5 septembre 1301) que le sultan Youssef édifia la ville de Mançoura sous les murs de Tlemcen dont il avait entrepris le siège, comme nous l'avons rapporté en détail; c'est de Dieu que vient toute assistance.

Le règne du sultan Abou Tabet Amer ben Abdallah ben Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaq — Dieu lui fasse miséricorde.

Nous avons rapporté ci-devant qu'Abou Amer Abdallah, fils du sultan Youssef, s'était séparé du parti de son père et vivait dans la province du Rif et le pays des Ghomara,

1. Du crépuscule à la nuit close.
2. Le milieu de la journée.

se transportant d'un lieu dans un autre, jusqu'au jour où il perdit la vie sur le territoire des Beni Saïd. Il laissa trois fils, dont l'un, Abou Tabet Amer ben Abdallah, est celui-là même qui fut élu après son aïeul; c'est-à-dire qu'à la mort du sultan Youssef à Mançoura — Dieu lui fasse miséricorde — son petit-fils Abou Tabet qui était de sa suite et avait des oncles maternels chez les Beni Ourtadjen, tribu habitant la région, se transporta chez eux, se posa en prétendant et obtint leurs suffrages. Ils se rangèrent autour de lui pour le soutenir et les cheikhs des Beni Merine ainsi que les Arabes qui étaient hors des murs de Mançoura, se prononcèrent également pour lui, le jeudi deuxième jour après la mort de son aïeul Youssef. Mais les serviteurs du sultan défunt, les vizirs et leurs partisans habitant Mançoura, proclamèrent de leur côté l'émir Abou Salem fils du sultan Youssef. La paix intérieure faillit se troubler chez les Mérinides et la concorde cesser d'exister entre eux. C'est alors que sans tarder, le sultan Abou Tabet, qui était énergique et entreprenant, envoya des propositions aux princes maîtres de Tlemcen Abou Zian et Abou Hammou, tous deux fils d'Othman ben Yaghmorassen, et négocia avec eux un traité aux termes duquel il s'engageait à quitter le pays avec ses troupes, à condition qu'ils lui fournissent du matériel de guerre et qu'en cas d'insuccès ils lui ouvrent leur porte et le recueillent auprès d'eux. Ils acceptèrent ces offres et Abou Hammou établit le traité avec ses conditions, dont celles du sultan Abou Tabet disant qu'il ne serait fait aucune injure à la ville de Mançoura édifiée par son aïeul; que les Beni Zian prenaient l'engagement d'en entretenir les mosquées et les palais; que ceux de ses habitants qui voudraient y demeurer n'en seraient empêchés par personne, attendu qu'ils s'y étaient fixés et habitués et s'y trouvaient à leur gré, ayant réuni des meubles et ustensiles, et jusqu'à ce matériel de rebut et autres choses qui

attachent l'individu, l'alourdissent et l'empêchent de se déplacer.

Abou Hammou souscrivit à toutes ces conditions, et le sultan Abou Tabet se consacra à assurer son pouvoir et à grouper les Beni Merine, pendant que la cause d'Abou Salem était perdue. Le sultan Abou Tabet rappela alors les soldats mérinides et les détachements de troupes qui étaient disséminés dans les places fortes orientales conquises par le sultan Youssef. Ils arrivèrent de tous côtés, ayant abandonné le pays à leurs maîtres les Beni Abdelouad.

Le sultan Abou Tabet fit mettre à mort son oncle paternel Abou Salem ben Youssef, puis l'oncle paternel de son père Abou Bekr ben Yaqoub avec deux autres personnes de sa famille et encore ceux dont il redoutait l'hostilité. Les autres parents du sultan, effrayés par sa rigueur, s'enfuirent et allèrent se réfugier auprès d'Othman ben Aboul Ala qui était en état de rébellion dans les montagnes des Ghomara depuis le règne du sultan Youssef. Ils entrèrent dans son parti qui s'en trouva renforcé, comme nous le rapporterons.

Le sultan Abou Tabet partit ensuite pour sa capitale de Fès, suivi par des soldats et des populations en groupes innombrables. Il célébra la fête des sacrifices de l'année 706 (14 juin 1307) pendant le trajet entre Tlemcen et Oudjda, puis repartit pour Fès où il entra le premier Moharrem 707 (3 juillet 1307), et quelque temps après il se rendit à Marrakech, comme nous le rapporterons.

Quand les Beni Yaghmorassen surent qu'Abou Tabet s'était éloigné d'eux, qu'il était dans la province de Marrakech, occupé à y combattre les rebelles à son autorité, ils se précipitèrent sur Mançoura qu'ils démolirent de fond en comble, dispersèrent ses restes et effacèrent ses traces, faisant place nette, comme si elle n'avait jamais existé.

La révolte de Youssef ben Mohammed ben Abou Aiad ben Abdelhaq et ce qu'il en advint.

En quittant Tlemcen, le sultan Abou Tabet s'était fait précéder de son cousin paternel El Hassan ben Amer ben Abdallah ben Yaqoub, avec mission de surveiller la marche des affaires tant à Fès que dans le Maghreb, d'y organiser l'administration, vider les prisons de leurs hôtes, réprimer les injustices et distribuer des subsides aux particuliers et au peuple, ce qui fut exécuté. Quand à son tour le sultan arriva à Fès, il désigna son autre cousin paternel Youssef ben Mohammed ben Abou Aiad ben Abdelhaq pour inspecter Marrakech et sa province dont il devait organiser l'administration sous sa surveillance. Ce prince se transporta à Marrakech, s'y installa et prit la direction des affaires ; mais il ne tarda pas à nourrir des projets ambitieux : il se fit des partisans, constitua de la cavalerie, réunit du matériel, déclara publiquement sa défection et fit mourir sous le bâton le gouverneur de Marrakech, El Hadj Es-Sâoud, en Djoumada second 707 (28 novembre — 26 décembre 1307) ; après quoi il se posa en prétendant. Le sultan Abou Tabet alors à Fès, instruit des agissements de son cousin, dépêcha contre lui son vizir Youssef ben Abdallah ben Aïssa ben Seoud ben Kherbache El Hechemi et Yaqoub ben Azenag, avec cinq mille cavaliers. Ils se dirigèrent sur Marrakech et Youssef ben Mohammed ben Abou Aiad se porta à leur rencontre pour leur livrer bataille. Il traversa l'Oum Errebia et se rencontra avec eux sur la rive orientale de cette rivière. Battu, l'émir Youssef ben Abou Aiad regagna Marrakech poursuivi par le vizir ; rentré dans la ville, il fit mettre à mort un groupe de soldats chrétiens qui s'y trouvaient, captura leurs enfants et s'enfuit à

Aghmat. Il n'y demeura pas et se réfugia dans les montagnes des Heskoura auprès de leur chef Makhlouf ben Hennou El Heskouri. Moussa ben Saïd Çobeïhi avait tenté de le rejoindre en franchissant l'enceinte d'Aghmat, mais il fut rejoint et capturé.

Le sultan Abou Tabet entra à Marrakech le quinze Redjeb 707 (10 janvier 1308) et fit arrêter tous les Aouraba qui s'étaient associés à la rébellion d'Ibn Abou Aiad. Quant à Makhlouf ben Hennou El-Heskouri à qui Ibn Abou Aiad était allé demander asile, il refusa de le protéger contre le sultan ; bien mieux, il l'appréhenda au corps avec huit de ses principaux partisans et les envoya enchaînés à Abou Tabet qui était à Marrakech. Ils furent tous mis à mort sur la même place, après avoir été bâtonnés de façon exemplaire. La tête d'Ibn Abou Aiad envoyée à Fès fut promenée dans les rues et accrochée aux remparts de la ville.

Abou Tabet poursuivit ensuite tous les partisans d'Ibn Abou Aiad qui avaient pris part à ses agissements. Il en arrêta à Marrakech plus de six cents qui furent mis en croix sur les murs d'enceinte, depuis la porte de la ville appelée Bab Errobb, jusqu'au bastion de Dar El Horra Azzouna. Il en fit exécuter le même nombre à Aghmat.

Le quinze Chaaban 707 (9 février 1308), Abou Tabet partit pour combattre le chef des Seksioua et ramener à l'obéissance le territoire environnant Marrakech. Il installa son camp à Tamezouart où le chef des Seksioua vint faire sa soumission, offrir des présents et s'acquitter des devoirs de l'hospitalité. Le sultan Abou Tabet l'accueillit favorablement, puis il envoya son caïd Yaqoub ben Azenag, avec un corps de trois mille cavaliers, dans le pays des Haha, pour attaquer les tribus Zegna. Elles s'enfuirent devant lui et s'enfoncèrent dans le Sud où elles disparurent sans laisser de traces. Le caïd Yaqoub ben Azenag s'en revint au camp du sultan en lui annonçant que le

calme et la sécurité étaient revenus dans le pays. Le sultan Abou Tabet regagna alors Marrakech où il entra le premier Ramadan 707 (24 février 1308). Le quinze du même mois, il en sortit de nouveau pour se rendre à Rabat. Il traversa le pays des Cenhadja et passa la rivière Oum Errebia sur un pont de bateaux, attendu qu'elle était alors très grosse. Continuant sa route, il rencontra en Tamesna des Arabes Djochem des Khlot, Sefian, Beni Djaber et Acem par qui il se fit accompagner jusqu'à Anfa, ayant refusé de les laisser repartir comme ils le lui avaient demandé. Quand il se fut installé dans cette ville, il convoqua leurs cheikhs et, les ayant réunis, il en arrêta soixante et les fit incarcérer dans les prisons d'Anfa ; vingt d'entre eux, coupables d'agissements criminels et d'attentats sur les routes, furent décapités et mis en croix sur les murs de la ville. Le sultan repartit ensuite, fit son entrée à Rabat le vingt sept Ramadan 707 (21 mars 1308) et y célébra les fêtes de la clôture du jeûne. Il fit mettre à mort et crucifier, sur les murailles des deux villes riveraines[1], trente malfaiteurs arabes coupables de crimes à main armée et d'attentats sur les routes. Le quinze choual (9 avril 1308), il se remit en route pour aller châtier les Arabes Riah cantonnés à Abou Touil, dans la campagne de l'Azghar et dans la région du Hebet. Il assouvit la vieille haine de sa famille contre ces Arabes[2] et en extermina un certain nombre dont il captura les enfants et confisqua les biens, puis s'en retourna à Fès où il entra le quinze Doul Kaada 707 (7 mai 1308). Il y célébra la fête des sacrifices, et en repartit pour se rendre à Ceuta, comme nous le rapporterons.

1. Rabat et Salé.
2. Allusion à l'opposition faite par les Riah aux premières entreprises des Beni Merine.

La campagne du sultan Abou Tabet dans le pays des Ghomara ; il assiège Othman ben Aboul Ala à Ceuta.

Nous avons dit qu'Othman ben Aboul Ala avait accompagné le raïs Abou Saïd Ibn El Ahmer venu d'Espagne pour s'emparer de Ceuta, sous le règne du sultan Youssef, puis, qu'il s'était révolté dans les montagnes des Ghomara et, ayant fait acte de prétendant, avait subjugué le pays. Le sultan Youssef, informé de ses agissements et considérant la gravité de la situation, comptait sur la chute prochaine de Tlemcen pour y parer, mais la mort l'avait enlevé avant la réalisation de ces projets ; et quand, devenu maître du pouvoir, le sultan Abou Tabet entra à Fès, la rébellion de Youssef ben Mohammed ben Bouaiad à Marrakech le détourna d'Othman ben Abou Ala. Il envoya alors contre lui son cousin paternel Abdelhaq ben Mohammed ben Abdelhaq. Parti à sa rencontre le quinze Doul Hijja 707 (6 juin 1308), Othman ben Aboul Ala le battit et captura toute sa milice chrétienne. Ce combat avait coûté la vie à Abdelouahad ben El Foudoudi, l'un des personnages du gouvernement appelés aux fonctions de vizir. Après ce succès, Othman ben Aboul Ala, qui était plein de vaillance, alla s'emparer de Qçar Ketama et de la région qui en dépend.

C'est après ces événements que le sultan Abou Tabet revint de sa campagne de Marrakech au cours de laquelle il avait effacé toute trace de rébellion et rétabli l'ordre dans le pays. Il décida de se rendre chez les Ghomara pour y détruire le parti d'Ibn Aboul Ala qui menaçait d'ébranler son pouvoir et enlever à Ibn El Ahmer la ville de Ceuta. Car cette place était devenue le point d'appui de tous les membres dissidents de la famille du sultan qui allaient s'établir en Espagne au titre de champions de la foi.

En conséquence, Abou Tabet quitta Fès après la fête des sacrifices de l'année 707 (3 juin 1308) et se rendit à Qçar Ketama. Il y demeura trois jours après lesquels, ayant été rejoint par les tribus Beni Merine, des Arabes et des archers venus de toutes les régions, il passa son armée en revue et se dirigea vers les montagnes des Ghomara. Othman ben Aboul Ala avait fui devant le sultan et se retirait sur Ceuta ; Abou Tabet le poursuivait et dans sa marche atteignit la forteresse d'Aloudane dont il s'empara de vive force et où il captura près de cent personnes. Il atteignit ensuite le pays de Demna sur le littoral, extermina les hommes, captura les femmes et les enfants et fit du butin. Les habitants de cette région s'étaient soumis à Ibn Aboul Ala et l'avaient amené à El Qçar au centre de leur pays, l'y avaient largement hébergé et comblé d'honneurs, puis étaient entrés avec lui à El Qçar et à Arzila où ils avaient pillé les biens des habitants. Le sultan Abou Tabet, après ces opérations, se porta sur Tanger où il entra en Moharrem 708 (21 juin au 20 juillet 1308). Ibn Aboul Ala s'était retranché dans Ceuta avec ses alliés des Beni El Ahmer. Le sultan Abou Tabet envoya ses troupes faire des incursions sur le territoire de Ceuta où elles se répandirent par groupes et firent du butin.

C'est alors qu'eut lieu la fondation de la ville de Tétouan par le sultan Abou Tabet, en vue d'y établir ses troupes et d'investir Ceuta, ainsi que le rapportent Abn Abi Zara et Ibn Khaldoun.

Cette cité est Tétouan l'ancienne, dont la citadelle, comme nous l'avons rapporté, avait été bâtie en 685 (27 février 1286 — 15 février 1287) aux débuts du règne du sultan Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaq ; après lui, le sultan Abou Tabet fondait la ville sur le même emplacement, en Moharrem 708 (20 juin à 20 juillet 1308). Elle ne comportait que des constructions légères telles celles des villages, seule la citadelle était faite de matériaux solides. Tétouan

resta peuplée jusqu'au commencement de l'année 900 (2 octobre 1494 — 20 septembre 1495) où elle fut détruite. On la releva de ses ruines environ quatre-vingt-dix ans après cette date, ainsi que nous le rapporterons en détail, s'il plaît à Dieu le Très-Haut.

On a prétendu que le mot Tittaouin est un nom composé des deux termes *tit* qui en langue berbère veut dire source, et *ouin*, employé pour le vocatif comme par exemple pour dire : « ô un tel », etc. ; on expliquait cette dénomination par ce fait qu'au début de sa fondation on plaçait des vigies sur les remparts afin d'éviter les surprises de l'ennemi et, de nuit comme de jour, les gardes s'interpellaient au cri de : tittaouin, tittaouin ! » c'est-à-dire : « ayez l'œil au guet », car tel est bien le cri des sentinelles, et cette expression serait restée comme nom à la ville. Ceci paraît une explication populaire sans valeur ; il en est de même des dires d'aucuns qui prétendent que *tit* signifie œil et *ouin* paupière, le tout ayant le sens de « paupière de l'œil », mais il y a ici une inversion des termes propre à certaines langues étrangères et cette explication encore est sans fondement ; mais Dieu le Très-Haut est le mieux informé [1].

Alors qu'il entreprenait les travaux de construction de la ville de Tétouan, le sultan Abou Tabet envoya le chef des jurisconsultes de sa cour, Abou Yahya ben Çabar, en ambassade auprès d'Ibn El Ahmer, maître de Ceuta, pour l'inviter à lui faire abandon de cette place ; il se retira ensuite dans la citadelle de Tanger pour y attendre la réponse d'Ibn El Ahmer. C'est sur ces entrefaites qu'Abou Tabet fut atteint par la maladie dont il devait mourir. Il s'éteignit le dimanche huit Çafar 708 (28 juillet 1308) et fut enterré hors des murs de Tanger ; ses restes furent par la suite transportés et inhumés dans la nécropole de

1. Tétouan est Tittaouine dans la prononciation indigène, pluriel de *tit* qui signifie source en langue berbère.

ses ancêtres à Challa où son tombeau est encore visible, Dieu les reçoive tous dans le sein de sa miséricorde.

Le règne du sultan Abou Rabia Soleïman ben Abou Amer Abdallah ben Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaq. Dieu lui fasse miséricorde.

Le sultan Abou Tabet étant mort, son oncle paternel Ali ben Youssef, connu sous le nom d'Ibn Zoreïqa, qui était celui de sa mère, fit acte de prétendant. C'est ce personnage qui avait fait mourir les cheikhs des Maçmouda d'après les instructions de la lettre d'Ibn El Miliani, comme nous l'avons exposé. Mais les membres de l'assemblée des Beni Merine qui disposaient de l'autorité, se déclarèrent pour Abou Rabia ci-dessus mentionné, frère d'Abou Tabet, et ils le proclamèrent.

Son avènement étant assuré, le nouveau sultan fit arrêter son oncle paternel Ali ben Zoreïqa et l'enferma dans la prison de Tanger où il mourut en 710 (31 mai 1310-19 mai 1311).

Abou Rabia distribua des dons, fit des présents et se concilia ainsi le peuple et les notables. Son autorité étant alors bien assise, il se transporta à Fès et rappela les troupes du camp de Tétouan qu'il se concilia également, dès leur arrivée, par des largesses.

Après le départ de Tanger du nouveau sultan, Othman ben Abou Ala était sorti de Ceuta à la tête d'une nombreuse armée et s'était mis à sa poursuite dans l'intention d'attaquer son camp la nuit, par surprise. Mais les soldats d'Abou Rabia étaient sur leurs gardes et se tenaient en selle au cours de la nuit pendant laquelle Othman les rencontra et les attaqua près d'Aloudan. Ils le battirent et capturèrent son fils avec un grand nombre de soldats, tandis que d'autres furent tués. Abou Rabia remporta

dans la circonstance un succès sans égal. C'est alors qu'Abou Yahya ben Abou Çabar revint d'Espagne après avoir conclu la paix avec Ibn El Ahmer, roi de Grenade.

Ces événements inspirèrent de vifs regrets à Othman ben Aboul Ala; désespérant du succès en Maghreb, il passa, avec ceux de ses parents qui l'entouraient, en Espagne où il fut chargé de la direction des expéditions militaires. Il combattit l'ennemi avec succès et s'éleva à une haute situation en Andalousie, au point de rivaliser, par l'autorité qu'il avait acquise et les tributs qu'il recevait, avec les Beni El Ahmer, rois du pays. Il n'était pas loin de les supplanter et leur inspirait les plus graves soucis.

Leur querelle durait depuis longtemps déjà, lorsque les Beni El Ahmer, changeant de tactique, se prirent à le flatter et à lui accorder de grands égards, dans des circonstances que nous n'avons pas à rapporter ici. Nous citerons cependant, à titre d'exemple, un fait qui édifiera le lecteur. Lorsque mourut Othman ben Abou Ala, on grava sur la pierre de son tombeau cette épitaphe: « Ci-gît le chef des défenseurs, le brave des braves, le plus grand de tous, le lion intrépide et courageux, l'altissime, le protecteur de l'Islam, le capitaine des escadrons victorieux aux prouesses fameuses, aux succès retentissants, le maître des légions, debout aux portes du paradis et à l'ombre des épées, le glaive de la guerre sainte exterminateur des ennemis, le lion par excellence, l'homme aux grands desseins, au ferme courage, le héros au cœur noble, l'excellent, le vaillant, l'intrépide, l'accompli, le sanctifié, feu Abou Saïd Othman fils du cheikh éminent, magnanime, grand, noble, illustre et gratifié de la clémence divine Aboul Ala Idris ben Abdelhaq. » Othman ben Aboul Ala mourait âgé de quatre-vingt-huit ans, il avait, au cours de cette longue existence, consacré chaque jour son temps à la guerre sainte et on lui attribuait sept cent trente-deux expéditions militaires. Il voua toute sa vie au service de Dieu, comme

champion de la Foi, zélé combattant et grand maitre de l'administration de la guerre, déployant dans la lutte contre les Infidèles une fermeté soutenue, brisant leurs rangs de son élan comme une vague torrentielle ; gratifié par la grâce de Dieu le Très-Haut de faveurs insignes plus célèbres encore que les allégories courantes, jusqu'au jour de sa mort — Dieu lui fasse miséricorde — où il descendit au tombeau, la poussière des batailles lui servant de suaire, sentinelle toujours vigilante contre le roi des infidèles et ses phalanges. Il mourut comme il avait vécu ; Dieu le prit dans la mêlée du combat et le rappela à lui dans sa gloire d'élu, alors que vaillant et bienheureux, héros de la guerre sainte et des combats, de son glaive il menaçait encore la tête du roi chrétien. Ce qui prouve la sainteté de ses desseins et son désintéressement méritoire, c'est que sa disparition laissa les habitants de l'Andalousie en proie aux plus vives appréhensions. Sa mort eut lieu le dimanche deux Hijja 730 (16 septembre 1330), Dieu lui fasse miséricorde.

Après avoir quitté Tanger, le sultan Abou Rabia se dirigea sur Fès où il fit son entrée le onze Rebia premier 708 (29 août 1308). Il y célébra l'anniversaire de la naissance du Prophète et fit des largesses à cette occasion. Les affaires de l'État étaient alors en bonne voie et la puissance de l'empire bien établie. Le sultan conclut un traité de paix avec le roi de Tlemcen, Abou Hammou Moussa ben Othman ben Yaghmorassen, puis il demeura dans sa capitale en toute quiétude, jouissant des avantages de sa puissance.

De son temps, le prix de toutes choses augmenta ; toutefois, les moyens d'existence s'étant multipliés ainsi que les sources de bien-être, les propriétaires exigèrent de hauts prix pour leurs immeubles, ce qui occasionna une hausse très marquée. C'est ainsi que la plupart des maisons à Fès se vendirent jusqu'à mille dinars d'or pur. La

construction des immeubles devint par suite très active et l'émulation porta les gens à édifier des palais élevés ornés de sculptures, de revêtements de faïence et de marbre. Le luxe s'étendit aux vêtements de soie, aux montures de race, aux mets recherchés, aux parures d'or et d'argent ; ce fut une ère de progrès et d'avancement dans les arts ; toutes choses sont dans la main de Dieu le Très-Haut.

La disgrâce du savant secrétaire Abou Mohammed Abdallah ben Abou Medien suivie de l'extermination des juifs Beni Ouaqqaça.

Le savant et brave Abou Mohammed Abdallah ben Abou Medien Choaïb ben Makhlouf appartenait aux Beni Abou Othman, tribu des Ketama voisine d'El Qçar El Kebir. Il était d'une famille de savants adonnés à la piété, qui avaient servi les Beni Merine à l'époque où ayant pénétré dans le Maghreb, ils en avait fait la conquête. Cet Abou Mohammed était un des familiers du sultan Youssef ben Yaqoub qui lui avait confié le soin d'opposer son sceau sur les missives royales, lui avait donné la mission de fixer l'impôt foncier, de contenir les agents du gouvernement et d'exécuter les décisions prises contre eux ou en leur faveur et en avait fait un confident pour qui il n'avait rien de secret.

Après la mort du sultan Youssef, son successeur Abou Tabet ajouta encore à la situation et aux prérogatives de ce personnage qu'il éleva au-dessus de tous les autres.

Le successeur de ce prince, son frère Abou Rabia, le traita comme avaient fait ses devanciers et Abou Mohammed ben Abou Medien porta seul la charge de son gouvernement.

Les juifs Beni Ouaqqaça attribuaient la disgrâce qui les avait frappés sous le règne du sultan Youssef, aux agis-

sements d'Abou Mohammed. Khalifa le jeune avait échappé au massacre des siens, comme nous l'avons rapporté et, après son avènement, le sultan Abou Rabia l'avait employé à un certain service dans son palais. Il se consacra aux travaux qui lui étaient confiés, ce qui lui permit de s'élever et de parvenir jusqu'à la personne du sultan. Il n'eut plus dès lors d'autre but que de compromettre Abou Mohammed ben Abou Medien. Il avait appris que le sultan Abou Rabia voyait en secret une femme des gens de sa suite; cela au dire de certaines personnes de qui il tenait le propos. Il insinua alors au sultan qu'Ibn Abou Medien portait contre lui une accusation relativement à sa fille; que son cœur était enflammé de colère; qu'il songeait à s'emparer du gouvernement et attendait une occasion pour y associer les cercles politiques.

Le sultan qui le croyait véridique fut vivement impressionné par ses médisances; car il redoutait le ressentiment d'Ibn Abou Medien en raison de l'influence considérable dont il jouissait dans le gouvernement; aussi voulait-il prévenir les événements. Dans sa hâte à écarter les effets de la haine de son vizir, le sultan Abou Rabia invita discrètement le commandant de la milice chrétienne à le mettre à mort. Cet officier parti à sa recherche le découvrit près du cimetière du cheikh Abou Bekr ben Amran. Il le suivit et le frappa par derrière d'un coup qui le jeta face contre terre; puis il le décapita et porta sa tête au sultan Abou Rabia. Le vizir Soleïman ben Irzigan, admis à pénétrer auprès du sultan et voyant devant lui la tête d'Ibn Abou Medien, fut frappé de douleur par la perte de cet homme et de regret pour la place considérable qu'il occupait dans le gouvernement. Il révéla au sultan la fourberie du juif et lui fit connaître l'étendue de sa perfidie en lui montrant une lettre qu'Ibn Abou Medien l'avait prié de remettre au sultan. Dans cette missive, il se justifiait et affirmait sous serment qu'il avait été calomnié. Le

sultan comprit alors la trahison du juif et se repentit de son erreur, alors que le mal était sans remède. Il fit aussitôt périr Khalifa ben Ouaqqaça, ainsi que tous les siens qui participaient à ses services et leur infligea une mort propre à servir d'exemple.

Les habitants de Ceuta violent leur pacte avec les Beni El Ahmer et reviennent à la soumission aux Beni Merine.

Les habitants de Ceuta avaient pris en dégoût l'autorité des Andalous qu'ils supportaient avec contrainte, surtout depuis qu'Othman bel Aboul Ala les avait quittés et avait traversé la mer pour aller faire la guerre aux chrétiens, comme nous l'avons rapporté. Le sultan Abou Rabia ayant eu connaissance de leurs dispositions, s'empressa de profiter de l'occasion qui s'offrait. En conséquence, il donna à son homme de confiance, Tachefin ben Yaqoub El Ouattassi, le frère de son vizir Abderrahman ben Yaqoub, le commandement d'une nombreuse troupe comprenant des Beni Merine et tous les contingents de l'armée et l'envoya à Ceuta. Il partit en toute hâte et alla poser son camp aux environs de la ville. Dès que les habitants connurent son arrivée, leurs notables se consultèrent, proclamèrent les Beni Merine et se mirent en état de rébellion contre les partisans d'Ibn El Ahmer qu'ils chassèrent de la ville. Tachefin ben Yaqoub s'en empara le dix Çafar 709 (20 juillet 1309) et arrêta le commandant de la citadelle Abou Zakaria Yahya ben Melila, ainsi que le chef de la marine Aboul Hassan ben Kamacha, et le commandant des troupes Omar ben Rahho ben Abdallah ben Abdelhaq qui était de la famille régnante. Tachefin fit aussitôt parvenir au sultan Abou Rabia la nouvelle de ces événements qui fut accueillie de tous avec la plus grande joie.

De son côté, Ibn El Ahmer en fut péniblement affecté, car il redoutait les soldats des Mérinides et les troupes du Maghreb depuis qu'ils avaient atteint le port de mer et en étaient devenus les maitres. Revenant alors sur ses précédentes dispositions, il pensa devoir faire la paix avec le sultan Abou Rabia dont la puissance lui en imposait, tandis que le roi chrétien lui infligeait de cruels tourments sur son propre territoire et les incursions des Mérinides étant propres à couvrir la partie occidentale de son royaume. Le sultan des Beni El Ahmer, qui était alors Aboul Djoyouche Naçr ben Mohammed, frère d'El Makhlouâ à qui il avait succédé, s'empressa d'envoyer une ambassade demander la paix au sultan Abou Rabia et solliciter sa protection, lui offrant en présent Algésiras, Ronda et leurs défenses, pour l'amener à entreprendre la guerre sainte. Abou Rabia accueillit ses offres, conclut la paix sur les bases proposées par Ibn El Ahmer et lui demanda sa sœur en mariage. Il la lui donna et Abou Rabia lui expédia des renforts, des approvisionnements en vue de la guerre sainte, ainsi que des chevaux de main et des subsides, sous la conduite de son homme de confiance Othman ben Aïssa El Yernyani, frère de son vizir Ibrahim ben Aïssa. La protection née de ce traité dura sans interruption jusqu'à la mort du sultan Abou Rabia, Dieu lui fasse miséricorde.

Le vizir Abderrahman ben Yaqoub El Ouattassi se révolte contre le sultan Abou Rabia et proclame Abdelhak ben Othman ; les causes de ces événements.

Depuis que la paix était conclue entre le sultan Abou Rabia et Ibn El Ahmer et qu'une alliance matrimoniale avait scellé leur amitié, des envoyés d'Ibn El Ahmer venaient fréquemment à Fès auprès du sultan. Parmi ces

sultan comprit alors la trahison du juif et se repentit de son erreur, alors que le mal était sans remède. Il fit aussitôt périr Khalifa ben Ouaqqaça, ainsi que tous les siens qui participaient à ses services et leur infligea une mort propre à servir d'exemple.

Les habitants de Ceuta violent leur pacte avec les Beni El Ahmer et reviennent à la soumission aux Beni Merine.

Les habitants de Ceuta avaient pris en dégoût l'autorité des Andalous qu'ils supportaient avec contrainte, surtout depuis qu'Othman bel Aboul Ala les avait quittés et avait traversé la mer pour aller faire la guerre aux chrétiens, comme nous l'avons rapporté. Le sultan Abou Rabia ayant eu connaissance de leurs dispositions, s'empressa de profiter de l'occasion qui s'offrait. En conséquence, il donna à son homme de confiance, Tachefin ben Yaqoub El Ouattassi, le frère de son vizir Abderrahman ben Yaqoub, le commandement d'une nombreuse troupe comprenant des Beni Merine et tous les contingents de l'armée et l'envoya à Ceuta. Il partit en toute hâte et alla poser son camp aux environs de la ville. Dès que les habitants connurent son arrivée, leurs notables se consultèrent, proclamèrent les Beni Merine et se mirent en état de rébellion contre les partisans d'Ibn El Ahmer qu'ils chassèrent de la ville. Tachefin ben Yaqoub s'en empara le dix Çafar 709 (20 juillet 1309) et arrêta le commandant de la citadelle Abou Zakaria Yahya ben Melila, ainsi que le chef de la marine Aboul Hassan ben Kamacha, et le commandant des troupes Omar ben Rahho ben Abdallah ben Abdelhaq qui était de la famille régnante. Tachefin fit aussitôt parvenir au sultan Abou Rabia la nouvelle de ces événements qui fut accueillie de tous avec la plus grande joie.

De son côté, Ibn El Ahmer en fut péniblement affecté, car il redoutait les soldats des Mérinides et les troupes du Maghreb depuis qu'ils avaient atteint le port de mer et en étaient devenus les maîtres. Revenant alors sur ses précédentes dispositions, il pensa devoir faire la paix avec le sultan Abou Rabia dont la puissance lui en imposait, tandis que le roi chrétien lui infligeait de cruels tourments sur son propre territoire et les incursions des Mérinides étant propres à couvrir la partie occidentale de son royaume. Le sultan des Beni El Ahmer, qui était alors Aboul Djoyouche Naçr ben Mohammed, frère d'El Makhlouâ à qui il avait succédé, s'empressa d'envoyer une ambassade demander la paix au sultan Abou Rabia et solliciter sa protection, lui offrant en présent Algésiras, Ronda et leurs défenses, pour l'amener à entreprendre la guerre sainte. Abou Rabia accueillit ses offres, conclut la paix sur les bases proposées par Ibn El Ahmer et lui demanda sa sœur en mariage. Il la lui donna et Abou Rabia lui expédia des renforts, des approvisionnements en vue de la guerre sainte, ainsi que des chevaux de main et des subsides, sous la conduite de son homme de confiance Othman ben Aïssa El Yernyani, frère de son vizir Ibrahim ben Aïssa. La protection née de ce traité dura sans interruption jusqu'à la mort du sultan Abou Rabia, Dieu lui fasse miséricorde.

Le vizir Abderrahman ben Yaqoub El Ouattassi se révolte contre le sultan Abou Rabia et proclame Abdelhak ben Othman ; les causes de ces événements.

Depuis que la paix était conclue entre le sultan Abou Rabia et Ibn El Ahmer et qu'une alliance matrimoniale avait scellé leur amitié, des envoyés d'Ibn El Ahmer venaient fréquemment à Fès auprès du sultan. Parmi ces

ambassadeurs se trouva un jour un certain viveur adonné aux amusements et aux plaisirs de la table, qui se laissa voir étant sous l'empire de la boisson, en sorte que son intempérance fut connue du public. Or, le sultan Abou Rabia avait relevé de ses fonctions le cadi de Fès, Abou Ghaleb El Maghili, et l'avait remplacé par le maitre et savant Aboul Hassan Zerouili, connu sous le nom d'Eççaghir, qui a annoté le texte de la Modawana et qui poursuivait avec rigueur les libertins. On lui amena un jour cet Andalou en état d'ivresse et il le déféra aux adoul qui, ayant dûment constaté qu'il était pris de boisson et sentait l'alcool, en témoignèrent par devant le cadi. Ce magistrat lui appliqua les peines édictées par la loi divine et le fit flageller sans rémission. Enflammé de colère, l'Andalou se plaignit au vizir Abderrahman ben Yaqoub El Ouattassi qu'en langue zenatienne on appelait Rahhou, et lui découvrit son dos strié par le fouet, se plaignant d'un tel traitement infligé à un ambassadeur.

Le vizir trouva l'incident fâcheux, puis l'orgueil du crime s'empara de lui [1] et peut-être nourrissait-il quelque inimitié contre le cadi. Il prescrivit aux hommes de sa garde de le lui amener humilié et il se proposait de le traiter avec rigueur. Ils s'empressèrent d'aller l'arrêter, mais le cadi alla se réfugier dans la grande mosquée et appela les Musulmans à son aide. Le peuple se souleva contre les estafiers du vizir, l'agitation se propagea et la révolte devint générale. Le sultan apprenant ce qui se passait s'empressa de rétablir l'ordre ; ayant mandé les agents du vizir, il fit tomber leurs têtes et les donna en exemple à ceux qui seraient tentés de les imiter, Dieu l'en récompense.

Le vizir garda secrète sa pensée intime et entra en relations avec El Hassan ben Ali ben Abou Telaq des Beni

1. Allusion au verset 202 du chapitre II du *Coran*. V. trad. *Kazimirski*, p. 30.

Asker ben Mohammed qui était parmi les cheikhs des Beni Merine, de ceux ayant voix au conseil; en même temps, il s'insinua auprès du général commandant la milice chrétienne, Gonsalve, qui avait la haute main sur l'armée et détenait à lui seul toutes les forces militaires. La milice chrétienne jouissait de certaines prérogatives auprès du vizir, aussi lui donnait-elle la préférence sur le sultan. Il invita les Chrétiens à rejeter la souveraineté d'Abou Rabia et à porter au pouvoir Abdelhaq ben Othman ben Mohammed ben Abdelhaq, le chef de famille royale et son plus vaillant représentant. Ils le reconnurent selon son désir et menèrent leur projet à bonne fin, en plein accord.

Le samedi 23 Rebia second 710 (18 septembre 1310), le vizir avec son général chrétien et leurs partisans s'enfuirent et allèrent s'installer à l'extérieur de la ville nouvelle, où, après avoir publié leur défection et pris toutes les mesures nécessaires, ils proclamèrent leur sultan Abdelhaq, en présence de l'assemblée. Ceci fait, ils portèrent leur camp sur la rive la plus éloignée de l'Oued Sebou, puis gagnèrent la région de Taza, dont ils occupèrent la citadelle. Ils se mirent ensuite à recruter des soldats et à correspondre par lettre avec les notables personnages des Beni Merine et des Arabes qu'ils invitaient à proclamer leur sultan et à entrer dans leur parti. D'autre part, ils envoyèrent une députation au roi de Tlemcen Abou Hammou Moussa ben Othman ben Yaghmorassen, dont ils sollicitaient l'assistance, lui demandant des renforts et des subsides. Abou Hammou s'abstint et demeura sur la réserve, attendant les événements.

Le sultan Abou Rabia, tenu au courant de tous ces agissements, partit en campagne contre les rebelles et fit marcher en avant Youssef ben Aïssa El Hechemi et Omar ben Moussa El Foudoudi à la tête d'une nombreuse armée de Beni Merine, tandis que de sa personne il se

tenait avec l'arrière-garde. Lorsque Abdelhaq et le vizir apprirent son entrée en campagne, ils abandonnèrent Taza et se portèrent sur Tlemcen, pensant que le sultan ne les poursuivrait pas. Quant à Abou Hammou, il se félicita de son abstention à leur prêter assistance et ils perdirent tout espoir d'en obtenir du secours. De sorte qu'Abdelhak ben Othman et son vizir se sentant perdus, passèrent en Espagne. El Hassan ben Ali s'en revint avec ses compagnons auprès du sultan Abou Rabia, dont ils avaient obtenu le pardon. Abderrahman ben Yaqoub mourut peu après en Espagne.

Installé à Taza, le sultan Abou Rabia porta remède à la situation et fit disparaître les traces de la scission qui s'était produite, en poursuivant les rebelles et leurs partisans dont les uns furent mis à mort et les autres emmenés en captivité. Le sultan tomba malade sur ces entrefaites et mourut à Taza même, après quelques jours de maladie, entre les deux moments de l'acha, la veille du mercredi, dernier jour de Djoumada second 710 (23 novembre 1310). Il fut enterré au cours de la même soirée dans la cour de la grande mosquée de Taza, Dieu lui fasse miséricorde.

Le règne du sultan Abou Saïd Othman ben Yaqoub ben Abdelhak, Dieu lui fasse miséricorde.

Ce sultan était un prince instruit, de caractère doux et de mœurs pures, généreux, modeste, et qui s'abstenait de répandre le sang. Son surnom était Essaïd Bifadhl Allah (Fortuné par la grâce de Dieu). Sa mère, femme bien née, se nommait Aïcha et était la fille de l'émir Abou Atia Mohelhel ben Yahya des Khlot.

Le sultan Abou Rabia étant mort à Taza à la date ci-dessus indiquée, son oncle paternel Abou Saïd le jeune,

c'est-à-dire Othman, fils du sultan Youssef, insista longuement pour obtenir le pouvoir, se livrant à mille démarches, prenant diverses attitudes, mais sans aucun résultat. Les vizirs et les cheikhs se réunirent, alors qu'une partie de la nuit était écoulée, et se consultèrent sur le parti à prendre. Leur choix s'arrêta sur Abou Saïd l'aîné, c'est-à-dire Othman, fils du sultan Yaqoub ben Abdelhaq. Ils le convoquèrent et le proclamèrent au cours de cette même nuit. Son élection étant assurée, le nouveau sultan envoya des lettres invitant les provinces à le proclamer et chargea son fils aîné, l'émir Aboul Hassan Ali ben Othman, de gagner Fès. Ce prince y entra le premier jour de Redjeb 710 (24 novembre 1310), occupa le palais impérial et prit possession du trésor et des richesses qui s'y trouvaient.

Dès le lendemain, le sultan Abou Saïd fut intronisé, en dehors de la ville de Taza, par les Beni Merine, l'ensemble des Zenata, les Arabes, les soldats, les gens de la suite, les serviteurs et esclaves, les artisans, les savants, les hommes vertueux, les chefs des populations, les notables et les gens du peuple. Il prit en mains le pouvoir que la majorité venait de lui reconnaître et distribua des dons et cadeaux. Il fit rechercher les contrôles de l'armée, mit un terme aux atteintes portées à la loi, abaissa le taux des taxes et des droits, ouvrit les portes des prisons et supprima les redevances annuelles que les habitants de Fès payaient au gouvernement pour leurs jardins, et ainsi s'améliora la situation de ses sujets sous son règne.

Le 20 Redjeb de la même année (13 décembre 1310) le sultan leva son camp et vint s'établir dans sa capitale à Fès où il reçut les députations de toutes les régions du Maghreb venant lui apporter leurs compliments.

En Doul Qaada, il se rendit à Rabat pour étudier la situation de la région, régler les affaires intéressant ses habitants et créer une flotte en vue de la guerre sainte. Il y célébra la fête des sacrifices, prit en mains les affaires du

pays et ordonna la mise en chantier à l'arsenal de Salé, des bâtiments qu'il destinait à la guerre contre les Chrétiens.

De retour à Fès, il donna à son frère l'émir Aboul Baqa Yaïche en 711 (20 mai 1311 — 8 mai 1312), le gouvernement des villes fortes d'Espagne, Algésiras et Ronda, et des forteresses qui en dépendaient.

En 713 (28 avril 1313 — 16 avril 1314), il se rendit dans la région de Marrakech où la situation était troublée par la défection de Addi ben Hennou des Heskoura. Le sultan Abou Saïd attaqua ce rebelle, l'assiégea pendant un certain temps, enleva sa position de vive force et, l'ayant capturé, l'envoya chargé de fers à Fès où il fut emprisonné dans un souterrain. Le sultan revint ensuite à Fès, victorieux, Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de toutes choses.

L'expédition du sultan Abou Saïd dans la région de Tlemcen.

Les Mérinides avaient pris en haine le roi de Tlemcen Abou Hammou pour le peu d'empressement qu'il avait montré dans l'affaire d'Abdelhaq ben Othman et de son vizir Rahhou ben Yaqoub El Ouattassi, ainsi que pour les facilités qu'il leur avait données de passer en Espagne et pour sa trahison en la circonstance. Car, aux termes du traité de paix conclu avec Abou Rabia, il était tenu de les arrêter et de les expédier sur-le-champ au sultan. Ils en gardèrent rancune à Abou Hammou. Aussi quand le sultan Abou Saïd fut maître de son royaume, qu'il eut subjugué la région de Marrakech et en eut terminé avec le Maghreb, décida-t-il une expédition contre Tlemcen.

Il partit, en conséquence, en l'année 714 (17 avril 1314-6 avril 1315) et, parvenu sur les rives de la Molouia, il donna le commandement de deux ailes d'une armée con-

sidérable à ses deux fils Aboul Hassan et Abou Ali, puis, les ayant fait partir en avant, suivit de sa personne avec l'arrière-garde. Il pénétra dans cet ordre sur le territoire des Beni Abdelouad qu'il ravagea de toutes parts, détruisit les cultures et alla attaquer la place d'Oudjda qui reçut les plus rudes coups, mais put lui résister. Il se porta ensuite sur Tlemcen et posa son camp à El Melab aux abords de la ville. Abou Hammou se retrancha derrière ses murs et le sultan Abou Saïd subjugua les campagnes environnantes et leurs forteresses qu'il ravagea et saccagea. Il soumit les montagnes des Beni Iznassen, portant aux habitants des coups sensibles, et termina cette campagne à Oudjda. Son frère Aboul Baqa Yaïche qui l'accompagnait, inquiété par des doutes qu'il avait sur les dispositions du sultan à son égard, s'enfuit du camp d'Oudjda et alla se réfugier à Tlemcen auprès d'Abou Hammou. Quant au sultan Abou Saïd, il renonça à demeurer sur le pied de guerre et gagna Taza. Il envoya son fils l'émir Abou Ali à Fès où ce prince se mit en état de rébellion contre son père, comme nous le rapporterons.

La rébellion de l'émir Abou Ali contre son père le sultan Abou Saïd et ses causes.

Le sultan Abou Saïd avait deux fils : l'aîné, issu d'une esclave abyssine, s'appelait Aboul Hassan Ali ben Othman, et le cadet, fils d'une captive européenne, s'appelait Abou Ali Omar ben Othman. Ce dernier était le préféré du sultan qui, lors de son avènement, le choisit comme héritier présomptif, alors qu'il était encore imberbe. Il l'investit du titre d'émir, lui constitua un groupe de familiers attachés à sa personne, lui donna des secrétaires et lui prescrivit l'emploi d'un sceau pour sceller ses écrits, ne négligeant rien pour l'entourer de tout l'appareil de l'autorité

et de la royauté et lui donnant comme vizir Ibrahim ben Aïssa El Yerniani qui était un des personnages les plus considérables du gouvernement.

Aboul Hassan, le fils aîné du sultan, était animé de la plus entière piété filiale. Quand il vit l'inclination de son père pour son frère Abou Ali, il fit de même, se mêla à la suite du jeune prince par soumission à son père et empressement à partager ses sentiments.

L'émir Abou Ali vécut ainsi, échangeant des missives avec les seigneurs des contrées voisines à qui il faisait des cadeaux et qui lui en envoyaient; il eut ses étendards et constitua des contrôles où il inscrivait les uns et rayait les autres, accordant ou supprimant des faveurs, se comportant enfin comme s'il gouvernait l'empire à lui seul.

Vers la fin de l'année 714 (mars 1315) le sultan Abou Saïd revenant de Tlemcen s'était arrêté à Taza et avait envoyé ses deux fils à Fès. L'émir Abou Ali, dès qu'il se fut établi dans cette capitale, conçut le projet de se révolter contre son père. Ses complices lui conseillèrent d'attendre une occasion favorable pour le surprendre et s'emparer de sa personne; mais le jeune prince, dans son impatience de hâter la marche des événements, refusa, se mit publiquement en état de rébellion et se posa en prétendant au pouvoir. Il fut aussitôt suivi par le peuple habitué à lui obéir, en raison de l'autorité que lui avait donnée son père, et il posa son camp dans la ville nouvelle pour combattre le sultan.

Abou Saïd avait quitté Taza avec ses troupes, mais n'avançait qu'avec hésitation. C'est alors que se modifièrent les sentiments de l'émir Abou Ali pour son vizir Ibrahim ben Aïssa. Il le soupçonnait de correspondre avec son père et chargea Omar ben Iekhlef El Foudoudi de l'arrêter. Le vizir s'étant rendu compte de ce qui se tramait contre lui s'empara de la personne d'El Foudoudi et alla se ranger dans le parti du sultan Abou Saïd qui lui fit très bon ac-

cueil. Déjà l'émir Aboul Hassan avait rejoint son père et abandonné son frère. Ses troupes se trouvant renforcées par l'arrivée de ces deux personnages, le sultan leva le camp et se porta contre son fils Abou Ali. Quand les deux armées se trouvèrent en présence à El Meqarmeda, entre Fès et Taza, les troupes du sultan se débandèrent et lui même, atteint d'une blessure, alla se réfugier à Taza. Abou Ali le poursuivit et vint l'y assiéger. On dit aussi qu'Aboul Hassan n'aurait rejoint son père qu'après la défaite.

Des personnages de la cour intervinrent entre le sultan et son fils Abou Ali pour les réconcilier, le père devant abdiquer en faveur de son fils et se contenter de gouverner Taza et sa province seulement. Le sultan accepta et cette transaction entre eux fut conclue publiquement en présence des cheikhs arabes et zenata et des habitants de différentes contrées.

L'émir Abou Ali s'en revint ensuite à Fès, revêtu du pouvoir souverain sur le Maghreb et des députations et proclamations lui vinrent successivement de toutes parts, en sorte que son autorité se trouva bien établie.

Peu après, Dieu témoigna sa clémence au sultan Abou Saïd en le rétablissant dans ses droits par des voies inattendues de la façon suivante : après son retour à Fès, l'émir Abou Ali fut atteint d'une indisposition et son état s'aggrava au point de laisser craindre une issue fatale. La population, qui redoutait des troubles que pourrait occasionner sa mort, alla se ranger autour de son père le sultan Abou Saïd à Taza. Il en fut de même des principaux personnages du gouvernement qui vinrent le rejoindre et l'engagèrent à profiter des circonstances pour rétablir la situation. Il partit de Taza et tous les Beni Merine, les soldats et des hommes d'armes, vinrent le rejoindre dans la ville nouvelle qu'il assiégea. Il construisit une maison pour sa résidence et accorda à son fils l'émir Abou Hassan ce qu'il avait précédemment accordé à son frère Abou Ali,

c'est à-dire qu'il le fit reconnaître comme héritier présomptif et lui délégua des pouvoirs.

Quand l'émir Abou Ali se renditcompte du fâcheux état de ses affaires, il proposa à son père une réconciliation aux termes de laquelle il obtiendrait comme compensation Sidjilmassa et sa province. Il reçut une réponse favorable et le sultan ayant exécuté sa promesse, il se transporta à Sidjilmassa en l'année 715 (7 avril 1315-25 mars 1316). Il y constitua un gouvernement important dont l'autorité s'étendait sur les régions méridionales, organisa des archives et des contrôles, se créa des partisans, recruta des cavaliers, prit à son service des chameliers arabes des Maqil et s'empara de forteresses sahariennes et des châteaux forts du Touat, de Tigourarine, de Tamentit et autres lieux.

Quant au sultan Abou Saïd, il entra à Fès la neuve, s'installa dans son palais, rétablit les affaires de son royaume et plaça son fils l'émir Aboul Hassan dans l'un de ses châteaux appelé Dar El Beïdha. Il lui abandonna l'exercice du pouvoir en toute indépendance, l'autorisa à avoir des vizirs et des secrétaires, à sceller ses missives avec un sceau particulier et autres prérogatives qu'il avait précédemment accordées à son frère. Les différentes régions du Maghreb envoyèrent au sultan des députations lui apportant leur proclamation et leurs habitants revinrent à la soumission.

En l'an 715 (7 avril 1315 — 25 mars 1316), le sultan Abou Saïd fit construire une porte en avant du pont d'Algésiras, puis entoura la ville d'une muraille protectrice. Il se rendit dans le cours de la même année à Marrakech, y demeura un certain nombre de jours et, après avoir mis de l'ordre dans les affaires du pays, s'en retourna dans la capitale.

En 718 (5 mars 1318 — 21 février 1319), le secrétaire Mendil ben Mohammed El Kinani tomba en disgrâce auprès du sultan, dans les circonstances suivantes. Lorsque

l'émir Abou Ali s'était révolté contre son père et l'avait déposé, ce Mendil était entré dans le parti du fils rebelle. Mais quand la situation de ce dernier fut compromise, Mendil revint à la soumission au sultan Abou Saïd qui le rétablit dans la charge qu'il occupait auparavant. Cependant l'émir Aboul Hassan lui gardait rancune pour avoir adhéré au parti de son frère et, de plus, ils étaient en rivalité. Or, Mendil avait tenté maintes fois de rendre Aboul Hassan favorable à la cause de son frère et de l'amener à le servir. Aboul Hassan avait gardé le secret sur ces agissements jusqu'à l'époque où, son frère Abou Ali étant éloigné à Sidjilmassa, il se trouva un jour dans la salle du conseil seul avec son père, et put lui faire le procès de Mendil. Il était arrivé fréquemment que le secrétaire avait irrité le sultan par des paroles ou des propos arrogants prononcés en public. L'impression qu'en gardait le sultan et les suggestions de son fils Aboul Hassan décidèrent Abou Saïd à disgrâcier son secrétaire. Il donna des ordres en conséquence à son fils Aboul Hassan qui procéda à son arrestation, confisqua tous ses biens, mit fin à sa carrière et, après l'avoir soumis durant quelques jours à la torture, le fit étrangler dans sa prison. On dit aussi qu'il le laissa mourir d'inanition. C'est ainsi qu'il finit et disparut. Son père Abou Abdallah Mohammed El Kinani est celui-là même que le sultan Yaqoub ben Abdelhaq avait envoyé à l'époque de la prise de Marrakech en ambassade auprès d'El Mostancer le Hafcide, d'où il était revenu avec des cadeaux, en compagnie d'une députation de Tunisiens. Abou Abdallah s'était montré plein d'attentions pour eux, jusqu'à citer El Mostancer dans son prêche en la chaire de Marrakech, ce qui combla de joie les membres de la députation tunisienne, comme nous l'avons rapporté avec détails. Son fils Mendil grandit sous la protection de la dynastie mérinide et il advint de ce personnage ce que nous venons de raconter.

Une ambassade venue d'Espagne sollicite l'aide du sultan Abou Saïd contre le roi chrétien ; les suites de cette démarche.

Les rois mérinides avaient interrompu leurs expéditions militaires en Espagne pendant un certain temps, c'est-à-dire depuis le règne du sultan Youssef ben Yaqoub, que le siège de Tlemcen avait retenu pendant les dernières années de son règne. Ses petits-fils, après lui, avaient détenu le pouvoir pendant une courte durée consacrée au rétablissement des affaires du Maghreb et l'ennemi, sur l'autre rive du détroit, avait profité de cette trêve, pour empiéter sur le territoire des musulmans et s'acharner sur leurs villes frontières ; car la proximité des Beni Merine d'Espagne le faisait souffrir à l'égal d'un os arrêté dans la gorge ou d'une épine piquée dans l'œil, ainsi que nous l'avons rappelé plus d'une fois.

Quand le sultan Abou Saïd monta sur le trône, il fut absorbé dès les débuts de son règne par les agissements de son fils Abou Ali en état de rébellion contre lui. Le roi chrétien profita des circonstances pour organiser des courses déprédatoires dans le pays et s'avança avec ses troupes jusqu'à Grenade, en l'année 718 (5 mars 1318-21 février 1319). Entre autres événements de cette époque, le roi Pedro, fils de Sancho, dont le nom Pedro était précédé de la particule *don*, que nous avons expliquée ci-devant, se rendit à Tolède et alla se jeter aux genoux de leur chef qu'on appelle le pape[1], qu'il supplia d'expulser tout ce qui restait de musulmans en Espagne. Étant bien raffermi dans ce projet, il fit ses préparatifs en conséquence avec le plus grand soin ; ses bagages furent

1. Il s'agit sans doute du primat d'Espagne ou de l'archevêque de Tolède.

transportés et amenés à destination ainsi que ses machines de guerre, son matériel de siège et ses approvisionnements. Avec ses troupes il vint s'établir aux environs de Grenade suivi par un autre chrétien du nom de Juan ; à eux se joignirent des rois au nombre de sept et même plus, dit-on, venus des extrémités de la Péninsule. Leurs soldats couvraient le pays et ils se proposaient d'expulser tous les musulmans demeurés en Espagne. On a estimé que leur armée comptait trente-cinq mille cavaliers et environ cent mille hommes de pied portant les armes.

Voyant ce qui se préparait, les Musulmans d'Espagne adressèrent un appel au sultan Abou Saïd. Une députation qu'ils lui envoyèrent se rendit auprès de lui à Fès ; elle comprenait de hauts personnages et des hommes éminents par leurs vertus ; entre autres le cheikh Abou Abdallah Tandjali, le cheikh Ibn Ezziat El Belchi, le cheikh Abou Ishaq ben Abou Elaç et autres. Le sultan Abou Saïd s'excusa, prétextant le rôle que jouait Othman ben Aboul Ala appartenant à la dynastie régnante et le rang qu'il occupait dans la famille royale. Car Othman, en effet, avait alors la direction des opérations militaires en Espagne, puisque sa mort n'eut lieu qu'en l'année 730 (25 octobre 1329 — 14 octobre 1330), comme nous l'avons déjà dit. Il leur offrit comme conditions de le lui livrer afin de pouvoir traverser le détroit et entreprendre la guerre contre l'ennemi, sans trouble ni désordres. « Livrez-le-nous tout entier, leur dit-il, et quand la guerre sainte sera achevée, nous vous le rendrons : cela pour préserver les Musulmans et par crainte de ce qui pourrait détruire leur union. »

Les députés andalous trouvèrent cette condition particulièrement dure, étant donné ce qu'ils savaient du caractère énergique d'Othman ben Aboul Ala et de l'indépendance que lui donnaient sa puissance et celle de sa famille. Leurs efforts ayant échoué, ils s'en retournèrent pleins d'affliction.

Il y avait longtemps que les Chrétiens pressaient la ville de Grenade et ils s'attendaient à en avoir raison, lorsque Dieu le Très-Haut desserra leur étreinte et par sa puissance repoussa leurs attaques, en permettant à Othman ben Aboul Ala de remporter sur eux une victoire qui fut la chose du monde la plus extraordinaire.

Le jour de mihradjan [1] qui était le cinq Djoumada premier 719 (24 juin 1319), Othman ben Aboul Ala se rendit au camp où étaient réunis ses soldats, fit un choix de deux cents hommes parmi les plus vaillants des Beni Merine et même plus, a-t-on prétendu, et partit avec eux dans la direction de l'armée des Chrétiens. Ceux-ci les voyant venir pensèrent qu'ils se déplaçaient pour tout autre chose que le combat, soit pour entrer en pourparlers, soit pour communiquer une missive ou autre chose du même genre. Quand ils furent en face du lieu où se tenaient debout le roi chrétien et son second, Juan, ils se précipitèrent sur eux et arrivèrent au corps à corps, au centre même de leur camp. Ils les terrassèrent ainsi que tous leurs gardes et aussitôt les soldats s'enfuirent en désordre. Mais dans leur fuite, ils trouvèrent la route barrée par des canaux d'eau potable aux abords du Xenil ; ils s'y jetèrent et périrent pour la plupart.

Leurs richesses furent enlevées et les Musulmans, au cours d'une poursuite de trois jours, en tuèrent encore et firent des prisonniers. Les habitants de Grenade se portèrent hors de la ville et réunirent un butin considérable qu'on a évalué à trente-trois quintaux d'or et quarante quintaux d'argent, le nombre des prisonniers capturés était de sept mille individus, selon le rapport d'un Grenadin adressé en Égypte. Parmi ces prisonniers se trouvaient la femme et les enfants du roi chrétien. Cette princesse offrit comme rançon, d'après ce que l'on a rapporté, la

1. Nom d'une fête saisonnière correspondant à notre Saint-Jean.

ville de Tarifa, Gibraltar et dix-huit forteresses, mais cette offre fut repoussée par les Musulmans. Il y a là, à mon sens, une erreur de jugement et une faute politique.

On a dit que cette expédition coûta aux Chrétiens plus de cinquante mille tués et qu'il en périt un nombre égal aux abords de la rivière où ils s'étaient égarés. Quant à ceux qui perdirent la vie dans les montagnes et les ravins, on ne les a pas dénombrés. Les rois chrétiens, au nombre de sept, furent parmi les tués ; on a donné aussi le chiffre de vingt-cinq princes. La vente des prisonniers, des captifs et des animaux capturés dura six mois.

La nouvelle de cette éclatante victoire se répandit dans tous les pays et ce qu'elle a de particulièrement extraordinaire c'est qu'elle ne coûta aux Musulmans que treize tués et même dix seulement, a-t-on prétendu.

Le corps du roi Pedro fut écorché et sa peau bourrée de coton, suspendue à la porte de Grenade où elle demeura plusieurs années.

La paix fut conclue avec les Chrétiens, sur leur demande ; Dieu le Très Haut est le mieux informé de toutes choses.

L'émir Abou Ali se révolte contre son père, le sultan Abou Saïd ; les suites de cette défection.

En l'an 720 (12 février 1320 — 30 janvier 1321) l'émir Abou Ali, seigneur de Sidjilmassa et des régions sahariennes, se mit en état de révolte contre son père le sultan Abou Saïd et, après avoir soumis le Sous, ambitionna la conquête de Marrakech. Le sultan confia à son fils Aboul Hassan la mission d'aller le combattre et partit de sa personne sur ses traces. Le sultan s'installa à Marrakech, rétablit l'ordre dans le pays environnant et en donna le commandement à Guendouz ben Othman qui était une créature de leur dynastie, puis il regagna sa capitale.

L'émir Abou Ali quitta de nouveau Sidjilmassa avec ses troupes au cours de l'année 722 (20 janvier 1322 — 9 janvier 1323), marcha rapidement sur Marrakech et s'en empara avant que Guendouz ait eu le temps de se mettre en état de défense ; puis, ayant capturé le gouverneur, il lui trancha la tête et la fit promener au bout d'une pique. Il devint par suite maître de Marrakech et de sa province.

En apprenant ces événements, le sultan Abou Saïd quitta sa capitale avec une armée, après avoir recruté des soldats, mis les affaires de l'État en bon ordre et fait des largesses. Son fils et héritier présomptif Aboul Hassan marchait en tête et le sultan suivait avec l'arrière-garde. Ils conservèrent cet ordre et atteignirent la Molouïa où ils apprirent qu'Abou Ali se disposait à les attaquer de nuit ; en conséquence, ils veillèrent et demeurèrent en selle. Une partie de la nuit venait de s'écouler lorsqu'Abou Ali prononça son attaque mais subit un échec et prit la fuite. Ils partirent à sa poursuite le lendemain ; or il s'était jeté dans les montagnes de l'Atlas où les difficultés du terrain obligèrent ses soldats à se disperser et où ils subirent des épreuves impossibles à décrire, au point que l'émir Abou Ali dut abandonner son cheval et marcher à pied. Ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'il échappa aux abîmes de l'Atlas et put regagner Sidjilmassa.

Le sultan Abou Saïd ramena l'ordre dans la province de Marrakech et en donna le commandement à Moussa ben Ali El Hintati. Ces succès portèrent au plus haut point la puissance du sultan Abou Saïd et ajoutèrent à la durée de son règne. Il se porta sur Sidjilmassa, mais l'émir Abou Ali lui opposa une attitude humble et soumise et sollicita une réconciliation et le retour à la paix. Le sultan, obéissant aux sentiments de l'affection extraordinaire qu'il nourrissait pour ce fils, accueillit ses offres et regagna sa capitale. L'émir Abou Ali demeura dans sa principauté du

Sud qu'il gouvernait encore lorsque mourut le sultan Abou Saïd. Il fut ensuite vaincu par son frère le sultan Aboul Hassan, comme nous le rapporterons, s'il plaît à Dieu.

La construction d'établissements d'instruction dans la capitale de Fès que Dieu garde.

Nous avons rapporté ci-devant que le sultan Yaqoub ben Abdelhaq, Dieu lui fasse miséricorde, avait bâti à Fès son collège et autres monuments précédemment signalés à l'attention du lecteur. Il leur avait attribué à titre de legs sacré les ouvrages de science envoyés par le roi chrétien Sancho à la suite de leur traité de paix. Il leur avait fait encore d'autres dons et ses fils, après lui, suivirent ce noble exemple. Ils édifièrent de nombreuses écoles, des hospices et des hôtelleries, dotés de revenus provenant de fondations spéciales avec affectation de subsides convenables pour l'entretien des étudiants. Ils contribuèrent de la sorte à la conservation du patrimoine scientifique qu'ils ont revivifié et relevé ; Dieu récompense leurs nobles desseins.

Le sultan Abou Saïd, Dieu lui fasse miséricorde, ordonna la construction de la Medrassa de Fès la neuve en l'année 720 (12 janvier 1320 — 30 janvier 1321). Quand cette construction qui était des plus belles et des plus soignées fut parachevée, il y attacha des lettrés chargés de la lecture du Coran et des savants pour y donner l'enseignement supérieur, chacun d'eux recevant chaque mois un traitement et des vivres, le tout alimenté par des fondations pieuses comprenant des champs et des villages. Il avait en vue, ce faisant, la grâce de Dieu et ses récompenses.

L'année suivante (31 janvier 1321 — 19 janvier 1322) son héritier présomptif l'émir Aboul Hassan fit édifier à

l'Ouest de la mosquée des Andalous à Fès, un collège qui est une merveille comme dispositions architecturales. Aux alentours du monument il fit construire une fontaine et une salle d'ablutions, ainsi qu'une hôtellerie pour le logement des étudiants. Le tout fut alimenté en eau par la source qui se trouve à l'extérieur de l'une des portes de Fès appelée Bab El Djedid. Il dépensa pour ces travaux des sommes considérables dépassant cent mille dinars. Il pourvut ensuite cet établissement d'étudiants, de lecteurs du Coran dont l'entretien était assuré par des fondations pieuses englobant de nombreux immeubles, il y attacha des savants chargés de l'enseignement et qui recevaient des vivres et des vêtements. Dieu le récompense pour le but qu'il se proposait.

En l'année 723 et le premier du mois de Chaban (5 août 1323), le sultan Abou Saïd, à son tour, fit bâtir le grand collège en face de la mosquée des Karaouin à Fès ; c'est ce collège qui est connu aujourd'hui sous le nom de Medrasset El Attarine. La construction fut dirigée par le cheikh Abou Mohammed Abdallah ben Qassem El Mezouar en la présence du sultan Abou Saïd en personne entouré de savants et de notables personnages, et c'est sous ses yeux que les travaux commencèrent et qu'ils furent terminés. C'est un des plus beaux monuments qui aient été édifiés par une dynastie, car aucun souverain avant lui n'en avait bâti de pareil. Il lui affecta une quantité d'eau déterminée à fournir par plusieurs sources des environs, le pourvut d'étudiants, y attacha un imam, des mouezzins et un personnel chargé de l'entretien. Des savants y donnaient l'enseignement et tous recevaient des émoluments et des vivres en abondance. Il fit l'acquisition d'un certain nombre d'immeubles qu'il constitua en fondations pieuses inaliénables. Il agissait ainsi en vue de Dieu le Très-Haut.

Nous citerons, s'il plaît à Dieu, les monuments du même

genre édifiés par son fils Aboul Hassan au cours de son règne, par son petit-fils Abou Inan et par d'autres aussi.

En résumé, les Beni Merine avaient de l'inclination pour les bonnes œuvres, ainsi que de l'attachement pour la science et ceux qui la cultivent. On en trouve la preuve dans les restes encore debout de leurs constructions comme leurs établissements d'instruction et autres, et c'est à eux qu'il conviendrait d'appliquer ces vers :

Si les rois veulent perpétuer le souvenir de leurs desseins,
Après eux, c'est sur l'éloquence des monuments qu'ils doivent compter,
Car si les édifices portent les signes de la grandeur,
Ils expriment aussi la grandeur d'âme du fondateur.

Notice sur les Beni El Azfi, seigneurs de Ceuta.

Nous avons rapporté ci-devant que le raïs Abou Saïd Fredj ben Ismaïl ben El Ahmer, seigneur de Malaga, avait surpris les habitants de Ceuta, s'était emparé des principaux personnages appartenant aux Beni El Azfi et les avait internés à Grenade en l'année 705 (24 juillet 1305 — 12 juillet 1306). Ils y étaient demeurés un certain temps pendant le règne du sultan Ibn El Ahmer connu sous le nom d'El-Makhlouâ. Lorsque le sultan mérinide Abou Rabia, s'étant emparé de Ceuta, en eut chassé les Beni El Ahmer, les Beni El Azfi lui demandèrent l'autorisation de revenir en Maghreb et de se rendre auprès de lui. Il les y autorisa et ils vinrent se fixer à Fès. Parmi eux, étaient Abou Zakaria Yahya et Abou Zid ben Abderrahman, tous deux fils d'Abou Taleb Abdallah ben Aboul Qassem Mohammed ben Aboul Abbas Ahmed El Azfi, personnages éminents par le caractère et les qualités morales, adonnés à la culture intellectuelle, et qui fréquentaient les cours donnés à la mosquée des Qaraouin de Fès. Or, le sultan Abou Saïd,

au temps où ses frères régnaient avant lui, y suivait lui-même l'enseignement du savant maître Aboul Hassan Eççaghir, et c'est ainsi qu'Abou Zakaria Yahya ben Abou Taleb s'attacha à sa personne, lui manifesta de l'amitié et de la sorte put se concilier ses bonnes grâces.

Cette influence s'exerça en faveur des Beni El Azfi quand le pouvoir échut au sultan Abou Saïd, il les traita généreusement, confia le gouvernement de Ceuta à Abou Zakaria et les autorisa à rentrer dans le pays de leurs ancêtres où ils avaient détenu l'autorité. Ils s'y transportèrent en l'année 710 (31 mai 1310 — 19 mai 1311) et y proclamèrent le sultan Abou Saïd qu'ils servirent fidèlement.

Quand le sultan Abou Saïd délégua ses pouvoirs à son fils Abou Ali, ce prince donna le gouvernement de Ceuta à Abou Zakaria Haiyoun ben Aboul Ala El Qorchi, après l'avoir enlevé à Abou Zakaria Yahya ben Abou Taleb qu'il fit venir à Fès. Il s'y rendit avec son père Abou Taleb et son oncle paternel Abou Hatem et ils devinrent les familiers du sultan. Abou Taleb mourut à Fès dans le même temps.

Ensuite eut lieu la rébellion de l'émir Abou Ali contre son père, comme nous l'avons rapporté. A cette occasion, Abou Zakaria ben Abou Taleb et son frère Abou Zeïd se joignirent au sultan Abou Saïd, adoptant son parti et abandonnant celui de son fils rebelle. Ils n'avaient pas cessé de se maintenir dans l'entourage du sultan quand l'émir Abou Ali ayant été atteint par la maladie, son père s'empressa d'aller l'assiéger à Fès, comme il a été dit. C'est alors que le sultan Abou Saïd confia pour la seconde fois à Abou Zakaria le gouvernement de Ceuta où il l'envoya avec mission de faire reconnaître son autorité dans la région. Abou Zakaria partit, laissant son fils Mohammed auprès du sultan, comme gage de soumission, puis, ayant pris en mains le commandement de sa principauté, il y proclama le sultan Abou Saïd. Il y avait deux ans qu'il

gouvernait dans ces conditions lorsque son oncle paternel Abou Hatem mourut à Ceuta en 716 (26 mars 1316 — 15 mars 1317). C'est alors qu'Abou Zakaria ben Abou Taleb, rejetant l'autorité du sultan Abou Saïd, rétablit l'indépendance dont avaient joui ses ancêtres, avec un conseil local. Il fit venir d'Espagne Abdelhaq ben Othman qui s'était révolté contre le sultan Abou Rabia avec le vizir Abderrahman El Ouattassi. Il répondit à son appel et Abou Zakaria lui confia la direction de la guerre, pensant faire de lui un agent de désunion chez les Mérinides du Maghreb, affaiblir ainsi leurs forces et se soustraire au poids de leur autorité.

Tous ces faits arrivèrent aux oreilles du sultan Abou Saïd qui organisa contre Ceuta une armée de soldats mérinides dont il donna le commandement au vizir Ibrahim ben Aïssa El Yerniani. Celui-ci partit aussitôt et entreprit le siège de Ceuta. Abou Zakaria se plaignit à lui de l'emprisonnement de son fils dont il était séparé, offrant, s'il lui était rendu, de se soumettre et de reconnaître à nouveau l'autorité du souverain. Le vizir ayant transmis cette demande, le sultan lui envoya le fils d'Abou Zakaria pour qu'il soit rendu à son père, mais après qu'il en aurait reçu toutes les marques et témoignages de soumission.

Abou Zakaria apprit l'arrivée de son fils, sut qu'il se trouvait dans la tente du vizir au bord de la mer et jugea que les circonstances étaient favorables pour l'enlever. Il manda Abdelhaq ben Othman, le chef des opérations militaires, et lui fit savoir le lieu où se trouvait son fils. Abdelhaq s'accorda avec lui pour l'enlever et alla pendant la nuit avec un groupe d'hommes de sa suite attaquer la tente du vizir. Il enleva le jeune homme qu'il remit dès le lendemain matin à son père.

Les soldats du vizir apprenant ce coup de main s'élancèrent à cheval à la poursuite du ravisseur, mais ne purent l'atteindre. De son côté, le vizir cherchant le jeune

homme confié à sa garde, constata sa disparition. Les soldats de son armée le soupçonnèrent de complicité avec les partisans de son père dans l'enlèvement, pensant que personne n'aurait eu la hardiesse de tenter une pareille aventure sans la connivence de quelques hommes de l'armée. En conséquence, ils s'emparèrent de la personne du vizir et le livrèrent au sultan, en témoignage de fidélité et pour se disculper. Le sultan les félicita mais rendit la liberté au vizir, dans la certitude où il était de son innocence et de sa fidélité.

Cependant Abou Zakaria avait sollicité, depuis ces événements, le pardon du sultan, s'engageant à se soumettre et à proclamer son autorité. Abou Saïd, Dieu lui fasse miséricorde, partit en l'année 716 (26 mars 1316 — 15 mars 1317) pour Tanger afin de se rendre compte de la soumission d'Abou Zakaria. Sa sincérité lui étant apparue, il le nomma au gouvernement de Ceuta, tandis qu'Abou Zakaria s'engageait personnellement à fournir chaque année au sultan des redevances et des dons. Abou Zakaria demeura dans cette situation jusqu'à sa mort qui eut lieu en l'année 720 (12 février 1320 — 30 janvier 1321). Son fils Mohammed ben Abou Zakaria prit le commandement après lui, contre son cousin paternel Mohammed ben Ali, fils du savant Aboul Qassem qui était le chef de la famille et avait eu le commandement et la direction de la flotte de Ceuta après le départ du caïd Yahya Rondahi pour l'Espagne. Mohammed ben Ali eut le dessus à Ceuta, mais la désunion s'étant mise dans les rangs des émeutiers, les Beni El Azfi se trouvèrent dans une grave inquiétude.

Le sultan Abou Saïd en profita pour équiper une armée ; il partit contre Ceuta en 728 (17 novembre 1327-4 novembre 1328) et s'installa aux abords de la place. Les habitants s'empressèrent de lui apporter leur soumission. Mohammed ben Abou Zakaria étant dans l'impossibilité d'opposer une résistance, Mohammed ben Ali pensa

devoir s'en charger et se mit à la tête du mouvement avec une troupe de gens du bas peuple qui s'étaient joints à lui. Mais les principaux personnages de la ville les dissuadèrent de persister et les poussèrent à la soumission; les Beni El Azfi se laissèrent conduire auprès du sultan Abou Saïd qui occupa la citadelle de Ceuta, ramena le calme dans la région, répara les dégâts qui avaient été commis et rétablit l'ordre là où il avait été troublé. Il appela des personnages de sa suite et des membres de son conseil à exercer des fonctions dans le pays. C'est ainsi qu'il confia le commandement des défenseurs de la place à son chambellan Amer ben Fethallah Sedrati ; à Aboul Qassem ben Abou Medien El Othmani le service des impôts avec la surveillance des bâtiments et l'affectation des fonds nécessaires à leur entretien. Il fit des largesses aux principaux personnages de la ville et en même temps éleva leurs émoluments et leur traitement.

Il ordonna l'édification de la ville appelée Afrag, contiguë à Ceuta, dont les travaux commencèrent en l'année 729 (5 novembre 1328 — 24 octobre 1329), puis il s'en retourna dans sa capitale.

Ibn El Khatib, dans son ouvrage intitulé *Kitab El Iklil*, cite ce même Mohammed ben Abou Zakaria et dit à son sujet ce qui suit :

« C'est un membre d'une famille qui a atteint le sommet de la puissance et le faîte de la gloire, entre l'aube et le déclin du jour; il a reçu en naissant l'autorité azfienne, buvant à la coupe une première et une seconde fois ; le destin a comblé ses souhaits les plus exigeants et en a facilité l'accomplissement ; si bien que tous les éléments de sa prospérité se sont trouvés réunis à souhait et qu'il a obtenu le pouvoir dont avaient joui ses ancêtres. La fortune cessant d'être instable s'est fixée chez eux ; elle leur est demeurée fidèle après avoir été inconstante. Mais ensuite le destin a cessé de sourire et s'est assombri ; le

doux zéphir s'est changé en violente tempête ; son astre qui avait brillé a été arrêté, avant la plénitude de son épanouissement, par les succès de son parent. Les arrêts de la Providence l'ont fixé dans ce pays, loin de sa patrie. S'il avait été doué de fermeté réfléchie et de mesure, il aurait eu une carrière large et aurait joui d'une protection ininterrompue, etc. »

Quand l'auteur dit « dans ce pays », c'est de l'Espagne qu'il s'agit. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le sultan Abou Saïd allie par le mariage son fils Aboul Hassan à la famille du sultan hafcide Abou Bekr ben Abou Zakaria ; les causes de cette union.

Le roi de Tlemcen, Abou Tachefin Abderrahman ben Abou Hammou Moussa ben Othman ben Yaghmorassen, avait harcelé les Hafcides, rois de Tunis et de l'Ifriqïa, dans leur pays même et était parvenu à se rendre maître d'un grand nombre de leurs villes frontières ; aussi ses émissaires et ses détachements de troupes apparaissaient-ils fréquemment sur les confins de leurs provinces. C'est ainsi qu'en l'année 729 (5 novembre 1328 — 24 octobre 1329), Abou Tachefin dirigea contre les Hafcides une importante armée qu'il confia au commandement d'une créature de sa dynastie, Yahya ben Moussa. En même temps, il suscitait un rival au roi de Tunis et de l'Ifriqïa en la personne de Mohammed ben Amran, rejeton de la famille hafcide qui s'était réfugié auprès de lui à la suite de luttes soutenues contre ses cousins. Cette armée rencontra celle d'Abou Bekr ben Abou Zakaria qu'elle mit en déroute ; elle s'empara de Tunis, s'y établit et y proclama comme souverain le dit Mohammed ben Amran qui n'avait du roi que le nom, attendu que l'autorité tout entière était aux mains du commandant de l'armée Yahya ben Moussa.

Quant au sultan hafcide Abou Bekr ben Abou Zakaria, blessé et pourchassé, il alla se réfugier à Bône, abandonnant son trône et sa capitale. Ces circonstances le décidèrent à envoyer une ambassade au sultan mérinide Abou Saïd pour obtenir de lui qu'il le rétablît dans ses droits usurpés par les fils de Yaghmorassen. En même temps, il souhaitait renouveler les relations qui avaient existé entre ses ancêtres et les Beni Merine. Son chambellan Mohammed ben Sid Ennas lui conseilla de charger son fils l'émir Abou Zakaria, commandant la frontière, de cette mission plus propre que toute autre à le flatter. Il suivit ce conseil et expédia son fils par mer, avec son vizir Abou Mohammed Abdallah ben Tafraguin, celui-ci dépêché en avant pour préparer les voies et entamer les pourparlers en vue des buts recherchés. Ils débarquèrent à Ghessassa [1], l'un des ports du Maroc, puis se rendirent auprès du sultan Abou Saïd dans sa capitale et lui remirent la missive d'Abou Bekr le Hafcide. Il s'en réjouit fort, ainsi que son fils l'émir Aboul Hassan, et fit aux envoyés hafcides cette déclaration : « Par Dieu, je le jure, je mettrai au service de votre cause ma fortune, mon peuple et ma personne; par Dieu j'enverrai mes soldats à Tlemcen et j'attaquerai la ville. » Il exigeait, entre autres conditions, que l'émir Abou Bekr avec ses troupes se joindrait à lui pour attaquer Tlemcen. Ils acceptèrent de part et d'autre les conditions stipulées, à la satisfaction des deux princes.

Le sultan Abou Saïd partit pour Tlemcen dans le courant de l'année 730 (25 octobre 1329 — 14 octobre 1330). Il venait d'arriver à la Molouia et d'installer son camp à Çabra, lorsque lui parvint la nouvelle certaine du retour d'Abou Bekr le Hafcide à Tunis où il avait repris possession de son trône. Le sultan Abou Saïd manda aussitôt Abou Zakaria, le fils du sultan hafcide, et son vizir Abou

1. Ancien port à l'ouest de Melilla.

Mohammed ben Tafraguin. Il leur apprit la nouvelle, leur offrit des présents et les congédia en les renvoyant auprès de leur maître. Ils reprirent la mer à Ghessassa, le sultan ayant expédié avec eux Ibrahim ben Abou Hatem El Azfi et le cadi de la capitale Abou Abdallah ben Abderrezzaq, qu'il avait chargés de demander la fille du sultan hafcide Abou Bekr, en mariage pour son fils l'émir Aboul Hassan.

Arrivés auprès du sultan hafcide, ils lui remirent la missive dont ils étaient porteurs et le mariage fut conclu avec sa fille Fatma, sœur germaine de l'émir Abou Zakaria qui la conduisit à son époux par la voie de mer, accompagné par des cheikhs almohades et leur chef Aboul Qassem ben Ottou. Ils arrivèrent au port de Ghessassa au cours de l'année 731 (15 octobre 1330 — 3 octobre 1331). Les Beni Merine accueillirent l'épousée avec des marques d'honneur ; un équipage fut expédié à Ghessassa pour assurer son voyage ainsi que le transport de ses bagages ; on façonna des bijoux d'or et d'argent et l'on brocha d'or et d'argent des étoffes de soie. Le sultan Abou Saïd en personne, Dieu lui fasse miséricorde, se porta en grande pompe au-devant de la princesse et célébra ses noces avec un éclat inconnu jusqu'alors sous le règne des Beni Merine ; et pendant longtemps le peuple en rappela le souvenir. Le sultan Abou Saïd mourut dans le temps même où arrivait la princesse hafcide, comme nous le rapporterons.

La mort du sultan Abou Saïd Ben Yaqoub, Dieu lui fasse miséricorde.

Quand, en l'année 731, le sultan Abou Saïd, Dieu lui fasse miséricorde, avait appris l'arrivée de l'épousée Fatma, fille du sultan hafcide Abou Bekr ben Abou Zakaria, il s'était porté de sa personne sur Taza, dans la joie

de célébrer les noces de son fils, pour recevoir la mariée avec distinction et lui faire honneur ainsi qu'à son père. Il tomba malade dans cette ville et son état s'aggrava au point que le voyant près de mourir, l'héritier présomptif, l'émir Aboul Hassan, le fit transporter dans la capitale, porté avec son lit, sur les épaules des serviteurs et des soldats. Après un arrêt sur les bords de l'Oued Sebou, il le fit transporter de même, en son palais, pendant la nuit. Or, il mourut en cours de route, la veille du vendredi vingt-cinq du mois de Doul-Qaada 731 (28 août 1331). Il avait succombé à la goutte. Il fut déposé dans son appartement même où son fils Aboul Hassan convoqua des hommes pieux pour garder sa mort secrète et on l'enterra sous une des coupoles de son palais, Dieu lui fasse miséricorde. Son règne fut une ère de fêtes et de réjouissances ; le plus distingué de ses secrétaires fut le maître Abou Mohammed Abdelmohaïmen El Hedrami Sebti.

Le règne du sultan, victorieux par la grâce divine, Aboul Hassan Ali ben Othman ben Yaqoub Ben Abdelhaq, Dieu lui fasse miséricorde.

Le règne de ce sultan est un des plus remarquables, des plus importants, des plus glorieux et des plus brillants de la dynastie mérinide ; celui enfin qui a laissé le plus de vestiges tant en Maghreb qu'en Espagne. Ce prince est connu parmi le peuple sous le nom de Soltan el Akhal ou Sultan Noir, parce que sa mère était abyssine et qu'il avait le teint brun ; or, le peuple appelle *akhal* le brun comme le noir, tandis que dans la langue arabe *akhal* désigne uniquement l'individu aux yeux noirs. Son frère, Abou Ali, était fils d'une captive chrétienne et c'est pourquoi il avait le teint blanc. A cela s'ajoutait le fait qu'Aboul Hassan régnant dans la capitale et Abou Ali dans la partie

méridionale de l'empire, les deux frères régnaient simultanément et que l'un étant de teint brun et l'autre de teint blanc, le premier fut surnommé El Akhal et le second El Abiad par opposition.

Abou Saïd étant mort, Dieu lui fasse miséricorde, les cheikhs familiers de la cour et les hommes du gouvernement se groupèrent autour de son héritier présomptif Aboul Hassan et l'élurent en leur nom personnel, lui faisant acte d'hommage. Il donna aussitôt l'ordre de lever son camp de l'Oued Sebou et de le transporter à Ezzitoun dans la banlieue de Fès et dès qu'il eut célébré les obsèques de son père il se rendit à son camp, au lieu ci-dessus indiqué. Toutes les classes de la population se portèrent autour de sa tente pour procéder à son élection, sous la direction du Cheikh Abou Mohammed Abdallah ben Qassem le mezouar, ce mot mezouar en langue zénatienne ayant le sens de chef. Ce personnage était effectivement le chef de la garde et des agents de l'autorité et chambellan du sultan. Il y avait longtemps qu'il exerçait ces fonctions puisqu'il en était investi depuis le règne du sultan Youssef ben Yaqoub.

C'est alors que la princesse hafcide fut conduite à son époux le sultan Aboul Hassan, à son camp même où eut lieu le mariage. Il décida alors de venger son beau-père de son ennemi Abou Tachefin le Zianite, comme nous le rapporterons.

Discorde entre les deux frères Aboul Hassan et Abou Ali au cours de laquelle celui-ci perdit la vie ; la cause de ces événements.

Quand le sultan Abou Saïd, Dieu lui fasse miséricorde, reconnut son fils Aboul Hassan comme héritier présomptif et eut la certitude qu'il recueillerait sa succession,

il lui renouvela souvent ses recommandations au sujet de son frère Abou Ali pour qui il nourrissait la plus vive affection. Aussi, dès qu'il eut le pouvoir en mains, Aboul Hassan, dans le dessein de combler les vœux de son père, autant qu'il le pouvait, décida-t-il de se transporter à Sidjilmassa pour s'enquérir de la situation de son frère, savoir s'il vivait en paix ou en état de guerre et intervenir selon les circonstances. Il quitta donc son camp d'Ezzeitoun et partit pour Sidjilmassa. Il rencontra en cours de route des émissaires de son frère Abou Ali qui lui apportaient ses hommages, ses témoignages de reconnaissance pour sa magnanimité et des compliments pour la faveur divine qui lui avait valu l'autorité souveraine. En même temps, il lui faisait connaître qu'il était très éloigné d'entrer en conflit avec lui ; qu'étant satisfait des prérogatives qu'il tenait de son père, il lui en demandait le maintien. Le sultan Aboul Hassa lui répondit favorablement et le confirma dans le gouvernement de Sidjilmassa et des régions méridionales qui l'avoisinent, dans les mêmes conditions que du vivant de son père. Le sultan Aboul Hassan en prit à témoin l'assemblée des Beni Merine, des autres Zenata et des Arabes, puis il s'en retourna, se dirigeant sur Tlemcen pour tirer vengeance d'Abou Tachefin le Zianite.

Arrivé à Tlemcen il poursuivit sa route au delà de cette ville vers l'Est et atteignit Tessalet [1], où il attendit l'arrivée de son beau-père le sultan hafcide Abou Bekr qui devait l'y rejoindre, conformément au pacte précédemment conclu avec le sultan Abou Saïd par l'intermédiaire de son fils Abou Zakaria venu en ambassade dans ce but. Aux termes de ce pacte ils devaient opérer conjointement et assiéger Tlemcen jusqu'à ce que Dieu décide entre eux et le roi de cette ville.

1. Point appelé aujourd'hui Tessala dans l'arrondissement de Sidi Bel Abbès.

Aboul Hassan posa son camp à Tessalet, puis il envoya par mer comme renfort un détachement de ses soldats auprès de son beau-père le Hafcide qui était alors occupé à combattre une armée des Beni Zian à Bougie.

Le roi de Tlemcen, Abou Tachefin, informé de ce qui se passait, combina une action contre Aboul Hassan et entra secrètement en relations avec son frère l'émir Abou Ali de Sidjilmassa, le conviant à s'allier avec lui contre son frère Aboul Hassan et à se prêter réciproquement main-forte en l'occupant successivement, jusqu'à ce qu'ils puissent s'en rendre maitres. Abou Tachefin, en même temps, lui faisait des promesses et excitait sa convoitise. Il ne cessa d'agir ainsi auprès de lui jusqu'à ce qu'il l'eût amené à se révolter contre son frère. Le rebelle partit pour la province de Deraa dont il fit mourir le gouverneur qu'il remplaça par l'un des siens. Ensuite il expédia des soldats dans la direction de Marrakech et y rassembla ses cavaliers et ses hommes de pied.

Le sultan Aboul Hassan était toujours à son camp de Tessalet attendant l'arrivée du prince hafcide; mais dès qu'il eut connaissance de ce qui se passait, il revint vers sa capitale dans l'intention de se venger de son frère. Arrivé à la forteresse de Taourirt il y laissa une garnison et en confia le commandement à son fils Tachefin ben Aboul Hassan sous la direction de Mendil ben Hamama, cheikh des Beni Tirabaïn. Il pressa ensuite la marche sur Sidjilmassa dont il entreprit le blocus. A cet effet, il rassembla des maitres ouvriers et des hommes de peine pour fabriquer du matériel de siège et élever des constructions aux abords de la place. Il ne cessa de l'attaquer matin et soir, pendant une année entière. C'est alors qu'Abou Tachefin, pour faire diversion, quitta Tlemcen avec son armée en vue d'inquiéter les frontières du Maroc et en attirant Aboul Hassan par cette manœuvre, de soulager son frère. Arrivé à Taourirt, il fut attaqué par

Tachefin ben Aboul Hassan à la tête de ses troupes qui le battit et le rejeta sur Tlemcen. Après avoir essuyé cette défaite, il envoya en renfort à l'émir Abou Ali un détachement de ses soldats qui se dispersèrent en groupes ou isolément sur les chemins de Sidjilmassa, mais qui, parvenus à destination, ne lui furent d'aucune utilité.

Cependant Aboul Hassan prolongeait le siège de la ville et infligeait à ses habitants de dures épreuves. Enfin, le dix-neuf Moharrem 734 (30 septembre 1333) il l'enleva de vive force. L'émir Abou Ali, capturé à la porte de son palais, fut amené le visage altéré par la crainte à son frère Aboul Hassan. Arrivé en sa présence, il lui adressa des supplications et baisa le sabot de son cheval. Aboul Hassan ordonna son arrestation et prescrivit son transfert à Fès à dos de mulet. Il partit lui-même pour la capitale où dès son arrivée il l'emprisonna dans une cellule du palais, durant quelques mois, puis le fit mettre à mort en le saignant et en l'étranglant. L'émir Abou Ali était alors âgé de trente-sept ans et avait gouverné à Sidjilmassa pendant dix-neuf ans et quelques mois. Il menait une vie calme et était adonné à la culture des belles-lettres ; c'est lui qui fit venir Abou Mohammed Abdel Mohaïmen El Hedrami de Ceuta et le prit comme secrétaire, au temps où régnait son père. Parmi les vers d'Abou Ali sont les suivants qu'il adressait à son frère Aboul Hassan pendant le siège de Sidjilmassa, alors qu'il savait sa chute certaine :

Ne vous laissez pas séduire par le temps perfide ; combien sont-ils qu'il a anéantis de ceux qui m'ont précédé, ô Aboul Hassan ?
Quelle que soit sa durée, le Temps ne garde pas le même visage,
Car il apporte fatalement avec lui joie et tristesse.
Où sont les rois qui épouvantaient les lions de la forêt ?
Ils sont au tombeau, enveloppés de linceuls ;
Ils ont porté cuirasses et diadèmes, puis leurs vestiges ont été effacés,
Et leurs traces ont disparu de tout ce qui était beau.
Faites quelque chose pour la vie future et adressez-vous à Dieu,

Demandez-lui de ses biens, secrètement et publiquement ;
Enfin, choisissez pour vous-même une voie dont vous serez le maître,
Considérant le jour où je ne serai plus et où vous ne serez plus.

Le sultan Ibn El Ahmer envoie une ambassade au sultan Aboul Hassan à Fès ; prise de Gibraltar.

Le sultan Aboul Oualid Ismaïl, fils du raïs Abou Saïd Fredj ben El Ahmer qui avait enlevé le royaume d'Andalousie à son cousin paternel Aboul Djoyouche, étant mort, son fils Mohammed lui succéda encore jeune enfant et son vizir Mohammed ben El Mahrouq accapara le gouvernement du royaume. Mais devenu adolescent et parvenu à l'âge de raison, ce prince fit mourir son vizir.

Le roi chrétien s'était emparé de Djebel El Fath, autrement dit Djebel Tariq, en l'année 709 (11 juin 1309 — 30 mai 1310) [1]. De cette base, les Chrétiens dirigeaient des attaques contre les forteresses musulmanes et c'était là une épine qui blessait au cœur les Mérinides et les Beni El Ahmer. Cette situation durait encore à l'avènement du sultan Aboul Hassan qui brûlait de mener la guerre sainte à l'imitation de son aïeul Yaqoub ben Abdelhaq. Le sultan Mohammed ben Ismaïl ben El Ahmer prit aussitôt ses mesures pour se rendre auprès de lui afin de poser les bases d'un traité d'amitié entre eux et d'entamer des pourparlers au sujet de la guerre sainte et autres questions intéressant son gouvernement. Il partit pour le rencontrer à Fès sa capitale, dans le courant de l'année 732 (4 octobre 1331 — 21 septembre 1332). Le sultan Aboul Hassan lui fit grand accueil, envoya à sa rencontre des gens à cheval, l'installa à Raoudh El Maçara, contigu à son palais, et lui

1. La première dénomination fait allusion à la conquête de l'Espagne, la seconde rappelle le général Tariq ben Ziad qui l'a réalisée; de ce nom les Espagnols ont fait Gibraltar, le son du *qaf* qui n'existe pas dans les langues européennes étant naturellement tombé, à la fin du nom.

prodigua les plus grands honneurs. Ibn El Ahmer l'entretint des malheurs des Musulmans au delà du détroit et des épreuves que leur faisait subir leur ennemi. Il lui exposa le rôle joué par Gibraltar, cause d'inquiétude pour les forteresses musulmanes depuis déjà un certain temps et se plaignit aussi des Beni Othman ben Aboul Ala qui, depuis trop longtemps, se maintenaient sur le territoire. Aboul Hassan accueillit ses plaintes et souhaita que Dieu le Très-Haut facilite les moyens d'entreprendre la guerre sainte. Il était à cette époque occupé par la lutte avec son frère Abou Ali ; malgré cela, il fournit à Ibn El Ahmer une armée dont il donna le commandement à son fils Abou Malek et qui se composait de 5.000 soldats choisis parmi les plus vaillants guerriers Beni Merine. Il fit partir cette armée avec Ibn El Ahmer, lui donnant pour mission d'attaquer Gibraltar.

Abou Malek prit son camp à Algésiras où des navires se succédèrent lui apportant des approvisionnements. De son côté, Ibn El Ahmer envoya en Andalousie des agents pour recruter des guerriers, qui affluèrent de toutes parts et se réunirent autour de Gibraltar. Il l'attaquèrent avec énergie et s'en emparèrent de vive force en l'année 733 (22 septembre 1332 — 11 septembre 1333) ; Dieu le Très-Haut fit tomber entre leurs mains les Chrétiens qui s'y trouvaient et tout ce qu'ils possédaient. Les Musulmans approvisionnèrent aussitôt la place en vivres qu'ils transportaient d'Algésiras sur leurs chevaux par crainte d'une attaque de l'ennemi. Les deux émirs Abou Malek et Ibn El Ahmer se chargèrent en personne de ces transports auxquels leurs gens participèrent tous. L'émir Abou Malek alla ensuite occuper Algésiras, laissant à Gibraltar Yahya ben Talha ben Mahalli qui était un des vizirs de son père.

Le roi chrétien arriva sous les murs de Gibraltar trois jours après sa chute et en commença le siège. Abou Malek accourut d'Algésiras avec ses troupes et s'installa en

face de lui. Ibn El Ahmer s'empressa d'accourir à son tour et se plaça également en face de lui ; mais ensuite il éprouva une vive crainte du mal que pourraient leur faire les ennemis, attendu la reprise toute récente de la place et le peu de défenseurs et d'armes qu'elle renfermait. En conséquence, il prit ses mesures pour avoir une entrevue avec le roi chrétien et dépêcha des gens vers sa tente en toute hâte, se sacrifiant pour l'amour de Dieu en faveur des Musulmans et dans le but de rétablir leur situation. Le roi chrétien vint à sa rencontre à pied et sans casque ni cuirasse, pour lui faire honneur; il accepta ce qu'il lui demandait, c'est-à-dire d'abandonner la place forte, et après lui avoir offert des présents prélevés sur les richesses qui le suivaient, il leva immédiatement son camp. Abou Malek entreprit ensuite de renforcer les défenses de la place et de réparer celles qui avaient subi des atteintes.

Aboul Abbas El Maqqari, dans son ouvrage intitulé *Ennefh*, dit ce qui suit: « Le sultan Aboul Hassan reprit la place de Gibraltar, après y avoir consacré des sommes importantes et y avoir envoyé des troupes nombreuses, qui s'en emparèrent sous le commandement de son fils et des notables de son entourage. Après en avoir fait le blocus, ils la rendirent aux Musulmans. Il s'occupa ensuite des travaux de défense et de construction qu'elle réclamait et consacra des sommes considérables à l'édification des murs d'enceinte avec tours, de la mosquée, de maisons et de palais. Il était sur le point d'achever ces travaux, lorsque l'ennemi vint en faire le siège par terre et par mer. Les Musulmans firent face avec courage et Dieu déçut les infidèles dans leurs entreprises.

« Le sultan Aboul Hassan conçut ensuite le projet d'assurer la défense de Gibraltar par une muraille qui l'entourerait complètement de façon à décourager tout ennemi qui, voulant s'en emparer, ne trouverait aucun moyen de l'encercler. Le public fut d'avis que c'était là un projet

irréalisable. Cependant, il y sacrifia de grosses sommes, traita généreusement les ouvriers et l'entoura entièrement d'une enceinte comme le halo entoure la lune. La place de Gibraltar était restée aux mains de l'ennemi pendant plus de vingt années et le sultan Aboul Hassan l'avait assiégée pendant six mois. Son fils Abou Inan — Dieu leur fasse à tous deux miséricorde — ajouta encore aux défenses de cette place forte. »

Quand les Oulad Othman ben Aboul Ala, chefs des incursions militaires en Espagne, connurent l'entente qui existait entre Ibn El Ahmer et le sultan Aboul Hassan, ils appréhendèrent les suites qui pouvaient en résulter pour eux, attendu qu'ils étaient ennemis des deux gouvernements : celui du Maghreb par suite de leur scission avec lui et de leurs actes répétés de rébellion, celui du royaume d'Andalousie parce qu'ils l'emportaient sur ses dirigeants et faisaient pression sur eux pour accaparer la direction des affaires. Après s'être consultés et concertés, ils attaquèrent Ibn El Ahmer par surprise le jour où il quittait Gibraltar pour rentrer à Grenade. Ils l'entourèrent et le criblèrent de coups de lance, puis le remplacèrent par son frère Aboul Hadjadj Youssef ben Ismaïl. Ce prince prit en mains les rênes du gouvernement avec le dessein de venger son frère. Il attendit l'occasion de surprendre les Beni Aboul Ala, puis, les ayant arrêtés, il les emprisonna et les exila à Tunis où ils demeurèrent jusqu'aux événements dont nous ferons le récit.

La prise de Tlemcen et la mort du sultan Abou Tachefin qui met fin au règne de la première branche des Beni Zian.

Aboul Hassan était devenu le maître de l'empire du Maghreb après la mort de son frère Abou Ali, seigneur de Sidjilmassa, et Dieu avait donné la victoire à ses armées

contre le roi chrétien en Espagne. Il avait dès lors le champ libre pour régler les affaires de Tlemcen et se venger du sultan Abou Tachefin qui avait attaqué ses beaux-frères les Hafcides sur leur propre territoire et leur cherchait querelle dans leur royaume même. Dès les premiers jours de son avènement, le sultan Aboul Hassan avait dépêché des intercesseurs auprès d'Abou Tachefin pour obtenir de lui qu'il cessât d'inquiéter le territoire des Almohades (ou Hafcides) et revint aux frontières de ses Etats, tels qu'il les tenait de ses ancêtres. Il lui disait, entre autres choses : « Abstenez-vous de les attaquer, ne serait-ce qu'une année seulement, afin que le public sachant que j'ai pris la défense de mon beau-frère, m'accorde l'estime qui m'est due. » Mais Abou Tachefin s'y refusa avec hauteur et répondit durement aux envoyés mérinides, tandis que des sots parmi les serviteurs du prince leur adressaient des injures dans la salle de réception de leur maître et, en sa présence, en adressaient au sultan Aboul Hassan lui-même.

De retour auprès d'Aboul Hassan, les ambassadeurs lui firent part de cette réception, telle qu'elle avait eu lieu. Il en fut outré de colère et il décida avec la plus grande fermeté d'attaquer Tlemcen.

Nous avons rapporté ci-devant, avec détails, qu'après son départ pour cette expédition, eut lieu la révolte de son frère et qu'il dut revenir sur ses pas, de Tessalet. C'était, en conséquence, pour la deuxième fois qu'il marchait sur Tlemcen. Il installa son camp sous les murs de Fès et chargea ses vizirs et les autres personnages de son gouvernement de recruter des guerriers parmi les tribus et les groupements des régions extrêmes de la province de Marrakech. Il prit ensuite ses mesures en toute hâte, passa son armée en revue, supprima tout ce qui s'y montrait défectueux, l'organisa par corps et quitta Fès, ayant pris l'ordre de combat, au milieu de l'année 735 (27 janvier — 24 février

1335). Il partit entraînant avec lui de nombreux hommes d'armes appartenant à toutes les populations du Maghreb et à ses troupes. En passant à Oudjda, il laissa un corps de cavalerie pour en faire le siège et alla attaquer Nedroma qu'il enleva de vive force en quelques heures d'une seule journée. Il y pénétra, extermina ses défenseurs, puis partit en ordre de bataille contre Tlemcen. Arrivé sous les murs de la ville, il apprit que ses troupes étaient entrées à Oudjda en 736 (21 août 1335 — 9 août 1336). Sur ses ordres, les murs de cette place furent démolis de fond en comble. Il reçut alors des secours provenant des provinces, en vivres et en guerriers; en même temps arrivaient des contingents fournis par les tribus Meghraoua et Beni Toudjin qui lui apportaient leur soumission. Il envoya aux extrémités du pays des détachements de cavalerie qui s'emparèrent d'Oran, Honeïn, puis de Miliana, Tènès, Alger et autres places. Il prit possession de tous ces territoires et Yahya ben Moussa, commandant en chef des troupes d'Abou Tachefin et des places fortes de ses provinces orientales, vint se remettre entre ses mains. Il lui fit un accueil généreux et honorable et lui donna une haute situation parmi ses vizirs et les membres de son conseil. Il chargea de la conquête des régions orientales du royaume de Tlemcen, Yahya ben Soleïman El Askeri, Cheikh des Beni Asker ben Mohammed et allié du sultan par sa fille. Ce général partit avec les étendards à la tête des troupes et s'empara de la partie orientale du pays et de ses places fortes, jusqu'à Médéa, qu'il organisa dans la soumission au sultan Aboul Hassan. Il convoqua ensuite les contingents de ces régions qui se rassemblèrent à son camp.

Le sultan Aboul Hassan donna des gouverneurs aux provinces nouvellement conquises et construisit, à l'ouest de Tlemcen, une ville neuve pour sa résidence et le logement de ses troupes, releva de ses ruines Mansoura, autrefois édifiée par son oncle paternel Youssef ben Yaqoub,

puis détruite par les Beni Zian, l'entoura d'une enceinte et d'un fossé, puis dressa au-devant de ce fossé ses machines de guerre et son matériel de siège.

Ses archers occupaient par leur tir les archers de la ville assiégée, pendant qu'il faisait édifier une autre tour permettant d'approcher l'ennemi de plus près, dont les créneaux dominaient le fossé de la place et du sommet de laquelle on pouvait combattre l'ennemi au sabre. Il fit établir solidement ses catapultes pour lancer des pierres et battre les murailles et obtint ainsi des résultats inespérés contre les citadelles les plus puissantes et les voûtes élevées qu'Abou Tachefin avait édifiées avec le plus grand soin.

Chaque matin, le sultan Aboul Hassan venait assister au combat et faisait le tour complet de la place à la recherche des postes occupés par les chefs dirigeant la défense. Il lui arrivait de poursuivre ces recherches isolément, et un jour qu'il se trouvait séparé de sa suite, les Beni Abdelouad le surprirent. Tandis qu'il s'échappait entre la ville et la montagne, ils ouvrirent leurs portes et lancèrent à sa poursuite les plus habiles de leurs soldats, pensant que c'était là une occasion pareille à celle qui s'était offerte à Yaghmorassen ben Zian contre le sultan almohade Essaïd. Ils le pourchassèrent jusque sur le versant de la montagne, dans ses parties les plus accidentées où il fut sur le point de mettre pied à terre, ainsi que son allié Arif ben Yahya, émir des Arabes Soueïd.

La nouvelle de ce qui se passait étant parvenue au camp mérinide, des hommes partirent en groupe ou isolément; les deux fils du sultan, l'émir Abderrahman et l'émir Abou Malek qui commandaient les deux ailes de l'armée et en étaient les plus valeureux guerriers, partirent à cheval suivis des plus habiles parmi les Beni Merine accourus de tous côtés. Les soldats des Beni Abdelouad mis en déroute, s'enfuirent en désordre et vinrent se jeter pêle-mêle dans

le fossé qu'ils comblèrent de leurs cadavres, plus nombreux que ceux qui avaient péri ce jour-là par les armes.

Les Beni Toudjin perdirent dans cette journée Omar ben Othman, chef des Hechem et gouverneur du Djebel Ouencheris, Mohammed ben Selama ben Ali, chef des Beni Idlelten et seigneur de la Qala de Taoughezzout[1]. La rencontre fut chaude et la puissance de la dynastie zianite fut en cette journée fortement ébranlée sur sa base et gravement diminuée.

Le siège se poursuivit pendant trois années et ce n'est que le vingt-sept Ramadan 737 (30 avril 1337) que le sultan Aboul Hassan enleva Tlemcen de vive force. Ce jour-là, Abou Tachefin se tenait à la porte de son palais avec quelques personnes de son entourage, parmi lesquelles ses deux fils, Othman et Messoud, son vizir Moussa ben Ali et son allié Abdelhaq ben Othman, celui-là même qui s'était révolté contre le sultan Abou Rabia et avait été proclamé par Abderrahman ben Yaqoub El Ouattassi, comme nous l'avons rapporté. Après cette aventure, il s'était transporté à Tlemcen et de là en Espagne; puis, ayant assisté à la défection d'El-Azfi, à Ceuta, en 736 (26 mars 1336 — 15 mars 1337), comme nous l'avons exposé, il s'était réfugié auprès d'Abou Bekr le Hafcide qu'il avait quitté pour venir auprès d'Abou Tachefin, et il s'y trouvait encore au cours de cette journée où il se distingua avec un groupe de ses fils et neveux qui étaient des hommes de guerre valeureux. Ils firent tête, en avant du palais qu'ils défendirent jusqu'à la mort et leurs têtes tranchées furent promenées sur des piques. Les rues de la ville s'emplirent de soldats qui la parcouraient en tous sens; les portes étaient trop étroites pour la foule qui s'y

1. Petite ville forte appelée aussi Qalat Oulad Selama, dont les vestiges sont encore visibles à quelques kilomètres S.-E. de Frenda, en Oranie, et où Ibn Khaldoun travailla à son grand ouvrage pendant quatre ans.

pressait ; des hommes renversés par la cohue, les uns sur les autres, étaient foulés aux pieds par les chevaux et leurs cadavres entassés dans l'espace séparant les deux portes, interceptaient le passage entre le sol de la porte et la voûte ; en même temps, les maisons étaient mises au pillage.

Quant à Abou Tachefin, il combattit jusqu'à ce qu'il vit tomber sous ses yeux ses deux fils, Othman et Messoud. Couvert de blessures, il fut capturé par un groupe de cavaliers qui le conduisirent au sultan; le fils de ce dernier, l'émir Abderrahman, l'ayant rencontré le fit mettre à mort sur-le-champ et trancher sa tête. Le sultan en fut très irrité, car il se réservait de lui adresser des reproches et de le réprimander.

D'après Ibn El Khatib, Abou Tachefin et ses fils se défendirent au-devant du palais avec courage et de toutes leurs forces, non sans succès, jusqu'au moment où, accablés par le nombre, ils furent exterminés, toute résistance étant impossible et tout espoir étant perdu. Leur exemple fut une leçon, Dieu leur fasse miséricorde.

Le sultan Aboul Hassan se rendit avec sa suite à la mosquée cathédrale et y manda les chefs des muftis de Tlemcen qui étaient alors les deux imams célèbres Abou Zeïd Abderrahman et Abou Moussa Aïssa, tous deux fils de l'imam. Ils arrivèrent auprès de lui non sans peine, lui adressèrent des exhortations et lui exposèrent les vols et les pillages que subissaient les habitants de la ville. Il monta aussitôt à cheval et alla en personne ramener le calme parmi la population et mettre un frein aux désordres des soldats ; puis il regagna son camp à la ville neuve.

La victoire était complète et le succès magnifique ; le sultan Aboul Hassan prit possession de cette principauté fameuse, avec toutes ses richesses en joyaux de prix, en matériel et meubles de valeur, en munitions, biens inanimés, esclaves de toutes sortes, objets mobiliers et usten-

siles. Il fit cesser le massacre des Beni Abdelouad et, son cœur étant soulagé par la mort de leur sultan, il leur accorda le pardon, les maintint sur les contrôles du gouvernement, leur distribua des dons, leur laissa leurs drapeaux et leurs établissements militaires, réconcilia entre eux les Beni Ouassin, soit les Beni Merine, Beni Abdelouad, Beni Toudjin et autres Zenata, qui formèrent sous son autorité une confédération dont chaque groupe reçut la mission de garder un des postes frontières de ses provinces. Il en établit dans le Sous extrême et chez les Ghomara ; d'autres furent expédiés dans les forteresses d'Andalousie pour en assurer la défense et y tenir garnison. Ils furent de la sorte répartis en tous lieux de son empire qui avait gagné en étendue, puisque Aboul Hassan était devenu le roi des Zenata, n'étant d'abord que roi des Beni Merine, et aussi le maître des deux rives du détroit, tandis qu'il était maître du Maghreb seulement; mais la terre est à Dieu ; il la donne à ceux de ses serviteurs qu'il choisit et la meilleure fin est pour les justes.

Le sultan Aboul Hassan envoie au sultan d'Égypte une ambassade chargée de lui remettre des exemplaires du Coran écrits de sa main et destinés aux trois mosquées, Dieu les ennoblisse.

Le sultan Aboul Hassan avait en estime particulière la souveraineté des rois d'Orient et les devoirs qui s'attachent aux lieux saints, suivant en cela l'exemple de son oncle paternel Youssef ben Yaqoub et d'autres de ses prédécesseurs, mais dans des proportions que doublaient chez lui et la force du sentiment religieux et l'élévation des idées.

Lorsqu'il en eut terminé avec les affaires de Tlemcen, comme il a été exposé, son autorité s'étendant dès lors sur

les deux Maghreb, Aboul Hassan écrivit aussitôt au sultan d'Égypte, de Syrie et du Hedjaz, Ennacer Mohammed ben Qalaoun, pour lui faire part du succès et l'aviser que toutes difficultés au départ des pèlerins voyageant en groupes étaient levées. Son ambassadeur, en la circonstance, était Farès ben Mimoun ben Ouardar qui rapporta une réponse scellant entre les fils l'amitié qui avait allié leurs pères. Le sultan Aboul Hassan décida alors d'écrire de sa main, en belle calligraphie, un exemplaire du Livre Sublime, pour l'affecter au temple sacré de la Mecque en vue de Dieu le Très-Haut et à titre d'œuvre propitiatoire. Quand il eut achevé de le transcrire, il réunit des relieurs pour l'enluminer et des lecteurs pour en vérifier la vocalisation et en corriger les erreurs. Il lui fit confectionner un premier étui luxueux d'ébène, d'ivoire et de bois de santal et un second étui fait de feuilles d'or enrichies de perles et de pierres précieuses. Le volume fut relié en cuir de fabrication soignée, orné de filets et de dorures et le tout enfermé dans des enveloppes de soie de brocart et de toile de lin. Sur son trésor particulier, le sultan Aboul Hassan affecta les fonds à l'achat en Orient de propriétés rurales qui devaient être constituées en biens inaliénables et leurs revenus servir à l'entretien des lecteurs qui y seraient attachés.

Il envoya en ambassade auprès du roi Ennacer les membres de son conseil et les principaux personnages de son gouvernement tels que Arif ben Yahya, émir des Beni Zoghba, des Arabes Beni Hilal, et celui qui avait à sa cour la priorité sur tous, Atia ben Mohelhel ben Yahya, le chef de famille de ses oncles maternels appartenant à la tribu des Arabes Khlot. Avec eux il délégua aussi son secrétaire, Aboul Fadhl ben Mohammed ben Abou Medien et le commandant de sa garde, le Cheikh Abou Mohammed Abdallah ben Qassem El Mezouar. Cette ambassade emportait les riches présents que le sultan offrait au souverain de

l'Égypte et dont la magnificence défraya longtemps les conversations.

Ibn Khaldoun rapporte ce qui suit : « J'ai eu en main la liste de ces présents, écrite de la main de l'ambassadeur ci-dessus dénommé Aboul Fadhl ben Abou Medien ; j'en avais d'abord gardé le souvenir, mais je les ai oubliés par la suite. Un des administrateurs du palais, toutefois, m'a déclaré qu'il se composait entre autres choses de cinq cents chevaux de race avec selles enrichies d'or et d'argent, brides ornées d'enveloppes et accessoires en métal doré ou argenté ; cinq cents charges d'objets du Maghreb, tels que meubles, armes, tissus de laine de fabrication soignée et façonnés en vêtements, en pièces d'étoffes, en burnous, turbans, rideaux brodés et non brodés, des tissus de soie brodés d'or teints ou non teints, d'une seule couleur ou rayés, des boucliers en cuir tanné, provenant du Sahara et fabriqués avec la peau de l'antilope appelée lamt, des objets d'un usage courant au Maghreb et des ustensiles de ce pays, inconnus en Orient, et jusqu'à une mesure pleine de perles et de pierres précieuses.

« Une des favorites de son père ayant manifesté le désir de faire le pèlerinage avec la caravane en préparation, le sultan Aboul Hassan l'y autorisa, la traita avec les plus grands honneurs et l'entoura de recommandations auprès de ses ambassadeurs et dans sa missive auprès du sultan d'Égypte.

« La caravane quitta Tlemcen dans le courant de l'année 738 (30 juillet 1337 — 19 juillet 1338) et arriva en Égypte le vingt-deux Ramadan de cette même année. Les ambassadeurs remirent leur missive au sultan Ennacer ainsi que les présents, qu'il reçut avec grande faveur. Le jour de leur rencontre au Caire avec le sultan fut un jour mémorable dont on parla longtemps. Le sultan d'Égypte alla au-devant des ambassadeurs à qui il donna des marques d'honneur et de bienveillance.

Ils accomplirent le pèlerinage, déposèrent le noble Livre là où le leur avait commandé leur maître et reçurent du roi Ennacer les présents destinés au sultan, parmi lesquels des tentes orientales de forme et de fabrication inconnues au Maghreb et des étoffes d'Alexandrie d'un tissu original brodé d'or. Il leur donna ensuite congé pour retourner auprès de leur souverain, après les avoir comblés d'honneurs et de cadeaux. Ces présents n'ont pas cessé de défrayer les conversations jusqu'à nos jours. »

Telles sont, avec quelques précisions, les renseignements donnés par Ibn Khaldoun.

De son côté, l'Imam et prédicateur Abou Abdallah ben Merzouq, dans son livre intitulé : *El Mosnad Eççahih el hassan min akhbar essoltan Abil Hassan*, parle de ces présents et détaille certaines choses qu'Ibn Khaldoun a rapportées *grosso modo ;* il s'exprime en ces termes : « Le sultan Aboul Hassan envoya au sultan Ennacer ben Qalaoun, roi d'Égypte, huit cent vingt-cinq pierres précieuses remarquables par leur volume et leur prix, cent vingt-huit émeraudes, cent vingt-huit topazes, trois cent soixante-quatre perles royales de valeur élevée ; de nombreuses robes dont treize avec ornements en or, vingt du genre dit anane également brodées d'or, quarante-six du genre khouldi, vingt-six voiles de tête brodés d'or, huit cents pièces d'étoffe douce, relevées de soie, vingt pièces d'étoffe incrustée, vingt-quatre habillements brodés de soie, dix-huit burnous garnis de soie, cent cinquante mochaqqafat[1], vingt couvertures en laine relevée de soie, seize pièces de drap fin, huit cents pièces tant en vêtements taillés de teintes variées qu'en matelas et oreillers d'étoffe à rayures et manteaux ; vingt grandes pièces d'étoffe bro-

1. Les noms de quelques-unes des pièces énumérées par cet auteur ont été simplement reproduits ; les dictionnaires sont muets sur des appellations locales ou propres à une époque, comme il ressort de la lecture du *Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes*, de Dozy, Amsterdam, Jean Müller, 1845.

chée d'or, cent douze pièces composées de portières pour tentes et de tapis ras, le tout en soie, un tapis de peau avec coutures en fil d'or et d'argent, dix sabres avec ornements d'argent et incrustation de perles, le même nombre de selles avec étriers en or et éperons de même métal, trois autres selles avec étriers en argent et encore six renforcées, avec dorures ; deux ceintures en or telles qu'en portent les rois, un casque en fer doré et incrusté de perles, dix mors en argent, dix selles cousues avec fil d'argent, dix drapeaux avec broderies d'or et étuis, vingt fanions brodés d'or, dix coiffures en étoffe brodée d'or, dix pièces de literie brodées, trente peaux tannées et passées en couleur, quatre mille boucliers faits de cuir de lamt dont deux cents avec bouton en or et huit cents avec bouton en argent; une grande tente dite Qobba, faite de cent pièces assemblées, munie de quatre portes ; une autre tente-qobba piquée, faite de trente-six pièces assemblées et doublée d'une étoffe brochée d'or, toute de soie blanche avec attaches en soie de couleur, son support central fait d'ivoire et d'ébène, avec tambours en argent doré, trente-quatre vêtements en soie lissée ; trois cent trente-cinq chevaux arabes de bonne race, cent vingt mules et mulets et sept cents chameaux.

« Des peuplades entières se rendant en pèlerinage accompagnaient ces présents parmi lesquels figuraient les quatre étuis vénérables, c'est-à-dire ceux qui renfermaient le noble livre.

« Le sultan donna à la mère de sa sœur, mère également des autres enfants de son père, la noble Meriem, trois mille cinq cents pièces d'or ; au cadi de la caravane trois cents pièces d'or et un vêtement ; au commandant de la caravane quatre cents pièces d'or, de nombreux vêtements et des mules ; à son envoyé chargé de présents, mille pièces d'or; au cheikh de la caravane, Ahmed ben Youssef ben Abou Mohammed Salah, cinq cents pièces d'or ; aux plus

pauvres du groupe des pèlerins six cents pièces d'or ; à titre de don aux Arabes, trois mille huit cents pièces d'or, et pour être affectées à l'acquisition d'immeubles ruraux, seize mille cinq cents pièces d'or. »

L'auteur du même ouvrage dit aussi que le sultan Aboul Hassan offrit d'autres présents à de nombreux souverains, tels que ceux qu'il fit à plusieurs reprises au roi d'Andalousie, à titre de faveur, d'assistance ou de cadeau ; à des rois chrétiens en retour de ceux qu'il en avait reçus ; à des sultans du Soudan comme le roi du Malli, au roi de Tunis et à celui de Tlemcen.

Le savant historien de l'Égypte, El Maqrizi, dans son ouvrage intitulé *Kitab Essolouk*[1], dit ce qui suit : « Le vingt-deux Ramadan 738 (13 avril 1338), eut lieu l'arrivée de la noble dame envoyée par le sultan, de Fès, Aboul Hassan Ali ben Othman ben Yaqoub le Mérinide, et qui se proposait d'accomplir le pèlerinage. Elle était accompagnée de présents d'une grande magnificence qui devaient être transportés par trente équipages de mulets débarqués de la flotte royale, outre les chameaux. Parmi ces présents figuraient quatre cents chevaux dont cent juments, cent étalons et deux cents mulets, tous portant selles et brides enrichies d'or et d'argent; certaines de ces montures étaient harnachées en selles enrichies de dorures avec étriers d'or, de même pour les accessoires ; quarante-deux d'entre elles étaient munies de deux selles en or incrustées de perles; trente-deux faucons, un sabre à fourreau d'or incrusté, avec baudrier en or, également incrusté ; cent vêtements et de riches étoffes.

L'intendant de la Cour alla au-devant de la caravane et l'installa à El Qarafa près de la mosquée appelée Mesjid El Fath ; elle formait un groupe de personnes considérable.

Le jour de la remise des présents fut une journée mé-

1. Dont le titre entier est *es-solouk li mârifat dowal el molouk*. L'auteur est Ahmed ben Ali el Maqrizi, mort en 1442.

morable ; le sultan les distribua en totalité à tous les émirs selon leur rang, sauf les perles et les joyaux qu'il se réserva. La valeur de ces présents fut estimée à plus de cent mille dinars.

La noble dame fut ensuite transportée avec son cortège au Meïdan[1] où on lui fournissait matin et soir : moutons, poulets, sucre, pâtisseries et fruits, au delà des besoins. La fourniture journalière qui leur était faite montait à trente moutons, la moitié d'un boisseau de riz, un quintal de grains de grenade, le quart d'un quintal de sucre, huit lanternes garnies de bougies et des condiments usités en cuisine. Ils reçurent à titre de pension la somme de soixante-quinze mille dirhems, et pour assurer le transport de leurs bagages, soixante mille dirhems. Toutes les personnes qui accompagnaient la noble dame reçurent un vêtement d'honneur, chacun selon son rang, et le nombre de ces vêtements fut de deux cent vingt, les conducteurs des chevaux eux-mêmes ayant été compris dans la distribution. Des habillements somptueux furent remis à la princesse et on l'invita à faire connaître tout ce qu'elle désirait, en lui donnant l'assurance que rien ne lui manquerait. Mais elle souhaitait avant tout la sollicitude du sultan et sa bienveillance pour elle et pour ceux qui l'accompagnaient, quels qu'ils fussent. Le sultan alla aux renseignements auprès de l'émir Ahmed et tous deux s'assurèrent qu'elle était pourvue du nécessaire convenable à son rang et s'y employèrent personnellement. Par leurs soins on lui fournit des porteurs d'eau, des hommes chargés de l'éclairage et des provisions de route en pâtisseries variées, sucre, farine et biscuits. Ils commandèrent des convoyeurs pour le transport de ses bagages et approvisionnements, et le sultan invita Djemal Eddin, gouverneur de Gizeh, à l'accompagner dans son voyage. Il lui prescrivit

1. Nom d'un vaste terrain de manœuvres au Caire.

de se mettre en route avec la princesse et de la faire voyager isolément sur un navire qui était à elle, en prenant l'avance sur la caravane des pèlerins. Il lui recommanda de se conformer à tout ce qu'elle ordonnerait et écrivit à l'émir de La Mecque et à celui de Médine de se mettre entièrement à sa disposition.

On trouve dans le rapport de cet auteur des détails concernant les présents qui ne concordent pas avec ceux donnés par Ibn Marzouq, mais il est facile de discourir.

Par la suite le sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde, fit une seconde copie du noble Livre pareille à la première et qu'il attribua par fondation pieuse aux lecteurs de Médine. Il l'envoya à destination avec des hommes choisis à cet effet parmi les membres de son gouvernement, en l'année 740 (9 juillet 1339 — 26 juin 1340). Il fit de même pour la maison sacrée de Jérusalem [1].

Le très savant Aboul Abbas El Maqqari, dans son ouvrage intitulé *Nef'h Ettib*, rapporte ce qui suit : « Le sultan mérinide Aboul Hassan a écrit de sa main trois copies du noble Livre qu'il a envoyées aux trois mosquées « à destination desquelles les voyageurs sellent leurs montures » et à qui il a attribué d'importants revenus par fondations pieuses. Le sultan d'Égypte et de Syrie a scellé de son sceau, à la louange de cet acte, un écrit dû à la plume du savant réputé Djemal Eddin ben Nobata l'Égyptien, dont nous rapporterons le passage suivant qui intéresse ce récit : « C'est lui qui de sa main droite a manié et le sabre et la plume et a écrit sur les maîtres de l'un et de l'autre ; il a tracé entièrement de sa main les nobles versets, Dieu assiste son parti autant qu'il a écrit de sections du Livre [2] ; ses royaumes ont vu la victoire demeurer fidèle à ses dra-

1. Sous le nom de *Haram el Aqça*, Jérusalem est la troisième ville sainte des Musulmans et les pèlerins scrupuleux, après avoir visité La Mecque et Médine, vont y faire leurs dévotions à la mosquée d'Omar.

2. Jeu de mots sur l'homonymie des termes arabes « parti » et « section » du Coran.

peaux; ses conquêtes dans les déserts du Maghreb se sont multipliées et les fondations pieuses de l'Orient ont fait appel à ses largesses au nom des pauvres [1].

« Ensuite on a salué l'arrivée des exemplaires manuscrits du noble Livre, tracés de sa plume illustre, en langue arabe; et combien de fois, de la lame indienne de son sabre, n'a-t-il pas tracé des sillons dans les lignes de l'ennemi.

« Il a doté ces nobles exemplaires de fondations pieuses, et les plumes inscrivent à son compte les largesses qu'il a faites du meilleur de ses biens.

« Il a constitué en Syrie des dotations glorieuses pour de tels rois qui se manifestent de l'Occident à l'Orient; Dieu le Très-Haut veuille accorder à leur fondateur les promesses qu'il a inscrites dans le plus noble des Livres; qu'il favorise les agents du pouvoir qui en auront la charge et lui réserve son agrément. »

El Maqqari dit : « J'ai vu l'une des copies du Coran; c'est celle qui est déposée à Jérusalem; son écrin est d'un art consommé. » Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Les relations amicales entre le sultan Aboul Hassan et le roi d'Égypte se poursuivirent jusqu'à la mort de ce dernier prince en 741 (27 juin 1340 — 16 juin 1341). Il eut pour successeur son fils, Aboul Fida Ismaïl ben Mohammed ben Qalaoun, avec qui le sultan Aboul Hassan entra en relations, comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

La disgrâce de l'émir Abou Abderrahman Yaqoub, fils du sultan Aboul Hassan, la fuite de son vizir Zian ben Omar el Ouattassi et leurs causes.

Le sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde, s'était transporté à deux reprises à Tlemcen, et chaque

1. Jeu de mots sur l'homonymie de « fotouh » conquête, et « fotouh » aumône.

fois, il avait attendu l'arrivée de son beau-père le sultan Abou Bekr ben Abou Zakaria le Hafcide, conformément à l'accord conclu entre lui et son père Abou Saïd, Dieu lui fasse miséricorde, accord aux termes duquel ils devaient se réunir sous les murs de Tlemcen et se prêter mutuellement assistance pour en faire le siège.

Lorsque Aboul Hassan s'était emparé de Tlemcen à la la date qui a été ci-dessus indiquée, le vizir des Hafcides, Cheikh Abou Mohammed ben Tafraguin, avait été témoin de ce succès, car il se trouvait au camp du sultan où il était venu en ambassadeur envoyé par le sultan Abou Bekr. Il confia en secret à Aboul Hassan que son maitre se rendait auprès de lui pour le voir et le féliciter du succès remporté sur ses ennemis. Le sultan Aboul Hassan se réjouit de cette nouvelle, car il aimait le faste et en tenait grand compte.

Il leva son camp de Tlemcen dans le courant de l'année 738 (30 juillet 1337 — 19 juillet 1338) et alla le placer dans la Mettidja[1] où il attendait l'arrivée de son beau-père. Mais celui-ci apporta de la négligence à venir au rendez-vous, détourné par l'un de ses hommes d'État, Mohammed ben El Hakim qui lui avait dit : « La rencontre de deux souverains n'arrive qu'une fois pour l'un des deux. » Ce présage affecta le prince hafcide qui resta sur place, tandis qu'Aboul Hassan s'impatientait de son retard.

Pendant qu'il attendait ainsi, le sultan Aboul Hassan tomba malade dans sa tente et dut s'aliter au point que le bruit de sa mort courut dans le camp. Cependant, ses deux fils, l'émir Abou Abderrahman et l'émir Abou Malek, déjà du temps de leur aïeul Abou Saïd, aspiraient au titre d'héritier présomptif qu'ils se croyaient près d'atteindre. Leur père en effet, dès les débuts de son règne, leur avait accordé le titre et les prérogatives d'émir, leur permet-

1. Plaine dans la banlieue d'Alger aujourd'hui appelée Mitidja.

tant d'avoir des vizirs et secrétaires, un sceau dont ils se servaient et des archives; ils avaient licence de faire des dons, de recruter des cavaliers et d'avoir une armée personnelle. Ils occupaient même à tour de rôle sa chambre du conseil où ils prenaient des décisions royales, agissant en cela comme ses lieutenants dans l'exercice du pouvoir souverain.

Lorsque l'état de santé du sultan s'aggrava, des agitateurs intervinrent entre les deux princes et l'armée se divisa à leur service en deux partis, ce qui jeta le trouble dans les deux camps. Chacun d'eux distribua des sommes d'argent et rechercha les moyens de se rendre populaire; l'armée devint un centre où se recrutaient des partisans. L'émir Abou Abderrahman, à l'instigation de ses vizirs et de ses familiers, songeait à accaparer le pouvoir avant que ne se dénoue la situation dans laquelle se trouvait le sultan.

Mais les personnages de l'entourage d'Aboul Hassan, ayant eu vent de ce qui se tramait, l'en informèrent et lui conseillèrent de se montrer en public avant que les événements ne prissent un tour plus grave. Le sultan se rendit à la tente qui lui servait de salle du conseil et, la nouvelle s'en étant répandue dans le camp, tous s'empressèrent de venir lui baiser la main en signe d'hommage. Tous les membres de l'armée sur qui se portaient des soupçons furent arrêtés et emprisonnés, le sultan disgracia les deux émirs et ordonna de transporter dans son camp les soldats qui étaient avec eux. Il s'en retourna ensuite à sa tente, puis le calme revint, les agitateurs cessèrent leurs intrigues et les gens se tinrent à l'écart des deux émirs qui demeurèrent « aussi isolés qu'un piquet dans le sol ».

Rempli d'inquiétude, l'émir Abou Abderrahman quitta sa tente, monta à cheval et profita de la nuit pour s'éloigner. Au matin, il atteignit le campement des Oulad Ali, émirs des Beni Zoghba, Arabes Hilaliens qui occupaient

le territoire du Hamza [1]. Leur émir Moussa ben Aboul Fadhl l'arrêta et le renvoya à son père qui l'interna à Oudjda et désigna des gardes pour le surveiller. Quant à son vizir Zian ben Omar El Ouattassi, il alla se réfugier auprès des Almohades maîtres de Tunis, qui lui accordèrent leur protection.

Dans la matinée même de l'évasion d'Abou Abderrahman, le sultan fit rentrer en grâce son frère Abou Malek et lui donna le commandement des places fortes de ses provinces d'Espagne. Après l'avoir mis en route pour cette destination, il revint à Tlemcen ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le récit de la révolte fomentée par Ibn Haïdour El Djezzar.

Lorsque le sultan Aboul Hassan avait arrêté et emprisonné son fils Abou Abderrahman, les serviteurs et les familiers de ce prince s'étaient dispersés. Parmi eux se trouvait un boucher attaché à ses cuisines, connu sous le nom d'Ibn Haïdour et qui présentait avec le prince, son maître, une certaine ressemblance extérieure. Il alla chez les Beni Amer ben Zoghba, alors en état de rébellion contre le sultan Aboul Hassan parce qu'il s'était particulièrement attaché Arif ben Yahya, chef des Soueïd, leurs ennemis. Ibn Haïdour se présenta à eux comme appartenant à la famille d'Aboul Hassan et sous le nom de son fils Abou Abderrahman. Trompés par la ressemblance, ils l'élurent et l'emmenèrent dans la région de Lemdia [2].

Le caïd de la ville marcha à leur rencontre, mais ils le battirent. Aussitôt Ouenzemmar ben Arif ben Yahya

1. Ancien nom d'une région algérienne dont Aumale et Bouira sont aujourd'hui les principaux centres.
2. Véritable orthographe du nom des Çenhadja-Lemdia, fondateurs de la ville algérienne actuellement appelée Médéa.

réunit des troupes avec lesquelles il les mit en déroute. Ils se dispersèrent et abandonnèrent El Djezzar qui alla se réfugier chez les Beni Iznanen des Zouaoua, auprès de leur cheikha nommée Chemsi des Beni Abdeççamad. Cette femme s'était imposée à eux et les avait soumis avec l'aide de sa famille et de sa nation ; elle avait en outre dix fils qui l'aidèrent à consolider sa puissance. Quand El Djezzar se présenta à elle se donnant comme un prince de la famille d'Aboul Hassan, elle prit parti pour lui et mit tout son pouvoir à assurer sa protection. Elle engagea son peuple à se soumettre à lui, si bien que la nouvelle s'en répandit dans le public où les avis à son sujet lui étaient les uns favorables, les autres défavorables.

Le sultan Aboul Hassan distribua de fortes sommes parmi sa nation et ses fils pour obtenir qu'il lui fût livré, mais la cheikha s'y refusa. Cependant, ayant été instruite de la mauvaise foi du prétendant et de sa fausseté, elle abandonna sa cause et il dut s'éloigner.

Il se transporta chez les Arabes et se réfugia auprès des Douaouida, émirs des Riah Beni Hilal. Il se prévalut auprès de leur chef Yaqoub ben Ali, de la même origine qu'il avait précédemment invoquée, et obtint de la sorte sa protection, mais à la condition que cette origine à laquelle il prétendait serait confirmée.

Le sultan Aboul Hassan fit des recommandations au sujet d'El Djezzar à son beau-père Abou Bekr le Hafcide qui les transmit à Yaqoub ben Ali. Celui-ci l'envoya au sultan Aboul Hassan sous la conduite de quelques-uns de ses familiers. On le remit entre les mains du sultan à son camp de Ceuta où il se disposait à entreprendre la guerre sainte. Il fut livré aux tourments et mis dans l'impossibilité de nuire, puis le mal qu'il avait fait étant supprimé, le gouvernement pourvut à sa subsistance jusqu'à sa mort.

Quant à l'émir Abou Abderrahman qui avait été emprisonné à Oudjda, il réussit un certain jour de l'année 742

(17 juin 1341 — 6 juin 1342) à surprendre et à tuer le geôlier. Le sultan Aboul Hassan l'ayant appris dépêcha son chambellan Allal ben Mohammed qui le mit à mort, Dieu leur fasse à tous miséricorde.

Le récit de la guerre sainte entreprise par Aboul Hassan, du combat de Tarifa où Dieu envoya une épreuve aux Musulmans et d'autres événements.

Le sultan Aboul Hassan, après avoir eu raison de son ennemi, sa puissance s'étant élevée au-dessus des autres et les limites de son empire s'étant étendues, décida d'entreprendre la guerre sainte qui le passionnait particulièrement. Au cours de l'année 740 (9 juillet 1339 — 26 juin 1340), il donna l'ordre à son fils, l'émir Abou Malek qui gouvernait les places fortes, d'entamer les hostilités sur le territoire ennemi et, à cet effet, lui envoya des troupes de sa capitale, et dépêcha auprès de lui des vizirs pour l'assister. Abou Malek entra en campagne, parcourut rapidement le pays des Chrétiens qu'il ravagea, faisant des captifs et du butin, et s'avança très près de leur capitale où il installa son camp.

Il apprit, étant dans cette position, que les Chrétiens s'étaient groupés pour l'attaquer et qu'ils marchaient en toute hâte à sa poursuite. Ses conseillers furent alors d'avis qu'il devait quitter le territoire des Chrétiens, passer le fleuve qui faisait la limite entre le territoire musulman et la zone de guerre, et se retrancher dans les villes musulmanes. Il refusa avec persistance de se rendre à ces avis et s'entêta à demeurer sur place ; il était plein d'ardeur et de bravoure, mais peu expérimenté dans les choses de la guerre, en raison de son jeune âge.

Les soldats chrétiens les surprirent le matin pendant leur sommeil et pénétrèrent jusqu'à eux dans leurs tentes,

avant qu'ils aient pu se mettre en selle. Ils arrivèrent sur l'émir Abou Malek qui, n'ayant pas eu le temps de monter à cheval, était encore pied à terre et le terrassèrent. Ils exterminèrent la majeure partie de ses soldats et s'emparèrent de toutes les richesses et des esclaves que contenait le camp des Musulmans, après quoi ils s'en retournèrent.

Quand le sultan Aboul Hassan apprit ces événements et la mort de son fils, il en éprouva une grande douleur et implora pour lui la miséricorde divine, demandant à Dieu de lui compenser la perte de son fils mort à l'âge d'homme.

Il dépêcha ensuite ses vizirs sur les côtes du Maghreb pour organiser des flottes, il puisa dans le Trésor, passa les troupes en revue, les réorganisa solidement et fit appel à tous les habitants du Maghreb. Il gagna ensuite Ceuta pour prendre toutes dispositions en vue de la guerre sainte.

Les peuples de la Chrétienté ayant eu connaissance de ses projets se préparèrent à la défense et le roi chrétien fit occuper le détroit de Gibraltar par ses navires pour en barrer le passage au sultan. Celui-ci, de son côté, stimula le zèle des flottes musulmanes dans tous les ports du Maghreb et fit appel à ses beaux-frères, les Hafcides, pour obtenir l'envoi de leurs navires. Les Hafcides les expédièrent sous le commandement de Zaïd ben Farhoun, amiral de leur marine à Bougie, qui se porta sur Ceuta à la tête de seize navires d'Ifriqïa, provenant de Tripoli, Gabès, Djerba, Tunis, Bône et Bougie. Il trouva à Ceuta la flotte du Maghreb comptant près de cent navires, dont le commandement avait été donné par le sultan à Mohammed ben Ali El Azfi, celui-là même qui était maître de Ceuta lors de la prise de cette ville sous le règne du sultan Abou Saïd.

Sa flotte étant au complet en hommes et en approvisionnements, le sultan donna au commandant l'ordre d'atta-

quer celle des Chrétiens stationnée dans le détroit. Les navires musulmans partirent bien groupés et bien armés et, arrivés en vue de la flotte chrétienne, firent halte un certain temps. Les deux flottes se rapprochèrent ensuite l'une de l'autre, chacune prenant l'ordre de bataille. L'action s'engageait à peine et déjà s'annonçait la victoire que Dieu accordait aux musulmans sur leurs ennemis. En effet, ils pénétrèrent au milieu des Chrétiens sur leurs navires, les exterminant au sabre et à la lance, perçant leurs corps de blessures douloureuses.

Ils tuèrent leur amiral et conduisirent leurs navires au port de Ceuta où les habitants accoururent pour les voir. Un grand nombre de têtes de Chrétiens furent promenées dans tous les quartiers de la ville, pendant que des bandes de captifs enchaînés étaient réunies à Dar El Incha.

Cette magnifique victoire, pour laquelle le sultan reçut des félicitations et que des poètes vinrent chanter en sa présence, eut lieu le samedi six Choual 740 (5 avril 1340); elle fut pour les Musulmans une de leurs plus glorieuses journées.

Le sultan Aboul Hassan prit alors des mesures pour le transport de volontaires et de mercenaires et disposa une chaîne de navires reliant entre elles les deux rives du détroit. Quand toutes les troupes eurent traversé le bras de mer, au nombre de soixante mille hommes environ, le sultan prit la mer à son tour avec sa cour et ses serviteurs à la fin de l'année 740 et débarqua près de Tarifa, le trois Moharrem de l'année suivante (29 juin 1340).

Il prit aussitôt ses dispositions pour attaquer cette place et fut rejoint par le sultan andalou Aboul Hadjadj Youssef ben Ismaïl ben Ahmer avec les troupes d'Andalousie composées des guerriers mérinides, des garnisons des places fortes et des hommes provenant des populations rurales du pays. Ils installèrent leur camp à proximité du sien et tous réunis encerclèrent entièrement la place de

Tarifa. Ils l'attaquèrent de toutes manières et battirent ses murs de leurs machines de guerre.

Le roi chrétien avait organisé une nouvelle flotte placée dans le détroit pour empêcher toute aide d'arriver au camp musulman. Mais le blocus de la place retenait les Musulmans depuis longtemps, en sorte que les approvisionnements en vivres et fourrages touchant à leur fin, la situation pour eux devint difficile et le désordre se mit dans leurs rangs. D'autre part, le roi avait recruté des soldats chez les nations chrétiennes et le souverain du Portugal, maître de Lisbonne et de la partie occidentale de la Péninsule, lui prêtait assistance. Ils attaquèrent les Musulmans alors que le sixième mois du siège de Tarifa était expiré. Pendant que le roi approchait du camp des Musulmans il envoyait vers Tarifa une troupe chrétienne qu'il y plaça en embuscade, se réservant de l'employer en temps opportun. Cette troupe pénétra de nuit dans la place par surprise et à l'insu des gardes musulmans qui devaient les surveiller et qui, n'ayant connu leur présence qu'à la fin de la nuit, quittèrent leurs postes et fondirent sur eux. Ils ne purent atteindre que les soldats des derniers rangs qui n'avaient pas encore pénétré dans la ville et en tuèrent quelques-uns, tandis que les autres leur échappèrent. Craignant le ressentiment du sultan, ils lui déclarèrent qu'en dehors de ceux qu'ils avaient tués aucun chrétien n'avait pénétré dans la ville.

Le lendemain, le roi marcha avec son armée à l'attaque des Musulmans. Le sultan rangea ses troupes en ordre de bataille et, pendant que le combat était engagé entre les deux armées, la troupe tenue en réserve dans la ville, celle même qui y avait pénétré de nuit, fut lancée sur le camp des Musulmans alors inoccupé et se dirigea sur la tente du sultan. Elle fut reçue par des archers qui en avaient la garde mais qui furent enveloppés en raison de leur petit nombre. Les femmes tentèrent de se défendre

contre l'attaque des Chrétiens, mais ils les tuèrent de même. Ils parvinrent ensuite auprès des femmes de la famille du sultan et parmi elles, sa cousine paternelle, fille de son oncle Abou Bekr ben Yaqoub ben Abdallah, Fatma, la fille du sultan hafcide Abou Bekr ben Abou Zakaria et autres qu'ils tuèrent, après les avoir torturées et dépouillées de ce qu'elles possédaient, puis ils pillèrent toutes les tentes et mirent le feu au camp.

Les Musulmans, apprenant ce qui se passait dans leur camp, rompirent les rangs et firent volte-face alors que Tachefin, fils du sultan Aboul Hassan, qui s'était maintenu à la tête d'un groupe de ses soldats et de ses serviteurs face aux Chrétiens, arrivant au corps à corps avec eux, était complètement enveloppé et, pour comble d'infortune, fait prisonnier. Rarement les Musulmans furent atteints par un malheur aussi grand que celui qui les frappait en cette matinée du lundi sept Djoumada second 741 (28 novembre 1340).

Le sultan Aboul Hassan s'éloigna entouré par ce qui restait de l'armée musulmane dont un grand nombre de guerriers avaient perdu la vie.

Le roi chrétien s'avança vers le camp musulman jusqu'à la tente du sultan et blâma la mise à mort des femmes et des enfants. Il n'alla pas plus loin et regagna ses États. De son côté, Ibn El Ahmer s'en retourna à Grenade. Aboul Hassan ayant atteint Algésiras, gagnait Gibraltar et, dans la soirée du lendemain, s'embarquait sur ses navires pour Ceuta. Dieu a frappé les Musulmans d'une dure épreuve; puisse-t-il les récompenser largement.

La prise d'Algésiras par les ennemis.

A son retour de Tarifa, le roi chrétien se montra d'une excessive dureté pour les Musulmans d'Espagne qu'il

pensait absorber dans ses États. Dans ce dessein, il réunit des troupes chrétiennes avec lesquelles il commença par attaquer la forteresse de Beni Saïd sur les frontières du royaume de Grenade et à une étape de cette ville. Il entreprit le siège de la place avec des hommes et du matériel et l'encercla avec vigueur. Éprouvés par la soif, les défenseurs se rendirent au cours de l'année 742 (17 juin 1341 — 5 juin 1342), armée dont Dieu changea les jours fastes en jours néfastes. Le roi chrétien rentra ensuite dans ses États.

Après son débarquement à Ceuta, le sultan Aboul Hassan avait à cœur de recommencer la guerre sainte et d'attaquer à nouveau. Il envoya des recruteurs dans toutes les villes et dépêcha ses généraux dans les ports du Maghreb pour y organiser les navires de la flotte. Ayant réuni des forces importantes, il se transporta à Ceuta pour connaître la situation des places fortes de l'Espagne. Il y expédia ses troupes avec son vizir Asker ben Tahadhrit, donna le commandant d'Algésiras à un proche parent de ce dernier nommé Mohammed ben El Abbas ben Tahadhrit et envoya des renforts sous la conduite de Moussa ben Ibrahim El Yerniani, un de ceux qui tenaient l'emploi de vizir suppléant.

Le roi chrétien apprenant ces préparatifs organisa aussitôt sa flotte qu'il envoya dans le détroit contre celle du sultan. Dans la rencontre qui suivit, des deux flottes, Dieu éprouva les Musulmans dont beaucoup perdirent la vie. La flotte chrétienne resta maîtresse du détroit à l'exclusion des Musulmans, et le roi partant de Séville avec des troupes chrétiennes vint camper sous les murs d'Algésiras, port des flottes musulmanes et refuge de leurs navires. Il espérait l'incorporer dans ses États comme sa voisine Tarifa. En conséquence, il réunit de la main-d'œuvre et des maîtres ouvriers ainsi que du matériel servi par un personnel nombreux et persévéra dans

l'encerclement de la place. Ses soldats, en prévision de la longueur du siège, édifièrent dans le camp des maisons de bois, et le sultan Aboul Hadjadj ben El Ahmer avec ses troupes vint s'installer en face du roi chrétien sous les murs de la place pour en défendre l'accès.

Le sultan Aboul Hassan, toujours en station à Ceuta, envoyait aux habitants d'Algésiras des renforts de cavalerie, des approvisionnements et des subsides qui traversaient de nuit, quand se relâchait la vigilance de l'ennemi. De nombreux Musulmans y perdirent la vie et ces envois ne profitèrent aucunement aux défenseurs d'Algésiras qui souffraient de plus en plus des rigueurs du blocus.

Le sultan Aboul Hadjadj se rendit alors auprès du sultan Aboul Hassan pour lui proposer de faire la paix avec le roi chrétien. C'était là une perfidie du roi chrétien qui, après lui avoir conseillé de passer le détroit, le faisait suivre par des navires pendant la traversée, si bien que les Musulmans, se croyant menacés par eux d'une attaque et frappés de stupeur, gagnèrent le littoral.

Quant aux habitants de la ville d'Algésiras et aux soldats du sultan qui la défendaient, leur situation étant devenue des plus précaires, ils demandèrent la paix au roi chrétien contre la reddition de la place. Il leur promit la paix avec la vie sauve et tint parole, en sorte qu'ils purent, après leur sortie de la ville, traverser le détroit et rentrer en Maghreb. Ceci avait lieu au cours de l'année 743 (6 juin 1342 — 25 mai 1343). Le sultan les installa sur son territoire dans les meilleures conditions, leur donnant des marques de bienveillance et de générosité propres à compenser les épreuves qu'ils avaient endurées. Il les entoura de telles faveurs qu'elles défrayèrent les conversations. Il fit arrêter son vizir Asker ben Tahadhrit pour le punir de l'incapacité qu'il avait montrée dans la défense, alors qu'il disposait des moyens nécessaires

pour l'assurer. Le sultan Aboul Hassan regagna ensuite sa capitale avec la conviction que la cause de Dieu triompherait et que sa promesse s'accomplirait [1]; que Dieu ferait complètement éclater sa lumière, dussent les infidèles en avoir du dépit [2].

Renseignements complémentaires sur les Beni Aboul Ala.

Nous avons rapporté plus haut qu'Othman ben Aboul Ala avait la direction des incursions militaires en Espagne et qu'il y était mort en champion de la foi. Son fils Abou Tabet qui lui avait succédé, s'était imposé avec sa famille et ses partisans aux Beni El Ahmer et ils avaient tué l'un de ces derniers, Mohammed ben Ismaïl, lors de son retour, après la prise de Gibraltar. Enfin, ce prince avait eu pour successeur son frère Youssef ben Ismaïl, ainsi que cela a été exposé en détail. Ce dernier sultan qui s'appelait aussi Aboul Hadjadj nourrissait secrètement un vif ressentiment contre les Beni Aboul Ala qui avaient traîtreusement tué son frère. Il attendait l'occasion d'en tirer vengeance jusqu'au jour où, les ayant arrêtés et emprisonnés, il les avait exilés à Tunis.

Ils s'étaient réfugiés auprès du sultan hafcide Abou Bekr ben Abou Zakaria, et le sultan Aboul Hassan en ayant eu connaissance lui écrivit de les mettre aux fers. Le sultan hafcide les fit arrêter, puis Aboul Hassan, se ravisant, lui dépêcha le chef de sa garde particulière, Mimoun ben Bekroun, qui devait les lui amener dans sa capitale. Le prince hafcide s'abstint, répugnant à leur retirer sa protection. Or, son vizir Abou Mohammed ben Tafraguin lui conseilla de les lui envoyer, disant que certainement il

1. Allusion au verset 13 du chapitre LXI du Coran : « Le secours vient de Dieu et la victoire est proche. »
2. Coran, chapitre LXI, verset 8.

ne leur voulait que du bien. Il les fit partir, envoyant en même temps une lettre par laquelle il intercédait en leur faveur. Ils parvinrent auprès du sultan Aboul Hassan alors qu'il revenait de la guerre contre les Chrétiens en l'année 742 (17 juin 1341 — 5 juin 1342). Il les accueillit avec bienveillance et générosité en l'honneur de celui qui avait intercédé pour eux et les installa dans son camp, après les avoir pourvus de tentes, remontés en chevaux de prix et dotés d'un important équipage de bêtes de somme. Il leur distribua des vêtements d'honneur et des présents, les gratifiant des plus riches cadeaux, en sorte qu'ils entrèrent dans le groupe de ses familiers. Quand il vint s'établir à Ceuta pour mieux surveiller les événements d'Algésiras, ils furent desservis auprès du sultan ; on lui rapportait que de nombreux agitateurs s'insinuaient au milieu d'eux pour les décider à s'emparer du pouvoir. Il les fit arrêter et incarcérer dans les prisons de Meknès. Ils y étaient encore à l'époque de la rébellion d'Abou Inan qui les remit en liberté et les employa à la réalisation de ses projets, comme nous le rapporterons s'il plait à Dieu.

Le sultan Aboul Hassan envoie une ambassade au roi d'Égypte Aboul Fida Ismaïl ben Mohammed ben Qalaoun.

Nous avons rapporté que le sultan Aboul Hassan avait envoyé une ambassade au roi d'Égypte Ennacer et lui avait fait des présents dont la magnificence lui valut dans le public un haut prestige ; qu'il en était résulté entre lui et le roi Ennacer, des relations d'amitié qui durèrent jusqu'à la mort de ce dernier prince en 741 (27 juin 1340 — 16 juin 1341).

Il avait eu pour successeur son fils Aboul Fida Ismaïl à qui le sultan Aboul Hassan avait adressé ses condoléances ainsi que des présents et envoyé en ambassade son secré-

taire et chef des services de l'impôt foncier, Aboul Fadl ben Abou Abdallah ben Abou Medien. Avec lui était la noble sœur du sultan Aboul Hassan, et cette ambassade obtint les résultats qu'il en attendait. En même temps son envoyé emportait une lettre destinée au roi Eççalih Aboul Fida et son arrivée au Caire eut lieu le quinze Chaabane 745 (22 décembre 1344)[1]. Cette lettre était ainsi conçue : « Après le recours au nom de Dieu et l'appel de ses bienfaits sur le Prophète, Dieu lui accorde ses grâces et le salut éternel. De la part de l'Émir El Moslimin combattant dans la voie de Dieu, le maître des mondes, victorieux par sa grâce, en qui il met sa confiance et sur qui il s'appuie en toutes circonstances, le sultan des deux continents, défenseur des deux rives, l'organisateur des châteaux forts et des garnisons pour la défense des frontières, le soutien efficace de la phalange de l'Islam et qui fait triompher sa cause, le champion du culte de notre maître omniscient,

« Fils de l'Émir El Moslimin, combattant dans la voie de Dieu le maître des mondes, gloire des sultans, défenseur de la religion, roi des deux continents, Imam des deux rives, maître puissant du pays, qui disperse les groupes ennemis, rassemble des troupes de guerriers, mène à la victoire ses drapeaux et ses étendards, dispose les camps de l'armée et comble tous les espoirs,

« Abou Saïd, fils de l'Émir El Moslimin, combattant dans la voie de Dieu le maître des mondes, gloire de son temps, glaive de l'Islam et maître du pouvoir, qui jette l'effroi dans le cœur des rebelles polythéistes, défend l'intégrité du territoire, porte haut le drapeau de la guerre sainte, soumet les provinces des infidèles, répond aux appels de quiconque invoque son assistance et marche dans la voie

1. On remarquera l'allure poétique et grandiloquente de cette royale correspondance conçue dans le goût de l'époque et écrite dans cette prose rimée qui, chez les Arabes, est très voisine de la poésie ; de là l'étrangeté de certains passages de la traduction.

de Dieu pour la suprématie de la vraie foi, Abou Youssef Yaqoub ben Abdelhaq qui a fidèlement servi Dieu en faisant la guerre sainte en son nom et a réussi, en maîtrisant les ennemis de la religion, à atteindre son but.

« A celui que nous considérons comme notre fils, qui s'est élevé au ciel de la gloire tel un astre dans tout son éclat et s'est entouré d'illustration, qui a dissipé l'injustice et illuminé les ténèbres, a consolidé l'empire Naceride, a porté haut son drapeau et a vivifié ses vestiges ; le rempart des deux villes saintes, le protecteur vigilant des deux directions [1] qui étend le règne de la paix et contient l'oppression d'une main ferme, le prince généreux et libéral, qui maintient fidèlement sa protection aux personnes et aux biens, occupe le faîte de la gloire et de l'illustration et dont l'appui est en Dieu ;

« Le sultan éminent, élevé, noble, généreux, équitable, vertueux, intègre, célèbre, considérable, le plus grand, le plus honoré, le refuge, le protecteur puissant, le secours efficace, le souverain très bon, Aboul Oualid Ismaïl, fils de celui que nous considérons comme un frère, célèbre par sa gloire et universellement loué, lumière du temps, perfection de l'humanité en illustration et illustration de l'humanité, en perfection, héritier d'une lignée de rois ; le conseiller dont la sagesse dicte les accords entre peuples de toutes croyances, le défenseur des deux villes saintes par le glaive et la balance de la justice et dont le mérite croît avec la charge qu'il assume ainsi, celui qui disperse les rebelles et leurs troupes, le démolisseur des églises et des chapelles qu'il vide de leurs piliers ;

« Le sultan éminent et magnanime, généreux et puissant, équitable et illustre, grand et glorieux, champion de la guerre sainte, qui distribue équitablement la justice entre le juste et l'injuste, le bien assisté et victorieux,

1. Mecque et Médine.

sanctifié et pur, ornement de la royauté, défenseur des intérêts temporels et spirituels, celui qui réunit tous les mérites ;

« Mohammed, fils du meilleur des rois, magnanime et pénétrant, souche des sultans les plus vertueux, qui a porté ses drapeaux victorieux à travers l'Arménie, le pays des Grecs et celui des Tatars, a vivifié les traditions de la guerre sainte et a fait triompher la cause de l'Islam, ornement de son temps, qui répond par son assistance à tout appel, le conquérant et le plus vertueux des princes de son époque glorieuse, l'Imam bien assisté, victorieux, bien dirigé, associé de l'Émir El Moumenin dans tout ce qu'il entreprend, le roi victorieux, consacré au service des intérêts de ce monde et à ceux de la religion ;

« Qalaoun, Dieu lui accorde le pouvoir qu'il a accordé à ses préférés parmi les hommes, qu'il élève son empire marqué par lui des signes de la fortune, comme un astre au firmament ; qu'il récompense magnifiquement ses actions de grâce en le faisant l'héritier de ses ancêtres ; que le salut parfait, embaumé du parfum des fleurs de la colline le suive dans sa carrière ; que les souffles du zéphir accompagnent sa marche ; que Ridhouan, l'ange gardien du Paradis, soit son compagnon, tant que l'étoile poursuivra sa course ; que Rouh et Rihan soient ses protecteurs et le vivifient avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions [1].

« Nous adressons ensuite nos louanges à Dieu le souverain maître qui assure, comme terme à la piété, la manifestation de la vérité certaine et l'éloignement du doute, laisse sans assistance l'hypocrite invétéré et persévérant dans le mal ; nous appelons ses grâces et le salut éternel sur notre seigneur Mohammed son envoyé qui, avec les lumières du *Coran*, a dissipé les ténèbres du polythéisme,

1. Allusion au verset du *Coran* 87 du chapitre LVI.

son prophète par qui il a clos la série des prophètes — collier dont il est la plus belle perle — par qui il a révélé les preuves de la vérité et fait subir à l'infidélité les vicissitudes que les flots soulevés de l'Océan infligent aux vaisseaux.

« Dieu veuille agréer les membres de sa famille et ses compagnons fidèles à la voie droite qu'il leur ouvrait et dont il a illuminé les cœurs ; qui, s'étant rendus maîtres de leurs passions ont persévéré dans le grand chemin de la sagesse et y ont trouvé le succès ; qui ont avec courage combattu les ennemis, la souffrance exaltant encore la pureté de leur zèle, comme l'or devient plus pur par la fonte.

« Nous faisons des vœux pour les saints de l'Islam, ses défenseurs éminents, afin qu'il remporte sur l'ennemi une victoire éclatante comblant tous les espoirs par le succès, accumulant d'heureuses suites.

« Nous vous adressons la présente missive — Dieu vous accorde la prééminence et une longue suite de bienfaits — de notre capitale de Fès la bien gardée, et nous, créature de Dieu, qu'il soit glorifié, nous reconnaissons les marques de sa bonté et l'impuissance à exprimer en langage humain la gratitude qui lui est due, dépensant pour sa noble cause et ses décrets acceptés avec résignation, ce qui existe entre le noun et le kaf [1].

« Nous faisons appel à sa puissance en faveur du sort futur de votre empire et pour qu'à votre illustre puissance il assigne son rang ; des amitiés qui vous entourent il fasse éclater des preuves certaines, à votre gloire il ouvre une large carrière ; qu'il raffermisse votre pouvoir, entoure votre personne de beauté et de force et vous conduise dans les voies et principes édifiants de celui à qui vous avez succédé.

1. Ces deux lettres ainsi disposées pour la rime sont la première et la dernière du mot *Koun !* « Soit ! », le *fiat!* des Musulmans.

« On connait bien les liens consacrés par les sentiments de la piété et aussi les difficultés aplanies par les relations d'amitié sincère entretenues entre nous et votre père — Dieu sanctifie son âme et lui accorde la félicité — que par sa grâce il lui réserve dans les cieux les plus élevés une place parmi les justes. Grâce à l'affection qui nous unissait, ont été conclus des pactes intégralement sanctionnés par des écrits, garantis par la sincérité de l'amitié et la pureté des intentions, fondés sur la piété et un mutuel accord parfait, consolidés par le sentiment que les âmes se reconnaitront le jour où elles seront séparées des corps. Ainsi se sont noués des liens d'amitié et de fraternité aussi solidement que ceux du sang.

« Cela n'avait demandé que très peu de temps ; mais il n'y a pas à s'étonner, quand deux cœurs se cherchent, de la rapidité de leur union ; l'un d'eux s'est manifesté qui a signalé des erreurs dans les mœurs religieuses et a justifié cette parole : « Celui qui interroge les maîtres sur les « vérités cachées », révélant que Dieu le Très-Haut appelait à sa gloire son âme pure, préservait cette perle précieuse et la plaçait dans l'écrin paradisiaque qu'il lui réservait, en considération de la douleur que sa perte a fait éclater dans les cœurs et de l'amertume que son destin a répandue dans les âmes.

« Lui qui a manifesté sa sollicitude pour les sectateurs de l'Islam dans ces contrées et sa compassion pour les pèlerins de la maison sacrée de Dieu, en raison des troubles et des dangers auxquels ils sont exposés, qui a voulu supporter une part des malheurs d'autrui, en roi généreux, en tuteur affectueux.

« Puis, toute communication de nouvelles cessa, le feuillet du livre se retourna, voilant le passé, et nous cessâmes d'avoir des renseignements certains sur le prince qui avait obtenu le gouvernement de votre royaume. Sur ces entrefaites, nous avons dû quitter notre capitale, appelé

à l'aide par les habitants de l'Espagne et leur sultan, attendu que des informations se succédaient, annonçant que les Chrétiens avaient décidé le sac de leurs provinces. Nous étions, au cours de ces événements, préoccupé par l'arrivée des émissaires venant de ces régions menacées de troubles graves. C'est par la suite que nous avons appris l'heureuse nouvelle de la protection dont Dieu le Très-Haut vous a gratifié et avons su qu'il vous avait ouvert la porte de ses faveurs en vous accordant le pouvoir souverain. Vous avez été son agent de pacification, par vous il a éteint la guerre civile et a purgé le pays des rebelles qui en avaient troublé l'ordre. C'est ainsi que les voies du pèlerinage se sont ouvertes à nouveau aux voyageurs et aux caravanes.

« Des témoignages ostensibles et répétés ayant révélé la persistance des liens fermes et d'amitié parfaite que les héritiers ont soigneusement conservés, nous vous adressons ce discours divisé en plusieurs parties donnant et demandant des nouvelles, offrant condoléances et vœux de santé, le tout exprimé dans une forme variée. Or, la perte d'un souverain comme celui-là, Dieu veuille l'agréer, ne pouvait être que le signe de grands malheurs et la plus forte constance devait céder à la nouvelle de sa mort prématurée. Mais la résignation est le plus beau manteau qui convienne à un sage d'esprit solide, la récompense divine le premier des avantages recherchés par une foi profonde ; et vos pareils ne sont pas de ceux dont la dignité fléchit ni dont la constance cède devant un malheur subit.

« Le souvenir de celui à qui vous succédez n'est pas perdu; bien au contraire, sa gloire brille d'un plus vif éclat encore et, Dieu merci, la vie aisée se poursuit avec une ère nouvelle dont les débuts et l'état présent sont marqués des signes du bonheur, qui mérite par son cours heureux d'être louée, que la bonté divine a gratifiée de ses dons les plus précieux. Dieu vous a choisi pour le

remplacer dans la garde de sa terre sacrée et pour assurer la protection des pèlerins de sa sainte maison, durant la nuit comme pendant le jour.

« Et nous, après vous avoir offert ces condoléances, nous vous adressons nos meilleurs compliments pour la faveur que Dieu vous a accordée ; c'est de Dieu que tout vient et c'est à lui que tout retourne et tous les actes comme toutes les pensées — que sa gloire soit exaltée — recherchent son agrément. Gouvernez un empire à qui il a donné la puissance comme façade et la gloire comme enceinte, avec le calme des temps comme garantie et protection.

« Nous restons fidèles aux accords conclus avec le roi Ennacer — Dieu veuille l'agréer — sur les bases de sa confiance et de son amitié et ne cessons de louer ses qualités aussi précieuses que le parfum des fleurs au suc distillé.

« Vous n'avez pas oublié l'envoi fait par nous de deux exemplaires du noble Livre que notre main droite avait transcrits et dont nous souhaitons le dépôt assuré aux villes saintes ; votre père le roi Ennacer — Dieu l'agrée et le comble de ses bienfaits — s'est comporté en la circonstance, de façon gracieuse et magnifique, en rapport avec son rang éminent, à la mesure de son haut mérite, ce qui ne saurait être oublié, et d'ailleurs ses hauts faits sont connus en tous pays où les voyageurs les ont portés et répandus. Mais son acte le plus méritoire et le plus précieux, celui par lequel il a le mieux manifesté sa connaissance du maître suprême, c'est l'ordre qu'il a donné à ceux qui partaient alors en pèlerinage, d'acheter des immeubles pour les constituer en legs précieux en faveur des deux exemplaires du Livre ; puis l'édifiante solennité qui, par son ordre, a entouré la transcription des documents destinés à perpétuer ces legs précieux dans la suite des jours et des nuits. En conséquence, un corps de lecteurs de ces

deux exemplaires a été organisé avec les revenus fonciers de ces fondations, en attendant que puissent leur parvenir ceux de nos fondations créées dans ce pays-ci. Grâce à lui — Dieu lui fasse miséricorde — et aux soins soutenus qu'il a prodigués à ces legs pieux, ils se sont trouvés entourés de vénération et d'avantages nombreux et réels.

« Nous confions la présente missive, pour être remise à votre Excellence sérénissime, à notre brillant savant, précieux et parfait secrétaire, le noble fils de notre secrétaire le maître et savant précieux et parfait, le vertueux pèlerin des lieux saints, feu Abou Abdallah ben Abou Medien — Dieu lui conserve sa place éminente et facilite son projet de visite de la Maison sacrée — avec mission de reconnaître l'état de ces fondations, de contrôler l'administration du fonctionnaire qui en a la surveillance et les actes de sa gestion bons ou mauvais et, le cas échéant, de donner la préférence à qui est susceptible de remplir convenablement cet office.

« Nous faisons, à cet égard, appel à votre haute autorité, prenant notre appui sur l'amitié solide dont votre père — Dieu lui fasse miséricorde — a donné des marques édifiantes et votre Excellence voudra poursuivre cette œuvre pie, renouveler les belles actions de cet éminent souverain et consolider le monument hautement méritoire et digne des plus belles récompenses qu'il a édifié, en donnant les autorisations nécessaires pour que le porteur de ce message trouve l'assistance qui lui permettra l'accomplissement de sa mission dans les meilleures conditions. C'est pourquoi nous vous adressons des actions de grâces accompagnées du parfum des fleurs de la colline et du chant des colombes de la forêt.

« Les liens de l'affection et de l'amitié qui nous unissent nous font un devoir de vous exposer les événements survenus dans nos contrées et les motifs qui nous ont retenu, jusqu'à ce jour, de vous adresser cette missive. Voici les

faits : Nous avons reçu un messager d'Espagne nous appelant sans retard à la guerre sainte et un tel appel est de ceux que l'on ne peut éluder. Il nous apprit, en effet, que les infidèles ayant réuni des contingents accourus de toutes parts, leur Pape maudit leur a prédit qu'ils seraient partout victorieux. Leurs armées se dirigeaient vers les terres d'Andalousie, pleines d'ardeur, et en avaient attaqué les régions extrêmes, se proposant d'en faire disparaitre l'Islam et d'y effacer les traces de la Foi.

« Nous avons expédié en avant les officiers chargés d'organiser la flotte et sommes parti à leur suite pour Ceuta qui est la pointe du Maghreb extrême et la porte donnant accès dans la zone de guerre. Nous n'y étions pas arrivé encore que déjà l'ennemi infidèle avait obtenu un succès et que ses flottes royales barraient le détroit, empêchant tout secours de le traverser. Les Chrétiens avaient disposé un nombre incalculable de leurs navires au confluent des deux mers sur le passage même et jusque sur le rivage, menaçant d'occuper le pays, enfin ils avaient réuni toutes leurs troupes à Algésiras — Dieu nous la rende.

« Cependant, bien que les voies nous fussent fermées et que nous ne disposions d'aucune assistance dans l'accomplissement de cette noble tâche, nous multipliâmes nos efforts pour soutenir ce pays avec toutes nos troupes disponibles. A cet effet, nous organisâmes une flotte dont les navires manœuvraient de façon à traverser secrètement le détroit, allant et venant au milieu des périls, avec ceux qui se vouaient à la guerre sainte. Au roi de l'Andalousie, nous fîmes tenir des subsides pour lui permettre d'organiser son armée et de se rapprocher de celle des infidèles ; en même temps, nous lui assurions ainsi qu'à ses troupes des dons importants servis mensuellement. Nous leur fîmes enfin des présents, en vue des récompenses de la vie future.

« Dès lors nos marins visitèrent successivement les ports des deux rives, traversant les passages dangereux où ils risquaient la vie d'ici-bas pour assurer la paix de l'au-delà ; leurs navires étaient garnis de munitions abondantes, de guerriers fameux, de chevaux de prix et d'approvisionnements considérables ; les uns eurent la vie sauve, leur terme n'étant pas arrivé, les autres morts en martyrs s'en furent jouir des récompenses divines. La marine poursuivit ces exploits qui lui coûtèrent la perte de soixante-sept flotilles pratiquant la course (aux guerriers qui les montaient Dieu réserve ses récompenses).

« Non content de cette participation à la guerre sainte, nous y avons envoyé l'un de nos fils (Dieu favorise leur prospérité), à titre de contribution personnelle fournie aux habitants du pays ; mais il eut à subir, tant par les rigueurs de la tempête que par la poursuite obstinée et les coups répétés de l'ennemi, des épreuves telles que les hommes en conservent la mémoire et les rapportent à titre d'exemples étranges. Quand enfin il put aborder sur l'autre rive avec ceux que les rigueurs de cette traversée avaient épargnés, il installa son camp en face de celui des infidèles dont il n'était éloigné que de deux parasanges[1] ou même moins encore.

« Après avoir donné du repos à ses troupes, il organisa contre l'ennemi, le matin et le soir, des attaques en vue de le mettre à l'épreuve. Or, nous avions à Algésiras, parmi nos renforts, une troupe qui s'était distinguée dans la lutte et y avait manifesté sa valeur, faisant peu de cas de l'ennemi et lui portant les plus rudes coups, apparaissant au milieu des troupes chrétiennes comme une chamelle blanche au milieu d'un troupeau de chameaux gris. Cependant, la longue lutte soutenue sur mer pendant trois années et demie et poursuivie sur terre pendant deux an-

1. Mesure de distance qui a valu de quatre à six mille mètres.

nées, en contact permanent avec l'ennemi, avait épuisé les ressources du pays, et les habitants, dans l'impossibilité d'être ravitaillés, ne disposaient même plus des vivres nécessaires pour un mois; or, la population s'élevait, sans compter les femmes et les enfants, à plus de dix mille âmes. C'est alors que le sultan de l'Andalousie nous demanda l'autorisation de conclure la paix. Nous tombâmes d'accord que la paix s'imposait dans l'intérêt des Musulmans et qu'elle était indispensable pour assurer leur salut. Nous lui donnâmes autorisation pleine et entière de traiter, attendu que son appel et celui des Musulmans d'Espagne nous inclinaient à adopter leur projet. C'est alors qu'il proposa la paix aux Chrétiens, qui l'acceptèrent, bien qu'ils eussent connaissance certaine de l'épuisement de leurs vivres, et une trêve de dix ans fut conclue.

« Tous ceux des nôtres qui se trouvaient dans ce pays, cavaliers, hommes de pied, familles et enfants, le quittèrent, n'ayant subi aucune perte dans leurs biens ou leurs approvisionnements, et cette campagne ne leur coûtant que l'amertume de l'éloignement du pays natal.

« A leur arrivée, nous leur fîmes de larges présents et leur prodiguâmes des consolations et des marques d'intérêt; ils reçurent plus de mille chevaux de race et plus de dix mille robes d'honneur, ainsi que des dons qui s'étendirent aux riches comme aux pauvres et des troupeaux assurant à tous une vie large et aisée. Pour les autres, Dieu mit un terme aux dommages causés par les Chrétiens, mais ils ne trouvèrent, au retour, aucun village dont les vestiges ne fussent effacés et où ne régnât la mort.

« Cependant, Dieu, dans sa bonté, permit qu'après la perte de cette ville frontière, la conquête de Gibraltar sur les Chrétiens fût réalisée par nos mains. C'est le Très-Haut qui nous dédommagera de cette perte, il nous en fournira l'occasion, espérons-le ; en rompant l'union des

infidèles et en délivrant l'Andalousie de leur présence, il préservera notre pays. Si les Chrétiens n'étaient venus de toutes parts, et s'ils n'avaient employé l'ensemble de leurs navires à barrer le passage du détroit, nous n'aurions pas eu lieu de redouter leurs attaques, mais serions parvenus avec l'aide de Dieu à rompre leur union. Les obstacles que nous rencontrons sont prévus au livre du Destin et il n'est au pouvoir de personne de les supprimer.

« Notre tâche, pour ce qui regarde cette place perdue, est de lui donner une nouvelle assistance, et nous faisons à son intention et dans l'intérêt de l'Andalousie un choix de guerriers et d'approvisionnements. Nous sommes rentrés dans notre capitale de Fès pour reposer l'armée des fatigues du voyage et constituer une troupe de guerriers choisis, en attendant que sonne l'heure souhaitée et afin de nous trouver, au moment favorable, prêts à entreprendre la guerre sainte et à saisir l'occasion d'attaquer l'ennemi.

« Dès notre retour après ce déplacement, la caravane des pèlerins en partance pour le Hedjaz a pu s'organiser et se diriger vers votre pays ; nous en avons profité pour vous adresser cette missive en toute amitié et toute affection, car nous vous aimons comme le plus tendre des pères. Notre confiance en vous est comme votre foi en l'essence divine et, pour récente que soit cette confiance, elle n'a aucune épreuve à redouter. Votre désir d'atteindre le but poursuivi se réalisera grâce à de si nobles aspirations et devra son succès final aux vues les plus sages [1]. L'amitié qui nous lie fait l'union des deux pays ; les cœurs et les mains se rejoignent pour accomplir des œuvres agréables à Dieu — que sa puissance et sa grandeur soient proclamées ; qu'il veuille, par faveur et par grâce,

1. Ce discours a trait au pèlerinage des Maghrébins que le sultan d'Égypte, protecteur des villes saintes, facilite de son aide et de son autorité.

vous compter ces travaux comme des actes d'adoration et les réserver pour le jour du jugement dernier en les inscrivant au livre des œuvres pies. — Il vous donnera — qu'il soit exalté — un rang éclatant rivalisant avec celui des astres du ciel, par qui seront attirés les pèlerins en foule et vers qui les longues routes menant à une telle illustration paraîtront courtes. A votre personne nous adressons des saluts nombreux et parfaits en appelant sur elle la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

« Écrit le jeudi 26 du mois béni de Safar 745 (9 juillet 1344). » Vient ensuite le paraphe suivi de la mention : Fait à la dite date.

Ibn Khaldoun rapporte ce qui suit : « Aboul Fadhl ben Abou Abdallah ben Abou Medien s'acquitta de la mission à lui confiée; il était animé du vif désir de faire briller la magnificence de son souverain en pourvoyant pendant le voyage à la subsistance des pèlerins pauvres et en offrant des présents aux hommes du gouvernement turc de ses propres mains, se faisant scrupule de ne rien recevoir des leurs. Dieu lui fasse miséricorde. »

D'après le savant El Maqrizi, le 15 Chaban 745 (22 décembre 1344), « la noble sœur du souverain du Maghreb arriva accompagnée d'une nombreuse suite et apportant avec elle une lettre du sultan Aboul Hassan. Après les salutations, ce prince demandait que des vœux soient adressés à Dieu en sa faveur par les prédicateurs du vendredi, les pieux docteurs et les justes, pour qu'il lui donne le succès sur ses ennemis; il demandait aussi qu'une lettre soit adressée aux habitants des villes saintes, etc. » Il se pourrait que cette dernière lettre soit autre que celle dont nous avons donné le contenu et qui renferme ce qui vient d'être dit; Dieu est le mieux instruit de la vérité.

La réponse à cette lettre que nous avons reproduite, est l'œuvre de Khalil Safadi, le commentateur de l'ouvrage intitulé *Lamiyat El Adjam*. Après la formule initiale : « au

nom de Dieu », sur la ligne divisant le papier en deux moitiés, se lisait en caractères du genre « toulout »[1] le serviteur de Dieu et son ami ; venait ensuite le paraphe portant : son fils Ismaïl ben Mohammed.

« Le sultan, le roi juste, le maître savant et équitable, le champion de la foi bien assisté, le combattant zélé, victorieux et triomphant, le soutien des biens terrestres et des intérêts de la religion, le sultan de l'Islam et des Musulmans, qui vivifie l'équité dans le monde et défend les opprimés contre les oppresseurs, l'héritier de l'empire, souverain des Arabes, des Persans et des Turcs, le conquérant qui donne en présent villes et royaumes, l'Alexandre de son temps, le dispensateur des chaires, des trônes et des couronnes, l'ombre de Dieu sur la terre où il fait observer sa loi et ses préceptes, le roi des deux mers et le serviteur des deux villes saintes, le seigneur des rois et des sultans qui fait l'union de tous les unitaires, l'ami de l'émir el moumenin Aboul Fida Ismaïl, fils du sultan et martyr, le bienheureux roi Ennaçer, soutien des biens terrestres et des intérêts de la religion, Aboul Feth Mohammed, fils du sultan mort pour la Foi et bienheureux, le roi victorieux et défenseur des biens de ce monde et de la religion, Qalaoun, Dieu le Très-Haut perpétue son empire et lui donne les anges comme auxiliaires et protecteurs.

« Au roi éminent, au champion de la Foi bien assisté, qui se consacre à la guerre sainte, le puissant, le vénéré, le victorieux prospère et fortuné, le plus élevé, l'unique, le plus noble, le sublime, le lion triomphant, Aboul Hassan Ali fils de l'émir el moslemin Abou Saïd Othman fils de l'émir el moslemin Abou Youssef Yaqoub ben Abdelhaqq, Dieu lui accorde le succès et soutienne ses projets de son assistance à toute heure.

1. Nom d'une grosse écriture orientale équivalant à la bâtarde.

« Salut accompagné des rayons de l'éclair; salut dont l'éclat fait pâlir les étoiles; salut aussi vaste que l'éternité, avec nos compliments précédés d'effluves musqués, pareils aux roucoulements des tourterelles dans les jardins, illuminés des rougeurs du crépuscule et de la clarté des étoiles.

« Nous adressons des actions de grâces à Dieu dont les bienfaits nous ont valu de recevoir en dépôt l'empire hérité de notre père, qui nous a assis sur son trône, entouré de nombreux satellites, faisant heureusement succéder en notre personne une génération à l'autre, avec ses pactes et alliances acceptés et respectés.

Nous appelons ses grâces sur notre seigneur Mohammed son serviteur et son prophète, sur sa famille et ses compagnons qui, dans leurs luttes contre les infidèles, ont parfaitement répondu à son attente; que ces grâces demandées leur assurent l'agrément du Très-Haut et sa miséricorde, tant que se rejoindront les amis et que se succéderont les compagnons.

« Nous faisons connaître à votre éminente personne l'arrivée de la considérable missive qu'elle nous a adressée en termes plus beaux que les perles d'un collier, dont les lignes rivalisent avec la riche végétation des jardins et dont la prose éclatante fait pâlir les roses; qui rappelle les vergers aux fruits éclatants, aux branches entrelacées, peuplées d'oiseaux sautillants, qui étend sur les pays la parure des jours et des nuits, son feuillet rappelant la clarté du matin et ses caractères les ombres de la nuit. Elle touche par le choix des termes, elle émeut par le style et la profondeur de la pensée ; son éloquence prouve enfin qu'elle constitue un véritable prodige puisque cet astre s'est levé au couchant.

« Nous avons goûté ses lignes écrites, comme un parfum, et ses mots, comme une musique ; l'entrelacement de ses caractères nous est apparu comme une ombre de lances

entremêlées et ses feuillets comme des lames de sabre polies; ses caractères disséminés, comme des lèvres de blessures, ses lignes régulières comme des cavaliers chargeant pendant la bataille.

« Nous avons ensuite apprécié ce que vous avez disposé en prose rimée qui ravit par le sens, enchante par la sonorité et dont l'éloquence confond par le caractère de sa rhétorique.

« Quant à vos condoléances pour la perte de notre père — Dieu sanctifie son âme, bénisse le temps de son règne et l'embellisse par celui qui le suit — nous nous devons de prendre modèle sur l'envoyé de Dieu, en pareille circonstance. Et si ce n'était l'assurance qu'il est parmi le groupe des élus, notre cœur ne se consolerait pas de sa perte et nos yeux ne sauraient goûter le sommeil. Il vécut en heureux maitre de la terre et mourut en martyr destiné au Paradis le jour du jugement dernier. Dieu a perpétué son souvenir qui parcourt l'univers comme le soleil dans sa marche et arrête les regards pénétrants autour de ses vestiges éclatants; grâce à la Providence nous avons hérité de lui une amitié fraternelle pour vous et une fidélité aux alliances cordiales, pareille en délicatesse aux sentiments de votre propre cœur.

« Nous vous remercions des compliments que vous nous offrez à l'occasion de notre accession au trône et de notre élévation au rang de souverain; nous les acceptons avec des éloges confiés aux ailes parfumées du zéphir et de longues louanges, priant Dieu qu'il maintienne entre nous un courant d'affection élargi à la mesure des souffles qui traversent les grands arbres des jardins. Vos compliments nous ont apporté la certitude de votre gracieuse amitié et de votre fraternelle affection si ferme sur sa base que rien ne saurait l'ébranler.

« Vous nous parlez des deux nobles exemplaires du *Coran* que vous avez constitués en legs pieux en faveur

des deux éminentes villes saintes, disant que vous avez donné mission à votre secrétaire, le savant honorable, éminent, illustre et noble, le fils de votre secrétaire Abou Abdallah ben Abou Medien — Dieu le glorifie — de se renseigner à leur sujet et de contrôler les biens que vous avez immobilisés en leur faveur. Il est heureusement arrivé avec ses compagnons; nous les avons honorablement reçus, facilitant leur voyage par notre accueil et les entourant de tous nos bienfaits. Votre secrétaire s'est présenté à nous; accueilli près de notre personne, il nous a fait entendre son discours et après l'avoir interrogé, nous avons donné nos instructions au sujet des deux exemplaires du *Coran*, conformément aux désirs que vous avez exprimés. Nous avons pris les dispositions que vous attendez de nous pour les recherches à faire au sujet des biens immobilisés, conformément à ce que vous écrivez. Ces legs pieux sont administrés selon les meilleures règles de l'usage et les principes les plus fermes de la coutume; ils sont entourés de soins, maisons et tentes, à l'abri de la ruine matérielle et de celle que pourrait entraîner la violation des règles qui les régissent. Leur astre ne cesse de briller dans son plein, leur fleur ne cesse de se balancer dans son calice; les conditions de leur perpétuité ne font que se renforcer, la solidité de leurs bases que s'affirmer et le zèle dont ils sont l'objet que se multiplier. Ils sont traités selon les principes qui régissent les fondations pieuses de notre empire et les usages de notre administration; ils sont particulièrement protégés, défendus et assistés.

« Ce que vous nous dites de l'affaire d'Algésiras et des souffrances imposées à ses habitants par les infidèles, en toutes circonstances, nous a profondément affligé et a jeté la désolation dans le cœur des croyants; c'est là un retour des vicissitudes que dispense le Destin.

« Voici longtemps que vous n'avez obtenu de succès ni

remporté de victoire sur vos ennemis; la défaite a passé, puis a disparu ; car la fortune à la guerre est changeante et chaque époque est sujette à des revirements qui réclament la constance des âmes bien trempées, mais tout cœur est exposé à l'étreinte de l'émotion.

« S'il y avait eu possibilité de vous prêter assistance, avec nous se seraient élancés les plus nobles coursiers qui auraient roulé comme un torrent sur vos ennemis, avec nos arcs recourbés et nos épées droites; de nos lances comme porte-collyre nous aurions noirci les paupières des étoiles et avec l'éclair de nos sabres dissipé les ombres de la nuit; nous aurions pris leurs têtes comme balles et leurs membres comme crosses de polo ; déblayant le terrain de la lutte par des charges successives ; fonçant sur eux, nous aurions pénétré au milieu des épées croisées et tâté leurs pointes, fendu les roches par le fracas de nos cris et fait couler des pleurs d'épouvante ! Mais où est le terme de cette longue attente ? A quelle hauteur sont les Pléiades pour qui voudrait les atteindre ?

« Nous ne pouvons vous offrir que le renfort des vœux que nous élevons, nous et nos sujets, et la sincérité de l'intérêt avec lequel nous sommes tournés vers vous et que vous reconnaîtrez comme naturel de notre part.

« Nous avons appris les pertes que vous avez éprouvées en navires assaillis par le spectre de la destruction qui se proposait d'en forcer les approches et les a encerclés avec astuce ; cette nouvelle a jeté le trouble et le chagrin dans le cœur des Musulmans, les frappant d'émotions aussi vives que les oppositions du jour et de la nuit; mais il ne peut manquer que la sérénité de la vie terrestre soit troublée par les nuages du Destin. Combien de fois n'avons-nous pas vu le silence de la paix régner dès le début de la nuit et les annonces du danger troubler le matin. Mais vous êtes sauf et cela suffit pour consoler des coups du sort; le salut de votre noble personne en

atténue les effets, car la perle se rachète avec de l'or.

« Quant à votre décision de conclure la paix, c'est une vue bénie et une initiative pleine de fermeté qui se justifie le cas échéant, par ses résultats. Mais les événements se dénouent selon leur plan et non selon nos désirs ; c'est ainsi qu'à la guerre se rencontre une fois le succès et qu'il échappe du jour au lendemain. Cependant Dieu est tout-puissant pour détourner les périls et ramener le succès contre l'ennemi.

« Votre retour à Fès la bien gardée, en vue de donner du repos aux troupes qui vous accompagnaient et d'organiser le voyage des groupes de gens se rendant au noble pays du Hedjaz, répondait judicieusement à une nécessité et ne pouvait avoir que des suites heureuses. En effet, les hommes se lassent des lits moelleux, à plus forte raison se lassent-ils du siège de leurs selles ; ils se fatiguent de vider des coupes en joyeuse compagnie, comment ne se fatigueraient-ils pas des pratiques de la guerre ; et si les plaisirs ne se peuvent goûter longtemps, que dire de la mort affrontée sans trêve ?

« Cette place de Gibraltar que Dieu, par sa grâce, vous a donné de conquérir, peut-être vous donnera-t-elle le moyen de reprendre ce qui a été perdu, d'opposer une barrière à ce roi chrétien rebelle et d'éloigner cet adversaire qui a troublé votre quiétude. Votre constance opposée aux épreuves subies aura sa récompense en bienfaits que vous consacrerez à l'objet de votre ferveur particulière qui est la guerre sainte. Nous tirons un heureux augure de ce nom de Tariq qui vous annonce des faveurs du Dieu clément et sera une barrière protectrice contre les flèches lancées par les arcs de l'ennemi qu'il détournera [1].

« Vous avez offert des chevaux de race et aussi des vête-

1. Djebel Tariq ou Gibraltar donne ici à l'auteur l'occasion de jeux de mots dont le sel ne peut se rendre en français.

ments qui donnent aux visages la beauté des astres montant à l'Orient du ciel, ainsi que des richesses pures aux yeux de Dieu le Très-Haut et consacrées à des bonnes œuvres ; Dieu le Tout-Puissant les remplacera. Cette munificence et la noblesse qu'elle vous confère vous accompagneront dans ce monde et dans l'autre. Des présents vous seront adressés que nous estimons dignes d'éloges et dont la splendeur entourera votre personne.

« Quand arrivera la caravane de vos pèlerins, nous leur ferons un accueil brillant, les traiterons généreusement et les couvrirons de notre assistance et de nos bienfaits ; ils recevront des dons pour l'amour de vous et rencontreront de notre part des marques d'intérêt répétées. Lorsque sera venue l'époque de leur départ pour le pèlerinage, nous leur assurerons escorte et facilités de voyage, puis nous les ferons parvenir, avec la grâce de Dieu, au but de leurs souhaits, auprès de celui dont la visite qu'ils feront à son noble tombeau leur vaudra paix et richesse.

« A leur retour nous les traiterons avec toute la bienveillance propre à leur faire oublier les rigueurs du pays visité et à leur donner l'illusion qu'aucune distance ne sépare l'Orient de l'Occident. Enfin ils s'en retourneront auprès de vous comblés de nos bienfaits et chargés de vous transmettre nos paroles. Que l'assistance de Dieu le Très-Haut entoure votre personne de protection ; qu'elle multiplie vos auxiliaires pour tirer vengeance des affronts subits, qu'elle vous réserve la faveur de cueillir entre les feuilles vertes de ses riches jardins les fruits mûrs de la victoire, par le fer ; qu'elle vous gratifie d'une prospérité sans nuage, d'une puissance toujours jeune ; que son salut béni vous conduise, vous ramène et vous accompagne toujours de son prestige ; qu'il vous comble de ses faveurs et des marques de sa générosité.

« Le six du mois de Ramadan 745 (11 janvier 1345). »

Ibn Khaldoun dit : « Le sultan Aboul Hassan, après s'être

rendu maître de l'Ifriqïa, comme nous le rapporterons, commença de faire une autre copie du noble livre qu'il se proposait d'attribuer en legs pieux à la mosquée de Jérusalem, mais le Destin ne le lui permit pas, la mort l'ayant surpris avant qu'il eût terminé cette copie. » Il en résulterait que ce sultan n'a composé que deux copies du Coran, ce qui confirmerait les deux lettres ci-dessus reproduites, bien que d'après Cheikh Aboul Abbas El Moqri cité antérieurement, il constitua une rente en faveur de la copie donnée à titre de fondation pieuse à Jérusalem ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité à cet égard.

Envoi de présents par le sultan Aboul Hassan au roi du Malli dans le Soudan voisin du Maghreb.

La partie du Soudan qui avoisine le Maghreb se compose de plusieurs royaumes parmi lesquels sont ceux de Ghana, du Malli de Gagho (Gao), de Bornou, etc. Le roi du Malli, sultan Mensa-Moussa ben Abou-Bekr, était un des souverains du Soudan les plus puissants de cette époque. Quand le sultan Aboul Hassan s'était rendu maître du Maghreb central après avoir vaincu les Beni Zian sur leur propre territoire, sa puissance en avait grandi et sa réputation était proclamée en tous lieux ; en sorte que le sultan Mensa-Moussa, dont le royaume était éloigné de cent journées de marche à travers les solitudes, eut l'ambition d'entrer en relations avec lui. Il lui envoya une ambassade composée de gens de son royaume qu'accompagnait, en qualité d'interprète, un personnage des Molethmin appartenant aux Çenhadja voisins de pays.

Ils se présentèrent au sultan Aboul Hassan en vue de lui adresser des félicitations pour le succès de ses armes. Il les traita généreusement à l'occasion de leur séjour et

de leur retour et, selon ses goûts fastueux, il choisit certains objets et ustensiles du Maghreb et quelques-unes des richesses que renfermait son palais, dont il composa un somptueux présent confié à quelques hommes de son gouvernement, parmi lesquels le secrétaire du conseil Abou Taleb ben Mohammed Abou Medien et son esclave affranchi l'eunuque Anbar. Il les adressa au roi du Malli Mensa Soleïman, son frère Moussa étant mort avant le retour de son ambassade, et prescrivit aux Arabes Beni Maqil habitant le désert, de les accompagner à l'aller et au retour. Il dépêcha auprès d'eux pour diriger cette mission Ali ben Ghanem, émir des Oulad Djerrar Maqil. Ce chef les accompagna dans leur voyage, conformément aux ordres du sultan. Leur caravane traversa le désert et atteignit le Malli au prix de grandes fatigues et de longues souffrances.

Mensa Soleïman honora leur dévouement et fêta généreusement leur arrivée ainsi que leur départ. Ils revinrent auprès de leur maître, accompagnés par une ambassade composée de personnages du Malli ayant pour mission de donner au sultan Aboul Hassan des marques d'honneur en rapport avec son mérite, de lui faire hommage de soumission, de l'assurer de l'obéissance de leur maître qui se déclarait son fidèle partisan et s'offrait à le servir avec zèle, les chargeant de prendre ses instructions à ce sujet.

Ainsi que nous l'avons dit, Mensa Moussa était un grand roi; c'est lui qui eut pour ami Abou Ishaq Sahili, connu sous le nom de Toubdji parmi les poètes de l'Espagne. Celui-ci avait rencontré le sultan pendant le pèlerinage à la solennité du mont Arafa; il lui plut et il acquit auprès de lui une particulière estime. C'est ainsi qu'il l'accompagna dans son pays et demeura auprès de lui, traité avec honneur et générosité. Il bâtit pour Mensa Moussa un édifice à coupole digne d'admiration qui augmenta encore son crédit auprès du sultan.

D'après Ibn Khaldoun, Abou Ishaq Toubdji offrit au sultan Mensa Moussa un édifice à coupole, de forme quadrangulaire, auquel il avait prodigué tout son talent ; or, il était très habile dans les travaux manuels. Après l'avoir enduit de chaux, il l'avait orné des couleurs les plus riches. Cet édifice qui était une perfection en son genre, fit d'autant plus l'admiration du sultan Mensa Moussa que l'art de la construction était inconnu dans son pays. Il lui fit tenir comme récompense, douze mille mistqals en poudre d'or.

Abou Ishaq mourut à Tombouctou le lundi vingt-sept Djoumada second de l'année 747 (15 octobre 1346).

Le sultan Aboul Hassan prend pour la seconde fois une épouse dans la famille du sultan Abou Bekr le Hafcide. Dieu leur fasse miséricorde.

Nous avons précédemment rapporté le combat de Tarifa au cours duquel périrent des femmes de la famille du sultan Abou Bekr le Hafcide. Sa perte avait été sensible au sultan Aboul Hassan qui conservait le tendre souvenir de l'affection qu'elle lui avait inspirée et des jours heureux qu'il avait vécus auprès d'elle. Il souhaita combler le vide causé par sa mort en épousant une de ses sœurs et donna mission d'aller en faire la demande à une ambassade composée de son ami Arif ben Yahya, émir des Arabes Soueïd, des Hilaliens Beni-Zoghba, du secrétaire du service des impôts et de l'armée Aboul Fadhl ben Mohammed ben Abou Medien, du juriste chargé des consultations juridiques de son conseil Abou Abdallah Mohammed ben Soleïman Setti et de son esclave affranchi l'eunuque Anbar.

Cette ambassade arriva auprès du sultan Abou Bekr le Hafcide qui lui fit un accueil honorable et généreux au

cours de l'année 746 (4 mai 1345 — 23 avril 1346). Son chambellan Abou Mohammed Abdallah ben Tafraguin lui révéla que le but de ces ambassadeurs était de lui adresser une demande en mariage concernant une femme de sa famille, de la part de leur sultan. Il opposa un refus, voulant préserver les femmes de sa famille du danger des longs voyages ainsi que des initiatives arbitraires des hommes et éviter le retour de ce qui était arrivé à la première de ses filles. Son chambellan persista à lui présenter les choses sous le meilleur jour, à plaider la cause du sultan Aboul Hassan, faisant ressortir la gravité d'un refus en raison des liens matrimoniaux qui avaient déjà existé entre les deux familles, leur amitié d'ancienne date et les pactes solides par lesquels ils étaient unis. Il finit par se rendre aux instances du chambellan et donner une réponse favorable. L'alliance entre les deux sultans fut décidée et le mariage arrêté avec la princesse Azzouza, sœur germaine du fils du sultan hafcide Aboul Abbas El Fadhl ben Abou Bekr, seigneur de Bône.

Le chambellan s'occupa aussitôt de constituer le trousseau de la fiancée qu'il réunit avec soin, recherche et abondance. L'ambassade prolongea son séjour à Tunis jusqu'à l'achèvement de ces apprêts et quitta cette ville en Rebia de l'année 747 (22 juin — 21 juillet 1346). Le sultan Abou Bekr, pour honorer le sultan Aboul Hassan selon son mérite, chargea son fils El Fadhl, frère germain de la fiancée, de la conduire à son époux et le fit accompagner de personnages pris parmi les chefs almohades [1]. Ils se rendirent ensemble auprès d'Aboul Hassan, mais apprirent en route la mort subite du sultan Abou Bekr survenue dans la nuit du mardi au mercredi deux du mois de Radjeb de la dite année (19 octobre 1346). Dès leur arrivée, le sultan Aboul Hassan leur offrit ses condo-

1. L'auteur emploie ce terme conservé chez les Hafcides, branche cadette de la dynastie fondée par Ibn Toumert et héritière de sa doctrine.

léances et les reçut avec la plus large générosité. Il se montra particulièrement gracieux envers El Fadhl, frère de la fiancée, lui promettant de l'aider à recueillir en héritage le pouvoir royal de son père. Ce prince en demeura agréablement impressionné durant son séjour auprès d'Aboul Hassan et jusqu'au jour où il le quitta pour retourner en Ifriqïa avec sa suite et son étendard, ainsi que nous le rapporterons.

L'expédition en Ifriqïa du sultan Aboul Hassan qui se rend maître de Tunis et de ses dépendances.

Le sultan hafcide Abou Bekr — Dieu lui fasse miséricorde — avait reconnu comme héritier présomptif son fils Aboul Abbas Ahmed, puis avait chargé son chambellan Aboul Qassem ben Ottou d'une mission auprès du sultan Aboul Hassan. En même temps, il lui avait remis la lettre instituant son héritier présomptif pour l'en informer. Le sultan Aboul Hassan en avait pris connaissance et consigné de sa main dans la marge de la lettre son adhésion formelle — Dieu lui fasse miséricorde. — Mais lorsque le sultan Abou Bekr mourut, l'héritier présomptif n'était pas dans la capitale et Abou Mohammed ben Tafraguin proclama son fils Omar.

Le cheikh Aboul Abbas El Ouencherissi dans son ouvrage *El Miyar* rapporte, d'après Ibn Arfa, que le sultan d'Ifriqïa Abou Bekr le Hafcide avait reconnu par acte, comme héritier présomptif, son fils Ahmed. Lorsque ce sultan mourut, Abou Mohammed ben Tafraguin convoqua le cadi principal de Tunis, Abou Abdallah Mohammed ben Abdesselam avec le cadi des mariages, Abou Abdallah El Adjami, et leur prescrivit de proclamer Omar, le fils du khalife. Ils lui répondirent : « Comment pourrions-nous l'élire alors que nous avons agi comme témoins dans

l'élection de son frère Ahmed et nous sommes engagés à lui rester fidèles ? » Cependant, sur leur refus, le chambellan Ibn Tafraguin, qui était très habile, les invita à pénétrer dans les appartements du sultan, à laver son corps et à l'ensevelir. Et tandis qu'ils s'en acquittaient le chambellan réunit les notables personnages détenant l'autorité et sur son ordre ils élurent le prince Omar. En sorte qu'à leur sortie des appartements du sultan, les deux cadis apprirent l'élection qui venait d'avoir lieu ; cependant, bien qu'ils attendissent l'héritier présomptif Ahmed, alors absent à Gafsa, ils s'associèrent à l'élection du prince Omar, afin d'éviter des troubles graves.

Ibn Arfa approuvait les actes du chambellan et le refus opposé en premier lieu par les deux cadis, ainsi que leur adhésion à l'élection en deuxième lieu.

L'héritier présomptif étant ensuite revenu, une guerre éclata entre lui et son frère, avec des phases plus ou moins graves, qui se termina par sa mort ainsi que celle de son allié Aboul Houl ben Hamza, émir des Kaoub de la famille des Arabes Soleim et d'un certain nombre de ces derniers. Le prince Omar, d'autre part, mit ses deux frères Abdelaziz et Khaled dans l'impossibilité de lui faire de l'opposition et ils furent exécutés.

Le chambellan Abou Mohammed ben Tafraguin se rendit compte qu'il avait beaucoup à craindre d'Omar, devenu maître absolu et, redoutant de grands maux, il rentra subrepticement dans son palais, réunit ce qu'il y avait de plus léger en fait de richesses et alla se réfugier auprès du sultan Aboul Hassan. Après l'avoir mis au courant des événements, il lui conseilla de faire la conquête de l'Ifriqïa, l'obligeant à considérer la situation dans laquelle se trouvaient les Musulmans de ce pays. Le sultan Aboul Hassan, dont la secrète ambition de faire cette conquête n'avait été arrêtée que par scrupule vis-à-vis de son beau-père Abou Bekr, s'ingénia dès lors à trouver dans ce but

une époque favorable ou une occasion opportune, et voici qu'elle lui était offerte, car il n'est tel pour séduire un homme qu'une suggestion répondant à un secret désir de son cœur.

Aboul Hassan se montra irrité par la conduite d'Omar envers son frère qu'il avait d'abord frustré de ses droits de prétendant légitime et dont il avait ensuite répandu le sang. Il s'en irritait d'autant plus qu'il avait ratifié et paraphé de sa main l'acte instituant l'héritier présomptif. En conséquence, il organisa son expédition en Ifriqïa et fut rejoint par Khaled ben Hamza ben Omar, le frère d'Aboul Houl tué avec l'héritier présomptif, qui venait lui demander assistance contre son ennemi. Aboul Hassan, après avoir fait des largesses, appela ses sujets à marcher contre l'Ifriqïa, puis les ayant pourvus du nécessaire, alla établir son camp près de Tlemcen. Il partit dans le mois de Çafar 748 (13 mai — 10 juin 1347) entraînant tout un monde avec lui. Il avait au préalable confié à son fils l'émir Abou Inan le gouvernement du Maghreb central, le chargeant de toutes les affaires de ce pays, y compris la perception des impôts.

Il fut rejoint en route par les Arabes d'Ifriqïa, les chefs de Gabès, ainsi que ceux du Djerid, et reçut la soumission de Tripoli, du Zab et de la ville de Bougie alors gouvernée par Abou Abdallah Mohammed ben Abou Zakaria ben Abou Bekr. Lorsqu'il atteignit Constantine, les fils de l'émir Abou Abdallah ben Abou Bekr vinrent à sa rencontre et le proclamèrent. Il les accueillit, puis les envoya en Maghreb où il les installa à Oudjda avec le droit d'y percevoir les impôts. A Constantine, il laissa ses lieutenants et gouverneurs, tandis qu'il avait expédié le seigneur de Bougie Abou Abdallah à Nedroma, en lui accordant une part suffisante des impôts à y percevoir.

Il reçut ensuite une députation des Beni Hamza ben Omar, émirs des Kaoub de la tribu des Soleïm. Ces en-

voyés lui annoncèrent que l'usurpateur Omar, effrayé, avait quitté précipitamment Tunis avec les familles des nomades Beni Mohelhel et insistèrent auprès de lui pour qu'il les aidât à leur barrer la route avant qu'ils n'eussent gagné le désert. Il les fit accompagner pour le poursuivre par des soldats que commandait Hammou ben Yahya El Askari.

Le sultan Aboul Hassan séjourna à Constantine, y passa ses troupes en revue au lieu dit Sath el Djiab, les fit partir, puis se mit lui-même en marche à leur suite. Quant à Hammou ben Yahya, il accéléra la poursuite avec les nomades Oulad Aboul Leïl et ils atteignirent Omar le maître de Tunis dans le Hamma sur le territoire de Gabès. Les fuyards se mirent en défense, mais ils furent défaits. Le cheval d'Omar ayant buté dans des terriers de gerboises fit une chute, entraînant son cavalier et, les nuages de la poussière soulevée s'étant dissipés, il fut découvert marchant à pied avec son affranchi Dhafer. Arrêtés tous les deux, ils furent enchaînés par le commandant des troupes en personne qui les fit égorger dès la nuit venue, de crainte que les Arabes ne les lui enlèvent. Leurs têtes furent envoyées au sultan Aboul Hassan à Badjia [1]. Les survivants des vaincus de cette journée allèrent se réfugier à Gabès où le gouverneur Abdelmalek ben Mekki en arrêta plusieurs appartenant au gouvernement, parmi lesquels Aboulqassem ben Ottou, cheikh almohade, Çakhr ben Moussa, notable des Sedouikeche, et autres dignitaires de l'État, qu'il envoya enchaînés au sultan Aboul Hassan. Ibn Ottou, Çakhr ben Moussa et Ali ben Mançour furent mis à mort en vertu d'une décision rendue par les juristes, pour avoir déchaîné la guerre; les autres furent retenus dans les fers.

Le sultan renvoya ses troupes à Tunis sous le com-

1. Il s'agit sans doute de Béjà.

mandement de son gendre, l'époux de sa fille, Yahya ben Soleïman des Beni Asker. Ils s'établirent à Tunis où le sultan les rejoignit et s'installa sous les murs de la ville, le mercredi huit Djoumada second 748 (15 septembre 1347). Il reçut à son camp une députation de Tunisiens avec leurs chefs, leurs juristes et leurs conseillers, qui lui apportaient leur soumission et qui s'en retournèrent satisfaits d'être sous son autorité et de faire partie de son empire. Tunis était alors une ville riche en savants éminents parmi lesquels Ibn Abdesselam, Ibn Arfa, Ibn Abd Errafi, Ibn Rached El Gafçi, Ibn Haroun et autres.

Le samedi suivant, le sultan Aboul Hassan organisa le cortège qui devait prendre part à son entrée dans la capitale. Il disposa ses troupes sur deux rangs depuis son camp de Sidjoun jusqu'à la porte de la ville, soit sur une distance d'environ quatre milles. Les Beni Merine se mirent en selle dans leurs camps, étendards déployés ; de son côté le sultan monta à cheval près de sa tente, ayant à sa droite son allié Arif ben Yahya, chef des Soueïd, puis Abou Mohammed Abdallah ben Tafraguin ; à sa gauche était l'émir Abou Abdallah Mohammed ben Abou Zakaria, frère du sultan Abou Bekr, et après lui l'émir Abou Abdallah, fils de son frère Khaled ; tous deux retenus prisonniers à Constantine avaient été mis en liberté par Aboul Hassan et ils l'avaient accompagné à Tunis. Ils formaient l'élite de ce cortège composé d'une foule innombrable de Beni Merine avec leurs chefs. Lorsque les tambours battirent et que les drapeaux arborés claquèrent au vent, le sultan s'avança et, tandis qu'il avançait, le cortège formait les rangs à sa suite. Il arriva dans cet ordre à la porte de la ville tandis que la terre couverte de ce rassemblement de troupes en mouvement, offrait l'image d'une mer agitée. Ibn Khaldoun dit : « Ce fut pour nous une journée incomparable. » Nous dirons à ce propos qu'Ibn Khaldoun

était alors âgé de seize ans puisqu'il naquit le premier Ramadan 732 (27 mai 1332).

Avec le sultan Aboul Hassan était venu un groupe nombreux de savants du Maghreb dont il exigeait la présence dans son conseil et qui en faisaient l'ornement. Ayant pénétré dans le palais du khalife, Aboul Hassan donna un vêtement d'honneur à Abou Mohammed ben Tafraguin, ainsi qu'un cheval tout harnaché, et offrit aux personnes présentes un repas qu'il présida. Le repas terminé et les assistants s'étant dispersés pour regagner leurs demeures, le sultan Aboul Hassan accompagné d'Ibn Tafraguin pénétra à l'intérieur du palais et visita les appartements des khalifes, puis le jardin qui en fait partie appelé Ras Ettabia dont il parcourut toutes les parties et qui fit son admiration. Il quitta enfin le palais pour regagner son camp et chargea Yahya ben Soleïman d'occuper la citadelle de Tunis avec des troupes pour assurer la défense de la ville.

Dès le lendemain, le sultan leva son camp et se transporta à Qairouan. Il parcourut les environs de la ville et visita les vestiges anciens, les monuments antiques et les restes importants dus aux Çenhadja et aux Obeïdites. Afin d'en tirer des grâces particulières, il visita les sépultures que l'on dit être celles de compagnons du Prophète et des ancêtres qui ont été leurs successeurs ainsi que celles des saints révérés dans le pays. Il se transporta ensuite à Sousse, puis à Mehdia où il fit halte sur le rivage de la mer et visita les vestiges anciens qui s'y trouvaient et dont la vue lui révélait la fin de ceux qui avant lui avaient détenu sur la terre la puissance la plus grande et laissé les traces les plus imposantes, leur destin étant pour lui un enseignement[1].

Il passa par le château fort d'El Adjem[2] et au ribat de Monastir, puis il regagna Tunis où il arriva le premier

1. Allusion au chapitre XL, vers. 22 du Coran.
2. Aujourd'hui appelé El Djem.

jour de Ramadan de la même année (5 décembre 1347). Il fit aussitôt armer les ports d'Ifriqïa et assigna aux Beni Merine des terres et des cantons. Il confirma aux Arabes les fiefs qu'ils possédaient avant le règne des Hafcides et nomma des gouverneurs dans toutes les régions du pays. Le calme s'établit partout, l'agitation prit fin et les fauteurs de troubles furent réduits. En même temps, la puissance hafçide se trouvait abaissée, sauf que le sultan donna le gouvernement de Bône à son beau-frère El Fadhl, fils du sultan Abou Bekr, en considération des liens qui les unissaient et de l'ambassade dont il avait été chargé auprès de lui.

L'empire du sultan Aboul Hassan s'étendait désormais de Mesrata[1] au Sous extrême sur cette rive méridionale et jusqu'à Ronda, en Espagne, sur l'autre rive. Tout le Maghreb lui était soumis et il en imposait aux rois d'Égypte et de Syrie par ce que l'on rapportait de sa puissance, de l'étendue de son empire et de son autorité. L'empire est à Dieu, il le donne à ceux de ses serviteurs qu'il a choisis et la meilleure fin est à ceux qui le craignent[2]. Il fut chanté par des poètes qui lui adressèrent des pièces de vers célébrant ses victoires. Le plus heureux de tous, à cette occasion, fut Aboul Qassem Rahoui dont l'ode commençait par ces vers :

L'Orient à votre appel a répondu et aussi le Maghreb,
La Mecque est venue avec affabilité à votre rencontre et aussi Yatreb.

Ce poème est très long, aussi n'en donnons-nous qu'un court aperçu ; c'est Dieu le Très-Haut qui, par sa grâce, accorde le succès.

1. Mesrata, ville tunisienne.
2. Coran, allusion au verset 125 du chapitre VII.

Les Arabes Soleïm se révoltent en Ifriqïa contre le sultan Aboul Hassan ; conséquences de leur rébellion.

A propos de l'invasion du Maghreb par les Arabes, nous avons dit que la majeure partie d'entre eux étaient des Beni Djochem ben Moaouïa ben Bikr des Beni Hilal ben Amer ben Çaçaa et des Beni Soleïm ben Mançour; que ceux d'entre eux qui s'étaient maintenus en Ifriqïa étaient des Beni Soleïm et quelques Hilal; or, ils dominaient le gouvernement, lui faisaient sentir leur pouvoir et les rois hafcides, pour se les attacher, leur donnaient des gouvernements de provinces et leur octroyaient des fiefs ou autres avantages analogues. Mais les relations du sultan mérinide Aboul Hassan avec les Arabes du Maghreb extrême n'étaient pas les mêmes que celles des Hafcides avec les Arabes d'Ifriqïa; son administration des campagnes dans son empire, n'était pas celle qu'ils pratiquaient pour les campagnes de leur royaume. Aussi, lorsqu'il vint en Ifriqïa et que l'ayant soumise il fut témoin de l'orgueil marqué par les Arabes du pays à l'égard du gouvernement et du nombre des fiefs qu'ils en avaient obtenu dans les villes et les campagnes, estima-t-il que cela dépassait les bornes permises et désapprouva-t-il hautement un tel état de choses. Il confisqua leurs biens dont il les indemnisa en leur répartissant des dons et en les inscrivant sur les contrôles militaires avec l'armée. Trouvant, d'autre part, les taxes qu'ils se faisaient payer beaucoup trop nombreuses, il en supprima la majeure partie. Les sujets du royaume, enfin, se plaignirent à lui des injustices des Arabes et du tribut qu'ils leur imposaient sous le nom de Khefara ou droit de protection et de patronage. Le sultan les contraignit radicalement à cesser ces pratiques et fit défense aux populations de payer désormais ce tribut.

De telles mesures troublèrent les Arabes, soulevant chez eux les plus mauvaises dispositions vis-à-vis des Mérinides dont le pouvoir leur devenait insupportable. Guettant une occasion favorable, ils s'organisèrent pour combattre leur gouvernement. Ils envoyaient leurs agents parcourir les campagnes où ils recrutaient des adhérents et, quand ils furent groupés, ils attaquèrent les Beni Merine dans leurs campements et leurs forteresses et dans les villes maritimes de l'Ifriqïa. Ils vinrent même dans les environs de Tunis occuper en nombre le pli de terrain qui sert d'observatoire à ses défenseurs. Le sultan qui s'y trouvait alors, affecté par la gravité de la situation, en conçut un vif ressentiment contre les chefs arabes et des nuages s'élevèrent dès lors entre lui et ces chefs.

Mais, dans les jours qui suivirent la rupture du jeûne, plusieurs d'entre eux vinrent auprès de lui en députation; c'étaient Khaled ben Ḥamza, émir des Beni Kaab, son frère Ahmed, Khalifa ben Abdallah des Beni Meskin et son cousin paternel Khalifa ben Bouzid des Oulad El Qaous. Le sultan Aboul Hassan les reçut gracieusement, fermant les yeux sur les troubles dont leur peuple s'était rendu coupable. On lui apprit alors que les Arabes en révolte s'étaient adressés à un prince hafcide, Abdelouahad El Lihiani, par l'intermédiaire de certains de ses partisans, lui demandant de se joindre à eux et lui offrant de le porter au pouvoir en Ifriqïa, mais que ce prince craignant la colère du sultan avait fait amende honorable.

Quand il entendit ce récit, le sultan Aboul Hassan, vivement irrité, fit comparaître les Arabes ainsi que le prince hafcide et fit avouer à ce dernier ses agissements avec eux. Les Arabes, frappés de crainte, nièrent, mais le sultan après leur avoir reproché leur conduite les fit emprisonner. Puis il prit sur le trésor public de quoi distribuer des subsides et passa l'armée en revue pour entrer en campagne contre eux. Il établit son camp à Sidjoum, hors de

Tunis, cela après avoir accompli les dévotions qui accompagnent la rupture du jeûne de l'année 748 (du 4 au 8 janvier 1348).

Les Oulad Aboul Leïl et les Oulad El Qaous ayant appris l'emprisonnement des membres de leur députation et les préparatifs du sultan pour les attaquer, furent saisis de crainte et allèrent parcourir leurs campements, cherchant à grouper des partisans et à fomenter un soulèvement. Ils se rapprochèrent de leurs ennemis les Oulad Mohelhel, après la scission avec eux qui remontait à l'époque où leur sultan, Omar ben Abou Bekr, ayant trouvé la mort, ils s'étaient enfuis dans les solitudes sahariennes pour échapper, en leur qualité de partisans d'Omar, au châtiment d'Aboul Hassan.

A la suite des événements qui s'étaient produits entre Aboul Hassan et les Oulad Aboul Leïl, Qotaïba ben Hamza se transporta auprès d'eux accompagné de sa mère et des femmes de ses fils. Ils entrèrent en pourparlers et leur demandèrent de se joindre à eux pour combattre le sultan et faire scission avec lui. Les Oulad Mehelhel s'empressèrent de répondre à leur appel et, ayant levé le camp tous ensemble, ils allèrent rencontrer les tribus des Soleïm et Beni Hakim à Tozeur, dans le Djerid. Après avoir pris l'ordre de combat ils se provoquèrent mutuellement et s'attaquèrent en une lutte sanglante, affrontant la mort, chaque parti restant fortement uni pour faire triompher ses desseins et élargissant l'abîme qui le séparait du parti adverse.

C'est ainsi qu'ils se mirent à la recherche d'un prince de la famille du sultan pour le porter au pouvoir et un fauteur de troubles leur indiqua un homme de la descendance d'Abdelmoumen, Ahmed ben Othman, fils d'Abou Debbous, le dernier des rois de sa dynastie qui, après maintes vicissitudes, exerçait le métier de tailleur, à Tozeur. Ils allèrent l'y trouver et, l'ayant ramené, le pro-

clamèrent et le pourvurent de tentes, de chevaux, de matériel, de vêtements, l'entourèrent de la pompe royale et établirent autour de lui leur camp avec leurs familles, prêtant le serment de faire triompher sa cause.

Le sultan Aboul Hassan, après avoir célébré la fête des sacrifices de la dite année, s'éloigna de Tunis pour marcher contre les Arabes. Il les rencontra au lieu dit Ettenïa situé entre la plaine de Tunis et celle de Qairouan. Les Arabes s'enfuirent à son approche et il les poursuivit énergiquement jusqu'à Qairouan; voyant qu'ils ne pouvaient lui échapper, ils jurèrent de lui résister jusqu'à la mort. Mais, parmi les troupes d'Aboul Hassan, se trouvaient des soldats appartenant à des populations ennemies comme les Beni Abdelouad dont le royaume avait subi la défaite, des Maghraoua, des Beni Toudjin et autres qui, un certain jour, au cours de ces rencontres, firent savoir secrètement aux Arabes que dès le lendemain ils abandonneraient la cause du sultan et se joindraient à eux pour l'attaquer et le mettre en déroute. Les Arabes répondirent qu'ils acceptaient ces offres et le lendemain, au matin, ils se portèrent contre le camp d'Aboul Hassan. Le sultan se mit en selle, prit l'ordre de bataille et marcha à leur rencontre ; mais, quand les deux armées furent en présence, la majeure partie des soldats du sultan passèrent aux Arabes. Le reste de ses troupes se débandèrent et sa défaite fut complète. Il se porta en toute hâte sur Qairouan et y demanda refuge à prix d'argent. Il y pénétra ainsi que les fuyards qui l'accompagnaient, avec l'assistance des habitants.

Quant aux Arabes, ils s'étaient précipités à l'envi sur le camp du sultan qu'ils pillèrent entièrement, enlevant les objets de literie, les armes et le matériel. Ils pénétrèrent dans sa tente, s'emparèrent des richesses qu'elle renfermait et de la plupart des femmes qui s'y trouvaient. Ils s'installèrent ensuite sous les murs de la ville de Qai-

rouan et y furent rejoints par leurs familles, si bien qu'ils encerclèrent complètement la place. Ils se répandirent ensuite dans les campagnes, soulevant l'agitation en tous lieux, en sorte que le désordre s'étendit à toute l'Ifriqïa.

Cette débâcle eut lieu le lundi sept Moharrem 749 (7 avril 1348) ; la nouvelle en parvint à Tunis où le sultan avait laissé lors de son départ la plus grande partie de ses enfants et des femmes de sa famille, ainsi que les principaux personnages de sa nation, les administrateurs du trésor royal et des hommes d'armes de sa suite personnelle qui tous se portèrent dans la Casba où ils se mirent en état de défense. Ils furent assiégés par des émeutiers qui voulaient les en chasser, mais ils purent résister avec succès, leur position dans la citadelle étant plus solide que celle des assiégeants. L'émir Abou Salem Ibrahim, fils du sultan Aboul Hassan, qui venait du Maghreb à la même époque, avait eu connaissance des événements en approchant de Qairouan; quittant aussitôt son camp, il était accouru à Tunis, en sorte qu'il se trouvait avec les autres réfugiés dans la Casba.

Abou Mohammed ben Tafraguin, qui était assiégé dans Qairouan avec le sultan Aboul Hassan, décida de l'abandonner. Il se déplaisait auprès de lui et était las de le servir, car, comme chambellan du sultan hafcide, il jouissait d'une indépendance complète vis-à-vis de ce prince qui lui laissait la direction de toutes les affaires. Or, depuis qu'il exerçait les fonctions de vizir auprès du sultan Aboul Hassan, celui-ci ne lui accordait pas les mêmes prérogatives, attendu qu'il traitait lui-même les affaires de son gouvernement et n'avait pas pour habitude d'abandonner ses pouvoirs aux vizirs. Ibn Tafraguin avait nourri l'espoir de se voir conférer les affaires d'Ifriqïa par Aboul Hassan avec El Fadhl, fils du sultan Abou Bekr et frère germain de son épouse, comme roi; on a prétendu qu'il lui en avait peut-être fait la promesse.

Il n'aimait pas la dynastie mérinide et quand les Arabes projetaient de se soulever, ils lui avaient découvert leurs intentions secrètes. Lorsqu'ils eurent atteint leur but par le succès remporté sur Aboul Hassan et qu'ils l'assiégeaient dans Qairouan, ils usèrent d'un stratagème au sujet d'Ibn Tafraguin et demandèrent au sultan de l'envoyer au milieu d'eux pour traiter avec lui de leur retour à la soumission et de leur entrée dans la communauté. Aboul Hassan l'y ayant autorisé, Ibn Tafraguin sortit de la ville, fit cause commune avec les Arabes et s'abstint de revenir auprès du sultan. Ils lui attribuèrent les fonctions de chambellan auprès de leur sultan Ibn Abou Debbous, puis l'envoyèrent faire le siège de la Casba de Tunis où étaient réfugiés les Beni Merine, espérant qu'il y réussirait. Ibn Tafraguin s'y rendit, emmenant avec lui les cheikhs almohades et suivi d'une cohue de gens sans aveu, avec lesquels il assiégea la Casba. Il fut rejoint par Ibn Abou Debbous et tous deux multiplièrent les attaques contre la Casba dont ils battirent les murs avec des machines de guerre, sans aucun succès.

Mais entre temps, Ibn Tafraguin songeait à fuir de sa personne et à s'éloigner de ce pays troublé où les fondements de l'ordre étaient bouleversés, lorsqu'il apprit que le sultan Aboul Hassan avait réussi à s'échapper de Qairouan et à gagner Sousse. Voici, en effet, ce qui s'était produit : tandis que les Arabes l'assiégeaient dans Qairouan, un désaccord avait éclaté entre eux à son sujet et il était entré en pourparlers avec les Oulad Mohelhel pour en obtenir les moyens de quitter la ville assiégée, promettant en retour de riches récompenses. Il avait associé à ses projets en premier lieu les Beni Aboul Leïl, ce qui avait troublé l'union de ces Arabes et l'un d'entre eux, Qotaïba ben Hamza, pénétra auprès de lui dans Qairouan même, apportant leur soumission. Il lui fit bon accueil et rendit la liberté à ses deux frères Khaled et

Ahmed, sans cependant leur accorder sa pleine confiance. Il reçut ensuite la visite de Mohammed ben Taleb, des Oulad Mohelhel, Khalifa ben Abou Zeïd et Aboul Houl ben Yaqoub des Oulad El Qaous, qui s'engagèrent à lui faire quitter la ville et à ne pas l'abandonner qu'il ne fût en lieu sûr.

Il sortit de Qairouan avec eux pendant la nuit en bon ordre, mais suivi par les brigands arabes et pourchassé par eux sans répit. Quand il eut atteint Sousse et mis sa personne en sûreté, ces bandits l'avaient dépouillé de la majeure partie de ce qu'il transportait avec lui.

Quand Ibn Tafraguin, occupé au siège de la Casbas, apprit l'arrivée du sultan à Sousse, il abandonna clandestinement ses compagnons et s'embarqua pour Alexandrie. Le lendemain matin, ils furent profondément troublés en constatant sa disparition et leur sultan Ibn Abou Debbous en demeura très perplexe; ils se dispersèrent alors et abandonnèrent la Casba. Les Beni Merine en sortirent aussitôt, s'emparèrent de la ville et détruisirent les habitations de la garde royale qui s'y trouvaient.

Le sultan Aboul Hassan s'embarqua ensuite à Sousse et arriva à Tunis en Rebia second 749 (29 juin—27 juillet 1348). Il réunit tous les siens, rétablit l'ordre dans ses affaires et écrivit au souverain d'Égypte, lui demandant de faire arrêter Ibn Tafraguin. Mais un certain émir avait pris sous sa protection ce dernier qui partit pour accomplir le pèlerinage.

Le sultan Aboul Hassan s'occupa personnellement à rétablir les murailles de Tunis et à l'entourer d'un fossé. Il conçut le plan de ces travaux de défense d'une façon qui frappa ses ennemis d'impuissance et lui fit honneur depuis lors. Ensuite les Arabes et leur sultan Abou Debbous s'assemblèrent sous les murs de Tunis et attaquèrent le sultan Aboul Hassan, s'efforçant de le bloquer dans la place. Mais le sultan Aboul Hassan ayant gagné les Oulad

Mohelhel à sa cause s'appuya sur eux ; puis ce furent les Beni Hamza qui changèrent de sentiment et cherchèrent à faire la paix avec lui. Il traita avec eux et Omar ben Hamza s'étant rendu auprès de lui en députation, il le retint prisonnier jusqu'à ce que ses contribules eussent arrêté leur émir, Ibn Abou Debbous. Ils le lui amenèrent pour mieux marquer la réalité de leur soumission et la sincérité de leur hommage. Le sultan fit bon accueil à leur députation ; puis, ayant emprisonné Ibn Abou Debbous, il s'allia par le mariage avec Omar ben Hamza en unissant la fille de ce dernier à son fils Aboul Fadhl. Dès lors, ces Arabes changèrent souvent de dispositions vis-à-vis du sultân Aboul Hassan, tantôt fidèles, tantôt rebelles, pendant tout le temps de son séjour à Tûnis jusqu'aux événements dont nous ferons le récit : Dieu fait triompher ce qu'il a décidé.

La révolte éclate aux extrémités de l'empire ; Abou Inan, fils du sultan Aboul Hassan, s'insurge et se rend maître du Maghreb.

Nous avons rapporté ci-devant que le sultan hafcide Abou Bekr ayant donné sa fille en mariage au sultan Aboul Hassan, avait chargé son fils Aboul Abbas El Fadhl ben Abou Bekr, frère germain de la fiancée, de la conduire à son époux ; qu'El Fadhl avait appris en cours de route la mort de son père et qu'à son arrivée le sultan Aboul Hassan lui avait offert ses condoléances, avec promesse de l'aider à conquérir le pouvoir. Le prince hafcide était demeuré à Tlemcen auprès du sultan Aboul Hassan, puis était parti avec lui pour l'Ifriqïa. Mais, quand Aboul Hassan, s'étant rendu maître de Bougie et de Constantine, partit pour Tunis, après l'avoir nommé au gouvernement de Bône qu'il avait déjà exercé du vivant de son père, El

Fadhl éprouva une déception qui changea ses dispositions. Cependant il n'en laissa rien paraître jusqu'au jour où, ayant appris le désastre de Qairouan, il conçut le projet de s'emparer du trône de ses aïeux. Or, les habitants de Constantine et de Bougie détestaient l'autorité des Beni Merine; ils avaient de la répugnance à leur obéir parce qu'ils rejetaient certaines coutumes en honneur chez les Hafcides qui s'en étaient profondément imprégnés de génération en génération et ne voulaient pas y renoncer.

En vers :

Ouvre librement ton cœur à toutes les passions,
Il restera acquis au premier objet de ton amour;
A combien de lieux sur la terre l'homme ne s'attache-t-il pas ?
Et cependant le plus cher à son cœur sera toujours le premier qu'il a connu.

Aussi, lorsqu'ils apprirent la défaite de Qairouan, conçurent-ils le projet de se révolter contre les Beni Merine. Ils étaient dans ces dispositions lorsque arrivèrent à Constantine des cavaliers du Maghreb se rendant auprès du sultan Aboul Hassan. Parmi eux se trouvaient les collecteurs d'impôts qui apportaient le produit de leurs collectes, comme ils faisaient d'habitude au début de l'année. Avec eux était un jeune fils du sultan nommé Abdallah et une députation de hauts personnages chrétiens chargés par leur roi d'apporter ses félicitations au sultan Aboul Hassan pour la conquête de l'Ifriqïa et amenant son fils, Tachefin, fait prisonnier à la journée de Tarifa, que le roi chrétien avait rendu à la liberté à la suite d'un dérangement de ses facultés mentales et à qui il avait remis un riche présent. Avec eux arrivaient également des ambassadeurs du Malli apportant les félicitations de leur roi, Mensa Soleïman.

Ces députations se trouvèrent ensemble à Constantine alors que la discorde agitait l'Ifriqïa tout entière, si bien

que des fauteurs de troubles projetèrent de les dépouiller de leurs richesses, mais ils en furent empêchés à la suite de péripéties qu'il serait trop long de rapporter.

Sur ces entrefaites, El Fadhl, fils du sultan Abou Bekr et gouverneur de Bône, s'était mis en état de révolte. Les habitants de Constantine l'invitèrent à se rendre dans leur cité et à prendre la direction de leurs affaires. Il s'y rendit et ils entrèrent en pourparlers avec lui, tandis que les habitants de Bougie, ayant appris les agissements des Constantinois, se rangeaient avec eux dans le parti de la révolte. Ils attaquèrent les Beni Merine chargés de la défense de leur ville, pillèrent leurs biens et les chassèrent après les avoir mis entièrement nus. Ils appelèrent ensuite El Fadhl ben Abou Bekr, toujours à Constantine, qui se rendit à leur appel et prit le gouvernement de Bougie avec les titres du pouvoir khalifal.

Mais tandis qu'il nourrissait le projet d'attaquer Tunis, il eut à subir une rébellion des fils de son frère Abou Abdallah ben Abou Bekr. Ils lui enlevèrent le gouvernement de Bougie et le renvoyèrent à celui qu'il exerçait auparavant.

D'autre part, les Zenata : Beni Abdelouad, Meghraoua et Beni Toudjin, se détachèrent du sultan Aboul Hassan. Les Beni Abdelouad proclamèrent Othman ben Abderrahman ben Yahya ben Yaghmorassen ben Zian et partirent pour Tlemcen où ils rétablirent, au cours d'événements trop longs à rapporter, la royauté fondée par leurs aïeux.

Pendant ce temps, le sultan Aboul Hassan était toujours à Tunis en butte aux attaques journalières des Arabes, tantôt fidèles, tantôt en révolte. Il y prolongeait son séjour, sans nouvelles du Maghreb, lorsqu'une violente épidémie de peste éclata dans tout le pays, de l'Est à l'Ouest et, le bruit de sa mort ayant couru, jeta le trouble dans le Maghreb El Adna, le Maghreb El Aouçat et le Maghreb El Aqça [1].

1. Dénominations arabes correspondant à Maghreb antérieur, Maghreb central et Maghreb extrême.

L'émir Abou Inan apprit ces événements à Tlemcen, dont le gouvernement lui avait été confié par son père, Aboul Hassan, lorsqu'il était parti pour l'Ifriqïa, comme nous l'avons rapporté. Le bruit de la mort de son père lui était parvenu tandis qu'il voyait ses soldats en fuite arriver nus, par troupes ou isolément. Il résolut alors de s'emparer du trône à l'exclusion de tous ses frères, car il avait été choisi par le sultan pour lui succéder, en raison de sa supériorité marquée sur eux à plus d'un égard. Or, il avait auprès de lui un homme des Beni Abdelouad, nommé Othman ben Yahya ben Mohammed ben Djerrar, à qui l'on attribuait le don de prévoir les événements. Et quand le sultan alla en Ifriqïa, il fut le premier à prédire sa mort et à annoncer qu'il ne reviendrait pas de ce voyage, ajoutant qu'Abou Inan lui succéderait. Ces pronostics avaient fait impression sur Abou Inan en ce qu'ils concordaient avec ses secrets désirs; il entoura cet homme de sa protection et en fit son confident. Quand il apprit la défaite du sultan et le siège qu'il avait dû soutenir à Qairouan d'abord et à Tunis ensuite, Abou Inan ne douta plus de la véracité d'Ibn Djerrar dans ses prédictions sur l'avenir qui l'attendait. En conséquence, il se tint prêt à agir et se décida fermement à briguer le pouvoir. Il se confirma encore mieux dans ce dessein, quand il sut que le fils de son frère, Mançour ben Abou Malek Abdelouahad ben Aboul Hassan, s'était mis en état de révolte, à Fès Djedid, distribuant des subsides, réunissant des partisans, organisant de la cavalerie en vue de se rendre maître du Maghreb et de s'emparer du pouvoir à l'exclusion de tout autre. Pour donner le change sur ses intentions, il prétendait qu'il se disposait à partir pour l'Ifriqïa afin de délivrer le sultan du siège qu'il subissait, se flattant ainsi d'arriver à ses fins. Cependant, El Hassan ben Soleïman ben Irziguen, gouverneur de la dite citadelle de Fès et chef des forces de la police des provinces, ayant pressenti

ce qu'il tramait, lui demanda l'autorisation d'aller rejoindre le sultan et il la lui accorda pour s'en débarrasser.

Le gouverneur alla rejoindre Abou Inan au moment même où ce prince avait résolu de se soulever.

Abou Inan s'empara des richesses que contenait le palais du sultan, à Mançoura, se posa publiquement en prétendant et s'installa au palais dans la salle du conseil, en vue de se faire élire en Rabia second de l'année 749 (29 juin — 27 juillet 1348). Il fut élu par l'assistance et lecture fut donnée par-devant témoins de la lettre d'investiture. Le peuple le proclama ensuite et la réunion prit fin. Son pouvoir étant bien établi et les bases de son empire solidement fixées, il réunit ses troupes avec leur matériel et vint s'installer à Qobbet el Melab où il donna un banquet. Le public se dispersa ensuite et il désigna comme premier ministre, El Hassan ben Soleïman ben Irziguen, avec Fares ben Mimoun ben Ouerdar comme lieutenant, tandis qu'il plaçait Ibn Djerrar au-dessus de tous les agents de son gouvernement et qu'il choisissait comme confident son secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Abou Amr. Il établit les contrôles de l'armée sur lesquels il inscrivit tous les fuyards des troupes de son père, après leur avoir fait des largesses.

Il partit ensuite pour le Maghreb et donna le gouvernement de Tlemcen à Ibn Djerrar qu'il installa dans le vieux château de la ville. Il y demeura en toute indépendance jusqu'au retour des Beni Abdeloued avec leur sultan Othman ben Abderrahman qui le firent mourir par immersion, à la suite de longues péripéties.

L'émir Abou Inan fut informé à son arrivée à l'Oued Zeïtoun que le vizir El Hassan ben Soleïman se proposait de l'attaquer à Taza pour se concilier les bonnes grâces du sultan Aboul Hassan et lui donner un gage de fidélité et que, de plus, il avait associé à ses projets son petit-fils, Mançour, fils d'Abou Malek, en révolte à Fès. L'accusa-

teur d'El Hassan ben Soleïman mettait sous les yeux de l'émir une lettre de son vizir exposant ses projets. Après l'avoir lue, Aboul Inan le fit arrêter et étrangler dans la soirée du même jour et activa sa marche vers le Maghreb.

Mançour, alors maître de Fès, apprenant son arrivée marcha contre lui en toute hâte et les deux armées se rencontrèrent à l'Oued Aboul Adjraf de la région de Taza. Les troupes d'El-Mançour ayant été défaites, il alla se retrancher dans Fès Djedid. Abou Inan le poursuivit et s'installa sous les murs de la ville où vinrent se soumettre à lui nombre de gens de toutes classes. Il s'était montré, pour gagner des partisans parmi la population et l'armée, d'une générosité qui n'avait jamais encore été égalée ; son attaque contre Fès Djedid avait eu lieu en Rabia second de la dite année (29 juin — 27 juillet 1348). Il en entreprit le blocus, réunit des ouvriers pour la construction des machines de guerre, après quoi il donna des ordres à Meknès, prescrivant la mise en liberté des Oulad Aboul Ala qui y étaient emprisonnés, à la Casba. Ils vinrent se joindre à lui et prirent part au siège de Fès Djedid, si bien que la situation critique des habitants ayant rompu leur union, les plus puissants parmi eux passèrent dans le parti d'Abou Inan. Sur ces entrefaites, Idris ben Othman ben Aboul Ala imagina, pour s'emparer de la ville, le stratagème suivant : affectant de déserter le parti d'Abou Inan pour passer dans celui de Mançour qu'il assiégeait, il pénétra dans la ville, s'y établit solidement et la souleva avec l'aide de ses partisans, en sorte qu'Abou Inan y pénétra avec vigueur et enleva son autorité à Mançour qu'il incarcéra et fit mourir ensuite dans sa prison.

Abou Inan occupa aussitôt le palais royal et y reçut des députations venues de toutes parts pour le féliciter et lui rendre hommage.

Les habitants de Ceuta, qui s'étaient d'abord soumis à

Aboul Hassan, se mirent ensuite en état de révolte contre leur gouverneur Abdallah ben Ali ben Saïd qui avait rang de vizir, l'arrêtèrent et le livrèrent à Abou Inan comme gage de leur soumission [1]. Celui d'entre eux qui dirigeait ce mouvement était leur chef le chérif Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed ben Rafa Çaqalli, descendant d'El Hossein le jeune — Dieu l'agrée — dont les ancêtres avaient quitté la Sicile et s'étaient établis à Ceuta d'où ils étaient venus ensuite se fixer à Fès.

L'empire du Maghreb était passé aux mains de l'émir Abou Inan et tous les membres de sa nation, les Beni Merine, s'étaient groupés autour de lui, sauf ceux d'entre eux qui étant à Tunis avec son père lui restaient fidèles.

Mais le sultan Aboul Hassan manquait de moyens pour combattre les Beni Kaab qui l'avaient trahi et s'étaient révoltés contre lui ; en sorte qu'il attendait à Tunis — Dieu lui fasse miséricorde — dans l'espoir que le temps lui apporterait les moyens d'attaquer. Mais si les ressources s'épuisent, la consommation, elle, ne cesse pas et les hommes de sa suite, lassés par une longue attente, voyaient avec dégoût se prolonger leur séjour sur une terre étrangère. Ils lui exposèrent tous les avantages d'un retour en Maghreb et il accueillit favorablement leur requête. En conséquence il se disposa au départ, ainsi que nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Dans le même temps, il recevait une lettre du sultan Aboul Hadjadj Youssef ben El Ahmer, rédigée par son vizir Lisan Eddin ben El Khatib, par laquelle ce prince s'enquérait de sa situation, déplorait les malheurs qu'il avait subis et plaignait son sort. Cette lettre était ainsi conçue : « A celui dont les destins sont en bonne voie pour s'améliorer et s'ordonner, dont les chances marchent à toute allure vers le succès, tous les cœurs s'accordant

1. Une indication en marge du texte porte : « Origine des Chérifs Çaqalliyn ».

en sa faveur ; pour qui les marques de l'assistance de Dieu le Très-Haut se multiplient et qui dispose de moyens nombreux et irrésistibles ; celui dont la gloire défraie les récits des assemblées et les conversations particulières, qui est pour nous comme un père et dont le sort afflige notre cœur ; pour qui nous adressons à Dieu nos vœux les plus ardents en faveur du rétablissement de son pouvoir : le sultan un tel, fils du sultan un tel, fils du sultan un tel, Dieu le Très-Haut le garde et l'entoure de ses bienfaits et de ses grâces. Que le succès précieux l'accompagne, que l'assistance divine ne cesse de se manifester en sa faveur et que les cœurs touchés de son absence connaissent la joie de sa présence.

« A celui dont la puissance est considérable, les droits imprescriptibles, les bienfaits notoires et proclamés, la noblesse célébrée, écrite et décrite, et dont les belles actions se suivent comme les perles d'un collier.

« De la part de celui qui prie Dieu le Très-Haut de conserver votre personne impeccable pour le bonheur de cette nation digne de clémence, l'émir Abdallah Youssef, fils de l'émir el moslimin Aboul Oualid Ismaïl ben Faradj ben Naçr.

« Nous adressons notre salut excellent, doux et immense, pareil aux clartés de la consolation dissipant les ténèbres du malheur et aux brises parfumées de la clémence divine, à votre éminente personne, appelant sur elle la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

« Nous louons le Seigneur qui a dissipé les ombres amoncelées de l'erreur, fait suivre les jours néfastes de jours fastes, fait briller au ciel de l'empire ses astres éclatants, soulagé les cœurs de leurs tristes pensées, couvert des nuées de sa miséricorde ce peuple qui en avait été sevré, avait vécu dans le trouble et l'appelait de ses vœux ; qui a répondu à son attente par sa bienveillante protection en améliorant l'état de ses provinces et en exauçant ses souhaits.

« Qu'il répande ses grâces et accorde le salut à notre seigneur et maître Mohammed son Envoyé, le plus pur des prophètes, l'élu parmi eux et le meilleur entre tous par la noblesse et le mérite personnel ; le prophète de la mêlée [1] où il se jetait résolument, qui a effacé les vestiges des guerres civiles et en a éteint le feu, que les épreuves n'ont pu troubler ni faire reculer, si bien que par lui, les paroles de Dieu ont atteint au plus haut éclat et exprimé la plus claire vérité.

« Qu'il agrée sa famille et ses compagnons qui l'ont fidèlement servi dans la bonne et la mauvaise fortune et se sont sacrifiés au triomphe et à l'expansion de sa pure doctrine.

« Nous faisons ensuite des vœux pour votre éminente personne, appelant sur elle une heureuse et durable fortune, ainsi que l'assistance divine et sa protection, en sorte que le temps vous accorde des jours qui rachètent les précédents et vous fassent oublier le passé et ses épreuves.

« Nous vous adressons cet écrit — Dieu inscrive à votre compte plus encore de ses dons qu'il n'en a accordé aux saints parmi les rois et vous apporte au cours des événements de votre vie des sujets d'allégresse ; qu'il dirige la roue de la fortune selon ce qu'il a décidé et vous réserve la meilleure fin comme il l'a promis clairement dans son livre évident aux vertueux parmi ses adorateurs — de l'Alhambra de Grenade, Dieu le Très-Haut la garde. Grâce à Dieu, seul soutien dans l'adversité, seul appui dans le malheur et aux mérites de notre prophète par qui la droite voie a été éclairée, nous ne connaissons que des bienfaits qui témoignent de la clémence divine, sont d'heureux augures pour l'avenir et des signes favorables de succès futur. Dieu soit loué pour ses bienfaits que nous souhai-

1. Surnom du prophète des Musulmans pour dire qu'il savait à la fois commander à la guerre et gouverner son peuple.

tons complets et dont nous appelons sur nous la pluie bienfaisante.

« Nous souhaitons à vos affaires une suite heureuse et ordonnée ; nous nous réjouissons des jours fortunés qui vous attendent et pour lesquels nous adressons des vœux à Dieu le Très-Haut, lui demandant de combler la mesure au delà de toute expression et sans limite ; et, en cette vue, puisse-t-il, qu'il soit exalté, vous accorder son assistance, élever votre pouvoir, le conserver et le protéger.

« Chacun sait que rien ne saurait altérer la pureté de notre affection éclatante à tous les yeux. Et lorsque nous avons connu les événements au cours desquels l'assistance divine vous a accompagné et s'est étendue, protectrice et bienfaisante, sur le pays et ses habitants, notre cœur est resté troublé, car nous ne pouvions de notre pays considérer votre but comme atteint et nous restions dans l'attente de ce que la suite des événements vous réservait. Mais notre espoir dans un retour de fortune s'est renforcé avec le temps et ne fait que grandir, sachant que la meilleure fin est à ceux qui craignent Dieu.

« Ces jours-ci, nous avons reçu des nouvelles contradictoires : les ennemis attaquent sur terre et sur mer ; vents et saisons sont désordonnés et chacun essuie la tempête ; nous en appelons de cette situation à Dieu en qui nous plaçons tout notre espoir. Si nous trouvions le moyen de nous joindre à vous et de vous prêter notre assistance, nous n'aurions aucun égard à la distance qui nous sépare. Mais l'ennemi s'est récemment établi sur notre territoire et votre serviteur plein d'un zèle parfait qu'il dépense largement, le cheikh éminent, fidèle, très cher, sincère et parfait, Abou Mohammed ben Adjana, Dieu facilite ses entreprises et fasse aboutir ses efforts au bien de votre cause, s'est présenté à notre porte, en vue d'être reçu en audience et d'obtenir de nous les moyens de partir et d'atteindre le but qu'il se propose. Tandis que nous avi-

sions aux mesures propres à lui donner satisfaction et à lui permettre de réaliser ses projets, nous avons appris que deux grands navires de la flotte dont vous attendiez le concours dans votre sainte entreprise, venaient avec la protection divine de jeter l'ancre, l'un au port d'Almuñecar, l'autre au port d'Almeria. Nous avons obtenu, des personnes arrivées par ces deux navires, des renseignements sûrs, rétablissant la vérité et qu'il vaut mieux citer textuellement qu'apprécier. C'est ainsi que nous avons connu votre ferme projet de partir et votre entrée en campagne sous les meilleurs auspices ; que vous aviez demandé à Dieu de vous aider à atteindre le pays où votre présence dissiperait toute crainte, grouperait les populations, rétablirait l'ordre et y ferait renaître le calme. Mais vous avez devancé la flotte de dix jours, montrant une ferme piété, accompagné d'une heureuse chance, d'un rare bonheur et de navires victorieux. Ne nous demandez pas ce que furent nos souhaits après l'attente, les espoirs qui se sont alors levés en nous et la reconnaissance que les Mahométans vous témoignaient pour avoir ainsi comblé leurs vœux, ni ce que fut la promptitude des habitants du pays à soutenir votre cause entourée du prestige de l'équité, de la vertu et d'une vie consacrée au bien. Ce faisant, chacun a manifesté publiquement les sentiments qu'il nourrissait secrètement ; remerciant Dieu et le louant, le suppliant de couronner de succès vos nobles entreprises, de mener à bonne fin vos projets et de vous garder la fidélité de la fortune. Et combien n'a-t-elle pas été longue leur attente avant que les espoirs se soient réalisés, que leurs maux aient trouvé remède. Ne nous demandez pas enfin lequel d'entre nous a senti son cœur palpiter à nouveau après qu'il avait cessé de battre, telle une poitrine qui ranime le souffle de la vie, une paupière longtemps fermée qui s'ouvre à la lumière, ou une pensée qui trouve à s'exprimer en actes.

« A l'annonce de ces événements, nous nous sommes empressé d'exécuter la promesse faite à votre susdit serviteur et de profiter de ces heureuses conjonctures pour allier au plus tôt ses moyens aux vôtres et hâter son arrivée auprès de vous, souhaitant que Dieu, par sa puissance, permette à ses talents de se manifester et par la sainteté de votre résolution, d'obtenir le succès. Il a eu les preuves de notre attachement passionné pour votre éminente personne à laquelle nous sommes lié par la plus noble amitié, que nous joignons malgré les distances, à qui nous adressons par delà les provinces des gages édifiants, plus probants que des écrits. Nous lui avons sur tous ces points fait des communications qu'il transmettra à votre illustre personne. Nous avons adressé à nos agents du littoral de la mer, des instructions précisant leurs devoirs envers quiconque aborderait chez eux venant de votre part, vous, notre noble père dont les droits sont considérables et les prérogatives récentes et anciennes ; ils s'en acquitteront à la satisfaction de tous et conformément à notre attente.

« Nous prenons à témoin le Très-Haut que si ce n'étaient des obstacles considérables, de multiples empêchements et aussi les ennemis qui, à l'heure actuelle, inquiètent cette péninsule, nous vous aurions rejoint toute affaire cessante et apporté notre concours à votre cause, afin d'acquitter ce que nous devons à votre excellence paternelle et pour éclairer sa route de satisfactions. Mais ce qui nous fait obstacle est aussi clair qu'un dicton populaire et nous supplions Dieu de vous ouvrir une voie facile, de vous donner le succès comme flambeau et comme compagnon, de ne vous priver jamais de son assistance et de ses faveurs et de mettre le comble à la joie de notre cœur au plus tôt, en nous apportant de vous d'heureuses nouvelles et l'écho de succès nombreux. Ce sont là — qu'il soit exalté — les souhaits les plus ardents que nous lui adressons, suppliants et en toute humilité.

« Tel est l'exposé de ce que nous avions à vous dire et que nous nous empressons de vous adresser ; Dieu le Très-Haut veuille nous apporter les plus heureuses nouvelles de votre royauté sublime et du succès de ses entreprises ; qu'il fasse durer votre bonheur et veille sur votre gloire ; salut et miséricorde de Dieu avec ses bénédictions. »

Le départ du sultan Aboul Hassan qui s'embarque à Tunis pour le Maghreb et les épreuves qu'il eut à subir.

L'émir Aboul Hassan El Fadhl, fils du sultan Abou Bekr le Hafcide, avait repris à Bône le gouvernement qu'il y exerçait auparavant lorsqu'il reçut une députation de cheikhs arabes des Oulad Aboul Leïl venus lui suggérer de s'emparer de la royauté en Ifriqïa et d'aller assiéger à Tunis le sultan Aboul Hassan. Il entra dans leurs vues et se mit en route après la fête de la rupture du jeûne en l'année 749 (du 29 décembre 1348). Il assiégea Tunis pendant un certain temps et se retira. Il reprit le siège pour le lever une seconde fois et gagner ensuite le désert avec les Oulad Aboul Leïl qui le proclamèrent ainsi que les habitants du Djerid, sur l'instigation d'Aboul Qassem ben Ottou, abandonné par les siens. Les villes de Tozeur, Gafsa, Nefta, El-Hamma, Gabès et Djerba se rangèrent dans son parti. Le sultan Aboul Hassan apprit qu'El Fadhl s'était rendu maître de ces régions, qu'il y avait une forte position et qu'il se disposait à marcher sur Tunis. Il en conçut de vives craintes, tandis que les hommes de son entourage le poussaient à regagner le Maghreb, dans leur désir de retrouver leurs avantages en retournant dans son royaume et stimulés qu'ils étaient par le prix élevé des vivres à Tunis et les décès nombreux qui s'étaient produits parmi eux. Il accueillit favorablement leurs avis,

chargea ses navires en vivres et pourvut les hommes qui partaient de tout le nécessaire. Après s'être acquitté des dévotions qui accompagnent la rupture du jeûne de l'année 750 (13 décembre 1349), il s'embarqua alors que sévissaient les rigueurs de l'hiver, laissant le commandement de Tunis à son fils Aboul Fadhl et comptant sur son alliance matrimoniale avec Omar ben Hamza pour parer à sa place à toute trahison de la populace qui s'était révoltée contre lui. Le siège de Tunis par Aboul Hassan avait duré un an et demi.

Quand El Fadhl ben Abou Bekr apprit dans le Djerid le départ d'Aboul Hassan, il accourut aussitôt sous les murs de Tunis qu'occupait Aboul Fadhl le Mérinide avec sa suite et les hommes de son gouvernement. Il attaqua la place, et avec le concours des habitants, il encercla la citadelle le jour de Mina[1], obligeant Aboul Fadhl à se rendre et lui accordant la vie sauve. Ce prince se retira dans la maison de ses beaux-frères les Beni Hamza où il demeura quelque temps, puis ils lui donnèrent une escorte pour le ramener auprès de son père qu'il rejoignit à Alger.

Quant au sultan Aboul Hassan et aux troupes embarquées avec lui, après cinq jours de mer, ils eurent besoin d'eau douce et vinrent relâcher à Bougie, mais le prince hafcide qui gouvernait la ville ne leur permit pas de se ravitailler en eau et prescrivit aux habitants du littoral de sa province de les en empêcher. Mais ils abordèrent sur la côte et attaquèrent ceux qui tentaient de les éloigner de l'eau. Après les avoir repoussés, ils firent leurs provisions et reprirent la mer. La nuit même ils furent assaillis par une violente tempête au cours de laquelle sombrèrent plusieurs navires et se noyèrent le plus grand nombre des personnes de l'entourage du sultan ainsi que

1. C'est le dixième jour du mois de Doul Hijja où les pèlerins de La Mecque se rassemblent à Mina pour célébrer la fête des sacrifices.

des gens du commun. Poussé par les vagues de la mer soulevée, le sultan Aboul Hassan fut jeté sur des rochers près de la côte du pays des Zouaoua, le corps presque nu et sur le point de rendre l'âme. Les juristes, savants, secrétaires, chérifs et gens de sa suite qui l'accompagnaient avaient tous péri, et des rochers où il se trouvait avec les survivants, il avait vu les vagues les enlever et les engloutir. Il acheva la nuit sur ces rochers et dès le matin un navire de la flotte qui avait échappé à la tempête s'étant approché, les gens du bord le reconnurent et vinrent l'embarquer. Les Berbères des montagnes qui se l'étaient signalé par leurs appels, se portèrent à l'envi contre lui dès que les clartés du jour le leur permirent. Mais Dieu le sauva de leurs mains en lui envoyant ce navire qui le recueillit et l'emmena à Alger.

D'après l'ouvrage *Nefh Ettib*, les navires du sultan Aboul Hassan qui étaient au nombre de six cents environ, périrent tous ; quant à lui, il se sauva à l'aide d'une planche, mais tous les savants du Maghreb qui l'accompagnaient, soit environ quatre cents personnes, furent noyés. Parmi ces savants étaient : Abou Abdallah Mohammed ben Soleïman Essethi, le commentateur de l'ouvrage intitulé *El Haoufa ;* Abou Abdallah Mohammed ben Sebbagh El Miknassi qui, dans l'école où il enseignait à Meknès, a donné du hadit « O Abou Omaïr qu'a fait Ennoghaïr ? » quatre cents explications ; le maître Zouaoui Aboul Abbas et autres. Le naufrage de cette flotte eut lieu sur la côte de Dellys.

Le cheikh Abou Abdallah El Obbi, dans son commentaire de Moslem sur ce que cet auteur dit des hadits[1] concernant le mauvais œil, rapporte ce qui suit : « Un homme de ce pays était connu pour avoir le mauvais œil ; un individu offensé par le sultan Aboul Hassan dont il ne pouvait

1. Les hadits sont les préceptes de la loi traditionnelle.

se venger, lui demanda de jeter le mauvais œil sur sa flotte nombreuse, comptant six cents vaisseaux. L'homme au mauvais œil lança un regard sur la flotte qui fut engloutie par la volonté de Dieu tout-puissant sur ce qu'il a décrété. Le sultan échappa à la mort et eut des malheurs », etc.

Installé à Alger dont les habitants lui avaient fait acte de soumission, le sultan Aboul Hassan se sentit renaître à la vie; il rassembla des hommes autour de lui, établit l'ordre, fit des dons à tous les fugitifs de la flotte qui venaient le rejoindre, les groupa et les organisa. Son fils Ennacer parvint auprès de lui venant de Biskra et des Arabes de la banlieue d'Alger vinrent l'entourer en grand nombre. Enfin, ses alliés les Arabes Soueïd vinrent à leur tour le visiter. Il partit dans la direction de Tlemcen que les Beni Zian avaient reprise, leur sultan étant Othman ben Abderrahman. Le frère d'Othman, le prince Abou Tabet, marcha contre Aboul Hassan dont les troupes au cours de la rencontre se débandèrent. Son camp fut pris, ses tentes enlevées et son fils Ennacer tué. En cette journée, il se distingua par sa bravoure, son énergique défense et la fermeté de ses attaques. C'est ainsi qu'ayant fait monter en litière les femmes de sa famille, il réussit à les sauver en assurant personnellement leur défense. En même temps il emportait son fils blessé qui mourut en route et qu'il enterra en dissimulant sa tombe. Il alla ensuite se réfugier dans le Sahara avec son allié Ouenzemmar ben Arif ben Yahya des Soueïd qui rejoignit ses contribules au Sud-Est du djebel Ouencheris. De là, il décida de gagner le Maghreb où était sa nation, le berceau de sa puissance et le siège de son empire. Son allié Ouenzemmar le suivit avec les nomades de sa nation et ils atteignirent le djebel Rached d'où, à travers le désert, ils allèrent à Sidjilmassa. Dès qu'il fut en vue de cette place, les habitants accoururent en foule auprès de lui comme

les papillons autour d'une vive lumière, et les jeunes filles elles-mêmes quittèrent les habitations qui les cachaient pour se porter à sa rencontre, tous lui étant attachés et souhaitant sa protection. Quant au gouverneur de Sidjilmassa, il alla se réfugier à Mendjata.

L'émir Abou Inan, dès qu'il apprit le départ de son père pour Sidjilmassa, réunit ses partisans et ses troupes et, après leur avoir fait des largesses et les avoir pourvus du nécessaire, il se mit en marche contre Aboul Hassan. Or, les Beni Merine évitaient le sultan Aboul Hassan et redoutaient le châtiment qui les menaçait de sa part pour l'avoir abandonné en divers lieux et l'avoir fui dans les moments d'épreuve.

Au cours de ses voyages, alors qu'il les emmenait au loin et affrontait avec eux les difficultés et les dangers, ils étaient unanimes à vouloir quitter son parti et à passer dans celui de son fils. Aussi, quand le sultan Aboul-Hassan apprit leur prochaine arrivée, il comprit qu'il ne pourrait les repousser. D'autre part, Ouenzemmar l'avait quitté, emmenant ses contribules Soueïd parce que son père Arif ben Yahya s'était rangé dans le parti d'Abou Inan avant le retour de Tunis du sultan et qu'il en avait reçu un accueil généreux et flatteur. Il avait ensuite écrit à son fils Ouenzemmar, l'invitant à quitter le parti d'Aboul Hassan et à ne pas lui prêter assistance, jurant que s'il ne se séparait pas du sultan, il le punirait dans la personne de son fils Antar qui se trouvait alors avec lui dans la suite de l'émir Abou Inan. Ouenzemmar préféra donner satisfaction à son père, sentant qu'il avait peu de succès à attendre sur le territoire du Maghreb en persistant auprès du sultan. Il le quitta donc et se réfugia à Biskra d'où il rejoignit après ces événements l'émir Abou Inan.

A l'approche d'Abou Inan de Sidjilmassa, le sultan s'en éloigna aussitôt et se porta dans la région de Marrakech. L'émir entra à Sidjilmassa, renforça les extrémités du

pays, y exécuta les réparations nécessaires et en donna le commandement à Yahtaten ben Omar ben Abdelmoumen, chef des Beni Ouengassen. Il décida ensuite de poursuivre son père qu'il savait parti pour Marrakech, mais les Beni Merine refusant de le suivre, il les ramena à Fès où il demeura jusqu'aux événements que nous rapporterons.

Le sultan Aboul Hassan s'empare de Marrakech, il en est ensuite chassé et se réfugie chez les Hintata du Djebel Deren où il meurt.

Dans le cours de l'année 751 (11 mars 1350 — 27 février 1351) le sultan Aboul Hassan fuyant Sidjilmassa, chercha à gagner Marrakech à travers les montagnes d'accès difficile des Masmouda. Lorsqu'il fut en vue de leur pays, les habitants accoururent de toutes parts et descendirent de tous les sommets pour venir lui faire acte de soumission. Le gouverneur de Marrakech alla se réfugier auprès d'Abou Inan, tandis que le chef du service des impôts, Aboul Medjd ben Mohammed ben Abou Medien, faisait hommage au sultan Aboul Hassan et lui remettait les fonds qu'il avait en caisse. Le sultan l'attacha à sa personne, le prit comme secrétaire chargé du sceau, puis recruta des soldats et des partisans, perçut les impôts et distribua des dons. Des tribus arabes des Djochem vinrent se ranger sous sa bannière, avec la généralité des Masmouda. Il reconstitua de la sorte, à Marrakech, une royauté grâce à laquelle il espérait rentrer en possession de son empire et rétablir sa situation antérieure.

Lors de son retour, Abou Inan s'était installé sous les murs de Fès, où il avait distribué des subsides et rétabli les affaires de la ville, puis à la tête des Beni Merine, était parti pour Marrakech. Le sultan Aboul Hassan se porta

contre lui et les deux armées se rencontrèrent sur les bords de l'Oum Errebia, chaque parti attendant que l'autre entreprenne le passage de la rivière. Ce fut Aboul Hassan qui traversa et la rencontre eut lieu à Tamedghoust à la fin de Çafar 751 (27 avril 1351). Les troupes d'Aboul Hassan furent battues et se débandèrent; les plus audacieux parmi les Beni Merine arrivèrent même jusqu'au sultan, mais ils l'épargnèrent, par crainte et par respect.

Pendant cette journée et alors que le sultan Aboul Hassan était poursuivi, son cheval fit une chute et une nuée de cavaliers l'entourèrent. Abou Dinar Soleïman ben Ali ben Ahmed, émir des Douaouda, fraction des Arabes Riah à la tête desquels il avait succédé à son frère Yaqoub, qui avait suivi le sultan dans sa fuite d'Alger et ne l'avait pas quitté jusqu'alors, se porta pour le défendre à l'attaque des poursuivants, si bien que le sultan ayant pu se remettre en selle, il le suivit tout en continuant à combattre pour couvrir sa fuite. Le chambellan d'Aboul Hassan, fait prisonnier, fut livré à Abou Inan qui l'incarcéra et le maintint en prison après la mort de son père.

Le sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde, se réfugia dans les montagnes de l'Atlas habitées par les Hintata, ayant avec lui leur chef Abdelaziz ben Mohammed ben Ali El Hintati qui le recueillit chez lui et le couvrit de sa protection. Ses contribules, les Hintata, s'assemblèrent autour de lui, ainsi que leurs alliés des Maçmouda et, après s'être consultés, tous s'accordèrent pour le défendre et lui prêtèrent serment de fidélité jusqu'à la mort. Abou Inan venu à sa poursuite s'était établi à Marrakech, avait envoyé ses troupes à l'attaque de la montagne des Hintata et disposé des postes armés pour en faire le siège et lui porter des coups. Mais las d'une situation qui ne se dénouait pas, le sultan offrit à son fils le maintien du *statu quo* et l'invita à lui envoyer son chambellan Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Abou Amr. Celui-ci

fut reçu et lui présenta habilement les excuses de l'émir Abou Inan, demandant qu'il lui accordât son adhésion. Il y consentit et rédigea un écrit par lequel il le reconnaissait comme héritier présomptif. Il l'invita en même temps à lui faire tenir des fonds et vêtements que le chambellan Ibn Abou Amr fut chargé d'aller quérir au lieu où ils étaient déposés dans le palais impérial.

Le sultan tomba malade sur ces entrefaites et reçut les soins de ses amis et de ses familiers ; on lui fit une saignée pour le soulager et il vaqua ensuite à ses ablutions ; mais il en résulta une inflammation à l'endroit où avait été pratiquée la saignée, ce dont il mourut (Dieu lui fasse miséricorde) au rapport d'Ibn Khaldoun, d'Ibn El Khatib et autres, le vingt-trois Rebia second 752 (19 juin 1351). Cependant, j'ai lu, gravé sur le marbre de son tombeau à Chella, que sa mort eut lieu dans la nuit du lundi au mardi vingt-sept Rebia premier de la dite année (24 mai 1351). Les amis du sultan firent connaître la nouvelle de sa mort à son fils toujours campé aux abords de Marrakech et y transportèrent son corps sur une civière. Il vint à sa rencontre nu-pieds et la tête découverte, baisa le bois de la civière et se lamenta, disant : « Nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous retournons[1]. » Il accueillit honorablement ses amis et ses familiers et les incorpora dans son gouvernement, aux places qui leur convenaient. Il procéda ensuite aux obsèques de son père qui fut inhumé à Marrakech, au Sud-Est de la mosquée d'El Mançour dans la citadelle, au lieu où sont actuellement les tombeaux des chérifs sultans saadiens. En quittant Marrakech pour aller à Fès, Abou Inan emporta le corps de son père et le fit enterrer dans la nécropole de leurs ancêtres, à Chella où son tombeau est encore visible à ce jour, Dieu le Très-Haut lui fasse miséricorde.

1. Coran, chap. II, verset 151.

Renseignements complémentaires et notes biographiques sur le sultan Aboul Hassan.

Le sultan Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde — était de teint brun, de haute taille et de puissante stature; il avait la barbe moyenne et était beau de visage. Continent par tempérament, il était porté à la piété et aimait les parfums; jamais il ne but de liqueurs fermentées ni dans sa jeunesse ni dans la maturité de son âge. Il affectionnait les hommes vertueux et traitait ses sujets avec équité, aimait le faste et en faisait grand cas. Un Oriental s'est exprimé à son sujet en ces termes: « C'est un roi qui a illustré le Maghreb, dont l'éclat s'est manifesté en Orient par sa générosité et où ses nobles intentions sont notoirement connues. » C'était un habile calligraphe, adonné aux œuvres de piété, éloquent, instruit, sagace et vaillant.

Il a édifié, Dieu lui fasse miséricorde, de nombreuses écoles, parmi lesquelles la grande medrassa de Marrakech, à l'Est de la mosquée d'Ibn Youssef. Le très savant El Oufrani dit dans la *Nozha :* « Cet édifice a été construit par le dit sultan Aboul Hassan », j'ajouterai que celui qui examine ce monument et remarque son élégance et ses proportions, accorde une haute considération à ce sultan, admire ses grands desseins et mesure l'élévation des sentiments qu'il professait pour la science et les savants. Il a fait édifier également la grande medrassa dans la rue Talaa de Salé, au Sud-Est de la mosquée cathédrale, monument d'une architecture recherchée et artistique, avec des panneaux ornés de sculptures variées et de ciselures diverses qui frappent les yeux et l'esprit d'admiration. Il a constitué en faveur de cet établissement de nombreux legs pieux mentionnés par la gravure en caractères de couleurs différentes, sur une grande plaque de marbre

qu'il fit incruster dans le mur Nord-Ouest, afin d'assurer le maintien de ces fondations sans qu'elles puissent être modifiées.

Quant à la mosquée cathédrale et à la medrassa qui s'y trouve, du côté Nord-Ouest, ce sont des monuments dus à Yaqoub El Mançour l'almohade, comme cela a été rapporté dans l'histoire de son règne.

Je suis d'avis que le mur de Salé qui pénètre dans la ville portant une conduite d'eau et que les habitants appellent Sour El Aqouas, doit être attribué au sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde ; la curieuse raison sur laquelle se base mon opinion est la suivante : Je m'entretenais un jour avec un certain employé du service des eaux de Salé qui avait la spécialité de s'occuper des eaux de la ville et d'entretenir en bon état les ouvrages par lesquels elle s'alimentait. Au cours de la conversation, je dis, comme me parlant à moi-même et sans paraître lui poser une question : « Quel peut bien être le constructeur de l'aqueduc qui pénètre dans la ville ?... » Il me répondit aussitôt et sans hésiter : « C'est celui-là même qui a construit la medrassa qui est l'auteur de l'aqueduc. » Je lui dis alors, ayant le vif désir de connaître la vérité : « Sur quoi vous fondez-vous à ce sujet ? » Il me répondit : « La fontaine [1] de la medrassa a été construite en même temps que cet établissement ; la preuve en est dans le revêtement de faïence d'un travail supérieur qui en fait le tour et se retrouve identique sur tous les murs de la medrassa et sur ses piliers. Or cette fontaine était restée intacte, lorsque ces jours-ci, j'ai entrepris de la réparer. Je creusai pour découvrir ses tuyaux de conduite et en suivant la principale d'entre elles, je constatai que les tuyaux et le procédé de construction selon lequel ils avaient été établis et

1. Le mot *bila* employé par l'auteur vient de l'espagnol *pila* et désigne le bassin supérieur d'une fontaine. V. Dozy, *Suppl. au dict.*, t. I, p. 137.

même la vasque où se réunissent les eaux qu'ils déversent, étaient exactement pareils à l'aqueduc et aux ouvrages qui en font partie, attendu que le mur et la conduite ont été entièrement bâtis dans le même temps et constituent un seul et même ouvrage. D'ailleurs, ajouta-t-il, les conduites d'eau qui sont postérieures ne leur ressemblent en rien. C'est ainsi que j'ai déduit qu'ils étaient l'œuvre du même auteur. »

Son explication me remplit d'aise ; je continuai à l'interroger sur ce sujet et il resta inébranlable dans son opinion, malgré tous les doutes que je cherchais à faire naître dans son esprit. J'en conclus que ses appuis étaient sûrs et je partageai sa conviction ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité sur ce point.

Cet aqueduc antique et imposant témoigne de la puissance considérable du gouvernement qui en est l'auteur ; il est comparable à l'aqueduc à arcades de Carthage et autres. Il amène l'eau des sources dites Aïoun El Baraka, qui se trouvent à un assez grand nombre de milles de la ville de Salé, suivant une direction Sud-Est-Nord-Ouest ; solidement bâti et largement établi, il a à son sommet une surface dont la pente, calculée au moyen d'instruments de précision, permet un égal écoulement de l'eau ; c'est ainsi que ce plan s'abaisse. Au milieu de cette surface, l'eau afflue, comme une petite rivière, dans un canal aménagé à cet effet et à son arrivée à destination, dans la ville, son plan s'abaisse considérablement, le sol étant à un niveau inférieur. Dans son parcours, quand il rencontre une route fréquentée, il l'enjambe au moyen d'arceaux qui lui ont valu son nom de Sour El Aqouas. En un mot, cet aqueduc est un témoin de la puissance atteinte par son auteur et de ses desseins grandioses.

Il existe à Fès, Meknès et autres villes du Maghreb, de nombreux monuments dus au sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde. C'est ainsi qu'il y a à Fès une fontaine

en marbre blanc venant d'Alméria et pesant cent quarante-trois quintaux. Transportée d'Alméria à Larache, cette pièce de marbre fut ensuite remontée par l'Oued Qçar Ketama[1], puis placée sur des roues en bois que traînèrent les gens des tribus jusqu'à l'habitation des Oulad Mahboub sur les bords de l'Oued Sebou. Elle fut ensuite transportée par eau jusqu'au confluent de cette rivière avec l'Oued Fès, puis placée encore sur des roues en bois et traînée par des hommes jusqu'à la medrassa Eççahridj, dans le quartier des Andalous. Ce n'est que quelques années après qu'elle fut transportée à la medrassa Errokham qu'il ordonna d'édifier — Dieu lui fasse miséricorde — au Nord-Ouest de la mosquée des Qaraouiyine et qu'on appelle aujourd'hui medrassa Miçbah. Ce Miçbah qui s'appelait Abou Dia Miçbah ben Abdallah El Yalçouti était un savant réputé, mais son nom a été donné à l'établissement parce qu'il fut le premier à y enseigner dès l'achèvement de sa construction par le sultan Aboul Hassan. Nous avons déjà parlé de la medrassa qu'il fit édifier à l'Ouest de la mosquée des Andalous sous le règne de son père et pour laquelle il dépensa plus de cent mille dinars.

Ses monuments à Meknès sont les deux oratoires ou zaouias, l'ancienne et la nouvelle; la première, construite par ses soins sous le règne de son père, la seconde lors de son avènement au khalifat. Il y a dans cette ville d'autres vestiges de ses travaux tels que ponts, fontaines et autres ; mais le plus important de tous ces monuments, c'est la nouvelle zaouia. Il avait confié la mission d'en surveiller les travaux à son cadi dans cette ville et, quand elle fut achevée, il vint de Fès pour l'examiner et se rendre compte des travaux exécutés. Il s'assit sur un des sièges aux ablutions qui entourent le bassin et on lui apporta le dossier des comptes et des dépenses occasionnées par la

1. La rivière d'El Qçar el Kébir ou le Loukkos.

construction ; il jeta le dossier dans le bassin, disant en vers :

Qu'importe un prix élevé, si l'objet est beau ;
Ce qui réjouit le cœur n'a pas de prix.

Il avait des connaissances dans l'art de la versification ; on cite de lui les vers suivants :

Je m'efforce d'être agréable à Dieu, en secret et publiquement,
Et défends mon honneur contre la souillure du doute ;
Je donne volontairement le surplus de mon bien,
Et je frappe de l'épée à la base du cou.

Les anecdotes ne manquent pas à son sujet, le lecteur en trouvera les détails dans le livre qu'El Khatib Ibn Marzouq a écrit sous le règne de ce prince et qu'il a intitulé *El Mosnad Eççaḥiḥ El Ḥassan min aḥādīt Essolṭān Abīl Hassan.*

Le vizir Ibn El Khatib, parlant de ce sultan dans son ouvrage intitulé *Raqm El Ḥolal*, fait son portrait dans les vers suivants :

C'est un roi compté parmi ceux de meilleure lignée,
Il réunit les suffrages, alors que les opinions sont diverses ;
Il est piété, pureté, illustration, pouvoir, puissance et grandeur,
Science, longanimité et vertu, foi parfaite et quintessence de la pureté mérinide ;
Il a étendu les limites de l'empire et dispensé les bienfaits ;
Unique dans tous les âges et l'honneur de son temps ;
Constructeur de monuments, élite de la noblesse par la hauteur de ses desseins,
Il laisse des medrassas admirables
Qui témoignent que c'est bien lui le Khalife ;
Il traverse la vie sans songer aux plaisirs,
Et, au milieu d'une cour grandiose, reste indifférent,
Uniquement préoccupé de la science et de son enseignement,
De défendre le pays contre ses ennemis,
De subjuguer les mains enserrant des créatures
Ou de mériter l'agrément de Dieu et ses récompenses ;
Du Coran faire des copies, repousser des brigands dévastateurs,
Et faire des apprêts destinés à mener la guerre.

Ses principaux vizirs furent Amer ben Fethallah Sedrati et Abdallah ben Ibrahim El Foudoudi ; ses secrétaires les plus réputés : Abou Mohammed Abdel Mohaïmen El Hadrami, Aboul Medjd Mohammed ben Abou Abdallah ben Abou Medien El Othmani et Aboul Hassan Ali ben Ali El Qebaïli Tinmellali, Dieu veuille les recevoir tous dans le sein de sa miséricorde.

Les événements importants de ce temps-là sont les suivants : en l'an 700 (16 septembre 1300 — 5 septembre 1301), le sultan Youssef ben Yakoub ben Abdehaqq bâtit la ville nouvelle de Tlemcen appelée Mançoura, comme cela a déjà été rapporté au complet.

En l'an 711 (20 mai 1311 — 8 mai 1312), le Maghreb souffrit de la sécheresse, les habitants firent des prières pour obtenir la pluie et le sultan Abou Saïd sortit à pied, pour se conformer aux règles prescrites en la circonstance, le mercredi vingt-quatre Chaaban de la dite année (4 janvier 1312) ; il était accompagné des hommes révérés pour leur sainteté, des savants et des lecteurs qui adressaient des vœux à Dieu le Très-Haut; il fit distribuer des dons et répartit de larges subsides. Le samedi suivant, il fit une sortie avec ses troupes et se rendit au tombeau du cheikh Abou Yaqoub El Achqar du djebel El Kendrateïn où il fit des vœux. Dieu le Très-Haut eut pitié de ses créatures et arrosa les terres de son empire.

En l'an 719 (22 février 1319 — 11 février 1320), mourut le cheikh Aboul Hassan Ali Mohammed ben Abdelhaqq Zerouili dit Eççogheyir. D'après Ibn El Khatib dans l'*Ihata*, il était de taille moyenne, de teint brun, avec une barbe légère sur les joues, se vêtissait avec recherche et enseignait à la mosquée de Fès appelée Djama El Adjda; il se tenait sur un siège élevé pour se faire entendre de ses auditeurs les plus éloignés parce qu'il avait la voix basse. Il versifiait agréablement, était digne, patient, ferme, et l'un des maîtres les plus entourés par la jeunesse

studieuse du Maghreb qui, en un mot, avait de lui l'opinion la plus avantageuse ; de nombreuses maximes dont il est l'auteur ont été recueillies. Le sultan Abou Rabia l'appela aux fonctions de cadi de Fès et lui prêta son appui dans l'exercice de ses fonctions où il se distingua par son équité et sa droiture.

En l'an 721 (31 janvier 1321 — 19 janvier 1322), mourut le cheikh Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed ben Othman El Azdi El Marrakechi dit Ibn El Bina. C'était un imam réputé dans l'enseignement doctrinal, en astronomie, dans l'étude des corps célestes et dans la connaissance des tables astronomiques et autres. Il était connu — Dieu, que sa gloire soit exaltée, lui fasse miséricorde — pour son zèle à observer la loi religieuse, pour la pureté de sa foi et sa vertu. Il tira le plus grand profit de ses relations avec le cheikh Abou Zeïd El Hezmiri. Dieu l'agrée.

En Doul Kaada 722 (11 novembre — 10 décembre 1322) s'éleva à Fès et Meknès ainsi que dans la banlieue de ces deux villes un vent violent qui souffla pendant deux jours et deux nuits, arrêta tout déplacement des habitants, renversa des maisons et abattit des arbres.

En Moharrem de l'année suivante (10 janvier — 8 février 1323), les eaux sortant de celle des sources des Cenhadja qui regarde le levant, aux environs de Fès, prirent une teinte rouge sang qu'elles gardèrent du dernier tiers de la journée (El Acer) jusqu'au milieu de la nuit suivante et reprirent ensuite leur teinte habituelle. Il y eut dans le cours de la même année des pluies et de la neige en abondance dans le Maghreb ; le charbon et le bois devinrent rares au point que la livre de charbon se vendit à Fès deux dirhems. Dans le courant du mois de Djoumada premier (8 mai — 6 juin 1323), le feu détruisit le grand souq El Attarin de Fès. Le sultan Abou Saïd le fit reconstruire depuis la porte de la medrassa El Attarin, jusqu'au sommet de la côte d'El Djazzarin ; il lui donna

en ce point une porte monumentale et la réserva exclusivement aux Attarin.

Dans le courant de l'année 724 (30 décembre 1323-17 décembre 1324), le Maghreb souffrit de la disette et le prix des vivres augmenta dans tout le pays ; le moud de blé à Fès se vendit quinze dirhems ; la çahfa, quatre-vingt-dix dinars ; les aliments atteignirent un prix élevé et les légumes manquèrent complètement. Le sultan Abou Saïd, au cours de cette calamité, distribua en grande quantité des vêtements et des aliments. La crise dura à peu près jusqu'au milieu de l'année suivante. Le mardi seize Ramadan de la même année (6 septembre 1324), le ciel se chargea d'énormes nuages et s'obscurcit complètement, hors la ville de Fès, du côté Nord-Ouest ; le phénomène fut suivi d'une violente tempête de vent et d'une chute de grêlons de volume considérable et pesant en moyenne un quart de livre. Il y eut, entre temps, des pluies tellement abondantes qu'elles provoquèrent une crue des rivières dont les eaux charriaient des cadavres d'hommes et d'animaux. La tempête détruisit tout ce qu'il y avait dans le djebel Zalagh de vignes, d'oliviers et autres plantations.

Dans la nuit du jeudi au vendredi vingt-six Djoumada de l'année 725 (10 avril 1325), les eaux arrivèrent en abondance dans la ville de Fès qu'elles faillirent détruire, ayant renversé des maisons, des mosquées, des marchés et fait périr des milliers de personnes, au point que l'on put craindre l'anéantissement de la cité.

En l'année 726 (8 décembre 1325 — 26 novembre 1326), Ibn Abi Zara termina son ouvrage historique intitulé : *El Ānis El Moghrib El Qirṭas fī Akhbār Molouk El Maghrib oua tārīkh Madinat Fās.*

Une des choses les plus curieuses, c'est le récit fait par Ibn Khaldoun dans les termes suivants : « Nos maîtres étaient auprès du sultan Aboul Hassan, lorsqu'on lui présenta deux femmes, l'une d'Algésiras et l'autre de

Ronda qui, depuis plusieurs années, avaient renoncé ensemble à prendre toute nourriture. Le cas de ces deux femmes se répandit dans le public ; elles furent mises en observation et leur sincérité fut reconnue. Elles persistèrent dans cette abstinence jusqu'à leur mort. » Le cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Ahmed El Moqarri cite, lui aussi, ces deux femmes dans son livre intitulé *El Moḥâdharât* et dit : « Dans le courant de l'année 815 (13 avril 1412 — 2 avril 1413), arriva à Tlemcen une femme de Ronda qui ne mangeait ni ne buvait, qui n'évacuait ni excréments liquides ou solides, mais avait ses menstrues. Lorsque son cas se répandit dans le public, il fut démenti par le savant Abou Moussa ben El Imam qui récita ce verset : « ils se nourrissaient de mets [1] », si bien que des femmes parmi les plus dignes de confiance et les plus adroites furent dépêchées auprès d'elle pour l'observer. Elles déployèrent la plus grande vigilance possible, mais ne firent aucune découverte contredisant les prétentions de cette femme. On lui demanda alors si elle éprouvait le désir de manger des aliments, elle répondit : « Éprouvez-vous auprès des bestiaux le désir de manger de la paille ? » A la question qu'on lui posa pour savoir si elle était visitée elle répondit qu'un jour, étant en état de jeûne, elle souffrit de la faim et de la soif et s'endormit. Pendant son sommeil des aliments et des boissons lui furent apportés ; elle but et mangea et à son réveil se trouva rassasiée. Elle ajouta que depuis lors et jusqu'à ce jour elle recevait de la sorte pendant son sommeil boissons et aliments.

« Le sultan lui assigna un domicile dans son palais, sous la garde de personnes de toute confiance et d'observateurs chargés de surveiller ce que pourrait lui apporter sa mère quand elle venait la visiter. Cette mise en obser-

1. Coran, chap. v, verset 79, où il est dit que Jésus et Marie ne pouvaient se passer d'aliments.

vation au bout de quarante jours n'avait donné lieu à aucune découverte. »

L'auteur ajoute : « J'aurais désiré cependant que le nombre des observateurs de confiance fût augmenté, qu'on leur adjoignît des médecins ainsi que des savants avancés dans la science métaphysique, musulmans et autres ; qu'un groupe de femmes reçût mission de surveiller étroitement ceux qui pénétraient auprès d'elle, sans tolérer de tête-à-tête. En résumé, j'aurais voulu que l'observation fût prolongée avec une extrême rigueur pendant une année, dans la pensée que peut-être sa résistance était plus grande en telle saison que dans telle autre. Il aurait été dressé, de toutes les observations faites, des actes réguliers par lesquels on aurait fait connaître au monde entier ce phénomène, attendu qu'il contredit une loi de la nature rigoureuse entre toutes et explique comment s'alimentent les habitants du Paradis; que le flux menstruel n'est pas un résidu de l'alimentation, qu'il supprime la conception et la parturition et prouve que des phénomènes peuvent être concomitants par suite de circonstances répétées mais non nécessaires; qu'ils concordent avec l'absorption d'aliments, mais n'en sont pas les effets, etc. Mais quand je signalai cette manière de voir pour la faire connaître, les uns parmi mes auditeurs ne me comprirent pas et les autres, mettant les choses de ce monde au-dessus des intérêts de la religion, ne me prêtèrent aucune attention ; nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous retournons[1]. »

El Maqqari dit encore : « Une autre femme vivait avec elle dans les mêmes conditions et je tiens de nombreuses personnes des plus dignes de foi ayant connu Aïcha d'Algésiras, qu'elle se trouvait dans le même cas; qu'Aïcha la fille d'Abou Bekr, c'est-à-dire l'épouse du sultan Aboul

1. Coran, chap. II, v. 151.

Hassan, qui périt au combat de Tarifa, l'avait observée pendant quarante jours également. Mais combien d'enseignements ont été perdus, et de preuves ont été oubliées qui sont antérieurs à l'an 800, comme la peste générale qui a récemment éclaté ; il se peut qu'elle sévisse longtemps, soit vite oubliée, et que ceux qui en parleront quand elle aura disparu soient démentis ; et combien n'y trouve-t-on pas d'arguments en faveur de la doctrine religieuse. » Telles sont les paroles du cheikh Abou Abdallah El Moqarri — Dieu lui fasse miséricorde.

Il parle de la peste qui éclata dans le milieu de l'an 800, alors que le sultan Aboul Hassan était à Tunis et qui fut un fléau comme l'on n'en avait encore jamais vu d'aussi grave, attendu qu'il se répandit en tous pays et menaça de mort le monde habité. Tous les événements sont dans les mains de Dieu; aucun être humain ne peut l'interroger sur ce qu'il décide, mais les hommes seront interrogés sur leurs actions.

Le règne du sultan El Motaouekkel Ala Allah Abou Inan Farès Ben Aboul Hassan (Dieu lui fasse miséricorde).

Ce sultan était aimé de sa nation et de sa famille, distingué par son père et préféré par lui à ses frères, en raison de son mérite, son savoir, sa modestie, sa continence; parce qu'il avait retenu entièrement le Coran et pour d'autres belles qualités encore. Sa mère était une esclave chrétienne nommée Chems Eddoha, dont le tombeau à Chella est connu à l'heure actuelle. J'y ai vu, gravé dans le marbre, qu'elle est décédée dans la nuit du vendredi au samedi 4 Radjeb 750 (18 septembre 1349) et a été inhumée, après la prière du vendredi, le vingt-cinq du même mois ; à ses funérailles assistèrent les personnages éminents de l'Orient et de l'Occident.

vation au bout de quarante jours n'avait donné lieu à aucune découverte. »

L'auteur ajoute : « J'aurais désiré cependant que le nombre des observateurs de confiance fût augmenté, qu'on leur adjoignît des médecins ainsi que des savants avancés dans la science métaphysique, musulmans et autres ; qu'un groupe de femmes reçût mission de surveiller étroitement ceux qui pénétraient auprès d'elle, sans tolérer de tête-à-tête. En résumé, j'aurais voulu que l'observation fût prolongée avec une extrême rigueur pendant une année, dans la pensée que peut-être sa résistance était plus grande en telle saison que dans telle autre. Il aurait été dressé, de toutes les observations faites, des actes réguliers par lesquels on aurait fait connaître au monde entier ce phénomène, attendu qu'il contredit une loi de la nature rigoureuse entre toutes et explique comment s'alimentent les habitants du Paradis; que le flux menstruel n'est pas un résidu de l'alimentation, qu'il supprime la conception et la parturition et prouve que des phénomènes peuvent être concomitants par suite de circonstances répétées mais non nécessaires; qu'ils concordent avec l'absorption d'aliments, mais n'en sont pas les effets, etc. Mais quand je signalai cette manière de voir pour la faire connaître, les uns parmi mes auditeurs ne me comprirent pas et les autres, mettant les choses de ce monde au-dessus des intérêts de la religion, ne me prêtèrent aucune attention ; nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous retournons[1]. »

El Maqqari dit encore : « Une autre femme vivait avec elle dans les mêmes conditions et je tiens de nombreuses personnes des plus dignes de foi ayant connu Aïcha d'Algésiras, qu'elle se trouvait dans le même cas; qu'Aïcha la fille d'Abou Bekr, c'est-à-dire l'épouse du sultan Aboul

1. Coran, chap. II, v. 151.

Hassan, qui périt au combat de Tarifa, l'avait observée pendant quarante jours également. Mais combien d'enseignements ont été perdus, et de preuves ont été oubliées qui sont antérieurs à l'an 800, comme la peste générale qui a récemment éclaté ; il se peut qu'elle sévisse longtemps, soit vite oubliée, et que ceux qui en parleront quand elle aura disparu soient démentis ; et combien n'y trouve-t-on pas d'arguments en faveur de la doctrine religieuse. » Telles sont les paroles du cheikh Abou Abdallah El Moqarri — Dieu lui fasse miséricorde.

Il parle de la peste qui éclata dans le milieu de l'an 800, alors que le sultan Aboul Hassan était à Tunis et qui fut un fléau comme l'on n'en avait encore jamais vu d'aussi grave, attendu qu'il se répandit en tous pays et menaça de mort le monde habité. Tous les événements sont dans les mains de Dieu ; aucun être humain ne peut l'interroger sur ce qu'il décide, mais les hommes seront interrogés sur leurs actions.

Le règne du sultan El Motaouekkel Ala Allah Abou Inan Farès Ben Aboul Hassan (Dieu lui fasse miséricorde).

Ce sultan était aimé de sa nation et de sa famille, distingué par son père et préféré par lui à ses frères, en raison de son mérite, son savoir, sa modestie, sa continence ; parce qu'il avait retenu entièrement le Coran et pour d'autres belles qualités encore. Sa mère était une esclave chrétienne nommée Chems Eddoha, dont le tombeau à Chella est connu à l'heure actuelle. J'y ai vu, gravé dans le marbre, qu'elle est décédée dans la nuit du vendredi au samedi 4 Radjeb 750 (18 septembre 1349) et a été inhumée, après la prière du vendredi, le vingt-cinq du même mois ; à ses funérailles assistèrent les personnages éminents de l'Orient et de l'Occident.

Le sultan Abou Inan était né à Fès Djedid le douze du mois de Rabia premier 729 (14 janvier 1329). Il fut porté au pouvoir du vivant de son père, le jour où il se mit en état de rébellion contre lui à Tlemcen, comme nous l'avons dit plus haut, c'est-à-dire le mardi, dernier jour de Rabia premier 749 (28 juin 1348).

Quand son père Aboul Hassan mourut dans la montagne des Hintata et que le blocus eut pris fin, le sultan Abou Inan leva son camp et partit pour Fès emportant les restes de son père qu'il fit ensevelir à Challa. Il se hâta ensuite vers Fès, ses affaires étant en bonne voie et la situation parfaitement éclaircie, et s'installa dans son palais, où il prit la décision d'attaquer les Beni Abdelouad pour leur reprendre ce qu'ils avaient accaparé du domaine royal. C'est ainsi qu'au début de l'année 753 (18 février 1352) il distribua des dons, mit de l'ordre partout où il était nécessaire et plaça son camp aux abords de la ville nouvelle. Après avoir inspecté son armée, il se mit en route sur Tlemcen.

Abou Saïd Othman ben Abderrahman le sultan zianite, informé de ces faits, réunit sa nation et ses alliés, tant zénètes qu'arabes, et marcha contre lui, accompagné de son frère et vizir Abou Tabet. La rencontre eut lieu dans la plaine des Angade à la fin du mois de Rabia second de la dite année (14 juin 1352). Les Beni Aboudelouad décidèrent d'attaquer les Mérinides à l'heure de la méridienne au moment où se montent les tentes, où l'on abreuve les montures et où, dans le camp, les hommes se dispersent pour vaquer à leurs besoins personnels. La soudaineté de l'attaque ne permit pas aux Mérinides de se mettre en ordre ; le sultan Abou Inan s'élança en selle pour faire face à la situation et se jeta au fort de la mêlée, alors que l'air était obscurci par la poussière soulevée ; si bien qu'étant parvenu au milieu des ennemis, ceux-ci tournèrent les talons, que les Mérinides se lancèrent à

leur poursuite, s'emparèrent de leur camp, les tuèrent et leur firent des prisonniers qu'ils garrottèrent et gardèrent comme captifs. Au cours de la poursuite, qui ne cessa qu'avec la nuit, les Mérinides s'étaient emparés de la personne du sultan abdelouadite Abou Saïd. Ils le conduisirent au sultan Abou Inan qui le fit prisonnier et poursuivit en bon ordre sa marche sur Tlemcen où il entra en maître dans le courant du dit mois de Rabia. Il fit comparaître Abou Saïd, l'accabla de reproches, lui démontra ce que sa conduite avait de regrettable pour lui et convoqua savants et juristes dont la décision fut qu'il méritait la mort. Ce jugement basé sur la loi divine fut exécuté et on l'égorgea dans sa prison, le neuvième jour après sa capture. Son frère et chef de la maison royale, Abou Tabet, s'enfuit au loin dans l'Est, emmenant avec lui sa famille et celle de son frère, avec les personnes de leur suite, et atteignit la vallée du Chélif dans le pays des Meghraoua où il s'installa. Il fut aussitôt entouré par des aventuriers zenata et conçut le projet de combattre en toute résignation et constance.

Renseigné à son sujet, le sultan Abou Inan fit marcher contre lui son vizir Farès ben Mimoun avec des guerriers Beni Merine et des soldats de l'armée. Ce général partit en toute hâte et le sultan quitta Tlemcen après lui, allant sur ses traces. Quand les deux troupes furent en vue, elles marchèrent résolument à l'attaque et entrèrent dans les eaux du fleuve. Les Mérinides réussirent à le traverser et mirent en déroute les Abdelouadites qu'ils poursuivirent et joignirent une deuxième fois. Ils s'emparèrent de leur camp et ramenèrent leurs femmes, leurs richesses et leurs animaux. Le vizir envoya au sultan Abou Inan une missive lui annonçant ce succès. Quant à Abou Tabet, il s'enfuit au loin dans l'Est du pays avec quelques hommes de sa famille. Ils furent attaqués par des tribus zouaoua qui les dépouillèrent et leur enlevèrent leurs chevaux.

Sous les yeux des ravisseurs ils poursuivirent leur route nus et sans chaussures, réduits à l'impuissance et ne sachant que devenir.

Le vizir écrivit aux commandants des places maritimes, leur signalant Abou Tabet et ses compagnons. Des émissaires furent envoyés à leur recherche et placés en embuscade et ce fut un groupe de Hechem qui arrêta Abou Tabet, le fils de son frère Abou Zian, fils d'Abou Saïd, précédemment mis à mort, et leur vizir Yahya ben Daoud. Ils les remirent entre les mains du commandant de Bougie, Abou Abdallah Mohammed ben Abou Zakaria ben Abou Bekr le Hafcide, qui du vivant de son père était déjà l'ami du sultan Abou Inan. Le prince hafcide les mit aux fers, puis les conduisit au sultan mérinide à Médéa.

Abou Inan lui fit un accueil généreux, il partit à cheval à sa rencontre, et quand les deux groupes furent en vue, le Hafcide mit à pied à terre en signe de vénération pour le sultan, qui mit à pied à terre à son tour par réciprocité. Après avoir fait honneur à son hôte, il emprisonna Abou Tabet et reçut les députations des Douaouida au lieu même de sa résidence, à Médéa. Il les combla d'honneurs et de présents en vêtements, charges d'approvisionnements, or et argent, et ces députations s'en retournèrent pleines de satisfaction. Il reçut en sa même résidence l'hommage d'Ibn Mozni, gouverneur de Biskra et du Zab, avec des députations de ces régions à qui il fit un honorable et généreux accueil. Le sultan Abou Inan acheva ensuite l'organisation du Maghreb central, plaça des gouverneurs dans ses différentes régions, en renforça les frontières et conçut le projet de s'emparer de l'Ifriqïa, comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Le sultan Abou Inan s'empare de Bougie et lui donne comme gouverneur Omar ben Ali El Ouattassi.

Lorsque le Hafcide Abou Abdallah s'était rendu à Médéa auprès du sultan Abou Inan, en Chaban de l'année 753 (12 septembre au 10 octobre 1352) et en avait reçu un accueil des plus généreux, il lui avait découvert ses secrètes préoccupations. Il s'était plaint de l'indiscipline de ses sujets qui se refusaient au paiement des impositions et se livraient à toutes sortes de désordres et des suites de cet état de choses, c'est-à-dire l'opposition de ceux qui devaient le défendre, jointe à l'esprit d'indépendance de ses familiers. Or, c'était bien ce que le sultan Abou Inan avait lui-même observé. Il lui conseilla de renoncer à son gouvernement, lui offrant en compensation celui qu'il préférait sur son territoire. Il s'empressa d'accepter et le sultan ainsi que son chambellan Mohammed ben Abou Omar lui conseillèrent d'en faire la déclaration par-devant le conseil assemblé. Il s'y prêta aussitôt et reçut en compensation le gouvernement de Meknès. Le sultan Abou Inan châtia ses familiers et renvoya quelques-uns d'entre eux en Ifriqïa; puis il lui prescrivit d'écrire de sa main à son lieutenant à Bougie en lui ordonnant de céder la place aux agents du sultan. Il s'exécuta et le sultan Abou Inan y dépêcha comme gouverneur Omar ben Ali El Ouattassi des Beni Ouazir, dont nous avons rapporté la rébellion en la forteresse de Tazouta, sous le règne de Youssef ben Yaqoub.

Le sultan Abou Inan ayant réalisé ses projets en Maghreb central et s'étant emparé de Bougie, une des villes maritimes de l'Ifriqïa, se mit en route vers Tlemcen pour y célébrer les fêtes de la rupture du jeûne. Il y fit une entrée triomphale avec Abou Tabet et son vizir Yahya ben Daoud qui défilèrent, montés chacun sur un chameau, entre les

rangs de la population à qui ils étaient ainsi offerts en exemple. Le lendemain ils furent transportés au lieu des exécutions et percés à coups de lance. Le dénouement de toutes choses appartient à Dieu.

Les habitants de Bougie se soulèvent. Mise à mort d'Omar ben Ali El Ouattassi.

Quand Omar ben Ali El Ouattassi, arrivé à Bougie, y prit la direction des affaires, les habitants ne purent le supporter en raison de l'habitude qu'ils avaient de l'autorité des Hafcides et de leur attachement pour ces princes ; ils attendaient qu'une occasion s'offrît pour agir contre El Ouattassi. Or, Abou Abdallah le Hafcide se rendant auprès du sultan Abou Inan avait emmené avec lui son chambellan Fareh, affranchi d'Ibn Sid Ennas ; mais la cession qu'il fit de Bougie au sultan éveilla un vif ressentiment dans le cœur du chambellan qui le garda secret jusqu'au jour où le même prince hafcide le chargea d'assurer avec El Ouattassi le transport de sa famille, de ses biens et de ses meubles en Maghreb. Il se rendit dans ce but à Bougie et tandis qu'il s'acquittait de sa mission, les Cenhadja se plaignirent à lui des épreuves que leur faisait subir l'autorité mérinide. Il écouta leurs plaintes avec complaisance et leur révéla les sentiments de haine qu'il nourrissait, les invitant à se soulever contre les Mérinides en faveur des Hafcides. Ils répondirent à ses propositions et s'accordèrent pour surprendre Omar ben Ali El Ouattassi[1] dans sa résidence de la citadelle. Mançour ben Ibrahim ben El Hadj, l'un de leurs cheikhs, fut chargé de l'exécution. Il se présenta de bonne heure, comme il est d'usage chez les hauts personnages et, tandis qu'il s'inclinait pour baiser

1. Le texte porte par erreur: Ali ben Omar El Ouattassi.

le bord de son vêtement, il lui porta un coup de poignard. Les autres conjurés pénétrèrent auprès de lui et l'assaillirent à leur tour. Cet événement eut lieu en Doul Hidja 753 (8 janvier au 5 février 1353). Le peuple soulevé parcourut la ville et un héraut proclama Abou Zeïd Mohammed ben Abou Bekr le Hafcide, seigneur de Constantine. Ce prince fut immédiatement prévenu et appelé par les habitants de Bougie, mais il montra peu d'empressement à leur répondre.

Le sultan Abou Inan, informé de ces faits, inculpa Abou Abdallah le Hafcide de connivence avec son chambellan Fareh et l'interna dans sa maison avec un groupe de hauts personnages de Bougie qui attendaient à sa porte pour être reçus en audience.

Mais alors les cheikhs de Bougie, changeant d'attitude, décidèrent de revenir à la soumission au sultan Abou Inan et, pour racheter ce qui s'était passé, de lui apporter la tête du chambellan Fareh et celles des Cenhadja ses complices. Ils étaient engagés dans cette voie par le caïd Helal, affranchi d'Ibn Sid Ennas et, s'étant mis d'accord, ils mandèrent à la mosquée, pour l'entretenir de ce qu'ils avaient entrepris ensemble, le chambellan Fareh. Celui-ci, sentant le danger qui le menaçait, alla se réfugier dans la maison du cheikh Aboul Abbas Ahmed ben Idris de Bougie, qui était à la fois imam et mofti de la ville. Ils l'assaillirent dans cette maison où il fut tué d'un coup de lance par son maître, Mohammed ben Sid Ennas qui précipita son cadavre du haut de la maison. Sa tête tranchée fut expédiée à Abou Inan, pendant que Mansour ben Ibrahim ben El Hadj et ses partisans Cenhadja s'éloignaient de la ville. Le sultan Abou Inan envoya alors au commandement de Bougie son chambellan Abou Abdallah Mohammed ben Abou Amer, qui, avec des troupes de cavalerie, y fit son entrée dans le premier mois de l'année 754 (6 février au 7 mars 1353). Les Cenhadja s'enfuirent

dans toutes les directions et les coupables d'entre eux furent rejoints à Tunis, où le chambellan Ibn Abou Amer fut arrêté avec un groupe d'émeutiers de Bougie accusés d'avoir fomenté les derniers troubles et montant à environ deux cents personnes. Ils furent emprisonnés, puis embarqués sur des navires à destination du Maghreb.

Le calme se rétablit, les habitants respirèrent et le gouverneur reçut des députations des Douaouida venues de tous côtés, à qui il fit de larges présents ; il reçut également une députation envoyée par le gouverneur du Zab, Youssef ben Mozni, qu'il traita généreusement. Il partit ensuite pour Tlemcen, emmenant les cheikhs des Douaouida et les notables de Bougie, le premier jour de Djoumada El Oula de la même année 754 (4 juin 1353).

Ibn Khaldoun rapporte ce qui suit : « J'étais ce jour-là parmi eux ; le sultan reçut solennellement les envoyés qui lui offrirent leurs présents en chevaux et autres richesses. Cette solennité ayant pris fin, ils s'en retournèrent dans leur pays le premier Chaban de la même année 754 (1er septembre 1353). » Il ajoute : « Je m'en retournai moi-même avec le chambellan, après une distribution de brillants cadeaux en vêtements d'honneur et charges diverses, offerts par le sultan, et ses promesses de renouveler les apanages dont jouissaient mes contribules dans mon pays. »

De retour à Bougie, le chambellan Ibn Abou Amer rétablit l'ordre dans les affaires de la ville et multiplia les envois de troupes contre Constantine, jusqu'à la soumission de la ville dont les habitants lui livrèrent Tachefin, fils du sultan Aboul Hassan que les fauteurs de troubles avaient mis à leur tête. Le Hafcide Abou Zeïd, seigneur de Constantine, envoya alors son fils saluer le sultan Abou Inan de qui il fut bien reçu et complimenté pour ses services.

Quant au chambellan Ibn Abou Amer, il regagna Bou-

gie qu'il gouverna avec sagesse jusqu'à sa mort en Moharrem 756 (16 janvier au 14 février 1355). Le sultan Abou Inan confia ce gouvernement à Abdallah ben Ali ben Saïd, l'un de ses vizirs, qui partit pour Bougie en Rabia 756(16 mars — 14 avril 1355). Il s'y installa et gouverna le pays avec la même sagesse que son prédécesseur. Il envoya des troupes faire le siège de Constantine et s'en empara dans les circonstances que nous rapporterons, s'il plaît à Dieu.

Aboul Fadhl, fils du sultan Aboul Hassan, se manifeste dans la province du Sous et trouve ensuite la mort.

Nous avons rapporté que le sultan Aboul Hassan, s'embarquant à Tunis pour le Maghreb, avait confié à son fils Aboul Fadhl le gouvernement de Tunis; qu'après son départ les habitants de cette ville avec les partisans des Hafcides s'étaient mis en état de révolte contre le prince mérinide et l'avaient expulsé. Aboul Fadhl avait rejoint son père et était demeuré avec lui jusqu'au jour où, Aboul Hassan étant mort, le sultan Abou Inan resta maître du pouvoir. Le prince Aboul Fadhl et son frère Abou Salem allèrent alors se joindre au nouveau sultan qui, les considérant en prétendants dangereux, les envoya en Espagne pour faire partie de l'armée et des familiers du prince dans le gouvernement du sultan Aboul Hadjadj Youssef ben El Ahmer. Il regretta ensuite cette mesure et, quand il se vit maître de Tlemcen et du Maghreb central, son pouvoir étant solidement rétabli, il expédia un émissaire auprès d'Aboul Hadjadj l'invitant à lui envoyer ses deux frères dont la présence serait plus propre que leur éloignement à assurer une bonne entente entre eux. Mais Aboul Hadjadj, redoutant sa haine pour les deux princes, refusa de les lui envoyer, disant à l'ambassadeur du sultan

qu'il ne violerait pas sa parole et n'offenserait pas les Musulmans qui menaient la guerre sainte sous ses yeux. Cette réponse irrita le sultan Abou Inan à qui elle causa une violente agitation et il ordonna à son chambellan Ibn Abou Amer de lui écrire une lettre de vifs reproches et de blâme.

Ibn Khaldoun dit : « Le chambellan me fit prendre connaissance de cette lettre à Bougie ; je fus très surpris par les termes dans lesquels elle était conçue et les intentions qu'elle révélait. »

Aboul Hadjadj ayant lu cette missive, conseilla à Aboul Fadhl, qui était l'aîné des deux frères, d'aller se mettre sous la protection du roi chrétien avec qui il était en cordiales relations d'amitié. Aboul Fadhl se rendit auprès de ce roi qui équipa des navires sur lesquels il le fit partir et qui le débarquèrent sur la côte du Sous dans le Maghreb. Le sultan Abou Inan prit alors des mesures en conséquence et ordonna à l'amiral de sa flotte d'attaquer celle des chrétiens. Il alla à sa rencontre et lui porta les plus rudes coups.

Sur ces entrefaites, Ibn El Ahmer adressa au sultan Abou Inan une lettre par laquelle il s'excusait pour l'affaire d'Aboul Fadhl et que rédigea son vizir Lisan Eddin Ibn El Khatib, dans les termes suivants :

« A celui dont la fortune solide est attestée par les jours et les nuits, dont la sage volonté s'accomplit avec l'aide d'heureuses circonstances ; qui triomphe inévitablement de toute résistance, refoule, Dieu en soit loué, l'élan de ses ennemis épouvantés par ses coups, tandis que ses amis sont assurés de son appui ; celui que les bienfaits de la Providence recouvrent d'un riche manteau de gloire ;

« A qui nous tient lieu de frère et dont la félicité est assurée par un heureux destin (qui veut le trahir est déçu ; la conjonction des astres est favorable à ses desseins ; la bonté du Très-Haut à son égard s'accompagne

de faveurs merveilleuses ; il est pareillement protégé par deux anges dont l'un assure visiblement sa défense et dont l'autre demeure invisible) ;

« Au sultan un tel, fils du sultan un tel, Dieu le Très-Haut permette que sa flèche aille toujours droit au but, que son caractère garde sa fermeté et que son bonheur dépasse toute imagination ; que sa colère soit redoutée et ses ordonnances respectées ; Dieu lui réserve une large part de ses bienfaits au moment de la grande répartition, qu'il lui donne gain de cause au tribunal où comparaîtront les parties ; il proclame la puissance de Dieu et l'adore fidèlement, se réjouit des nombreux avantages par lesquels le Très-Haut l'assiste et consolide son autorité.

« Notre salut, doux, généreux, sincère, parfait, s'adresse à votre personne éminente et du plus haut mérite, qui, au cours d'une longue période de gloire, a obtenu la plus heureuse assistance ; en même temps nous appelons sur vous la miséricorde et les bénédictions divines.

« Nous louons Dieu qui a étendu la puissance de votre empire, vous a accordé les plus précieuses de ses faveurs, l'avantage de la victoire sur vos ennemis chaque jour et qui, par ses arrêts immuables, a assuré votre illustration. Tout observateur à cette heure vous voit entouré d'une flamme protectrice pleine d'éclat et Dieu a fait, du succès de vos espérances et de vos desseins, une règle sans exception. Combien de rebelles audacieux qui cherchent à vous nuire n'ont nui qu'à eux-mêmes ! Dieu vous a accordé une vie aisée et vous a guidé et, en cela, quel bienfait !

« Qu'il répande ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed son prophète et son envoyé qui a illuminé l'univers et a fait revivre la vérité au profit de l'humanité ; en lui ouvrant des voies parfaites, il a exhaussé le pouvoir des hommes et les a ennoblis ; grâce à son intercession, nous sommes gratifiés de la fortune et nous obtenons la félicité éternelle.

« Dieu agrée les membres de sa famille ainsi que ses compagnons qui ont donné sa loi comme support à la voûte du ciel et ses successeurs qui se sont donné pour mission d'éclairer la voie, qui ont adopté ses mœurs pures et ont appris de lui à adorer Dieu ; tels des glaives dégainés contre les ennemis et des étoiles guidant la marche des bien dirigés, ils ont élevé la puissance de sa religion et l'ont édifiée sur des bases éternelles.

« Nous appelons par nos vœux sur votre personne éminente, les faveurs du succès par alternatives simples ou doubles ; ainsi Dieu a réuni dans votre empire ce qui était distinct par le nom, à des époques différentes ; il a fait répandre le sang par votre épée et donné la victoire à vos étendards, il a voulu que vos avis soient sages et que vos entreprises trouvent assistance.

« Nous vous écrivons la présente missive — Dieu le Très-Haut inscrive à votre compte des actions qui assurent à l'Islam le succès pour l'éternité, redressant la vraie foi et lui donnant une fermeté propre à remplir de tristesse le cœur des Infidèles ; qu'il veuille vous ranger parmi ceux à qui il a ouvert, pour le servir, une droite voie et nous ménage les fins dernières les plus belles, ainsi qu'il l'a annoncé dans son précieux Livre et Dieu est le plus fidèle à ses promesses.

« De l'Alhambra de Grenade, Dieu la garde, ne souhaitant grâce à Dieu, qu'il soit exalté, rien autre que d'être témoin de votre élévation constante et de ses bienfaits descendant sur vous sans arrêt ; de savoir votre empire toujours triomphant de ses ennemis par les signes de son intercession, votre bonheur assuré par sa grâce sans limites ; lui demandant qu'il veuille enfin vous gratifier des faveurs prodigieuses accordées seulement aux justes et aux saints.

« Quant à nous, comme vous le savez, nous nous réjouissons de la faveur généreuse dont jouit votre empire

triomphant et de la protection qui le couvre largement. La joie que vous apportent les faveurs divines, nous les partageons avec vous par moitié; nous faisons suivre la nouvelle de vos succès par les actions de grâces que nous adressons à Dieu, et nous sommes liés à votre parti par vos actes qui vous rapprochent de la divinité; nous souhaitons vous assister et attendons l'heure où vous entreprendrez la guerre sainte pour assurer à la religion une protection efficace et calmer ainsi le trouble qui règne dans les âmes. Dieu veuille, pour cette fin, faire durer votre fortune et vous renouveler son aide et son assistance.

« Je suis très affecté par ce qui est advenu de votre frère Aboul Fadhl; l'entrainement auquel il a cédé a trompé tous les espoirs et anéanti les promesses légitimement attendues d'un noble lignage; l'esprit troublé, il s'est jeté en aveugle dans de terribles dangers, roulant dans les abîmes de l'erreur où il a éprouvé la perplexité des théologiens en face des différents degrés du spiritualisme; il s'est posé en adversaire de votre autorité fortunée que Dieu a dressée comme une montagne indépendante et fixe; mais, qui donc a le pouvoir d'attaquer les montagnes et d'ébranler les hauts sommets? Il a trompé notre espoir dans ce que nous attendions de sa fidélité et a conçu un projet qu'il nous a celé, en demandant assistance à l'ennemi de la religion.

« Mais il advint que le protecteur alluma les hostilités sans aucun succès pour son protégé; en sorte que le roi chrétien, après l'avoir assisté et secouru, comprit qu'il avait en lui une arme toute préparée contre les Musulmans. Les circonstances favorisant ses projets, il pensa s'en servir à ces fins et le conduisit à sa porte par des voies obscures.

« Nous comprimes alors qu'il n'avait gagné que de noirs soucis; ses espérances avaient été de courte durée

et la base du pouvoir qu'il ambitionnait était fragile ; car, le succès des entreprises humaines dépend de la pureté des intentions et, dans les affaires de ce monde, les conséquences dépendent des prémisses. On sait aussi comment Dieu le Très-Haut traite celui qui fait opposition à ses décrets; il trompe son attente et lui refuse assistance.

« Or, tandis que nous observions les suites désastreuses de ce mauvais marché et que nous constations l'extinction de l'incendie allumé, nous avons reçu votre lettre, riche de renseignements détaillés et source de joie pour nos cœurs, par laquelle vous nous gratifiez de douces satisfactions, nous donnant avec le plus agréable empressement les assurances certaines d'une amitié aussi évidente que la lumière du jour; nous marquant la foi que vous avez dans cette fidélité que connaît celui pour qui il n'est pas de secret; nous accordant de nouvelles et précieuses faveurs; nous dévoilant le sort réservé à celui qui sème la division là où régnait l'union, qui apporte la discorde là où régnait la concorde. Arrière ! Ce sont là des colliers que Dieu le Très-Haut a formés et qu'il ne laissera pas se rompre.

« Il ne sait pas que vous lui avez, par votre fermeté, tendu un filet qu'aucun chasseur ne pourrait dénouer; que vous lui avez, avec un rare bonheur, préparé une flèche dont rien ne pourra le préserver, en envoyant contre lui une flotte aux succès rapides qui s'interposera entre lui et son but; il n'y aura que le temps d'invoquer Dieu et d'expédier des forces, puis de saisir l'ennemi et de le combattre, puis d'activer le feu et pousser l'action.

« Et par quel choc sera-t-il repoussé! Les faits témoignent eux-mêmes de sa chute ; il s'est confié à la mer, elle l'a abandonné ; il est entré en lutte avec le destin, mais en retour, le destin l'a terrassé ; vos serviteurs ont mis fin à la poursuite des buts éloignés qu'il pensait atteindre et à ses alliances malheureuses avec ceux qui l'ont jeté dans

les dangers, parmi les infidèles serviteurs de l'eau[1] et suppôts de l'enfer ; leur sort a été décidé par la pointe des lances et le tranchant des sabres, et il en est d'entre eux que la mort a ravis en captivité.

« Quelle surprise nous avons eue du succès facile de ce vœu, Dieu ayant bien voulu éteindre cet incendie ; aussi, nous disions-nous que pareille chose passait toute imagination et qu'une flèche ne saurait mieux atteindre son but.

« Chaque fois qu'il a tenté une opposition, vous lui avez avec bonheur barré la route; chaque fois que la désunion s'est fait sentir, votre bonne fortune y a porté remède. Cela n'est dû, en vérité, qu'à la pureté de vos intentions envers Dieu le Très-Haut; elles ont été attestées par une bénédiction ininterrompue et abondante. Vous vous êtes voué à une guerre sainte à entreprendre, toutes affaires réglées et terminées, et avez entendu donner à l'Islam la sollicitude que réclament les choses d'importance.

« Nous vous félicitons pour les grâces et les faveurs que Dieu vous a accordées; nous le prions de vous couvrir de son assistance et de vous préserver par sa protection la plus efficace; qu'il comble vos espoirs, que vos entreprises soient couronnées de succès par la grâce de Dieu, car vous êtes le soutien le plus apte à repousser l'ennemi et à l'empêcher de poursuivre ses ténébreux desseins. Et comment ne vous féliciterions-nous pas pour des actes dont notre pays retirera des avantages et des succès qui s'annoncent sous les plus heureux augures ? Croyez fermement en notre foi dont les marques se sont manifestées hautement et se sont affirmées dans les voies de l'amitié comme une pluie ininterrompue.

« Que Dieu le Tout-Puissant vous accorde des succès répétés, protection et bonheur sans arrêt; qu'il élève votre puissance, donne la victoire à vos drapeaux et

1. Allusion à l'eau baptismale sans doute.

accorde la paix à l'Islam sous votre règne. A vous le plus noble salut avec la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. »

Après avoir débarqué sur la côte du Sous, Aboul Fadhl alla rejoindre Abdallah Seksioui, maître de la montagne qui lui est attribuée, et se posa en prétendant. Ceci avait lieu après l'arrivée du chambellan Ibn Abou Amer qui était allé soumettre Bougie, en l'année 754 (6 février 1353 — 25 janvier 1354). Abou Inan organisa une armée qu'il fit partir de Tlemcen contre lui, donnant la mission de combattre le Seksioui et Aboul Fadhl, à son vizir Farès ben Mimoun ben Ouerdar. Ce général se mit en route, atteignit la montagne du Seksioui et l'encercla avec vigueur. Il construisit un camp pour loger ses troupes et cantonner ses escadrons sur le versant même de la montagne et donna à ce camp le nom d'El Qahira [1]. Quand le Seksioui ressentit la vigueur de l'étau qui l'étreignait, il offrit au vizir de revenir à la soumission comme par le passé en s'engageant à abandonner la cause d'Aboul Fadhl. Il se sépara ensuite de ce prince et se transporta dans les montagnes des Maçmouda.

Le vizir Farès pénétra de son côté sur les terres du Sous dont il soumit les cantons et renforça les garnisons et les forteresses, après y avoir déployé ses troupes et promené ses drapeaux dans tous les sens. Quant à Aboul Fadhl, il parcourut les montagnes des Maçmouda, atteignit les Cenaga [2] et se réfugia auprès de l'un d'entre eux au delà du pays de Deraa, nommé Ali ben El Hamidi, qui

1. C'est le nom de la ville du Caire qui signifie « La Victorieuse ».

2. Ce nom est bien *Cenhaga*, mais, dans la bouche des individus de cette famille, le *g* dur et le *k* étant prononcés *dje* et *tche*, les Arabes ont transcrit, à l'audition, *Cenhadja*. Cette prononciation se vérifie entre Dellys et Bône et en différents lieux dans l'intérieur de ce secteur jusqu'à une centaine de kilomètres environ, vers le Sud. Notre texte indique ici que les Cenhadja Sahariens, à partir de Figuig, prononcent plus nettement le *g* dur, ce qui a fait donner à la colonie française le nom de Sénégal par contraction.

le prit sous sa protection et proclama son parti. Le gouverneur du Deraa entra aussitôt en lutte contre lui; c'était alors Abdallah ben Messellem Ezzerdali, un cheikh des Beni Abdelouad que le sultan Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde — avait adopté alors qu'il s'était rendu maître de Tlemcen. Il était resté depuis lors serviteur et partisan de la dynastie mérinide. Ce gouverneur combattit Ibn El Hamidi sans merci et après l'avoir intimidé par une affluence de soldats et de vizirs qu'il recevait, lui fit offrir, s'il voulait procéder à l'arrestation d'Aboul Fadhl, telle récompense qu'il désirerait. D'autre part, Abdallah ben Messellem entama les relations les plus courtoises avec l'émir Aboul Fadhl, lui promit d'adhérer à son parti et lui demanda une entrevue. Aboul Fadhl se porta à cheval à sa rencontre et, quand Ibn Messellem se sentit maître de sa personne, il le fit arrêter et remit à Ibn El Hamidi la récompense promise.

Quant au prince, il l'envoya chargé de chaînes en l'année 755 (26 janvier 1354 — 15 janvier 1355) à son frère le sultan Abou Inan qui l'emprisonna et fit publier le succès remporté aux extrémités de l'empire. Quelques jours après l'avoir incarcéré il fit étrangler son prisonnier, ce qui mit fin à l'agitation des rebelles et ramena le calme dans le gouvernement, jusqu'aux événements que nous rapporterons s'il plaît à Dieu.

Le vizir Ibn El Khatib est envoyé par son maître le sultan El Ghani Billah auprès du sultan Abou Inan, Dieu leur fasse miséricorde.

Après la mort du sultan Aboul Hassan le sultan Aboul Hadjadj Youssef ben El Ahmer avait envoyé son vizir Lisan Eddin Ibn El Khatib auprès du sultan Abou Inan

pour lui offrir ses condoléances. Ibn El Khatib avait accompli sa mission et s'était acquitté de tous les devoirs qu'elle comportait, puis il était rentré à Grenade. Par la suite, en l'année 755 (26 janvier 1354 — 15 janvier 1355), le sultan Aboul Hadjadj était mort pendant la prière de la rupture du jeûne, frappé, tandis qu'il était prosterné, par un aventurier qui le tua sur le coup. Le peuple acclama aussitôt son fils Mohammed ben Youssef El Ghani Billah ; ce sultan prit comme grand vizir son affranchi Redhouan qui, étant le maître de l'armée et le précepteur des jeunes princes de la dynatie, disposa de la direction des affaires. Ibn El Khatib, de son côté, conserva seul la charge de vizir qu'il avait sous le précédent règne et le nouveau sultan, l'ayant remplacé comme secrétaire, l'adjoignit à Redhouan, en sorte qu'ils menèrent à eux deux le char de l'État. Les affaires du gouvernement furent parfaitement administrées.

Le sultan El Ghani Billah envoya ensuite son vizir Ibn El Khatib en mission auprès du sultan Abou Inan, pour lui demander assistance contre son ennemi le roi chrétien, comme le faisaient ses prédécesseurs en pareille circonstance.

A ce propos, Ibn El Khatib rapporte ce qui suit : « Arrivé près de Fès où j'allais m'acquitter de cette mission, le maître prédicateur Abou Abdallah Mohammed ben Merzouq Tlimsani m'adressa, à Dar Chatibi qui était à une étape de la ville, les vers suivants :

O vous qui venez ici, puissiez-vous trouver tous les succès ; réjouissez-vous de toutes les satisfactions qui vous attendent.

Vous êtes devant la perfection du roi des rois; soyez heureux, car vous obtiendrez tous bienfaits, vous serez l'objet de toutes les bontés.

La demeure de l'imam Abou Inan est pleine de faveurs ; vous y gagnerez une mer débordante de parfums.

Qui compare la noble générosité d'Abou Inan à celle d'un autre, compare l'océan à une flaque d'eau ;

C'est un roi qui couvre ses hôtes de ses grâces avant même de leur poser une question, avant que sa main soit baisée,
De la noble générosité de Kaab et d'Ibn Saada certainement il a effacé le souvenir par ses largesses.
Vous n'avez vu ni entendu citer son pareil, lui, dont la générosité se déploie sans se lasser.
Il a assuré la paix aux hommes, si bien qu'ils ont trouvé en lui un protecteur.
Sur ceux qu'il a préservés, il a répandu le torrent de ses largesses, et l'affluence du courant révèle le bienfaiteur.
Ses faveurs, sa noblesse, ses actes le mettent au-dessus de tous. Et les panégyristes restent impuissants à le louer.
Grâce à lui, ce monde est apparu admirable. Et tous les vœux sont exaucés après une attente persistante.
A celui qui a du souci, la vue de son visage fait oublier peines et chagrins ;
Faites appel à Abou Abdallah, vous obtiendrez ce que vous souhaitez comme bienfaits, faveurs et succès.
Puissent les vœux exprimés ne cesser d'obtenir satisfaction, par la grâce de Dieu chaque jour.

Il poursuit, disant : « Remercions Dieu, ô Monseigneur et mon frère, pour ses bienfaits innombrables ; louons-le afin que tous nous puissions atteindre au but le plus élevé et le plus éloigné. Il y avait longtemps que mon maître puissant était dans la peine, hélas ! l'esprit tourmenté, il vivait dans l'agitation ; vous arrivez plein d'espoir et vous trouverez auprès de notre maître un succès complet sans aucun doute ni incertitude ; vous boirez auprès de ce prince éminent à toutes les sources du bonheur et recevrez les preuves de sa générosité les plus probantes, par la grâce de Dieu le Très-Haut. Monseigneur voudra bien accueillir favorablement l'équipage à lui destiné qui se rendra auprès de lui entièrement harnaché ; cela n'est qu'une partie des grandioses faveurs que le maître vous dispensera, et que, par ma vie, je le jure, vous recevrez, avec d'autres objets, en votre résidence ; Dieu soit loué pour la joie qu'ils apporteront en d'heureuses conjonctures. »

Je lui répondis, ajoute Ibn El Khatib, dans les termes suivants et en vers :

C'est une brise du soir qui me rappelle une coupe de délices et l'aiguade proche ne fait-elle pas replier les ailes de l'oiseau ?
Elle m'a réjoui par un gracieux accueil, comme fait le zéphyr quand va briller l'aurore ;
C'est une belle dont les charmes se passent de bracelets, de colliers et de ceintures ;
Le soir elle pousse les êtres à se grouper autour de celui dont la fortune est inscrite par les plumes sur les tablettes,
Le lieutenant de Dieu sur la terre, El Mouaïed Farès [1], astre de gloire le plus brillant, le plus éclatant,
Ce que l'imagination peut concevoir d'heureux caractères et de nobles desseins, brille en lui, telles, le matin, des fleurs, ou la lumière dans les ramures.
Le meilleur des rois ne peut être surpassé non plus que l'océan être comparé à une flaque d'eau ;
Il est le plus grand de leurs Abbassides, avec son drapeau victorieux et son glaive trempé de son sang [2].
Les richesses du souverain vont aux lieux propices avec désintéressement, ayant un astre pour guide sur une mer de clémence.
Par la vie de celui dont vous recevez un présent, qui est le premier comme générosité et apporte le calme dans les âmes ;
Je ne cesse d'entretenir son souvenir et de le louer, donnant ainsi à mon cœur l'aliment qu'il préfère.
L'amour qu'il m'inspire habite en moi comme l'âme habite le corps,
Et si un jour j'avais pu lire dans ma main le sort qui m'attendait, je me serais élancé vers lui sans ailes ;
Mais aujourd'hui, le temps m'est favorable et j'ai l'assurance, en mon cœur, de l'approcher par faveur du destin.
Allons, ô Abou Abdallah ! il y a assurément au-dessus de vous, une voix amie qui se fait entendre.
Si vous faites appel à mon assistance, tandis que je laisse le vent emporter les discours,
Vous la trouverez languissante, car je ne suis qu'un homme, qui reconnait sa faiblesse et met bas les armes.

Puis, en prose rimée : « O mon Seigneur, Dieu vous

1. Le sultan Abou Inan s'appelait aussi Farès.
2. Allusion avec jeu de mots aux Abassides et au fondateur de leur dynastie Aboul Abbas Esseffah (le Sanguinaire).

conserve pour un temps dont vous garderez le souvenir et pour des amis que vous aimerez sincèrement. J'ai reçu la lettre que vous avez composée, pleine de la vérité que sur mon maître vous avez exprimée ; elle a capté mon attention et a éclairci ce qui était trouble à mes yeux, au point que nos montures faillirent s'égarer et le souci du repos matinal s'oublia alors que l'heure de la prière de l'*acer* était déjà passée, même avec ablutions sèches, et que la pensée manquant d'appui s'affaiblissait. Mais Dieu récompensera le maître qui m'apporta assistance, qui m'a réconforté par une claire missive pareille à une troupe que commande un lion aux drapeaux victorieux, composée de termes recherchés et riches de sens profond, si bien que je reconnais mon impuissance devant les difficultés qui l'entourent et s'en dégagent. Je ne sais si un savant en saisirait les nuances et me demande que penser des autres. Cependant, cette missive m'a apporté une joie telle que donner sa vie pour l'amour qu'elle inspire, serait peu ; elle m'a, par sa générosité, transporté assez haut pour rendre jaloux le soleil à son apogée, en m'apprenant la nouvelle des heureuses dispositions, pour son serviteur, de notre maître l'émir El Moumenine, Dieu l'assiste, et de la perfection de ses nobles dispositions. C'est bien là de la générosité pure et la louer est un devoir sacré. Cette maîtrise du khalife veut être dépeinte avec des caractères dignes de qui accorde ses faveurs avant d'être sollicité, avant de poser une question, sans considérer les causes déterminantes ni rechercher de belles actions méritant récompense. Je prie Dieu le Très-Haut d'en conserver à l'Islam le bénéfice et d'en porter le profit au plus haut point.

« En même temps, j'ai reçu ce que m'envoyait mon seigneur en témoignage d'amitié et cadeaux de prix ; je les ai accueillis avec honneur, j'en ai apprécié l'éclat et la beauté. Mais aussitôt, Monseigneur, que j'ai eu pris pos-

session des êtres féminins de race humaine et animale qui m'ont été attribués en cadeau et jugé de leur grand nombre, j'ai compris que la modicité de mes moyens ne me permettrait qu'exceptionnellement de pourvoir à leur entretien. C'est pourquoi je prie Monseigneur de vouloir bien, grâce à son esprit droit et à ses sentiments généreux et affectueux, de ce don définitif faire un don temporaire, ainsi que pour les obligations qui s'y rattachent; de la sorte, mon esprit demeurera en repos et j'échapperai au souci de pourvoir à des approvisionnements qui ne s'accordent pas avec ma situation. Je suis accoutumé à un genre de vie auquel il me coûterait de renoncer et qui convient à mon caractère : au surplus, Monseigneur, qui s'appuie sur Dieu en reçoit sa récompense; il s'agit ici d'honneur et de devoir sacré, se soumettre à ce devoir, s'y dévouer, est le premier principe de la sagesse. Que Monseigneur agrée le salut de celui qui exalte votre mérite et que votre générosité oblige, Ibn El Khatib. Écrit la veille du dimanche vingt-sept Doul Qaada 755 (14 décembre 1354). »

Le ciel, ce jour-là, dispersa une pluie diluvienne qui mouilla de reconnaissance tous les yeux; la réception du sultan était attendue par la grâce de Dieu, le lendemain même.

Quand ce vizir se rendit auprès du dit sultan, il était suivi de la députation composée des vizirs et savants de l'Espagne. Arrivé en présence du souverain, il demanda la permission de réciter quelques vers à lui destinés. Le sultan l'y ayant autorisé, il dit, se tenant debout:

Lieutenant de Dieu, au pouvoir prospère, votre noblesse brille comme la lune au milieu des ténèbres;

Vous avez éloigné de vous la main du Destin, comme il n'est donné à aucun être humain de le faire.

Dans le malheur, votre visage est l'astre qui pour nous dissipe les ténèbres, et en temps de sécheresse vous obtenez la pluie.

Les gens en Espagne erraient comme des troupeaux, sans vous ils n'auraient pu se grouper ni se fixer ;
Et, depuis qu'ils y ont réussi, aucun d'eux n'a renié un bienfait, ni manqué à son serment.
En résumé, c'est un pays qui, sans votre direction, n'atteindrait aucun but.
Pleins d'inquiétude pour leur sort, ses habitants m'ont envoyé vers vous et espèrent.

Le sultan Abou Inan, touché par ces vers, l'invita à s'asseoir et lui dit, avant même qu'il fût assis : « Vous ne retournerez auprès d'eux que toutes leurs demandes ne soient exaucées. » L'ambassadeur exposa ensuite sa mission et remit la lettre dont il était porteur. Et quand les membres de la députation prirent congé, ils étaient chargés de présents et avaient obtenu satisfaction pour toutes leurs demandes.

(D'après Ibn Khaldoun) : « Notre maître le cadi Aboulqassem Chérif qui faisait partie de cette députation a dit n'avoir jamais connu d'autre ambassadeur que celui-ci qui ait rempli sa mission avant même d'avoir salué le sultan. »

La lettre remise par Ibn El Khatib était ainsi conçue :

« A la Majesté de celui qui remplace ceux que la mort a ravis et met sa force et sa générosité au service des plus beaux desseins, dont les lumières nous guident au milieu des ténèbres dans les affaires les plus graves, dont l'appui est le plus riche héritage qu'un homme puisse recueillir dans la succession de ses ancêtres, qui remplace notre père et demeure le fidèle gardien des traités. De sa bienfaisance souveraine, son règne reçoit un éclat exceptionnel ; son règne est le temps marqué pour les triomphes et les succès. Par l'action et la parole il consacre à Dieu le Très-Haut sa voix et sa main généreuse, publiquement et en secret ;

« Au sultan un tel, fils du sultan un tel, fils du sultan

un tel; que Dieu le Très-Haut le garde des vicissitudes du temps et couvre sa noble personne d'une protection incessante; qu'il éloigne de lui les coups d'un sort contraire dont sa garde ne saurait le défendre; qu'il demeure le refuge recherché par ses amis et ses alliés pour assurer la protection de leurs enfants;

« Que les récompenses par lui méritées soient inscrites au livre de gloire, que ses belles actions contribuent au bien de la religion et de la vie terrestre et assurent le triomphe de l'Islam; que ses troupes et ses écrits rapprochent les cœurs dans les jours de péril.

« De la part de celui qui exalte la magnificence de la vérité propagée grâce à lui et témoigne sa gratitude pour la voie spacieuse qu'il a ouverte et illuminée dans les circonstances les plus graves,

« L'émir Abdallah Mohammed, fils de l'émir El Moslimin Aboul Hadjadj, fils de l'émir El Mouslemin Aboul Oualid ben Faradj ben Naçr; à votre éminente personne le salut noble, doux, sincère, illimité, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

« Nous adressons nos louanges à celui dont les décrets ne trouvent nulle résistance et les actes nulle opposition, qui dirige l'Univers avec sa puissance et sa sagesse, le souverain maître de la vérité et des destinées du monde; il assigne une durée à la vie des êtres et rien ne dépasse le terme ni ne quitte la place qu'il a fixés; il a fait de ce monde un lieu de passage dont le juste ne goûte pleinement ni les eaux ni les ombrages, une route à parcourir où le voyageur à chaque station a toujours sa litière près de lui.

« Que Dieu accorde ses grâces et le salut à notre seigneur et maître Mohammed, la plus pure de ses créatures, le privilégié parmi ses prophètes, le seigneur de ses envoyés, celui dont nous recherchons la protection puissante, à qui nous demeurons attachés, tendant nos mains vides

vers ses faveurs, pour qui nous combattons ceux qui nient sa mission ou s'écartent de sa voie; nous nous lions à lui pour mériter son agrément; Dieu soit satisfait de sa famille, de ses partisans et de ses auxiliaires qui tous, dans la voie de la perfection, ont atteint le but qu'il proposait.

« Nous faisons ensuite des vœux pour votre éminente personne, souhaitant que Dieu la fasse triompher et la comble de bienfaits et vous écrivons cette lettre — Dieu le Tout-Puissant inscrive à votre compte une protection contre laquelle les événements seront impuissants, une défense qui brisera les flèches du sort, une assistance à laquelle les vicissitudes du temps ne changeront rien et une puissance qui montera jusqu'aux astres de l'Alhambra de Grenade — Dieu le Tout-Puissant la garde et nous accorde — sa gloire soit exaltée — des bienfaits renouvelés, tant pour notre défense que pour notre profit et que ses faveurs, par nous recherchées, se suivent l'une après l'autre. Puissions-nous trouver en votre paternel appui la plus forte assistance, la source où les soutiens de l'Islam viendront étancher leur soif et satisfaire aux aspirations de leur cœur. Que Dieu le Très-Haut fasse durer votre bonheur et perpétue votre gloire que nous savons due à une générosité naturelle, et indispensable à la protection des sujets comme à la garantie des alliances.

« Après avoir demandé à Dieu d'élever votre empire et de le faire durer pour le bien des Musulmans, nous vous faisons part du décès de notre père et maître, Dieu le Très-Haut le fasse jouir de la félicité dont il l'a gratifié, qu'il a inscrite à son compte en récompense de ses belles actions et qu'il a fixée à un rang élevé. Nous vous faisons part également de ce qui nous a été dévolu en héritage de ses œuvres et de l'égide protectrice qu'il a étendue sur ses successeurs.

« Ce fut là, assurément, un exemple pour qui comprend, un enseignement qui touche le cœur et arrache des larmes,

un coup inattendu par lequel Dieu le Très-Haut, en le ravissant, a marqué sa bonté : le rapporter en détail glacerait la langue d'épouvante. Cet exemple s'est manifesté dans toute sa force et sa puissance, tandis qu'il s'acquittait des dévotions accompagnant la célébration de la fête — Dieu veuille l'agréer, — qu'étant dans l'état requis par la doctrine unitaire, il s'humiliait devant le maître qui courbe le front de ses adorateurs, en sûreté au milieu de son peuple et de sa famille, entouré des faveurs de Dieu le Très-Haut, heureux des témoignages de sa puissance et de la réunion de tous les siens, ayant consacré à la sûreté générale tous les moyens possibles et donné des preuves de sa sincère soumission, c'est alors que sonna son heure écrite au livre du destin. Le décret de Dieu s'accomplit au moment où il s'asseyait après la seconde génuflexion, tandis qu'il s'acquittait de la prière. Son linceul a enveloppé sa jeunesse et les armes qui brillaient sur sa poitrine. Et cependant, la religion dans ces pays prospérait en toute sécurité ; mais les décrets de celui qui commande aux choses d'être pour qu'aussitôt elles soient, se sont accomplis sans retour.

« Les cœurs étaient en repos, invoquant le nom de Dieu le Très-Haut et tous lui adressaient des prières, implorant sa bonté, sauf un misérable qu'il ne connaissait nullement, choisi par le destin, un pervers sans aveu ni crédit qui, s'insinuant entre les rangs pressés, passant les portes fermées, se mêla à la foule des fidèles en prière, alors qu'aucun signe n'attirait sur lui l'attention, que son aspect ne révélait aux yeux rien de frappant ni de particulier, que rien n'était dans son attitude de nature à inspirer la crainte ; ce n'était qu'un être haineux, un chien mordeur, un serpent au venin d'une effroyable virulence, l'instrument d'un destin funeste.

« Quand il lui eut porté un coup mortel, il fut empêché de fuir et appréhendé par les familiers qui le questionnè-

rent pour connaître les mobiles de son acte. Aux questions posées il ne répondit rien qui puisse être retenu et transcrit, et c'est là une faveur de Dieu qui a ainsi supprimé les responsabilités. Mais aussitôt, des mains se saisirent du coupable qu'elles mirent en pièces et son cadavre fut brûlé.

« Notre père et maître — Dieu lui fasse miséricorde — fut transporté au palais, son corps étant encore agité de quelques mouvements et, fort peu de temps après l'attentat qui lui avait coûté la vie, sa succession au trône s'ouvrait tandis que son héritier regardait le spectacle d'un œil triste, et, le cœur brisé de chagrin, considérait le changement subit de la situation. Mais Dieu le Très-Haut prenant en pitié ce pays éloigné, nous a sur l'heure appelé à lui succéder; il a ainsi redressé le soutien de son royaume et évité toute atteinte à sa religion.

« Tous ceux qui étaient présents au lieu de son martyre : nobles, gens du peuple, notables et hommes du commun, se trouvaient réunis à l'heure du rendez-vous, autour des amis fidèles, et personne ne nous fit défaut. Il n'est parmi eux aucun esprit libre et affranchi qui ait manqué à notre élection, aucun prétexte n'étant intervenu, ni aucune défaillance, confusion ou ambiguïté, appréhension ou velléité de trouble et aucune atteinte n'ayant été portée à la loi. En sorte que le transfert des pouvoirs royaux a eu lieu et que le trône a été occupé; seule, la personne de celui que nous avons perdu était absente. Nous avons aussitôt adressé notre proclamation au pays, afin de rassurer ses habitants, d'arranger ses affaires, y apporter le calme et confirmer la soumission dans les cœurs. C'est ainsi que nous leur avons prescrit d'éviter l'injustice et l'oppression, d'observer les règles qui maintiennent la sécurité et ses avantages, répudiant par avance les suites dangereuses qu'occasionnerait un manquement de leur part.

« Nous avons procédé avec les Chrétiens d'une façon conforme à ses recommandations, mettant des excuses en avant, et avons entamé des pourparlers avec le roi de Castille afin de connaître ses dispositions pour la paix jusqu'à la fin de la trêve [1].

« Nous avons reçu adhésion à notre élection de toutes les régions du pays, et avons constaté que l'affliction causée par la mort de notre père aux Musulmans a été consolée par l'annonce heureuse de notre élection rapidement répandue dans le public. Dieu le Très-Haut veuille nous mettre au nombre de ceux qui regardent les événements comme des leçons et sont avertis que le sort est changeant comme la succession du jour et de la nuit ; qu'il nous aide à maintenir les principes de sa loi dans ce pays éloigné et encerclé à la fois par un ennemi tyrannique et une mer tempétueuse ; qu'il nous gratifie de ses bienfaits les plus abondants et nous accorde des faveurs ininterrompues. Et si nous avons perdu notre père, vous l'avez remplacé en père adoptif selon la noblesse des mœurs courantes. L'amitié passe en héritage comme cela est rapporté dans des récits reconnus comme authentiques ; quant à celui dont les enfants passent sous la protection de vos pareils, il apparaît que ses vœux ont été, après sa mort, entièrement exaucés, son empire renforcé dans ses fondements et sa constitution.

« La foi la plus belle est fondée ; se rallier à vous en est un principe et la proclamation de votre gloire en est la preuve. Car vous êtes le soutien des Musulmans de ce pays qui, s'en remettant à vous, comptent sur votre assistance et votre vaillance, ainsi que sur votre attachement à servir Dieu le Très-Haut par la guerre sainte.

« Le calme s'étant rétabli après cet événement douloureux, et la face des choses s'étant éclaircie grâce à Dieu,

1. Une trêve de dix ans avait été conclue avec le roi de Castille Alphonse XI, en 1343.

notre élection fut d'abord proclamée dans la capitale, à l'appel des notables et des principaux personnages qui tous, à l'envi, signaient la proclamation dont les termes avaient profondément pénétré les cœurs. Ils juraient fidélité aux engagements pris au nom de Dieu et nos ancêtres ont pu juger, Dieu merci, la fidélité de leur parole. C'est alors que nous avons décidé d'en faire part à votre éminente personne dont nous connaissons les dispositions à partager avec nous peines et joies, douceurs et amertumes, nous faisant un devoir de confirmer la pureté de nos sentiments dont la fidélité ne s'est jamais démentie.

« Rien n'est plus justifié que de vous faire part de ce regrettable événement qui a jeté les ombres de la mort sur un règne brillant, à ses débuts. Nous aurions voulu vous adresser l'un de vos serviteurs qui vous aurait informé des faits sans retard ; mais des conséquences imprévues ayant surgi nous avons préféré vous envoyer un témoin qui a vu de ses yeux le déroulement des événements jusqu'à l'établissement de l'ordre nouveau tel qu'il l'avait assuré grâce à la noblesse de ses actes et de ses sentiments. Cela est préférable pour l'exactitude des faits, l'édification des esprits et le calme des cœurs. C'est ainsi que nous vous adressons notre vizir et secrétaire le savant éminent Abou Abdallah Mohammed ben El Khatib. Nous l'avons chargé de vous demander votre assistance et de vous assurer de notre fidélité à votre éminente personne et à votre parti considérable et solide sur lequel nous prenons appui et que nous souhaitons toujours plus fort et plus prospère. Cet objet ayant pour nous une grave importance, puisqu'il constitue notre défense contre l'ennemi, nous avons préféré vous envoyer cet ambassadeur, eu égard à la nécessité présente qui s'impose, comptant sur votre paternelle bienveillance pour lui réserver un accueil tel qu'on en peut attendre d'un souve-

rain et puissant khalife comme vous ; Dieu, que sa gloire soit proclamée, prolonge vos jours pour le maintien de vos bienfaits continus, qu'il protège votre illustration contre les vicissitudes du temps, fasse durer votre prospérité, vous accorde succès et triomphe, ainsi que le salut le plus noble à vous personnellement réservé, sa miséricorde et ses bénédictions. »

Ce sultan El Ghani Billah échangea avec le sultan Abou Inan, Dieu leur fasse miséricorde, une abondante correspondance écrite; l'auteur de l'ouvrage intitulé *Nefh Ettib* a rapporté un certain nombre de ces missives avec les causes qui les ont occasionnées ; le lecteur que cette correspondance intéresse pourra la retrouver dans cet ouvrage.

Le sultan Abou Inan traita généreusement le vizir Ibn El Khatib, tant à l'occasion de cette ambassade qu'au cours d'autres missions. En prenant congé du sultan, il chanta ses louanges dans un long et célèbre poème où il débutait par ces vers :

Il a montré, à qui implorait le salut, un visage accueillant et lui a rendu le repos, sans reproche ni contrainte.

Dans le courant de ce poème, il disait :

O défenseur de la vraie religion et de ses sectateurs, ses fils exténués et déroutés par de graves événements
Vous supplient de justifier les espoirs qu'ils mettent en vous ; ils s'appuient sur votre promesse et l'attendent.
Désespérant de l'assistance indispensable, ils s'attachent à une puissance aussi élevée que la vôtre et accueillante.
Car les ombres de l'infidélité s'étendent sur leur pays, et le matin qui par vous doit les dissiper n'est pas rapproché.
Portez vos regards de prince puissant sur une forteresse qui vit dans la crainte de l'ennemi, anxieusement.
L'Andalousie vous appelle et votre noblesse est garante qu'auprès de vous leur attente ne sera pas déçue.

La suite de ce poème est très longue.

En l'année 756 (16 janvier 1355 — 4 janvier 1356), le vizir d'Abou Inan et son conseiller Aïssa ben El Hosseïn ben Abou Talaq, l'un des cheikhs et des principaux personnages parmi les Beni Merine, changea complètement d'attitude vis-à-vis du sultan. Ce vizir avait reçu le gouvernement de Gibraltar et l'exerçait depuis un certain temps déjà, lorsqu'il abandonna la cause de son maître pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici. Sa situation étant devenue difficile et ses dispositions gênantes, il fut mis en état d'arrestation et amené avec son fils au sultan Abou Inan le jour de Mina[1] en la dite année 756 (14 décembre 1356). Tous deux présentèrent des excuses et cherchèrent à se justifier, mais il repoussa leurs explications et les fit emprisonner. A la fin de l'année, ils furent menés au lieu des exécutions : Aïssa fut tué à coups de lance et mourut sur place ; son fils Abou Yahya qui subit l'amputation d'une main et d'un pied opposés, refusa de se faire soigner et mourut après s'être débattu pendant trois jours dans le sang qui coulait de ses blessures. Le sultan donna alors le commandement de Gibraltar et des places fortes de l'Andalousie à Soleïman ben Daoud ; celui-ci eut pour successeur le fils du sultan Abou Bekr Essaïd, qui devait monter sur le trône après lui. Dieu est le mieux informé de la vérité.

Le sultan Abou Inan se rend à Salé pour conférer avec le plus grand saint de la ville, Aboul Abbas Ben Achir, Dieu veuille l'agréer.

Les Beni Merine en général et le sultan Abou Inan en particulier avaient une forte inclination pour la vertu et pour les hommes vertueux ; ce prince aimait qu'on lui

1. Cérémonie que les pèlerins célèbrent à Mina, à deux heures de marche de La Mecque, le soir du huitième jour du mois de Doul Hijja.

signalât les actions méritoires et qu'on fît appel à sa générosité. Or, à cette époque, le célèbre cheikh Aboul Abbas Ahmed Ben Achir El Andalossi, Dieu l'agrée, s'était fixé dans la ville de Salé. Il était du nombre de ceux qui sont à la fois instruits et pieux, fidèles observateurs du Coran et de la loi traditionnelle, vivant selon les mœurs de la vieille génération des croyants, c'est-à-dire menant une vie ascétique, dans l'abstinence et loin du monde, si bien qu'il devint célèbre et que ses vertus lui valurent la considération générale.

Le sultan Abou Inan éprouva le désir de le visiter et de tirer profit de ce qu'il pourrait en recevoir, avec la grâce de Dieu, comme conseils et direction. Il partit pour Salé en l'année 757 (5 janvier — 24 décembre 1356) et dès son arrivée rechercha l'occasion d'une entrevue avec le cheikh ; plusieurs fois il se présenta à sa porte sans être introduit auprès de lui ; un vendredi, il l'attendit après la prière et, quand les fidèles quittèrent la mosquée, il le suivit à pied à la vue du public, tandis que le cheikh ne le voyait pas. Le sultan dit alors : « Il nous est impossible de joindre ce cheikh », et il envoya son fils lui demander une entrevue. Mais il lui fit une réponse qui ne laissait au sultan aucun espoir, lui adressant toutefois une lettre d'exhortations et de conseils. Le sultan Abou Inan se réjouit fort de cette lettre mais regretta de n'avoir pu rencontrer le cheikh.

Le juriste, le savant et saint Aboul Abbas Ahmed ben Achir ben Abderrahman de Salé, dit El Hafi, a rapporté cette lettre dans son ouvrage intitulé : *Tohfat Ezzaïr fi manaqib Cheikh Ibn Achir ;* je ne l'ai pas présentement sous la main, mais le lecteur la trouvera dans cet ouvrage ; toute assistance vient de Dieu le Très-Haut.

Le sultan Abou Inan dirige une expédition contre l'Ifriqïa ; il s'empare de Constantine puis de Tunis.

En l'an 757 (5 janvier — 24 décembre 1356) et pendant les jours dits « Aïam Ettechriq » [1], le sultan Abou Inan ayant décidé de mener une expédition en Ifriqïa, disposa son camp sur le terrain de Fès Djedid et fit recruter des troupes à Marrakech. En même temps il invita les Beni Merine à faire leurs préparatifs pour entrer en campagne, distribua des dons et passa l'armée en revue, ayant décidé que le départ aurait lieu pendant le mois de Rabia premier de l'année 758 (22 février — 23 mars 1357).

Il quitta ensuite le territoire de Fès et fit partir avec l'avant-garde son vizir Farès ben Mimoun suivi des hommes d'armes, tandis qu'il marchait, lui, avec l'arrière-garde. Il conserva cet ordre de marche jusqu'à Bougie qu'il occupa et où il demeura un certain temps pour rétablir la situation. Le vizir alla ensuite menacer Constantine où il fut rejoint par le sultan; mais, dès que ses drapeaux furent en vue et que ses troupes couvrirent le pays, les habitants de Constantine effrayés décidèrent eux-mêmes de céder. Ils abandonnèrent leur sultan Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed ben Abou Bekr le Hafcide et vinrent demander la paix au sultan Abou Inan. Le prince hafcide se retrancha avec ses familiers dans la citadelle ; mais eux aussi demandèrent la paix à Abou Inan qui la leur accorda et les installa dans son camp où ils demeurèrent quelques jours. Aboul Abbas fut envoyé par mer à Ceuta où il demeura interné. A Constantine le sultan donna comme gouverneur Mançour ben El Hadj Khellouf El Yabani, cheikh et conseiller des Beni Merine ; il l'installa dans la casba en Chaban de la dite

1. Ce sont les trois jours qui suivent celui de la fête des sacrifices, c'est-à-dire les 11, 12 et 13 Hidja.

année 758 (20 juillet — 17 août 1357). Le sultan reçut alors les actes d'hommage des émirs commandant les régions extrêmes du pays comme Tozeur, Nefta, Gabès et autres. Les Oulad Mohelhel, émirs des Beni Kaab de la tribu des Soleïm et les chefs des Beni Aboul Leïl vinrent lui proposer de marcher contre le roi de Tunis. Il fit partir l'armée avec eux, sous le commandement de Yahya ben Abderrahman ben Tachefin, tandis qu'il expédiait sa flotte comme soutien aux ordres de l'amiral Mohammed ben Youssef surnommé El Abkem et appartenant à la famille des émirs Beni El Ahmer.

Le sultan régnant à Tunis était alors Abou Ishaq Ibrahim ben Abou Bekr le hafcide. Dès qu'il apprit l'arrivée des Mérinides, il envoya pour les combattre son chambellan Abou Mohammed ben Tafraguin. Quand l'armée fut parvenue à proximité de Tunis et que la flotte eut atteint le port, Ibn Tafraguin les combattit durant une journée et peut-être moins ; il partit, la nuit venue, pour Mehdia et s'y retrancha. Les partisans du sultan entrèrent dans la ville de Tunis en Ramadan de l'année 758 (18 août — 16 septembre 1357) et y proclamèrent les Mérinides. Yahya ben Abderrahman occupa la citadelle, donna ses instructions, puis écrivit au sultan Abou Inan pour lui annoncer le succès.

Le sultan s'en réjouit fort, puis, s'étant rendu compte de l'état du pays, il mit un frein aux abus des Arabes Riah dans les redevances qu'ils exigeaient sous le nom de *Khefara*. Comme ils se montraient hésitants, il leur demanda des gages de soumission, mais ils décidèrent de lui faire opposition et, s'étant groupés autour de leur émir Yaqoub ben Ali, se transportèrent avec lui dans le Zab. Le sultan partit sur leurs traces, mais, pour l'éviter, ils s'enfuirent dans le désert. Après avoir détruit les forteresses qu'ils avaient dans le Zab il s'en revint. Ibn Mozni, gouverneur de Biskra, lui remit la province du Zab

et les impôts dus par ce pays, puis il approvisionna l'armée en vivres, blé, condiments, moutons et nourriture des animaux pendant trois jours. Le sultan l'en récompensa et lui fit ainsi qu'à son fils et aux personnes de sa famille de riches cadeaux.

Le sultan revenu ensuite à Constantine se proposait de repartir pour Tunis, mais les soldats étaient lassés par la longueur de cette campagne, le manque de vivres et les dangers supportés depuis leur entrée en Ifriqïa; aussi, les hommes de pied se décidèrent-ils à abandonner le sultan. Ils s'en ouvrirent au vizir Farès ben Mimoun qui leur donna son adhésion et les chefs de l'armée autorisèrent les notables des tribus placés sous leurs ordres à s'en retourner au Maghreb et à se séparer d'eux. Le sultan Abou Inan fut informé que les chefs des troupes avaient décidé de le tuer et de porter au pouvoir Idris ben Othman ben Aboul Ala; il ne s'en ouvrit à personne, mais voyant le peu d'hommes qu'il avait avec lui, décida de revenir sur ses pas pour regagner le Maghreb, alors qu'il avait déjà quitté Constantine et fait deux étapes dans la direction de Tunis. Il activa la marche de retour et arriva à Fès le premier de Doul Hijja 758 (15 novembre 1357). Le jour même de son arrivée, il fit arrêter le vizir Farès ben Mimoun qu'il accusait d'avoir comploté contre lui avec les Beni Merine et le fit mourir à coups de lance, le quatrième jour après la fête des sacrifices. Il fit arrêter également les cheikhs des Beni Merine et incarcérer un groupe d'entre eux.

Lorsque la nouvelle du retour d'Abou Inan en Maghreb se répandit, Abou Mohammed ben Tafraguin quitta Mehdia et regagna Tunis. Quand il arriva en vue de la ville, les partisans des Hafcides se soulevèrent contre les troupes mérinides qui s'y trouvaient encore. Ces troupes se réfugièrent dans leurs navires et firent voile pour le Maghreb. A leur suite y arrivèrent également

Yahya ben Abderrahman avec les soldats et les Oulad Mohelhel qui l'accompagnaient et se trouvaient, le jour de la débandade de l'armée, dans la province du Djerid, occupés à faire payer les impositions. Ils se trouvèrent tous réunis auprès du sultan Abou Inan qui ajourna l'expédition en Ifriqïa à l'année suivante, ainsi que nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Le vizirat de Soleïman ben Daoud et son expédition militaire en Ifriqïa.

Le sultan Abou Inan était revenu d'Ifriqïa sans avoir terminé la conquête qu'il projetait. Il en était mécontent et craignait pour la région de Constantine les entreprises de Yaqoub ben Ali et de ses partisans les Douaouida rebelles. Sous l'empire de ces préoccupations, il manda Soleïman ben Daoud qui commandait à Gibraltar, l'éleva à la dignité de vizir et le fit partir avec des troupes pour l'Ifriqïa. Il se mit en route dans le courant de Rabia premier 759 (11 février 1358).

Lorsque Yaqoub ben Ali, abandonnant le parti du sultan, s'était réfugié dans le désert, le sultan Abou Inan l'avait remplacé dans le commandement des nomades par son frère Mimoun ben Ali qui lui disputait l'autorité sur les Riah et l'avait mis à la tête des Douaouida Oulad Mohammed. Ce nouveau chef attira à lui la majeure partie des contribules de son frère Yaqoub, tandis que des groupes appartenant aux Oulad Seba ben Yahya entraient à leur tour dans le parti du sultan. Tous se joignirent au vizir et vinrent avec leurs familles s'installer autour de son camp.

Le sultan Abou Inan quitta ensuite la ville de Fès et vint s'établir à Tlemcen pour suivre les opérations du vizir. Celui-ci s'empara du territoire de Constantine et

invita le gouverneur de Biskra et du Zab, Youssef ben Mozni, à opérer de concert avec lui et à le renseigner sur les dispositions des Douaouida qu'il connaissait parfaitement. Youssef ben Mozni quitta Biskra et vint se joindre au vizir dans le djebel Aurès [1], où ils recouvrèrent les taxes et impositions et d'où ils chassèrent les Douaouida rebelles, pour soulager le pays de leurs déprédations. Ils obtinrent le résultat qu'ils cherchaient et le vizir emmena les troupes du sultan parcourir les premiers et les derniers des cantons qu'occupaient les Riah. Cela fait, il rentra en Maghreb. Il rencontra le sultan à Tlemcen où, en même temps que lui, arrivaient les députations des Arabes qui s'étaient distingués dans cette campagne. Le sultan les reçut, leur distribua des vêtements d'honneur, les traita honorablement et leur assigna par écrit des revenus dans la province du Zab à titre de dons. Ils s'en retournèrent heureux et satisfaits. Après eux vint Ahmed ben Youssef ben Mozni envoyé en députation par son père avec mission de remettre au sultan des présents consistant en chevaux, esclaves et boucliers en cuir. Le sultan accepta ces cadeaux et se montra généreux envers cette députation qu'il emmena à Fès pour lui témoigner toute sa générosité. Il arriva dans sa capitale le quinze Doul Qaada 759 (19 octobre 1358).

La mort du sultan Abou Inan, Dieu lui fasse miséricorde.

Abou Inan rentra dans sa capitale de Fès à l'époque des fêtes de l'Aïd El Kebir et il venait de s'acquitter de la prière, le jour des sacrifices, lorsqu'il fut atteint par la maladie, à la Meçalla même, avec une telle rapidité, qu'il lui fut impossible de recevoir les hommages publics qui

1. Ce nom est transcrit dans le texte Aouraïs.

sont d'usage à l'occasion de la fête [1], il dut rentrer au palais et s'aliter incontinent.

Ibn Khaldoun dit en résumé qu' « il y avait, entre le vizir Hassan ben Omar El Foudoudi et Abou Zian Mohammed, fils et héritier présomptif du sultan Abou Inan, une inimitié profonde occasionnée par les sentiments pervers et les allures malveillantes du prince ». Ce vizir s'entendit avec les personnages de la Cour qui partageaient son opinion, pour enlever ses droits à l'héritier présomptif et les transférer à un autre des fils du sultan. Il s'accordèrent pour lui faire violence et proclamer son frère Abou Bekr Essaïd, enfant encore impubère. Il incitèrent ensuite le vizir Messâoud ben Abderrahman ben Massaï à attirer Abou Zian, l'héritier présomptif, dans une partie écartée du palais où ils se saisiraient de sa personne.

Le vizir pénétra auprès du prince et réussit adroitement à le faire sortir des appartements privés et à l'emmener auprès de son frère Essaïd. Il le proclama, puis fut conduit dans une cellule du palais où il mourut.

El Hassan ben Omar prit en main les rênes du pouvoir le mercredi vingt-quatre de Doul Hijja 759 (27 novembre 1358).

Sur ces entrefaites, l'état de santé du sultan Abou Inan s'améliora et le public qui attendait ses funérailles le mercredi, voyant s'écouler la journée du jeudi sans qu'elles fussent célébrées, fut pris de doute et des propos coururent à ce sujet. Le vizir dit-on, pénétra alors auprès du sultan, dans son palais même et l'étouffa sous des couvertures. Il fut enterré le samedi. El Hassan ben Omar relégua dans ses appartements le jeune prince porté au pouvoir et accapara les rênes du gouvernement. C'est là une des premières atteintes subies par la dynastie mérinide.

1. La Meçalla est le lieu consacré à la prière publique présidée par le sultan à l'occasion des grandes solennités religieuses et situé en dehors des remparts.

D'après l'auteur de la *Djedoua*, « le sultan Abou Inan mourut, assassiné par son vizir El Hassan ben Omar El Foudoudi qui l'étrangla le samedi vingt-huit Doul Hijja 759 (1er décembre 1358) ; il était le jour de sa mort âgé de trente ans ».

Renseignements biographiques complémentaires sur le sultan Abou Inan.

Le sultan Abou Inan, Dieu lui fasse miséricorde, était de teint blanc et pâle; par sa haute stature il surpassait en taille ceux qui l'entouraient. Il avait le corps maigre, le nez saillant et bien fait, les prunelles larges, les yeux grands et noirs, la voix très sonore ; sa parole était si rapide qu'il était presque impossible à ses auditeurs de le comprendre. Sa barbe, noire et particulièrement développée, lui couvrait la poitrine ; sous l'action du vent, elle se séparait exactement en deux, laissant paraître la pointe du menton. C'était un cavalier intrépide se comportant au combat comme les soldats de son armée. Juriste instruit, il soutenait la discussion avec les savants les plus considérables, connaissait la logique et les principes de la foi, possédait bien la langue arabe et la science du calcul, avait retenu le Coran avec ses versets abrogeants et abrogés, était instruit dans la loi traditionnelle et connaissait les personnages qui l'ont rapportée. Il rédigeait avec facilité dans un style distingué et recherché et savait versifier. L'auteur de la *Djedoua*[1] a rapporté de lui de beaux vers pleins de sagesse, comme celui-ci :

Si un homme obscur parvient au commandement, les affaires prennent avec lui un chemin tortueux.

Ibn El Ahmer a dit : « J'étais un jour avec lui dans la salle du trône à la Medina El Beïdha de Fès, lorsque se

1. *Djedouat el Iqtibas* d'Ibn Elqadi.

présenta à lui un homme qui affectait la vertu ; en le voyant il dit aussitôt :

On les voit avec les dehors de la piété, mais ils recèlent la ruse et l'imposture. »

Le sultan Abou Inan a laissé des témoignages de sa piété par les chapelles, collèges et autres monuments qu'il a fait édifier ; le collège appelé El Medrassa El Inania est connu de nos jours encore à Fès. Parmi les collèges qu'il a créés, il en est un remarquable qui se trouve dans le quartier de Bab Hasseïn à Salé et qui est devenu aujourd'hui un fondouq connu sous le nom Fendeq Askour.

Abou Bekr ben-Djaza a dit, entre autres choses, sur les zaouias ou chapelles édifiées par ce sultan, en vers :

C'est ici le lieu où la générosité et les bienfaits, ainsi que la piété, sont réservés aux habitants et aux visiteurs.
C'est une demeure fondée sur la faveur et la clémence ; elle vaudra, comme récompense, la félicité dans la demeure dernière.
Elle est le refuge des passants, l'aiguade des voyageurs et des cavaliers qui cheminent la nuit.
Les témoignages qu'a laissés notre maître le Khalife Farès sont plus fameux et glorieux que les monuments anciens.
Toujours il a mené ses drapeaux à la victoire, toujours il a été persévérant dans ses entreprises et grand dans sa gloire.
Cette maison a été construite par leur fidèle esclave, le serviteur de leur famille Mohammed ben Heddar.
L'année cinquante-quatrième étant révolue après sept cents ans comptés dans le temps.

L'auteur de la *Djedoua* rapporte ce qui suit : « Je tiens de notre maître Abou Rached El Yedri que c'est le sultan Abou Inan qui a créé à Fès l'usage qui consiste à hisser un drapeau bleu sur le minaret de la mosquée le vendredi. »

Dans ce même ouvrage l'auteur dit : « On raconte que le sultan Abou Inan le Mérinide s'avisa un jour de monter sur la tour de la mosquée, — c'est-à-dire dans le quartier des Qaraouyine, — pour examiner la ville et sa disposi-

tion. Il découvrit la Mengana [1] avec ses dépendances et l'ayant trouvée à son goût il accorda à celui qui en avait la gérance un traitement assez élevé pour l'aider à s'acquitter des rites de l'Islam. Ceci avait lieu en l'année 749 (1er avril 1348 — 21 mars 1349) et quelque temps après, il ordonna de placer au sommet du minaret un mât en bois, sur lequel était hissé un drapeau portant une lanterne dont le feu brillant signalait la nuit les heures de la prière à ceux qui n'avaient pas entendu les appels ou étaient trop éloignés pour les entendre. Il y a là des marques de sollicitude pour ce qui regarde les heures canoniques et l'obligation des prières, ainsi que les devoirs qu'elles commandent relativement aux coutumes religieuses et aux œuvres de piété. »

On a dit, à ce propos :

Une lumière avec le drapeau de la Foi surélevé, pour ceux que la grâce a touchés, est un guide vers la vérité ;
Attirés de tous côtés, ils viennent à lui et, pour eux, il est le signal de la bonne voie devant lequel ils passent et repassent.

Dans son ouvrage intitulé *Raqm el Holal*, Ibn El Khatib — Dieu lui fasse miséricorde — a résumé par les vers suivants la biographie du sultan Abou Inan :

Elle a parfait ses entreprises la main de Farès [2], le constructeur de tant de chapelles et de collèges.
Ce lion dévorant obtient des faveurs et voit tous ses efforts couronnés des succès qu'il souhaite.
Unique parmi les rois les plus puissants il dépasse les autres dans le succès, même quand il n'avance pas ;
Il triomphe de la fatigue même quand elle arrache des larmes, il est le plus savant des rois et le roi des savants ;
Il fait reconnaître les droits de la poésie et de la prose ; tout ce qui s'y rapporte repose sur sa personne.

1. Grande horloge à sonnerie avec personnages automatiques. V. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, au mot « Magana ».
2. Farès est l'un des noms du sultan Abou Inan.

Il attire à lui les plus hautes aspirations et les plus grands parmi les hommes célèbres,
Il les contraint à figurer dans le gouvernement et ils sont comme des astres autour de lui.
Il usait de contrainte avec ses serviteurs et les obligeait à subir ses décisions ;
Sa doctrine était de ne pas remettre une faute même aux hommes vertueux et personnages considérables.
La lame d'épée rivalise d'éclat avec la perle, mais la perle l'emporte qui résiste à l'amertume de la mer.
Il mourut, dit-on, de la mort la plus affreuse, par une trahison qui lui enleva la vie ;
Son courage et sa vaillance ne servirent de rien et son âme et ses esprits s'en allèrent.
De ses mains dès lors, les rênes du gouvernement tombèrent dans les mains libres du vizir.

Parmi ses secrétaires les plus notoires étaient Aboul Qassem ben Redhouan et Aboul Qassem El Bordji ; parmi ses cadis les plus réputés, Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Ahmed El Maqqari, l'ancêtre d'Aboul Abbas El Maqqari, l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Nefh Ettib* et autres ouvrages remarquables, et Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed El Fichtali et autres, Dieu les reçoive tous dans le sein de sa miséricorde.

Le règne du sultan Essaïd Billah Abou Bekr ben Abou Inan ben Aboul Hassan le Mérinide.

Ce sultan est le premier des souverains mérinides dont le pouvoir fut accaparé ; sa mère, qui était une esclave affranchie, s'appelait El Yasmin. Il était surnommé Abou Yahya comme tous ceux dont le nom est Abou Bekr et dit Essaïd Billah ; il avait un teint de perle, le visage arrondi, le nez bien fait, les lèvres très colorées, des dents éclatantes et les cheveux frisés. Il fut porté au pouvoir, son père étant malade, à la date citée plus haut, mais fut tenu

à l'écart par son vizir El Hassan ben Omar El Foudoudi qui gouvernait seul.

Dès qu'il fut proclamé, son frère Abderrahman ben Abou Inan qui était plus âgé que lui se réfugia dans la montagne appelée Djebel El Gaï. Le prince fugitif fut poursuivi et rejoint au lieu où son cousin paternel Messâoud ben Abderrahman ben Massaï exerçait ses fonctions de vizir. On dépêcha auprès de lui un personnage qui sut capter sa confiance et sous promesse de pardon l'amena à son frère. El Hassan ben Omar l'emprisonna dans sa casba, à Fès, et manda les jeunes fils du sultan qui avaient le commandement de places fortes sur les frontières. El Motacem de Sidjilmassa se rendit à la convocation, mais El Motamid de Marrakech s'abstint. Il résidait en cette ville sous la garde de Amer ben Mohammed El Hintati qui appartenait à l'une des premières et des plus nobles familles Hintata exerçant le commandement. Le sultan Abou Inan le lui avait confié à titre de tuteur. Il avait refusé de le laisser partir sur l'invitation venue de la cour et avait quitté Marrakech l'emmenant dans sa forteresse du djebel Hintata.

Le vizir El Hassan ben Omar équipa une troupe commandée par le vizir Soleïman ben Daoud qui partageait avec lui le pouvoir et l'envoya contre Amer ben Mohammed El Hintati en Moharrem 760 (3 décembre 1358 — 1er janvier 1359). Soleïman ben Daoud, après s'être emparé de Marrakech et l'avoir occupée, se dirigea sur la montagne, l'encercla et attaqua si rudement Amer qu'il fut sur le point de réduire son château fort. Mais alors, on apprit que les Mérinides, à Fès, s'étaient divisés en deux partis, et que Mançour ben Soleïman s'y était posé en prétendant, comme nous le rapporterons. Les soldats de Soleïman ben Daoud se dispersèrent et coururent à l'envi à Fès pour se jeter dans le parti de Mançour; Soleïman lui-même se rendit auprès de ce prince, en sorte qu'Ahmer et son pro-

tégé furent soulagés par le départ des assiégeants ; Dieu fait triompher ce qu'il a décidé.

Abou Moussa ben Youssef, le Zianite, entre en action et s'empare de Tlemcen ; Messâoud ben Abderrahman marche contre lui et l'en chasse.

Les Beni Amer des Arabes Zoghba s'étaient déclarés contre le sultan Abou Inan à l'époque où il s'emparait de Tlemcen ; ils avaient alors à leur tête Ceghir ben Amer ben Ibrahim. Lors du retour d'Abou Inan à Fès, Ceghir décida de regagner avec sa tribu leur territoire dans le Sahara du Maghreb qu'ils avaient quitté pour s'établir aux confins de l'Ifriqïa. Ils invitèrent Abou Hammou Moussa ben Youssef ben Abderrahman ben Yahya ben Yaghmorassen ben Zian à partir avec eux, promettant de le proclamer et de marcher avec lui sur Tlemcen. Il répondit à leurs offres et ils partirent en hâte pour le Maghreb en vue d'y commettre des déprédations. Mais leurs ennemis, les Soueïd qui étaient dévoués aux Mérinides se rassemblèrent et les deux partis se rencontrèrent au Sud-Est de Tlemcen. Les Soueïd furent battus et leur chef Othman ben Ouenzemmar perdit la vie. Les vainqueurs, apprenant la mort du sultan Abou Inan à Fès, accoururent à Tlemcen, attaquèrent ses défenseurs mérinides et s'en emparèrent dans les premiers jours de Rabia premier 760 (31 janvier 1359 et suivants). Ils massacrèrent les Beni Merine qui se trouvaient dans la ville et de leurs dépouilles firent un butin considérable. Abou Hammou prit le pouvoir et fit main basse sur tous les biens appartenant au gouvernement mérinide qui se trouvaient dans la ville, entre autres, des présents réunis à Tlemcen par ordre du sultan Abou Inan qui les destinait au seigneur chrétien de Barcelone et parmi lesquels figurait un cheval bai brun foncé, de son propre élevage,

avec des étriers et une bride en métal doré de poids. Abou Hammou s'attribua le cheval et affecta le reste des présents à ses besoins personnels.

Le vizir El Hassan ben Omar, lorsqu'il apprit les événements de Tlemcen et la prise de cette place par Abou Hammou, réunit les cheikhs Beni Merine et leur annonça son projet de partir en guerre contre Tlemcen. Ils s'opposèrent à son départ en personne et lui conseillèrent de réunir des troupes, offrant de faire tous partie de l'expédition. Aussitôt, il fit des largesses, distribua des présents, mit de l'ordre dans les affaires, réunit une armée dans le camp de la ville nouvelle et en donna le commandement à Messâoud ben Abderrahman ben Massaï qui, pourvu de subsides et de matériel, se mit en route avec ses troupes et ses drapeaux. Mais quand Abou Hammou apprit qu'il s'avançait, il lui abandonna la place de Tlemcen où Messâoud fit son entrée en Rabia second de la même année 760 (2 mars — 30 mars 1359) et où il s'installa pendant qu'Abou Hammou se dirigeait vers le Sahara. Nous rapporterons plus loin les événements qui suivirent.

Mançour ben Soleïman se pose en prétendant et Messâoud ben Abderrahman le proclame ; les suites de ces événements.

Il s'agit de Mançour ben Soleïman ben Mançour ben Abdelouahed ben Yaqoub ben Abdelhaq. La nation redoutait qu'il ne prît le pouvoir après la mort d'Abou Inan et cette inquiétude s'était manifestée par les propos qui couraient dans le public. Mançour que cela inquiétait s'en ouvrit au vizir El Hassan ben Omar ; celui-ci lui conseilla de ne pas se tourmenter à ce sujet et le réprimanda sans ménagements ; Mançour s'inclina et accepta humblement les reproches.

Ibn Khaldoun rapporte ce qui suit : « J'ai été le témoin de ces événements, mais la honte de son abaissement et de son humilité fut rachetée sur les lieux mêmes. »

Lorsque par la suite Messâoud ben Abderrahman s'était emparé de Tlemcen, ce même Mançour était avec lui. Mais, Abou Hammou s'étant réfugié dans le Sahara, y fut rejoint par des groupes d'Arabes Beni Zoghba et Beni Maqil qui gagnèrent le Maghreb abandonnant les Mérinides. Ces groupes occupèrent le pays d'Angade avec leurs familles et leurs biens et Messâoud ben Abderrahman organisa à leur intention une troupe prélevée sur son armée où il avait fait un choix des cheikhs Beni Merine et de leurs officiers. Il donna le commandement de cette troupe à son cousin paternel Amer ben Abdallah ben Massaï qui marcha sur les Arabes dans la région d'Oudjda. Ceux-ci acceptèrent le combat et infligèrent une défaite aux Beni Merine, prirent leur camp et dépouillèrent leurs cheikhs qui, privés de leurs chevaux, se réfugièrent presque nus à Oudjda.

Les Beni Merine demeurés à Tlemcen nourrissaient une vive animosité contre El Hassan ben Omar qui accaparait le pouvoir et tenait leur sultan à l'écart, ils attendaient une occasion favorable pour agir contre le gouvernement. Quand ils apprirent les derniers événements, ils s'échappèrent en toute hâte et allèrent se réfugier dans la banlieue de la ville où ils décidèrent de porter au pouvoir Yaïch ben Ali ben Abou Zian ben Youssef ben Yaqoub.

Dès que ces faits furent connus de Mançour ben Soleïman, qui se trouvait, comme nous l'avons dit, avec Messâoud ben Abderrahman, ce prince le contraignit à le reconnaître et il fut élu par lui, par le Raïs El Abkem des Beni El Ahmer et le commandant des troupes chrétiennes El Qahradour. Des groupes de gens accoururent de tous côtés autour de lui ; la foule des Beni Merine se débanda

pour se ranger sous sa bannière et Yaïch ben Ali abandonné s'embarqua pour l'Espagne.

La situation de Mançour ben Soleïman étant en bonne voie et les Beni Merine rangés autour de lui, il quitta Tlemcen avec eux dans la direction du Maghreb. En route, ils rencontrèrent des groupes arabes qui s'opposèrent à leur marche ; mais les Beni Merine leur infligèrent une défaite, firent sur eux un butin considérable en richesses et montures, puis activèrent leur marche sur le Maghreb et s'établirent sur l'Oued Sebou le quinze Djoumada second 760 (14 mai 1359).

El Hassan ben Omar, troublé par l'annonce de leur approche, sortit de la ville et établit son camp dans la banlieue. Il y amena le sultan Essaïd en cortège organisé, avec du matériel, et l'installa dans sa tente. Mais dès la nuit venue, les hommes réunis quittèrent la place et allèrent se joindre à Mançour. Ce que voyant, le vizir alluma des feux, éclaira la situation, réunit les serviteurs et les soldats autour de la tente royale, puis il fit monter le sultan à cheval, le reconduisit au palais et se retrancha dans la ville neuve.

Le lendemain matin, vingt-deux Djoumada second de la dite année 760 (21 mai 1359), Mançour ben Soleïman leva le camp et vint en bon ordre s'installer à Koudiat El Araïs. Il alla ensuite attaquer Fès Djedid et réunit des hommes pour disposer le matériel de siège, tandis que des groupes de partisans venaient en nombre de toutes les régions du Maghreb pour le proclamer. De même vinrent se ranger autour de lui les escadrons de cavaliers Beni Merine qui assiégeaient Amer ben Mohammed El Hintati et leur commandant Soleïman ben Daoud, si bien qu'il paraissait maitre de la situation. Il poussa le siège de Fès Djedid qu'il attaquait matin et soir, lorsqu'un certain désarroi se manifesta parmi ses soldats ; un parti de Beni Merine l'abandonna pour aller se joindre au vizir El

Hassan ben Omar et d'autres groupes regagnèrent leur pays attendant de connaître le sort réservé à sa cause. Il se maintint dans cette situation jusqu'au premier Chaban 760 (28 juin 1359), lorsque apparut dans les montagnes des Ghomara le sultan Abou Salem. Tous les principaux personnages du Maghreb se portèrent à sa rencontre, ce qui mit fin du coup à la carrière des deux sultans Abou Bekr Essaïd et Mançour ben Soleïman, en les faisant disparaître de la scène politique, comme le sel disparaît dans l'eau. Mançour ben Soleïman, pour son compte, se réfugia à Badès ; capturé, il fut conduit à Abou Salem qui le mit à mort. Quant au vizir El Hassan, en apprenant l'arrivée d'Abou Salem et les chances de succès qu'il tenait, il abandonna la cause de son souverain le sultan Essaïd et envoya son hommage à Abou Salem, lui assurant la facile conquête du palais du gouvernement royal s'il venait l'entreprendre.

Il en fut ainsi et Essaïd fut déposé le mardi douze Chaban 760 (9 juillet 1359).

Il mourut par la suite noyé en mer ; le sultan Abou Salem l'avait envoyé en Espagne avec un groupe des fils d'Abou Hassan que leur éducation destinait à l'exercice du pouvoir, sous la conduite d'un personnage chargé de leur surveillance ; puis il s'était ravisé et ce personnage sur ses instructions, les avait embarqués comme s'il devait les conduire en Orient et les avait fait périr en mer. Dieu est le seul maître de toutes choses.

Le règne du sultan El Mostaïn Billah Abou Salem ben Ibrahim ben El Hassan El Merini.

Ce sultan était d'une générosité large et abondante, connu pour sa loyauté et animé d'un vif sentiment de dignité. Il était surnommé en premier lieu Abou Salem et

en second lieu El Mostaïn Billah; fils d'une esclave européenne du nom de Qamer, il avait le teint brun, la taille bien proportionnée, le visage large et le front développé; il était corpulent, avait de grands yeux noirs, la barbe moyenne et brun foncé. Après la mort de son père, le sultan Aboul Hassan, Dieu lui fasse miséricorde, il s'était fixé en Espagne où il avait été envoyé par son frère Abou Inan, comme nous l'avons rapporté. Mais à la mort de ce dernier sultan à qui succédait un enfant, Abou Salem ambitionna le pouvoir et demanda au chambellan Redhouan qui gouvernait pour les Beni El Ahmer, l'autorisation de regagner son pays. Redhouan s'y refusa et Abou Salem irrité s'en détourna pour faire appel au roi de Castille. Il demanda à ce prince de lui faire traverser la mer pour aborder sur l'autre rive et conquérir le royaume de son père. Le roi y consentit et donna des ordres pour qu'un navire le prît à son bord. Le commandant le déposa sur le rivage des Ghomara, après avoir longé les côtes, à la recherche d'un lieu de débarquement propice, dans le temps même où la discorde régnait à Fès et que Mançour ben Soleïman assiégeait El Medina El Beïdha. La nouvelle de son arrivée dans le pays des Ghomara se répandit parmi le peuple; or, elle répondait à une nécessité urgente; aussi des gens venant de toutes parts accoururent à sa rencontre. Les rangs s'éclaircirent autour de Mançour et les soldats de son camp tout entier partirent en bon ordre et s'en furent auprès du sultan Abou Salem qu'ils invitèrent à venir occuper le palais impérial. Il partit en toute hâte et El Hassan ben Omar enleva à son maître le sultan Essaïd le pouvoir qu'il détenait depuis neuf mois pour l'abandonner à son oncle paternel qu'il alla proclamer.

Le sultan Abou Salem fit son entrée dans la ville neuve le vendredi 15 Chaban 760 (15 juillet 1359); il prit aussitôt en mains les rênes du gouvernement du Maghreb et des députations des provinces vinrent le proclamer. Il donna

le commandement de Marrakech à El Hassan ben Omar et le fit partir pour cette ville avec des soldats, tant pour se débarrasser de sa présence, qu'en raison des doutes qu'il avait sur ses dispositions envers le gouvernement. Comme vizirs, il prit Messâoud ben Abderrahman ben Massaï et El Hassan ben Youssef El Ourtadjeni ; parmi ses familiers, il donna la préférence au prédicateur de son père, le savant Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Merzouq et confia l'apposition du sceau et les fonctions de secrétaire particulier à Abou Zeïd Abderrahman ben Khaldoun l'historien, qui dit à ce propos : « Je m'étais rendu auprès de lui, ayant quitté le camp de Koudiat El Araïs où les affaires de Mançour ben Soleïman prenaient une mauvaise tournure, tandis que les chances de succès s'accusaient en faveur d'Abou Salem. Il me fit un bon accueil, me traita fort honorablement et me confia les fonctions de secrétaire. »

El Ghani Billah Ibn El Ahmer et son vizir Ibn El Khatib, l'un détrôné, l'autre révoqué, se réfugient auprès du sultan Abou Salem ; les causes de ces événements.

Nous avons rapporté que le sultan Aboul Hadjadj avait été assassiné à la mosquée le jour de la fête de la rupture du jeûne en l'année 755 (19 octobre 1354), et qu'il avait eu pour successeur son fils El Ghani Billah Mohammed ben Youssef. Ce prince avait un frère nommé Ismaïl qu'il avait enfermé dans l'un des donjons de l'Alhambra de Grenade afin de l'avoir sous bonne garde. Quand vint le mois de Ramadan de l'année 760 (27 juillet — 25 août 1359), El Ghani Billah se transporta hors de la forteresse dans l'une de ses maisons de campagne. Il s'y trouvait encore lorsqu'au cours de la vingt-septième ou de la vingt-huitième nuit du mois de Ramadan, un groupe de partisans

d'Ismaïl franchissant les murs du donjon où il était emprisonné l'en firent sortir et le proclamèrent publiquement. Ils se précipitèrent ensuite dans la maison du chambellan Redhouan, le massacrèrent sur son lit, au milieu des femmes de sa famille, puis, ayant renforcé les défenses de la Casba, ils publièrent l'élection de leur prince.

El Ghani Billah ne connaissait de tout cela que les battements de tambour qui s'étaient fait entendre au milieu de la nuit dans la forteresse. Il en demanda la cause et ayant été instruit de sa déposition et de l'élection de son frère, il monta à cheval et gagna dans la nuit même la ville de Guadix qu'il occupa et mit en état de défense, tandis que les habitants lui juraient fidélité jusqu'à la mort.

Les partisans du rebelle Ismaïl allèrent ensuite arrêter le vizir Ibn El Khatib qu'ils firent emprisonner après avoir excité contre lui l'animosité de leur maître. Ils saccagèrent sa maison de fond en comble et pillèrent les biens qu'elle renfermait et qui étaient en quantité innombrable.

Tous ces faits parvinrent à la connaissance du sultan Abou Salem qui était lié d'amitié avec Ibn El Ahmer pour avoir vécu avec lui en Andalousie. Il écrivit au rebelle Ismaïl et à ses partisans, leur prescrivant de laisser El Ghani Billah libre de se rendre auprès de lui et intercédant pour la mise en liberté d'Ibn El Khatib. Ils répondirent à cette invitation, en sorte qu'El Ghani Billah ben El Ahmer et son vizir Ibn El Khatib arrivèrent auprès du sultan Abou Salem le six Moharrem 761 (28 novembre 1359).

Il honora particulièrement l'arrivée du prince, monta à cheval pour aller à sa rencontre et l'introduisit en grande solennité dans la salle de son conseil où se pressait la foule des chefs et des hauts personnages. Au milieu de

l'assistance, le vizir Ibn El Khatib se tenant debout, récita au sultan Abou Salem ce poème de pureté et dè clarté par lequel il l'appelle au secours de son souverain et lui demande de l'aider à reconquérir son royaume, implorant sa clémence avec de tels accents qu'ils arrachaient à ses auditeurs des larmes d'attendrissement. Voici le poème d'Ibn El Khatib :

C'est une consolation si son souvenir est encore vivant, si la vallée a reverdi et si des fleurs y répandent leur parfum,
Et si les premières pluies du printemps baignant le pays, ont par leurs signes heureux préservé de l'oubli le souvenir
De mon pays sur qui une brise rafraichissante et protectrice s'est étendue ; mais la vie n'est qu'heur et malheur.
Il m'a affectionné celui qui a corrigé mes fautes à contre-cœur, et me voici maintenant, moi, sans refuge et sans ailes
Qui aient poussé en dehors de toute souffrance ou soucis, et une heureuse réunion n'a pas effacé la douleur de l'exil.
Mais la vie de ce monde, ses biens et ses plaisirs sont rares qui habituellement ne soient faux et faussés.
Et cependant, cette époque si proche de nous a duré un temps assez long pour qu'un jour paraisse un mois.
Par Dieu, pour qui nous voit en personne, notre douleur est un feu brûlant qui met à chaque côte une braise.
L'exil a fait couler nos larmes en perles dispersées et l'amour avec ses chagrins a oppressé nos cœurs.
Nous avons arrosé de nos pleurs un fleuve salé et l'eau de ce fleuve est devenue amère.
Je disais à mes compagnons, exténués par le voyage de nuit, que le chamelier berçait de ses chants, mais que tourmentait l'insécurité :
Allez doucement, après la peine vient la joie ; soyez heureux, sachez que la promesse de Dieu a fait fuir la mauvaise fortune.
Il connait le secret de notre avenir ; et combien de fois une apparente disgrâce n'a-t-elle pas eu d'heureuses suites ?
S'il est des jours qui sont doux, leur terme ne l'est point ; si la force de nos membres nous abandonne, notre constance reste.
Et si les accidents de la vie m'ont éprouvé à l'improviste, ils portent en eux à la fois douceur et amertume.
Ils nous ont infligé de dures épreuves avec la rigueur d'un sabre des plus tranchants.

Si vous fixez mon séjour à El Beïdha[1], je n'aurai plus à remplir ma vie durant et pour l'éternité de devoirs envers parents ou famille.

Nous avons tiré présage de la guérison de nos maux en invoquant Ibrahim[2]; dès que nous avons vu son visage, l'heureux augure s'est justifié.

Nous conjurons un membre de la famille de Yaqoub[2] chaque fois que des ombres nous menacent ; à notre appel il fait apparaître l'aurore.

Les voyageurs se transmettent sa parole excellente et sa présence justifie la vérité de ce qui se disait.

Encore que la mer l'entourerait, il dispenserait ses faveurs exquises, et jamais le flux de ses dons n'éprouverait de reflux.

C'est un brave qui de grand matin sème l'effroi avec son épée, jetant la terreur par sa violence qui donne la mort.

Il obtient la soumission des chamois eux-mêmes sur les plus rudes sommets, et les étoiles brillent de joie et de confiance en lui.

Nous venons de loin vers vous, ô le meilleur des rois, demander justice contre les coups que le temps a infligés à votre serviteur.

Puissions-nous, avec votre aide, nous préserver de ses excessives rigueurs, car il nous a anéantis par sa violence et sa force.

Nous comptions sur sa haute valeur, mais son assistance a été ravie; nous espérions en sa fermeté, mais ce fut une défaite effroyable[3].

Quand nous avons pris la mer aux vagues effrayantes, votre générosité nous a rappelé la religion et la mer ne comptait plus

En face de votre majesté considérable et, de qui ne l'a approché, la foi est vaine et la connaissance un reniement ;

Vos qualités amènent naturellement de justes louanges alors qu'en louant un autre que vous le poète s'égare.

Les cœurs des croyants vous appellent avec amour en secret et en public, avec bonheur ces cœurs sont à Dieu.

Les croyants tendent vers lui leurs mains suppliantes, Dieu a répondu que leur prière était exaucée.

Il les a comblés de bienfaits par la grâce de votre avènement accompagné par faveur d'un pouvoir indépendant et libre.

Dans les villes frontières, les visages se sont éclairés de joie, cependant les épreuves n'y avaient pas abattu le courage.

Aussi le pays et les habitants ont-ils confiance dans le retour de la paix ; partant, plus de sabres à dégainer, plus de craintes à apaiser.

1. Autre nom de Fes Djedid.
2. Abou Salem s'appelait Ibrahim et son ancêtre Yaqoub.
3. Allusion à l'assassinat du roi de Grenade Aboul Hadjadj Youssef.

Car notre maître votre père proclamait que de ses enfants vous étiez le plus vertueux;

Et vous aviez l'assurance de recueillir après lui le pouvoir souverain sans délai, mais chaque chose a son destin.

Une ombre de tristesse s'est étendue sur la maison royale qui, pendant un temps, lui cacha la clarté des astres.

Dieu a rétabli vos droits puisqu'il a décrété que vous auriez la prospérité et seriez préservé.

Et il vous a donné le pouvoir par pitié pour ses créatures, alors qu'était détruit le soutien de l'Imamat et qu'elles en pâtissaient[1].

Il vous a éprouvé et vous a donné, au surplus, puissance, honneurs et récompense ; et sans lingots, on ne connaîtrait pas la poussière d'or.

C'est vous que depuis lors on nomme le glaive de la défense, c'est de vous que depuis lors on espère le redressement.

C'est vous qui depuis lors êtes le protecteur impartial contre le sort; vous avez le droit de rompre et de traiter, de défendre et d'ordonner.

Voici Ibn Naçr[2] qui vient l'aile brisée; il espère, montant jusqu'à vous, obtenir sa guérison.

Exilé, il attend de vous ce que l'on doit en espérer, et si vous estimez particulièrement la gloire, c'est la gloire qui vient à vous.

Faites triompher, ô émir des Musulmans, une élection solidement nouée et que la trahison a dénouée.

Vous êtes de ceux qui honorent le transfuge; et celui qui appelle disant : « ô Merine au secours! » reçoit puissante assistance.

O Imam du droit, au droit faites rendre raison; ce faisant vous obtiendrez de Dieu puissance et récompense.

O défenseur du droit, dressez-vous donc au nom du droit, car c'est en vous que l'on espère.

Si l'on parle de richesse, la vôtre est considérable ; si l'on parle d'armée, vous avez des soldats en nombre.

Grâce à vous, l'ennemi sera maîtrisé et la religion vivifiée, et par vous sera réparé le tort fait à l'Islam par l'Infidèle.

Ce prince, rendez-le à son pays ayant reçu de vous satisfaction, couvrez-le de vos bienfaits qui sont innombrables.

Hâtez-vous de lui concilier les cœurs en les consolant; ce qui les a éloignés de lui, c'est l'insuccès et la contrainte.

1. Ces derniers vers font allusion aux troubles qui ont éclaté après la mort tragique d'Abou Inan.

2. Le roi de Grenade.

Ils attendent un acte de vous, un acquiescement scellé par votre main droite et qui ne sera suivi d'aucun dommage.

L'objet de vos désirs est facile à atteindre et ne vous coûtera rien autre que ce qui grandit encore les plus grands.

La vie n'est qu'une parure d'emprunt qui sera restituée ; mais c'est la gloire qui est la vie.

Qui échange une chose périssable contre ce qui est éternel, ses efforts seront couronnés de succès et il aura fait un gain.

Ce que vous aimez avant tout, ô roi de la bonne direction, ce sont les chevaux de guerre à balzanes, avec étoile au front ;

De poil roux et alezan, avec robes aux teintes éclatantes dont les corps brillent comme poudre d'or et les membres comme des perles;

Et des chevaux gris clair qui, en état d'entrainement un jour d'expédition, s'élancent dans l'arène pareils à des astres éclatants ;

Et ces hommes, lions des Beni Merine dont ils sont l'honneur, aux visages hâlés, porteurs de turbans blancs,

Ils sont armés de pied en cap et les croupes sombres des chevaux ondulent dans leurs rangs comme des vagues.

Quand ils s'élancent pour réparer un accident, la rencontre ne leur occasionne aucune peine, la montée aucune difficulté.

Si on leur demande, ils donnent; attaqués, ils ripostent vivement;

S'ils ont promis, ils tiennent parole ; engagés, ils s'acquittent.

S'ils sont loués, ils manifestent leur joie comme étourdis d'avoir bu une liqueur enivrante;

S'ils entendent des propos malséants, ils fuient alors que pour eux fuir au combat serait une honte.

A la ceinture et sur leur poitrine, les sabres et les arcs de bois dur brillent comme des fleurs.

O mon maître ! ma pensée a faibli et la douleur a troublé mon caractère ; ni pensée ni caractère ne me peuvent servir.

Si ce n'était la compassion que vous m'avez témoignée et par laquelle vous m'avez rendu la vie, je n'aurais obtenu ni réalités ni apparences.

Vous m'avez arraché au trépas et quel trépas ! rappelant à la vie un mort déjà descendu au tombeau.

Vous m'avez traité avec une générosité dépassant mon mérite, c'est là une grâce éminente qui a dilaté mon cœur.

Vous m'avez gratifié, au double, de faveurs pour lesquelles je ne pourrai assez vous louer et vous remercier.

Vous êtes le bienfaiteur qui saura parfaire l'œuvre, jusqu'au jour où reviendront honneurs, puissance et fortune.

Que celui qui vous a élevé à un rang illustre vous accorde une clé-

mence qui rendra un captif à la liberté et relèvera celui que la force a terrassé.
Tenterai-je de vous remercier par des louanges? Non; est-il possible de dénombrer les grains de sable ou les gouttes de pluie?
Cependant, je le ferai selon mes facultés, car celui qui déploie tout son zèle mérite le pardon.

Les assistants se séparèrent alors et Ibn El Ahmer se rendit à la résidence qui lui avait été assignée, c'est-à-dire un palais garni de tentures et de tapis, avec des montures aux harnachements dorés et où il reçut du sultan des vêtements d'honneur. On lui assigna des subsides ainsi qu'à ses serviteurs de race étrangère ou élevés dans la famille royale; ses attributs royaux lui furent conservés avec un cortège d'hommes de pied et de cavaliers et il n'eut à renoncer à aucune de ses prérogatives, sauf les instruments de la royauté, par égard pour le sultan. Il vécut sur ce pied au milieu des siens, jusqu'au jour où il retourna en Andalousie et où son royaume lui fut rendu en l'année 763 (31 octobre 1361 — 20 octobre 1362). D'autre part, le sultan Abou Salem assura une vie aisée à Ibn El Khatib à qui il attribua des subsides et des fiefs. Mais Ibn El Khatib nourrissait le projet de quitter le sultan, de cesser son service auprès de lui pour avoir la liberté de consacrer le reste de son existence au service de Dieu le Très-Haut et il en advint ce que nous allons rapporter.

Relation d'un voyage qu'Ibn el Khatib fit à Marrakech et dans sa province, dont il visita les saints et les patrons, et des motifs qui occasionnèrent ce voyage.

Ibn El Khatib, Dieu lui fasse miséricorde, après les malheurs qui avaient fondu sur lui et auxquels il avait échappé de sa personne en traversant le détroit, grâce à Dieu, songeait à mener une vie retirée, à se consacrer à

Dieu le Très-Haut et à profiter des années qu'il lui restait à vivre pour s'adonner à des œuvres utiles ici-bas et dans l'autre monde. Il se proposait en conséquence de se détacher du sultan et de s'affranchir de l'obligation de venir à son palais. Il s'ingénia à obtenir du sultan Abou Salem, Dieu lui fasse miséricorde, l'autorisation de parcourir la région de Marrakech, d'y retrouver les vestiges des anciens habitants, de s'entretenir avec les saints du pays, de les fréquenter, de se rattacher à eux et de les imiter, afin d'avoir un motif pour se séparer du gouvernement. Le sultan lui accorda cette autorisation et écrivit aux gouverneurs de lui faire un accueil honorable et de lui prêter aide et assistance. Or, ils rivalisèrent de zèle auprès de lui comme il le proclame dans certains de ses vers reproduits ci-après. Il passa par Salé, constata que cette ville lui convenait parfaitement comme lieu de retraite et pensa devoir s'y fixer à son retour de voyage. Lors de son entrée à Anfa ou Dar El-Beïdha[1], il passa près d'une maison considérable portant le nom du régisseur des perceptions Abbou, de la famille des Beni Tordjman, le Qaroun[2] de sa nation, le plus riche parmi ses pareils, qui était mort à cette époque. Ibn El Khatib dit à son sujet ce qui suit, en vers :

Nous sommes passés près de la maison d'Abbou le gouverneur; telle une mère privée de son enfant, elle se plaignait de la fuite du temps.
Des revirements du sort ont frappé son maître en le criblant de coups de flèche;
Hier il était gouverneur tout-puissant, aujourd'hui il n'a plus un ami[3].

1. Nom berbère et nom arabe de la ville dont les Espagnols ont fait, par traduction de l'arabe, Casablanca.
2. Ce personnage est le Coré de la Bible dont les richesses ont passé en proverbe chez les Musulmans.
3. Le piquant de cette finale est dans l'homonymie des mots gouverneur et ami, en arabe.

Je crois que c'est au cours de ce même voyage qu'il s'adressa au cheikh des Arabes, Mobarek ben Ibrahim ben Atia ben Mohelhel El Kholti dans les vers suivants :

Les emplacements de vos demeures sont bénis des hôtes, les lumières de votre camp sont des guides pour les voyageurs.
Vos dons semés à profusion s'étendent à l'humanité entière et dans votre générosité vous n'avez pas d'associé.
Dis à qui affirme que les temps sont révolus, que le vaillant ne frappe plus d'un sabre tranchant,
Que la générosité ne se répand plus comme la pluie des nuages, que l'illustration n'a pas besoin d'un héros armé d'un glaive.
Il a réuni la vaillance, la douceur, la générosité, le courage et le jugement solide, Mobarek.
Pour la religion, la vie terrestre et les nobles ambitions, pour la libéralité, les eaux du ciel sont moins abondantes.
Pour l'ardeur dans la mêlée, c'est Rabia ben Mokeddam [1], pour la générosité et la crainte de Dieu, El Fadhil et Malek.
Il a hérité l'illustration de ses aïeux et tient leur place comme si aucun d'eux n'était défunt.
Pour des champions, ses chevaux sont des vaisseaux ; dans ses tentes les visiteurs sont sur des trônes.
S'il arrivait que les honneurs devinssent des esclaves possédés selon le droit, c'est qui, qui en serait le maître ?
O lion des Arabes, dont la famille possède une enceinte sacrée, lieu de pèlerinage et de dévotions,
O vous, dont le nom est d'heureux augure à vos visiteurs, ils trouvent pour vous joindre des voies et des chemins ;
C'est de vous que j'espère la joie de mon cœur ; d'un autre que vous on peut attendre aide, mais aussi abandon.
Vous êtes toujours la lumière dont l'éclat protège contre la crainte des génies, pendant une sombre nuit.
J'adresse particulièrement à votre gloire un salut parfumé comme le musc pénétrant et dissipant toutes peines.

En prose : « Louange à Dieu le Très-Haut qui a donné la notoriété à votre maison et vous a mis à la tête des Arabes ; il vous a donné la beauté du visage, a fait de

1. Voir pour ce personnage : CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes*. Paris, Firmin Didot, 1847, t. II, p. 540 et suiv.

votre nom un signe heureux, du lieu où vous êtes un refuge et une richesse ; la famille de l'envoyé de Dieu — qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — est votre famille.

« Je vous salue, ô émir des Arabes, fils de leurs émirs et de leurs personnages les plus hauts, et vous félicite pour les faveurs que Dieu le Très-Haut vous a départies comme célébrité durable et considération, mettant celui qui en est l'objet à l'abri de tout égarement et de tout malheur ; il a placé, en effet, votre tente dans ce Maghreb étendu, au milieu de ses populations diverses, comme le refuge de ceux qui ont à craindre le nombre des partis et des communautés qui l'habitent ; il a voulu enfin que votre éloge soit dans toutes les bouches et votre amour dans tous les cœurs, à jamais ; cela tient certainement à un secret de la providence à votre endroit.

« Au temps où les séances royales nous réunissaient vous et moi, je nourrissais le désir de faire votre connaissance et recherchais tous les moyens d'y parvenir, vivement attiré par les signes que portait votre visage de noblesse et de dignité. Mon père, Dieu lui fasse miséricorde, avait été désigné pour aller recevoir votre proche parent, l'oncle maternel du sultan, lorsqu'il avait été envoyé en Espagne comme ambassadeur, afin de lui tenir compagnie au nom de son maître et d'annoncer publiquement son arrivée. Par la suite, ils avaient échangé des cadeaux et leur intimité s'était resserrée et traduite de différentes manières. Ces relations firent naître en moi le vif désir de m'honorer en visitant cet homme éminent dont la présence était très glorieuse et la connaissance très précieuse. Aujourd'hui, celui qui est pour nous un frère, le caïd un tel, voulant bien me faciliter l'accès auprès de votre personne et l'entrée en relations avec vous, j'ai pensé que j'allais réaliser en partie mon désir et que Dieu le Très-Haut voudrait bien en faciliter l'achèvement, dès

le règlement des affaires et la paix générale assurée.

« Cet homme excellent est une bénédiction partout où il se trouve ; car, issu d'une illustre famille adonnée à la guerre sainte, il est le noble fils de parents glorieux. A vos pareils on ne recommande pas de bien traiter des voisins et on ne signale pas un choix à faire. Des chefs comme vous, les Arabes en ont eu dans le passé et en ont encore ; ce sont eux qui leur ont valu d'accéder au premier rang ; car ils ne s'honorent aucunement en amassant de l'or et des richesses, en bâtissant des palais, en récoltant des fruits ; ils s'honorent en triomphant de leurs ennemis, en méritant la louange, en immolant des victimes, par des actions mémorables, en secourant les déshérités du sort et par la bienveillance poussée aussi loin que possible. L'or pur a disparu, les nobles lignées se sont éteintes, les nobles vêtements sont en pièces, les chevaux de race ont péri ; car tout est poussière sur cette terre de poussière, il ne reste que les belles actions qui se conservent et se transmettent, les réputations dont l'état se garde pur et sans tache. Par Dieu, quel excellent poète celui qui a dit :

L'homme après sa mort survit dans la bouche de ses semblables, fais en sorte que les entretiens de ceux qui se souviennent l'honorent.

Voici le début d'un poème par lequel j'exprimerai les sentiments de mon cœur à l'émir si, par la suite, Dieu permet que je sois admis en sa présence :

J'avais cessé de faire le panégyrique des rois ; mais dès que je vous vis j'ai chanté le printemps.

Mais je n'aurais pas offert mes louanges à un autre que vous, encore qu'il serait légitimement à sa place entre les Pléiades.

Le même auteur parlant du cheikh Ibn Bettan Cenhadji des Cenhadja d'Azemmour a dit :

O excellent homme, ô Ibn Bettan, personne sur la terre ne saurait nier votre célèbre générosité ;
S'il y a au monde un être généreux qui vaille à lui seul tous les autres, vous êtes cet homme unique.
Vous avez dispensé vos libéralités comme Djafar, de quoi vivifier toute gloire, votre souvenir est impérissable.
Tous chez vous sont incarnés en un seul, un fils, comme il convient à une illustre maison et un père [1].
Les jours, en se succédant, ne cessent d'appauvrir l'homme noble et généreux.
Mais avec l'aide de Dieu tout sera rétabli de ce que le temps destructeur avait détruit.

Il dit, Dieu lui fasse miséricorde, alors qu'il avait atteint le centre de la plaine de Tamesna :

C'est comme si nous explorions les routes du Tamesna et ses extrémités, dans notre longue marche,
Tels des vaisseaux battant l'eau de l'Océan Atlantique, sans direction visible, sans aucune terre en vue [2].

Il a dit, Dieu lui fasse miséricorde, interpellant Aboul Abbas Ahmed ben Youssef, petit-fils du maître et pieux Sidi Abou Mohammed Salah Ennaïm, au sujet de sa haute réputation :

O petit-fils du saint, ô héritier de la gloire, de celui qui a joui de tous les degrés du spiritualisme,
Pour vous, ô Ahmed, fils de Youssef, nous avons parcouru des pays dont la traversée nous imposait les plus dures fatigues.

Exprimant les sentiments de son cœur, il rapporte ce qui suit : « En quittant Safi, je me dirigeai vers une habitation portant le nom d'Abou Haddou, où se trouvait un homme de la famille de ce personnage, nommé Yaqoub, qui m'accueillit généreusement, me traita noblement et

1. Les noms des ministres Djafar, Yahya et Khaled du calife Haroun Al Rachid, célèbres par leur générosité fastueuse, sont ingénieusement introduits dans ces vers.
2. Le Tamesna est une vaste plaine entre Rabat, Marrakech et l'Océan.

m'ayant entretenu gracieusement durant la soirée, me demanda de fixer le souvenir de ma rencontre avec lui. Je lui écrivis ces vers :

Nous avons été reçus chez Yaqoub, fils d'Abou Haddou, il nous a fait connaître une générosité sans bornes,
Il nous a reçus gracieusement et nous a donné un grand gala ; point de chair ou de crème à laquelle nous n'ayons goûté.
Nous avons le devoir de lui rendre justice, il doit recevoir de nous actions de grâces et louanges.

Ayant eu à subir au cours de son voyage de nombreuses attaques des puces, il s'en est plaint dans les vers suivants :

Des bandes de puces se sont jetées sur moi, leurs légions rapides se déployaient dans l'obscurité ;
Pareilles à des graines de cumin, elles m'attaquaient de face ; mais, par Dieu, quelle hospitalité incriminerai-je ?
Elles ont balayé ma fermeté et ma constance au cours d'une nuit, usant jusqu'au bout ma patience.
Si je pliais mon âme à leurs attaques, elle était asservie ; si elle se plaignait, elles poussaient l'audace jusqu'à m'attaquer au visage.
Après une nuit d'agitation et de puces, si j'appelle l'aurore, viendra-t-elle à mon secours ?

Au moment d'atteindre la ville impériale de Marrakech — Dieu le Très Haut la garde — il dit, Dieu lui fasse miséricorde :

Que rapporterai-je sur une mer dans laquelle j'ai nagé, sans me rendre coupable de péché ou de crime ?
Le créateur de toutes choses l'a voulue plane sans aucune élévation ni gradins.
Si bien que lorsque le *Manar* [1] unique nous est apparu, j'ai pu m'écrier en poussant nos montures : voici le salut.
Nous approchions des habitations de Amer [2] : la preuve en était dans les odeurs suaves et les orangers.

1. Il s'agit du minaret de la grande mosquée dit El Ketbia ou des Ketbiyne.
2. Amer ben Mohammed El Hintati.

Quand Ibn El Khatib visita les monuments de Marrakech, ses châteaux forts et sa citadelle et qu'il vit l'état dans lequel ils étaient tombés depuis le temps des Almohades, il dit :

Voici une ville que la succession des jours a battue en brèche ; ce qui s'y trouvait bien gardé a été abandonné aux attentats.
De ses monuments, les uns sont tombés comme morts, d'autres détruits en partie sont tels des blessés,
Pareils à celui qui consulte un médecin, et dont l'état requiert une opération chirurgicale.
Ses habitations et leurs fondations sont devenues étranges, dont les mérites avaient été proclamés en termes éloquents ;
Que de choses pleines de sens ont disparu de ces richesses, que de beautés maintenant cachées dans ce tombeau !
Combien de rois ont été des esclaves du temps, alors même que le temps apparaissait comme un esclave déclaré.
Ils avaient subjugué les extrémités de la terre, si bien que lances et sabres ont conquis à leur guise.
Mais alors le malheur les a frappés ; puis le vent de la victoire a soufflé pour eux.
Vestiges sur lesquels pleure l'historien au spectacle de cette désolation, après une longue période de prospérité !
L'habitant de la maison, c'est son âme ; or comment le corps demeurerait-il quand l'âme est retournée à Dieu ?

Parlant du cheikh Aboul Abbas Sebti — que Dieu l'agrée — au nom de son roi El Ghani Billah qui se trouvait alors à Fès, il a dit entre autres choses :

O saint homme de Dieu, vous êtes excellent et nous venons solliciter votre sûre protection.
Le temps nous a effrayés par ses atteintes et nous espérons de votre grandeur un traitement plein de clémence.
Nous tendons vers vous des mains suppliantes, attendant le retour de la puissance sous une protection qui nous rassemblera.
Nous en appelons, comme intercesseur, à vos cendres pures, nous rapprochant de celui qui entend et sait tout ;
Combien de fugitifs accourus vers vous ont obtenu promptement accueil favorable et bienfaits.

Il a dit aussi, s'adressant au chef de la région de Marrakech distingué par son jugement, son sens politique, ses grands desseins, son souci de l'équité et sa rigueur à frapper les dilapidateurs du produit des impositions, Amer ben Mohammed ben Ali El Hintati :

Les voyageurs, le cœur plein d'affection, me disaient : c'est lui qui juge ; il tranche entre ceux qui détiennent l'autorité.
Quand tu feras l'ascension de la montagne almohade, établis-toi en toute quiétude dans la maison d'Amer,
Et visite le tombeau connu, car le visiter est un pèlerinage vers lequel tous les cœurs tendent avec ardeur.
Tu trouveras dans l'hospitalité de Amer ben Mohammed l'accueil le plus gracieux et le plus riant,
Par Dieu, quel bonheur sera le tien à voir son visage ! par Dieu, que rencontrerez-vous comme signe de bon augure !
Les préceptes qui se transmettent à travers le temps s'appliquent tous ou aux vertus d'un saint homme défunt ou aux joies de qui visite sa tombe.

Il ajoutait : « Mon plus fervent désir — Dieu le Très-Haut vous garde en toute quiétude d'esprit, vos vœux exaucés, coulant des jours heureux au milieu des vôtres réunis en un printemps perpétuel et en toutes circonstances favorables — est de vous rendre visite dans vos montagnes défendues contre l'inondation, où la sécurité est assurée même pendant le sommeil, afin de contempler le pays d'où est partie la voie du salut et où a eu lieu le retour vers le point de départ [1].

« Lorsque s'est produit cet acte d'un dément qui n'a pu renverser le gouvernement de l'Andalousie et que les villes d'Espagne se trouvèrent vides d'habitants, d'heureuses circonstances voulurent que vous m'appeliez à vous. J'y trouvai de nouvelles forces, bien que mon courage ne fût pas abattu, et je résolus d'entreprendre le

1. L'auteur veut dire que c'est de la montagne almohade qu'est partie la bonne doctrine assurant le retour à la pureté primitive.

voyage pour venir jusqu'à vous. Je constatai qu'il était de réalisation facile et sollicitai l'autorisation de l'accomplir, afin d'éviter tout obstacle qui aurait pu m'en détourner. Je suis donc venu à vous le cœur satisfait et plein de courage. Dieu favorise nos desseins, nous facilite la découverte d'un lieu de réunion des hommes d'élite et fasse par sa grâce que l'accueil des Hintata soit favorable. »

Quand il se rendit auprès du dit Amer ben Mohammed et qu'il eut fait l'ascension de la montagne, il alla visiter le lieu où était mort le sultan Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde. — Il fut douloureusement affecté au spectacle de ces lieux et soulagea son cœur, disant : « J'ai vu dans la montagne des Hintata, l'endroit où est mort le sultan et saint émir des Musulmans, Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde, — le lieu même où le destin a mis un terme à sa carrière, a réduit au silence les voix qui le proclamaient et éteint les compétitions. Je l'ai vu porté très haut par l'amour qui l'entoure, dans le lieu tout parsemé de cailloux où il repose et où des pèlerins suppliants viennent lui adresser des vœux. Je ne pus m'empêcher, le jour où je le visitai, de dire :

Que de beauté en ces maisons de campagne et de ville ! Cette station, pour qui cherche la paix, est un lieu de repos.
Ces montagnes aux fiers sommets ne s'abaissent que devant la majesté de Dieu l'unique et tout-puissant ;
Elles sont le siège de la doctrine unitaire et le fondement du Khalifat ; leurs vestiges rappellent des événements mémorables.
Je ne croyais pas que les flots de générosité étaient entraînés dans le courant des fleuves ;
Je ne croyais pas que les fleurs de l'esprit se montraient avec éclat sur leurs sommets et sur leurs roches,
Le froid a usé leurs flancs, alors même que l'ennemi y entretenait un feu ardent ;
Leurs constructions ont été renversées dans la lutte pour la défense, en sorte que la montagne est vaincue sans avoir reçu de blessure.
Lorsque l'ennemi s'est attaqué impétueusement à sa gloire, elle a accepté les ravages du feu, mais non la honte,

Occupée par les contribules d'Amer dont le plus valeureux est Abdelaziz armé de son épée tranchante.

C'est un vrai cheval de gageure, bien gardé, il est le centre de l'assemblée au conseil et au combat, dans une course libre ou sur un hippodrome ;

De son père tant regretté, héritier à la fois de la pure loyauté et de l'illustration,

Et aussi leurs branches se développant, pareilles à la souche des ancêtres par le feuillage et les fruits.

Avez-vous vu ces visages de lion des Hintata dans leurs vallées d'où s'élèvent les astres?

Par Dieu, quelle est celle de leurs tribus dont les chefs ont renoncé à se couvrir de gloire un jour de gloire ?

Toutes elles ont assisté l'émir des Musulmans et son royaume lui a été conservé sain et sauf par les chefs de leurs défenseurs.

Nous sommes restés muets devant la gravité du péril, remplis d'épouvante par le témoignage de l'ouïe et des yeux,

Devant cette armée nombreuse à l'abandon, dont les plus valeureux étaient condamnés à l'inaction ou à la défaite.

Ses gardes du corps ont défendu sa maison, faisant preuve d'une grande fidélité ;

Et lui, sous leur protection, n'avait rien à redouter des traits qui pleuvaient de tous côtés comme étincelles.

Ils étaient pareils aux auxiliaires, dans leur conduite antérieurement à l'émigration de l'Élu [1].

Lorsque à l'aube il faisait ses premiers pas et qu'ils le couvraient de leurs poignards dressés, en longeant la vallée,

Jusqu'au moment où Dieu l'appelant au milieu de leurs demeures, il répondit en se conformant aux ordres du Créateur ;

Et s'il avait échappé au décret divin, les arrêts immuables de Dieu ne seraient pas parvenus jusqu'à lui ;

Il aurait exécuté son dessein de récompenser en partie leurs bienfaits, si ce n'avait été celui qui tient la vie en ses mains ;

Mais il ne se serait pas contenté, si le terme eût été éloigné, de leur assurer seulement une demeure selon leurs mérites,

Il aurait de leur eau fait de l'argent liquide ; de leur terre, de l'or en dissolution.

Afin que leur pays natal malgré l'éloignement obtint dans son empire des faveurs insignes,

1. Allusion à la fuite de Mahomet, à Médine, sous la protection des Ançar.

Afin que sur le visage de leurs hommes d'élite, brillassent les fleurs éclatantes de son assistance,
Que les plus nobles d'entre eux fussent exaucés dans leurs souhaits les plus hauts sans restriction ni compression aucune.
Il n'eût pas été satisfait que le soleil ou la pleine lune effaçât chez eux une pièce d'argent ou un dinar d'or,
Ni que leurs chefs ou leurs notables portassent en couronne ou en collier des croissants et des perles.
Il appartenait au maître, son fils, de priser les efforts par eux dépensés dans leur aide et leur assistance ;
De telles actions méritent la plus précieuse récompense et ses pareils ne négligent pas les œuvres des hommes au noble cœur.
C'est lui qui acquitte les dettes et sa loyauté s'y complaît publiquement et en secret,
Si bien que nous visitons en pèlerins une station où ils ont hissé le drapeau de la Fidélité étalé aux yeux de tous.
Et cette station est devenue une seconde maison sacrée, où les fidèles accourent en procession avec quel empressement !
Les hommes de sa nation peuvent supporter sa perte ; leurs larmes suffisent à sceller la pierre de son tombeau,
Puisqu'en cette demeure il a pris à charge tous les efforts méritoires en se rapprochant de Dieu et de la vie éternelle.
La protection divine vous a été prodiguée tant que sur vous a passé la nuit succédant au jour.

Quand l'auteur dit « le maître son fils », il veut parler de son fils Abou Salem ben Aboul Hassan. Ibn El Khatib se transporta ensuite à Aghmat et y visita les champs où moururent des martyrs, et autres lieux de réunion mémorables. Il s'exprime, à ce propos — Dieu lui fasse miséricorde — dans les termes suivants : « En l'année 761 (23 novembre 1359 — 10 novembre 1360), je visitai, en la ville d'Aghmat le tombeau de Motamid ben Abbad [1] au cours d'un voyage que j'avais entrepris dans la province de Marrakech afin de visiter les saints du pays et d'explorer

1. El Motamid ben Abbad, roi de Séville, vaincu par le général du sultan Youssef ben Tachefin, fut emmené en captivité, à Aghmat, en 1091-1092 et y mourut en 1096-1097. Conf. vol. XXXI du présent ouvrage. Trd. G. S. Colin, p. 190.

ses vestiges anciens. Il était placé dans le cimetière d'Aghmat sur un tertre et entouré par un buisson de jujubier; auprès de lui était la tombe de sa favorite, Itimad, esclave de Remik. Le spectacle de ces humbles tombes d'exilés qui avaient exercé le pouvoir souverain m'arracha des larmes et je m'écriai, sur-le-champ:

J'ai visité spontanément votre tombeau à Aghmat, jugeant cette visite de première importance ;
Et pourquoi ne vous visiterais-je pas, ô le plus généreux des rois, ô vous qui brillez, tel un astre dans les ténèbres profondes,
Encore que le sort, par erreur, eût pris ma vie pour la vôtre, il serait excellent d'y consacrer des vers ;
Les pierres de votre tombeau se dressent sur une colline avantageusement et les soldats viennent vers lui de tous côtés.
Vous avez été honoré vivant et après votre mort ; vous êtes le roi des morts et des vivants.
On n'a pas connu votre pareil dans le passé et je suis assuré que le temps présent comme le temps à venir n'en verront pas.

Quand Ibn El Khatib — Dieu lui fasse miséricorde — revint de ce voyage, il s'arrêta à Salé et s'y installa loin de son sultan qu'il abandonna. Nous rapporterons, s'il plaît à Dieu, les raisons de son long séjour au Maroc.

Renseignements complémentaires sur le séjour d'Ibn El Khatib à Salé, Dieu le garde.

Nous avons dit plus haut qu'Ibn El Khatib avait décidé de se retirer du monde pour se consacrer à Dieu le Très-Haut et qu'il avait choisi comme lieu de retraite la ville de Salé parce qu'elle se prêtait mieux à ses projets, en ce temps-là, qu'aucune autre ville. Cela ressort de ce qu'il dit lui-même en divers endroits de ses œuvres comme quand il décrit les contrées de l'Espagne et du Maghreb dans son célèbre discours et où il parle de Salé, en ces termes : « Ville unique par ses mérites, plaine verdoyante,

noble capitale heureusement dessinée, aux belles promenades, qui réunit la vie citadine à la vie bédouine ; abondante en lin et en coton, possédant un collège, un hôpital et une zaouia pareille à un jardin, un fleuve couvert d'embarcations, un sol sûr, même quand la terre tremble, des huiles fameuses, des marchés aux esclaves où se rencontrent jusqu'à des Abyssines ; cité entourée de pâturages et de terres d'une fertilité inépuisable, baignée par une mer qui blesse et qui guérit, traversée par un fleuve qui parfait sa beauté ;

« Rabat lui fait face où El Mançour[1] a créé une source d'avantages, grâce à la citadelle et au passage couvert ; de Rabat, le terrain s'abaisse jusqu'à Chella entourée des plus grands égards, fille des plus nobles desseins, terre aux fiers sommets dressés, mêlée à la poussière des ossements, comme l'attestent de bonnes œuvres dûment transcrites et des dotations bien constituées, où se voient des coupoles, telles des fleurs, qu'ennoblit le nom de Dieu répété nuit et jour, et les restes de beaux monuments parmi les plus célèbres.

« En résumé, cette ville de Salé surpasse toutes les autres, elle leur est supérieure par l'assistance que ses redevances fournissent aux rois généreux ; ses cimetières disposés par étages sont d'un ordre parfait qui les range parmi les merveilles du genre ; les hommes y peuvent trouver la solitude et les chagrins une consolation. »

Comme l'a dit également Ibn El Khatib :

L'excitation de la marche a poussé le voyageur dans un désert ; mais en recherchant un refuge, je ne cherche pas une foule brillante ;
La douleur que je porte au cœur est ineffaçable, mais dès que j'ai respiré l'air de Salé elle s'est apaisée.

Il poursuit ainsi sa description : « Seule suffirait à assurer sa richesse l'alose à chair tendre, le plus noble

1. Abou Youssef Yaqoub El Mançour, l'almohade.

parmi les poissons, aussi abondante dans ses eaux que les gouttes d'une pluie persistante, qui se vend à bas prix et se consomme jusque dans les pâturages éloignés et sous la tente bédouine. »

Ce qu'il dit de Salé, que l'homme peut y vivre dans la retraite, est reconnu par les saints et la généralité des hommes du Maghreb depuis longtemps déjà ; c'est ainsi qu'Aboul Abbas ben Achir — Dieu l'agrée — lorsqu'il vint d'Espagne et visita des villes comme Fès et Meknès, ne trouva d'autre lieu de séjour à sa convenance que Salé, et il l'a exprimé clairement — Dieu l'agrée — dans ces vers :

Tout cœur, sauf le mien, a trouvé une consolation ; comment trouverait-il le calme à Fès quand ceux que j'aime sont à Salé ;
C'est là qu'ils se sont fixés et mon cœur s'est fixé chez eux ; ils ont fait longuement couler mes larmes sur ma poitrine.

Aboul Abbas Eççoumaï — Dieu lui fasse miséricorde — dans son livre consacré aux mérites du cheikh Abou Yaza, Dieu l'agrée, dit, lorsqu'il préconise la visite des saints... « et surtout les tombeaux des plus vertueux quand ils se réunissent en un lieu vénéré comme ceux où ils se réunissaient jadis, à Ribat Chakir, sur le rivage des Doukkala ; à Salé ; dans le djebel El Alam et auprès du cheikh Abou Yaza, dans le mois de Rabia, etc... »

Je rapporterai, au sujet de Salé, ce qui suit : pendant que j'étais à Marrakech — Dieu la garde — je reçus de mon frère en Dieu, le juriste, homme de lettres et érudit, Abou Abdallah Mohammed ben Azzouz, originaire de Rabat et fixé à Marrakech, une lettre ainsi conçue : « Louange à Dieu seul. Monsieur et cher frère dont l'amitié est demeurée pure et sans tache, le juriste et très savant, bardé de science comme un guerrier est bardé de fer, Aboul Abbas Sid Ahmed Naciri à qui j'adresse un salut pareil à l'odeur pénétrante des parfums. Sachez que

je désire vivement jouir de la douceur d'un entretien avec vous ; je souhaiterais en conséquence, Monsieur., que vous veuilliez bien m'honorer de votre visite à laquelle j'attache un grand prix, demain matin, s'il plaît à Dieu. Salut et amitié. Le premier jour de Radjeb 1294 (23 juillet 1877). » Au bas de cette lettre, il ajouta ces vers :

L'océan est négligeable, car aucune mer n'a eu sa rive favorisée comme la mer de science que vous avez établie sur la vertu ;
C'est celle-ci qui déborde de savoir et de piété, c'est celle-là qui déborde d'eau salée.

Je ne sais si ces deux vers sont de lui ou s'il les a seulement rapportés ; en tout cas, ce qu'il dit — Dieu le garde — est la marque de ses bonnes et pûres intentions ; quant à celui à qui ils sont adressés, je le jure par Dieu, il ne justifie ni tant de science ni tant de piété, mais je souhaite que Dieu nous couvre de sa miséricorde.

Je lui répondis par une lettre que je néglige pour abréger et lui adressai des vers dans lesquels je disais :

J'ai adressé à Abou Abdallah des louanges: c'est une perle de beauté, un collier d'or en plaquettes.
J'ai réveillé ma pensée depuis longtemps endormie, j'ai exercé une intelligence qui depuis longtemps errait indocile.
J'ai rappelé un souvenir qui tombait dans l'oubli, et dans mon cœur l'émotion a ravivé des plaies saignantes.
J'ai eu par grâce la faveur de vous louer ; c'est pour moi une gloire qui m'a porté aux étoiles.
Car quel est mon pouvoir, si considérable qu'il devienne, et quelle serait ma valeur si je n'étais loué par vous ?
Vous êtes en vérité le littérateur de notre époque et demain, par ma vie, les portes du savoir s'ouvriront par vos mains.
Agréez les balbutiements de votre frère et celez ses défauts ; pardonnez, car, je pense, vous serez conciliant.
Votre éloge fatiguerait un orateur du plus haut mérite, encore qu'il nagerait dans une mer d'éloquence.
Vous avez reçu de Dieu toutes les vertus, et avez été protégé contre les vicissitudes de notre époque.

Ce temps-ci ne cesse de vous obéir et de servir votre gloire, tandis que les yeux du bonheur ne vous perdent pas de vue.

L'imam très savant et magnanime Aboul Hassan ben Messâoud El Youssi — Dieu l'agrée — est un de ceux qui ont fait l'éloge de la ville de Salé et de ses habitants ; il y a consacré les vers suivants :

Le port de Salé est le refuge des plus fiers et des plus nobles, établis sur toute sa façade[1].

C'est une ville, par votre honneur, dont la vue et les qualités intérieures suffisent pour éloigner les soucis, ravir les yeux et dissiper les chagrins.

De son riche manteau elle couvre la science précieuse, comme l'est une noble et belle femme sous la protection d'un héros.

Elle brille par l'éclat de ses jardins, au milieu des bosquets, telle la perle entourée d'émeraudes des boucles d'oreille de Maria[2],

Une belle figure de femme entourée de bandeaux de cheveux noirs, une étoile au front d'un cheval brun ou l'aurore perçant les ténèbres ;

Les dents d'une Éthiopienne souriante dont l'éclat force l'admiration, la lune parmi les ombres de la nuit, une mèche blanche parmi les cheveux bruns.

Au-dessus de son front un drapeau s'élève et se déploie en avant pareil à un diadème d'argent sur le front d'un monarque ;

À un vieillard dans son linceul et que la mort emporte, dont le crâne est dégarni et le visage voilé à partir du front ;

Ou au cheval rappelant ce château par la tache blanche de ses naseaux. L'air qu'on y respire est excellent, ni insalubre, ni corrompu.

Merveille réelle, car l'amour est toujours dolent et souffrant[3], mais son eau fraîche éteint le feu qui brûle le cœur,

Pareille à une liqueur qu'elle surpasse même par sa limpidité et ses vertus. Ses fils de noblesse, sous serment, assurent la protection, tant,

Par leurs flèches devant l'épreuve que par leurs mérites, derrière leur asile inviolable; leur richesse c'est la clarté de l'atmosphère, leur âme est blanche comme le marbre.

Chacun de leurs blancs visages éloigne les ténèbres ; en cas de danger, c'est un astre brillant, dans le besoin une mer de bienfaits.

1. Allusion aux saints enterrés au bord de la mer.
2. Expression métaphorique.
3. Jeu de mots sur l'homonymie en arabe des expressions air atmosphérique et amour.

Nous y avions des amis pareils à une eau mêlée de parfum, il n'y aura plus de séparation entre nous; si elle nous cause une souffrance,

Elle ne sépare que nos personnes, non pas nos âmes. Tout pacte est un lien, tant que l'amitié s'y attache, il ne se rompt pas.

L'amitié sincère est un chemin dont les côtés portent des signes; elle se nourrit de loyauté, et qui parcourt sa voie marche vers le bien.

L'âme est une terre que creusent les hommes de bien pour en faire jaillir l'eau; la religion est un parterre où se cueillent les récompenses morales.

La science est une fleur dont ne goûte la douceur que l'homme doux; la vérité cachée est un éclair, brillant seulement pour qui est exempt de passion.

Le temps est comme une roue par laquelle ne s'élèvent que les hommes fiers; quiconque goûte un seul jour à ses eaux corrompues fuit le monde.

Revenant à Ibn El Khatib, il nous reste à rapporter à son sujet les renseignements suivants : quand il se fut installé à Salé et qu'il commença d'y goûter le repos il dit :

O habitants de ce pays favorisé des eaux du ciel, le malheur m'a frappé, menez-moi vers le juge de la cause.

Je me suis laissé distraire par le monde; j'ai dormi à l'excès et ma distraction et mon sommeil ont emporté mes jours.

Il s'efforça ensuite d'obtenir une entrevue avec le cheikh Ibn Achir — Dieu l'agrée. Ayant réussi, il en éprouva une grande joie et en fit le centre de ses préoccupations, puisqu'il a dit de lui, exprimant sa pensée intime : « J'ai eu à Salé une entrevue avec un ami de Dieu le Très-Haut, le saint et grand ascète, qui vit par l'âme hors du monde, pour fuir son éclat et s'en détacher, pour se plonger dans la piété et répandre la vérité — que Dieu l'exauce et que ses mérites se manifestent, — c'est-à-dire Aboul Abbas Ibn Achir. Dieu le Très-Haut m'a facilité l'accès auprès de ce saint, bien qu'il soit difficile à aborder à cause de son extérieur, inspirant le respect et la crainte. Il se tenait assis,

seul au milieu des tombes, sous un aspect misérable, gardant les yeux baissés, le plus souvent silencieux et recherchant la solitude loin des hommes dont il avait eu à souffrir et avec qui il avait eu à lutter. Il éprouvait une vive contrariété quand une personne l'abordait, et le visiteur frappant à sa porte lui causait des crispations nerveuses — Dieu le Très-Haut nous favorise par ses mérites. » Tels sont les termes dans lesquels il a fait connaître ce qu'il savait.

Il a dit — Dieu le Très-Haut lui fasse miséricorde — dans son poème de Salé rimant en *aïn* et adressé à cette ville, à l'époque où il s'y fixait loin de sa famille et de ses enfants :

Par un ami de Dieu je commence, vers lui j'accours, il est unique parmi les hommes voués à la piété.

Par l'ami de Dieu, il désigne ici le dit Ibn Achir.

Depuis son retour de Marrakech, Ibn El Khatib se rendait habituellement au ribat de Challa, cimetière des souverains mérinides parmi lesquels le sultan Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde, — où il s'adonnait à la prière et à la récitation du Coran. Il écrivit au sultan Abou Salem pour lui en rendre compte et le prier en même temps d'intervenir en sa faveur auprès des Andalous afin que ses biens pillés au cours des troubles lui fussent restitués; sa lettre était conçue en ces termes :

« O mon maître, tout espoir est mis en vous par votre serviteur pour lui parfaire vos faveurs et bienfaits et préserver son honneur — Dieu le Très-Haut veuille que vous demeuriez l'exemple de la piété et du mérite, des nobles aspirations et de la bonne intercession ; car, celui qui baise la trace de vos pas, s'est retiré sur la terre où repose le maître votre père ; il vous écrit de son tombeau sanctifié, à Challa, met son espoir dans la sainte coupole qui le recouvre, se purifie avec la poussière sacrée de sa tombe et réside aux abords du sépulcre du maître votre

père, depuis qu'il est de retour du voyage béni en une terre sainte où il a visité des lieux de pèlerinage ; il s'est imposé volontairement de ne s'éloigner de ce voisinage noble et vénéré, qu'il n'ait reçu de votre grâce un témoignage en rapport avec son séjour auprès de ce maître bien-aimé de tous les habitants de la terre et auprès de vous-même.

« Il espère en son intercession pour une œuvre dont l'accomplissement vous sera facile, n'exigera ni dépenses ni risques, mais demandera seulement paroles verbales ou écrites et une ferme résolution qui ajouteront à votre gloire et mériteront belles louanges et récompenses.

« Voici donc de quoi il s'agit : votre serviteur, le jour où vous lui avez donné congé, vous a déclaré qu'il ferait de vive voix connaître de votre part, au maître sanctifié, ce qu'il y avait lieu d'attendre de la faveur de Dieu le Très-Haut comme secours, puis, qu'il vous transmettrait sa réponse telle qu'elle se pourra déduire de l'expression muette des circonstances. Le ministre de votre gouvernement dévoué à votre personne et au maître votre père, Monseigneur le prédicateur, c'est-à-dire Ibn Merzouq — Dieu le Très-Haut réalise ses espoirs pour votre bonheur et la prolongation de votre existence — m'a dit : « Vous êtes, ô un tel — Dieu en soit loué — de ceux dont l'aptitude à accomplir ces deux actes[1] ne peut être mise en doute, et déjà vous avez été gratifié d'annonces heureuses, d'accueil favorable et de bienfaits — Dieu le Très-Haut vous accorde les récompenses de ceux qui font le bien. »

« Mon maître a eu précédemment connaissance de ce que votre esclave a rapporté à la tombe de pureté, de votre part, ainsi que l'ont attesté ceux de vos serviteurs qui étaient présents au lieu de la réunion ; aujourd'hui, votre esclave vous apporte la réponse qu'il a reçue, c'est-à-dire

1. C'est-à-dire poser la question de vive voix et déduire par inspiration la réponse qui lui est faite.

que lorsque j'eus achevé de lui parler sous les yeux de la nombreuse assemblée, je me jetai sur ce noble tombeau, invoquant et appelant, et prêtai attentivement l'oreille à ce qui en provenait. Mon cœur reçut alors par inspiration ce qui s'en dégageait comme expression et il me semblait entendre qu'il me disait : « Rapporte ces mots à ton maître : ô mon fils, ô la joie de mes yeux, vous êtes mon préféré, l'honneur de ma maison, vous avez rétabli mon royaume, préservé ma famille, traité généreusement mes serviteurs et poursuivi mon œuvre ; je vous salue et demande à Dieu le Très-Haut qu'il vous soit favorable et accueillant ; cette vie n'est qu'illusions, la vie future est préférable pour ceux qui craignent Dieu et tout homme n'est qu'un mortel fils de mortel. Vous ne bénéficierez que de vos œuvres qui méritent pardon et clémence et aussi des vœux appelant la miséricorde divine sur vous. Vos pareils se souviennent, or, souvenez-vous ; sachez bien et ne reniez rien ; celui-ci, Ibn El Khatib, a visité mon tombeau, m'a recherché avec zèle et a devancé tout le monde dans le désir de me voir ; il m'a récité des vers, m'a glorifié, a versé des larmes pour moi, a fait des vœux et m'a réjoui en se chargeant de vous faire parvenir mes volontés ; il a plongé son visage dans la poussière de mon tombeau et a mis en moi son espoir, alors que les vœux du monde avaient cessé de s'adresser à moi. Si j'étais encore vivant, ô mon fils, il me serait aisé de faire pour lui ce qu'il conviendrait que je fisse, considérant comme peu de faire beaucoup et méprisant ce qui semblerait considérable. Mais ne pouvant le récompenser, je le confie à vos soins, ô mon fils chéri, et le remets en vos mains. Il m'a dit qu'il avait été dépouillé de ses biens, qu'il était chargé de famille, faible de corps ; que l'âge avait assombri son humeur, qu'il souhaitait quitter le monde, vivre dans mon voisinage, se mettre sous ma protection et à mon service, comptant que justice lui serait rendue pour ses services auprès de moi,

;râce à moi et à ceux de mes ancêtres auprès de qui je epose ; qu'il se consacrerait à Dieu le Très-Haut sous ma rotection et la vôtre. Du temps que je vivais, j'avais prouvé le désir de l'employer comme cela est à la conaissance de notre parfait ami, notre éminent prédicateur t très ancien serviteur Abou Abdallah ben Merzouq ; nterrogez-le, il vous répondra ; questionnez-le, il vous 'enseignera.

« Pour moi, aujourd'hui, je désire que cet homme soit non serviteur *post mortem* et jusqu'à ce que nous soyons accueillis dans le sein de la miséricorde de Dieu le Très-Haut et jouissions ensemble de sa clémence qui s'étend à toutes choses. Il a un noble fils, ô mon enfant, qui est à votre porte et qui tiendra son emploi à votre secrétariat ; son séjour étant fixé auprès de vous, ainsi que son rang et ses prérogatives, le vieillard servira le vieillard et le jeune homme servira le jeune homme. C'est ce que je désire et attends de vous, et il faut que cet événement soit rappelé et cité dans le monde et parmi les rois et les hauts personnages. Faites donc ce qui restera pour vous un titre de gloire et demeurera dans la mémoire des hommes.

« Il se tient dans le voisinage de mon tombeau récitant le livre de Dieu le Très-Haut à mon intention, attendant de votre part une faveur à mon intention aussi, afin d'obtenir que ses biens soient sauvegardés et par ce moyen d'échapper à la contrainte qu'il a subie et d'obtenir ce qui est convenable de votre part comme considération, bienfaits et faveurs. Dieu est Dieu, ô Ibrahim, agissez en vue de mon bon renom et du vôtre ; il est tels actes sans paroles plus éloquents que les paroles. »

« Votre serviteur, ô mon maître, est sous votre protection et celle de vos ancêtres, attendant que vous combliez ses vœux ; que vous sachiez avec certitude que, — eussé-je commis des crimes, dérobé des richesses, répandu du

sang ou cherché à éclipser les rois puissants de la Transoxiane, comme ceux des Tatars ou, à l'Orient de cette mer, ceux des Grecs et, au delà du Sahara, ceux des Éthiopiens ; et, eussé-je été jeté par Dieu entre leurs mains sans pacte de garantie, — pas un d'entre eux sachant que je me suis mis sous la garde de ce protecteur et que j'ai établi mon séjour parmi ces nobles tombes n'aurait manqué de me traiter généreusement sans limite, de m'accorder un pardon non altéré de blâme ; cela par sentiment d'amour-propre et de dignité, par respect pour les morts et les vivants et pour des droits que les grands entre eux n'ont garde de négliger. Et moins qu'un autre y manquerait le roi d'Andalousie — Dieu Très-Haut le favorise et l'élève, grâce à votre amitié. — C'est un roi généreux, fils de rois généreux, entouré d'hommes sagaces dont aucun n'ignore votre puissance ni celle de vos ancêtres et particulièrement de mon maître, votre père, au nom de qui je vous implore. Il considérait comme son fils mon maître Aboul Hadjadj et le tenait en particulière estime, il l'avait assisté de sa personne et soutenu avec ses propres richesses ; Dieu le Très-Haut vous a confié son empire et de votre personne vous représentez tous les vôtres.

« Votre serviteur a eu la vue réjouie, au spectacle de cette province de Marrakech, par le nombre de vos partisans et de vos troupes, par la quantité de vos approvisionnements et de vos richesses, Dieu le Très-Haut multiplie pour vous les marques de sa générosité. Il n'est pas douteux pour un esprit clairvoyant que si vous vous relâchiez dans vos projets et abandonniez à son sort l'Andalousie, elle deviendrait la proie de ses ennemis. On y connaît mes entrevues avec des rois généreux devant qui s'abaissent les têtes couronnées, mon attachement au roi pieux, souche de nobles rois, mon maître votre père, et l'asile inviolable de Challa est célèbre. A Dieu ne plaise que les Andalous en méconnaissent le caractère sacré,

ncore qu'ils n'y aient pas eu recours avant ce jour. Ils i'ignorent pas sa vertu merveilleuse à laquelle je fais ppel et la faveur que j'attends de votre part, c'est-à-dire que l'un de vos serviteurs soit chargé d'une généreuse nissive à leur adresse, intercédant pour que me soit restiué ce qui m'a été dérobé, leur faisant connaître que j'ai élu domicile auprès du tombeau de votre père et m'y suis ittaché, attestant ce que cet attachement réclame à titre le nécessité urgente et de grand devoir, de votre part et le la part de vos pareils quels qu'ils soient, et qu'enfin, selon la noble coutume, cette difficulté soit résolue.

« Il est certain que si je sollicitais cette intervention d'un homme au cœur dur, la simple raison lui ferait un devoir le préserver son honneur au nom de ce protecteur et de ce pays et il n'est pas de religion ni de secte où les sentiments de dignité et de respect n'écarteraient tout refus en pareil cas.

« Lorsque ce désir pourra être comblé (et il le sera certainement avec l'aide de Dieu le Très-Haut), votre charité s'exercera pour moi sur cette noble tombe et vous me désignerez pour servir ce maître, rappeler son souvenir, entretenir le pèlerinage à son tombeau, y réciter les louanges du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel — pendant la nuit anniversaire de sa naissance ; et cela étant inusité, témoignera de votre piété filiale. Ainsi ferai-je, jusqu'au jour où j'accomplirai avec votre appui le pèlerinage de la Mecque dont je reviendrai avec les vœux, les félicitations et les souhaits des habitants de l'Orient et de l'Occident. Je me dédommagerai alors de la protection dont je jouissais en Andalousie par celle de ce lieu béni auquel je me serai attaché, et ma progéniture héritera de cette protection.

« J'ai indiqué le prix de certaines choses qui seront vendues en Andalousie grâce à votre intervention, afin d'en obtenir la valeur exacte ; mais si j'avais pensé qu'ils

ourraient pour cela s'abstenir vis-à-vis de vous ou qu'il n pût résulter des embarras ou des difficultés, par Dieu, e le jure, je ne les aurais pas demandés. Cependant ils ont des plus généreux et gens de grand mérite ; mon ttachement à votre père saura de plus vous inspirer à non égard un traitement digne de vous. J'attends une éponse pour savoir l'accueil que j'aurai trouvé auprès de ous, avec l'espoir que votre majesté voudra agréer ma emande et envoyer un émissaire pour mener cette affaire son terme. Dieu — qu'il soit exalté — veuille inspirer à non maître une décision digne de lui ; salut. Écrit à la late du onze Radjeb 761 (28 mai 1360). »

Dans le corps de cette missive, la partie en prose était uivie de cette poésie :

) mon maître, me voici auprès de votre père, manifestez votre piété filiale dans la mesure attendue de vous.

'aites-lui entendre ce qui le réjouira sous la terre. Dieu vous fera entendre de quoi vous réjouir.

Agissez en vue de lui plaire et quand une troupe se lèvera, elle vous conduira à la victoire ou vous guidera.

Satisfaites son cœur, en ma faveur vous obtiendrez satisfaction et vous verrez se réaliser rapidement le succès certain.

C'est lui qui par excellence a manifesté de l'amour filial envers sa mère et son père, suivez son exemple et donnez-le à vos enfants ;

Envoyez votre émissaire dûment averti et mis en garde et ce que vous souhaitez obtenir il vous l'apportera.

Vos entreprises animent tous les pays éloignés et y inspirent la crainte tant aux esclaves qu'aux rois.

Quand vous vous hausserez à un grand et haut dessein, vous cueillerez aux branches du succès ces fruits désirés.

Les hommes de Dieu garantissent votre accueil à mes doléances, dès lors qu'ils vous associent à eux dans leur piété.

Et certes, si leur influence suffit au triomphe de ma cause et si vous la défendez, à vous leurs mérites suffisent.

Et lorsque vous aurez comblé l'espoir que j'ai mis en vous, votre maître comblera votre espoir.

'affirme mes paroles avec force, elles sont une preuve qui ne laisse aucun doute.

non maître, je ne viens pas séparer ma vie de votre personne, car
lle est offerte, ma vie, en rançon de la vôtre.
is j'ai vu, ô bonne fortune, la majesté qui règne à Challa m'accor-
lant beaucoup d'honneur auprès de vous.
s principes ne sauraient la rabaisser et, lorsque vous lui demande-
'ez une rétribution, elle vous l'accordera.
us m'avez fait une promesse et réitéré cette promesse que la géné-
'osité de sentiment se refuse à croire illusoire.
eu a étendu sur vous une protection qui vous garde de tous les
dangers du chemin;
âce à votre présence, la terre et ses habitants sont gardés; Dieu, que
sa puissance soit exaltée, vous conserve.

Il dit aussi sur le même sujet :

ıprès de votre père bien-aimé, le temps ne cesse de consoler à
cause de lui ou de blesser;
ıi posé ma tente dans sa prairie, mes enfants y recueillent l'eau de
pluie et y font paître mon troupeau.
la considération dont il jouit rejaillit sur moi, marquant une solli-
citude qui soulage et dilate le cœur.
)rès l'hospitalité qu'il m'accorde est-il juste que je sois déçu, tandis
que sur toutes les chaires du monde retentit votre nom?
suis sur son domaine, considérez ce qui doit lui être doux de
votre part; votre sagesse en décidera pour le mieux.
ı de telles circonstances, le glaive de l'honneur sort du fourreau;
en de telles circonstances, le zèle surchauffé jette des flammes;
ut-être qui a d'abord accordé des faveurs les renouvellera-t-il;
peut-être celui qui a tracé les limites de l'orthodoxie accordera-t-il
le succès.

Le sultan Abou Salem — Dieu lui fasse miséricorde —
i fit la réponse suivante :
« De la part du serviteur de Dieu qui met son recours
Dieu, Ibrahim, émir des Musulmans et champion de
guerre dans la voie du maître des mondes, fils de notre
ıîtro l'émir des Musulmans et le champion de la guerre
ns la voie du maître des mondes, Aboul Hassan, fils de
tre maître l'émir des Musulmans et champion de la
erre dans la voie du maître des mondes, Abou Saïd, fils

de notre maître l'émir des Musulmans et le champion de la guerre dans la voie du maître des mondes, Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaqq, Dieu l'assiste et lui accorde une aide puissante.

« Au maître jurisconsulte éminent et illustre le plus honoré, le plus estimé, le plus distingué, le plus digne de louange, le chef le plus considéré, l'écrivain éloquent le plus habile et le plus accompli, Abou Abdallah, fils du maître éminent et illustre, du plus honoré et plus estimé, du ministre le plus élevé, du plus grand, du plus accompli, issu de la plus noble lignée, feu le pieux Abou Mohammed Ibn El-Khatib, Dieu fasse durer sa gloire et son illustration.

« A vous le salut avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions; nous adressons ensuite nos louanges à Dieu le Très-Haut et appelons ses grâces et le salut sur notre seigneur et maître Mohammed son envoyé et illustre élu ; qu'il agrée sa famille et ses compagnons, les sommets de l'Islam, les maîtres de la bonne direction et les intercesseurs pour nos vœux dans cette affaire grave, importante, digne de succès et pour le triomphe éclatant de laquelle il est demandé assistance.

« Nous vous écrivons la présente lettre — Dieu le Tout-Puissant inscrive à votre nom la réalisation de vos désirs, le succès de vos actes et paroles — de notre camp fortuné sur les rives de la Molouia, que Dieu rend prospère par sa bienveillance et sa générosité, qu'il en soit loué.

« Vous avez auprès de nous un crédit dont les preuves sont manifestes et, en nous, une assistance garantie par des mesures de sûreté ; cela, en raison des mérites que vous valent votre attachement à la majesté du maître illustre — Dieu le Très-Haut veuille le recouvrir à nouveau de sa miséricorde et lui prodiguer les effets de sa pitié et de sa clémence — grâce à la place que vous avez acquise auprès de nous en vous consacrant à la terre de

pureté où il repose et en vous abritant sous sa protection si manifestement éminente, Dieu veuille pour ces causes que vous obteniez satisfaction et qu'il fasse durer votre élévation.

« Nous avons reçu votre missive dont nous admirons le but et à laquelle nous avons fait un favorable accueil l'ayant goûtée agréablement. Nous avons pris connaissance de son contenu dans tous ses détails et avons été touché par la délicatesse avec laquelle vous invoquez l'intercession la plus considérable qui soit à nos yeux. Aussi, par égard pour cette majesté qui nous est chère, avons-nous aussitôt décidé de satisfaire à vos requêtes et à vos désirs et de remettre une missive intervenant en votre faveur à nos deux serviteurs Aboul Baqa ben Tachekourt et Abou Zakaria ben Ferqadja — Dieu les assiste et leur soit favorable. Hier, ils sont partis pour remplir leur mission avec des instructions pour la mener à bonne fin et des recommandations très fermes pour s'en acquitter. Nous vous en informons afin que vous soyez rassuré sur ce que vous espérez. Nous attendons de la grâce de Dieu que votre situation soit rétablie et qu'il soit porté remède aux maux dont vous souffrez. Dieu, qu'il soit exalté, ne cesse de vous gratifier de ses bienfaits et de ses libéralités ; salut à vous avec la miséricorde de Dieu le Très-Haut et ses bénédictions. Fait le vingt-quatre du mois de Radjeb 761 (10 juin 1360).

Ibn El Khatib lui répondit par la lettre suivante :

« A mon maître, lieutenant de Dieu à bon droit, le plus grand des rois de la terre à juste titre, mine de sagesse et de sollicitude éprouvée ; Dieu le Très-Haut vous maintienne à votre rang parmi ceux qu'il favorise, vous réserve une grosse part des récompenses de ceux qui font le bien ; qu'il vous fasse jouir, en retour de votre piété filiale, de celle de vos enfants ; qu'il fasse à vos ennemis un traitement sans exemple et inflige un châti-

ment douloureux à ceux d'entre eux qui tenteraient de se liguer contre vous.

« Votre serviteur dont vous avez fait votre esclave, que vous avez recueilli dans son exil, dont vous avez protégé la famille, les enfants et la fortune et que vous avez consolé de ses tourments, baise la trace pure de vos nobles pieds qui méritent par une faveur de Dieu le Très-Haut d'atteindre, sur le champ d'une éclatante victoire, au sommet de la puissance, d'y marcher dans une aire de bonheur et de succès.

« Ibn El Khatib vous écrit de Challa dont votre règne heureux a raffermi la vénération qui l'entoure, dont votre vigilance a réveillé le souvenir et réjoui celui qui y repose et qu'ont illuminé vos belles actions.

« Votre serviteur a reçu votre lettre bienfaisante, généreuse, comme il sied à un roi de noble lignée, de haute puissance, de grand caractère et de pouvoir éminent ; qui a accueilli l'exilé en lui assurant sa protection et manifesté sa piété filiale envers un noble père. Si bien que l'espoir revient, que nos espérances renaissent ; le secours attendu se renforce et la douceur pénètre notre cœur. Dieu soit loué qui a fait s'accomplir le bien par vos mains généreuses, qui vous a accordé son aide pour faire respecter les promesses des justes défunts au nom desquels il s'est d'abord recommandé à vous en invoquant leurs cendres et le culte qui leur est rendu, ainsi que la poussière de leurs tombeaux ; en invoquant ensuite le sépulcre de mon maître et de votre maître qui est celui de toutes les créatures, qui vous a mis au monde et vous a réservé son amour, vous a enveloppé dans sa douce tendresse, qui vous a nourri des préceptes de la loi, vous a donné le pouvoir souverain sur la terre et dont les vœux vous guidant vers la voie droite, vous assurent, après une longue vie heureuse, le royaume de l'éternité.

« Parmi les connaissances sacrées que vous possédez se trouvent certainement les anecdotes sur les Arabes. où est rapportée l'assistance donnée à un oiseau dont les petits avaient été foulés aux pieds par une chamelle, sous les yeux d'un chef arabe, et l'émotion soulevée par ce spectacle, émotion dont les suites entrainèrent mort d'hommes et pertes de richesses et, parmi les derniers susceptibles de s'émouvoir ainsi, sont certains de vos serviteurs des Arabes du Tamesna. Que doit attendre, dès lors, de vous-même qui êtes noble, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de noble, celui qui s'est réfugié d'abord avec sa famille et ses enfants sous votre protection, bénéficiant d'une générosité et d'une libéralité dues à votre grand caractère ; puis qui s'est attaché au service du tombeau de la plus noble des créatures à vos yeux, qui est venu, le cœur palpitant, les yeux pleins de larmes et l'esprit frappé d'épouvante, se placer sous son égide éminente, comme s'il vivait et qu'une terreur panique m'eût jeté à ses pieds dans son palais même, près de son lit de repos ? Il ne s'est pas passé un jour où, après mes récitations, je me sois écrié : à moi, ô Yaqoub ! à moi, ô Mérine !

« Je prie Dieu le Très-Haut qu'il veuille ne pas interrompre les bienfaits qui me viennent de votre part, qu'il ne me prive pas de votre protection mais me consacre à votre service tant que je vivrai ; enfin, qu'il agrée les vœux que je fais pour vous.

« Dès que j'ai reçu votre généreuse réponse, je me suis rendu au tombeau sacré auprès duquel je l'ai placée et me suis écrié : « O mon maitre, ô le plus grand des rois, lieutenant de Dieu sur la terre et bénédiction des Beni Merine, célébré et glorifié en Orient et en Occident; votre serviteur réfugié auprès de vous, prosterné devant votre tombe, qui vous prend comme intercesseur auprès de Dieu d'abord, ensuite auprès de votre fils, moi

Ibn El Khatib, j'ai reçu de mon maître, votre fils, ce qu'il sied à un homme de son rang de faire en votre honneur et pour plaire à Dieu en vous vénérant et en faisant connaître votre générosité en tous lieux du monde. Et vous êtes, parmi les vôtres, de ceux qui ne font une bonne œuvre sans la parachever, qui n'accordent une faveur sans la parfaire, qui ne tendent la main sans l'ouvrir largement, pure, généreuse, sans restriction ni retrait, ni réduction.

« Et maintenant me voici confié à votre honneur, couvert de votre protection, jusqu'au jour où mon espoir sera réalisé, mon désir satisfait, où comblé de votre faveur et en sûreté auprès de vous, je sentirai le calme renaître en mon cœur.

« Je dis ensuite aux lettrés : « Voici des jours que vous et moi nous communions dans la récitation du livre de Dieu le Très-Haut, animés de la même foi, vivant dans une fraternelle union en ce lieu de retraite sacré, partageant la même existence; je vous demande de soutenir mes invocations avec toute la sincérité de votre cœur. Je me mis alors à prononcer des appels et à formuler des prières que Dieu le Très-Haut, je l'espère, voudra bien agréer et ne laissera pas perdre. Le serviteur que je suis s'adressa à son maître, lui témoignant de la reconnaissance pour ses bienfaits, heureux d'avoir été accueilli par lui. Il ne fera rien d'autre que s'attacher à lui et le supplier jusqu'à ce qu'il atteigne son but et obtienne satisfaction, employant tout son temps à un service qu'il offrira, à des vœux qu'il répétera, et c'est de Dieu que vient tout secours. »

Quand les maîtres de l'Andalousie reçurent la lettre du sultan Abou Salem, ils firent grand honneur à son intervention et bon accueil à son intercession. Ils restituèrent à Ibn El Khatib, de ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il fut possible de lui restituer. Il demeura à Salé et y habitait

depuis un peu plus de deux années, lorsque son roi El Ghani Billah le manda en Espagne où lui-même était revenu et gouvernait son royaume. Il fit une réponse de politesse n'exprimant pas son véritable sentiment, une réponse faite à contre-cœur et non de bon gré. Nous en raconterons la suite en parlant de lui, s'il plait à, Dieu et en donnant le récit d'anecdotes relatives à son séjour à Salé ; ces anecdotes sont nombreuses et ce que nous en avons rapporté est suffisant.

El Hassan ben Omar el Foudoudi viole sa parole et se porte sur le Tadla ; le récit de sa mort après ces événements.

Nous avons précédemment exposé que le sultan Abou Salem étant devenu le maître de Fès et du Maghreb, avait nommé El Hassan ben Omar au gouvernement de Marrakech et l'y avait dépêché pour se débarrasser de sa présence et parce qu'il avait des doutes sur sa fidélité au gouvernement. Il s'y établit et y acquit une autorité dont les membres du Conseil le jugeaient indigne ; aussi s'appliquèrent-ils à le desservir auprès du sultan. Le souverain le désapprouva, et dès lors des nuages s'élevèrent entre eux si bien qu'El Hassan ben Omar en conçut des craintes pour sa vie et quitta Marrakech en Çafar 761 (23 décembre 1359 — 20 janvier 1360). Il se rendit au Tadla, abandonnant la cause du sultan et faisant acte de rebelle. Il y rencontra les Beni Djaber de la famille arabe des Djochem qui le prirent sous leur protection et lui constituèrent un parti. Le sultan Abou Salem envoya contre lui son vizir El Hassan ben Youssef El Ourtadjeni qui s'établit au Tadla, tandis qu'El Hassan ben Omar se hâtait vers la montagne où il se retrancha avec le chef des Beni Djaber El Hassan ben Ali El Ourdighi. Les troupes les entourèrent

et les bloquèrent étroitement, pendant que le vizir entrait en pourparlers avec des Berbères Cenaga de la montagne pour obtenir qu'ils attaquent les deux rebelles. Il fit parvenir des subsides à ces Berbères qui dispersèrent les partisans d'El Hassan ben Omar, s'emparèrent de sa personne et l'amenèrent avec sa suite à El Hassan ben Youssef. Celui-ci le mit aux fers et regagna la capitale. Il y fit son entrée en grand apparat, le sultan ayant fait prendre les armes aux troupes et se tenant de sa personne à Bordj Eddeheb, endroit de la ville où il avait l'habitude de recevoir. El Hassan ben Omar monté sur un chameau fut promené au milieu de la foule et quand il arriva en face du lieu où se trouvait le sultan, il fit du haut de son chameau le simulacre de baiser la terre. Le sultan remonta ensuite à cheval pour regagner son palais et la foule se dispersa. L'aventure d'El Hassan ben Omar et de ses compagnons se répandit dans le public à titre d'exemple pour ceux qui réfléchissent. Dès qu'il fut rentré au palais, le sultan assis sur son trône convoqua sa cour et fit comparaître Ibn Omar à qui il adressa des reproches et énuméra toutes ses fautes ; ce dernier ne sut que forger des excuses et se cantonner dans des dénégations. Ibn Khaldoun dit : « J'étais ce jour-là parmi les familiers qui assistaient à la réunion, ce fut une scène qui arrachait des larmes de compassion et de douleur. »

Sur les ordres du sultan il fut ensuite traîné la face contre terre, on lui arracha la barbe, on le battit de verges et on le renvoya à sa prison. Quelques jours après il fut emmené hors la ville et tué sur place à coups de lance ; son cadavre fut exposé sur la porte dit Bab El Mahrouq — Dieu lui fasse miséricorde.

Le sultan Abou Salem attaque Tlemcen et s'en rend maître.

Lorsque le sultan Abou Salem eut réuni en ses mains l'empire du Maghreb et effacé de son territoire toutes traces de rébellion, il conçut le projet de s'emparer de Tlemcen, comme l'avaient fait son père et son frère, et avec d'autant plus de force qu'Abdallah ben Moslem Zerdali, gouverneur de la province de Deraa pour les Mérinides, s'y était réfugié après sa fuite. Il prépara cette expédition et établit son camp sous les murs de Fès Djedid au milieu de l'année 761 (avril-mai 1360). Dès que les contingents recrutés furent réunis auprès de lui et que ses troupes furent au complet, il partit pour Tlemcen. A l'annonce de son départ, le sultan Abou Hammou ben Youssef le Zianite[1] et son vizir Abdallah ben Moslem Zerdali appelèrent à eux les Arabes des Beni Amer ben Zoghba et des Beni Maqil, qui tous répondirent à cet appel, sauf un petit groupe des Ahlaf. Abou Hammou quitta ensuite Tlemcen avec ses partisans et se dirigea vers le Sahara entouré d'Arabes et de leurs familles.

Pendant qu'Abou Salem entrait dans Tlemcen et s'y établissait, Abou Hammou profita de son éloignement du Maghreb pour y pénétrer avec ses partisans arabes et occuper Aguersif, Outat et les terres de la Molouia dont ils détruisirent les cultures, où ils anéantirent toute trace de prospérité et de vie sociale. Le sultan Abou Salem fut vivement ému sur le sort du Maghreb quand il apprit leurs déprédations. Il y avait, au nombre des Beni Zian qui faisaient partie de son entourage, Mohammed ben

1. La dynastie des rois de Tlemcen s'appelle zianite, du nom de la famille qui l'a fondée, et abdelouadite, du nom générique de la tribu à laquelle elle appartenait.

Othman, fils du sultan Abou Tachefin et surnommé Abou Zian; il lui donna le gouvernement de Tlemcen, le pourvut en matériel et lui constitua une armée avec des contingents Maghraoua et Beni Toudjin. Après leur avoir fait des présents, il s'en retourna à Fès. Abou Hammou et les Arabes s'enfuirent à son approche et allèrent occuper sa place à Tlemcen. Ils en chassèrent Abou Zian et Abou Hammou s'y établit, tandis qu'Abou Zian prenant le chemin du Maghreb rejoignait le sultan Abou Salem dont il fut bien accueilli. Ce dernier fit la paix avec Abou Hammou et les choses restèrent en l'état.

Ibn El Khatib, à l'époque où il apprenait la prise de Tlemcen par Abou Salem, lui avait adressé à cette occasion un long poème de félicitations dont voici le premier vers :

Vos bienfaits contraignent ma voix à vous louer et la conquête de Tlemcen m'a passionnément ému.

Dans le cours de ce poème, il fait allusion aux lois qui régissent les mouvements des astres pour lesquelles il connaissait l'inclination du sultan et dit :

Par Dieu quel roi heureux ! quelle belle disposition des astres qui veut Jupiter au-dessus de Saturne,
Et qui établit avec précision leurs stations, conformément au célèbre système grec.
La face de son astre ne craint pas plus une flèche de l'Arc que le Soleil en la traversant n'a à se plaindre de la Balance.
Il est sans chevelure, mais aucun horoscope ne s'oppose à sa marche et les étoiles de la Balance ne font pas obstacle à sa clarté.
Il a obtenu le choix de Dieu qui est le meilleur, or, les Gémeaux n'ont pas besoin d'arcs.
Cette situation n'a pas été établie par des calculs précis, elle n'a pas été le résultat d'horoscopes intéressant les pays.

Une ambassade soudanaise est envoyée du Malli au sultan Abou Salem ; parmi les présents qu'elle apportait figurait une girafe, animal qui produisit une vive sensation.

Nous avons parlé ci-devant des relations entretenues par le sultan Aboul Hassan avec le sultan Mensa-Moussa, puis avec le frère ou le fils de ce dernier, Mensa-Soleïman, au cours desquelles ils échangeaient des cadeaux. Le sultan Mensa-Soleïman avait réuni des présents par lesquels ils se proposait de répondre à une pareille munificence du sultan Aboul Hassan, lorsque ce prince mourut et peu après Mensa-Soleïman décédait à son tour. Mais les habitants du Malli s'étant divisés en partis opposés, la guerre civile éclata entre eux pour la conquête du pouvoir et dura jusqu'au jour où, grâce à Dieu, l'accord se rétablit en faveur du sultan Mensa-Zata. Quand il eut pris en mains les rênes du gouvernement, le nouveau sultan s'occupa des affaires de l'État et eut connaissance des présents réunis par le sultan Mansa-Soleïman et destinés au sultan du Maghreb. Il donna des ordres pour que la remise de ces présents soit accomplie et y ajouta une girafe, cet animal aux formes curieuses, aux proportions considérables et qui présente des caractères variés de ressemblance avec différents autres animaux. Les conducteurs de cette girafe quittèrent leur pays et arrivèrent dans la ville impériale de Fès en Çafar de l'année 762 (11 décembre 1360 — 8 janvier 1361). Ibn Khaldoun dit à ce sujet : « Le jour de leur arrivée vit tout le peuple réuni ; le sultan, à leur intention, se transporta à Bordj Eddeheb, lieu où il avait l'habitude de passer ses troupes en revue. Les habitants avaient été invités à se porter dans la plaine et ils étaient descendus en hâte de toutes les hauteurs, couvrant la campagne et se pressant en foule autour de la girafe, dont la vue les frappa d'étonnement. Les mem-

bres de cette ambassade furent reçus en audience par le sultan et s'acquittèrent auprès de lui de leur mission, apportant des assurances d'amitié et de loyauté ainsi que des excuses touchant le retard subi par la remise de leurs présents. Ils expliquèrent que ce retard était dû aux divisions de la population du Malli en partis opposés et à leurs luttes pour la conquête du pouvoir ; puis ils firent l'éloge de leur sultan et de la situation à laquelle il était parvenu. Tandis que l'interprète traduisait leurs paroles, ils l'approuvaient en tirant sur la corde de leurs arcs selon leur habitude bien connue. Ils saluèrent le sultan en répandant de la terre sur leur tête selon la coutume en usage auprès des rois étrangers. Les poètes récitèrent des vers contenant louanges et compliments, ainsi qu'une relation des faits du jour. Le sultan regagna ensuite son palais et la foule se dispersa emportant le souvenir d'une journée mémorable.

« Les membres de cette ambassade furent entretenus par le sultan Abou Salem jusqu'à sa mort qui précéda leur départ; ils virent celui qui lui succédait au pouvoir et partirent pour Marrakech. Ils se rendirent ensuite chez les Doui Hassan, Arabes du Sous-Extrême de la famille des Beni Maqil qui s'étendent de là jusqu'à leur pays, puis ils gagnèrent la résidence de leur sultan. Toutes choses sont en la main de Dieu. »

Parmi les poèmes consacrés à cette journée, il y a celui d'Ibn Khaldoun, qui débute par ces vers :

La main des ardents désirs projetée vers moi a allumé dans mon cœur le feu de l'amour.

Dans le cours de ce poème, il décrit ainsi la girafe :

Ses flancs sont parsemés de taches, ornés de dessins bigarrés, tel un manteau rayé;
Issue de parents sauvages, elle ne s'accommode pas, dans la campagne déserte, de la société du singe;

Elle s'élève grâce à son long cou, si haut qu'elle domine sans peine de hauts édifices.

Leurs sommets s'élèvent avec son col tandis que souvent ils restent inférieurs aux bas-fonds.

Elle est venue vers nous avec empressement, elle est arrivée marchant nuit et jour d'un pas lourd et accéléré,

Excitée par le chant à cause de sa conduite difficile, passant la nuit soumise à la corde et au fouet.

D'heureux augures nous assurent pour vous d'une longue vie et d'une existence prospère ;

Elle est venue avec une ambassade de noirs qui n'attendent pas d'un autre que vous un accueil généreux ;

Ils sont arrivés en votre présence en habits râpés par le voyage à travers plaines et plateaux,

Tel un fantôme, hôte passager en de nombreux gîtes, ou un glaive que l'on tire de sa gaine,

Reconnaissant par leurs éloges, des faveurs déjà obtenues sans restriction aucune ni dénégation,

Recevant de votre part les témoignages d'une considération plus honorable que celle des Turcs et des Indiens,

O vous en qui on a recours, vous dépassez en gloire celle atteinte par El Mançour et El Mahdi [1] ;

Dieu vous accorde au nom de ses créatures la meilleure des récompenses, soyez loué pour votre œuvre

Et vivez pour ce monde et ses habitants dans la puissance toujours et dans la prospérité.

Le docte et distingué Abou Abdallah ben Zemrague El Andalossi est l'auteur d'un poème qui débute par ces vers :

Si ce n'était l'éclair brillant du souvenir mes larmes ne s'échapperaient ni ne tomberaient en pluie ;

Mais, dès qu'un motif fait palpiter mon cœur, le feu de l'amour y allume une flamme.

Dans la suite de ce poème, il parle du même objet en ces termes :

Animal étrange, il a traversé pour venir à vous, avec lenteur, un désert

1. Khalifes abbassides.

périlleux qui occasionne au voyageur de mortels soucis propres à lui faire oublier le gîte qu'il veut atteindre; car une caravane y est comme morte pour le reste du monde;
Chaque cavalier se laisse conduire dans l'obscurité comme si ses yeux étaient deux braises ardentes.
Ils chantent pour le conduire les louanges de Dieu en qui ils ont recours pour franchir les distances;
Le vent brûlant qui incommode leurs chameaux en route emporte sur ses ailes leurs louanges parfumées à votre adresse;
Ils en ont rempli les solitudes du désert; et l'écho en est sorti comme l'astre des nuits apparaît, le mois terminé.
Sous vos heureux auspices il a échappé aux périls communs à ses pareils et votre bonne fortune est une protection suffisante;
Il est venu à vous, ô grand roi, merveilleux, attirant tous les regards, réjouissant tous les yeux,
Avec ses flancs ornés de dessins, parure précieuse, gratifiée par le sort de somptueuses broderies,
Sa robe ravit les yeux comme si elle leur offrait un parterre de magnifiques anémones,
Les unes blanches, les autres d'un jaune pur, l'argent remplissant les intervalles des rayures d'or,
Rappelant un parterre de narcisses sur une colline où se glisseraient des serpents au corps bigarré.
Juché sur des membres pareils à des troncs de palmier que domine une montagne au fier sommet et portant une lumière,
Son cou s'élève tel un tronc de palmier incliné qui se ploie avec aisance, douceur et souplesse
Et domine les flancs des murailles comme s'il y dressait un minaret.
Sa poitrine fière, son cou qui s'allonge, inspirent à la fois l'étonnement et le respect;
La foule des curieux est accourue pour le voir; tous émerveillés par cette surprenante créature de Dieu,
Chacun disant à son compagnon: « Venez voir comment on conduit les montagnes avec des lanières. »
Il a fait halte à votre porte et depuis longtemps déjà c'est à votre porte que l'étranger dépose son bâton de voyage;
Les rois de la terre savent que vous êtes leur illustration et tous rivalisent pour obtenir votre agrément;
Ils cherchent à l'emporter et malgré la distance regardent votre voisinage comme la protection la plus précieuse.
Élevez le drapeau invincible de la gloire et déployez vos nombreux soldats en armes;

Soyez réjoui par des fêtes couronnant la victoire, par le succès de ce que vous avez souhaité comme aide et assistance ;
A vous, venant du jardin de mes pensées, une offrande faite d'éloges parfumés par le contact des fleurs,
A l'époque de leur épanouissement et de l'éclat de leurs teintes captivant et la vue et l'âme,
Attirant celui qui se penche vers elle, comme si je l'avais abreuvé d'une coupe de vin.

L'assassinat du sultan Abou Salem — Dieu lui fasse miséricorde — et ses causes.

Le prédicateur Abou Abdallah ben Merzouq était parvenu à capter l'affection du sultan Abou Salem — Dieu lui fasse miséricorde — si bien que ce prince lui abandonnait les rênes de l'État. Mais les familiers du sultan et les personnages de sa suite désapprouvèrent leur maître et prirent le gouvernement en haine à cause du favori. Les détenteurs de l'autorité, d'autre part, jaloux de la préférence dont ce dernier était l'objet, attendaient une occasion favorable qui leur permettrait d'attaquer le gouvernement. Telle était la situation lorsqu'à la fin de l'année 762 (septembre 1361) le sultan Abou Salem quitta le palais impérial de Fès la Neuve pour résider à la Casba de Fès l'Ancienne où il traça le plan d'un grand palais à son usage. Omar ben Abdallah ben Ali ben Saïd El Foudoudi, l'un des hauts personnages et ministres de l'État, était demeuré maître du palais impérial, le sultan Abou Salem lui en ayant confié la garde. Il conçut le projet de renverser le gouvernement avec d'autant plus d'aisance qu'il connaissait le ressentiment suscité dans les cœurs contre le sultan par la prééminence accordée à Ibn Merzouq. Il gagna à ses projets le commandant de la milice chrétienne, Garcia, fils d'Antoul, et ils se promirent de les mettre à exécution dans la nuit du lundi au mardi dix-sept

de Doul Qaada de la dite année 762 (18 septembre 1361). Ils se rendirent auprès de Tachefin El Mouasouis ben Aboul Hassan, le revêtirent d'une robe d'honneur et des insignes de la royauté, puis lui ayant fait avancer une monture, ils le conduisirent à la salle du conseil du sultan où ils l'intronisèrent. Ils contraignirent Mohammed ben Zerqa, le commandant de la garde et des archers, à le reconnaître et publièrent sa proclamation en faisant battre les tambours. Les conjurés s'emparèrent ensuite du Trésor public et firent des largesses sans mesure, pendant que les soldats répandus dans les rues de Fès la Neuve s'emparaient de tout ce qu'ils pouvaient atteindre de ces dons, puis saccageaient les dépôts extérieurs d'armes et de munitions et les incendiaient pour effacer la preuve de leurs pillages.

Le lendemain matin le sultan Abou Salem était dans sa casba de Fès l'ancienne ; il y était venu poussé par la crainte que lui inspirait un horoscope de l'un de ses astrologues et le malheur annoncé se trouvait expliqué par les faits. Dès qu'il connut la situation, il monta à cheval suivi de tous ses partisans présents autour de lui et se rendit à Fès la Neuve. Il en fit le tour, cherchant à y pénétrer, mais, n'y pouvant parvenir, alla installer son camp à Koudiat El Araïs pour en entreprendre le siège et fit publier un appel invitant les gens à se grouper autour de lui. Quand vint midi, il gagna sa tente pour y passer l'heure de la méridienne ; les groupes qui occupaient son camp l'abandonnèrent alors l'un après l'autre, sous ses yeux, pour se rendre à Fès la Neuve, y compris les hommes attachés à son service particulier et les membres de son conseil. Ne songeant plus alors qu'à sa sûreté personnelle, il partit à cheval avec un petit groupe de cavaliers, parmi lesquels étaient ses deux vizirs Soleïman ben Daoud et Messäoud ben Abderrahman ben Massaï, ainsi que le chef des esclaves et de ses gardes, Soleïman ben Ouençar. Il

autorisa Ibn Merzouq à regagner sa maison et s'éloigna avec ses compagnons qui, dès la nuit venue, l'abandonnèrent à leur tour, en sorte qu'il demeura absolument seul.

Les deux vizirs s'étaient rendus au palais impérial où ils furent arrêtés par l'organisateur de la sédition, Omar ben Abdallah El Foudoudi, et son complice Garcia, fils d'Antoul le Chrétien, qui les emprisonnèrent séparément. Omar ben Abdallah lança ensuite sur les traces du sultan Abou Salem des hommes qui le trouvèrent le lendemain endormi dans un village des bords de l'Oued Ouergha, ayant pris un déguisement pour passer inaperçu et cacher sa personnalité. Ils l'arrêtèrent et l'emmenèrent monté sur un mulet, après avoir fait prévenir en toute hâte Omar ben Abdallah. Celui-ci fit partir aussitôt à sa rencontre Choaïb ben Mimoun ben Ouerdar et Fethallah ben Amer ben Fethallah Sedrati, avec ordre de le mettre à mort et de lui trancher la tête. Ils le rencontrèrent à Khendeq El Qaçab, en avant de Koudiat El Araïs, et ordonnèrent à des soldats chrétiens de l'égorger, ce qui fut fait. Sa tête emportée dans une musette fut remise entre les mains du vizir rebelle et des chefs qui l'entouraient. Cela eut lieu le jeudi vingt et un Doul Qaada 762 (22 septembre 1361). Il fut inhumé à El Qalla, à l'extérieur de Bab El Guissa et au sommet de djebel El Ardh connu sous le nom de Djebel Zafran.

Ibn El Khatib dit dans son ouvrage intitulé *El Ihata* : « Le sultan Abou Salem — Dieu lui fasse miséricorde — était le dernier rejeton de la famille, le dernier homme de la nation, remarquable par la douceur du caractère, le sentiment de la dignité, l'éloignement pour le mal et l'attachement à la paix. Je récitai, ajoute-t-il, sur la tombe qui cachait son corps, un poème énumérant quelques-uns de ses mérites :

Les humains ici-bas n'ont que l'éclat du mirage ; ils sont destinés à la mort et leurs travaux à la ruine. »

Les principaux personnages parmi ses vizirs furent : Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Merzouq El Adjissi, prédicateur célèbre cité précédemment ; parmi les cadis de ses troupes, Aboul Qassem Mohammed ben Yahya El Andalossi El Bordji ; parmi ses secrétaires, le maître Abou Zeïd Abderrahman ben Khaldoun l'historien, Aboul Qassem Abdallah ben Youssef ben Redhouan Nedjari de Malaga, auteur de l'ouvrage intitulé *Essiassa* et autres. Cet excellent auteur a composé avec l'autorisation du sultan Abou Salem — Dieu lui fasse miséricorde — pour être inscrits sur les côtés du dôme de Riadh El Ghozlan sis dans sa capitale, les vers suivants :

C'est ici le lieu recherché où règne la paix ; quiconque y parvient goûte avec joie la sécurité.

Demeure hospitalière, on y trouve le bien désirable, ses beautés sont appréciées des garçons et des jeunes femmes.

De son jardin s'élève une admirable construction dont les ornements brillent de l'éclat des perles.

Ses fleurs de tous côtés dégagent un parfum, qui en se répandant rivalise avec l'ambre.

Séjour enchanteur, Dieu lui dispense ce que retiennent les nuages, et les fleurs sont sa parure.

Regardez ce parterre, vous y verrez toutes merveilles agréables à la vue comme beauté.

Le zéphyr y souffle, avide de la pluie tombant en gouttes de lumière éparpillées,

Et le soleil, touché par ses ombres délicieuses, projette sur leur voûte des dinars d'or.

Et les grands arbres frissonnant de plaisir, s'agitent tandis que les oiseaux font entendre leurs chants ;

Comme si ces oiseaux proclamaient de leurs voix diverses les mérites du maître de ces lieux ; et le mérite doit être loué.

Un cours d'eau les traverse que l'on croirait un glaive, mais on le sait pacifique.

Il se rattache au vert Paradis par sa teinte bleu de mer et glisse rapidement comme frappé de stupeur.

C'est là l'œuvre de notre maître ; elle réunit ce qui donne la joie et commande le bonheur.

Cette noble coupole, aucun œil n'a contemplé ses formes puissantes sans en être frappé,
Aucun esprit réfléchi n'aurait pu la concevoir sans se représenter une image de beauté parfaite ;
Ni chercher à décrire tout ce qu'elle réunit de perfections, sans y renoncer, impuissant.
Elle a des défenses qui inspirent la crainte ; ô Dieu, que ne réunissent-elles pas ses défenses !
Elle est pareille à l'horizon où se voient les étoiles de la Couronne, leur marche se poursuivant en heureux augure,
Tandis que s'élève le nuage chargé de pluie qui déverse sur la vallée une eau favorable.
Elle se répand dans le pays et coule comme une eau de rose et l'imprègne de parfum.
Elle adoucit la brise qui transporte les arômes de musc et de camphre dont elle est chargée.
Elle fait apparaître l'aurore comme une tache blanche par les rayons trompeurs de son éclat.
Puis le soleil s'élève avec la majesté d'un roi faisant sourire la nature de la joie qu'il porte.

Il poursuivit ensuite et mena à bonne fin le panégyrique du sultan, Dieu le Très-Haut les couvre tous de sa miséricorde, de sa grâce et de sa bonté.

Règne du sultan Abou Omar Tachefin el Mouasouis ben Aboul Hassan le Mérinide.

Ce sultan était tenu à l'écart par son vizir Omar ben Abdallah El Foudoudi qui ne lui laissait aucune initiative. Fils d'une esclave affranchie nommée Meïmouna, il était de taille élevée et de formes puissantes, avait les épaules larges et les yeux grands et noirs. Cavalier vaillant, il était doué d'une grande force physique, mais avait les facultés mentales diminuées.

Omar ben Abdallah, en révolte contre le sultan Abou Salem, s'était employé activement à sa perte et, après la

mort de ce prince que nous avons rapportée, il accapara les rênes du gouvernement et porta au pouvoir cet insensé avec lequel il trompait le peuple. Ce prince fut élu dans la soirée du lundi au mardi dix-neuf Qaada 762 (20 septembre 1361) comme il est dit plus haut. Tachefin avait été atteint dans ses facultés mentales par la captivité qu'il endura après la bataille de Tarifa sous le règne de son père le sultan Aboul Hassan. Il fut plus tard racheté, mais son esprit resta dérangé depuis lors.

Garcia, fils d'Antoul, général de la milice chrétienne, est surpris et mis à mort avec ses soldats ; la cause de ces événements.

Omar ben Abdallah, après avoir arrêté les deux vizirs Messâoud ben Abderrahman ben Massaï et Soleïman ben Daoud, les avait fait emprisonner séparément. Par la suite, il avait pris auprès de lui Ibn Massaï par égard pour cet homme qui était son beau-père et remis Soleïman ben Daoud à Garcia. Or, Soleïman ben Ouençar qui s'était enfui avec le sultan Abou Salem, comme il a été rapporté, et qui avec les autres hommes de sa suite, l'avait abandonné, se réfugia auprès de Garcia dont il reçut un accueil généreux. Il se réunissait avec lui pour boire du vin et une nuit il lui proposa de renverser Omar ben Abdallah, de le mettre aux fers et de le remplacer par Soleïman ben Daoud, prisonnier dans sa maison, en considération de son âge et de son expérience des affaires.

Ce complot étant parvenu à la connaissance d'Omar ben Abdallah jeta le trouble dans son esprit. N'ayant pas de parents du côté paternel, il accourut auprès du commandant de la troupe royale des archers andalous qui était alors Ibrahim El Betroudji. Celui-ci s'engagea à lui donner son concours et lui jura fidélité jusqu'à la mort. Mais

il pensa que cela était insuffisant et alla faire une autre démarche auprès de Yahya ben Abderrahman, cheikh et conseiller des Beni Merine, à qui il exposa la gravité de la situation et dont il obtint satisfaction, c'est-à-dire son assistance contre Ibn Antoul et ses alliés.

D'autre part, l'entente était complète entre Ibn Antoul et Soleïman ben Ouençar contre Omar ben Abdallah. Ils se rendirent le matin au palais, Ibn Antoul ayant avec lui une troupe de chrétiens pour lui prêter main-forte. Les Beni Merine arrivèrent dans la salle du conseil royal selon l'habitude; Ibn Antoul était présent, ainsi qu'El Betroudji, Yahya ben Abderrahman et autres notables personnages.

Omar ben Abdallah proposa à Ibn Antoul de transférer Soleïman ben Daoud de sa maison à la prison, mais il refusa et lui résista avec insolence, au point de lui proposer d'en faire autant pour son ami Ibn Massaï. Sur ce, Omar ordonna de l'arrêter, mais il rit au nez des hommes qui voulaient l'appréhender et tira son sabre pour se défendre. Les Beni Merine se jetèrent sur lui et le tuèrent sur-le-champ, puis ils assaillirent les soldats chrétiens qui avaient pénétré dans la maison avec leur commandant. Quelques-uns d'entre eux s'enfuirent et se réfugièrent à leur camp appelé El Mellah, voisin de Fès El Djedid. La populace répandit dans la ville le bruit qu'Ibn Antoul avait trahi le vizir, massacra tous les Chrétiens rencontrés dans les rues et se porta sur le Mellah à l'attaque de ceux qui s'y trouvaient.

Les Beni Merine se précipitèrent au secours de leur milice pour la protéger contre les attentats des fauteurs de troubles. Les Chrétiens perdirent dans cette journée la majeure partie de leurs richesses, meubles et effets, et tuèrent de leur côté un grand nombre de malfaiteurs musulmans qui buvaient de l'alcool à El Mellah [1].

1. Mellah est le nom que porte aujourd'hui le quartier israélite des villes marocaines. Voir note p. 464.

L'émeute fut apaisée et Omar ben Abdallah demeura le maître du palais du gouvernement. Il avait gardé Soleïman ben Ouençar enchaîné et à la nuit l'avait fait mettre à mort dans sa prison. Quant à Soleïman ben Daoud, il le fit transférer dans une des maisons dépendant du palais où il l'emprisonna et se chargea de sa surveillance. Il proposa ensuite à Amer ben Mohammed El Hintati de faire cause commune avec lui et de partager entre eux l'empire du Maghreb. A cette intention, il lui dépêcha Aboul Fadhl, fils du sultan Abou Salem, pour l'avoir en réserve afin de s'en servir un jour. Mais par la suite ses rapports avec les cheikhs Beni Merine s'étant altérés, ceux-ci se groupèrent autour de leur chef Yahya ben Abderrahman, installèrent un camp à Bab El Fetouh et appelèrent à eux Abdelhalim ben Abou Ali, fils du sultan Abou Saïd qui était à Tlemcen, ainsi que nous le rapporterons.

Abdelhalim ben Abou Ali ben Abousaïd se manifeste et entreprend le siège de Fès Djedid qu'il abandonne ensuite.

Dans les renseignements que nous avons rapportés sur le sultan Aboul Hassan, nous avons dit que son frère Abou Ali, seigneur de Sidjilmassa, s'était révolté contre lui ; qu'il avait pu, grâce à Dieu, s'emparer de sa personne et le mettre à mort, puis qu'il avait pris ses enfants sous sa tutelle, ne faisant aucune différence entre eux et ses propres enfants.

Quand Abou Inan était devenu maître du pouvoir, il avait envoyé un groupe de ses frères et proches parents en Espagne sous la surveillance d'Ibn El Ahmer et parmi eux étaient ces mêmes enfants d'Abou Ali. Rendus à la liberté après un certain temps, ils s'étaient réfugiés auprès du sultan de Tlemcen Abou Hammou ben Youssef

et s'y trouvaient encore. C'est alors que les rapports entre Omar ben Abdallah et les cheikhs des Beni Merine ayant pris une mauvaise tournure, ceux-ci envoyèrent un groupe des leurs chercher le dit Abdelhalim. Abou Hammou l'autorisa à partir et le pourvut d'une certaine quantité de matériel. Abdelhalim réunit autour de lui ceux qui désiraient entrer dans son parti et prit la route de Fès. Il rencontra sur les bords de l'Oued Sebou un groupe de Beni Merine avec lesquels il vint camper près de Fès Djedid le samedi sept Moharrem 763 (7 novembre 1361). Ils s'établirent à Koudiat El Araïs et assiégèrent le palais royal pendant sept jours, tandis que des contingents et des renforts venaient les uns après les autres se joindre à eux. Le samedi suivant, Omar ben Abdallah fit une sortie avec l'avant-garde du sultan Tachefin accompagné de ses soldats musulmans et chrétiens tant archers que lanciers, laissant le sultan sous la protection de ceux qui l'escortaient à l'arrière-garde. Son armée étant en ordre de combat, il attaqua l'ennemi qui se porta contre lui, mais alors il simula la fuite pour l'attirer à portée des archers postés sur les murs. Les flèches ayant ravagé les rangs ennemis, il les chargea, jetant parmi eux le découragement et la défaite. Le sultan Tachefin s'avança alors avec l'arrière-garde, achevant la déroute des Beni Merine qui regagnèrent leur pays. Yahya ben Abderrahman s'enfuit à Marrakech avec Mobarek ben Ibrahim, cheikh des Khlot; quant à Abdelhalim et ses frères, ils gagnèrent Taza, ayant donné aux hommes du gouvernement, sur le champ de bataille, des preuves de fermeté et de bravoure.

A la suite de ces événements, le vizir Omar ben Abdallah se rendit compte de l'erreur qu'il avait commise en appelant au pouvoir un infirme et reconnut que cela ne pouvait lui assurer aucun succès. Il décida, en conséquence, d'amener au pouvoir Abou Zian Mohammed ben Abou Abderrahman Yaqoub, fils du sultan Aboul

Hassan qui était en territoire ennemi chez le roi chrétien. Ce prince fut proclamé et le vizir déposa le lundi vingt et un Çafar 763 (20 décembre 1361), son sultan El Moouasouis dont le règne avait été de trois mois et deux jours et qui mourut à l'âge de soixante-dix ans, mais Dieu le Très-Haut est le mieux informé.

Règne du sultan El Motaouekkel Ala Allah Abou Zian Mohammed ben Abou Abderrahman Yaqoub ben Aboul Hassan le Mérinide.

Ce sultan, également tenu à l'écart par le vizir Omar ben Abdallah, avait pour surnoms Abou Zian et El Motaouekkel Ala Allah; sa mère était une affranchie nommée Fiddha. Il était de teint brun foncé et de taille moyenne, avait le nez épaté et les yeux petits. Ibn El Khatib dit de lui dans l'*Ihata:* « Il avait des qualités, était doux, docile, adonné au soin de ses affaires personnelles et parlait peu. Il était d'extérieur agréable et avait un goût prononcé pour l'équitation, mais il laissait le gouvernement aux mains des vizirs et acceptait leurs vues avec la plus grande mansuétude. »

Il était, avant son intronisation, auprès du roi de Castille chez qui il s'était réfugié par crainte d'attentat contre sa vie. Quand Omar ben Abdallah vit la tournure équivoque que prenaient les affaires, il demanda au roi chrétien de lui envoyer le prince, ce qui fut accepté sous certaines conditions et après marchandages. Il quitta Séville en Moharrem 763 (31 octobre — 29 novembre 1361) et vint aborder à Ceuta où se trouvait Saïd ben Othman, proche parent du vizir Omar ben Abdallah qui l'avait envoyé à sa rencontre. Il lui annonça aussitôt son arrivée et, sur l'heure même, Omar déposa Tachefin El Moouasouis, puis envoya sa proclamation au nouveau sultan

avec du matériel et des tentes. Il réunit ensuite des soldats qui allèrent à sa rencontre à Tanger ; de là, le sultan accéléra sa marche vers la capitale et vint camper à Koudiat El Araïs le quinze Çafar (14 décembre 1361). Le même jour, le vizir Omar ben Abdallah El Iabani vint le proclamer et fit installer sa tente dans son camp.

Le sultan Abou Zian demeura sur place durant trois jours et le quatrième jour il entra dans son palais, s'assit sur le trône et prit en mains les affaires de son royaume.

Ibn El Khatib dit dans l'*Ihata* : « Il pénétra dans sa maison au coucher du soleil, la veille du vendredi, la huitième étoile de la constellation du Cancer étant en élévation et Jupiter, l'une des sept planètes, y marquant le plus heureux augure. »

Quand le nouveau sultan disposa entièrement du pouvoir, Ibn El Khatib lui adressa de Salé des compliments dans les vers suivants :

O fils de Khalife, homonyme de Mahomet ; ô vous dont rien ne limite l'élévation,
Réjouissez-vous, vous allez faire revivre le royaume, qui sans vous ne serait plus qu'un vestige effacé.
Qui s'opposerait à votre qualité d'héritier dont la fortune est marquée par l'astre de la volonté en mouvement ?
Le sort du Khalifat s'est placé en vos mains, car vous êtes pour le Khalifat un ami et un protecteur,
Cependant que pour répondre à ceux qui vous appelaient, vous étiez empêché par une guerre meurtrière et une mer tempétueuse.
Celui qui s'est ainsi comporté à ses débuts ne peut rencontrer qu'heureuses suites et bonne fin.
O mon maître, votre élévation est pour moi un objet d'amour et Dieu connait le secret des cœurs.
Mon cœur me dit que vous panserez ma blessure et que de votre part je serai comblé.
Grâce à l'opulence de nos ancêtres, j'ai été soulagé ; mon intercesseur auprès de Votre grandeur est une lumière brillante.
Et j'ai de mon côté largement dépensé mes efforts ; de même le glaive de votre pouvoir assure la prospérité de votre empire.

C'est lui l'ami qui a repoussé la violence et a accompli le devoir prescrit, car c'est un glaive tranchant.
Il fut le protecteur de votre aïeul dans l'adversité, alors que tribus et familles l'abandonnaient.
Il l'avait brandi pour vaincre et a prouvé que dans un cas grave il était médecin émérite.
Si j'ai anticipé pour certaines de mes louanges, elles sont un parterre et les parterres ont des fleurs précoces.

Ibn El Khatib se rend de Salé auprès du sultan Abou Zian ben Abou Abderrahman — Dieu leur fasse miséricorde.

Ibn El Khatib dit dans l'*Ihata :* « Je me rendis de ma retraite de Salé auprès du sultan Abou Zian ben Abou Abderrahman ben Aboul Hassan et lui récitai ces vers de ma composition :

Qui a éprouvé que le faîte du pouvoir est plein d'agitation, est réveillé de son trouble par la vertu de ses principes.
Le vent de la victoire disperse alors les nuages qui entouraient ce sommet vers lequel se tendent les mains et se courbent les têtes.
Car une proclamation après consultation et entente générale garantit plus sûrement la prospérité de tous.
Omar en cela a agi selon Mahomet, et ainsi a été conclu de bonne foi un pacte d'alliance.
O mes yeux, êtes-vous le jouet d'un rêve, et n'est-ce là qu'une apparence ? Avez-vous un moyen d'élucider ce mystère ?
Rechercher ardemment la grâce de Dieu, s'organiser en groupes sûrs, avoir des lieux de réunion est indispensable à la vie terrestre.
De même un troupeau à qui sourit un pâturage assuré et aussi une terre bien préparée à recevoir longuement les eaux de pluie.
Le fantôme apparu en rêve ne revêtait aucun signe d'erreur, mais l'aveugle discorde s'étend sur la terre par périodes.
Et la pluie a des arrêts et le sol des tremblements, et la vie religieuse et mondaine leurs signaux et leurs voies.
Chaque parti sert de drapeau à l'iniquité, tout chemin a ses bandits qui y jettent le trouble.
Assurément il est l'héritier de la famille de Yaqoub, la Caaba soupire auprès de lui et il est ardemment désiré.

Par ce refuge où l'âme trouve une égide protectrice et dans la puissance divine des rangées de défenseurs.

La terre s'était couverte d'une ombre qui en avait chassé la lumière; les yeux ne voyaient plus que mal et corruption.

Mais voici que ces contrées reçoivent de leur maître la lumière et que sur elles s'étendent la bonté et la clémence divines.

Des voix publient les louanges de Dieu, alors qu'auparavant elles se parlaient tout bas, par intervalles.

Or, nul ne peut entraver ce que Dieu a décidé, et nul n'est vaincu qui s'efforce vers le succès en vue de Dieu.

Mohammed vous êtes, et vous avez revivifié la religion de Mohammed.

Et si ce n'était votre voile protecteur tendu du crépuscule au matin, les glaives de l'iniquité couvriraient la terre de sang.

Ayons donc confiance dans l'esquif qui navigue par la volonté de Dieu, il est tantôt vide, tantôt plein;

Mais je vous le dis, le danger est dans l'eau qui s'offre à vous, soumise avec une surface bleue et brillante,

Jusqu'à l'approche de la fortune qui en vient, et l'ombre qui cache le bien attendu est un trait marquant de la fortune.

Elle trace des signes pour établir le droit et fait éclater les preuves de la faveur et de la félicité.

Qu'il soit béni celui qui vous a dirigé vers la clémence pour les hommes, il est loin de négliger leur bonheur.

C'est lui, Dieu, qui éprouve les humains par la fortune et l'infortune, car les jours sont une suite de poisons et de mirages.

Les hommes attirés par vous, ont relevé la tête vers un Khalife qui, dans les chemins du bonheur, rencontre ennemis et déceptions.

Ils ont dit : Il n'est pas maître de sa main, ses doigts la vident généreusement des richesses dont elle est pleine.

Les panégyristes se sont étendus à votre sujet longuement, mais la prolixité ici et l'hyperbole sont impuissantes.

N'êtes-vous pas de cette famille où les mains sont comme des nuages de pluie quand sévit la sécheresse?

N'êtes-vous pas de cette famille dont les visages sont comme des astres qui dissipent les ombres de la terreur?

Pareille à un jardin quand l'hôte s'abrite sous ses ombrages et cueille à loisir des fruits à pleines mains.

Votre père était héritier présomptif, même s'il avait renoncé à l'usage des armes, et votre aïeul a été au-dessus des rois même les plus fameux.

Quel est donc celui qui se peut prévaloir d'un aïeul ou d'un père tels que les vôtres, perles de noble origine bien rangées,

Issus de la noble lignée de Yaqoub? Ce sont eux l'origine même de la noblesse, les autres hommes leur font escorte.

Ce sont des lions, des soleils, des astres éclatants; s'ils combattent ils observent, s'ils font la paix ils sont généreux.

Ils veillent longuement pour atteindre à la perfection, avec amour ils recherchent les hauts mérites et les nobles actions.

Il dit aussi dans le même poème :

Ils ont oublié les bienfaits de votre aïeul, ces hommes qui les portent enroulés autour du cou comme des colliers.

Ils ont permis d'écarter son petit-fils de sa succession sans se douter des témoignages écrits qui en restaient.

Cela, sans compter ce qu'ils demandaient à Dieu de puissance, sans compter les barrières qu'ils pensaient opposer au succès.

Usez du pardon, comblez-les de bienfaits et l'oubli se fera sur le crime de qui vous a trahi bassement.

Il arrive souvent que l'acier du sabre manque de pénétration, que les songes du peuple ne soient que mirage et le peuple a la langue subtile.

Mais les hommes ne sont que criminels fils de criminels, Dieu les assiste et les prenne en pitié.

Ne mettez jamais votre espoir qu'en celui dont aucune munificence ne peut épuiser les trésors.

S'il donne généreusement, nul opposant n'y peut faire tort, même s'il faisait appel au peuple de Tasm aux Adites et Amalika[1].

Nos armes se sont employées et ont, grâce à vous, porté des coups à l'ennemi, enlevé les frontières des chrétiens et pénétré leur territoire.

Grâce à vous, elles ont facilité le retour de l'aisance et redonné la vie aux humains, car vous semiez la terreur comme la foudre et l'éclair.

Soyez satisfait des faveurs de Dieu, prodiguez sa louange, le temps généreusement vous apportera ses bienfaits les plus précieux.

Tenez parole à qui est fidèle à la sienne ; récompensez qui a parfait sa tâche, vous êtes généreux et d'une noble lignée.

Les rois, ô mon maître, vous reconnaissent comme Khalife; leur cœur touché se porte vers vous passionnément.

1. Ce sont les tribus les plus anciennes de l'Arabie ou Arabes purs.

Ils ont atteint l'objet de leur extrême ambition, grâce à vous; et combien parmi eux ont obtenu avec aisance un objet ardemment désiré ?

Il n'est aucun pasteur de peuple parmi eux, redoutant les vicissitudes du sort, qui n'ait reçu naturellement des faveurs répétées.

O mon maître, protégez les miens contre le sort et comblez-moi, car mes yeux sont remplis d'épouvante et mon cœur plein d'émoi;

Ce cœur brisé, personne autre que vous, aujourd'hui ne peut le guérir, et ma main ne peut se tendre que vers votre Majesté.

Pour vous je nourris une affection et des dispositions enracinées; elles s'épanouissent, comme des fruits mûrs, en témoignages écrits.

J'ai usé ma patience dans l'attente d'un khalife qui me soulagera en dénouant les liens qui m'étranglent.

Vous êtes le glaive de Dieu et Dieu est un défenseur, vous êtes l'ami de Dieu et Dieu est dispensateur de biens.

Vous êtes la protection qui défend contre la force quand un malheur est menaçant, contre une calamité imminente.

Le moins qu'on puisse espérer de votre part, c'est une intercession dans un cas où il n'y a pas de décision rapide à prendre ni de hâte à déployer.

Et voici que vous la demande celui qui publie avec amour votre éloge, qui est l'auteur d'écrits éloquents sur votre personne.

Quand il les fait entendre, le public est suspendu à ses lèvres : les uns écoutant et tout oreille, les autres admirant de tous leurs yeux ou espérant de toute leur âme.

Puissiez-vous toujours voir vos drapeaux palpiter au vent de la victoire, tant qu'ils iront vers tels buts que l'on aborde sans trembler.

Il ajoute : « Je reçus de lui des faveurs nombreuses et des marques d'honneur notoires. » Il fait ici allusion au traitement généreux du sultan et au rescrit sur lequel il lui conféra honneurs et considération et dont voici la teneur :

« Ceci est un noble dahir de l'émir des Musulmans un tel — Dieu lui accorde assistance et succès, qu'il lui assure une victoire manifeste et le seconde! — destiné au cheikh, le jurisconsulte, l'éminent, le plus haut, le plus précieux, le plus estimé, le plus grand, le plus glorieux, l'unique, le plus honoré, le savant le plus qualifié, le

maître le plus instruit, l'érudit le plus distingué, l'écrivain le plus utile, le plus complet, le plus méritant, le plus élevé en perfection, Abou Abdallah, fils du cheikh le jurisconsulte et vizir, l'éminent, le plus haut, le plus précieux, le plus grand, le plus glorieux, le distingué, le plus honoré, le plus méritant, le plus considéré, le plus noble, le plus élevé en perfection et qui jouit de la miséricorde divine, le pieux Abou Mohammed ben El Khatib,

« Qu'il a accueilli — Dieu l'assiste en toute bienveillance, le couvrant de ses faveurs, lui tenant compte des services de son père hautement vénéré et de ses excellentes dispositions à servir notre noble cause.

« Il ordonne qu'en vertu de la protection étendue et considérable qu'il accorde, il lui renouvelle le privilège des ordonnances de date antérieure qu'il détient, lui accordant mensuellement cinq cents dinars d'argent dits acheria comme traitement, ainsi qu'à son fils dont il a la garde, à prendre sur les dons de la ville de Salé — Dieu la préserve — et comme il est dans l'usage établi d'en agir avec lui [1] ;

« Disant de lever toute interdiction d'entrée aux portes de cette ville en ce qui concerne les denrées qui lui sont destinées ou les animaux comestibles et autres ; de même pour tout ce que ses serviteurs auront récolté *extra muros* et dans la banlieue, en fait de raisin, coton, lin, fruits, légumes et autres, attendu qu'il ne sera contraint pour tous ces objets à aucune sorte de taxe, d'imposition ou de charge.

« Cette décision lui sera renouvelée chaque année sans interruption, régulièrement et avec la plus grande considération.

« Nous portons à la connaissance du public ce témoignage d'estime permanent et cette faveur parfaite se poursuivant

1. Le terme Acheria attribue sans doute au dinar d'argent la valeur de dix dirhems.

au cours des époques ci-dessus mentionnées jusqu'à ce jour et ultérieurement, sans discontinuité dans le temps, disant que les excellentes dispositions du présent dahir bénéficieront à tous ses associés et serviteurs qui seront exempts de toutes corvées et de toutes contributions quelles qu'elles soient. En sorte qu'il réunisse à la protection héritée de ses ancêtres, celle qu'il a acquise de sa personne et de façon que se multiplient par lui les sources de bienfaits et de faveurs, avec la grâce de Dieu.

« Les labours qu'il exécutera à Talmaghet seront exonérés de toutes impositions, contributions ou taxes, grâce à la puissance et à l'aide de Dieu.

« Quiconque prendra connaissance de ce noble dahir en observera et en respectera les prescriptions s'il plaît à Dieu. Fait le dix du mois de Rabia second 763 (6 janvier 1362). Transcrit à cette date. »

Cette formule « transcrit à cette date » constituait à cette époque la signature royale et se traçait avec une plume à bec large. Quelques souverains du Maghreb écrivaient à côté de la signature : « Validé à la même date ».

Amer ben Mohammed El-Hintati se rend auprès du sultan Abou Zian ben Abou Abderrahman — Dieu lui fasse miséricorde.

Le vizir Omar ben Abdallah El Iabani était lié d'amitié avec le chef célèbre Abou Tabet Amer ben Mohammed El Hintati qui commandait aux habitants de l'Atlas et de la province de Marrakech. Il lui avait adressé son beau-frère et son protecteur auprès du sultan, c'est-à-dire Messãoud ben Abderrahman ben Massaï qui se trouverait ainsi tout prêt à servir ses desseins en temps opportun.

En effet, lorsque le sultan Abou Zian fut proclamé, Omar ben Abdallah sollicita pour son dit beau-frère la

charge de vizir dans les circonstances suivantes : Amer ben Mohammed, qui avait déjà décidé de venir se présenter au sultan, amena avec lui Messäoud et tous deux reçurent du gouvernement le meilleur accueil. C'est alors que sur le conseil du vizir Omar ben Abdallah, le sultan Abou Zian appela au vizirat le dit Messäoud. Omar qui obtenait ainsi un surcroît de force, l'avait poussé vers le pouvoir afin de se le concilier et en raison de la confiance qu'il mettait dans sa haute situation et son esprit de famille. En même temps, il conclut avec Amer ben Mohammed un pacte par lequel ils se proposaient le partage du Maghreb et pour lui complaire il confia le commandement de Marrakech à Aboul Fadhl, fils du sultan Abou Salem. Amer ben Mohammed leur demanda ensuite en mariage la fille du sultan Abou Bekr le Hafcide, veuve du sultan Abou Inan. Ils accueillirent cette demande et obtinrent des parents de cette princesse l'autorisation nécessaire.

C'est alors que Amer ben Mohammed s'en retourna au siège de son autorité à Marrakech, traînant après lui tout un monde de richesses, de puissance et de suivants. Ceci se passait en Djoumada premier 763 (26 février — 27 mars 1362). Il se trouva ainsi le maître indépendant de la région à l'Ouest de Marrakech, des montagnes des Maçmouda et des cantons qui en dépendent et gouverna seul après avoir donné l'apparence du pouvoir à Aboul Fadhl, fils du sultan Abou Salem dont il s'intitulait le vizir.

Sa puissance s'établit solidement et son prestige grandit au point que son autorité semblait celle d'une dynastie indépendante. Aussi, les Beni Merine opposés au gouvernement se tournèrent-ils vers ce chef et vinrent-ils chercher refuge auprès de lui. Il les prit sous sa protection contre le sultan et leur nombre s'accrut dans des proportions telles que la situation devint critique et que des troubles éclatèrent en Maghreb. L'émir Abdelhalim, fils d'Abou Ali ben Abou Saïd, faisant acte de rébellion au

sultan Abou Zian, s'empara de Sidjilmassa et des contrées circonvoisines; mais attaqué et vaincu par son frère Abdelmoumen ben Abou Ali, il partit pour l'Orient en vue d'accomplir le pèlerinage aux villes saintes. Abdelmoumen s'établit à Sidjilmassa et y institua un gouvernement comme celui qu'y avait eu précédemment son père. Cela dura jusqu'au jour où le vizir Messâoud ben Abderrahman ben Massaï reprit Sidjilmassa et l'incorpora au royaume de Fès.

Mais ensuite le vizir Messâoud se mit en état de révolte contre le sultan et proclama l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen ben Abou Ali qu'il porta au pouvoir, occasionnant ainsi au gouvernement de graves préoccupations. Omar ben Abdallah eut à supporter de sa part de multiples intrigues. Cependant, n'ayant obtenu aucun succès, il prit la mer avec son sultan au port de Ghessassa et partit pour l'Espagne dans le mois de Moharrem 767 (18 septembre-17 octobre 1365) en vue de se consacrer à la guerre sainte. Le vizir Omar et son sultan, Abou Zian, soulagés par leur départ, purent enfin respirer. Dieu est tout-puissant dans ce qu'il a décidé.

Le sultan Abou Zian ben Abou Abderrahman meurt assassiné — Dieu lui fasse miséricorde.

Depuis longtemps, le vizir Omar ben Abdallah gouvernait indépendamment du sultan Abou Zian qu'il tenait en tutelle et qu'il faisait surveiller par des espions, pris jusque parmi les femmes de sa propre famille et le personnel du palais. Le sultan, lassé, décida de prendre le vizir par surprise et fit secrètement part de ce projet à certains de ses familiers. Il organisa ensuite une troupe de nègres attachés à sa personne pour exécuter ses projets; mais une femme des appartements particuliers qui le sur-

veillait pour le compte du vizir, avisa celui-ci de ce qui se préparait. Omar ben Abdallah était devenu tellement indépendant du sultan, que rien de la vie du souverain, au milieu même de sa famille, ne lui était caché. Aussi le devança-t-il : pénétrant auprès du sultan qu'entouraient ses serviteurs, il les chassa, et, demeurant seul avec lui, l'étouffa en lui jetant des couvertures sur la tête. Il le fit ensuite jeter dans un puits à Raoudh El Ghozlan et manda ses familiers à qui il déclara que le sultan étant ivre avait été jeté à bas par sa monture. Ceci eut lieu en Moharrem 768 (7 septembre — 6 octobre 1366), au dire d'Ibn Khaldoun. D'après l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas*, il mourut le dimanche vingt-deux de Doul Hijja 767 (30 août 1366), âgé de vingt-huit ans, après un règne de quatre ans, dix mois et un jour, et fut enterré dans la mosquée de son palais. Mais Dieu est le mieux instruit de toutes ces choses.

Règne du sultan Abou Farès Abdelaziz ben Aboul Hassan (Dieu lui fasse miséricorde).

Ce sultan releva la dynastie mérinide de son anéantissement; il lui rendit la vigueur de la jeunesse après qu'elle eut connu la décrépitude et la ruine, la lava de l'opprobre où l'avait jetée l'oppression et l'arbitraire, et lui rendit son habituel éclat. Ibn Khaldoun le cite en tête de son grand ouvrage historique, dont la préface s'orne du nom de ce prince. Il était fils d'une affranchie nommée Mériem, avait le teint très brun, la taille au-dessus de la moyenne, au point qu'il dominait son entourage, était grêle de formes, avait les yeux larges et noirs, le nez camard et le visage marqué de petite vérole. Très attaché aux préceptes de la loi religieuse, il menait une vie édifiante, aimant le bien et ceux qui le pratiquent, ne but jamais d'alcool et

jamais ne s'abaissa à une action immorale. En résumé, c'était un saint parmi les souverains ; Dieu lui fasse miséricorde.

Après que le vizir Omar ben Abdallah El Iabani eut étouffé le sultan Aboul Zian — Dieu lui fasse miséricorde — et précipité son corps dans un puits, il manda Abdelaziz ben Aboul Hassan qui habitait l'une des maisons de la casba de Fès, où le vizir le tenait étroitement surveillé, l'introduisit au palais royal, le fit asseoir sur le trône et le proclama. Les portes furent ensuite ouvertes aux Beni Merine ainsi qu'aux familiers et aux gens du peuple qui se précipitèrent pour lui baiser la main et lui faire unanimement hommage de fidélité. Il fut ainsi élu et intronisé le dimanche vingt-deux de Doul Hijja 767 (30 août 1366).

Le vizir Omar revint avec le nouveau sultan à ses habitudes d'indépendance, ne lui laissant aucune part dans l'administration des affaires de l'État. Après l'avoir supporté, le sultan Abdelaziz le prit en aversion et des difficultés s'élevèrent entre eux, lorsque enfin le sultan décida de s'emparer de lui par surprise. Ayant réuni un groupe d'ennuques placés dans les coins de sa maison, il manda le vizir et tandis qu'il l'accablait de reproches, les eunuques fondirent sur lui et le déchirèrent à coups d'épée. Le vizir poussa un cri qui fut entendu de ses serviteurs restés hors de la maison ; ils se jetèrent sur les portes qu'ils brisèrent et envahirent les appartements, mais, ayant trouvé le cadavre de leur maître baignant dans son sang, ils prirent la fuite. Le sultan Abdelaziz fit arrêter et mettre à mort les serviteurs du vizir jusqu'au dernier, dans des circonstances qui seraient longues à rapporter. Devenu maître indépendant du royaume il prit la charge des affaires et les dirigea dans les meilleures conditions possible. Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Le prince Aboul Fadhl ben Abou Salem se met en état de révolte; il est ensuite mis à mort.

Nous avons rapporté plus haut que le vizir Omar ben Abdallah avait donné le gouvernement de Marrakech à Aboul Fadhl ben Abou Salem, à la demande de son protecteur Amer ben Mohammed El Hintati. Mais, quand le sultan Abdelaziz eut fait disparaître ce même vizir, Aboul Fadhl conçut le projet d'agir de même avec Amer ben Mohammed qui accaparait le pouvoir à son détriment et il y était poussé par son entourage. Amer se doutant de ce qui se tramait contre lui, se donna comme étant malade dans sa maison de Marrakech et demanda au sultan l'autorisation de se transporter à sa forteresse dans la montagne pour s'y faire soigner par sa famille. Il partit avec les personnes de son entourage et se retrancha dans sa citadelle qui était plus solide qu'El Ablaq El Fard [1]. Aboul Fadhl perdit tout espoir de s'emparer de sa personne et prêta l'oreille à ses familiers qui, voyant s'échapper Amer, lui conseillaient d'attaquer Abdelmoumen ben Abou Ali qui s'était réfugié auprès de lui après sa fuite de Sidjilmassa. Au cours d'une soirée où Aboul Fadhl s'était enivré, il manda le commandant de la milice chrétienne et lui ordonna d'aller mettre à mort Abdelmoumen dans la Casba de Marrakech où il était prisonnier. Il lui apporta sa tête et la nouvelle en parvint à Amer qui en fut effrayé et remercia Dieu d'avoir échappé à la trahison qui le menaçait. Il envoya aussitôt sa soumission au sultan Abdelaziz, l'engageant à attaquer Aboul Fadhl et à s'emparer de la souveraineté à Marrakech, lui promettant son concours.

Le sultan décida d'entrer en campagne et de marcher

1. Nom de la forteressedu Juif Samuel ben Adia.

contre Marrakech. Il annonça publiquement des largesses, puis ayant organisé tous les détails de l'expédition, il quitta Fès en 769 (28 août 1367 — 15 août 1368). Entre temps, Aboul Fadhl, qui gouvernait en toute indépendance Marrakech et ses dépendances, avait inauguré l'appareil royal, nommé un vizir et s'était entouré de personnages, prenant comme conseiller Mobarek ben Ibrahim ben Atia El Kholti.

Dès que le sultan Abdelaziz eut quitté Fès, Aboul Fadhl, qui était en lutte avec Amer ben Mohammed, leva son camp et se porta dans le Tadla pour s'y retrancher sur la montagne des Beni Djaber. Le sultan Abdelaziz le poursuivit jusqu'en ce point, l'attaqua avec vigueur et ténacité et mit ses troupes en fuite. Puis il proposa à certains Beni Djaber de poursuivre sa défaite, contre des sommes qu'il leur offrit. Ils acceptèrent, mirent les troupes du rebelle en pleine déroute et s'emparèrent de ses partisans parmi lesquels Mobarek ben Ibrahim. Amené au sultan Abdelaziz, ce personnage fut emprisonné et mis à mort par la suite avec Amer ben Mohammed, comme nous le rapporterons.

Aboul Fadhl alla se réfugier auprès de tribus Cenaga établies au delà des Beni Djaber. Mais ceux-ci offrirent aux Cenaga de fortes sommes au nom du sultan s'ils voulaient le lui livrer. Ils acceptèrent et le sultan leur envoya son vizir Yahya ben Mimoun qui le lui amena en qualité de prisonnier. Abdelaziz lui adressa des reproches, puis l'emprisonna dans une tente voisine de la sienne et la nuit même le fit noyer. Sa mort eut lieu en Ramadan de l'année 769 (20 avril — 19 mai 1368), alors qu'il exerçait le commandement à Marrakech depuis huit ans révolus.

Le sultan invita ensuite à la soumission Amer ben Mohammed qui s'y refusa et annonça publiquement son abstention; nous ferons connaître ce qu'il en résulta pour lui.

Amer ben Mohammed se met en état de rébellion contre le sultan Abdelaziz qui l'assiège et le fait prisonnier.

Amer ben Mohammed El Hintati avait pris le sultan Aboul Hassan sous sa protection contre les entreprises de son fils Abou Inan ; et nous avons exposé à quel point il avait porté sa puissance, avait occasionné de difficultés au gouvernement et avait commandé en maître Marrakech et ses dépendances. Pendant le temps qu'il exerçait ce commandement, il avait amassé une fortune considérable et acquis un très grand prestige. Il possédait dans le Djebel Deren une forteresse moins accessible que l'œuf de l'oiseau Anouq, où il avait déposé ses richesses, ses armes et ses approvisionnements. En temps de troubles, il s'y transportait et se trouvait en sécurité.

Quand le sultan Abdelaziz eut une situation bien assise, il considéra le cas d'Amer comme le plus important à envisager et décida de lui faire la guerre. Il prit ses mesures en conséquence, appela à la charge du vizirat Abou Bekr ben Ghazi ben Yahya ben El Kas et partit en campagne, de Fès, en 770 (16 août 1368 — 4 août 1369). Il l'assiégea dans sa montagne durant une année entière; la longueur de ce siège amena la discorde parmi les partisans d'Amer et les relations entre lui et le fils de son frère Farès ben Abdelaziz ben Mohammed s'altérèrent au point que celui-ci fit des avances au sultan et lui facilita les moyens de s'emparer de la montagne. Les troupes se précipitèrent à l'assaut et arrivèrent à dominer le refuge des assiégés. Amer se rendant compte qu'il était entouré de toutes parts, prescrivit à son fils Abou Bekr de se rendre au sultan, choisissant pour lui ce parti comme le meilleur et le plus propre à assurer son salut[1]. Le jeune homme alla

1. Expression tirée du Coran et devenue courante au Maroc pour dire

se jeter aux pieds du sultan qui lui fit un bon accueil, lui accorda la paix et le renvoya auprès de ses contribules. Amer se retrancha du monde et partit à l'aventure dans l'espoir de trouver un refuge dans le Sous. Mais la neige qui tombait depuis plusieurs jours dans les montagnes avait en s'amoncelant obstrué les passages ; Amer tenta malgré cela de passer, il vit périr une femme de sa famille, sa propre monture fut tuée et il vit la mort de près, si bien qu'il revint sur ses pas en se dissimulant et put se réfugier dans une caverne que lui révélèrent des guides largement payés pour l'aider à traverser les montagnes et à atteindre la région saharienne du Sous. Ces guides attendaient la fin des chutes de neige, mais le sultan Abdelaziz avait donné des ordres pour que le fugitif fût recherché et un certain Berbère le découvrit dans la dite caverne d'où il fut amené au sultan. Ce prince l'accabla de reproches auxquels il répondit par des excuses et des aveux de sa faute, invoquant tous moyens de se racheter. Il fut transféré en un lieu proche de la tente du sultan où une construction avait été élevée à son intention. Pendant qu'il était ainsi retenu en prison, les réduits d'Amer et ses maisons furent pillés et vidés de ce qui s'y trouvait amoncelé dans des proportions inusitées, en fait de richesses, d'armes, de munitions, de grains et de vivres. Le sultan s'empara de la montagne et de ses forteresses en Ramadan 771 (29 mars — 27 avril 1370), soit une année après en avoir entrepris l'investissement. Il donna le commandement des Hintata au neveu de Amer, c'est-à-dire à Farès ben Abdelaziz ben Mohammed ben Ali El Hintati, et regagna ensuite Fès, où il fit, à la fin du dit mois de Ramadan, une entrée triomphale, au milieu d'un grand concours de peuple. Quant à Amer et son sultan Tachefin des Beni Abdelhaq qu'il avait sciemment bercés

« doucement », sous la forme abrégée « bellati ». V. trad. Kasimirski, chap. VI, 153; chap. XVI, 126; chap. XVII, 35 ; chap. XLI, 34.

d'illusions, selon son habitude, ils furent promenés chacun sur un chameau, revêtus de haillons et accablés par les moqueries et le mépris public. Ce fut un enseignement pour ceux qui assistèrent à ce spectacle.

Quand le sultan Abdelaziz eut accompli les dévotions qui accompagnent la fin du jeûne, il convoqua Amer, lui reprocha ses manquements et fit lire une lettre de sa main adressée à Abou Hammou ben Youssef, le Zianite, dans laquelle il lui offrait son concours contre le sultan. Il fut mis à la torture et fouetté jusqu'au moment où ses chairs exhalèrent une mauvaise odeur ; sous le bâton, ses membres se tuméfièrent et il mourut au milieu de ses bourreaux. Son sultan Tachefin fut transporté au lieu des exécutions et fut tué sur l'heure à coups de lance. Mobarek ben Ibrahim El-Kholti, après avoir été détenu, fut extrait de sa prison et exécuté à son tour ; le terme de chacun est écrit au livre du destin. La situation s'étant éclaircie pour le sultan Abdelaziz par la disparition des personnages qui lui faisaient de l'opposition, il s'occupa exclusivement d'organiser une expédition contre Tlemcen, ainsi que nous le rapporterons, s'il plaît à Dieu.

La place d'Algésiras est reprise aux Espagnols.

Nous avons rapporté ci-devant les circonstances dans lesquelles le roi chrétien avait enlevé Algésiras sous le règne du sultan Aboul Hassan — Dieu lui fasse miséricorde. Cette place était restée depuis lors en la possession des Chrétiens lorsque la guerre civile pour la conquête du pouvoir éclata entre eux et les amena à dégarnir de leurs troupes et de leurs défenseurs les forteresses avoisinant le territoire des Musulmans. Ceux-ci résolurent de reprendre Algésiras avec d'autant plus d'ardeur que peu de temps auparavant elle avait été annexée à leur terri-

toire. Or, le sultan Abdelaziz était alors détourné de ces événements par ses démêlés avec Abou Fadhl ben Abou Salem et Amer ben Mohammed en révolte contre lui. Il invita Ibn El Ahmer, seigneur de l'Andalousie, à se porter sur Algésiras avec ses troupes, déclarant qu'elles seraient payées et approvisionnées par lui-même et qu'il fournirait les vaisseaux nécessaires, mettant comme condition qu'en retour de sa collaboration, les succès de la guerre sainte lui seraient entièrement acquis.

Ibn El Ahmer accepta ces offres et le sultan Abdelaziz lui envoya des richesses par charges, donna des ordres à sa flotte de Ceuta qui appareilla, leva l'ancre et alla entreprendre l'investissement d'Algésiras. Peu après, Ibn El Ahmer arrivait avec les troupes musulmanes à qui il avait distribué des fonds, après les avoir bien organisées et les avoir munies du matériel de siège. Il pressait la place depuis quelques jours seulement et déjà les Chrétiens s'attendaient à leur perte à cause de leur éloignement de tout secours et du peu d'espoir qu'ils avaient d'être soutenus par leurs rois. Ils renoncèrent à poursuivre la résistance et firent des offres de paix à Ibn El Ahmer qui les accepta. Ils quittèrent la place et les insignes de l'Islam y furent rétablis tandis que ceux de l'infidélité en étaient effacés. Dieu inscrive la récompense au nom de celui qui s'est comporté loyalement. Ceci se passait en 770 (16 août 1368 — 4 août 1369). Le sultan en donna le gouvernement à Ibn El Ahmer et cette place resta confiée à sa vigilance, jusqu'au jour où, à l'unanimité, il fut décidé de la démolir par crainte de la voir retomber aux mains des Chrétiens. Elle fut détruite vers l'an 780 et demeura déserte comme si elle n'avait jamais été habitée.

Le sultan Abdelaziz marche à l'attaque de Tlemcen ; il s'en empare et elle est abandonnée par le sultan qui y règne, Abou Hammou ben Youssef.

Les relations qu'entretenait Abou Hammou ben Youssef, le Zianite, avec les Arabes Soueïd avaient été troublées par la discorde et il avait fait arrêter l'un de leurs chefs, Mohammed ben Arif. Ils en appelèrent contre lui au sultan Abdelaziz et s'employèrent activement à l'exciter contre Abou Hammou. Ils parvinrent à le convaincre et à obtenir ce qu'ils attendaient de lui. Il décida une expédition sur Tlemcen, envoya des recruteurs dans la région de Marrakech et vit arriver autour de lui un grand nombre de gens de toutes classes qui se trouvèrent groupés à l'époque de la cérémonie de Mina [1] de l'année 771 (3 juillet 1370). Il leur fit des largesses, acheva l'organisation de l'armée, puis, ayant accompli les rites de la fête des sacrifices, passa l'armée en revue et partit pour Tlemcen. Quand il eut installé son camp, à Taza, Abou Hammou avisé de son arrivée se prépara à la rencontre et réunit ses troupes ; mais la discorde s'étant élevée entre ses partisans, il fut abandonné des Arabes Beni Maqil et partit de sa personne avec ceux qui lui restaient fidèles, les Beni Amer ben Zoghba, pour les régions désertes. Le sultan Abdelaziz s'avança alors et occupa Tlemcen le jour de la fête de Achoura de l'année 772 (4 août 1370). Il y fit une entrée solennelle, en prit possession et donna à son vizir, Abou Bekr ben Ghazi ben El Kas, le commandement des soldats mérinides et des Arabes avec lesquels il le lança à la poursuite d'Abou Hammou. Les fugitifs furent rejoints dans une certaine région des Zenata de l'Est ; les pour-

1. Cérémonie du pèlerinage à La Mecque qui a lieu le huit de Doul Hijja.

suivants purent éloigner Abou Hammou de son camp et de ses richesses qui furent entièrement pillés. De même, les biens des Arabes qui le suivaient furent enlevés ; quant à lui, il se porta en toute hâte avec quelques-uns de ses clients vers Mçab[1], puis fut rejoint par son fils et les gens de sa nation qui s'étaient disséminés pour se mettre à l'abri ; ils s'enfoncèrent alors dans le désert.

Quant au vizir, il subjugua le Maghreb central, mit en fuite tous les rebelles qui s'y trouvaient et les poursuivit activement au cours de longues péripéties.

Le sultan Abdelaziz soumit les places et les cantons du pays, y nomma des chefs et des gouverneurs en sorte qu'il réunit en ses mains le royaume du Maghreb moyen tel qu'il appartenait à ses ancêtres. Il demeura à Tlemcen jusqu'aux événements que nous rapporterons.

Le vizir Ibn El Khatib quitte son maître le sultan El Ghani Billah et se transporte auprès du sultan Abdelaziz, à Tlemcen.

Nous avons rapporté les circonstances dans lesquelles El Ghani Billah Ibn El Ahmer recouvra son royaume en Andalousie dans le courant de l'année 763 (31 octobre 1361 — 20 octobre 1362). Dès qu'il eut occupé solidement Grenade, il manda les personnes femmes et enfants qu'il avait laissées à Fès. C'était alors Omar ben Abdallah qui avait en mains les rênes du gouvernement ; il envoya les membres de la famille royale à Omar Ibn El Khatib de Salé à qui il les confiait. Le sultan Ibn El Ahmer apprit son arrivée avec joie ; il lui rendit la charge qu'il avait exercée auparavant et lui donna la conduite des affaires de l'État ; il admettait ses enfants au milieu de ses familiers et dans ses appartements privés.

1. Ce nom transcrit Mçab est pour Mzab (Algérie).

Ibn El Khatib devint l'unique détenteur de l'autorité; tous les regards étaient tournés vers lui, ainsi que toutes les ambitions; sa porte était assiégée par les grands personnages et les gens du peuple. Les familiers du sultan et ses serviteurs en furent irrités et décidèrent de le desservir auprès du sultan, mais ce prince resta sourd à leurs propos. Or, Ibn El Khatib à qui ces faits furent rapportés se prépara activement à quitter l'Andalousie et à gagner le Maghreb. Il aimait ce pays d'ailleurs et déjà auparavant il avait de l'inclination pour le système de gouvernement des Mérinides. Il se concilia tout d'abord les bonnes grâces du sultan Abdelaziz et lui confia son projet de venir se réfugier auprès de lui. Le sultan lui répondit favorablement et lui promit un traitement gracieux. Il demanda ensuite au sultan El Ghani Billah l'autorisation d'aller inspecter les places fortes des frontières occidentales de l'Andalousie. Ayant obtenu cette autorisation, il partit avec un groupe de ses propres cavaliers, accompagné de son fils Ali. Quand il approcha de Gibraltar, il se dirigea sur cette place dont le commandant vint à sa rencontre, en exécution des ordres qu'il avait reçus du sultan Abdelaziz. Une flotte fut aussitôt mise à sa disposition qui le débarqua à Ceuta, d'où il se rendit auprès du sultan Abdelaziz à Tlemcen en 773 (15 juillet 1371 — 2 juillet 1372). Il reçut du gouvernement un accueil chaleureux, le sultan envoya ses familiers à cheval à sa rencontre et le reçut dans la salle de son conseil avec des témoignages de confiance et de joie, tandis que les membres du gouvernement lui donnaient des marques de considération et d'honneur. Le sultan fit partir aussitôt son secrétaire Abou Yahia ben Abou Medien comme ambassadeur en Espagne à l'effet de ramener la famille et les enfants d'Ibn El Khatib. Il les ramena dans des conditions parfaites de sécurité et d'honneurs. Il s'installa à Fès l'ancienne où il acheta de nombreuses propriétés agricoles

et s'adonna avec un goût très vif à l'édification de maisons d'habitation et à la plantation de jardins. Il conserva le bénéfice de la protection royale et des marques de considération qu'il en recevait et vécut prospère dans une résidence heureuse au voisinage d'un puissant protecteur.

La mort du sultan Abdelaziz ben Aboul Hassan (Dieu lui fasse miséricorde).

Dans son jeune âge, le sultan Abdelaziz avait été atteint d'une maladie qui occasionna un amaigrissement excessif des chairs et c'est pourquoi le sultan Abou Salem n'avait pu se résoudre à l'envoyer avec les autres princes en Espagne. Il était donc resté en Maghreb et, quand il atteignit l'âge de l'adolescence, son mal disparut et son corps reprit des proportions normales. Mais les mêmes douleurs revinrent l'assaillir dans sa résidence de Tlemcen et la chair de son corps se prit à diminuer de nouveau ; quand il eut achevé la conquête et assis solidement son autorité, ses souffrances devinrent plus vives. Il les supporta avec courage et les laissa ignorer à tous, pour éviter que des bruits alarmants ne fussent répandus dans le public. Il alla ensuite installer son camp de Tlemcen dans l'intention de regagner le Maghreb. Mais dans la soirée du jeudi vingt-deux de Rebia second 774 (21 octobre 1372), il rendit l'âme — Dieu lui fasse miséricorde — sous les murs de Tlemcen, au milieu de sa famille et de ses enfants. Il fut transporté à Fès et enterré dans la mosquée de son palais. Il était alors âgé de vingt-quatre ans et son règne avait duré six ans et quatre mois. Parmi les poésies qu'on lui attribue, Ibn El Ahmer dans son ouvrage intitulé *Natir El Jomman* cite deux vers qu'il fait suivre

de deux autres vers qui sont de son père le sultan Aboul Hassan :

Je m'efforce de plaire à Dieu en secret et en public et je protège mon honneur de la souillure du doute ;
Je donne largement de mes biens la meilleure partie et je frappe de l'épée à la base du cou.

Il dit lui-même excellemment :

Je supplie mon créateur de me pardonner et j'ambitionne sa clémence au jour du jugement dernier ;
J'espère en son assistance pour obtenir une aide puissante qui me protège des ennemis et me couvre avec mon entourage.
Votre serviteur est debout à votre porte ; ayez pitié d'un humble pécheur qui redoute les douleurs du châtiment.

Le règne du sultan Essaïd Billah Abou Zian Mohammed ben Abdelaziz ben Aboul Hassan.

Ce sultan est un de ceux qui furent portés au pouvoir souverain étant encore enfant et c'est à son sujet qu'Ibn El Khatib a écrit son ouvrage intitulé *I'lâm el a'lâm bimen bouyi'a min molouk el islâm qabl el iḥtilâm*. Il avait pour surnom Abou Zian, sa mère était Aïcha, la fille du caïd Fareh el Euldj, et il avait le teint très brun.

Quand le sultan Abdelaziz mourut sous les murs de Tlemcen — Dieu lui fasse miséricorde — le vizir Abou Bekr ben Ghazi ben El Kas apparut en public avec Abou Zian, fils du sultan Abdelaziz, et après avoir exprimé ses condoléances au peuple il lui présenta son fils. Tous se précipitèrent vers lui pleins de douleur, le proclamant d'une seule voix et lui baisant les mains en signe d'hommage. Ils le firent sortir ensuite pour l'amener au camp où il fut reçu dans les tentes de son père. Son élection fut parfaite et il fut confié aux soins du dit vizir ; c'est-à-

dire qu'en réalité il gouvernait lui-même, l'enfant étant dans l'impossibilité, vu son âge, de s'occuper des affaires de l'État.

Le vizir fit ensuite lever le camp et hâta la marche vers Fès, la capitale, où il porta le jeune prince sur le trône pour le faire élire par le peuple qui le proclama. Puis ce furent les députations des différentes villes et cantons qui défilèrent devant lui selon la coutume.

Le vizir Abou Bekr resta le maître indépendant du pouvoir; il nomma des gouverneurs dans chaque région, décida de toutes choses et s'occupa à sa guise du règlement des affaires du Maghreb.

Dès que les Beni Merine eurent quitté Tlemcen, le sultan Abou Hammou ben Youssef le Zianite y revint, attirant à lui les Beni Abdelouad de toutes parts et faisant disparaître l'autorité mérinide de toutes les villes et provinces du Maghreb central.

Le vizir Abou Bekr ben Ghazi, quand il en eut connaissance, décida aussitôt de se mettre en campagne, mais il en fut détourné par l'apparition dans le pays des Botouya de l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen ben Abou Ali ben Abou Saïd. Le sultan Ibn El Ahmer, en effet, avait autorisé ce prince à quitter l'Andalousie en compagnie de son vizir Messâoud ben Abderrahman ben Massaï pour s'emparer de la royauté du Maghreb et faire échec au vizir Abou Bekr ben Ghazi. Il suscita un second prétendant au pouvoir, l'émir Aboul Abbas Ahmed, fils du sultan Abou Salem qu'il avait fait interner à Tanger. Cet émir Aboul Abbas partit pour Fès et reçut l'assistance de son cousin paternel l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen. Ils assiégèrent le vizir Abou Bekr ben Ghazi et son sultan Abou Zian ben Abdelaziz dans Fès la Neuve qu'ils entourèrent d'un mur continu et contre laquelle ils dirigèrent des attaques variées. Ces mesures étaient la suite des instructions d'Ibn El Ahmer apportées par un envoyé spécial

à l'émir Abderrahman, lui prescrivant de donner son concours à son cousin paternel Aboul Abbas pour l'aider à conquérir le royaume de son aïeul à Fès en associant leurs efforts. Il les avait ainsi engagés dans un accord mutuel spécifiant qu'Abderrahman recevrait pour son compte le royaume de son aïeul comprenant Sidjilmassa et les cantons qui en dépendent. Ils avaient accepté l'un et l'autre ces conditions et c'est ainsi qu'ils avaient attaqué Fès comme nous l'avons exposé. Ibn El Ahmer leur prêta son concours en leur envoyant un groupe de soldats pris dans son armée. Le siège se poursuivit jusqu'au jour où le vizir Abou Bekr se résolut à déposer son sultan Abou Ziau et à proclamer l'émir Aboul Abbas. Il le déposa le dimanche six Moharrem 776 (17 juin 1374), et l'expédia dans l'Ouest de l'Espagne. Il avait régné un an, huit mois et quatorze jours. Dieu triomphe dans tout ce qu'il a décidé.

Le premier règne du sultan El Mostancer Billah Aboul Abbas Ahmed ben Abou Salem ben Aboul Hassan.

Ce sultan est appelé le souverain aux deux règnes parce qu'il fut porté deux fois au pouvoir, comme nous le rapporterons. Sa mère était une femme libre, fille d'Abou Mohammed Sabaï; il avait pour surnoms Aboul Abbas et El Mostancer Billah, était de teint clair légèrement pâle et de taille moyenne, avait les yeux noirs et largement fendus, les cheveux d'un noir foncé et les sourcils de même teinte et légèrement séparés. Il avait le visage ovale et les dents éclatantes, était beau de visage et d'extérieur avantageux, de caractère pondéré et bon et avait une belle prestance à cheval.

Il fut proclamé en premier lieu à Tanger en Rebia second 775 (20 septembre — 18 octobre 1373) et son élec-

tion générale eut lieu à El Medina El Beïdha après qu'il s'en fut emparé, le dimanche six Moharrem 776 (17 juin 1374). Au moment où ils étaient sur le point d'enlever Fès, l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen avait posé comme condition qu'il recevrait au lieu du gouvernement de Sidjilmassa, celui de Marrakech, et sur son insistance il obtint satisfaction ; car on craignait qu'un désaccord avec lui n'entraînât la ruine de leurs projets. On lui donna toutes les assurances désirables et il partit pour Marrakech dont il prit le gouvernement. Par la suite, son vizir Messâoud ben Abderrahman se sépara de lui et se retira en Espagne où il s'établit dans le royaume d'Ibn El Ahmer ; quant au sultan Aboul Abbas ben Abou Salem, il s'établit dans le royaume comprenant Fès et ses provinces et prit comme vizir Mohammed ben Othman ben El Kas à qui il abandonna le traitement des affaires, mais il mit un frein à ses appétits en confiant à Soleïman ben Daoud la direction du conseil qu'il exerça seul tout en ayant reçu la direction des cheikhs.

Les relations amicales avec Ibn El Ahmer se poursuivirent ; c'est à lui qu'on avait recours comme arbitre en cas d'accords à conclure ou de désaccords à régler, ce qui l'amena à décider dans les affaires du gouvernement mérinide et fit du Maghreb une province du royaume de l'Andalousie. Ceci résultait de l'assistance fournie par Ibn El Ahmer au sultan Aboul Abbas pour conquérir le royaume du Maghreb et le succès qu'il avait obtenu grâce à cette assistance ; cela tenait aussi à ce qu'Ibn El Ahmer avait sous la main un certain nombre de jeunes fils de rois aptes à exercer le pouvoir. Pour toutes ces raisons, Aboul Abbas et les membres de sa Cour composaient avec Ibn El Ahmer ; mais Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Le supplice du vizir Ibn El Khatib et sa mise à mort.

Quand Ibn El Khatib, réfugié auprès des Beni Merine, avait trouvé à s'installer et à vivre chez eux, Ibn El Ahmer en avait éprouvé un vif mécontentement et ses courtisans ne cessaient de desservir auprès de lui ce vizir qu'ils haïssaient. Sur ces entrefaites, il apprit qu'Ibn El Khatib poussait le sultan Abdelaziz à s'emparer de l'Andalousie et à en faire disparaître la puissance des Beni El Ahmer. Il en conçut un violent ressentiment et s'ingénia à trouver les moyens de faire mourir Ibn El Khatib. Ses ennemis, d'autre part, s'appuyaient sur des propos relevés dans certains de ses ouvrages qu'ils recherchèrent, réunirent et remirent au cadi de Grenade Aboul Hassan Nebahi. Ce cadi retint les dits propos et décréta Ibn El Khatib d'athéisme.

Ibn El Ahmer envoya au sultan Abdelaziz l'acte relatant le témoignage du cadi avec un présent d'une somptuosité inconnue jusqu'alors, lui demandant de sévir contre Ibn El Khatib ou de le lui abandonner. Le sultan Abdelaziz resta sourd à cet appel, et, répugnant à violer la protection qu'il avait accordée à cet homme réfugié auprès de lui, il dit aux ambassadeurs : « Que ne lui avez-vous infligé un châtiment quand il était encore parmi vous et que vous aviez connaissance des faits qu'on lui reproche ; tandis que depuis qu'il vit auprès de moi il n'est personne qui lui ait imputé pareil crime? » Le sultan fit ensuite des largesses en argent et en fiefs qui allèrent au vizir et à ses fils, ainsi qu'aux cavaliers venus d'Andalousie avec lui.

Quand le sultan Abdelaziz étant mort — Dieu lui fasse miséricorde — son fils Abou Zian lui succéda sur le trône et eut Abou Bekr ben Ghazi pour vizir, Ibn El Ahmer

renouvela ses démarches auprès de ce vizir, à qui il envoyait un autre présent avec la demande de lui livrer Ibn El Khatib. Le vizir s'y refusa et fit une réponse sans ménagements. D'autres ambassadeurs d'Ibn El Ahmer lui furent envoyés qui tremblaient de crainte en l'abordant, tant ils redoutaient sa colère.

C'est alors qu'Ibn El Ahmer eut recours à l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen qui était auprès de lui en Espagne. Il éveilla en lui l'ambition de conquérir le royaume du Maghreb et l'embarqua à destination de la côte des Botouya dans la région du Rif, pour faire pièce au vizir Abou Bekr ben Ghazi, comme nous l'avons déjà dit. Mais il avait conçu un autre projet : il entreprit Mohammed ben Othman ben El Kas, le propre cousin du dit Abou Bekr ben El Ghazi, alors chargé d'administrer la place de Ceuta, et en fit un partisan du prétendant Aboul Abbas ben Abou Salem, à cette époque interné à Ceuta avec un certain nombre de proches parents. Il s'engageait à l'assister jusqu'au succès, en lui fournissant des subsides et des soldats, et y mettait comme conditions qu'il lui abandonnerait la place de Gibraltar, lui enverrait les princes de la famille alors à Tanger, afin de les avoir sous la main, et lui livrerait Ibn El Khatib dès qu'il en aurait la possibilité.

Les événements favorisèrent ces projets : dès que le sultan Aboul Abbas fut maître du pouvoir, il abandonna la place de Gibraltar à Ibn El Ahmer, ce qui mit fin à l'autorité mérinide au delà du détroit. S'étant ensuite emparé de Ceuta, il lui envoya les princes de la famille dont il a été question et qu'Ibn El Ahmer installa richement à Grenade. Par la suite, le sultan Aboul Abbas et son vizir Mohammed ben Othman arrêtèrent Ibn El Khatib et en avisèrent sans retard Ibn El Ahmer. Ce prince dépêcha aussitôt, auprès d'Aboul Abbas, son vizir Abou Abdallah ben Zemreg, qui avait été un des disciples d'Ibn El Khatib

dans la casba de Marrakech pendant neuf mois. Le sultan était sur le point d'enlever la casba, lorsque les soldats de l'émir Abderrahman l'abandonnèrent et passèrent les murs pour se réfugier auprès du sultan. L'émir demeuré seul dans la casba passa la nuit à exhorter ses deux fils, Salim et Abou Amer, à se donner la mort. Le lendemain matin, le sultan Aboul Abbas partit en bon ordre contre la casba dont il s'empara avec son avant-garde. Il vit arriver vers lui l'émir Abderrahman et ses deux fils se lançant à l'attaque et luttant aux portes mêmes de leurs maisons. Il y eut entre eux un combat au cours duquel les deux fils furent tués par Ali ben Idris et Zian ben Omar El Ouattassi.

D'après Ibn Khaldoun, longtemps Zian avait joui de l'abondance de leurs bienfaits, vivant fier et superbe sous leur protection, aussi demeura-t-il comme le symbole de l'ingratitude et de l'oubli des bienfaits ; mais Dieu n'est pas injuste, même pour le poids d'un atome [1]. Ces événements eurent lieu le dernier jour de Djoumada second 784 (9 septembre 1382), l'émir ayant exercé le pouvoir à Marrakech pendant dix années. Le sultan Aboul Abbas s'en revint ensuite à Fès, après avoir assuré son pouvoir sur l'ensemble du Maghreb, réduit son ennemi et repoussé ses compétiteurs. Dieu triomphe en tout ce qu'il a décidé.

Notice sur les Chaouia, leurs origines, leurs antécédents, leurs noms et surnoms.

D'après Ibn Khaldoun : « Les Chaouia descendent de Hassan ben Abou Saïd Çobeïhi, ce dernier terme étant la forme diminutive de Çabih, nom d'une fraction des Soueïd

1. *Coran*, chap. IV, verset 44.

qui, eux, sont l'une des tribus Beni Malek ben Zoghba des Arabes Hilaliens. Hassan et son frère Moussa, tous deux fils d'Abou Saïd, étaient venus en Maghreb extrême sous le règne du sultan Yaqoub ben Abdelhaqq — Dieu lui fasse miséricorde — en compagnie d'Abdallah ben Guendouz des Beni Abdelouad, tribu des Gommi, cet Abdallah ayant abandonné le parti de Yaghmorassen ben Zian pour entrer dans celui du dit sultan Yaqoub.

« Il s'était transporté auprès de ce sultan avant la prise de Marrakech et Yaqoub enchanté lui avait assigné un rang élevé dans son gouvernement et installé ses compagnons dans la banlieue de Marrakech à la tête de fiefs d'une particulière importance et largement suffisants. Il avait ensuite placé dans leurs campements et confié à leurs soins ses troupeaux de chameaux, ses montures et bêtes de somme et Abdallah ben Guendouz avait chargé de leur entretien Hassan et son frère Moussa des Çobeïhi qui étaient habiles dans l'art de soigner et d'entretenir les chameaux. Ils s'acquittèrent de cette mission en rayonnant à travers le pays, se portant dans leurs déplacements jusque dans le Sous. Or, les troupeaux du sultan Yaqoub étaient précédemment dispersés dans toutes les régions du Maghreb ; il les avait réunis entre les mains d'Abdallah ben Guendouz qui, lui, les avait remis en totalité au dit Hassan Çobeïhi. Dès lors Hassan s'occupa personnellement des intérêts du sultan quant à ces troupeaux et il lui rendait compte des faits importants les concernant. Ce rôle qui le tenait en rapports suivis avec le souverain lui valut de sa part une situation élevée et un crédit d'importance ; en sorte que ses fils grandirent sous la protection et la puissance du gouvernement, qu'ils en obtinrent des charges diverses et exercèrent seuls le commandement des Chaouia. Ils se sont transmis de père en fils ces charges qu'ils se sont réservées jusqu'à la présente époque, indépendamment d'autres privilèges qu'ils obtinrent. Hassan,

eut comme fils Ali, Yaqoub, Talha et autres, qui engendrèrent plusieurs branches. » Ibn Khaldoun ajoute : « Ces descendants de Hassan n'ont pas cessé à ce jour de remplir différentes charges de l'État, comme l'ont fait leurs ancêtres, c'est-à-dire d'exercer le commandement des Chaouia et d'administrer les bêtes de somme et les chameaux de transport du sultan, jouissant auprès du gouvernement d'une haute situation et de nombreux privilèges. »

Nous ajouterons : le terme de Chaouia dérive du mot *cha* qui désigne un groupe de moutons. D'après le *Sihah*[1], le relatif de *cha* c'est *chaoui* et l'auteur du poème du mètre Radjaz dit :

En la circonstance, l'homme riche en moutons ne tire avantage ni de sa femme ni de ses trois pierres à dessécher le fromage[2].

Si l'on donne ce nom à un homme on peut dire soit *chaou*, soit *chaoui*.

Le nom de Chaouia s'étend aujourd'hui à l'ensemble des habitants du Tamesna, bien qu'ils proviennent de nombreuses tribus, les unes arabes, d'autres zenata ou berbères, tous cependant étant arabophones. L'origine de la majorité d'entre eux remonte à ceux qu'a signalés Ibn Khaldoun, auxquels se sont jointes et mêlées d'autres tribus et le nom de Chaouia a prévalu pour l'ensemble. Le même fait s'est produit pour tous les Arabes fixés dans les régions montueuses du Maghreb extrême ; ils ont subi de nombreux mélanges au point d'en oublier leurs origines ethniques et leurs ancêtres, sauf de rares exceptions. C'est là l'œuvre du temps, de la succession de nombreuses générations, du retour de calamités comme les famines et la misère, des châtiments qui leur ont été infligés par le souverain à différentes reprises, des scissions qui se sont

1. Dictionnaire.
2. Ce vers isolé n'est cité que pour montrer l'emploi du mot Chaoui.

produites entre eux et des transferts dont ils ont été l'objet d'un pays à un autre. Malgré cela, leurs anciens noms sont encore en usage parmi eux sans aucun changement, jusqu'à ce jour ; c'est ce qui permet au chercheur perspicace de retrouver leurs ancêtres et de rattacher leurs branches à l'origine commune, quand cela est nécessaire, mais Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Le sultan Aboul Abbas marche contre Tlemcen, s'empare de cette ville et la détruit.

Pendant que le sultan Aboul Abbas assiégeait Abderrahman ben Abou Ifelloussen dans Marrakech, Abou Hammou ben Youssef le Zianite, à la tête d'un groupe des Oulad Hosseïn de la tribu arabe des Maqil, en avait profité pour pénétrer en Maghreb sur l'instigation du dit Abderrahman. Ils atteignirent Meknès qu'ils saccagèrent, puis se rendirent à Taza qu'ils assiégèrent pendant sept jours et où ils détruisirent le palais du sultan connu sous le nom de qçar Tazrout, ainsi que la mosquée qui en dépend. Sur ces entrefaites, ils apprirent de façon certaine la chute de Marrakech et la mort de l'émir Abderrahman ; à cette nouvelle, ils s'enfuirent dans toutes les directions et Abou Hammou en regagnant Tlemcen passa par la forteresse de Ouenzemmar ben Arif des Soueïd, sise dans le pays des Botouya et appelée Merrada, qu'il détruisit.

Le sultan Aboul Abbas arrivait alors à Fès qu'il quittait après y avoir pris un repos de quelques jours et partait pour Tlemcen. Quand Abou Hammou apprit son arrivée à Taourirt, il en fut profondément troublé et décida de soutenir un siège, avec l'assentiment des habitants qui prirent toutes dispositions pour l'assister. Mais ayant changé d'idée, il quitta la ville une nuit, emmenant sa famille, ses enfants et ses familiers avec lesquels il alla

établir son camp à Ceficif. Les habitants se précipitèrent à sa suite avec leurs familles, cherchant une protection auprès de lui et un abri contre l'assaut des soldats. Mais cela ne modifia pas ses dispositions et il leva le camp pour se diriger sur El Bateha d'abord, puis sur le pays des Meghraoua où il s'arrêta chez les Beni Bousaïd près du Chelif, tandis qu'il installait ses plus jeunes enfants et sa famille dans la forteresse de Tadjahmoumt.

Quant au sultan Aboul Abbas, arrivé à Tlemcen, il s'en rendit maître, y demeura un certain nombre de jours, puis fit abattre les murs d'enceinte de la ville et les palais du roi, sur l'instigation de son ami Ouenzemmar, vengeant ainsi la destruction du château de Tazrout et de la forteresse de Merrada. Le sultan quitta ensuite Tlemcen à la poursuite d'Abou Hammou, mais parvenu à une étape de la ville, il apprit que Moussa ben Abou Inan était passé d'Espagne en Maghreb et profitait de son absence pour occuper le palais impérial, ce qui le décida à rebrousser chemin. Abou Hammou s'en revint à Tlemcen et y reprit le pouvoir qu'il garda jusqu'aux événements que nous rapporterons s'il plaît à Dieu.

La déposition du sultan Aboul Abbas ben Abou Salem suivie de son exil en Espagne et les causes de ces événements.

Nous avons exposé plus haut comment Ibn El Ahmer décidait d'autorité dans les affaires du Maghreb, grâce à l'influence qu'il exerçait sur Aboul Abbas, ce prince lui devant son accès au pouvoir et parce qu'il disposait de nombreux personnages choisis qu'il tenait en réserve comme candidats éventuels au trône du Maghreb, au cas où le souverain régnant ne se prêterait pas à ses vues. Mais encore qu'il décidât en toute indépendance, il lui

arrivait parfois de leur reprocher faussement de manquer d'énergie dans leur concours ou de faire de l'opposition, cela dans des cas où il leur était impossible de se disculper, et ils lui en gardaient rancune.

Il usait de pareils procédés avec le sultan Aboul Abbas et lorsque ce prince, en l'année 785 (6 mars 1383 — 23 février 1384) attaqua Tlemcen et s'en rendit maître, Ibn El Ahmer apprit que le palais royal de Fès était abandonné aux soldats et aux auxiliaires. Il profita de l'occasion qui s'offrait pour mettre en liberté Moussa, fils du sultan Abou Inan et l'envoyer en Maghreb, lui donnant comme vizir Messäoud ben Abderrahman ben Massaï, ce maître fauteur de troubles qui résidait auprès de lui, en Espagne, depuis qu'il s'était séparé d'Aderrahman ben Abou Ifelloussen. Moussa ben Abou Inan débarqua à Ceuta, s'en rendit maître et en fit hommage à Ibn El Ahmer à qui les habitants se soumirent. Il se dirigea ensuite sur Fès, y entra le jour même de son arrivée et s'y établit solidement. La nouvelle en parvint à Tlemcen au sultan Aboul Abbas qui partit en toute hâte et s'arrêta pendant quatre jours à Taza d'où il alla établir son camp au lieu dit Rokn ; mais il fut abandonné par les chefs de ses troupes qui allèrent individuellement ou par groupes se mettre au service de Moussa. Ce que voyant, Aboul Abbas s'en revint à Taza, son camp et ses tentes ayant été incendiés, le dimanche trente Rebia premier 786 (22 mai 1384). Moussa ben Abou Inan fit ensuite rechercher le sultan Aboul Abbas qu'on lui ramena avec promesse de la vie sauve. Il le fit appréhender au corps et l'envoya à Ibn El Ahmer auprès de qui il demeura en surveillance jusqu'au moment où se produisirent les événements le concernant que nous rapporterons s'il plaît à Dieu. Son premier règne avait duré dix ans, deux mois et vingt-quatre jours ; il avait eu, entre autres vizirs, Mohammed ben El Kas El Medjdouli, et entre autres secrétaires, Abdelmohaïmen ben Abou Saïd

ben Abdelmohaïmen El Hadrami, Dieu les recueille tous dans le sein de sa miséricorde.

Le règne du sultan el Motaouekkel Ala Allah Abou Farès Moussa ben Abou Inan ben Aboul Hassan.

Il était le fils d'une esclave affranchie nommée Tamellalt, avait le teint brun foncé, la taille au-dessus de la moyenne, les yeux saillants, la barbe abondante et lui couvrant la poitrine, et le nez droit. Quand il parlait, sa langue lui emplissait la bouche, saillait entre ses lèvres et se mouvait, rendant sa parole embarrassée et pénible. Il fut proclamé le jeudi 20 Rebia premier 786 (12 mai 1384) et la direction du gouvernement fut confiée à son vizir Messâoud ben Massaï qui l'exerçait en toute indépendance. Quand son pouvoir fut bien assuré dans la capitale, Ibn El Ahmer lui envoya sa mère et les autres membres de sa famille qui étaient auprès de lui et son vizir Abou Abdallah ben Zemreg lui adressa des compliments dans une poésie à doubles rimes commençant par ces vers :

Après la séparation la réunion s'est faite en ordre parfait et les astres ont brillé de nouveau après une éclipse.
Les perles de la pluie ont fait sourire la prairie, ainsi que les fleurs éclatantes des grêlons.

et qu'il termine ainsi :

Mon maître vous félicite et votre quiétude est certaine depuis que la réunion s'est faite comme une heureuse conjonction des astres.
Vous avez obtenu la gloire et avez vu vos désirs exaucés, car la fortune a tenu toutes ses promesses.
Vous avez goûté au bonheur, toute peine est évanouie et les bienfaits succèdent aux bienfaits.
A votre royaume, la durée demeure favorablement liée ; il jouira de la perpétuité ou de la fortune.

Et la voix du temps présent vous dit, après le salut, ces paroles : l'assistance vient de Dieu et la victoire est proche[1].

El Hassan ben Nacer apparaît chez les Ghomara et le vizir Ibn Massaï marche contre lui.

El Hassan ben Nacer ben Abou Ali ben Abou Saïd avait quitté l'Espagne où il résidait et gagné Tunis, en vue de conquérir le pouvoir. Or, le vizir Messâoud ben Massaï avait mis à mort Mohammed ben Othman ben El Kas dont les fidèles s'étaient dispersés, cherchant une retraite fût-ce aux entrailles de la terre. L'un d'entre eux, le fils de son frère, El Abbas ben El Moqdad, s'était réfugié à Tunis où il avait rencontré El Hassan ben Nacer. Celui-ci émit l'avis de revenir avec lui en Maghreb pour s'emparer du pouvoir et quitta Tunis en sa compagnie. Il traversa des campagnes désertes, atteignit les montagnes des Ghomara et se rendit chez ceux d'entre eux qui habitent Cefiha. Ils le reçurent avec honneur, fêtèrent son retour et annoncèrent publiquement leur décision de soutenir sa cause. Il prit alors comme vizir El Abbas ben El Moqdad.

Dès qu'il en eut connaissance, Messâoud ben Massaï le vizir réunit une armée sous les ordres de son frère, Mahdi ben Abderrahman ben Massaï, qui alla l'assiéger pendant un certain nombre de jours dans le djebel Cefiha ; mais il put se défendre contre ses attaques, ce que voyant, Messâoud partit pour aller en personne le combattre, comme nous le rapporterons.

1. Ces derniers mots sont tirés du *Coran*, chap. LXI, verset 13.

La mort du sultan Moussa ben Abou Inan (Dieu lui fasse miséricorde).

Messâoud ben Massaï ayant accaparé le pouvoir comme nous l'avons rapporté, le sultan Moussa en conçut un vif ressentiment et associa ses familiers à son projet de le faire mourir par surprise. Instruit de ce qui se préparait, le vizir ne pensa plus qu'à éviter le sultan, chercha un moyen de s'éloigner et se hâta de partir pour combattre El Hassan ben Nacer qui se posait en prétendant chez les Ghomara, laissant pour le remplacer au palais royal son frère Yaïch ben Abderrahman ben Massaï. Mais arrivé à Qçar Ketama, il apprit la mort du sultan Moussa qui avait eu lieu dans le mois de Djoumada second (30 juin au 28 juillet 1386), après un jour et une nuit de maladie. La rumeur publique, d'après Ibn Khaldoun, accusa Yaïch, le frère du vizir, de l'avoir empoisonné. D'après Ibn El Qadi, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas* : « le sultan Moussa ben Abou Inan mourut empoisonné le vendredi 3 Ramadan 788 (28 septembre 1386), âgé de trente et un ans, après un règne de deux ans et quatre mois ; il eut pour successeur Mohammed ben Ahmed ben Abou Salem. » Parmi ses secrétaires, il y eut Aboul Fadhl Mohammed ben Mohammed ben Abou Amer Tamimi et Aboul Qassem Mohammed ben Souda El Morri, et parmi ses cadis Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed El Maghili, mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le règne du sultan El Montaçar Billah Abou Zian Mohammed ben Aboul Abbas ben Abou Salem ben Aboul Hassan.

Ce prince était fils d'une femme libre, Roqaïa, fille du sultan Abou Inan. Il était de teint clair, avait le nez droit

et le visage ovale. Il fut élu après son oncle maternel, Moussa ben Abou Inan, le vendredi trois Ramadan 788 (28 septembre 1386), étant âgé de cinq ans, et fut déposé le vendredi quinze Choual de la même année (9 novembre 1386). Il fut ensuite exilé en Espagne avec son père, ayant régné quarante-trois jours sous l'autorité du vizir Messâoud. Dieu lui pardonne.

Le règne du sultan El Ouateq Billah Abou Zian ben Mohammed ben Aboul Fadhl ben Aboul Hassan.

Ce prince était fils d'une esclave affranchie nommée Assila ; il était noir de peau, de forte corpulence et de haute stature, avec des jambes longues ; il avait le visage large, le nez charnu et les avant-bras puissants. Avant son élection, il était parmi les princes de la famille résidant en Espagne auprès d'Ibn El Ahmer, et, lorsque le vizir Messâoud avait eu lieu de redouter le sultan Moussa ben Abou Inan, il avait chargé son fils Yahya d'aller demander à Ibn El Ahmer le renvoi du sultan Aboul Abbas dans son royaume. Ibn El Ahmer le rendit à la liberté et l'emmena à Gibraltar, dans l'intention de lui faire traverser le détroit. Mais le sultan Moussa étant mort, le vizir changea d'avis et proposa secrètement à Ibn El Ahmer de ramener le sultan Aboul Abbas et de lui envoyer à sa place El Ouateq qu'il jugeait plus apte à être écarté des affaires et tenu en tutelle. Ibn El Ahmer se prêta à ses vues, renvoya le sultan Aboul Abbas Ahmed à sa résidence de Grenade et fit venir à Gibraltar El Ouateq qu'il envoya débarquer à Ceuta.

Or, il advint qu'un groupe de familiers abandonnant le parti du vizir Messâoud, vint se réfugier à Ceuta où les trouva El Ouateq en abordant. Ils partirent avec lui, parcourant les campagnes du Maghreb, et atteignirent le

Djebel Maghila, près de Fès. Le vizir Messâoud marcha contre eux avec des troupes, s'installa en face de leur camp et les combattit pendant plusieurs jours. Puis un accord intervint entre eux aux termes duquel Messâoud proclamerait El Ouateq, mais à titre de souverain indépendant, et cet accord fut ratifié.

D'après l'auteur de la *Djedoua*, le sultan El Ouateq Billah Abou Zian Mohammed ben Aboul Fadhl fut investi du pouvoir le vendredi quinze Choual 788 (9 novembre 1386) et son gouvernement fut confié au vizir Messâoud ben Massaï. Mais ensuite un conflit éclata entre ce vizir et Ibn El Ahmar, occasionné par la demande qu'il lui fit de rendre aux Mérinides la ville de Ceuta qui lui avait été abandonnée par Moussa ben Abou Inan, comme nous l'avons rapporté. Il la lui avait faite avec ménagements, mais elle irrita violemment Ibn El Ahmer qui y fit une réponse offensante.

Ibn Massaï constitua une armée pour entreprendre le siège de Ceuta avec El Abbas ben Omar ben Othman El Ouesnafi, Yahya ben Allal ben Amaçmoud et le raïs Mohammed ben Ahmed El Abkem qui était des Beni El Ahmer et prit le commandement de cette armée. Ibn El Ahmer mit alors en liberté le sultan Aboul Abbas et l'envoya en Maghreb pour reprendre son royaume et susciter des difficultés à Ibn Massaï qu'il accusait d'ingratitude.

Le sultan Aboul Abbas passa la mer pour venir aborder en Maghreb, à Ceuta, où il s'établit en maître. Il s'avança ensuite sur Fès dont il entreprit le siège. Il y investit étroitement Ibn Massaï et son sultan El Ouateq Billah, tandis que les gens se pressaient pour lui faire acte d'obéissance, même ceux de Marrakech. Il y avait trois mois que durait le siège de Fès El Djedid, lorsque le vizir Messâoud se décida à la soumission, stipulant qu'il conserverait la charge de vizir et que son sultan serait envoyé en Espagne. Ces propositions ayant été acceptées,

il déposa El Ouateq Billah, puis alla se présenter au sultan Aboul Abbas qu'il proclama. Ce prince prit la tête du cortège et fit son entrée dans le palais royal le jeudi cinq Ramadan 789 (19 septembre 1387). Aussitôt entré, il fit arrêter et enchaîner El Ouateq Billah et l'envoya à Tanger où il fut ensuite mis à mort, étant âgé de trente-huit ans; son tombeau y est encore visible. Il avait eu, parmi ses vizirs, Yaïch ben Ali ben Farès El Yabani et Messâoud ben Rahho ben Massaï ; entre autres secrétaires, Mançour ben Ahmed ben Mohammed ben Aboul Qacem ben Abou Medien et, comme cadi, Abou Yahya Mohammed ben Mohammed Sekkak, Dieu le Très-Haut les accueille par grâce dans le sein de sa miséricorde.

Le second règne du sultan Aboul Abbas ben Abou Salem ben Aboul Hassan.

Après son entrée à Fès El Djedid, la capitale, à la date ci-dessus indiquée, le sultan Aboul Abbas fut l'objet de l'élection générale le troisième jour suivant qui était le samedi sept Ramadan 789 (21 septembre 1387), soit trois ans, cinq mois et six jours après sa déposition. Dès qu'il fut maître du pouvoir, il fit arrêter le vizir Ibn Massaï, ses frères et ses familiers, et soumit ces derniers à une rigoureuse torture dont ils moururent. Quant à Messâoud, il tira vengeance de ses actes en lui infligeant un supplice sans pareil : lui tenant compte de ses attentats contre les maisons appartenant à des Beni Merine sortis de son parti pour passer à celui du sultan, à savoir que quand l'un de ces derniers prenait la fuite, il allait saccager son habitation, le sultan ordonna que son supplice aurait lieu sur les restes mêmes de ces habitations. On l'amenait successivement sur chacun de ces édifices en ruines où il était frappé de vingt coups de fouet, jus-

qu'au moment où, les limites de sa résistance à la souffrance étant dépassées, le sultan ordonna de lui trancher l'extrémité des quatre membres. Il mourut dès la seconde amputation et fut ainsi donné publiquement en exemple.

Mohammed ben Abdelhalim ben Abou Ali se manifeste à Sidjilmassa et disparaît ensuite.

Nous avons rapporté antérieurement que l'émir Abdelhalim ben Abou Ali ben Abou Saïd s'était emparé de Sidjilmassa qui lui avait été enlevée ensuite par son frère Abdelmoumen ; qu'Abdelhalim était alors parti pour l'Orient et avait péri au cours de ce voyage. Or, il avait laissé son fils Mohammed, dont il est question ici, en nourrice et cet enfant avait grandi au cours de plusieurs règnes, allant d'un souverain à l'autre, mais séjournant plus longuement auprès d'Abou Hammou, maître de Tlemcen. Lorsque le sultan Aboul Abbas assiégeait Fès El Djedid, ce même Mohammed se trouvait chez les Arabes Ahlaf, et quand Messaoud ben Massaï vit que l'encerclement de la ville devenait plus rigoureux, il intrigua auprès des Ahlaf pour qu'ils portent au pouvoir Mohammed ben Abdelhalim et l'introduisent en Maghreb afin d'empêcher le sultan Aboul Abbas de s'en emparer. Ainsi firent-ils et Mohammed ben Abdelhalim entra à Sidjilmassa dont il se rendit maître. Mais quand le sultan Aboul Abbas se fut établi à Fès El Djedid et qu'il eut châtié Messaoud ben Massaï et ses parents, Mohammed ben Abdelhalim quitta Sidjilmassa et se porta dans des campements d'Arabes dont un groupe partit avec lui et le conduisit à son refuge, auprès d'Abou Hammou, à Tlemcen. Quand ce prince mourut, il se réfugia auprès du maître de Tunis Aboul Abbas, le Hafcide, et après la mort

de ce souverain, il partit pour l'Orient dans l'intention de s'acquitter du pèlerinage. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

La disgrâce du secrétaire Ibn Abou Amer et de Harkat ben Hassan et la mort de ces deux personnages.

Mohammed ben Mohammed ben Abou Amer Tamimi, dont le père a été cité sous le règne du sultan Abou Inan, avait été secrétaire du sultan Aboul Abbas au cours de son premier règne. Lorsque son maître fut déposé et remplacé par Moussa ben Abou Inan, il fit sa cour à ce prince en rappelant la vive affection qu'il avait pour son père le sultan Abou Inan; c'était, en effet, celui de ses familiers qu'il préférait, comme cela a été rapporté. Le sultan Moussa le choisit comme conseiller, le plaça au-dessus des autres membres du gouvernement et lui confia le soin de tracer son sceau manuel sur les ordres royaux, comme l'avait fait son père. En même temps il conférait avec lui sur ses affaires les plus importantes, pour lesquelles il prenait son avis.

Les membres du gouvernement s'en indignèrent, tandis que lui, avec un groupe de familiers du sultan Aboul Abbas, s'efforçait de susciter contre eux l'animosité du sultan Moussa en vue de leur infliger des châtiments et la mort. Il agissait ainsi sous l'influence de certains propos qui avaient été échangés entre eux et lui au cours de réunions familières à la cour du sultan Aboul Abbas, propos pour lesquels il leur gardait rancune. Quand il fut arrivé à ses fins auprès du sultan Moussa, il les déféra à son autorité et ce prince les fit mettre à mort.

Le cadi Abou Ishaq Ibrahim El Iznasseni était l'un des familiers du sultan Aboul Abbas qui assistaient à ces réunions et Ibn Abou Amer le haïssait secrètement. Il ex-

cita contre lui le sultan Moussa qui le fit mettre à mort et promener son corps, soulevant par cet acte particulièrement odieux l'indignation publique.

Ibn Abou Amer se sépara ensuite du sultan Moussa et partit pour l'Espagne. Il lui arrivait dans ce pays de passer aux lieux où était interné le sultan Aboul Abbas, mais il ne lui rendait pas de visite et si parfois il le rencontrait, il ne lui adressait pas de salutations et ne lui témoignait aucune considération. Le sultan Aboul Abbas en fut indigné et quand, grâce à Dieu, il remonta sur le trône et qu'il en eut terminé avec Ibn Massaï, il fit arrêter et jeter en prison ce même Ali ben Abou Amer. Il le livra ensuite aux supplices et le fit mourir sous le fouet. Son corps fut transporté dans sa maison et tandis que ses parents l'accompagnaient au cimetière, un ordre du sultan arriva qui prescrivait, pour donner plus de rigueur au châtiment, que son cadavre fût traîné sur le sol des différents quartiers de la ville. On l'arracha de la civière, on lui lia les pieds avec une corde et il fut tiré par les rues de la ville, puis jeté sur un tas de fumier.

Le sultan fit ensuite arrêter Harkat ben Hassoun, cheikh des Arabes, qui était un fauteur de désordres. Les Arabes rebelles de la famille des Maqil, à l'époque où le sultan Aboul Abbas traversait le détroit et débarquait à Ceuta, avaient invité ce même Harkat à la soumission au sultan et il s'y était d'abord refusé ; par la suite, ils l'y contraignirent èt l'amenèrent au sultan qui cacha ses intentions jusqu'au jour où, son pouvoir étant bien établi et où il se trouva maître de sa capitale à Fès El Djedid, il le fit arrêter et mourir dans les supplices. C'est Dieu qui décide du terme de toutes choses.

Renseignements sur Tlemcen dont le sultan Aboul Abbas se rend maître.

Le sultan Abou Hammou ben Youssef Ziani était revenu à Tlemcen et y avait repris pied solidement, comme nous l'avons dit, lorsque son fils Abou Tachefin se souleva contre lui à la fin de l'année 788 (décembre 1386). Ils se livrèrent des combats dans lesquels le père eut le dessous, mais la fortune des armes lui revint au cours de péripéties nombreuses et longues. Abou Tachefin demanda alors assistance au sultan Aboul Abbas qui lui donna comme alliés son fils, l'émir Abou Farès, et son vizir Mohammed ben Youssef ben Allal, disposant d'une nombreuse armée de Beni Merine et autres contingents. Abou Tachefin fut vainqueur de son père qu'il tua et dont il envoya la tête au sultan Aboul Abbas. Il fit ensuite son entrée à Tlemcen à la fin de l'année 791 (novembre 1389), et y régna en vassal du sultan Aboul Abbas dont le nom était prôné dans les chaires des mosquées de Tlemcen. Chaque année, il lui envoyait un tribut comme il s'y était engagé lorsque des troupes lui avaient été envoyées. Il régna de la sorte jusqu'à sa mort qui eut lieu en 795 (17 novembre 1392 — 5 novembre 1393). Son frère, l'émir Youssef ben Abou Hammou, s'empara de Tlemcen et quand le sultan Aboul Abbas en eut connaissance, il quitta sa capitale pour gagner Taza. De ce point il fit partir son fils, l'émir Abou Farès, avec troupes sur Tlemcen dont il se rendit maître et où il proclama son père. Quant à Youssef ben Abou Hammou, il alla se réfugier dans une de ses forteresses où il se mit en état de défense et il en advint ce que nous rapporterons.

Le sultan d'Égypte Eddhaher Berqouq envoie des présents au sultan Aboul Abbas à Taza. Les causes de cet envoi.

Vers la fin de sa vie, le très savant maître et ami de la Foi, Ibn Khaldoun, s'était établi au Caire et y avait obtenu du sultan une haute considération. Il rapporte, Dieu lui fasse miséricorde, que Youssef ben Ali ben Ghanem, émir des Oulad Hosseïn des Maqil, et parmi eux des Oulad Djerrar, fit le pèlerinage en l'année 793 (9 décembre 1390-28 novembre 1391) et eut une entrevue avec le maître de l'Égypte, le roi Eddhaher Berqouq, le premier des rois circassiens turcs. Ibn Khaldoun ajoute : « Je me rendis auprès de ce sultan en faveur de Youssef ben Ali dont j'exaltai le haut rang parmi sa nation. Il lui fit un noble accueil et le chargea, quand il eut terminé ses affaires, de remettre au maître du Maghreb un présent composé d'objets rares tels que des produits de son pays, comme cela se pratique entre souverains. Lorsque Youssef remit ce présent au sultan Aboul Abbas, ce prince le reçut avec les plus grands honneurs, au cours d'une séance solennelle d'exposition. Il rechercha ensuite ce qu'il estimait devoir lui offrir en retour, comme chevaux de prix, marchandises et vêtements. Il avait terminé de les réunir à sa satisfaction et il se disposait à les expédier à Taza par Youssef ben Ali qui lui avait apporté le premier présent, lorsque la mort vint arrêter ses projets. »

La mort du sultan Aboul Abbas ben Abou Salem.

Le sultan Aboul Abbas ben Abou Salem mourut à Taza où il stationnait, observant les opérations de son fils Abou

Farès et de son vizir Çalah ben Hammou El Iabani qu'il avait envoyés à la conquête de Tlemcen et des régions orientales. La mort vint le frapper en ce lieu, la veille du jeudi sept Moharrem 796 (12 novembre 1393); son corps fut transporté à Fès et inhumé à El Qalla; il était âgé de trente-neuf ans et son second règne avait duré six ans et quatre mois.

Parmi les vizirs qui le servirent sous ce second règne, il y eut : Çalah ben Hammou El Iabani, Mohammed ben Youssef ben Allal Cenhadji; parmi ses chambellans : Aboul Abbas Ahmed ben Ali El Qebaïli; parmi ses secrétaires : le chérif Aboul Qassem Mohammed ben Abdallah El Hassani Sebti, le caïd Mohammed ben Moussa ben Mahmoud El Kordi et Yahya ben El Hassan ben Abou Dolama Tsouli; parmi ses cadis : Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed ben Ibrahim El Iznasseni.

L'auteur de la *Djedoua* dit : « Le sultan Aboul Abbas était un poète de grand talent au style brillamment imagé; parmi ses vers sont les suivants :

Quant à l'amour, ô mon ami, je me suis familiarisé avec lui et n'ai pas cessé de le rencontrer depuis le temps de ma jeunesse.

J'ai vu qu'il constituait la force de l'âme et sa parure; je l'ai adopté comme foi et comme doctrine.

Au contraire des autres hommes, je m'en suis fait un vêtement, ma sincérité lui tient lieu de broderie d'or.

Mais j'ai éprouvé son abandon cruel; pas de bienvenue à notre séparation, non, pas de bienvenue. »

Au sujet du sultan Aboul Abbas, il est rapporté dans l'ouvrage intitulé *Nefh Ettib* que le secrétaire et homme de lettres Aboul Hassan Ali, fils du vizir Lisan Eddin Ibn El Khatib, était son compagnon intime. Un jour qu'il se trouvait avec lui dans un jardin et qu'ils s'entretenaient à bâtons rompus, le moment arriva où le soleil pâlissant à l'horizon, le jour était près de fuir devant la nuit; le sultan Aboul Abbas, tendrement ému, tandis que les ruis-

seaux et les torrents d'eau s'écoulaient au pied des grands arbres du jardin, s'écria :

O Fès, par Dieu je le jure, je suis animé d'un vif amour pour toute demeure printanière dont le séjour m'enchante.
Je suis ravi d'être rapproché de toi, ô mon espoir, et un seul regard jeté sur toi emplit mon cœur de joie.

Aboul Hassan Ibn El Khatib lui fit cette réponse judicieuse :

A Dieu ne plaise d'attrister un séjour printanier dont vous êtes l'hôte, ô vous, ornement de la royauté, de la vie et de la religion ;
O vous qui méritez par excellence la louange, Dieu vous conserve pour nous, ô gloire des rois, ô sultan des sultans.

On rapporte également à son sujet que son secrétaire, Abou Zakaria Yahya ben Ahmed ben Abdelmennan, pénétrant auprès de lui dans la soirée, le salua en disant : « Dieu bénisse la matinée de notre maître. » Le sultan le réprimanda, pensant qu'il était ivre, mais Abou Zakaria, réfléchissant sur ce qu'il venait de dire, le répara en improvisant ces vers :

Je lui ai souhaité le bonjour dans la soirée et il m'a dit : quelles sont ces paroles? pensant que c'était une plaisanterie.
Je lui répondis : « L'éclat de votre visage m'a trompé au point de me faire confondre le soir avec le matin. »

Le règne du sultan El Mostancer Billah Abou Farès Abdelaziz ben Aboul Abbas ben Abou Salem (Dieu lui fasse miséricorde).

Une curieuse coïncidence, c'est que le sultan de Fès et du Maghreb, à la présente date, avait pour noms Abdelaziz ben Ahmed, et que le sultan de Tunis et de l'Ifriqia s'appelait également Abdelaziz ben Ahmed. Tous deux

étaient montés sur le trône au cours de la même année, mais le règne du Hafcide fut très long.

Ce prince était fils d'une affranchie nommée El Djohar; c'était un jeune homme de taille moyenne, beau de visage, avec de grands yeux noirs.

Quand le sultan Aboul Abbas ben Abou Salem mourut à Taza, son fils Abou Farès était à Tlemcen d'où il fut appelé par les membres du gouvernement. Il répondit à leur appel et se rendit à Taza où ils le proclamèrent le samedi neuf de Moharrem 796 (14 novembre 1393). Dès qu'il fut maître du pouvoir, il remit en liberté Abou Zian ben Abou Hammou, le Zianite, qui était interné à Fès où il était venu précédemment se réfugier auprès de son père, au cours d'événements dont les détails n'entrent pas dans notre plan. Il l'envoyait à Tlemcen pour gouverner en son nom avec le titre d'émir. Abou Zian s'y rendit, s'y établit et y proclama le sultan Abou Farès. Son frère Youssef ben Abou Hammou se mit ensuite en état de rébellion contre lui et alla dans les campements des Beni Amer ben Zoghba qu'il chercha à entraîner avec lui. Mais Abou Zian les gagna en les comblant de cadeaux, si bien qu'ils le mirent à mort et lui envoyèrent sa tête. Le calme se rétablit alors à Tlemcen, les troubles ayant disparu avec Youssef et les affaires du gouvernement d'Abou Farès se trouvèrent en bonne voie. Tels sont les renseignements d'Ibn Khaldoun ; ce sont les derniers qu'il ait rapportés sur le gouvernement du Maghreb. Sachez, ô lecteur, pour ce qui concerne ceux que nous rapporterons dès maintenant, sur cette dynastie mérinide, que les circonstances ne nous permettent pas de les puiser dans des ouvrages traitant spécialement de cette dynastie ou dans un texte donnant une relation suivie des événements qui s'y rapportent. Mais nous avons retenu tous renseignements sûrs puisés dans les documents qui parlent du sujet, en rapportant les événements sans toutefois les

enchainer comme dans notre premier plan. C'est à Dieu le Très-Haut qu'il faut demander assistance pour être guidé dans le chemin de la vérité.

Renseignements complémentaires sur le sultan Abdelaziz et sa mort.

On a rapporté que le sultan Abdelaziz ben Aboul Abbas était d'humeur très douce et de cœur sensible, incapable de trahison et se gardant de répandre le sang ; qu'il était bon cavalier, excellait dans les exercices équestres, disait bien les vers et aimait les entendre dire. On cite de sa composition les suivants dans lesquels il rend grâce à Dieu d'avoir envoyé la pluie :

Dieu est bienveillant pour les hommes ; quoi qu'il arrive, ils doivent le louer.

C'est lui qui verse sur eux une pluie abondante, alors qu'ils désespéraient, et qui étend sur eux sa clémence.

Il mourut, Dieu lui fasse miséricorde, le samedi huit Safar de l'année 799 (11 novembre 1396) et fut enterré avec son père à El Qalla, ayant régné trois ans et un mois. Il y eut parmi ses vizirs Çalah ben Hammou El Iabani et Yahya ben Allal ben Amaçmoud El Heskouri ; parmi ses secrétaires, Yahya ben El Hassan ben Abou Dolama, et parmi ses cadis, Abderrahim ben Abou Ishaq El Iznasseni, Dieu le Très-Haut veuille leur accorder sa miséricorde.

Le règne du sultan El Mostancer Billah Abou Amer Abdallah ben Aboul Abbas ben Abou Salem, Dieu le Très-Haut lui fasse miséricorde.

Ce sultan était le frère germain du précédent, et sa mère qui se nommait Djohar a été citée plus haut. Il avait

de grands yeux noirs, le nez bien fait et les joues très colorées ; son élection eut lieu après le décès de son frère le samedi huit Safar 799 (11 novembre 1396). Durant toute cette période, la gestion des affaires et l'autorité restèrent aux mains des vizirs. Le sultan dont il est question mourut après la prière de l'après-midi (El Acer) le mardi trente du mois de Djoumada second de l'année 800 (19 mars 1398), ayant régné un an et cinq mois moins quelques jours. Parmi ses vizirs il y eut Çalah ben Hammou et Yahya ben Allal, parmi ses cadis Abderrahim El Iznasseni et parmi ses chambellans Aboul Abbas Ahmed ben Ali El Qebaïli et Fareh ben Mahdi El Euldj ; mais Dieu le Très-Haut est le mieux informé de toutes choses.

Quant à El Ghani Billah Ibn El Ahmer, il avait en Espagne enlevé la direction de la guerre sainte aux Beni Merine et avait effacé leurs traces dans son royaume dès le temps où il avait fait passer la mer à Abderrahman ben Abou Ifelloussen pour faire pièce à Abou Bekr ben Ghazi ben El Kas, comme cela a été exposé ci-devant. En sorte qu'il eut seul la direction des courses déprédataires et des combattants de la guerre sainte dont il assura en personne l'organisation jusqu'à sa mort qui eut lieu en 773 (15 juillet — 2 juillet 1372). Il eut pour successeur son fils Aboul Hadjadj Youssef qui fut élu par le peuple et eut pour chef de son gouvernement Khaled, affranchi de son père. Il fit arrêter ses frères Saad, Mohammed et Naçer dont on n'eut plus jamais de nouvelles, puis il prit des dispositions contre le chef de son gouvernement Khaled qu'il se proposait de faire mourir par le poison. C'était le juif Yahya ben Eççaïgh, médecin de la famille royale, qui avait intrigué auprès de lui dans ce but. Il fit arrêter Khaled par surprise et on le perça de coups de sabre sous ses yeux, alors que son règne remontait à une année environ.

Par la suite, il fit emprisonner le médecin plus haut cité que l'on égorgea dans sa prison.

Ce prince mourut en l'année 794 (29 novembre 1391-16 novembre 1392), ayant régné pendant près de deux ans.

J'ai eu l'occasion de voir un livre traitant de l'histoire du Maroc qui est d'un auteur espagnol nommé Manuel Pablo le Castillan à qui j'ai emprunté certains passages qui ne se trouvent que dans son ouvrage. Quoiqu'il rapporte des faits sans valeur, mêlés à des faits importants, l'observateur avisé saura reconnaitre les perles parmi les pierres et l'ivraie parmi le bon grain. C'est ainsi qu'il rapporte au sujet de ce sultan Aboul Hadjadj ce qui suit : « Les relations qu'entretenait le sultan mérinide, c'est-à-dire Aboul Abbas, avec le sultan de Grenade, Youssef, fils d'El Ghani Billah, étaient excellentes en apparence et laissaient croire à des sentiments d'amitié et d'accord. Or, le Mérinide nourrissait secrètement l'ambition de s'emparer du royaume de Grenade, mais ne pouvant y parvenir par la force, il usa d'astuce et fit présent au sultan Aboul Hadjadj d'un très riche vêtement qui était empoisonné. Il le revêtit et mourut aussitôt, mais cependant le Mérinide n'atteignit pas son but, car, peu de temps après, il mourut à son tour. »

Aboul Hadjadj étant mort, son fils Mohammed ben Youssef fut élu à sa place et il prit comme chef de son gouvernement le caïd Abou Abdallah Mohammed El Kheçcaçi, une créature de son père. Ibn Khaldoun dit : « Telle est encore la situation à ce jour. »

Nous allons rapporter les événements qui se sont produits pendant cette dernière période. En 750 (22 mars 1349 — 10 mars 1350), la peste s'étendit à la généralité des pays de l'Orient et l'Occident, ainsi que nous l'avons signalé précédemment.

En l'année 795 (10 octobre 1363 — 27 septembre 1364), mourut l'ascète Aboul Abbas Ahmed ben Omar ben Mo-

hammed ben Achir El Andalossi, habitant Salé et savant notoire. Abdallah ben Çaad Tlemçani dit dans son ouvrage intitulé *En-Nedjm Ettaqib fima liaoulia Allah min el Manaqib* : « Ibn Achir était, parmi les saints qui se succèdent sur la terre, regardé comme le plus éminent des savants, célèbre par le succès de ses vœux, connu par ses mérites particuliers, très avancé dans les voies de la vie ascétique, retiré du monde, même de la société des justes parmi les hommes, vivant au milieu des tombes dans la campagne touchant le bord de la mer, près de la ville de Salé, sans contact avec ses semblables, sa pensée ne s'arrêtant jamais sur les biens de ce monde. Il avait à son actif de grandes actions et des faveurs spéciales merveilleuses et connues. Il était de ceux à qui Dieu a dispensé à la fois la science, l'action et un accueil affable de la part des créatures qui lui témoignaient une profonde vénération et une grande considération. Il était très humble, plein de dignité et de réserve, adonné à la méditation et instruit par de longues observations.

Le sultan Abou Inan, dans le désir de le rencontrer, se rendit auprès de lui en l'année 757 (5 janvier 1356-24 décembre 1356). Il stationna longtemps à sa porte sans obtenir l'autorisation de la franchir et dut se retirer. Mais son cœur était pour lui plein d'affection et de vénération et à plusieurs reprises il stationna de nouveau à sa porte sans parvenir à le joindre. Il lui envoya alors l'un de ses fils porteur d'une missive écrite de sa main, demandant à être reçu et admis en sa présence. Il y fit une réponse qui ne lui laissait aucun espoir de le rencontrer. Il en ressentit un vif chagrin et dit : « Celui-ci est un saint homme de Dieu le Très-Haut parmi les justes, mais Dieu le dérobe à notre vue. »

Les vertus et les prodiges du cheikh Ibn Achir sont nombreux et ont fait l'objet d'un ouvrage d'Aboul Abbas ben Achir El Hafi, savant de Salé, intitulé *Tohfat Ezzaïr fi*

manaqib Cheikh Ibn Achir que le lecteur pourra compulser.

En l'année 776 (12 juin 1374 — 2 juin 1375), qui est l'année où Ibn El Khatib fut mis à mort, le Maghreb fut désolé par la famine. Aboul Abbas Ibn El Khatib el Qosantini, connu sous le nom d'Ibn Qonfoud, dit en quelques mots dans son livre intitulé *Anis el faqir* que revenant du Maghreb extrême au cours de la dite année, pour regagner Constantine son pays, il passa par Tlemcen : « Cette année-là, dit-il, fut marquée par une grave famine qui sema le Maghreb de ruines et je séjournai durant un mois à Tlemcen, attendant des circonstances favorables pour poursuivre mon voyage. Je me réfugiai auprès de la tombe du cheikh Abou Medien et y adressai des invocations à Dieu. Or, ce que je souhaitais arriva et peu de jours après je pus me remettre en route. Je rencontrai au cours de mon voyage des circonstances heureuses propres à frapper l'esprit de ceux qui en étaient les témoins. Aux dangers de la route s'ajoutaient ceux de la famine ; en effet, les gens étaient surpris de nous voir arriver chez eux sains et saufs, et ils nous voyaient partir avec des appréhensions telles que nous entendions quelques-uns d'entre eux, quand nous tournions les talons, se frapper les mains l'une contre l'autre en nous plaignant. Et nous achevâmes le voyage à notre entière satisfaction, Dieu en soit loué. »

Au cours de l'année 778 (21 mai 1376 — 9 mai 1377), mourut le maître et savant traditionniste Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Amran El Qanzari de Salé connu sous le nom d'Ibn El Medjrad et l'auteur des ouvrages intitulés *Lamiyat El Djomal*, *Charh Eddorar* et d'autres belles œuvres. L'auteur de *Bolghat El Omniya oua maqçad ellabib fimen kana bi Sebta fid daoula el miriniya min moderris oua ostad oua talib*, dit au sujet des mérites de ce cheikh : « C'était un traditionniste ayant

retenu les traditions et la chaîne des personnages qui les ont transmises, connaissant les hommes célèbres et leur biographie ainsi que l'histoire des fastes militaires des Arabes ; homme pieux, menant une vie édifiante et dont la parole était sûre, il fut utile à ses semblables et ses mérites éminents se manifestèrent en faveur de tous ceux qui le connurent, assistèrent à ses séances ou furent ses disciples, jeunes et vieux. »

Il ajoute : « Ceci est connu à Ceuta et de notoriété publique. Il se transporta dans son pays à Salé et y mourut en l'année ci-dessus indiquée. »

Nous ajouterons que son tombeau y est connu à ce jour, il est surmonté d'une petite coupole et c'est un des lieux visités de Salé, hors la porte appelée Bab El Mâlaqa à main droite, à portée de flèche. Les habitants de Salé l'appellent Sidi El Imam Esselaoui. Dieu l'agrée et lui fasse miséricorde.

En l'année 792 (20 décembre 1389 — 8 décembre 1390), mourut le maître, l'Imam très persévérant, le très digne docteur de la loi divine, Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahim Ennefzi, connu sous le nom d'Ibn Abbad, commentateur de l'ouvrage intitulé *El Hikam El Ataiya*, et l'un des disciples du dit maître Ibn Achir. Son compagnon et son frère en Dieu le maître Abou Zakaria Esserradj s'est exprimé à son sujet en ces termes : « Il menait une vie toute de droiture, gardait longuement le silence, était plein de dignité et de décence, avait l'abord agréable, était de mœurs sévères, de belle prestance, de caractère élevé et plein d'humilité et jouissait dans le public d'une haute considération. Élevé dans son pays à Ronda, il grandit dans la pureté des mœurs, la continence et la modestie. Il savait le Coran dès l'âge de sept ans et cultiva ensuite la grammaire et la littérature, les principes fondamentaux de la science et ses développements, où il acquit une supériorité marquée par sa connaissance du sens

intime des principes. Il s'adonna ensuite à la doctrine du « soufisme » et à la recherche des mystères divins et se signala à l'attention publique; il discourait sur les degrés et les stations ou diverses phases de la vie contemplative, le manque de constance et les chutes. Il écrivit sur cette matière des ouvrages merveilleux et d'un haut intérêt; les nombreuses consultations qu'il donna sur des questions scientifiques ont fait l'objet de deux volumes et il étudia la matière de plusieurs ouvrages qu'il avait retenue totalement ou pour la plus grande partie. »

L'auteur ajoute : « Il rencontra à Salé le maître, le pèlerin des lieux saints, le juste, l'éclatant, l'ascète, le pieux Ahmed ben Achir, et vécut auprès de lui et de ses compagnons pendant de nombreuses années. » Il a dit lui-même : « Je suis allé à eux dans le but de jouir avec eux de la perfection morale. »

Il mourut, Dieu lui fasse miséricorde, à Fès après la prière de l'Acer le vendredi trois de Radjeb de la susdite année (17 juin 1390). Le sultan Aboul Abbas ben Abou Salem et des personnages d'un rang inférieur à celui de ce prince, assistèrent à ses obsèques et les gens du peuple tentèrent de briser la civière qui portait son corps pour en recueillir les morceaux et bénéficier de ses grâces; Dieu l'accueille et lui fasse miséricorde.

Parmi les choses intéressantes qu'on lui doit, voici ce qu'il a rapporté d'après son maître Ibn Achir, dans ses *Rassaïl :* « J'étais sorti jadis le jour anniversaire de la naissance du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — étant en état de jeûne et me dirigeai vers le bord de la mer où je rencontrai Sidi El Hadj Ahmed ben Achir — Dieu l'agrée et lui fasse miséricorde — avec un groupe de ses compagnons consommant des mets qu'ils avaient apportés. Ils m'invitèrent à manger avec eux et je leur déclarai que j'étais en état de jeûne.

Sidi El Hadj me jeta un regard de désapprobation et me dit : « C'est aujourd'hui un jour de liesse et de réjouissance où le jeûne est désapprouvé, comme aux jours de fête. » Je réfléchis sur ce qu'il venait de dire, reconnus que c'était la vérité même et qu'il m'avait éveillé à la vérité. »

Sachez, ô lecteur, qu'en cette fin du VIIIe siècle[1] la situation subit des changements en Maghreb et même en Orient ; que la plupart des coutumes chez les nations furent abolies, que leurs habitudes changèrent ainsi que la forme des vêtements. Ibn Khaldoun, après avoir exposé dans la préface de son ouvrage d'histoire que la condition du peuple en tous pays, à toutes les époques et dans chaque génération est la base sur laquelle l'historien édifie la majeure partie des travaux qu'il se propose, s'exprime en ces termes :

« A l'époque où nous vivons, qui est la fin du VIIIe siècle une révolution s'est accomplie dans le Maghreb dont la situation est entièrement transformée; il a épuisé les générations de ses habitants berbères en les opposant aux générations du peuple arabe venues depuis le Ve siècle (août 1010 — août 1107) qui leur firent une guerre acharnée, les vainquirent et leur enlevèrent la majeure partie du pays, puis qui partagèrent avec eux le reste du territoire, où ils imposèrent leur souveraineté et leur puissance. A cela, s'ajoutent les calamités qui affligèrent les pays habités de l'Orient et de l'Occident au milieu de ce VIIIe siècle où une peste meurtrière et compromettant la vie des peuples décima une génération, fit péricliter et effaça une grande partie des beautés de la civilisation. Or, ces événements se produisaient à l'époque où les gouvernements affaiblis et arrivant au terme de leur durée, voyaient s'abaisser leur influence,

1. Le dernier jour du VIIIe siècle de l'hégire tombait le 12 septembre 1398.

leur force et leur puissance, où leur situation menaçait ruine, alors que l'effacement des traces de civilisation sur la terre était la conséquence de la disparition des êtres humains. Les villes et les monuments tombèrent en ruines, les routes et les chemins s'effacèrent, les maisons demeurèrent désertes, les gouvernements et leurs sujets connurent l'abaissement, et tout ce qui est stable fut transformé. L'Orient connut les mêmes épreuves que l'Occident, mais en proportion de son étendue et de sa population. Il en fut comme si une voix s'était élevée, demandant que le monde soit plongé dans les ténèbres et anéanti et que cette voix eût été aussitôt exaucée; mais Dieu hérite de la terre et de ce qu'elle porte[1]. Et, dire qu'un état de choses change entièrement, c'est dire que la créature elle-même change de nature, que le monde entier s'est transformé, qu'il a été créé et s'est développé une deuxième fois pour donner naissance à un monde nouveau, etc. »

Ainsi s'exprime cet auteur, Dieu lui fasse miséricorde. Méditez ces paroles, ô lecteur, en considérant ce que furent dans le passé les États dont nous vous avons exposé l'histoire et ce que sont devenus ceux dont nous vous rapportons l'histoire par la suite et réfléchissez sur la différence qui distingue ces époques et leurs causes; c'est Dieu le Très-Haut qui par sa grâce conduit à la vérité.

Le règne du sultan Abou Saïd Othman ben Aboul Abbas ben Abou Salem.

Ce sultan est le troisième des frères germains fils d'Aboul Abbas qui régnèrent après lui et dont la mère était El Djohar. Il fut proclamé après la prière de l'Acer le

1. Coran.

mardi trente de Djoumada second de l'an 800 (19 mars 1398), étant âgé de seize ans. L'autorité sous son règne était entièrement exercée par ses vizirs et chambellans; quant au sultan, il était exclusivement occupé par ses plaisirs. Le plus important de ses chambellans fut Aboul Abbas El Qebaïli dont nous allons raconter l'histoire.

Le chambellan Aboul Abbas El Qebaïli ; sa disgrâce suivie de sa mise à mort et ses causes.

La famille des Beni El Qebaïli était célèbre pour avoir détenu les charges de vizir, de chambellan et de secrétaire sous le règne des Almohades à Marrakech et jusqu'à ce jour. Le maître et savant Aboul Abbas Ahmed ben Ali El Qebaïli était un secrétaire et un chambellan réputé qui abaissait ses compagnons habituels et accaparait la prééminence sur les plus hauts personnages. Il disposa d'une influence et d'une autorité considérables et il favorisait avec partialité, au moyen des écrits royaux, ses propres parents et les membres de sa famille, à l'exclusion de tous autres. Il s'aliéna de la sorte tous les cœurs et fut abondamment desservi, jusqu'au jour où la main de Dieu s'appesantit sur lui et où le sultan lui infligea un châtiment affreux, dans les circonstances suivantes.

Ce chambellan avait un fils nommé Abderrahman qui était un des hommes vertueux de son temps et avait de son côté un fils distingué du nom d'Ali. L'aïeul Aboul Abbas avait pour ce dernier une très vive affection, et il arriva qu'un jour le petit-fils étant tombé malade, Aboul Abbas descendit de Fès El Djedid pour le visiter dans la maison de son fils Abderrahman, sise sur la rive des Qaraouiyn à Fès El Qedim, dans la rue El Djila du quartier Talaa. Le vieillard passa la nuit auprès de son petit-fils;

mais depuis qu'il exerçait sa charge de chambellan, il n'avait jamais quitté le palais de son souverain une seule nuit ; bien mieux, ses obligations étaient très rigoureuses, puisque c'est lui-même qui fermait et ouvrait les portes du palais royal et s'occupait personnellement des affaires du prince. Mais Dieu ayant décidé que son arrêt s'accomplirait l'aveugla au point qu'il trouva accommodant de déléguer son fils Aboulqassem pour assurer ses fonctions, procéder à la fermeture et à l'ouverture des portes et assurer le service du sultan avec la collaboration du gardien de l'antichambre Abou Mohammed Abdallah Tarifi dont il sera question plus loin. Ils fermèrent les portes comme à l'habitude et, le lendemain matin, le jeune Aboulqassem vint au palais royal chercher les clefs qui lui furent remises et il s'acquitta seul de l'ouverture des portes, sans la présence de Tarifi, qui lui était adjoint pour le service de l'antichambre. Quand le dit Abou Mohammed arriva et constata que les portes avaient été ouvertes hors de sa présence, des griefs anciens et récents lui revinrent à l'esprit sur lesquels il garda le silence.

Lorsque dans la soirée vint l'heure habituelle de la fermeture des portes, un autre fils du chambellan El Qebaïli, nommé Abou Saïd, se présenta au palais. Abou Mohammed se hâta aussitôt de fermer les portes sous ses yeux, avant qu'il ne fût arrivé jusqu'à lui, et accapara les clefs. Abou Saïd lui ayant alors demandé l'ouverture de la porte, il s'y refusa durement et il était alors pareil à ces apparitions affreuses qui s'évanouissent avec la nuit.

Le caïd Abou Mohammed se rendit ensuite auprès du sultan Abou Saïd et le mit au courant de ce qui lui était advenu avec le fils du chambellan. Le sultan lui recommanda de n'ouvrir les portes qu'aux heures habituelles, ajoutant à ses recommandations de ne procéder à la fermeture et à l'ouverture qu'en présence d'Essaïd, fils du sultan Abou Amer, Dieu lui fasse miséricorde.

Quand Abou Saïd revint sur la rive des Qaraouiyn auprès de son père, il lui rapporta ce qui s'était passé entre lui et le caïd Tarifi. Il en fut profondément irrité, et comme il en usait familièrement avec le sultan, il s'abstint de paraître auprès de lui, oubliant cette parole des sages : « Si tu te fais l'ennemi de qui est ton maître, ne le blâme pas quand il cherchera ta perte. » Ensuite, le sultan le sollicita avec bienveillance, mais il refusa de s'incliner; il lui écrivit alors une lettre de sa main pour le fléchir et dissiper sa mauvaise humeur. Mais le chambellan y répondit en jurant qu'il ne foulerait pas un tapis où se trouverait Fareh ben Mahdi El Euldj. Or, ce Fareh jouissait de la considération du sultan Abou Saïd, qui s'enflamma de colère en lisant la réponse du chambellan. Il ordonna sa mise à mort sur-le-champ et il fut égorgé, ainsi que son fils Abderrahman, le jeudi trente Choual 802 (23 juin 1400).

Ce même Abderrahman était un poète de mérite; parmi ses productions dans le genre érotique, se trouvent ces vers :

Avez-vous entendu les paroles transcrites sur les tablettes au sujet de l'amour, vous qui avez vu les jeunes gazelles des Beni Riah ?

L'une d'elles, restée en arrière de ce groupe, m'a enflammé d'un amour violent ne laissant aucune sérénité.

J'ai reçu la mort, mais elle n'est coupable d'aucun crime, ses paupières languissantes expriment toute sincérité.

Et son regard a sur la raison des effets qu'il serait long pour moi de décrire et de louer.

Je lui ai dit : « Toutes les séductions en vous sont captivantes ; elles soumettent le cœur à l'amour véritable.

« Votre front, votre cou, vos dents, c'est trois fois la blancheur du matin. »

Le petit-fils, le dit Aboul Hassan Ali ben Abderrahman, demeura classé dans le groupe des secrétaires. Il était lui aussi poète de mérite, et lorque le sultan Abou Saïd re-

couvra la santé après avoir été malade, en Chaaban de l'année 807 (2 février — 2 mars 1405), et que les poètes le félicitèrent en de nombreuses pièces de vers, le même Aboul Hassan à son tour s'exprima en ces termes :

Réjouissons-nous, et avec nous l'humanité entière, de la guérison du magnanime qui est la gloire des rois, de l'imam qui a établi les bases de la grandeur et occupé les sommets les plus hauts de la gloire.
Les cœurs se sont consolés lorsqu'il a recouvré la santé, échappant à la maladie ;
Il s'est montré alors comme la lune dans les ténèbres, légèrement voilée par les nuages.
Puis, apparaissant une autre fois, il se découvre aux yeux des hommes dans le ciel pur et calme de la nuit,
Pareil au lion solitaire de la forêt qui inspire la crainte à tous les autres lions.
O mon maître Othman, ô mer de générosité, ô fléau des ennemis, fils de nobles ancêtres,
Certes, Dieu a élevé votre prestige, et je donne désormais mon âme pour vous comme rançon.
O mon maître, votre serviteur souffre de ne pas avoir votre agrément et de voir cet objet de ses désirs si éloigné.
Il s'afflige de votre éloignement, ardemment désireux de baiser de ses lèvres ce lieu considérable.
Soyez clément, ô guide des humains, soyez bon pour votre esclave éperdu.
Peut-être la cause de sa souffrance se dissipera-t-elle, peut-être vos faveurs abondantes l'envelopperont-elles ?
Dieu vous assiste et vous donne le succès tant que se fera entendre le chant du ramier sur les branches.

La charge du chambellan Fareh ben Mahdi, le rang supérieur qu'il occupa et sa conduite.

D'après Ibn Khaldoun, Fareh ben Mahdi était un serviteur du sultan Aboul Abbas, de race étrangère, il provenait comme origine des esclaves affranchis de la famille des rois de Tlemcen, les Beni Zian.

L'auteur de la *Djedouat el Iqtibas* dit de son côté que c'était un affranchi du sultan Abou Saïd ben Aboul Abbas ; ces deux assertions ne se contredisent pas, mais Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Après la mise à mort d'Aboul Abbas El Qebaïli, la charge de chambellan fut confiée à ce même Fareh ben Mahdi. L'auteur de la *Djedouat* dit : « Ce n'était pas un savant, mais un chef ayant l'expérience des affaires. Il avait un grand empire sur lui-même et résistait à ses propres entraînements ; sa tenue était pleine de dignité, il ne donnait aucune inquiétude à son maître, jouissait de la confiance du khalife, de sa considération et de sa protection. Le sultan Abou Saïd lui portait un vif intérêt en raison de son grand âge et parce qu'il avait élevé la noble princesse Amina, fille du sultan Aboul Abbas [1], laquelle, pour cette raison, se montra à lui à visage découvert, étant adulte, comme au temps de son enfance. C'était là un privilège dont aucun autre que lui n'a été gratifié. » C'est ainsi que s'exprime à son sujet Taourti [2], et peut-être cet auteur voulait-il ainsi rabaisser son prédécesseur dans la charge de chambellan.

Abou Abdallah Mohammed El Arbi El Fassi, parlant dans son ouvrage intitulé *Mirat el mahassin* de la ville de Tiguessas, la décrit dans les termes suivants : « Cette ville se trouve à une journée de marche à l'Est de Tétouan, en un lieu dont le sol est couvert de pierres et de rochers, au pied d'une montagne qui s'élève du côté du couchant et au bas de laquelle la mer vient se briser sur d'énormes roches. La ville est utilement alimentée par une rivière dont l'eau lui est amenée par des canaux d'irrigation, elle a dans ses dépendances une plaine sillonnée par les canaux qui arrosent ses cultures en céréales, lin

1. On lit en cet endroit du texte cette mention portée dans la marge : « Amina la Mérinide dont le nom a été donné à un jardin. »
2. Abou Ishaq b. Ibrahim ben Ahmed Taourti.

et arbres fruitiers. Les habitants sont à l'abri de la famine. » Il termine cette description en ces termes : « Elle ne cessa d'être habitée jusque vers l'an 800 (24 septembre 1397 — 12 septembre 1398), époque à laquelle sa population l'abandonna à cause de la tyrannie de Fareh ben Mahdi qui la gouvernait pour les Beni Merine. Elle fut désertée par les habitants qui se dispersèrent au milieu des tribus et en d'autres lieux. Les restes de son enceinte sont encore visibles à ce jour. »

Nous ajouterons à cela que c'est également à la même époque que fut détruite la ville ancienne de Tétouan. Manuel, dans son ouvrage, avance que les corsaires musulmans de Tétouan et autres lieux faisaient des expéditions sur les côtes de l'Espagne et enlevaient ses navires ; qu'en l'année 1400 de Jésus-Christ correspondant à l'année 803 de l'hégire, le roi Enrique III envoya une escadre contre Tétouan et sa flotte. Cette escadre, arrivée à l'Oued Martil, mit la déroute au milieu des corsaires musulmans, puis débarqua des troupes espagnoles qui s'emparèrent de la ville de Tétouan qu'ils détruisirent après en avoir éloigné les habitants. Ils y semèrent le désordre et la ruine et elle demeura dévastée pendant environ quatre-vingt-dix ans. Elle fut ensuite reconstruite par les soins du raïs Aboul Hassan Ali El Mandhari de Grenade, comme nous le rapporterons plus loin.

Fareh ben Mahdi mourut le vingt-deux Rebia premier 806 (9 octobre 1403), mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

La charge de chambellan exercée par Mohammed Tarifi et sa conduite.

A la mort du chambellan Fareh ben Mahdi, sa charge passa à Abou Mohammed Abdallah Tarifi qui fut un des

chambellans les plus remarquables. C'est lui qui fit bâtir la mosquée du grand marché à Fès El Djedid pour laquelle il constitua en habous de nombreux ouvrages, ce qui est parmi ses œuvres méritoires.

Un conflit éclate entre le sultan Abou Saïd et le sultan hafcide Abou Farès ; les causes de ce conflit.

Le sultan hafcide Aboul Abbas, maître de Tunis, étant mort, son fils le dit Abou Farès lui succéda. Il confia les commandements, les charges de vizir et le gouvernement des provinces à ses frères sur qui il s'appuyait. L'un d'entre eux, Abou Bekr ben Aboul Abbas, qui était gouverneur de Constantine, fut attaqué par son cousin paternel l'émir Abou Abdallah Mohammed ben Abou Zakaria, maître de Bône, qui vint l'assiéger. Le sultan hafcide Abou Farès marcha contre ce dernier et lui infligea sur les bords de la rivière Seybouse une défaite désastreuse qui le porta dans sa fuite jusqu'à Fès où il demanda secours au sultan régnant alors, le Mérinide Abou Farès. L'émir Abou Abdallah demeura à Fès jusqu'en l'année 810 (8 juin 1407-26 mai 1408), sous le règne du sultan Abou Saïd.

A cette époque les relations du sultan hafcide Abou Farès et des Arabes Soleïm de l'Ifriqïa s'altérèrent. Un groupe de ces Arabes se rendit à Fès, la capitale, pour demander au sultan Abou Saïd son assistance contre leur sultan Abou Farès. Ils trouvèrent à sa cour l'émir Abou Abdallah, le vaincu de la Seybouse dont il a été parlé ; le sultan donna à ce prince le commandement d'une armée composée de Beni Merine et autres contingents et le fit partir avec les Arabes. Quand il arriva à Bougie il reçut des Arabes de l'Ifriqïa venant lui faire leur soumission et le marabout Cheikh Hakim qui était avec eux lui représenta la prise de Tunis comme une opération facile. Il renvoya alors l'ar-

mée mérinide et avec les alliés qui s'étaient joints à lui il enleva Bougie à Abou Yahya qui s'enfuit par mer. Abou Abdallah donna le commandement de la ville à son fils El Mançour et alla attaquer le sultan Abou Farès; mais celui-ci profita de son éloignement pour se porter sur Bougie et l'enlever à son fils El Mançour, qui fut chargé de chaînes avec un groupe de notables habitants et dirigé sur la capitale.

Le sultan laissa le commandement de Bougie à Ahmed, fils de son frère, et partit pour combattre son cousin paternel le dit Abou Abdallah. Le marabout abandonna ce dernier et se rendit au sultan Abou Farès, en raison d'un pacte qui existait entre eux. Abou Abdallah, abandonné de ses partisans, fut mis à mort et eut la tête tranchée; le sultan Abou Farès chargea un émissaire d'aller la clouer à la porte de Fès appelée Bab El Mahrouq pour faire offense au sultan Abou Saïd. Ces faits se passaient en l'an 812 (16 mai 1409 — 5 mai 1410).

Le sultan Abou Farès partit ensuite vers le Maghreb dans l'intention de se venger du sultan Abou Saïd. Après s'être emparé de Tlemcen, il se dirigea sur Fès ; mais au moment où il arrivait en vue de cette ville, le sultan Abou Saïd lui fit des offres de paix en lui envoyant de riches présents. Abou Farès les accepta et, après lui avoir répondu par des largesses de même importance, il s'en retourna dans sa capitale. En route il reçut la proclamation des habitants de Fès et l'hommage du sultan du Maghreb. Le roi d'Andalousie le proclama également ; ceci d'après l'auteur de l'ouvrage intitulé *El Kholaçat ennaqiya*, c'est-à-dire l'écrivain Abou Abdallah Mohammed El Badji, l'un des secrétaires de la dynastie turque de Tunis.

Les Portugais s'emparent de Ceuta. Dieu veuille nous la rendre.

Au cours des années qui venaient de s'écouler, les Portugais s'étaient multipliés après avoir été en petit nombre. Ils étaient sortis de leur état d'abaissement, avaient acquis de la puissance, s'étaient manifestés après leur effacement et éveillés après avoir été en sommeil. Ils se répandirent alors dans le monde et s'élevèrent jusqu'à la conquête des pays étrangers. C'est ainsi qu'ils atteignirent les confins du Soudan et même, à ce que l'on prétend, ceux de la Chine. Ils se portèrent avec persévérance contre les côtes du Maghreb et en l'année 818 (13 mars 1415 — 29 février 1416), ils s'emparèrent de Ceuta — Dieu veuille nous la rendre — après un long siège. Le sultan du Maghreb était alors Abou Saïd ben Ahmed dont le règne est ici rapporté et le roi du Portugal Juan Ier.

Manuel dit dans son histoire que le sultan régnant alors sur le Maghreb était Abdallah ben Ahmed, frère du dit Abou Saïd, et nous citerons plus loin ce qu'il rapporte, tout au long.

L'auteur du *Nachr el matsani* fait, sur la prise de Ceuta par le Portugal, un récit qui ressemble à l'histoire de Qoceir et de la reine Sabba [1]. Il dit : « J'ai vu écrit de la main d'une personne digne de foi que les Chrétiens apportèrent des caisses fermées, faisant croire qu'elles contenaient des marchandises, et les débarquèrent dans le port comme font tous ceux qui bénéficient de traités commerciaux. Ceci se passait un vendredi, dans le courant de l'année 818 (13 mars 1415 — 29 février 1416). Or, ces caisses

1. Il sauva la capitale de cette princesse en y introduisant une caravane de chameaux dont chaque sac renfermait un guerrier. Voir NOEL DES VERGERS, *L'Arabie*, p. 77.

renfermaient des hommes au nombre de quatre mille jeunes guerriers qui surprirent les Musulmans et s'emparèrent de la ville. Les habitants, hommes, femmes et enfants portant hardes, vêtements de poil ou de laine et chaussures de couleur noire, vinrent implorer l'assistance du sultan de Fès qui les plaça dans le Mellah des Musulmans [1]. Il les envoya ensuite dans le Fahç aux environs de leur ville, attendu qu'il était impuissant à leur porter secours et ils se dispersèrent dans le pays ; tous les événements sont dans la main de Dieu seul. »

Cet auteur ajoute : « J'ai entendu raconter que les Chrétiens ont pu employer ce stratagème, grâce à un accord avec l'émir de Ceuta qui leur donnait le monopole de l'exploitation du port dont les bénéfices leur étaient réservés, contre le paiement d'une redevance annuelle fixe. L'autorité dans le port leur était donc acquise à cette époque à l'exclusion des Musulmans et ces derniers, s'ils avaient disposé de cette autorité, ne les auraient pas laissés débarquer un pareil nombre de caisses fermées, dont on ignorait le contenu ; mais Dieu est le mieux instruit de la réalité de ces faits. »

Les Portugais devenus les maîtres de Ceuta lui donnèrent leurs soins et la fortifièrent. Ils la conservèrent plus de deux cent cinquante ans et la remirent au roi d'Espagne aux termes d'un traité de paix en divers articles qu'ils conclurent en ville de Lisbonne vers l'an 1080 (1er juin 1609 — 20 mai 1610).

Les renseignements sur le règne du sultan Abou Saïd sont abondants ; sa biographie et l'histoire de son règne ont été écrites par le secrétaire Abou Ishaq ben Ibrahim ben Ahmed Taourti, Dieu lui fasse miséricorde. Ce sultan mourut en 823 (17 janvier 1420 — 5 janvier 1421), et eut

1. A cette époque ce mot est le nom propre d'un lieu à proximité de Fès la Neuve, où s'établira plus tard le quartier juif. Voyez : *Encyclopédie de l'Islam*, art. *Mellah*.

pour successeur son fils Abdelhaq, le dernier du nom, ainsi qu'il est désigné dans la *Djedouat El Iqtibas*.

Ce que dit Manuel au sujet d'Abou Saïd et de sa mort est en contradiction avec ce qui vient d'être rapporté, il s'exprima en ces termes : « Quand le sultan mérinide Abou Saïd commença de régner, les Musulmans habitants de Gibraltar éprouvèrent de la répugnance pour l'autorité d'Ibn El Ahmer, roi de Grenade, dans la certitude où ils étaient que le Mérinide plus puissant que lui serait mieux en mesure de les défendre contre les entreprises éventuelles des Espagnols, comme un siège ou autres opérations de guerre. Ils lui firent connaître leur désir de se soumettre à son autorité s'il voulait leur donner les moyens de combattre Ibn El Ahmer.

« Ces offres reçurent l'agrément d'Abou Saïd qui, sur-le-champ, leur dépêcha son frère Abdallah ben Ahmed, connu sous le nom de Sidi Abbou, avec un corps de troupes pour leur prêter main-forte. Le sultan Abou Saïd, en expédiant ainsi son frère Abdallah, poursuivait un double but : soit de se rendre maître de Gibraltar si son frère triomphait, soit de se débarrasser de lui dans le cas contraire, attendu qu'il lui causait de l'inquiétude.

« Le frère du sultan, à son arrivée, s'installa auprès de la ville dont les habitants lui ouvrirent les portes, ainsi qu'à son corps de troupes. L'officier grenadin, avec ses soldats, se retrancha dans la forteresse de la montagne et fit aussitôt connaître cette situation à son maître. Celui-ci lui envoya des renforts qui raffermirent ses dispositions. Il sortit alors de la citadelle et, avec les renforts, attaqua l'armée du Mérinide qu'ils battirent, faisant prisonnier Abdallah et un groupe de ses compagnons. Ces prisonniers furent expédiés au roi de Grenade qui fit un cordial accueil à Abdallah et le traita fort honorablement et généreusement.

« Les prévisions du sultan Abou Saïd sur le sort de son

frère, dont il souhaitait la disparition, se trouvèrent démenties par ces événements et il en éprouva du ressentiment contre Ibn El Ahmer, en raison de l'accueil favorable fait à son frère et du traitement avantageux qu'il lui maintenait. Il imagina alors d'envoyer un homme à lui avec mission de faire absorber du poison à son frère afin de s'en débarrasser ; d'autant plus que les fauteurs de désordres du Maghreb et de ses tribus hostiles au sultan, souhaitaient le voir venir au milieu d'eux pour se soulever en son nom. Mais la tentative d'empoisonnement imaginée par Abou Saïd échoua et Ibn El Ahmer s'accorda avec Abdallah pour lui fournir des troupes et des subsides et le faire passer en Maghreb en vue d'y conquérir le pouvoir souverain et de tirer vengeance de son frère. Abdallah ayant accepté ces offres, Ibn El Ahmer lui fournit l'assistance promise et le fit partir pour le Maghreb.

« Dès qu'il fut à destination, ses rangs se grossirent de nombreux partisans provenant des tribus à qui pesait la dure autorité d'Abou Saïd. Le sultan marcha contre lui, mais il fut battu et mis en déroute, il regagna Fès suivi d'un petit nombre de soldats. Les habitants de la ville l'arrêtèrent et l'emprisonnèrent, puis ils publièrent la victoire de son frère Abdallah à qui ils ouvrirent leurs portes. Il entra dans la capitale et en prit possession ; ayant réuni le pouvoir en ses mains, il enferma son frère Abou Saïd dans une prison où il demeura jusqu'à sa mort. »

Cet auteur ajoute : « Quand Abdallah demeura le seul maître du Maghreb tout entier, le calme revint dans le pays et la situation se rétablit parfaitement. Son existence fut cependant troublée par la perte de Ceuta, dont le roi de Portugal Juan II s'était emparé après un siège rigoureux. C'était pour le sultan une cause de souci cuisant et les gens du peuple, de leur côté, déploraient la perte de

cette importante cité. Dans la suite, ils se soulevèrent contre le sultan Abdallah et le frappèrent à l'envi de leurs lances jusqu'à ce qu'il en mourût.

« Après sa mise à mort, deux de ses frères se disputèrent le pouvoir ; mais une lutte violente n'ayant donné à aucun des deux prétendants l'avantage sur son rival, les personnages disposant de l'autorité s'accordèrent pour porter au pouvoir Abdelhaq ben Abou Saïd. »

Tels sont les faits rapportés par Manuel, cependant ce sultan Abdallah, qu'il intercale entre Abou Saïd et Abdelhaq, n'est pas mentionné par l'auteur de la *Djedouat el Iqtibas*. Ces renseignements, rapportés par Manuel, sont invraisemblables et manquent d'appuis ; mais Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de la réalité des faits.

L'un des chambellans du sultan Abou Saïd fut le raïs Abou Farès Abdelaziz ben Ahmed El Miliani. L'auteur de la *Djedouat* dit qu'il était originaire du Zerhoun ; que, devenu chambellan du dit sultan, il trahit son seigneur et maître, le déshonora, détruisit son foyer et tint vis-à-vis de sa famille une conduite frivole et sans égards ; il fit mourir ses enfants et ses frères, favorisa des hommes indignes en abaissant les hauts personnages et les troubles qui agitèrent le Maghreb furent son œuvre. Taourti parle de lui et fait son éloge. L'auteur de la *Djedouat* dit : « J'ai vu dans les marges de son ouvrage une mention où il le blâme et le critique ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses. »

Il y eut parmi les vizirs du sultan Abou Saïd : Salah ben Hammou El Iabani et Yahya ben Allal ben Amaçmoud El Heskouri qui ont été cités tous deux ci-dessus ; parmi ses secrétaires : le savant homme de lettres Abou Zakaria Yahya ben El Hassan ben Abou Dolama qui était chargé d'apposer le sceau manuel du dit sultan et fut, par ses contemporains, regardé comme l'un des poètes les plus distingués. Il fut remplacé dans sa charge par son fils.

Parmi ses cadis, il y eut le savant Abou Mohammed Abderrahim ben Ibrahim El Iznasseni dont il a été question plus haut. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le règne du sultan Abdelhaq ben Abou Saïd ben Aboul Abbas ben Abou Salem le Mérinide (Dieu lui fasse miséricorde).

Ce sultan est le dernier qui régna des princes issus d'Abdelhaq, des Beni Merine, et celui dont le règne eut la plus longue durée ; il fut aussi le plus éprouvé et le plus malheureux d'entre eux. Il s'appelait Abou Mohammed Abdelhaq et il était fils d'Abou Saïd Othman ben Aboul Abbas Ahmed ben Abou Salem Ibrahim ben Aboul Hassan Ali ben Abou Saïd Othman ben Abou Youssef Yaqoub ben Abdelhaq, le Zénatien, le Mérinide. Sa mère était une Européenne d'origine espagnole, au dire de Manuel. Sous son règne, la puissance mérinide s'affaiblit considérablement, au point de menacer ruine, et c'étaient les vizirs et les chambellans qui déjà, sous le règne de son père, accaparaient le gouvernement, comme nous l'exposerons.

Les Portugais dirigent contre Tanger une attaque qui se termine par un échec.

Manuel rapporte que le roi de Portugal avait cinq frères pleins de vaillance, dont l'ambition était de se distinguer en s'emparant d'une ville forte du Maghreb qui, annexée à Ceuta, leur aurait permis d'étendre le territoire des contrées qu'ils avaient conquises. Ils embarquèrent sur leurs vaisseaux armés en course six mille soldats avec lesquels ils abordèrent à Ceuta et partirent en 841 (5 juillet 1437 — 23 juin 1438) à l'attaque de Tanger dont ils entre-

prirent le siège et qu'ils bloquèrent étroitement. Mais les sultans de Fès et de Marrakech accoururent en toute hâte pour les empêcher de s'en emparer. Ils leur infligèrent une défaite, capturèrent le général en chef de leur armée, Fernando, avec un groupe des membres de son état-major qu'ils emmenèrent comme prisonniers à Fès. Quand les plus hauts personnages du Portugal se virent prisonniers aux mains des Musulmans, ils demandèrent la paix qui fut conclue, les Musulmans imposant comme conditions à la mise en liberté de leur général en chef et de ses compagnons prisonniers avec lui la restitution de la ville de Ceuta. Les Portugais acceptèrent et le traité fut ratifié. Or, par la volonté de Dieu, il advint que le chef portugais, sur qui reposait ce traité, mourut dans la prison de Fès et que Ceuta demeura aux mains de l'ennemi. Cet événement fut considéré comme un malheur pour les Musulmans, mais toutes choses sont entre les mains de Dieu seul.

L'auteur de la *Mirat* avance que le Portugal s'empara de Tanger en l'année 841 (5 juillet 1437 — 23 juin 1438) ; c'est là une erreur, le siège seul eut lieu à cette époque ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Renseignements sur les vizirs et les chambellans et sur leur politique.

Le sultan Abdelhaq eut entre autres vizirs Salah ben Salah ben Hammou El Iabani ; on dit que c'est lui qui attenta à la vie du savant cadi Abou Mohammed Abderrahim ben Ibrahim El Iznasseni qu'il égorgea en l'année 834 (19 septembre 1430 — 8 septembre 1431). Ce même sultan eut aussi comme vizir Abou Zakaria Yahya ben Zian El Ouattassi qui, à ce que l'on rapporte, fit une expédition chez les Chaouia en révolte contre le gouverne-

ment. Ces rebelles avaient gravement troublé la situation, mais le vizir les mit en déroute et détruisit leurs habitations. Il mourut en 852 (7 mars 1448 — 23 février 1449), tué à coups de lance par les Arabes d'Angade, à la suite d'une trahison. Son corps fut transporté à Fès et enterré à El Qalla, à l'extérieur de la porte dite Bab El Guissa. Il eut pour successeur dans la charge de vizir Ali ben Youssef El Ouattassi. On rapporte que le temps pendant lequel ce dernier exerça ses fonctions fut une époque heureuse en raison de ses sentiments religieux, de la pureté de ses mœurs, du soin qu'il donnait aux affaires de l'État et, grâce à sa bienveillance pour les sujets du royaume, à ses sentiments d'équité et à l'excellence de son administration. Il mourut dans le Tamesna, le cinq Ramadan 863 (6 juillet 1459) ; son corps, transporté à Fès, fut également inhumé à El Qalla.

Pendant cette même année ou au cours de la précédente, le Portugal se rendit maître de Qçar El Medjaz, connu sous le nom de Qçar Masmouda et El Qçar Eççeghir, aujourd'hui en ruines. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Le vizirat de Yahya ben Yahya El Ouattassi. Sa mise à mort avec des Beni Ouattas et ses causes.

A sa mort le vizir Ali ben Youssef — Dieu lui fasse miséricorde — fut remplacé par Yahya ben Yahya ben Zian El Ouattassi. On dit que l'arrivée aux affaires de ce vizir marqua le début d'une ère de maux et de désordres (ici on lit en marge du texte : « Tout changement dans les coutumes est nuisible au gouvernement »). En effet, dès qu'il exerça seul la charge de chambellan, il modifia l'ordre de choses établi dans le royaume et les usages du gouvernement, augmentant ou diminuant les effectifs de l'armée, suppri-

mant en grande partie ce qu'avaient institué les vizirs avant lui et opprimant les sujets du royaume. Le plus grave reproche qu'on lui faisait, c'était d'avoir révoqué le savant cadi de Fès, Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Aïssa ben Allal El Maçmoudi, qu'il remplaça par le savant Yaqoub Tsouli. Or, El Maçmoudi jouissait, en raison de ses scrupules religieux et de sa droiture, d'une très haute considération.

Quand le sultan Abdelhaq vit la manière d'agir du vizir, sa mainmise sur les affaires du gouvernement, qu'il eut la preuve évidente que les Beni Ouattas partageaient avec lui la royauté et son pouvoir et qu'ils étaient peu éloignés de prendre sur lui le dessus, il sévit contre eux avec la plus grande rigueur et extermina leur groupe dont seuls échappèrent ceux que la mort arracha à son châtiment. Il fit arrêter le vizir Yahya, ses deux frères Abou Bekr et Abou Chama, leur oncle paternel Farès Abou Zian et leur proche parent Mohammed ben Ali ben Youssef qui furent tous égorgés. Les deux frères de ce vizir Mohammed Cheikh et Mohammed Lahlou furent recherchés, mais sans succès, car Cheikh, ce jour-là, était parti pour la chasse, tandis que Lahlou apprenant ce qui se passait avait pu se cacher. Ce fut là pour eux un bienfait de la Providence. Mais quand ils connurent le sort de leur famille et de leurs frères, ils se réfugièrent en lieu sûr et nous rapporterons la suite de leur histoire.

Cette répression rigoureuse eut lieu alors que le dit vizir Yahya ben Yahya occupait sa charge depuis soixante-dix jours. La situation du sultan Abdelhaq se trouva éclaircie, il se sentit délivré des Beni Ouattas, soulagé de leur présence et libéré des maux que leurs agissements faisaient subir à l'empire. Dieu triomphe dans ce qu'il a décidé.

Le commandement est exercé en toute indépendance par les deux juifs Haroun et Chaouil ; les maux et conflits qui en résultèrent.

On a rapporté que le sultan Abdelhaq, après avoir châtié les Beni Ouattas, ne pouvait se résoudre à donner un titulaire à la charge de vizir ; puis, qu'il fut instruit des dispositions du peuple et d'un grand nombre de particuliers qui lui reprochaient le châtiment infligé aux Beni Ouattas et avaient de l'inclination pour Mohammed Cheikh qui s'était rendu maître d'Arzila depuis sa fuite, ainsi que nous le rapporterons. Peut-être est-ce l'un d'entre eux qui lui parla de cet état des esprits ; quoi qu'il en soit, il mit à leur tête les deux juifs en question, en manière de répression et pour se garder contre eux, à ce que l'on a prétendu.

Les deux juifs commencèrent par maltraiter les habitants de Fès pour s'approprier leurs richesses ; les israélites de la ville acquirent une puissance leur donnant autorité sur les chérifs et les savants ainsi que sur les classes plus modestes de la population. Le juif Haroun avait mis à la tête de son corps de police un individu nommé El Hosseïn qui ne ménageait pas son zèle pour opprimer les gens et les dépouiller de leurs richesses. Cette situation se prolongea, faisant peser une dure contrainte sur le peuple.

Dans le courant de l'année 867 (26 septembre 1462-14 septembre 1463), les Espagnols enlevèrent Gibraltar à Ibn El Ahmer.

Les Portugais s'emparent de Tanger.

En l'année 869 (3 septembre 1464 — 23 août 1465), les Portugais partis de Ceuta au nombre de plusieurs milliers de soldats, vinrent s'emparer de Tanger qui demeura en leur possession plus de deux cinquante ans. Ils la donnèrent au roi d'Angleterre en l'année 874 (11 juillet 1469-29 juin 1470) à titre de présent à l'occasion d'une alliance matrimoniale contractée entre eux, comme nous le rapporterons.

La mise à mort du sultan Abdelhaq ben Abou Saïd et ses causes.

Le juif, par la suite, s'attaqua à une femme de famille chérifienne habitant le quartier de Fès appelé El Boleïda, où elle se trouvait, a-t-on prétendu, dans la maison d'El Goumi, près de l'impasse Djeniara. Il la fit arrêter et fustiger. La douleur, sous le fouet, lui arracha des cris d'appel à l'envoyé de Dieu — qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut. Le juif s'échauffa et sur le point d'étouffer de colère en entendant invoquer le Prophète, il ordonna de la châtier avec plus de rigueur encore. Les gens s'émurent en entendant ce qui se passait et les piétons qui circulaient dans les rues de Fès s'attroupèrent et se rendirent en groupe auprès du prédicateur de la mosquée des Qaraouyin, le savant Abou Farès Abdelaziz ben Moussa El Ouriagli qui était très rigoureux et très ferme dans la défense du droit, au point de ne pas hésiter à s'exposer aux plus grands périls pour une cause juste. Ils lui dirent : « Ne voyez-vous pas à quel degré d'avilissement et d'abaissement nous sommes tombés,

l'autorité prise par les juifs sur les Musulmans dont ils se jouent, au point que leur situation leur permet ce que vous avez entendu ? » Ces paroles produisirent sur lui de l'émotion et sur-le-champ, il les excita à attaquer les juifs, à déposer le sultan Abdelhaq et à proclamer le chérif Abou Abdallah El Hafidh. Ils répondirent à ces propositions, mandèrent ce chérif, l'élurent et s'attachèrent tous à sa cause. Ce mouvement était dirigé par les habitants du quartier des Qalqaliyn. El-Ouriagli prit ensuite leur tête et les entraina à Fès Djedid où ils pénétrèrent dans le quartier israélite, massacrant les juifs, pillant leurs biens et raflant leurs richesses qu'ils se partagèrent. Quant au sultan Abdelhaq, il était absent ce jour-là et menait une expédition militaire dans une certaine région du pays.

L'auteur de *Nachr el matsani* dit : « Le sultan Abdelhaq était parti avec son armée du côté des tribus du Habet, laissant au juif la mission de recouvrer les impositions sur les habitants de Fès. Il y mit une grande rigueur au point d'arrêter une femme de famille chérifienne et de la faire fustiger. » Il rapporte ensuite ce qui vient d'être exposé.

Le sultan Abdelhaq apprit ces événements et revint en toute hâte vers Fès. Mais l'esprit des troupes lui occasionna de l'inquiétude ; leurs dispositions avaient changé et étaient devenues mauvaises ; à chaque étape, un groupe de soldats l'abandonnait, en sorte qu'il sentit sa perte certaine et vit clairement à quelles causes l'attribuer. En approchant de Fès, il consulta le juif Haroun sur la disgrâce qui l'atteignait. Il lui répondit : « N'allez pas à Fès à cause de l'effervescence qui y règne ; allons plutôt à Meknès qui est à nous, où sont nos officiers et nos partisans ; là nous pourrons aviser à toutes mesures opportunes. »

Le juif n'avait pas fini de prononcer ces paroles qu'il était percé à coups de lance sous les yeux d'Abdelhaq,

par un homme des Beni Merine nommé Tebban, qui s'écria : « Sommes-nous toujours sous l'autorité des juifs, tenus de suivre leurs avis et d'exécuter leurs décisions ? » A ces mots des hommes armés de lances le criblèrent de coups et le renversèrent sur les mains et la face. Ils dirent ensuite au sultan Abdelhaq : « Marchez devant nous et allons à Fès ; vous n'avez plus aujourd'hui la libre disposition de votre personne. » Il se soumit et son camp fut pillé, ses richesses enlevées et sa personne méprisée. Quand ils arrivèrent avec lui à Aïn El Qouadis, en dehors de Fès El Djedid, les habitants de la ville connurent sa présence et le sultan El Hafidh se porta à la rencontre d'Abdelhaq qu'il monta sur un mulet bâté, après lui avoir enlevé le sceau royal, et le donna en spectacle à la ville, au milieu d'un grand concours de Marocains unanimes à le blâmer et à remercier Dieu de son châtiment. Il fut ensuite conduit au lieu des exécutions où il eut la tête tranchée dans la matinée du vendredi vingt-sept Ramadan 869 (23 mai 1465). Il fut inhumé dans l'une des mosquées de la ville neuve et ses restes exhumés après une année furent enterrés à El Qalla. Avec lui s'éteignait la dynastie des fils d'Abdelhaq ; Dieu seul est éternel.

Des gens de bonne foi ont rapporté que le cheikh Aboul Abbas Ahmed Zerrouq, Dieu lui fasse miséricorde, avait renoncé à s'acquitter de la prière sous la direction du savant Abou Farès El Ouriagli, en raison de l'attitude qu'il avait eue vis-à-vis du sultan Abdelhaq, disant : « Je ne me confie pas à un « ghandour », il rendrait ma prière inefficace. » Les gens du Maghreb entendent par « ghandour » un homme qui se laisse entraîner par la passion et l'orgueil ou commet de semblables écarts. Dieu nous reçoive avec tous les Musulmans dans le sein de sa miséricorde, *Amen*.

Rapportant les événements survenus au cours de cette période, nous dirons qu'en l'année 807 (10 juillet 1404-

28 juin 1405) mourut le cheikh Abou Zeïd Abderrahman ben Ali ben Salah El Makoudi, savant littérateur et grammairien de la ville de Fès qui est l'auteur de la *Maqçoura*, du commentaire de la *Kholaça* et autres ouvrages. On prétend qu'il est le dernier qui enseigna le traité de grammaire de Sibaoueïhi à Fès.

En 818 (13 mars 1415 — 29 février 1416), mourut le cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Omar ben El Fetouh de Tlemcen devenu citoyen de Meknès. On dit sur les causes pour lesquelles il quitta Tlemcen, qu'il était beau de visage et bien fait de sa personne; qu'une belle femme passant auprès de lui, il se prit à l'admirer à la dérobée et qu'elle lui dit : « Craignez Dieu, ô Ibn El Fetouh, il connait la perfidie des regards et les secrets des cœurs. » Impressionné par les paroles de cette femme, il revint à Dieu repentant et contrit et décida en conséquence de s'exiler du pays témoin de sa faute. Il se transporta à Fès, et après y avoir séjourné un certain temps pendant lequel les habitants tirèrent profit de sa présence, il vint se fixer à Meknès où il mourut au cours de la dite année. On dit que c'est lui le premier qui introduisit le précis de jurisprudence de Khalil dans la ville de Fès et au Maroc.

En l'année 846 (12 mai 1442 — 30 avril 1443), éclata au Maroc une violente épidémie de peste qui emporta un grand nombre de savants et de hauts personnages ; cette épidémie est appelée par les habitants de Fès la peste de Azzouna.

Dans le courant du mois de Qaada 849 (29 janvier-27 février 1446) mourut le cheikh Abou Mohammed Abdallah El Abdoussi, mofti de Fès, ainsi que savant et traditionniste réputé de cette ville; c'était un homme de bien, pieux et considéré.

Dans les derniers jours du mois de Qaada 872 (juin 1468), mourut le premier imam de Fès, le cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Qassem, originaire d'Andalousie

et connu sous le nom d'El Qouri. Il fut enterré à Bab El Hamra.

Dans les derniers jours de Çafar de l'année 899 (décembre 1493), mourut le cheikh soumis à Dieu et digne, Aboul Abbas Ahmed El Bernossi, célèbre sous le nom de Zerrouq et qui mourut à Mesrata dans l'un des cantons de la Tripolitaine; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Renseignements complémentaires sur les Beni El Ahmer, sur la conquête de Grenade et du reste de l'Andalousie par l'ennemi et sur la fin de la puissance musulmane dans ce pays.

La famille royale des Beni El Ahmer, en ce temps-là, était paralysée et ses membres engagés dans des luttes intestines. Dans ces conjonctures, l'ennemi usait d'astuce pour lui ravir ses possessions, tantôt en guerre, tantôt en paix avec eux. Telle était la situation quand régnait le sultan Aboul Hassan Ali, fils du sultan Saad, fils de l'émir Ali, fils du sultan Youssef, fils du sultan Mohammed El Ghani Billah. Son frère Abou Abdallah Mohammed, dit Ezzaghal, venu du territoire des Chrétiens, s'était fait élire à Malaga où il demeura un certain temps. Le péril s'aggrava dès lors; les conflits redoublèrent de violence et les Musulmans souffrirent cruellement de l'antagonisme de ces deux frères. L'ennemi se ligua contre eux et trouva le moyen de les diviser, violant les pactes et traités qui les liaient. Ces faits se passaient vers l'année 880 (7 mai 147 — 525 avril 1476).

Abou Abdallah s'étant ensuite soumis à Aboul Hassan, l'ordre se rétablit en partie en Andalousie. Mais le fils du sultan, Abou Abdallah Mohammed ben Aboul Hassan, se mit en état de révolte contre son père. Les Chrétiens l'ayant fait prisonnier, le peuple revint à la soumission à

Aboul Hassan qui abdiqua en faveur de son frère Abou Abdallah Ezzaghal, à la suite d'un accident lui ayant occasionné des troubles de la vue.

L'ennemi se tourna alors vers son prisonnier Abou Abdallah ben Aboul Hassan, lui faisant des promesses fallacieuses, le flattant, l'entretenant dans l'espoir de réaliser ses plus chers désirs et le poussant contre son oncle, dans le but de diviser les Musulmans, de contrecarrer leurs projets et de s'emparer des villes fortes qu'ils possédaient encore et de leur territoire.

La lutte se prolongea entre l'oncle et le neveu ; tous les accords existant entre ce dernier et l'ennemi restèrent lettre morte ; quant à la population qui suivait chacun des partis engagés dans cette lutte et répondait à leurs appels, elle tomba dans l'abaissement et l'avilissement. C'est cet état de choses qui fournit à l'ennemi l'aide la plus puissante pour s'emparer rapidement des territoires de l'Andalousie et en faire disparaître la puissance musulmane.

Le neveu se rendit maître de Grenade lorsque l'oncle en sortit pour aller combattre les Chrétiens. Mais celui-ci affaibli alla s'enfermer dans la place de Guadix où il se retrancha et l'ennemi alla faire le siège de Malaga. Les habitants résistèrent de toutes leurs forces et quand ils eurent épuisé tous leurs moyens de lutte, ils se rendirent et obtinrent un traité de paix. L'ennemi prit possession de la ville dans les derniers jours de Chaaban 892 (août 1487), puis il s'empara de Guadix et ses dépendances par traité de paix accordé au maître de cette place l'oncle Abou Abdallah qui fit sa soumission, l'ennemi ayant réussi à gagner ses officiers par de riches présents.

Ensuite, les ennemis — Dieu leur refuse toute assistance — entrèrent en pourparlers avec Abou Abdallah ben Aboul Hassan maître de Grenade, qu'ils invitèrent à imiter la conduite de son oncle, c'est-à-dire à leur re-

mettre son territoire contre de fortes sommes qui lui seraient versées, de se soumettre à eux et de choisir telle résidence qui lui conviendrait en Andalousie. Il consulta ses sujets qui décidèrent de refuser ces offres et de poursuivre la lutte. L'ennemi devint alors plus mordant et traita Grenade et ses habitants comme s'ils étaient sous sa dépendance, attendu qu'au cours des discordes civiles, il s'était rendu maître de nombreuses places fortes dont nous ne donnerons pas l'énumération, en sorte qu'il ne restait plus au roi que Grenade et ses dépendances.

Nous n'avons fait que résumer ici l'essentiel de ces événements qui n'entrent pas dans le cadre du présent ouvrage, notre but étant, par cette courte notice, de satisfaire entièrement l'intérêt du lecteur et d'ajouter à son agrément.

Le vingt-deux du mois de Djoumada second 896 (2 mai 1491), l'ennemi à la tête de ses armées se porta dans la plaine de Grenade, ravagea les cultures, écrasa le pays, détruisit les villages et fit entourer de murailles avec fossés un emplacement qu'il munit de défenses [1]. On pensait qu'il avait décidé de s'éloigner, mais voici qu'il entreprenait un siège et marquait son projet de se maintenir sur place. Il resserra de jour en jour le blocus de Grenade et la lutte se poursuivit pendant sept mois. Les Musulmans ressentaient les rigueurs du blocus ; cependant les Chrétiens étant installés assez loin, la route entre Grenade et El Bacharat [2] permettait un approvisionnement continu en ressources et en vivres apportés de la région de Djebel Chalir [3]. Mais quand vint l'hiver, un froid très vif et les chutes de neige fermèrent les communications par lesquelles arrivaient ces approvisionnements. Les vivres raréfiés atteignirent un très haut prix

1. Le camp de Santa-Fe, à deux lieues de Grenade.
2. Transcription arabe du nom des montagnes Alpujarras.
3. Nom arabe de la Sierra-Nevada.

et les assiégés en souffrirent cruellement, tandis que l'ennemi qui s'était emparé des points environnant la ville, empêchait les habitants de cultiver et de se procurer des moyens de subsistance. Leur situation devint critique, inquiétante et grave ; on était alors au commencement de l'année 897 (novembre-décembre 1491) et l'ennemi comptait que la famine et la cherté des vivres auraient raison des habitants, sans combat ni recours aux armes. Un grand nombre de ces derniers, poussés par la faim, s'enfuirent et se réfugièrent à El Bacharat.

Quand vint le mois de Çafar de la dite année (4 décembre 1491 — 1er janvier 1492) la situation empira au point que la famine et les épreuves subies poussèrent un groupe d'assiégés à se réunir avec des savants qualifiés comme conseillers, tels que Abou Abdallah El Mouaq, commentateur du *Précis de jurisprudence* et autres ouvrages, à qui ils dirent : « Songez à notre existence et conférez avec le sultan. » Le sultan Abou Abdallah ben Aboul Hassan convoqua les membres de son gouvernement et ses conseillers et s'entretint avec eux de la situation qui fut exposée en ces termes : « L'ennemi augmente chaque jour ses ressources, tandis que nous n'avons pas d'approvisionnements; nous pensions qu'il s'éloignerait l'hiver venu, mais il a bâti, s'est installé et s'est rapproché de nous ; avisez sur le sort de nos personnes et celui de nos familles. » A l'unanimité, il fut décidé qu'entre deux maux on choisirait le moindre. On apprit alors que déjà les Chrétiens étaient entrés en pourparlers avec les chefs de l'armée sur la reddition de la ville, ceux-ci craignant pour eux-mêmes et pour les habitants.

La population de Grenade s'entretenait de ces faits, disant que les chefs de l'armée musulmane, quand ils s'étaient engagés dans ces pourparlers, avaient été séduits par les Chrétiens qui leur promettaient des richesses considérables. Puis des pactes furent établis entre eux com-

prenant des clauses dont lecture fut donnée aux habitants de Grenade qui les acceptèrent et y donnèrent leur adhésion. Ils rédigèrent alors un acte de soumission au roi de Castille qui l'agréa et Abou Abdallah, le sultan de Grenade, fit la remise de la ville. Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu.

Le deux du mois de Rebia premier de la même année, soit 897 (3 janvier 1492), les Chrétiens prirent possession de Grenade où ils firent leur entrée après avoir exigé cinq cents otages pris parmi les personnages notables de la cité, pour se garantir contre toute trahison. Les conditions stipulées étaient au nombre de soixante-sept dont quelques-unes portant sur les points suivants :

« La sécurité de toutes les personnes, des familles et des biens sera assurée.

« Les gens seront laissés libres de rester au lieu de leur résidence, dans leurs maisons, leurs campagnes et immeubles.

« La liberté de pratiquer leur religion, dans les mêmes conditions qu'auparavant, leur est garantie.

« Ils resteront justiciables de leurs lois exclusivement.

« Les mosquées et les fondations pieuses seront maintenues telles quelles.

« Aucun Chrétien ne pourra pénétrer dans la maison d'un Musulman, ni lui imposer une contrainte quelconque.

« Dans les charges à la disposition de leur sultan, l'autorité sur les Musulmans ne pourra être donnée à un Chrétien ni à un juif.

« Quiconque capturera une personne, en quelque lieu que ce soit de Grenade, et particulièrement quand le fait aura été constaté publiquement, sera appréhendé et châtié.

« Si un captif se réfugie à Grenade, son maître ni personne autre n'aura de droit sur sa personne, le sultan prenant sur lui d'acquitter sa rançon.

« Ceux des habitants qui voudront passer sur la rive (de

Grenade) seront laissés libres de le faire au cours d'une période déterminée, les moyens de transport leur seront fournis par le sultan, et ils ne seront tenus qu'à l'obligation de payer le droit de fermage. Cette période écoulée, les habitants paieront comme redevances le dixième de leurs revenus et le droit de fermage.

« Personne ne pourra être inquiété pour la faute commise par un tiers.

« Celui qui aura embrassé l'islamisme ne pourra être contraint de retourner chez les Chrétiens, ni de revenir à la religion chrétienne.

« Si un Musulman se convertit au christianisme, il sera mis en observation pendant quelques jours pour que ses dispositions soient reconnues et placé en face d'un magistrat musulman et d'un magistrat chrétien ; s'il refuse de revenir à l'islamisme, il sera laissé libre de sa croyance.

« On ne pourra faire grief à celui qui aura donné la mort à un Chrétien en temps de guerre, ni lui retirer les prises faites sur les Chrétiens hors le temps de paix.

« Aucun Musulman ne sera tenu d'héberger les troupes chrétiennes et ne pourra être expédié dans une région quelconque.

« Il ne sera imposé aux Musulmans aucune augmentation sur les redevances habituelles ; ils seront affranchis des mesures oppressives et des impositions récemment prescrites.

« Aucun Chrétien ne pourra accéder au sommet des murs d'enceinte de la ville, plonger des regards dans les maisons des Musulmans, ni pénétrer dans les mosquées.

« Les Musulmans circuleront en territoire chrétien en toute sécurité pour leurs personnes et leurs biens.

« Les Musulmans ne seront pas tenus de porter des signes particuliers comme les juifs et les mudejares [1].

1. Allusion à la rouelle en ce qui concerne les juifs et à un signe distinctif des mudejares ou musulmans vivant sous la domination chrétienne.

« On ne fera aucun obstacle aux muezzins dans l'exercice de leurs fonctions, ni à ceux qui jeûnent ou s'acquittent de la prière, ni à tous autres dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

« Des sanctions seront prises contre quiconque se rira d'eux.

« Les Musulmans seront exonérés d'impositions pendant une période déterminée [1].

« Le Pape approuvera toutes les conditions (du traité) en y apposant sa signature. »

D'autres conditions du même genre étaient stipulées que nous ne rapportons pas ici.

Après la ratification des conditions de ce traité, les Chrétiens firent leur entrée à l'Alhambra et dans la ville ; dans le palais, ils placèrent un commandant, et dans la cité, des chefs et des agents. Quand les habitants des Alpujarras eurent connaissance de ces faits, ils donnèrent leur adhésion au traité de paix dont les dispositions s'étendirent à eux.

L'ennemi ordonna ensuite de procéder aux travaux de construction qui lui étaient nécessaires à l'Alhambra pour assurer sa défense, relever ses fortifications et réparer son mur d'enceinte. Le roi chrétien venait alors durant la journée à l'Alhambra et retournait à son camp pour y passer la nuit, jusqu'au jour où, rassuré sur une trahison éventuelle qu'il redoutait, il fit son entrée dans la ville, la parcourut et se rendit compte de ce qu'il voulait savoir. Il prescrivit ensuite au sultan des Musulmans de se transporter dans les Alpujarras pour y habiter à Andériche [2]. Il s'y rendit et les troupes en furent retirées.

Mais l'ennemi de Dieu s'employa ensuite astucieusement à l'éloigner et à le faire passer sur l'autre rive du détroit. A cet effet, il imagina d'agir comme si le sultan

1. Cette période avait été fixée à trois années.
2. Transcription arabe du nom espagnol Andarax.

lui en avait fait la demande et il écrivit au seigneur d'Alméria : « Dès la réception de notre présente lettre, personne ne pourra s'opposer au départ de Moulay Abou Abdallah pour tel point de l'autre rive (du détroit) où il se proposera d'aborder. Quiconque prendra connaissance du présent écrit devra l'exécuter et y tenir la main, conformément à la promesse qui lui a été faite. » Le sultan Abou Abdallah partit aussitôt muni de cet écrit, s'embarqua et alla aborder à Melilla où il s'installa. Mais cette résidence lui déplaisait, et il avait précédemment demandé l'autorisation de se transporter à Marrakech sans l'obtenir. Dès son arrivée sur la rive (marocaine) du détroit, d'ailleurs, il avait eu à subir des difficultés excessives et des maux de toutes sortes.

Par la suite, les Chrétiens violèrent les clauses et conditions du traité l'une après l'autre, au point qu'en l'année 904 (19 août 1498 — 7 août 1499), ils en arrivèrent à pousser les Musulmans à se faire chrétiens, cela après divers incidents, dont le plus pénible pour eux fut d'apprendre que le clergé catholique avait décidé par écrit que tout Chrétien devenu musulman serait contraint de revenir à la religion chrétienne, et ces ordres furent mis à exécution. Les gens s'en plaignirent, mais ils n'avaient ni force ni moyens à leur disposition. Ils allèrent ensuite plus loin encore dans la violation du traité ; ils disaient à un Musulman : « Votre aïeul était chrétien et s'est fait musulman ; vous devez, vous, revenir à la religion chrétienne. »

Ces faits révoltants suscitèrent une émeute dans le quartier d'Albaïcin, dont les habitants massacrèrent les chefs. Cet événement fut une des causes les plus décisives de conversion au christianisme. Ils disaient que selon la décision du sultan (le roi), quiconque se mettait en rébellion contre un chef ne méritait que la mort et que sa conversion au christianisme seule pouvait le sauver. En un mot, ils se firent chrétiens jusqu'au dernier,

campagnards et citadins ; un groupe qui s'y refusait tenta de fuir les Chrétiens, mais cela ne leur servit de rien. Les habitants de certains lieux et villages, comme Balfiq, Andarax et autres, essayèrent de résister, mais l'ennemi envoya contre eux des troupes qui les firent disparaître totalement, tant en les massacrant qu'en les emmenant en captivité. Il n'y eut que les habitants de djebel Balanqa à qui Dieu le Très-Haut prêta son assistance contre leurs ennemis; ils en tuèrent un grand nombre, dont le seigneur de Cordoue, et obtinrent de se transporter sains et saufs à Fès avec leurs familles et leurs biens, les plus légers seulement, mais non leurs richesses.

Après tous ces événements, les Musulmans qui avaient accepté le christianisme adoraient Allah en secret et s'acquittaient de la prière ; les Chrétiens les recherchèrent, de ce chef, avec plus de rigueur encore et en firent périr un grand nombre par le feu. Ils défendirent aux Musulmans de porter le poignard, ainsi d'ailleurs que toutes armes. Ils se révoltèrent à plusieurs reprises dans certaines régions montagneuses contre les Chrétiens, mais Dieu le Très-Haut ne leur suscita aucun défenseur.

Enfin, vers l'année 1017 (17 avril 1608 — 5 avril 1609), les Chrétiens les expulsèrent en totalité alors qu'ils vivaient avec eux dans la ville de Grenade et ses dépendances depuis environ cent vingt ans, les Musulmans étant tributaires des Chrétiens ; Dieu est le seul maître des événements.

Quand ils eurent pris contre eux la décision de les expulser de la Péninsule, des milliers de Musulmans se rendirent à Fès, des milliers d'autres à Tlemcen et à Oran et une foule nombreuse d'entre eux à Tunis. Ils eurent à subir sur les routes les insultes des Arabes et des gens sans aveu qui ne craignent pas le Très-Haut et qui les dépouillèrent de ce qu'ils possédaient ; ceci pour le territoire de Tlemcen et de Fès, où quelques-uns seulement

eurent la vie sauve. Ceux qui se rendaient dans les régions dépendant de Tunis parvinrent à destination sains et saufs pour la plupart, de même ceux de Tétouan, de Salé et de Bidja d'Algérie[1].

Le sultan du Maghreb extrême, El Mançour le Saadien, recruta parmi eux une nombreuse armée, alors qu'ils habitaient Salé, et leurs exploits dans la guerre sainte sur mer furent célèbres. Ils fortifièrent la citadelle de Salé, qui est Ribât El Fath[2], où ils édifièrent des palais, des bains et des maisons.

Dans son ouvrage intitulé *Nefh Ettib*, Abou Abdallah El Maqqari dit : « Ils sont encore tels quels à la présente date », c'est-à-dire vers l'an 1030 (26 novembre 1620 — 15 novembre 1621) ; un groupe d'entre eux s'est réfugié à Constantinople, en Égypte, en Syrie et autres pays musulmans ; en sorte que l'Espagne qui ne renferme plus de Musulmans est redevenue entièrement chrétienne comme précédemment ; c'est Dieu qui hérite de la terre et de tout ce qui s'y trouve et il est le meilleur des héritiers.

Au cours de l'année pendant laquelle les Espagnols s'emparèrent de Grenade, ils firent la découverte de l'Amérique dont l'existence jusqu'alors était ignorée de tous les peuples. En effet, les grands hommes de l'ancienne Grèce et autres pays étaient d'accord pour admettre que la terre est un globe dont un côté tout entier est occupé par l'océan, ce qui la fait ressembler à un œuf plongé dans une tasse d'eau, la plus grande partie étant immergée, prétendant que la partie la plus petite qui émerge est seule peuplée d'êtres humains et d'autres êtres vivants et qu'elle est divisée en sept climats. Ils n'avaient pas été amenés à savoir que l'autre hémisphère émerge au-dessus des mers et qu'il est habité comme celui-ci ; ils étaient con-

1. Peut-être faudrait-il lire Mtidja d'Alger.
2. C'est l'ensemble des constructions de la partie de Rabat, appelée aujourd'hui Casba des Oudaya.

vaincus, au contraire, que l'autre hémisphère était liquide et on l'appelait la mer environnante. Cette croyance se conserva chez eux, transmise de génération en génération et faisant l'objet de nombreux ouvrages jusqu'à l'année 897 (4 novembre 1491 — 22 octobre 1492), c'est-à-dire l'année même où les Espagnols s'emparèrent de Grenade et de toute l'Andalousie. A cette époque apparut un homme originaire de Gènes et nommé Colomb, marin et navigateur de profession, qui nourrissait de grands projets et était ambitieux de gloire et de célébrité. Il s'avisa que cette partie de la terre méconnue des savants de l'antiquité qui la considéraient comme exclusivement liquide, pouvait être habitée comme notre hémisphère. Or, à cette époque, la nation portugaise avait accompli de nombreuses explorations sur les mers et avait conquis nombre de points de l'archipel des îles Fortunées. Colomb le Génois, stimulé par les succès portugais qu'il enviait, résolut de les surpasser ; il décida de parcourir la mer environnante et de pousser au plus loin dans l'espoir d'atteindre son but. Il alla exposer ces projets au roi du Portugal qui était alors Jean II, sollicitant son appui pour réaliser son projet. Le roi ne donna aucune attention à ses dires et n'accorda aucun crédit à ses opinions qu'auparavant les Génois avaient considérées comme sottes et subversives.

N'ayant pas obtenu auprès du roi du Portugal ce qu'il en attendait, il alla solliciter la reine d'Espagne qui était alors Isabelle, de célèbre mémoire chez eux. Elle lui accorda son assistance et lui fournit, avec des subsides, trois navires équipés en hommes, en armes et en approvisionnements avec lesquels il partit sur l'Océan, dans la direction du couchant. Il jeta l'ancre sur la rive de l'une des îles Fortunées et, après un repos de quelques jours, il repartit dans la même direction, ballotté par les flots pendant un mois. Ses compagnons lassés par la longueur

du voyage, avaient décidé de le tuer, lorsque la terre de l'Amérique apparut à ses yeux. Il poursuivit sa route et jeta l'ancre près de la côte avec ses trois navires le 18 Hijja de la dite année 897 (11 octobre 1492). De cette terre il partit à la découverte d'un vaste continent composé de contrées diverses, de chaines de montagnes, de fleuves innombrables, si bien qu'on a pu dire que ce continent représentait la moitié du monde habité, sinon plus. Ce pays était comme le nôtre, peuplé d'êtres humains en grand nombre dont il ne comprenait pas la langue et qui n'entendaient pas la sienne. Après avoir construit une forteresse où il laissait quelques-uns de ses hommes, Colomb embarqua des animaux et autres curiosités du pays pour attester la sincérité de ses rapports.

Quand il se présenta à la reine, après une absence qui avait duré sept mois et onze jours, la souveraine lui témoigna une haute considération, proclama son nom et se réjouit fort de tout ce qu'il rapportait, attribuant ce succès à la bonne fortune qui lui avait valu la conquête de toute l'Andalousie sur laquelle s'étendait son pouvoir.

Les Européens reconnurent alors que les deux hémisphères du globe terrestre étaient habités et non un seul, comme le croyaient les Anciens. Désormais, leurs nations se portèrent à l'envi sur la terre américaine qu'ils se partagèrent, qu'ils peuplèrent et à qui ils donnèrent le nom de Nouveau Monde. Cette découverte fut la cause principale de leur relèvement, de l'augmentation de leur force et de leur puissance et de l'extension de leur domaine; toutes choses sont en la main de Dieu.

Parmi les choses faisant défaut en Amérique, il y avait la race chevaline et aussi d'autres races d'animaux domestiques. Quand les habitants virent des hommes à cheval, ils crurent que le cavalier et l'animal ne faisaient qu'un seul individu créé sous cette forme et autres remarques.

Les renseignements sur les terres de l'Amérique, leur

découverte, les explorations dont elles ont été l'objet et leur peuplement par la suite, est un long récit dont nous avons donné le résumé ; toute assistance est un don de Dieu le Très-Haut.

Notice résumée sur les Portugais au Maroc.

Sachez, ô lecteur, que le Maghreb extrême, Dieu le garde et le couvre de sa protection, était demeuré depuis la conquête musulmane et jusqu'à l'an 900 (2 octobre 1494-20 septembre 1495), avec ses villes frontières, ses rivages et ses provinces, à l'abri des attaques des nations européennes et autres ennemis de la religion. Il était entouré sur ses flancs, par les armées musulmanes qui assuraient sa défense ; et la puissance de ses souverains de génération en génération et de dynastie en dynastie successives, inspirait la crainte et le respect aux populations chrétiennes. Les Européens alors ne songeaient pas à attaquer l'une quelconque de ses frontières, ni à conquérir une portion de ses côtes. Les habitants du Maroc, de leur côté, ne s'attendaient à rien de pareil de leur part et n'en concevaient nulle crainte. Au contraire, c'étaient les habitants du Maghreb extrême qui attaquaient les Chrétiens dans leur pays même et dans leurs places les plus fortes, qui défendaient l'Andalousie, les côtes d'Ifriqïa et autres, partageant l'ardeur patriotique des habitants quand elle s'exaltait, comme cela a été rapporté en détail précédemment. Nous n'avons pas connaissance qu'antérieurement à cette année 900, une nation européenne ait attaqué les frontières terrestres du Maghreb extrême ou ses villes maritimes, dans l'intention de s'en emparer et de s'y établir. Il n'y a d'exception que pour la ville de Salé dans laquelle les Espagnols entrèrent par traitrise à l'époque des dissensions entre les fils de Yaqoub et qu'ils

durent abandonner peu de temps après, comme nous l'avons rapporté [1], et aussi pour la ville de Ceuta assiégée par les Génois qui durent ensuite lever l'ancre, et autres faits de même genre, sans importance.

Mais après les premiers mois de l'année, des rivalités s'élevèrent entre les dynasties régnant en Maghreb, c'est-à-dire les Hafcides de l'Ifriqïa, les Beni Zian du Maghreb central, les Beni Merine du Maghreb extrême et les Beni El Ahmer d'Andalousie. Ces dynasties arrivaient à la décrépitude et les Musulmans se dépensaient en des luttes intestines sans fin, n'ayant que des vues égoïstes au lieu de se consacrer à la guerre sainte contre l'ennemi dans son pays même, ainsi qu'ils en avaient l'habitude antérieurement à cette date.

Or, cet état de choses coïncidait avec les débuts de la puissance manifestée par les Djalaliqa [2] qui sont les Espagnols et les Portugais habitant la Péninsule ibérique. C'est à cette époque, en effet, que ces deux peuples acquirent des forces nouvelles et que les Portugais multiplièrent leurs explorations dans l'Océan Atlantique où ils obtinrent des succès constants et une expérience qui leur permirent de s'emparer d'un certain nombre d'îles et de découvrir des promontoires importants sur les côtes de l'Afrique noire et autres contrées. Ils conçurent alors le projet de conquérir les côtes du Maroc qu'ils assaillirent et dont ils attaquèrent les habitants pour s'en emparer. Ayant réussi, ils s'y fixèrent solidement, y développèrent leurs moyens et infligèrent de graves dommages à l'Islam. Mais l'ambition les porta ensuite à vouloir étendre leur domination au reste du pays, comme nous l'exposerons en temps et lieu s'il plaît à Dieu.

1. Allusion aux troubles de Salé en septembre 1260, au temps du sultan mérinide Yaqoub ben Abdelhaq. V. plus haut.
2. Transcription arabe de l'ancien nom des habitants de la Galice ou Callaïques.

En l'année 818 (13 mars 1415 — 29 février 1416), ils s'établirent à Ceuta après un siège qui avait duré six années, au dire de certains historiens chrétiens. Ils s'emparèrent de Qçar El Medjaz en 862 (19 novembre 1457 — 7 novembre 1458), de Tanger en 869 (3 septembre 1464-23 août 1465) et d'Arzila vers l'année 876 (20 juin 1471-7 juin 1472). A la même date ou peu de temps auparavant, ils s'étaient emparés de la ville d'Anfa et d'une partie des côtes du Sous. Puis, vers l'année 907 (17 juillet 1501-6 juillet 1502), ils firent une descente sur le territoire d'El Djedida (Mazagan) entre Azemmour et Tit, où ils établirent la forteresse d'El Bridja et où ils demeurèrent longtemps. Dans le cours de l'année 910 (14 juin 1504-3 juin 1505), ils s'emparèrent de Larache. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'année 910 selon les dates données par les historiens chrétiens, ils s'emparèrent de la forteresse d'Agadir et des côtes de l'extrême Sous qui y sont attenantes. Ils s'emparèrent du ribat de Safi vers l'année 912 (24 mai 1506 — 12 mai 1507), puis jetèrent leur dévolu sur la forteresse d'Azemmour dont ils s'emparèrent en 914 (2 mai 1508 — 20 avril 1509) ; ce fut ensuite le tour d'El Mamoura ou El Mehdia qu'ils prirent vers l'année 920 (26 février 1514 — 14 février 1515). C'est dans le courant de cette même année qu'ils réoccupèrent Anfa après l'avoir détruite ; ils la réédifièrent et s'y établirent.

En résumé, il ne restait aux mains des Musulmans dans le Maghreb extrême que quelques villes maritimes seulement comme Salé et Rabat et la situation que leur imposaient ces Portugais était des plus graves et des plus cruelles. Les ennemis de Dieu ayant étendu leur autorité sur la région de Habet, traitèrent les habitants avec une telle rigueur qu'ils émigrèrent et se refugièrent dans le pays intérieur, loin des frontières et dans les villages éloignés des côtes. Tous ces événements eurent lieu à

l'époque où s'éteignait la dynastie des Beni Ouattas et où naissait celle des chérifs saadiens.

D'après l'ouvrage intitulé *Mir'at el mahassin*, Qçar Ketama [1] était au x[e] siècle (21 septembre 1495 — 7 octobre 1592) un marché approvisionné en marchandises provenant des deux rives et fréquenté par les négociants; or, le dit El Qçar était alors une ville frontière placée entre le territoire des Musulmans et le territoire des Chrétiens, où les premiers apportaient les marchandises provenant des régions du Maghreb, tandis que les seconds y apportaient des marchandises provenant des territoires occupés par les ennemis, c'est-à-dire d'Arzila, de Tanger, de Qçar El Medjaz [2] et de Ceuta. Cette ville forte était l'objet de la grande sollicitude du sultan qui régnait alors sur le Maroc, Mohammed Cheikh ben Abou Zakaria l'Ouattassite; comme capitale de la région du Habet, elle était le lieu qui lui tenait le plus au cœur et qui exaltait par-dessus tout son patriotisme, en raison de son voisinage avec le territoire ennemi. Il lui donnait toute son attention et se consacrait particulièrement à sa cause; ses enfants, par la suite, lui vouèrent les mêmes sentiments.

Ceci montre à quel point l'ennemi — Dieu lui refuse assistance — tenait les Musulmans à l'étroit dans leurs villes fortes et sur leur territoire même; à Dieu appartient l'empire du passé et de l'avenir.

Quand l'ennemi de la religion eut subjugué dans le Maghreb extrême les places fortes des Musulmans, ceux-ci se solidarisèrent pour lui faire la guerre et le combattre et constituèrent dans ce but de la cavalerie et de l'infanterie. Les appels des chefs et des hommes du peuple devinrent de plus en plus pressants, tous étant armés de la plus grande fermeté pour atteindre le but recherché. Combien de commandants de groupe se

1. El Qçar El Kébir.
2. El Qçar Eççaghir.

levèrent pleins de zèle pour défendre la religion et mériter les récompenses divines ! Combien d'hommes vénérés pour leurs vertus par les contemporains, combien de savants réputés dans leur contrée, n'ont-ils pas fait à Dieu le sacrifice de leur vie, sacrifice qu'ils jugeaient tout naturel ! Ainsi, des groupes entiers moururent en martyrs et d'autres furent amenés en captivité, à eux tous que Dieu accorde la récompense qu'ils espéraient.

De ceux qui moururent en champions de la cause de Dieu étaient : Sidi Aïssa ben El Hassan El Misbahi, enterré à Daadaa sur le territoire d'El Barouzi dans le pays des Teligue ; Aboul Hassan Ali ben Othman Chaoui, l'un des compagnons du cheikh Abou Mohammed El Ghezouani ; Aboul Fadhl Fredj, originaire d'Andalousie et citoyen de Meknès ; Abou Abdallah Mohammed El Qaçri, connu sous le nom de Siqin, tué par les Chrétiens près du tombeau du cheikh Bouselham où il se rendait en pèlerinage. Tous sont vénérés comme appartenant à la phalange des amis de Dieu le Très-Haut.

Parmi ceux qui furent emmenés en captivité et à qui Dieu rendit ensuite la liberté se trouvaient : le cheikh Abou Mohammed Abdallah El Kouche, enterré au lieu dit Djebel El Ardh dans la banlieue de Fès, le père de l'auteur de l'ouvrage intitulé *Daouhat Ennachir*, c'est-à-dire Aboul Hassan Ali ben Miçbah El Hassani, dit Ibn Asker ; le cheikh et savantissime Aboul Abbas Ahmed, fils du cadi El Miknassi qui exerça à Salé, est l'auteur des ouvrages intitulés *Djedouat El Iqtibas* et *El Montaqi El Maqçour*, ainsi que d'autres travaux de valeur et fut capturé alors qu'il se rendait en pèlerinage à La Mecque ; Abou Abdallah Mohammed ben Aboul Fadhl Tounissi, connu sous le nom de Kherouf, en séjour à Fès où il était le chef de la communauté. Tous eurent la vie sauve, grâce à Dieu, peu après avoir été capturés, et il y en eut d'autres qui partagèrent le même sort, dont nous n'avons pas les noms ;

Dieu les récompense largement et les favorise de sa grâce au jour du jugement dernier.

Les écrivains de cette époque publièrent des ouvrages pour stimuler les hommes et leur inspirer le désir de faire la guerre sainte ; des prédicateurs multiplièrent leurs exhortations, des hommes de lettres et des poètes prodiguèrent leur talent dans le même but. Parmi ceux qui se dépensèrent ainsi et se rendirent utiles, il y eut le maître érudit et distingué, le spiritualiste Abou Abdallah Mohammed ben Abderrahim ben Idjiche Tazi. L'auteur de la *Douha* dit : « J'ai eu en mains un ouvrage en prose et en vers où il prêchait la guerre sainte dans la voie de Dieu ; il méritait d'être transcrit en lettres d'or et de rencontrer un accueil empressé. » Un autre écrivain qui a écrit en vers avec distinction sur ce sujet, c'est le maître vertueux, l'ascète et champion de la guerre sainte, Abou Abdallah Mohammed ben Yahya El Bahlouli. L'auteur de la *Douha* dit de lui : « Ce cheikh était fidèlement attaché à la cause de la guerre sainte qu'il défendit avec quelque succès, il a publié dans ce but nombre de vers, poèmes, pièces courtes et autres. Il était contemporain du sultan Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Mohammed Cheikh El Ouattassi dit El Bortogali. Quand il le visitait, il l'exhortait à entreprendre la guerre et le sultan souscrivait à toutes ses demandes sur ce point. »

A la mort de ce sultan, son fils le sultan Ahmed lui succéda. Mais, se trouvant sous la contrainte des chérifs qui lui faisaient de l'opposition dans le Sous, il fit la paix avec les Chrétiens touchant son territoire dans le Habet et qui étaient les sujets du roi de Portugal. Quand le dit cheikh en eut connaissance, il se jura de ne plus voir ce souverain, de ne jamais se rendre auprès de lui et de refuser ce que son père lui avait attribué sur l'impôt de capitation de Fès et qui lui permettait d'assurer sa subsistance et ses nécessités premières. Il persista dans cette

décision jusqu'à la fin de sa vie. Le jour de sa mort, alors qu'il était à l'agonie et entouré de ses compagnons, l'un d'eux lui dit : « O maître, je vous annonce que le sultan a publié la guerre sainte, il stimule le zèle des hommes pour y prendre part et les Musulmans en sont pleins d'ardeur et d'allégresse. » Le cheikh ouvrit les yeux, la joie éclaira son visage ; il rendit grâces à Dieu et le remercia, puis il rendit l'âme, illuminé de contentement.

Ce même cheikh est l'auteur de petites pièces de vers très belles sur le mètre « redjez » qui sont des exhortations à faire la guerre sainte et parmi lesquelles figure sa célèbre poésie rimée en *lam* adressée au dit sultan Abou Abdallah qui débute ainsi :

Dites à l'émir Mohammed : ô astre apparu à l'heure où l'opprobre s'étend sur les rivages, voici la plus belle nuit.

Ainsi que le poème dont voici le premier vers :

Des montures rapides, voilà ce que je désire, et des soldats, ô nobles hommes ; je donne mon âme à la guerre sainte et au salut.

Puis cette pièce qui débute ainsi :

Levez-vous — que Dieu vous garde — en vue de la guerre sainte ; c'est la voie excellente contre l'ennemi, s'ils comprennent. Après (la perte de) l'Andalousie, je reste enflammé et si cela m'était possible de nuit je prendrais les armes.

et bien d'autres poésies de ce genre qu'il serait trop long de citer.

L'auteur de la *Douha* rapporte ce qui suit : « Le savant notoire Aboul Abbas Ahmed Deghmouri El Qaçri m'a raconté que le cheikh Abou Abdallah disait : « Jamais nous ne fîmes une expédition militaire sans que l'envoyé de Dieu — qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — ne m'apparût et ne m'apprît tout ce qui devait

m'arriver ainsi qu'à mes compagnons au cours de cette campagne. »

On lui doit également — Dieu veuille l'agréer — sur la guerre sainte et la fermeté des qualités viriles, la plaisante anecdote qui suit: Revenant avec ses compagnons d'une expédition qu'ils avaient menée sur les confins de la province du Habet, il apprit que sa femme, fille du cheikh Abou Zakaria Yahya ben Bekkar, était décédée et que les prières avaient été dites à la mosquée des Qaraouiyin par les personnes qui suivaient son convoi ayant à leur tête le célèbre imam le cheikh Ghazi ben Cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Ghazi. Quand le cheikh Abou Abdallah rejoignit le convoi funèbre, le corps était au bord de la tombe et les assistants se disposaient à l'inhumer.

« Attendez », leur dit-il, et s'avançant, il renouvela les prières avec ceux de ses compagnons qui l'avaient suivi. Les assistants protestèrent, disant qu'il ne convenait point de répéter deux fois les prières devant un même cortège.

Il leur répondit inopinément: « Les prières que vous avez faites sont, sans valeur, car vous n'aviez pas d'imam à votre tête.

— Et comment cela ? lui dirent-ils.

— Parce que, répliqua-t-il, une des qualités de l'imam est d'appartenir au sexe masculin ; or, elle n'est pas remplie par votre compagnon, attendu que celui qui ne s'est jamais armé d'un sabre pour marcher dans la voie de Dieu, qui ne s'en est jamais servi et qui n'a jamais fait la guerre comme notre Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut, — qui n'a jamais observé les enseignements de sa vie prophétique, celui-là, comment pourrait-on le considérer comme un imam appartenant au sexe masculin ? Non, par Dieu, votre imam doit être rangé parmi les femmes. »

Le même informateur rapporte dans la biographie du

cheikh Abou Mohammed Abdallah El Ouriagli que le savantissime Ibn Merzouq lui dit, alors qu'il se disposait à se rendre en Orient pour y poursuivre ses études : « Vous ne rencontrerez personne de plus instruit que vous » ; qu'étant alors revenu sur ses pas, il apprit que les Chrétiens s'étaient emparés de Tanger et d'Arzila. Il se consacra désormais aux places fortes des frontières du Habet en vue de la guerre sainte dans la voie de Dieu, s'y adonna à la science et à sa diffusion. Cet auteur ajoute qu'il avait pour habitude de donner l'enseignement pendant l'hiver et le printemps et qu'il passait l'été et l'automne dans les forteresses des tribus du Habet, etc...

Ses pareils étaient fort nombreux ; nous nous sommes bornés à cette courte notice pour exposer au lecteur les dispositions de la nation et l'empressement ainsi que le zèle de tous à faire la guerre sainte. Dieu les sanctifie et les admette dans le séjour de la félicité éternelle.

Le moment est venu maintenant de rapporter l'histoire de la dynastie des Beni Ouattas après que nous aurons raconté le règne du chérif El Amrani, proclamé par les habitants de Fès le jour même de la mise à mort du sultan Abdelhaq ben Abou Saïd.

Le règne du chérif Abou Abdallah El Hafid et les origines de ce prince.

Ce chérif était Abou Abdallah Mohammed, fils d'Ali El Idrissi El Djouthi El Amrani, c'est-à-dire de la famille des Beni Amran qui est une fraction des Idrissites de Fès, celle qui occupe le rang le plus élevé dans la descendance d'Idris et dont l'origine et la qualité sont le plus clairement établies. Ibn Khaldoun dit : « Il n'existe pas dans le Maghreb, à notre connaissance, de famille issue de cette noble lignée dont l'origine s'établisse plus clairement et

avec plus de sûreté que celle de la descendance d'Idris — Dieu veuille l'agréer. Le rang le plus élevé parmi eux à notre époque appartient aux Beni Amran de Fès, descendants de Yahya El Djouti ben Mohammed ben Yahya El Addam ben El Qassem ben Idris ben Idris. C'est parmi eux que sont pris les chefs des membres de la famille du Prophète dans cette ville où ils habitent la maison de leur ancêtre Idris et à eux appartient la prééminence sur la totalité des habitants du Maghreb. »

D'après l'ouvrage intitulé *El Mirat*, El Djouthi est le relatif d'origine de l'important village de Djouta sis sur la rive Sud de l'oued Sebou, aujourd'hui ruiné et dont il ne reste que des vestiges. Il s'y trouve un ruisseau qu'alimentent les pluies d'hiver appelé Makhreth Djoutha. Sid Yahya s'y établit et son nom lui a été attribué comme origine. Il y est enterré et son tombeau est connu à ce jour.

La proclamation du sultan Abou Abdallah El Hafid et ses causes.

Au temps où leur puissance s'étendait sur le Maghreb, les Beni Merine honoraient grandement ces chérifs idrissites et leur témoignaient une haute considération. Ils recherchaient les grâces de Dieu le Très-Haut en leur ménageant un rang élevé et en s'efforçant de leur donner toute satisfaction, agissant de la sorte parce que la souveraineté du khalifat avait échappé à ces chérifs, alors qu'elle leur revenait légalement. Les Beni Merine, en raison même de leur inclination naturelle pour la loi religieuse et de leur attachement à ses pratiques, se considéraient comme des usurpateurs en présence de ces chérifs; c'est pourquoi ils s'humiliaient devant eux et leur prodiguaient des égards, autant qu'il était possible.

Abou Abdallah ben El Azreq rapporte que le grand cheikh Abou Abdallah El Maqqari assistait au conseil du sultan Abou Inan comme professeur enseignant. Or, chaque fois que le chef des chérifs de Fès entrait dans la salle du conseil, le sultan et tous les assistants se levaient pour lui faire honneur, sauf le cheikh El Maqqari. Cela occasionna entre le chérif et le savant une longue suite de griefs et de récriminations fort connus, mais que nous ne rapporterons pas, car ils sont en dehors du sujet, attendu qu'il ne s'agit ici que de la considération dont jouissaient auprès de la nation les membres de cette noble famille.

A l'époque des troubles qui compromirent la situation des Mérinides à Fès, les chefs de la ville s'étaient groupés autour du savant Abou Farès El Ouriagli à propos des deux juifs qui commandaient à leur guise dans la ville et opprimaient les habitants. D'un commun accord, ils avaient décidé d'élire le chérif El Hafid, qui était alors le chef des chérifs à Fès. Ils le mandèrent, il vint à leur appel et ils l'élurent dans la dernière décade du mois de Ramadan 869 (19 au 26 mai 1465). Sa cause triompha, et les circonstances dans lesquelles il fit mourir le sultan ont été précédemment rapportées. Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

La sédition des Chaouia et leur arrivée en Maghreb.

Nous avons précédemment rapporté les agissements des Chaouia et leur rébellion sous le règne du sultan Abdelhaq. A l'avènement du sultan El Hafid, les maux causés par eux s'aggravèrent et le feu de la discorde qu'ils allumèrent s'étendit. Ils gagnèrent les régions de Meknès et de Fès, où ils semèrent le désordre et commirent des déprédations. Abou Abdallah Mohammed El Arbi El Fassi quand il parle, dans l'ouvrage intitulé *Mir'at El Mahassin*,

du cheik Abdelouaret El Yalçouti, dit qu'il tenait ses renseignements d'un groupe de personnes parmi lesquelles Abou Ennadja Salem Roudani Chaoui, cheikh Abou Abdallah Eççaghir Essaheli et cheikh Abou Mohammed El Ghezouani. Il rapporte : « Que le cheikh Abou Ennadja était en premier lieu étudiant à la Medrassa El Inania, mais l'arrivée des Chaouia dans le Gharb lui inspira une telle crainte qu'il s'éloigna de Fès pour attendre les événements, et que ceci se passait au temps d'El Hafid. » Le nom de Gharb est appliqué par les habitants du pays à la plaine d'Azghar, y compris les terres attenantes jusqu'au rivage de la mer. Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Le Portugal s'empare des villes d'Anfa et d'Arzila.

J'ai vu dans certains ouvrages d'historiens chrétiens que la conquête d'Anfa par les Portugais eut lieu vers l'année 874 (17 juillet 1469 — 29 juin 1470) ; qu'ils détruisirent cette ville, et après l'avoir abandonnée en l'état pendant plus de quarante ans, la reconstruisirent, la fortifièrent et l'occupèrent jusque vers l'année 1154 (19 mars 1741 — 7 mars 1472). En 876 (20 juin 1471 — 7 juin 1472), ils s'emparèrent de la ville d'Arzila, où ils trouvèrent le trésor du sultan Ouattassite et capturèrent son fils Mohammed, surnommé El Bortogali (le Portugais), ainsi que sa fille, ses deux épouses et un groupe de hauts personnages. Ce fut un grave désastre ; le prince Ouattassite demeura sept ans en Portugal, puis fut délivré par son père ; lors de sa capture, il était encore enfant.

La ville de Fedhala ne fut pas conquise ; il s'y trouvait seulement cinq négociants de Madrid, capitale de la Castille, qui avaient obtenu du sultan régnant l'autorisation d'y faire du commerce ; ils y rassemblaient et y entrepo-

saient leurs marchandises, et ce sont eux qui ont élevé les constructions encore debout à ce jour. Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de toutes choses.

Le sultan Abou Abdallah el Hafid est déposé et son pouvoir ruiné.

D'après l'auteur de l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas*, la populace de Fès en révolte contre le sultan Abdelhaq avait choisi pour imam ce chef des Chérifs de la capitale qui prit son fils comme vizir, et se maintint dans cette situation jusqu'en l'année 875 (30 juin 1470 — 19 juin 1471), époque où il fut déposé de l'imamat par Aboul Hadjadj Youssef ben Mançour ben Zian El Ouattassi. Telle est la raison pour laquelle, peu de temps après, ce chérif partit pour Tunis. La capitale de Fès El Djedid demeura aux mains de la sœur du dit Aboul Hadjadj, c'est-à-dire Zahra dite Zehour, et du commandant de la ville Seguiri, jusqu'à l'avènement d'Abou Abdallah Mohammed Cheikh El Ouattassi. Dieu fait triompher ce qu'il a décidé.

LA DYNASTIE DES BENI OUATTAS, LEURS ORIGINES ET LEURS DÉBUTS

Les Beni Ouattas sont une fraction des Beni Merine, mais n'appartiennent pas à la famille d'Abdelhaq. Quand les Beni Merine pénétrèrent dans le Maghreb et s'en partagèrent les provinces, comme il a été précédemment exposé, ces Beni Ouattas eurent le Rif dont ils occupaient les extrémités et les confins, se faisant payer des redevances par les habitants. C'était, chez eux, la famille des Beni El Ouazir qui exerçait le commandement, et les membres de cette famille cherchèrent à se rendre indé-

pendants des Beni Abdelhaq à plusieurs reprises, comme cela a été rapporté. Ils vinrent ensuite à la soumission et se résolurent à servir les Beni Abdelhaq, qui les employèrent dans les plus hautes charges des provinces et les utilisèrent dans l'intérêt de leur gouvernement. Ils se signalèrent auprès d'eux par leur assistance et leur fournirent plusieurs vizirs.

D'après Ibn Khaldoun, « ces Beni El Ouazir se disaient étrangers aux Beni Merine et prétendaient descendre de Youssef ben Tachefin des Lemtouna, mais qu'au temps où ils menaient la vie nomade, ils s'étaient joints aux Beni Ouattas, et leurs rameaux s'étant mêlés aux leurs, ils s'incorporèrent à cette famille. Depuis lors, ils participèrent à la considération dont elle jouissait, et cette situation leur valut les honneurs du commandement ».

Quand le sultan Abou Inan s'était emparé de Bougie, il y avait placé comme gouverneur Omar ben Ali El Ouattassi de cette famille des Beni El Ouazir, et les habitants en état de révolte contre lui l'avaient mis à mort, au cours d'événements dont le récit a été donné ci-dessus.

Plus tard, sous le premier règne du sultan Aboul Abbas ben Abou Salem, lorsque son cousin paternel, l'émir Abderrahman ben Abou Ifelloussen, devint le maître du royaume de Marrakech et de ses dépendances, Zian, fils du dit Omar ben Ali, fut de ceux qui entrèrent dans son parti. A ce titre, il jouit auprès de lui d'une haute considération et d'une situation éminente. Mais, par la suite, lorsque les relations se troublèrent entre le sultan Aboul Abbas et l'émir Abderrahman, le dit Zian ben Omar se jeta dans le parti du sultan. Il alla se ranger sous sa bannière et le suivit partout jusqu'au jour où il entreprit le siège de la casba de Marrakech qu'occupait alors l'émir Abderrahman. Au cours du siège, Zian déploya une grande ardeur et il est un de ceux qui firent mourir les deux fils de l'émir Abderrahman.

D'après Ibn Khaldoun, Zian avait longtemps joui de leurs bienfaits et vécu fier et superbe sous leur protection ; aussi est-il cité comme le symbole de l'ingratitude et de l'oubli des bienfaits, mais Dieu ne fait tort à personne, pas même du poids d'un atome [1].

Son fils, Abou Zakaria Yahya, qui lui succéda dans les faveurs, devint vizir du sultan Abdelhaq, comme cela est rapporté ci-dessus.

Puis, il y eut son fils, nommé aussi Yahya, qui fut mis à mort par le sultan Abdelhaq avec une partie de sa famille, tandis que son frère Abou Abdallah Mohammed se réfugia dans le Sahara et ne cessa de se transporter d'un lieu dans un autre à travers le pays, jusqu'au jour où lui advint ce que nous rapporterons plus loin.

Le règne du sultan Abou Abdallah Mohammed Cheikh ben Abou Zakaria el Ouattassi (Dieu lui fasse miséricorde).

Nous avons exposé comment le sultan Abdelhaq avait châtié les Beni Ouattas et comment y avaient échappé Mohammed Cheikh et Mohammed Lahlou ; c'est-à-dire que le premier étant à la chasse, partit à l'aventure et sans but, en apprenant les événements, tandis que Lahlou se tint caché jusqu'à ce que, le calme étant revenu, il put s'esquiver et aller rejoindre Cheikh. Tous deux se dirigèrent vers le Sahara et ils allaient et venaient entre cette région et celle du Habet jusqu'au jour où ils s'emparèrent d'Arzila avant que les Portugais n'en fissent la conquête.

Cheikh étant devenu le maître d'Arzila et sa puissance y étant solidement établie, les habitants de Fès et les membres du gouvernement du sultan Abdelhaq se tour-

1. *Coran*, chap. IV, verset 44.

nèrent vers lui, lui écrivirent et cherchèrent à se concilier secrètement ses bonnes grâces. Peut-être même l'appelèrent-ils et lui offrirent-ils de se soumettre et de l'assister dans toute la mesure qui lui conviendrait. La situation cependant demeura en l'état ; mais, quand le sultan Abdelhaq fut mis à mort et El Hafid proclamé à sa place, Cheikh déploya toute son ardeur et mit en œuvre tous ses moyens, si bien qu'il se rendit maître de la capitale et s'assura l'empire du Maroc.

D'après l'ouvrage *Mir'at El Mahassin*, dès que les habitants de Fès eurent proclamé Abou Abdallah El Hafid comme sultan, Mohammed Cheikh El Ouattassi se souleva à Arzila, entraînant les tribus, fortifiant sa situation et faisant des tentatives répétées d'encerclement contre Fès qui finit par se soumettre à lui dans le mois de Ramadan 876 (11 février 1472 — 11 mars 1472). El Hafid quitta cette ville et le dit Mohammed Cheikh y fit son entrée dans les premiers jours de Choual de la même année (12 au 20 mars 1472) ; il laissa le pouvoir à ses fils qui l'exercèrent après lui dans cette capitale.

Nous avons déjà exposé que celui qui déposa le chérif du pouvoir souverain c'est Aboul Hadjadj Youssef ben Mançour El Ouattassi et avons dit qu'après le départ du chérif pour Tunis, Fès El Djedid resta aux mains de Zehour El Ouattassia et du caïd Seguiri jusqu'à l'arrivée du sultan Mohammed Cheikh ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Manuel dit au sujet de ce même Mohammed Cheikh ce qui suit : « L'empire du Maghreb extrême traversait une période de grand abaissement et d'agitation profonde, en sorte qu'il n'était pas d'ambitieux à qui ne vînt le désir de s'en emparer. Ibn El Ahmer avait enlevé toutes les places fortes qui en Espagne appartenaient aux Mérinides, ne leur laissant pas un pouce de terrain, et les nations chrétiennes étaient entraînées vers la conquête du Maghreb.

Dans le même temps, Mohammed Cheikh El Ouattassi occupait Arzila. C'était un prince intrépide et valeureux qui se sentait en force pour écarter du trône de Fès le chérif dont l'impopularité lui permettrait d'autant mieux d'y prendre sa place. Ayant réuni une armée suffisante, il partit à l'attaque de Fès. Le chérif marcha à sa rencontre et un combat acharné eut lieu entre les deux armées aux environs de Meknès. Le prince Ouattassite ayant été battu réunit une nouvelle armée et marcha contre Fès, où se trouvait le chérif avec les membres de son gouvernement, et la tint assiégée pendant deux années. Il apprit pendant le siège que les Portugais s'étaient emparés d'Arzila, avaient mis la main sur son trésor particulier et capturé sa famille et ses enfants. Il quitta Fès aussitôt et courut en toute hâte faire le siège d'Arzila ; mais cette place lui résistant, il fit la paix avec les Portugais et revint sans tarder reprendre le siège de Fès qu'il bloqua étroitement, obligeant le chérif à fuir et à lui abandonner la place. Mohammed Cheikh fit son entrée dans la ville et y fut unanimement proclamé. Il s'occupa ensuite de subjuguer les tribus de la banlieue de Fès et autres qui se soumirent à lui et s'en trouvèrent bien.

Les Beni Rached chérifs, d'El Alam, sont les maîtres du pays des Ghomara et y bâtissent la ville de Chefchaouen ; les suites de ces événements.

D'après l'ouvrage *Nachr El Matsani*, des chérifs d'El Alam bâtirent la ville de Chefchaouen afin de mettre les Musulmans en état de défense contre les Chrétiens de Ceuta qui s'étaient emparés de cette dernière ville et s'efforçaient, vers la fin du règne des Beni Ouattas, de gagner sur les habitants des villages de cette région.

Dans l'ouvrage *Mir'at el Mehassin* il est rapporté que la

fondation de la ville de Chefchaouen, dans la région que les habitants appellent « El Adoua », c'est-à-dire la rive de l'Oued Chefchaouen, a eu lieu vers l'année 876 (20 juin 1471 — 7 juin 1472) par les soins du chérif, le savant et pieux champion de la guerre sainte, Aboul Hassan ben Abou Mohammed, dit Abou Djemaa El Alami, dont les noms sont El Hassan ben Mohammed ben El Hassan ben Othman ben Saïd ben Abdelouahhab ben Allal, fils du pôle Abou Mohammed Abdesselam ben Mechiche. Il mourut en martyr avant la fin des travaux qu'il avait entrepris, victime des agissements des chrétiens — Dieu les extermine — alliés à ceux qui alors trahissaient parmi les habitants d'El Kherroub. Il était venu chez eux en vue de la guerre sainte et, une nuit qu'il était en prière dans une mosquée, ils mirent le feu à l'édifice et il périt dans l'incendie — Dieu veuille l'agréer. Il fut remplacé dans son rôle de champion de la guerre sainte attirant à lui les hommes par la prédication et recrutant les guerriers pour l'entreprendre, par son cousin paternel l'éminent émir, l'excellent et noble Aboul Hassan Ali ben Moussa ben Rached ben Ali ben Saïd ben Abdelouahhab, la suite de son ascendance étant la même que celle donnée ci-dessus. Il reprit les travaux de construction de la ville de Chefchaouen sur l'autre rive, où il édifia la Casba qu'il fortifia et peupla avec ses parents et les membres de sa famille. Les gens qui s'y installèrent élevèrent des constructions et en firent une cité entrant en ligne de compte avec les autres villes. Il mourut en 917 (31 mars 1511 — 18 mars 1512) et ses fils qui en héritèrent en demeurèrent les maîtres après lui jusqu'au jour où les chérifs saadiens s'étant emparés du Maghreb les en dépossédèrent ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Relation de la révolte d'Amar ben Soleïman Essiaf dans la région du Sous et renseignements sur ce personnage [1].

Il s'agit d'Amar ben Soleïman Chiadmi El Meghithi, dit Essiaf, et El Moridi qui, au début de sa carrière, était l'un des disciples du cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Soleïman El Djazouli, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Delaïl el Kheïrat*. Des gens dignes de foi ont rapporté qu'il visitait ce cheikh au temps où il vivait et lui apportait des planchettes garnies d'écritures et attribuées à El Khadir [2] — Dieu lui accorde le salut — mais qu'il ne lui disait rien au sujet de ce personnage, sauf qu'il le loua souvent.

Après la mort de ce cheikh — Dieu lui fasse miséricorde — qui eut lieu en 870 (24 août 1465 — 12 août 1466), le dit Amar manifesta publiquement pour tirer vengeance de ceux qui l'avaient empoisonné, car il mourut par le poison que lui auraient administré certains savants ses contemporains. Il les poursuivit jusqu'à ce qu'il les eût mis à mort, puis il se donna la mission d'obliger les gens à s'acquitter de la prière, employant la force des armes pour les y contraindre. Il triompha de leurs résistances, devint célèbre et acquit de l'influence. Mais il alla plus loin encore et jusqu'à faire de la propagande à son bénéfice, tuant ceux qui le réfutaient, lui, son maître et ses disciples. Il appelait ses partisans « el moridine », mais, dit Zerrouq, il aurait été plus juste de les appeler « el maridine » [3]. Ceux qui refusaient de le suivre il les appelait « el djahidine » [4]. Il prétendit ensuite découvrir les choses

1. On lit en marge de ce chapitre : « Il est cité dans l'ouvrage *El Miyar* au chapitre Eddima Oul Hodoud. »
2. Personnage dont il est question dans le *Coran*, chap. XVIII, verset 81. V. Trad. Kasimirski, p. 238, note 1.
3. La première transcription veut dire « disciples », la seconde « rebelles ».
4. Les « apostats ».

du monde invisible ; il se disait inspiré et peut-être même prétendait-il à la prophétie.

Il avait exhumé les restes du cheikh El Djazouli et les avait renfermés dans un cercueil dont il se faisait accompagner au cours de ses expéditions militaires, comme les Israélites avec l'Arche d'alliance, et il triomphait de ceux qui lui désobéissaient. On a prétendu qu'il ne l'avait pas inhumé à sa mort, mais qu'après l'avoir revêtu d'un linceul et mis dans un cercueil, il avait réuni des partisans, pris la tête des troupes et répandu le sang ; que sa tyrannie sur les populations dura vingt ans.

Le cheikh Zerrouq — Dieu lui fasse miséricorde — rapporte ce qui suit : « Ayant appris qu'il était survenu une aventure à notre maître, le savant Abou Abdallah El Qouri au sujet d'Amar ben Soleïman Essiaf, je me rendis en toute hâte chez lui dans l'espoir de le voir. Il me dit : « Il vient de m'échapper.

— Mais, lui dis-je, quelles sont ses décisions?

— Il prétend, me répondit-il que les règles du Coran et de la loi traditionnelle sont levées et qu'il ne demeure rien autre que les inspirations de son cœur. »

D'après Zerrouq, il était de notoriété publique qu'il disait avoir hérité du don de prophétie et posséder une connaissance personnelle de certaines vérités, comme c'est le cas dans le récit concernant Moïse et El Khadir — Dieu leur accorde le salut, — que El Khadir est vivant et envoyé comme prophète ; qu'il a avec lui des entrevues et en reçoit des enseignements ; bien mieux, des individus qui lui étaient inférieurs, parmi ses disciples, affichaient les mêmes prétentions [1].

On raconte que le dit Amar, après avoir enfermé les restes du cheikh dans un cercueil, avait l'habitude, quand il le ramenait après une expédition, de le placer dans un

1. Au sujet de Moïse et El Khadir, voir *Coran*, chap. XVIII, verset 59 et suivants. Trad. Kasimirski, p. 236-238.

jardin qu'il appelait le Ribath, et autour duquel il faisait faire des rondes pendant la nuit par des gardiens, afin de préserver ce cercueil contre les voleurs. Il l'éclairait chaque soir au moyen d'une énorme mèche de l'importance d'un vêtement entier qui trempait dans un grand récipient plein d'huile, afin d'obtenir un puissant éclairage portant très loin de tous côtés et découvrant quiconque s'avancerait sur les routes environnantes. Il prenait toutes ces précautions dans la crainte de se voir enlever les restes du cheikh par un rival qui, grâce à cette protection, l'emporterait sur lui.

On prétend que le soulèvement et les troubles suscités par ce personnage nommé Amar, étaient les suites de certaines prédictions du cheikh El Djazouli — Dieu lui fasse miséricorde. Ses disciples parmi lesquels Cheikh Ettebbaa et autres, ont rapporté que le cheikh El Djazouli étant apparu au milieu d'eux vers la fin de la nuit qui précéda la matinée au cours de laquelle il fut tué, ils lui dirent : « Seigneur, les gens prétendent que vous êtes le Fatimite attendu [1]. » Il leur répondit : « Ils ne recherchent que celui qui tranchera leurs têtes ; Dieu les mette sous la domination de qui tranchera leurs têtes. » Il répéta à plusieurs reprises cette imprécation et ils pensèrent qu'elle se manifesta dans la personne d'Amar Essiaf ; mais Dieu est le mieux instruit de toute chose.

Amar fut assassiné au cours de l'année 890 (18 janvier 1485 — 6 janvier 1486) mais les avis sont partagés sur la personne de ses assassins. On a rapporté qu'il avait épousé la femme du cheikh El Djazouli et recueilli sa fille ; que voyant son hypocrisie et ses crimes et blessées dans leurs sentiments religieux, elles décidèrent de le tuer. En conséquence, elles le surveillèrent, et la nuit, quand il fut endormi, elles s'approchèrent de lui et le

1. Le descendant du Prophète ou le Mahdi qui doit apparaître à la fin des temps pour régénérer la foi et faire régner la justice.

tuèrent. Ensuite l'une d'elles, la fille du cheikh, s'esquiva, se jetant du haut d'une fenêtre de la chambre où elles se trouvaient et eut la vie sauve, tandis que l'épouse restée dans cette chambre fut tuée par ceux qui y pénétrèrent. On a rapporté que sa mort fut l'œuvre de son épouse et de sa belle-fille; on a rapporté aussi d'autres versions, mais Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Après la mort d'Amar Essiaf, les restes du cheikh El Djazouli furent enterrés par les habitants; on dit aussi que c'est Amar qui l'enterra au lieu dit Tacerout. C'est de là que, par la suite, ces restes furent tranférés à Marrakech, comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Cheikh Aboul Abbas Eççoumaï, dans son livre qui a pour objet les vertus du cheikh Abou Yaza, parle du transfert des restes du cheikh El Djazouli à Marrakech, disant que son corps fut trouvé intact et n'ayant subi aucun changement depuis sa mort qui remontait à environ soixante-dix ans; il ajoute : « Un fait encore plus curieux c'est que le corps d'Amar El Meghithi Essiaf, lui aussi, dit-on, fut trouvé dans le même état ; et peut-être cela est-il dû au bénéfice des vertus du cheikh dont il a joui malgré ses actes; toutes faveurs sont en la main de Dieu. »

En l'année 891 (7 janvier 1486 — 27 décembre 1486), le sultan Mohammed Cheikh fit venir de Meknès l'Imam Abou Abdallah ben Ghazi à qui il confia d'abord la charge de prédicateur à la mosquée-cathédrale de Fès Djedid et qu'il nomma ensuite aux doubles fonctions d'imam et de prédicateur à la mosquée des Qaraouiyin où il devint le chef de la communauté et où il demeura jusqu'à sa mort — Dieu lui fasse miséricorde.

Dans le courant de l'année 895 (25 novembre 1489-13 novembre 1490), le sultan Mohammed Cheikh partit en expédition pour Debdou, d'où il regagna ensuite sa capitale. Le jeudi sept Qaada de la même année (22 septembre 1490) mourut le vizir Abou Abdallah Mohammed Lahlou

El Ouattassi qui fut inhumé à El Qalla, à l'extérieur de Bab El Guissa.

C'est en 897 (4 novembre 1491 — 22 octobre 1492) que la reine Isabelle de Madrid, capitale de la Castille, s'empara de Grenade et mit fin à la dynastie des Beni El Ahmer en Espagne. Les Musulmans n'eurent plus dès lors de sultan dans ce pays et se dispersèrent dans le Maghreb et autres lieux où ils abordèrent en proscrits, comme nous l'avons exposé ci-dessus complètement.

La réédification de la ville de Tétouan.

D'après Manuel, quand les Espagnols se furent emparés de Grenade, il en partit un groupe important d'habitants qui se rendirent en Maghreb et abordèrent à (l'oued) Martil près de Tétouan. Dès leur arrivée et avant toute chose, ils envoyèrent une députation au sultan de Fès Mohammed Cheikh El Ouattassi qui leur fit un honorable accueil et leur souhaita la bienvenue. Ils lui dirent : « Au nom de l'hospitalité, veuillez nous assigner un lieu pour y bâtir une ville où nous nous réfugierons et où nous pourrons protéger nos familles contre les habitants du Rif. » Il leur répondit favorablement et leur assigna la ville de Tétouan en ruines depuis quatre-vingt-dix ans. Il les confia au commandement de leur chef Aboul Hassan Ali El Mandhari, homme vaillant qui avait été l'un des commandants de l'armée d'Ibn El Ahmer et l'avait courageusement secondé dans la guerre de Grenade à la suite de laquelle ce prince s'était transporté en Maghreb, comme nous l'avons rapporté.

Ce personnage ayant été investi du commandement sur ses compagnons par le sultan Mohammed Cheikh El Ouattassi, il les ramena à Tétouan et commença par relever les murailles de la ville ancienne, puis s'y établit avec ses

compagnons après avoir construit la mosquée-cathédrale. Il entreprit ensuite la guerre sainte contre les Portugais de Ceuta et de la région du Habet et leur fit trois mille prisonniers qu'il employa à terminer les constructions de Tétouan. La lutte continua entre eux et les Portugais de Ceuta, de même qu'elle se poursuivit entre les habitants d'Azemmour et les Portugais de Mazagan ».

Ce que dit cet historien de la construction de Tétouan après la prise de Grenade ne s'accorde pas avec les dires des habitants de Tétouan qui prétendent que la date de sa construction a été exprimée en caractères spéciaux sous la formule « toffaha », mais qu'elle a eu lieu avec l'assistance du chérif Aboul Hassan Ali ben Rached. Il semble — mais Dieu est à cet égard le mieux instruit — qu'Aboul Hassan El-Mandhari serait venu d'Andalousie quelques années avant la prise de Grenade, et cela confirmerait le chronogramme dont il est question ci-dessus ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité[1].

Le sultan dépose Abou Abdallah Ibn El Ahmer, se réfugie auprès du sultan Mohammed Cheikh El Ouattassi (Dieu lui fasse miséricorde).

Dès que le roi d'Espagne se fut emparé de la capitale du royaume de Grenade et de toute l'Andalousie, le sultan du pays Abou Abdallah Ibn El Ahmer se transporta dans la ville impériale de Fès où il s'établit sous la protection du sultan Mohammed Cheikh après lui avoir adressé, par la plume de son vizir Abou Abdallah Mohammed El Arbi El Aqili, un excellent poème dont voici les premiers vers :

1. Au sujet du chronogramme en caractères spéciaux, voir E. Levi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*. Paris, P. Geuthner, 1928, p. 59, note 4 ; *toffāḥa* = 889.

O roi des rois arabes et étrangers ; ayez en garde ce qui réclame protection.
C'est auprès de vous que nous cherchons asile et quel précieux patronage que le vôtre pour celui dont les épreuves demandent réparation,
Dont le royaume a été ravi par la violence, qui a éprouvé d'horribles malheurs infligés par la contrainte !
Car l'arrêt de Dieu est irrévocable, les décrets du Tout-Puissant peuvent-ils être éludés ?

Ce poème, très long, était accompagné d'une missive dans laquelle, après la formule de louanges à Dieu et l'appel de ses grâces en faveur du Prophète, il disait ce qui suit : « O mon maître, ô vous qui m'avez gratifié de vos bienfaits, Dieu veuille ne jamais diminuer l'éclat de votre puissance, ni flétrir les rameaux et les feuilles de l'arbre qui personnifie votre dynastie ; puissent-ils demeurer verts et vivaces, parés des fleurs éclatantes du succès, garnis des fruits de la félicité, arrosés par la pluie des bénédictions divines descendues sans éclairs ni éclats de la foudre.

« C'est ici la station de celui qui a recours en vous, qui se suspend aux liens de votre protection, met son espoir dans les sentiments affectueux de votre cœur et dans votre générosité notoire ; qui baise la terre sous vos pieds, dont les lèvres appellent le jugement que vous prononcerez. Mais que peut dire celui dont le visage est couvert de confusion et le cœur plein de crainte, dont la grande infortune s'est accomplie sans défense ni justification

« C'est pourquoi je vous parle comme je parle à mon maître et encore m'adresserais-je à lui avec plus de hardiesse encore, bien que je sois envers lui plus coupable. O mon Dieu, je ne suis pas innocent et j'implore le pardon ; je ne suis pas puissant et je demande assistance ; mais aussi je souhaite mon relèvement, j'appelle une faveur et demande la rémission de mes fautes. Je n'absous pas mon âme, l'âme incite au mal ; non, je m'humilie et

fais amende honorable en vue d'obtenir une décision équitable.

« Mais pour ce qui regarde la réalité des faits, je répète ces paroles de notre mère, la fille du véridique [1] : « Je suis convaincue que si je reconnaissais les accusations du public, alors que Dieu me sait innocente, je dirais une chose qui n'a jamais existé, et que si je démentais ces accusations, vous ne me croiriez pas. »

« Je dis ce que disait le père de Joseph : « La patience est belle et j'implore le secours de Dieu dans le malheur que vous venez m'apprendre [2]. » Car, je ne nie pas mes erreurs, je suis une mine d'erreurs et je ne dissimule pas mes défauts, je suis une montagne de défauts; je me plains à Dieu de mes vices apparents et cachés, de mes chutes et de mes fautes. Oui, toute chose est bonne, à l'exception des propos du diffamateur qui sème le mensonge et le désordre, en empruntant le langage séduisant de Satan. Je suis victime de leurs pareils, veuillez m'en croire ; je ne mens ni n'invente. Mes pareils peuvent-ils commettre de tels crimes, se charger de tels péchés, compromettre ainsi le salut de leur âme et perdre le fruit de leurs œuvres ? Dieu nous garde de conduire la religion à sa perte, de favoriser les apostats et les méchants ; non, car alors je serais parmi les égarés et non parmi les bien dirigés. Par Dieu, je le jure, si je savais avoir dans la chevelure des temps une seule mèche inclinant vers cette pente fatale, je la couperais et je tondrais même tout ce que recouvre mon turban.

« Mais à toutes les époques, les hommes appartenant à la lie des populations ont été les ennemis du souverain, s'entr'aidant contre lui comme agents de ruine; il y avait parmi eux plus insensés ou plus ignorants qu'Abou Te-

1. Aïcha, fille d'Abou Bekr, v. *Coran*, chap. XXIV, p. 280, note 2. Trad. Kasimirski.
2. V. *Coran*, chap. XII, verset 18. Trad. Kasimirski.

rouan et aussi plus sages ou plus savants que Achajj des Beni Merouan [1]; il s'est trouvé un maître innocent et calomnié, cuirassé de fer et cependant non protégé. C'est ainsi que dans les traditions il y en a d'authentiques et d'apocryphes, dans les constructions de la logique des éléments affirmatifs et des éléments négatifs et c'est pourquoi l'on y trouve la balance qui régit les lois du raisonnement et les justes règles de la transmission des vérités, car on prend appui sur le plateau de la balance qui l'emporte, puis on établit la suite ininterrompue des autorités et l'on rejette ce qui manque de poids, adoptant ce qui est clair et rejetant ce qui est inconsistant [2].

« Ce que l'on entend le plus souvent, c'est le mensonge, parce qu'il est inhérent à la majorité des humains, sauf ceux que la grâce de Dieu le Très-Haut attire vers lui.

« Nous avons été accablés sous le poids de futilités et lapidés comme ne le sont pas des infidèles ni même des scélérats : les calomnies colportées par les uns et les autres ont été la cause de la protection que vous assurez présentement. Plus le coup reçu a été violent, plus il faut chercher appui sur la constance ; les persécuteurs ont outrepassé les bornes ; ils se sont efforcés de nous mettre au rang des plus misérables; ils nous ont abattus d'une seule flèche et nous ont traités en hérétique, et encore qu'il y aurait eu infidélité, eh bien ! l'infidélité elle-même mérite le pardon ; ô mon Dieu, pardonnez-nous, ô Abdqaïs, portez à nouveau votre attention sur les faits, ils ne sont pas tels qu'ils vous ont apparu, non; et si même nous avions été jusqu'à réclamer nos droits à qui veut nous les ravir et nous anéantir, nous nous serions levés pour les défendre contre la troupe des ennemis qui nous ont offensés. Mais une brèche a été ouverte contre nous

1. Personnages célèbres chez les Arabes.
2. Ce passage fait allusion à la méthode employée pour expurger la loi traditionnelle.

que nous n'avons pu fermer, car nous n'étions pas défendus contre toutes éventualités.

« Maintenant, j'en appelle aux détenteurs de l'autorité qui sont doués de discernement et de volonté ; par eux la vérité sera connue avec certitude. Nous acceptons leur jugement; s'ils établissent un crime à notre charge, qu'ils nous exterminent, s'ils nous reconnaissent innocents, ils nous préserveront.

« Oui, ô vous si ardent à me blâmer et à contester la sincérité de ma foi islamique, allez doucement, car j'ai trouvé de la force et une assistance; malheur à vous. Car vos propos contre moi ont passé les bornes et sont pure calomnie ; le sort m'a amoindri et vous agrandi, mais « le destin s'avance vers vous tandis qu'il fuit devant nous », comme l'a dit le secrétaire d'El Hadjadj vaincu.

« En résumé, si nous manifestons de la crainte, nous passerons pour reconnaître vos arguments; si nous passons outre, nous paraitrons avouer des fautes du commencement jusqu'à la fin ; et il a parlé excellemment celui qui a dit : « Si tu t'es trompé, le sort, lui, ne se trompe pas »; je suis comme si j'avais rencontré un aventurier qui, parvenu en ce lieu, en éloignerait toute équité mère de la paix ; venu en fugitif, je tenterais de m'esquiver en toute hâte, tandis qu'il emprunterait le langage de ceux qui, lorsqu'ils ont subi un affront, accusent le destin et disent que l'homme est réduit à l'impuissance par le malheur, opposant ainsi le mensonge à la vérité et le présent à l'avenir, citant des paroles d'autrui qui paraissent effrayantes, mais n'ont au fond aucune valeur et auxquelles hier encore nous répondions victorieusement, le laissant enflammé de colère.

« Mais aujourd'hui, nous allons réunir contre lui des arguments abondants qui le réduiront au silence et nous lui adressons cette apostrophe : « Je vous le demande au nom de Dieu le Très-Haut, vous est-il jamais arrivé de

poursuivre un but déterminé, déployant toute votre volonté, multipliant vos efforts pour l'atteindre tel que vous l'aviez décidé et, grâce à votre habileté, de réussir dans les conditions mêmes que vous souhaitiez ? » Ou bien encore : « Tout ce que vous ambitionnez, tout ce que vous désirez, le recueillez-vous ainsi que vous l'entendez et devez-vous nécessairement posséder l'objet de vos vœux, parce que sa poursuite est parfois couronnée de succès ? » Non, le gibier très souvent s'échappe des filets d'un tel chasseur ; il le poursuit, mais il est impuissant à l'atteindre.

« Et je dirai encore, notre cas étant du même ordre : « Écoutez-moi, ô hommes de mérite à l'esprit sagace », puis je lui citerai des paroles du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — qui nous appuieront dans notre marche contre lui, telles que celles-ci : « Toutes choses sont fixées par le destin et les arrêts de Dieu, l'impuissance comme l'intelligence » ; ou encore : « Quand bien même les habitants des cieux et de la terre se réuniraient en ta faveur, pour une chose que Dieu ne t'a point destinée, ils n'y réussiraient pas ; et s'ils se réunissaient pour t'infliger un dommage que Dieu ne t'a point destiné, ils n'y réussiraient pas mieux. » Ou bien je citerai encore le Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — à qui je demanderai par avance de nous couvrir des voiles de sa protection en mettant un frein à sa colère comme s'il le tenait en bride et je lui dirais alors, la vérité étant sur le point d'apparaître vivement et de le confondre par son haut éclat : « Vous ne disposez d'une portion d'aucune chose ; tout est dans les mains de Dieu. » Et dans le plaidoyer d'Adam et de Moïse il y a des arguments propres à réduire un adversaire au silence et à laver notre réputation des impuretés qui ont pu y être accolées.

« Quoi qu'il en soit, en admettant que des erreurs d'opi-

nion et de doctrine nous aient fait choir dans un bourbier fangeux, notre trône a été ruiné, notre habitation vidée, notre drapeau abaissé et notre palais enlevé. Je suis plus frappé qu'aucun de mes pareils, or, le malheur ne choisit pas ses victimes, mais la main qui porte les bienfaits est brisée par la violence de l'envie. Jusqu'à ce jour nous n'avons jamais manqué d'une faveur de Dieu le Très-Haut, comme nous n'avons jamais été dépourvu des moyens d'invocation propres à concilier promptement à notre groupe divisé une part importante de bienfaits.

« Et cependant, voici Baghdad, cette ville du salut, ce centre de l'Islam, protégé par les hommes de plume et d'épée les plus éminents, siège de la dynastie abbasside, séjour des savants et autres hommes de haut mérite, lieu de naissance de la doctrine de la charité et des esprits éclairés [1] ; occupée par des armées, elle a été abaissée, son sol a tremblé sous les attaques des troupes, ses abords ont été ravagés et elle a été forcée par les armes des Tatars infidèles. Ne demandez pas ce que furent dès lors ces jours où la mort était présente, où des flots de sang transformaient les rues et les passages en ruisseaux et en fleuves, où les docteurs et les cadis sous les sabres dégainés étaient étouffés avec leurs turbans et leurs manteaux ; où le sang répandu et troublé par les pieds des chevaux les rougissait jusqu'au talon et tentait leur soif mais les faisait reculer, incapables de s'y abreuver. Son défenseur et son khalife est tombé et a disparu, alors que le tyran qui l'a opprimée n'est pas parti ; ses maisons et ses mosquées ont été réduites en ruines, les méchants et les bons parmi ses habitants ont été passés par les armes et il n'y est plus resté un être vivant, comme vous l'avez su ou comme vous le savez. Ne doutez pas de l'exactitude

1. Allusion à Sidi Abdelqader El Djilani, patron de Baghdad et le saint Vincent de Paul des Musulmans que les mendiants invoquent en tous lieux.

de ce tragique événement qui est plus connu des annalistes que *Qifa*[1].

« Où sont ces hommes illustres et leurs sages avis qui faisaient autorité dans les assemblées ?... quand Dieu le Très-Haut décide de donner le dessus à l'Infidélité, on ne saurait avoir un soupçon de succès. Et cependant, celui qui a pu sauver sa vie, c'est-à-dire le premier des biens, ainsi que sa famille et sa progéniture, c'est-à-dire les êtres qui comptent avant tout dans son cœur et dans son esprit ; qui sont, quel que soit leur nombre, les objets les plus nécessaires à son existence, a trouvé dans ces conjonctures une voie vers le salut qui s'est ouverte en toute facilité et sans efforts, tandis qu'il était convaincu de ne trouver aucune assistance. Son premier devoir n'est-il pas de louer son créateur, son bienfaiteur et son maître qui lui a tendu une main secourable et bienveillante, qui l'a guéri de maux dont beaucoup d'autres de ses pareils sont affligés et auxquels il se résignait, acceptant d'un cœur soumis les décrets de la Providence. Car la vie terrestre est changeante et pleine d'épreuves, rien ne peut entraver l'œuvre du destin, il ne peut être conjuré ni subjugué ; la fortune a des revirements et les astres eux-mêmes diminuent après avoir brillé dans leur plein ; l'homme est un sujet et non un maître ; le seul maître obéi c'est le Créateur Tout-Puissant, sa gloire soit exaltée ; il a le pouvoir de connaître à tout instant les choses de l'invisible qui échappent à l'intelligence de ses créatures.

« Mais qu'ai-je besoin de m'astreindre à de tels discours dont je n'ai que faire en présence de celui qui réunit la majesté et la gloire au plus haut mérite et à la puissance. Il a la sagesse la plus sûre et le caractère le plus bienveillant ; aussi, mes doléances ne sauraient-elles lui déplaire ; auprès de lui, l'auteur de discours ornés de

1. Premier mot de la célèbre *Mo'allaqa* d'Imroulqaïs.

mensonges n'a aucun crédit ; il ne peut se flatter de lui échapper ni de le gagner.

« Notre maître sait que le destin se joue des fourbes; au repos il fait succéder les fatigues et il y a longtemps déjà qu'il a trompé les plus astucieux ; aussi intelligents qu'ils fussent, il s'est détourné d'eux sans retour, les traitant comme ces motazelites partisans de Kaab qui s'enfuirent et furent mutilés [1]. Certes, s'ils ont été pourchassés et mis en pièces, on leur avait auparavant ouvert les yeux et on les avait avertis, et s'ils ont été frappés et maudits, ils avaient pourtant été exhortés et dirigés. Hélas ! pour notre malheur, faut-il qu'une fois nous ayons dû subir pareil traitement et connaître pareille épreuve ! Et quelle épreuve douloureuse que celle qui nous a fait des jours si sombres ! Avec quelle rapidité ne l'avons-nous pas vue nous envelopper de ses filets, nous infliger un traitement que nous n'aurions pu imaginer, avec la soudaineté de l'heure du jugement. Que celui qui cherche en Dieu un appui l'invoque contre un sort pareil au nôtre, c'est-à-dire la misère succédant à l'abondance, l'abaissement à la gloire.

Nous avons été attaqués à l'improviste par des médisants; tel fut notre propre destin ; si nous devons être parmi eux des serviteurs soumis,
Périsse ce monde dont les biens sont périssables et où nous sommes tantôt ballottés, tantôt emportés.

« Je renonce à ce monde qui nous a fait verser des larmes en abondance ; il nous a abreuvés à la coupe amère de la douleur et c'est à votre porte inviolable seule que je cherche un refuge, alors que les autres se sont fermées. Je ne suis plus revêtu que de vos bienfaits, depuis le jour où j'ai quitté le vêtement de la royauté ; c'est auprès de sa mère que l'enfant affligé se réfugie et c'est

1. Secte de musulmans dissidents.

dans l'adversité que l'épée se distingue du fourreau. La gloire de Dieu demeure éternellement, tandis que tout ce qui habite la terre est périssable. Ici se termine mon discours et j'ajoute que ceci me suffit.

« Votre noble Majesté sait ce que les souverains anciens et modernes s'accordent mutuellement comme assistance, lorsque après un faux pas l'homme éprouvé se mord les doigts de regret. C'est un culte qui s'est élevé chez eux au-dessus de la diversité des croyances religieuses, une coutume qui a persisté à travers les âges.

« Le roi de Castille m'a offert le choix entre divers lieux de résidence estimables, m'assurant de sa protection garantie par sa signature, en termes donnant au cœur tout repos. Mais j'appartiens à la lignée des El Ahmer et ne saurais me résoudre au voisinage des El Açfer[1]; la foi religieuse, d'ailleurs, ne me permet pas de vivre au milieu des infidèles tant que j'ai la liberté d'y échapper, serait-ce en un lieu éloigné où je serais protégé contre tous risques de troubles, de discordes et de maux. Cela nous a rappelé, et avec quelle force, cette parole de Dieu le Très-Haut qui proscrit formellement une telle situation : « La terre de Dieu n'est-elle pas vaste[2] »; et aussi cet enseignement du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — qui, à ce propos, a dit : « Je ne réponds plus du croyant voisin d'un infidèle quand leurs feux se font face »; et enfin ce vers du poète :

> Je ne recherche pas les plaisirs sur les sommets du Nedjd, alors que le Tehama est couvert d'hommes[3].

« Nous avons, en outre, reçu des lettres très généreuses

1. Jeu de mots sur l'opposition des noms El Ahmer, rouge, et El Açfar, jaune clair, le dernier terme faisant allusion au teint clair des Européens.
2. Coran, chapitre IV, verset 99.
3. La région du Nedjed est un plateau montagneux au centre de l'Arabie, tandis que le Tehama renferme le Hedjaz où se trouvent La Mecque et Médine.

à notre égard, venues d'Orient et nous invitant à nous y rendre, dans les termes les plus pressants ; mais notre choix s'est porté exclusivement sur notre berceau et celui de nos pères, ne voulant nous rapprocher que de ceux avec qui nous nous sommes mêlés, donnant ainsi la preuve que nos sentiments de fraternité se sont fidèlement transmis et ne sont pas tombés dans l'oubli ; que notre respect s'est conservé pour les recommandations de nos ancêtres les plus grands de caractère et les plus révérés. Or, l'un d'entre eux, à ce que l'on nous a rapporté, nous a prescrit, dans le cas d'une épreuve qui surviendrait, de ne pas demander d'assistance à une autre puissance que celle des Mérinides, car nous ne saurions, en dehors d'elle, trouver de bon guide.

« Aussi, avons-nous traversé le pays pour aborder au jardin verdoyant, riche et cultivé, et suivi la voie fluviale, puis navigué sur la mer salée, avec la certitude de descendre en un lieu de calme apaisant pour un cœur éprouvé par la séparation. Celui qui a eu le bonheur d'une telle rencontre et, trouvant de tels intercesseurs, a pu ainsi atteindre le seuil du prince des Croyants, protecteur de ceux qui cherchent un refuge, celui-là, parmi les créatures, a la plus grande certitude de voir triompher facilement la pureté de sa cause, d'obtenir dans ses entreprises au courant des jours, des mois et des années, le succès le plus entier ; de connaître la joie après la peine, de sortir des ténèbres à la clarté du jour, tel un nouveau-né.

« Peut-être l'éclat de votre fortune s'étendra-t-il jusqu'à nous ; peut-être la grâce de votre accueil nous atteindra-t-elle sous la forme d'un généreux empressement, appelant sur nos lèvres ces paroles du chérif Ridha [1] au sujet du khalife El Qadir [2] :

1. Descendant du khalife Ali.
2. Souverain de la dynastie des Abbassides, ceux-ci étant considérés par la descendance d'Ali comme des usurpateurs.

Soyez bon, ô prince des Croyants, nous sommes, vous et moi, au sommet de la grandeur, inséparables ;
Au regard de l'illustration, il n'y a entre nous aucun échelon ; non, car chacun de nous est au même degré de noblesse,
Sauf la distinction que vous tenez de la souveraineté du khalifat, car, tandis que j'en suis privé, vous, vous êtes couronné.

« Mais non, il convient plutôt ici et il est plus utile, plus nécessaire au succès de mes efforts, que j'abandonne cette voie et que mon messager se présente à votre Majesté en toute humilité et en simple quémandeur, rappelant ce que disait Ibn El Hadjadj parlant de Chirazi :

Les hommes se sacrifient pour vous par contrainte et moi je sacrifie ma vie pour la vôtre de mon plein gré ;
Parmi eux cependant, quelques-uns seuls sont au même niveau, tandis que vous serez mon égal jusqu'à ma mort ;
Vivez cependant pour que j'aie mon pain et ma boisson, vivez pour que vivent ma maison et ses habitants.

« Du Très-Haut le généreux — ses saints noms soient glorifiés et ses bienfaits amplifiés — j'implore la clémence comme un don gracieux, une protection efficace et une armure défensive dans le danger. Puissions-nous trouver auprès de lui un accueil qui apaise l'émoi de notre cœur et une faveur qui satisfasse nos désirs et nos souhaits ; je lui demande — et combien de fois le solliciteur n'a-t-il pas été exaucé en ses vœux — de m'accorder la grâce de me racheter par un repentir sincère et d'opposer une belle résignation à la perte d'une terre dont il fait hériter qui lui plaît parmi ses serviteurs, les uns après les autres, par l'effet de ses grâces abondantes ; car telle est la loi de Dieu, dont le monde a connu tant d'exemples et que rien ne saurait modifier ; mais puisse l'oiseau de malheur s'envoler en battant des ailes.

« Tout cela est contenu dans le Livre et je ne saurais conjurer le destin, puisque Dieu a décrété tout ce qui arrive. Cependant Dieu, qu'il soit exalté, dispose en faveur

de votre Majesté d'une secrète assistance qui se manifeste comme un glaive dégainé, en sorte que les marques certaines de succès suivis affluent au pied de votre trône. C'est donc à vous qu'il convient de recourir, en vous qu'il y a lieu d'espérer; et c'est ce que nous avons fait après avoir supplié Dieu de nous guider et de nous inspirer. C'est de lui — qu'il soit exalté — que nous espérons obtenir par grâce spéciale pour nous et pour tous les Musulmans, une protection sûre et un haut protecteur, amen ! amen ! amen !

« Nous espérons que notre maître sur qui nous comptons en toutes choses, a bien voulu nous exaucer puisqu'il m'a guidé par grâce spéciale et unique et conduit à solliciter la protection d'un roi accueillant, généreux, parfait, plus vigilant que le protecteur d'Abou Douad [1], plus ardent sur le point d'honneur qu'El Haret ben Abbad, comme cela est de notoriété publique ; s'il n'avait secouru un être en détresse on ne parlerait pas d'El Assoued ben Qinan ; s'il n'avait rappelé à la vie un mourant, on ne citerait pas comme unique l'exemple donné par Kaab ben Mama [2].

« Son entourage est pareil à celui d'El Qaaqaa ben Chour [3] et les souvenirs rapportés à son sujet, tels ceux rapportés sur Sefian qui se rattache aux tribus de Ribab et de Tour [4] ; dont la lignée se pare des vertus capitales qui s'opposent aux vices capitaux et sont au nombre de trois : la sagesse, l'équité et la continence, manifestées de trois manières : dans les actes, les paroles et le naturel, ainsi que des qualités qu'elles engendrent comme : fermeté, constance, savoir, longanimité, circonspection, vigilance, piété, élévation, élan, puissance et douceur. Sa

1. Il s'agit de Mondhir, roi de Hira. V. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*. Paris, Firmin Didot, 1847, tome II, p. 110 et s.
2. V. C. de Perceval, *l. c.*, p. 281 et 283.
3. Contemporain de Mahomet renommé comme causeur.
4. Deux des cinq tribus arabes confédérées dans une certaine circonstance.

bonté brillante comme l'aurore, donne au couchant un éclat supérieur à celui de l'Orient; sa gloire illustre l'élève au-dessus des plus grands : sa noblesse notoire rivalise avec celle des rois de tous pays.

« Et comment n'en serait-il pas ainsi, alors qu'il appartient à une glorieuse lignée, qu'il a été nourri aux sources pures de la générosité, au sein d'une famille illustre et magnifique, au sommet d'une souveraineté royale dont les appuis sont la vénération des choses sacrées et une longue tradition de gloire intangible; qui appartient à une maison fameuse dont les membres se jugeraient avares s'ils donnaient moins que ce qu'ils possèdent et lâches s'ils ne protégeaient que les braves. Ce sont les Beni Merine; et qui fera connaître les Beni Merine, exterminateurs des ennemis et des tyrans, affrontant tous les champs de bataille, fidèles aux pactes d'alliance, repoussant tout manquement et prenant exemple sur la vie du Prophète? On fait remonter leur origine à Berr ben Qaïs, mais leur générosité a dépassé toute mesure [1]. Leur fortune ancienne a été prodiguée en bienfaits; celle plus récente rapportée par les armées et gagnée à la pointe de l'épée dans les plus nobles intentions, on en attribue tout le mérite aux jeunes comme aux plus vieux et aux plus faibles d'entre eux; quels nobles pères et quelles nobles mères que les leurs! Leur sentiment de l'honneur est resté fidèle à l'ancien usage; c'est chez eux que dans l'adversité on trouve un appui et c'est en eux que l'on met toute confiance dans la gêne. Pour la fidélité, la sincérité, la civilité, la sollicitude et la générosité, il semble que le poète a voulu faire leur portrait dans ces paroles pleines de sens :

Ceux-là quand ils bâtissent soignent leur travail; s'ils font un pacte ils y restent fidèles, s'ils contractent un engagement, ils en resserrent les nœuds.

1. Jeu de mots portant sur l'homonymie des deux noms propres et des expressions : générosité et mesure.

S'ils détiennent quelques biens, ils les donnent en présents et quand ils font des largesses, ils n'imposent gêne ni fatigue.
Les Beni Saad me font des reproches à leur sujet, cependant je n'ai cité que ce que j'ai appris comme bonheur [1].

« Je cite également cet auteur éloquent et digne de foi dans ce vers :

Ceux-là sont un groupe qui, s'ils nouent un pacte, tiennent solidement le bout de la corde en donnant quelques tours de plus.

« Ils épargnent à leur hôte le puits éloigné, épuisé et en ruines ; il ne reçoit d'eux aucun objet détérioré ou fêlé et cet hôte est dans le cas de Manqar au sujet de qui le poète Qaïs ben Âcem dit :

Ils n'ont pas l'attention éveillée par un défaut de leur client, et cependant leur attention pour protéger leur voisin reste éveillée.

« C'est là un agrément de leur nature qui n'a rien de contraint ni de vénal et l'émir El Moumenine — son triomphe se perpétue — y participe avec eux intimement, encore que les attributs de la royauté le placent au-dessus d'eux et de tous autres. Grâce à lui, ils ont eu une pluie abondante qui a conjuré la disette ; leur vallée a été délivrée d'un lion malfaisant qui apprêtait ses griffes, que les habitants des campagnes ne s'enorgueillissent de leur nombre ni de leurs richesses, car le lion qui poursuit un troupeau ne vise ni une tête en particulier ni l'ensemble, mais fonce sur eux d'un seul bond et leur brise la tête, puis il dévore leurs cadavres gisant dans la poussière, comme le serpent engloutit sa proie. C'est lui, c'est bien lui tel qu'on le connaît, tel qu'on l'a éprouvé, le frère de la mort, celui dont l'histoire est connue et qui est digne des plus hautes louanges. Il est dans la plénitude de la maturité, de l'âge, du discernement et du jugement, zélé et appliqué, plein de fermeté et le bras prêt à l'action :

1. Jeu de mots sur Saad nom propre et Saad bonheur.

Il reste fidèle à la tradition ancienne et sait éviter à son protégé les dangers de la nuit.

« Il a le cœur bon et le visage beau, il a l'aspect d'un lion et dans ses projets il est ferme et tenace :

Il est, parmi les hommes, exempt de souillures ; quand il entre en action, c'est avec son arc et ses flèches ;
Alors accourt autour de lui un fleuve d'épées luisantes rangées comme des vols de sauterelles.

« Nous l'appelons à notre secours, à lui soumis et obéissant ; plein de crainte nous venons à lui en toute humilité, avant de lui être amené aligné et entravé, avant que la vie ne puisse être rachetée par une âme précieuse ou une riche rançon ; car alors l'ignorant égaré se mordra les mains de désespoir et de regret ; on verra les plus vaillants guerriers sous les plis flottants des drapeaux et des étendards, au milieu d'un feu rien moins qu'ardent ; ils seront frappés par la foudre, comme l'ont été avant eux Ad et Thamoud [1] ; la panique dispersera les escadrons et alors que les épées seront tirées et les lances brandies, les cavaliers, jouant des éperons, fuiront bride abattue. Ce qui fera dire par le vautour au loup :

Peux-tu trouver un seul homme qui en reste ? As-tu entendu un seul d'entre eux proférer le plus léger murmure [2] ?

« Croyez, ô émir des Musulmans, qu'il en sera ainsi de tous ceux qui voudraient nuire à vos sujets ou à vous-même : car c'est de la sorte que Dieu — sa gloire soit proclamée — agit envers les profanateurs et les schismatiques qui brisent la puissance des Musulmans, veulent supprimer le servage et sèment en tous pays les germes de la tyrannie et de l'immoralité. Que Dieu — sa puissance soit

1. Tribus d'Arabes purs éteints ou exterminés longtemps avant Mahomet.
2. *Coran*, chap. XIX, vers et 98 : « Combien de générations n'avons-nous pas anéanties ? Peux-tu trouver..., etc. »

exaltée — ne les compte pas parmi ceux qui ont droit à sa protection. Et comment y pourraient-ils prétendre, alors qu'ils ont été traîtres et dépravés? Non, Dieu — qu'il soit exalté — ne répare pas les fautes des méchants et ne dirige pas les entreprises d'un traitre.

« Nous adressons à votre glorieuse et haute noblesse un tribut de saintes prières et d'admiration, appelant sur nous votre bienveillance par des louanges aussi éclatantes que les perles d'un collier, nous rangeant dans le cercle de vos partisans, nous honorant au service de Votre Majesté sans que notre soumission à votre personne nous fasse déchoir; car celui qui s'en remet à votre grandeur est digne d'obtenir votre protection avec votre sollicitude et tout malheureux trouve auprès de vous un asile où il peut achever son existence dans la paix, comme l'a exprimé l'auteur de ces paroles : « Celui que les épreuves du sort ont abaissé, celui-là est relevé par l'aide des hommes généreux. »

« Et mon maître — Dieu le Très-Haut l'assiste — a le pouvoir de me combler des faveurs premières avec une généreuse abondance dont le souvenir restera dans l'histoire et sera rapporté, avec des louanges à leur auteur, tant par les feuillets écrits que par les plumes, les mains, la bouche et la mémoire des écrivains; il sera révélé à ceux qui l'ignoraient, se transmettra à titre d'exemple de l'un à l'autre et sera invoqué par tout quémandeur sans gêne ni malaise, donnant toute quiétude au protégé que le Prophète — Dieu lui accorde ses grâces — a recommandé, qui obtiendra protection entière et permanente et ne cessera de louer son protecteur :

Il appartient à une maison dont la puissance est pareille à un arbre élevé; mais qui veut en cueillir les fruits n'est pas tenu à de rudes efforts;

Sa main, aux jours de disette, verse une pluie abondante et à son ombre la foule trouve la meilleure des protections.

Les fruits de cet arbre, dispersés, vous révéleront son nom ; vous qui cherchez à comprendre, comprenez mon énigme.
Ne lui demandez rien et ne cherchez pas à l'attendrir, un seul de ses regards vous enrichira et vous récompensera.
Sa générosité, c'est l'Euphrate où les hommes nagent comme les oies en troupes nombreuses,
Et sa protection, c'est la défense devant laquelle les dangers s'écartent impuissants.
Laissez son intelligence rechercher le sens de mes paroles, il sait mieux que personne ce que signifie mon énigme.
Puisse Yahya durer avec toutes les faveurs et les grâces, préservé de tout malheur et de toute peine.

« Il en a usé à mon égard selon la règle voulue par Sa Majesté royale, en étendant sur moi son égide protectrice, écartant toute difficulté, me faisant un accueil gracieux et réconfortant, me laissant boire à la source de ses richesses dont j'ai troublé la limpidité. Aussi, prionsnous Dieu — qu'il soit exalté — de favoriser sa gloire, en vous favorisant grâce à lui, dans tous les actes de sa vie, en station ou en mouvement, présentement et dans l'avenir. Qu'il assiste ses armées victorieuses et nous aide à lui prêter main-forte contre ses ennemis, afin de les vaincre et de manier la lance pour le défendre de tout mal. Nous demandons à Dieu le Très-Haut de réjouir son cœur tant par lui-même que par sa famille, ses serviteurs, ses richesses, ses hommes de confiance, ses gouverneurs, ses affaires et intérêts personnels, quels qu'ils soient.

« Il convient que je termine par le salut adressé à Sa Majesté le Khalife notre maître. Je demande à Dieu qu'il accorde ses grâces les plus pures et le salut au dernier de ses prophètes et de ses envoyés, notre seigneur et maître Mohammed, à tous ses compagnons et à sa famille, à tout jamais, dans l'espoir que ces invocations répétées vaudront à leur auteur le pardon de ses fautes et permettront que ses vœux les plus chers soient exaucés par la grâce de Dieu le Très-Haut. »

Après son débarquement à Melilla, le sultan détrôné Ibn El Ahmer repentant, plein de tristesse et de regret au souvenir de ce qu'il avait dû abandonner, se transporta avec sa famille et ses enfants en la ville de Fès. Il y construisit un château dans le style espagnol et y mourut en l'année 940 (23 juillet 1533 — 12 juillet 1534). Il fut enterré près du lieu réservé à la prière des fêtes (*Moçalla*), à l'extérieur de Bab Cheria, et laissa une descendance qui, d'après l'ouvrage intitulé *Nachr El Matsani*, est complètement éteinte. Manuel prétend qu'il mourut au combat de Bou Agba au cours de la guerre des Beni Ouattas et des Saadiens; il ajoute une critique à l'adresse de ce roi qui n'a su défendre son royaume et a pris la défense du royaume d'un autre roi.

Le Portugal s'empare du rivage d'El Bridja et y construit la ville d'El Djedida [1]. Dieu le Tout-Puissant la couvre de sa protection.

L'auteur du présent ouvrage — Dieu lui pardonne — dit : « J'ai eu en mains les œuvres d'un écrivain portugais nommé Luis Maria, contenant des détails sur la ville d'El Djedida depuis sa fondation par le Portugal jusqu'au jour où les Musulmans la lui ont enlevée. J'en ai extrait ce que je vais exposer. »

D'après cet auteur, en l'année 1502 (qui correspond approximativement, à notre avis, à l'année 907 de l'hégire) [2], le roi Manoël de Portugal fit partir par mer, de Lisbonne sa capitale, une expédition qui avait mission de s'emparer de certains ports du Maroc. Une tempête la fit aborder au rivage d'El-Bridja, entre Azemmour et Tit.

1. Ville actuelle de Mazagan.
2. L'année 1502 commence le 21 Djoumada second 907 et finit le 2 Radjeb 908.

D'après ce que l'on peut comprendre de son récit, El Bridja était un poste créé en ce point pour la surveillance et autres nécessités. On l'appelait Bordj Cheikh et ce nom lui est resté jusqu'à ce jour [1]. Les Portugais jetèrent l'ancre sur cette côte et un groupe d'entre eux descendus à terre visitèrent El Bridja et ses alentours. Ce point leur ayant plu, ils décidèrent de l'occuper et d'y laisser un détachement pour en assurer la garde, pendant que les autres s'en retourneraient auprès du roi afin de soumettre leur projet à son approbation. En conséquence, ils laissèrent dix hommes à El Bridja après l'avoir mise en état de défense et l'avoir convenablement approvisionnée en vivres et en munitions et s'en retournèrent auprès du roi à qui ils rendirent compte de leur mission.

Le roi les ayant approuvés fit partir avec eux une troupe de maçons et d'ouvriers pour leur construire une forteresse. Ils rejoignirent leurs compagnons et commencèrent par enclore un certain espace de terrain dans une enceinte. Les habitants musulmans de la région ayant découvert leurs travaux se portèrent contre eux à l'envi, chacun selon ses moyens et les Chrétiens se retranchèrent dans El Bridja. Les Musulmans détruisirent tous les travaux qu'ils avaient élevés depuis leur arrivée, les encerclèrent dans leur forteresse et les tinrent en observation jusqu'au jour où, lassés et désespérant du succès de leurs efforts, la plupart des Portugais, sinon tous, s'en retournèrent à Lisbonne et firent leur rapport au roi Manoël, lui décrivant les avantages des lieux mêmes d'El Bridja, de la pureté de l'air, de sa situation privilégiée sur l'océan et vis-à-vis des tribus marocaines du Tamesna, des Doukkala et autres, ainsi que des facilités qu'elle offrirait sans doute, comme base d'opérations pour s'emparer d'autres points du Maroc, étant donné surtout que la situation des

1. El Bridja est le diminutif féminin d'El Bordj (fortin ou tour).

Musulmans était alors devenue précaire et que la puissance royale y avait perdu toute force.

Le roi frappé par ce récit reprit confiance et envoya avec eux un corps de troupes suffisant pour leur permettre et d'attaquer et d'assurer la défense. Avec eux étaient de nombreux maçons et architectes emportant tout le matériel dont ils auraient besoin. Ils abordèrent sur le point de la côte en question, sept années après leur première tentative. Profitant de l'inattention des habitants, ils édifièrent un bâtiment rectangulaire flanqué d'une tour solide à chaque angle. Ils s'y employèrent activement de nuit et de jour, en sorte qu'au bout de peu de temps ils avaient terminé leur forteresse et étaient en mesure de s'y défendre contre les Musulmans.

Leur établissement sur l'ancienne El Bridja avait consisté à l'annexer comme flanquement à l'un des angles de leur construction, puis, les trois autres angles étant terminés, ils avaient entouré l'ensemble d'un mur d'enceinte. Au centre, ils avaient aménagé une immense citerne que les gens de l'époque appelaient netfia, leur assurant des réserves d'eau. Cette citerne avait ses côtés parallèles à ceux de la forteresse, chacun d'eux mesurant cent trente brasses. Sa voûte et les parois étaient en blocs de pierre de moyen appareil, parfaitement taillés, juxtaposés et reliés entre eux. La voûte était supportée par six arcs sur chaque côté.

Le même auteur ajoute que la hauteur d'eau d'un pouce dans cette citerne équivalait à la contenance de vingt tonneaux [1].

Sur l'un des côtés de la forteresse ils édifièrent une énorme tour très haute n'ayant pas une forme parfaitement géométrique, c'est-à-dire ni ronde ni rectangulaire.

1. Pouce et tonneau sont rendus par les mots espagnols *pulgada* et *bouta* passés dans l'usage du Maroc; la bouta est une futaille de 225 litres.

Au sommet de cette tour et sur l'un des côtés, ils construisirent une autre tour cylindrique légère et s'élevant à une assez grande hauteur, à laquelle on accédait par un petit escalier et au sommet de laquelle se dressait un mât portant une cloche et dont le pied reposait à l'intérieur. C'était un poste vigie d'où la vue portait à une distance de vingt-cinq milles à la ronde. Toutes les constructions décrites par cet auteur, tant la forteresse que ses annexes, sont encore visibles, sauf la tour qui, récemment, soit en l'an 1297 (15 décembre 1879 — 3 décembre 1880) a été utilisée comme minaret pour la grande mosquée. Cette transformation est due au gouverneur actuel de Mazagan, l'excellent Abou Abdallah Mohammed ben Idris El Djerrari — Dieu le garde — qui en demanda l'autorisation au khalife et sultan magnifique, le maître et chérif Abou Ali El Hassan ben Mohammed El Alaoui — Dieu l'assiste — parce que, l'ancien minaret manquant de hauteur, le public n'entendait pas les appels à la prière. Le sultan — Dieu augmente sa puissance — lui ayant accordé l'autorisation demandée, le gouverneur fit la transformation et le nouveau minaret est aujourd'hui l'objet de ses soins ; il a entrepris d'en augmenter la hauteur et les travaux sont sur le point d'être terminés.

Ce gouverneur demanda au même sultan l'autorisation d'élever une haute muraille à l'intérieur de l'enceinte de la ville pour défendre contre les regards indiscrets les maisons et les intérieurs des habitants. En effet, l'enceinte dominait la ville en sorte qu'en accédant à son sommet, on découvrait les habitations. Il lui demanda également l'autorisation de faire réparer la coupole donnant sur la mer et appelée Qobbat El Khiyatin qui était dégradée et de faire édifier une prison de grandes proportions et en solide maçonnerie, sur un emplacement à main droite en entrant après avoir franchi la porte de la ville, attendu qu'elle ne possédait pas alors une maison de détention

suffisante. Le sultan — Dieu fasse durer sa puissance — lui accorda toutes ces autorisations. La majeure partie de ces travaux sont terminés et la dite coupole a été remise en parfait état, telle qu'elle était du temps des Portugais ; Dieu ne laisse pas faillir la récompense de ceux qui font le bien.

Revenant à notre sujet, nous dirons que les Portugais, après avoir terminé le dit château fort, se mirent à construire l'enceinte de la ville sur des bases solides, c'est-à-dire qu'ils délimitèrent un terrain de forme carrée mesurant sur chaque côté trois cent soixante-quinze pas et dont le centre était le dit château fort. Ils entourèrent ce terrain de deux murailles ordinaires parallèles ayant, celle de l'extérieur quinze empans d'épaisseur et celle de l'intérieur les deux tiers ou dix empans ; l'intervalle les séparant fut comblé avec de la terre mélangée de petites pierres, en sorte que l'ensemble forma une seule muraille épaisse de cinquante empans, sauf sur la face qui regarde la mer où il n'y eut pas d'espace vide à combler, attendu que l'enceinte de ce côté était faite d'une seule muraille pleine et bien moins épaisse que les autres. La hauteur de ces murs du côté de l'intérieur de la ville était de soixante empans et de soixante-dix sur l'extérieur. L'ouvrage entier fut entouré extérieurement d'un large fossé profond de quatorze empans, c'est-à-dire assez pour atteindre l'eau, en sorte que la mer quand elle était haute remplissait le fossé. La ville eut trois portes : l'une, ouvrant vers la mer et qui est la porte du port ou Bab El Mersa, a été murée au cours de ces dernières années ; les deux autres ouvrant vers l'intérieur du pays étaient munies chacune d'un pont-levis construit selon les règles de l'art et qu'on levait ou que l'on abaissait selon le cas. La ville se trouva, grâce à tous ces ouvrages, en parfait état de défense.

A cette époque, les Beni Ouattas étaient fort occupés à faire face à la fois aux Portugais de Ceuta, d'une part, et à

ceux de Tanger ainsi qu'à tout le pays du Habet, d'autre part. Ces circonstances permirent aux Chrétiens dont il est question plus haut, de mener à bien leurs travaux en un temps très court. Ils partagèrent l'intérieur de la ville en cinq quartiers dont chacun reçut le nom de l'un de leurs grands hommes, comme c'est l'usage chez eux. Ils y établirent quatre églises, des magasins et des entrepôts destinés à leurs approvisionnements divers. Parmi ces entrepôts il en était un pouvant renfermer six cents fanègues de grain [1]. Ils y transportèrent leurs familles et des concitoyens, parmi lesquels se trouvait un groupe appartenant à la noblesse et aux grandes familles de Lisbonne et autres lieux ; le total de cette population s'élevait à quatre mille âmes y compris les militaires, les femmes et les enfants. Ils nourrissaient l'ambition de se servir de cette ville comme base d'opérations pour s'emparer de Marrakech, mais Dieu trompa leur attente.

L'auteur cité fait suivre ces renseignements du récit des luttes et coups de main qui eurent lieu entre les Musulmans et les Chrétiens d'El Djedida, événements auxquels nous aurons peut-être à faire allusion en temps opportun s'il plaît à Dieu.

Les Portugais s'emparent des rivages du Sous et construisent la forteresse de Founti, près d'Agadir ; rapports concernant ces événements.

D'après certains auteurs européens, c'est sous le règne de leur roi Manoël dont il a été question plus haut, que les Portugais s'emparèrent d'Agadir par surprise. D'après Manuel, le roi du Portugal ayant appris que le port d'Agadir était excellent parce qu'il constituait une forte

1. La fanègue est une mesure espagnole pour les substances sèches équivalent à 60 litres environ.

position et que le voisinage des tribus du Sous en faisait un marché très important, il forma le projet de s'en emparer. Il pensait cependant n'y pouvoir parvenir en raison de la force de la position et du nombre des tribus qui l'avoisinaient. Mais, ayant par la suite décidé de tenter l'aventure, il y envoya un corps de troupes qui s'en empara par surprise, la mit en état de défense et y construisit des maisons et une tour dans d'excellentes conditions. Ils nouèrent des relations commerciales avec les habitants du Sous et en tirèrent d'importants bénéfices. Leur puissance s'étant amoindrie par la suite, ils abandonnèrent cette place ainsi que celles de Safi et d'Azemmour.

Nous ferons observer à ce sujet, que l'auteur parlant d'Agadir désigne la forteresse de Founti qui en est voisine ; qu'en ce qui concerne proprement la citadelle d'Agadir, elle fut construite très longtemps après cette date, comme nous le rapporterons plus loin. Il résulte des renseignements fournis par l'auteur cité, que la conquête de Founti a dû avoir lieu à la même époque que celle d'El Bridja ou à une époque rapprochée. Selon ce qui est rapporté dans la *Nozhat el Hadi*, d'après Ibn El Qadi, la prise de Founti aurait eu lieu vers l'année 875 (30 juin 1470-19 juin 1471). Cet ouvrage, après avoir exposé la situation du sultan Mohammed Cheikh le Saadien, dont nous parlerons ci-après, s'il plait à Dieu, ajoute : « Il avait une heureuse fortune dans la guerre sainte et enleva la citadelle chrétienne du Sous occupée depuis soixante-douze ans. » Il obtint ce succès vers l'année 947 (8 mai 1540 — 26 avril 1541). Il semble donc que les Chrétiens s'emparèrent des forteresses du Sous à la première des dates citées et prirent les autres places à la date donnée en second lieu, mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

La mort du sultan Mohammed Cheikh El Ouattassi (Dieu lui fasse miséricorde).

Ibn El Qadi, dans la *Djedouat el Iqtibas*, dit que la mort de ce sultan a eu lieu en l'année 910 (14 juin 1504-3 juin 1505). Il cite parmi ses vizirs son frère Nacer ben Abou Zakaria, mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses. Il eut comme successeur son fils Mohammed El Bortogali comme nous le mentionnerons.

Le règne du sultan Mohammed ben Mohammed Cheikh El Ouattassi dit El Bortogali (Dieu lui fasse miséricorde).

A la mort du sultan Mohammed Cheikh, à la date ci-dessus indiquée, son fils Mohammed El Bortogali fut élu. A cette époque, les Chrétiens de Ceuta, Tanger et Arzila tenaient sous leur pouvoir la région du Habet et traitaient avec rigueur les Musulmans de cette région, si bien qu'ils les contraignirent à chercher un refuge à Qçar Ketama qui était alors la place musulmane la plus rapprochée du pays des Chrétiens, comme nous l'avons déjà indiqué. Aussi ce sultan Mohammed avait-il à cœur de les combattre, de leur opposer des corps de troupes et cherchait-il à réunir des hommes dans ce but. Ces préoccupations le détournèrent des affaires de la province de Marrakech et de ses côtes, et telle fut la cause de l'apparition de la dynastie saadienne dans ce dernier pays en l'année 915 (21 avril 1509 — 9 avril 1510), comme nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Le Portugal s'empare de la ville de Safi (Dieu la garde).

D'après Manuel, les Portugais nourrissaient l'ambition de faire la conquête de Safi dont les habitants se distinguaient de ceux des autres villes maritimes par leur vaillance. Ils les attaquèrent et il s'ensuivit une guerre meurtrière qui fit périr un grand nombre de Portugais. Les Chrétiens se ressentirent d'autant plus de ces pertes qu'elles leur étaient causées par une petite cité n'ayant d'autres défenseurs que les habitants. Il lui firent subir un long siège, et lorsque les habitants, ayant épuisé leurs vivres, furent sur le point de succomber, ils traitèrent de la reddition de la place avec les Portugais qui leur assuraient la vie sauve. Les Chrétiens prirent possession de la ville et en renforcèrent les défenses, car ils s'attendaient à des attaques des Musulmans. Cela eut lieu, en effet, trois ans après la prise de Safi ; les Musulmans entamèrent alors une guerre meurtrière avec les Portugais et leurs attaques se succédaient comme les vagues de la mer. Les commandants des troupes portugaises périrent au cours de ces luttes, ainsi que de notables personnages chrétiens. Une escadre se porta ensuite à leur aide venant de Madère et amenant des troupes de renfort et des approvisionnements. Ces forces nouvelles donnèrent l'avantage aux Portugais et les Musulmans durent s'éloigner après avoir été sur le point d'emporter la place. Les Portugais se jetèrent à leur poursuite, pensant devoir profiter des circonstances, mais les Musulmans firent volte-face et leur enlevèrent un gros butin.

C'est là le premier siège qu'ait eu à subir la ville de Safi. Quelques années après, les Musulmans revinrent à l'attaque de cette place avec un certain nombre de canons. Ils lui firent une guerre sanglante et s'attaquèrent au mur

d'enceinte dans lequel ils ouvriront une brèche importante. Les adversaires se disputèrent cette place avec un acharnement exceptionnel, puis les Musulmans durent s'éloigner sans avoir réussi à l'enlever, et pendant un certain temps ils s'en détournèrent, renonçant à faire la guerre pour la reprendre.

La ville de Safi se peupla dès lors de Chrétiens; des négociants vinrent s'y installer et y bâtir des maisons. Ils exportaient des grains à destination de leur pays et peut-être ce commerce était-il facilité par la trêve qu'ils avaient avec les Musulmans. La ville fut reprise par ces derniers vingt-trois ans après.

Le cheikh Abou Abdallah Mohammed El Arbi El Fassi rapporte dans son ouvrage intitulé *Mir'at al mahassin* ce qui suit : « J'ai lu, écrit de la main de notre maître Abou Abdallah El Qaçça, que le seigneur de Safi en avait expulsé le cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Soleïman El Djazouli qui en appela solennellement à Dieu contre lui et les siens pour les châtier. On lui demanda de pardonner et il répondit : « pour quarante années ». C'est après ce délai que les Chrétiens s'en emparèrent. » D'après ce récit, la prise de Safi par les Chrétiens aurait eu lieu vers l'année 910 (14 juin 1504 — 3 juin 1505), puisque le cheikh El Djazouli — Dieu lui fasse miséricorde — était mort en 870 (24 août 1465 — 12 août 1466), comme cela a été indiqué, tandis qu'au compte des Chrétiens, leur conquête aurait été postérieure de deux ou trois ans à cette date, mais Dieu est le mieux informé de la vérité.

Le sultan Abou Abdallah El Bortogali se porte à l'attaque d'Arzila.

D'après Manuel, le sultan Mohammed ben Mohammed Cheikh El Ouattassi, dès qu'il fut investi du pouvoir,

songea à tirer vengeance du Portugal qui l'avait gardé comme prisonnier pendant sept années. En cette vue, il attaqua Arzila vers l'année 914 (2 mai 1508 — 20 avril 1509) et en entreprit le siège. La guerre fut longue et les Musulmans pénétrèrent de force dans la place où un combat acharné fut mené dans les rues et les marchés pendant deux jours. Les Portugais ayant alors reçu des secours de Tanger et de Gibraltar, reprirent le dessus et les Musulmans durent s'éloigner. Mais ils ne quittèrent la ville qu'après l'avoir détruite et incendiée, ne laissant aux Chrétiens que des ruines. Les Portugais s'empressèrent de la remettre en bon état et s'y maintinrent un long espace de temps, jusqu'au jour où elle fit retour aux Musulmans.

Les Portugais s'emparent de la ville d'Azemmour. (Dieu la garde).

D'après Manuel, le roi du Portugal dirigea en l'année 914 (2 mai 1508—20 avril 1509) contre la ville d'Azemmour une escadre portant deux mille soldats et quatre cents cavaliers. Zian El Ouattassi, cousin paternel du sultan, s'employa à les repousser, tandis que les navires chrétiens jetés à la côte étaient brisés pour la plupart. Ils furent pillés par les Musulmans et ceux qui avaient échappé à la tempête s'enfuirent désemparés.

Quatre années après cette expédition, le roi Manoël de Portugal envoya au Maroc une nouvelle escadre portant 20.000 soldats et 2.700 cavaliers qui vint aborder à Azemmour. Cette escadre entreprit le siège de la place par mer, tandis que des forces venues de Mazagan l'attaquaient par terre. Les Chrétiens luttèrent avec acharnement contre les habitants d'Azemmour que soutenaient ceux de la campagne. Les Musulmans vaincus sortirent de la ville par une porte que les Portugais laissèrent à leur

disposition intentionnellement, en vertu de cette maxime qui dit : « A la guerre, faites à votre ennemi qui fuit un pont d'argent. »

D'après l'auteur de la *Nozhat*, les Chrétiens abordèrent à Azemmour en l'année 914 (2 mai 1508 — 20 avril 1509) et c'est au cours de la même année qu'ils édifièrent Hadjar Badis [1]. A la fin du mois de Moharrem de la même année (fin mai 1508), les Espagnols s'emparèrent de la ville d'Oran dont ils écrasèrent les habitants, ceux qui avaient échappé à la mort ayant été faits prisonniers. Elle revint aux mains des Musulmans en la personne des Turcs, vers l'année 1120 (23 mars 1708 — 12 mars 1709). Au dire des habitants d'Azemmour, les Portugais se sont emparés de leur ville à plusieurs reprises, nous donnerons plus loin, s'il plaît à Dieu, quelques explications à ce sujet.

Voici les renseignements que nous trouvons dans les ouvrages historiques des Portugais sur le sultan Abou Abdallah : « Il écrivit au roi Manoël, lui demandant de prescrire aux commandants de ses vaisseaux de course de ne pas attaquer deux navires qu'il se proposait d'envoyer à Alger, puis à Tunis. Le roi ne lui ayant pas répondu ou faisant attendre sa réponse, il lui écrivit une seconde fois sur le même objet. Cet auteur reproduit les deux lettres traduites dans sa langue et dit que la première est datée du vingt-trois Djoumada premier 920 (16 juillet 1514), la seconde du vingt-huit Doul Qaada de la même année (14 janvier 1515).

Les Portugais s'emparent du port de Mamoura (Dieu le garde).

D'après l'auteur de l'ouvrage intitulé *Nechr el Matsani*, c'est le mahdi Chiite qui créa la forteresse d'El Mamoura

1. Badès de la Gomera.

par l'intermédiaire de ses commandants de troupes [1]. Cependant quelques historiens chrétiens prétendent qu'elle a été construite par l'almohade Yaqoub El Mançour. Notre auteur poursuit disant que le roi Manoël de Portugal ayant été instruit des avantages de la rade d'El Mamoura et de la qualité des terres environnantes, y envoya un corps de troupes qui aborda et s'installa sur le terrain faisant face à la forteresse. Les soldats chrétiens y élevèrent une tour pour entreprendre le siège de la forteresse et furent rejoints par leur roi avec une flotte de deux cents navires portant 8.000 soldats. Cette flotte avait quitté Lisbonne le 13 juin 1515 de l'ère chrétienne; j'ajouterai que la date correspondante de l'ère hégirienne est environ l'année 921 (15 février 1515 — 4 février 1516). Cette flotte étant parvenue en rade d'El Mamoura, le 23 juin 1515, les Chrétiens firent le siège de la forteresse et l'attaquèrent pendant plusieurs jours. Le sultan Abou Abdallah El Bortogali apprenant ces événements, envoya à son secours son frère Nacer à la tête d'une nombreuse armée. Arrivé le six août de la même année, il livra de sanglants combats aux Portugais et leur infligea une honteuse défaite. Mais les Chrétiens eurent ensuite le dessus et mirent les musulmans en déroute. Ils occupèrent dès lors El Mamoura, s'y installèrent fortement et y élevèrent le mur d'enceinte visible encore à ce jour. Ils y demeurèrent environ cinq ans et elle leur fut reprise par les Musulmans sous le règne du sultan ci-dessus nommé; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité. Dans le courant de cette même année où les Chrétiens s'emparèrent d'El Mamoura, ils reprirent possession de la ville d'Anfa. Ils la reconstruisirent et c'est depuis lors que cette ville a pris le nom de Dar El Beïdha [2]. Ils y demeurèrent longtemps jusque sous le règne du sultan Moulay Abdallah ben Ismaïl, au dire de Manuel.

1. Il s'agit du khalife fatimite de Mehdia (Tunisie).
2. C'est ce dernier nom qui par traduction est devenu Casablanca.

Relation de ce qui advint entre le sultan Abou Abdallah El Bortogali et le cheikh Abou Mohammed El Ghezouani (Dieu l'agrée).

Le cheikh Abou Mohammed Abdallah El Ghezouani, enterré au quartier El Qoçour, à Marrakech, tire son origine des Ghezouan, tribu arabe du Tamesna. Il fit ses premières études à la Medrassat El Ouadi du quartier des Andalous à Fès, à la suite d'un vœu, puis se rendit à Marrakech où il devint le disciple du cheikh Ettebbaa. Quand il eut terminé ses études auprès de ce maître, il se transporta dans le pays du Habet où il s'installa au milieu d'une tribu appelée Beni Fazengar. Il fut bientôt entouré de nombreuses personnes, sa réputation grandit et son renom s'étendit. Le sultan Abou Abdallah se trouvait alors dans le Habet et marchait contre les Chrétiens d'Arzila, accompagné du célèbre imam Cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Ghazi; quand il connut le succès du cheikh El Ghezouani, il en éprouva quelques craintes pour le gouvernement ; en même temps il fut excité contre lui par le jurisconsulte Ibn Abdelkebir El Badissi, originaire des Sefian. Ce dernier entretenait des rapports avec les fonctionnaires et les gouverneurs qu'il accompagnait dans leurs expéditions en qualité de cadi. Ses excitations contre le cheikh agirent sur l'esprit du sultan qui le fit mander et ordonna son arrestation au lieu connu sous le nom de Tagnaout. Il l'envoya ensuite enchaîné à Fès après l'avoir recommandé à Ibn Chaqroun, le chef de sa police à la Casba de Fès l'ancienne.

Or, au cours de cette campagne, le cheikh Ibn El Ghazi étant tombé malade, le sultan avait ordonné qu'il fût transporté dans sa maison de Fès. Parvenu non loin de Aqbat El Massadjin et son état s'étant aggravé, il avait prescrit à

ses compagnons de le laisser reposer en ce lieu. Pendant qu'il y séjournait, arriva le cheikh El Ghezouani, enchaîné, qui demanda à ses conducteurs de le mener auprès du cheikh El Ghazi afin de le visiter et de lui présenter ses hommages. Dès qu'il le vit, le cheikh El Ghazi le pria de faire des vœux pour lui ; il répondit à son désir et le quitta après avoir appelé sur lui le bonheur. Dès qu'il se fut éloigné, Ibn El Ghazi dit à ses compagnons : « Retenez bien mes recommandations, car je vais vous quitter et m'en aller vers Dieu le Très-Haut, sans aucun doute.

— O mon seigneur, lui dirent-ils, aucun malheur ne vous menace.

— Dieu, reprit le cheikh El Ghazi, m'a annoncé qu'il ne me rappellerait à lui qu'après m'avoir mis en présence d'un saint homme parmi ses élus ; or, il vient de le faire apparaître à l'instant même et c'est là le signe que ma fin est proche. »

Ils le transportèrent aussitôt en sa maison où il mourut. C'est ainsi que l'auteur de l'ouvrage intitulé *Douhat En-Nachir* rapporte ce fait dans la biographie qu'il donne de ces deux cheikhs. La mort d'Ibn El Ghazi eut lieu dans les derniers jours de Djoumada premier 919 (juillet-août 1513).

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Mir'at El Mahassin* rapporte, d'après l'un de ses maîtres, et après avoir exposé les agissements d'Ibn Abdelkebir contre le cheikh El Ghezouani, que ce cheikh se mit en route pour aller visiter le tombeau du cheikh Abou Selham. Il fut arrêté par El Aroussi, caïd d'El Qçar El Kebir, qui lui remit la lettre du sultan prescrivant de l'amener à Fès, alors la capitale du royaume. Le cheikh lui répondit que l'obéissance au sultan était un devoir et dit aux pèlerins qui l'accompagnaient : « Notre but est atteint. »

De ce point, le cheikh prit alors la direction de Fès et partout où il passait la nuit, un groupe de ses compa-

gnons le quittaient, si bien qu'un petit nombre d'entre eux seulement arrivèrent avec lui à destination.

Le cheikh Aboul Baqa Abdelouaret El Yalçouti habitait alors la ville de Fès et n'avait jamais eu auparavant de relations avec ce cheikh. Il le rencontra à son entrée dans la cité et le salua ; le cheikh saisit sa main qu'il retint dans la sienne jusqu'à ce qu'il lui eût promis le retour à des pratiques méritoires. Après l'avoir quitté, il alla acheter du pain et des raisins qu'il destinait au cheikh et à ses compagnons. Il les trouva auprès du cadi Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Abdallah El Ifrani de Meknès qui est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *El Madjalis el Miknassya.* Ils étaient réunis dans la mosquée qui est voisine de la maison de ce cadi, au quartier dit Derb Essooud, et il leur remit les vivres qu'il apportait. Il constata que le cheikh était en surveillance, tandis que ses compagnons entraient et sortaient librement. Le cadi ayant ensuite pénétré dans la mosquée auprès du cheikh lui dit : « Qu'est-ce que ces propos que l'on tient à votre sujet ? »

Aboul Baqa répondit lui-même, disant : « Cet homme arrive dans une ville remarquable par le nombre des actes illicites qui s'y commettent ; je les lui énumère et il exhorte les habitants à y renoncer; grâce à lui Dieu a ouvert la bonne voie à nombre d'entre eux et repoussé ceux qui sont rebelles. » Le cadi à ces mots se leva, monta à cheval et s'en fut au palais du sultan, d'où il rentra le soir en sa maison. Le lendemain matin, il retourna au palais, emmenant avec lui le cheikh El Ghezouani. Quand ils eurent pris place dans la salle du conseil où siégeait le seigneur de Taza, Aboul Abbas Ahmed ben Cheikh, frère du sultan, au milieu du silence général, le secrétaire et imam dirigeant la prière du sultan prit la parole et, ajoute le même auteur, sans lever les yeux sur nous, dit au cheikh : « Quelle est la cause de ces propos qui se tiennent sur votre compte ?

— Vous, répondit le cheikh, ne parlez donc pas avant de vous être purifié de vos souillures. »

Le secrétaire s'enflamma de colère, mais le frère du sultan lui dit : « Ces gens ne donnent pas au mot *djanâbat* [1] le sens qu'il a dans le langage du commun. » Il faisait allusion à l'ouvrage intitulé *El Hokm* [2].

— Et comment savez-vous cela? lui demanda le sultan.

— Je le tiens, lui répondit-il, de Sidi Mohammed ben Abderrahim ben Idjiche. »

Le sultan se réjouit fort du savoir de son frère en cette matière et dit au cheikh :

« Nous voulons vous rapprocher de nous et désirons que vous résidiez avec nous en cette ville.

— Avec la bénédiction de Dieu », lui répondit-il.

Le cheikh se transporta à Fès l'ancienne et y éleva une construction à l'extérieur de Bab El Qoleïa et en dedans de Bab El Fetouh. Il y demeurait depuis sept ans, quand la pluie faisant défaut, les habitants creusèrent des canaux pour irriguer leurs cultures. Le cheikh établit un canal venant de l'Oued Leben qui n'avait son pareil ni dans les terres du sultan ni ailleurs. Le frère du sultan, nommé Nacer, et dit El Gueddid, selon la prononciation vulgaire, le manda et lui dit : « Nous sommes plus dignes que quiconque de disposer d'un pareil canal.

— Prenez-le donc », lui dit le cheikh, qui se disposa aussitôt à partir pour Marrakech. Tandis qu'il prenait cette direction, il tenait son khenif [3] à la main et le balançait en l'air dans le sens de Fès à Marrakech, disant : « Aya, ô sultanat de Fès, à Marrakech. »

1. Dans la réponse du cheikh, « souillures » est rendu par ce terme.
2. Il s'agit sans doute des sentences mystiques d'Ibn Ata Allah. V. Lévi-Provençal, *Les manuscrits arabes de Rabat*. Paris, E. Leroux, 1921, p. 207, XVII.
3. Burnous de laine brune avec le dos orné d'un motif de couleur rouge.

L'auteur de l'ouvrage *Mir'at El Mahassin* dit : « Tel est le récit de notre maître Abou Abdallah Ennihibi. » Il ajoute : « Ce terme de *âkhenîf* est connu, il désigne une variété de burnous ou manteau noir, et dans le langage populaire « aya » veut dire « viens avec moi ». Je pense, ajoute-t-il encore, que le lieu appelé Beni Fazengar, c'est Tacerout, où se trouvent des vestiges qui lui sont attribués à ce jour, ainsi que les restes de sa maison où il habitait et qui sont encore visibles. Quant à la maison qu'il a construite à Bab El Qoleïa, c'est celle qui est passée aux mains de son disciple, le cheikh Abou Abdallah Mohammed El Heraoui dit Ettâleb.

Il se pourrait que l'année de la sécheresse soit l'année 926 (23 décembre 1519 — 11 décembre 1520) qui a été marquée par le manque de pluies dont les conséquences ont été la hausse extrême du prix des denrées en l'année 927 (12 décembre 1520 — 30 novembre 1521). Quant au cheikh, il semble avoir fait allusion au transfert du pouvoir souverain des mains des Beni Ouattas, rois de Fès, à celles des chérifs saadiens, alors rois de Marrakech ; mais Dieu est le mieux informé de la vérité.

Le sultan Abou Abdallah El Bortogali assiège le Saadien Aboul Abbas El Aredj dans la ville de Marrakech.

Nous avons exposé plus haut que la dynastie saadienne avait fait son apparition dans le Sous en l'année 915 (21 avril 1509 — 9 avril 1510). Sa puissance n'avait pas cessé de se développer sous le règne de l'un de ses princes, Aboul Abbas El Aredj, qui avait renforcé sa situation. Sa renommée s'étant étendue à la suite du succès remporté sur les Chrétiens du Sous, il reçut des missives adressées par les émirs des Hintata, maîtres de Marrakech, qui se rangeaient sous sa bannière. Il se transporta dans cette

ville et en prit possession vers l'année 930 (10 novembre 1523 — 28 octobre 1524).

Le sultan Abou Abdallah apprit cet événement dans la ville de Fès, où il se trouvait alors, et en fut fortement impressionné. Il partit à la tête de nombreuses troupes, accompagné de son vizir et cousin paternel El Messâoud ben Nacer. Tels sont les noms donnés à ce vizir par l'ouvrage intitulé *Nozhat El Hadi ;* d'après certains ouvrages, le vizir qui accompagnait le sultan était son frère Nacer. Le Saadien Aboul Abbas, devant ce déploiement de forces auquel il n'avait rien à opposer, se retrancha dans Marrakech et disposa des hommes d'armes sur les murailles de la place.

Le sultan Abou Abdallah se porta à l'attaque de la ville qu'il maintint bloquée pendant plusieurs jours. On raconte que le cheikh Abou Mohammed El Ghezouani, qui à cette époque s'était fixé à Marrakech, fut informé que les habitants voyaient avec répugnance leur cité assiégée. Il monta à cheval avec quelques-uns de ses compagnons et sortit de la ville par la porte de Fès, connue aujourd'hui sous le nom de Bab El Khemis, et se trouva en présence des soldats du sultan Abou Abdallah qui, par-dessus les remparts, tiraient sur les habitants de la ville. Pendant que le cheikh le regardait, une balle le frappa à la poitrine, traversa l'étoffe de sa robe et s'aplatit sur sa chair comme si elle avait touché une pierre dure. Il la saisit dans ses doigts et dit : « Ce projectile marque la fin de leur guerre. »

Il regagna ensuite sa maison, et dans la nuit même, des émissaires vinrent avertir le sultan Abou Abdallah que ses cousins s'étaient soulevés contre lui à Fès. Dès le lendemain matin, il partit pour Fès et ainsi furent justifiées les prédictions du cheikh El Ghezouani. Jamais plus les Beni Ouattas ne revinrent à Marrakech ni dans ses cantons ; mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Les vizirs du sultan Abou Abdallah et ce qui a été rapporté à leur sujet.

Il eut, entre autres ministres, son cousin maternel, El Messâoud ben Nacer, et c'est lui qui l'accompagna à l'attaque de Marrakech, suivant l'ouvrage intitulé *Nozhat El Hadi*. Parmi les vizirs de son gouvernement, il eut son frère Nacer ben Mohammed, cheikh connu de la population de Fès sous les noms d'Abou Allaqa et El Gueddid, comme nous l'avons déjà indiqué.

D'après l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas*, il fut ainsi surnommé en raison du sang qu'il répandit et de ses dispositions sanguinaires. Il fit mourir nombre de personnes en les faisant égorger, et c'est ainsi qu'il en agit à Meknès, durant le temps qu'il y exerça les fonctions de vizir. Ces faits ont été rapportés par de nombreux contemporains qui en ont été les témoins oculaires. Ce vizir mourut en l'année 930 (10 novembre 1523 — 28 octobre 1524).

La mort du sultan Abou Abdallah (Dieu lui fasse miséricorde).

Le sultan Abou Abdallah El Bortogali mourut en l'année 931 (29 octobre 1524 — 17 octobre 1525), d'après l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas*. Selon la *Nozhet El Hadi*, sa mort aurait eu lieu en 932 (18 octobre 1525-7 octobre 1526), mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses. Il eut pour successeur son frère Abou Hassoun, qu'il avait institué son héritier présomptif.

Le premier règne du sultan Abou Hassoun ben Mohammed Cheikh El Ouattassi.

Ce sultan se nommait Aboul Hassan Ali ben Mohammed Cheikh ben Abou Zakaria Yahya ben Zian El Ouattassi, dit Abou Hassoun El Badissi. D'après l'ouvrage intitulé *Nozhet El Hadi*, il fut proclamé à Fès en 932 (18 octobre 1525 — 7 octobre 1526). Il fut ensuite mis en état d'arrestation par son frère Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed El Bortogali qui fit prendre acte de sa déposition à la fin du mois de Doul Hijja de la dite année (7 octobre 1526).

Le règne du sultan Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed El Ouattassi (Dieu le Très-Haut lui fasse miséricorde).

Ce sultan était Aboul Abbas Ahmed, fils d'Abou Abdallah Mohammed El Bortogali ben Abou Abdallah Mohammed-Cheikh ben Abou Zakaria Yahya ben Zian El Ouattassi. Il fut proclamé le jour de la déposition de son cousin paternel Abou Hassoun à la fin du mois de Doul Hijja 932 (septembre-octobre 1526). « J'ai vu, dit Ibn El Qadi, sa proclamation rédigée et transcrite par l'Imam Abou Mohammed Abdelouahad ben Ahmed El Ouancherissi ; elle portait la signature d'un groupe de jurisconsultes de Fès comme Aboul Abbas El Habbak, le savant Aboul Abbas Ahmed El Maouassi et autres. »

Abou Abdallah El Ifrani, dans son ouvrage intitulé *Nozhet El Hadi*, s'exprime ainsi : « A quel titre a pu être rédigée une proclamation en faveur d'Ahmed, alors que la déposition d'Abou Hassoun n'était appuyée sur aucun motif et qu'El Ouancherissi était parmi les hommes craignant Dieu ?

Peut-être y a-t-il eu à cela une cause que nous ne pouvons discerner ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité. »

Dans l'ouvrage intitulé *Douhat Ennachir*, Ibn Asker dit : « Quand le sultan Abou Abdallah El Bortogali mourut, son fils et successeur le sultan Aboul Abbas Ahmed était inquiété par les chérifs qui s'étaient dressés contre lui dans le Sous, au point qu'il avait été contraint de conclure un traité de paix avec les Chrétiens ses voisins immédiats dans le Habet et sujets du roi de Portugal. Ces faits parvinrent à la connaissance du cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Yahya El Bahlouli qui désirait ardemment la guerre sainte, avait accès auprès du sultan et le pressait de l'entreprendre chaque fois qu'il le visitait et chaque fois le sultan ne manquait pas de lui engager sa promesse. Or, quand ce cheikh eut connaissance du traité de paix conclu par le sultan Aboul Abbas, il prêta le serment de ne plus revoir ce prince, de ne plus se rendre auprès de lui et de ne plus accepter ce que son père lui avait assigné des impositions payées par les tributaires de Fès et dont il tirait sa subsistance et celle de sa famille. Il resta fidèle à ce serment jusqu'à sa mort et, alors qu'il était à l'agonie et que ses amis l'entouraient, l'un d'entre eux lui dit : « Je vous annonce, mon seigneur, que le sultan a décidé la guerre ; il la fait publier et exhorte les populations à y prendre part ; aussi, les Musulmans sont-ils pleins d'ardeur et de joie. » A ces paroles, le cheikh ouvrit les yeux, la satisfaction illumina son visage et il s'éteignit le cœur soulagé par ce qu'il venait d'entendre. »

Le combat d'Annemaï entre les Beni Ouattas et les Saadiens.

Nous avons rapporté précédemment, au sujet du siège de Marrakech par le sultan Abou Abdallah, que le cheikh El

Ghezouani atteint par une balle avait dit : « Ce projectile marque la fin de leur guerre » et que jamais plus les Beni Ouattas ne revinrent à Marrakech ni dans ses cantons. D'après l'auteur de l'ouvrage intitulé *Nozhat El Hadi*, des rencontres avaient lieu entre Aboul Abbas El Aredj et Aboul Abbas El Ouattassi dans le Tadla et régions environnantes. Un combat eut lieu entre leurs troupes à l'endroit appelé Annemaï en Doul Qaada 935 (7 juillet-5 août 1529) et fut suivi d'un traité de paix. Annemaï est près de Marrakech et c'est là que se trouve la zaouia du cheikh Aboul Azem Rahhal El Kouch.

Un traité de paix est conclu par le sultan Aboul Abbas El Ouattassi et Aboul Abbas le Saadien (Dieu leur fasse miséricorde).

Des habitants du Maghreb voyant les luttes sanglantes auxquelles se livraient, pour la conquête du pouvoir, le sultan Aboul Abbas Ahmed El Ouattassi, maître de Fès, et Aboul Abbas Ahmed le Saadien, dit El Aredj, maître de Marrakech, et les pertes en vies humaines qu'elles occasionnaient, intervinrent pour amener entre eux une réconciliation par le partage du pays. Ces arbitres formaient un groupe de savants et d'hommes vertueux parmi lesquels Abou Hafç Omar El Khattab dont le tombeau est au djebel Zerhoun et Abou Rouaïn El Mahdjoub, enterré à Meknès [1]. Ce dernier était un mystique avancé dans la vie spirituelle et connaissant l'extase, à qui ses compagnons recommandèrent le silence, dans la crainte qu'il ne compromît leurs démarches. Introduits auprès d'Aboul Abbas El Aredj et

1. Le texte porte « Miknasset Ezzeïtoun » ou Meknès les oliviers. Cette ville a été fondée vers le milieu du xe siècle par les Berbères Miknassa dont le berceau est dans la région de Taza à Miknassa El Fouqania et Miknassa Tahtania.

de son frère et vizir Mohammed Cheikh, les parlementaires exposèrent le but de leur visite, mais ne rencontrèrent de leur part que dureté, rudesse et refus d'accepter leurs propositions. Abou Hafç El Khettab jura, disant : « Ils n'y entreront pas — c'est-à-dire à Fès — tant que je serai sur la terre. » Ils n'y entrèrent, en effet, que postérieurement à sa mort qui eut lieu un certain temps après ces événements. Quelques personnes dirent que si les Beni Ouattas avaient été bien avisés, au lieu d'enterrer Abou Hafç El Khettab, ils l'auraient enfermé dans un cercueil et laissé à la surface du sol, puisqu'il avait prédit que les Saadiens n'entreraient pas à Fès tant qu'il serait sur la terre. Ce récit est rapporté par l'auteur de l'ouvrage intitulé *Momti al asma* [1]. D'après l'auteur du commentaire de l'ouvrage intitulé *Zohrat Chemarikh* [2], la paix qui fut conclue entre les deux partis donnait aux Chérifs le pays qui s'étend du Tadla au Sous et aux Beni Ouattas, celui qui s'étend du Tadla au Maghreb central. Parmi ceux qui procédèrent à cette transaction figurait le cadi principal de Fès, Aboul Hassan Ali ben Haroun, originaire des Methghara de Tlemcen ; le célèbre imam Abou Malek Abdelouahad ben Ahmed El Ouancherissi, et autres maîtres réputés de Fès.

On raconte que quand l'accord sur la transaction fut réalisé et ses conditions adoptées, et que les voix se furent apaisées et le calme rétabli, on apporta pour en faire la rédaction, un encrier et du papier, mais il n'y eut pas un seul des assistants à qui ils étaient offerts, qui ne se récusât et ne reculât, craignant, en une circonstance aussi grave, de manquer par sa rédaction à l'une ou l'autre des parties. Ce que voyant, le cadi principal cité plus haut se leva, prit l'encrier avec ses accessoires et les remit entre

1. Ouvrage concernant le cheikh El Djazouli. Voir Lévi-Provençal, *Les Manuscrits arabes*, p. 136, n° 39.
2. Voir Lévy-Provençal, *loc. cit.*, p. 202, n° 494, II.

les mains du dit imam Abou Malek qui rédigea aussitôt un texte parfait, composa le traité dans une forme remarquable et selon une méthode habile, ce qui ravit les assistants d'aise et les remplit d'admiration pour une fermeté d'âme et un tel talent manifestés dans des circonstances imposantes propres à rendre muettes les voix les plus éloquentes. Le cadi se leva, le baisa sur le front entre les yeux et lui dit : « Dieu vous récompense pour ce service rendu aux Musulmans, ce n'est d'ailleurs pas la première fois que se manifestent les effets de la grâce divine accordée à la lignée d'Abou Bekr. » Ces événements eurent lieu vers l'année 940 (23 juillet 1533 — 12 juillet 1534).

L'expédition d'El Hamer près d'Arzila (Dieu la garde).

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Daouhat Ennachir* dit dans la biographie du cheikh Aboul Hassan Ali ben Othman — Dieu lui fasse miséricorde — qu'il mourut en martyr au combat d'El Hamer qui eut lieu vers l'année 940 (23 juillet 1533 — 12 juillet 1534) entre les Chrétiens et le caïd Abdelouahad ben Talha El Aroussi, dans les environs d'Arzila. Il s'exprime en ces termes : « Plusieurs personnes dignes de foi qui assistèrent à ce combat et dont les récits sont concordants, m'ont dit que lorsque les combattants furent mis en déroute, le cheikh Aboul Hassan fit face aux Chrétiens, tenant son sabre à la main et récitant les vers de la Borda d'El Bouçiri [1]; ce furent là les derniers actes de sa vie. Le lendemain, les gens qui vinrent relever les morts ne trouvèrent aucun vestige du cheikh sur le champ de bataille, sauf chez les Chrétiens un lambeau de son vêtement portant la marque d'un coup à la poitrine. »

1. Poème en l'honneur du prophète Mahomet.

D'après l'ouvrage intitulé *Mir'at El Mahassin*, le dit cheikh mourut en martyr de la guerre sainte, du vivant de son maître El Ghezouani, en l'année 925 (2 janvier-22 décembre 1519). Ce qui paraît conforme à la vérité, c'est que le dit El Aroussi était un des émirs Beni Abdelhamid El Aroussiyn, seigneurs de Qçar Ketama, lesquels exercèrent le commandement, eurent une politique et menèrent la guerre sainte contre l'ennemi, jusqu'au jour où leur puissance s'éteignit, vers l'année 950 (6 avril 1543-24 mars 1544).

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Douhat Ennachir* dit : « Plusieurs savants de Qçar Ketama m'ont rapporté que le cheikh Abou Rouaïn vint un jour à El Qçar accompagné du caïd Abdelouahad El Aroussi et d'un groupe de ses parents les Oulad Abdelhamid. Abou Rouaïn monta sur le minaret de la mosquée d'où il prononça à haute voix ces paroles : « O Beni Abdelhamid, je vous vends El Qçar, achetez-le, sans quoi vous en sortirez cette année même. » Le caïd Abdelouahad entendant ces paroles, dit : « Si El Qçar lui appartient, ou s'il est entre ses mains, qu'il vienne nous l'enlever; en serions-nous réduits aujourd'hui à tenir compte des paroles des insensés ! » Le lendemain, le cheikh Abou Rouaïn quitta le pays, disant : « Le caïd Abdelouahad et sa famille quitteront El Qçar et n'y reviendront jamais. » Il en fut ainsi par la volonté de Dieu le Très-Haut.

La rencontre de Bouagba dans l'Oued El Abid et le combat sanglant que s'y livrèrent les Beni Ouattas et les Saadiens.

Ce combat est le plus terrible que se soient livré les Beni Ouattas et les Saadiens ; le souvenir en est resté vivace chez les populations qui le rappellent dans leurs conversations aujourd'hui encore et en exagèrent la descrip-

tion et les détails. Les bardes populaires l'ont pris comme sujet de poèmes que le peuple a conservés. Cet événement se produisit dans les circonstances suivantes : lorsque la puissance des Saadiens s'étendit sur le Haouz [1], au point de menacer les Beni Ouattas dans leur capitale même de Fès, le sultan Aboul Abbas El Ouattassi marcha contre eux vers la fin de l'année 942 (2 juillet 1535 — 19 juin 1536) à la tête d'une nombreuse armée fortement équipée et comprenant des troupes et des contingents des tribus arabes suivis de leurs familles et de leurs tentes. De son côté, Aboul Abbas le Saadien s'avança avec les gens des tribus du Haouz également accompagnés de leurs tentes et de leurs familles. La rencontre eut lieu à Mechrâ Bouagba, l'un des gués de l'Oued El Abid dans le Tadla. Le combat s'engagea, les plus ardents à défendre leur honneur se portant en avant, chacun bataillant pour sa famille et sa réputation, dans une lutte meurtrière qui n'en épargna qu'un petit nombre. La bataille, à ce qu'on a rapporté, dura plusieurs jours, jusqu'à la défaite des Beni Ouattas, dans la soirée du vendredi huit Safar 943 (27 juillet 1536).

D'après l'auteur de *Djedouat El Iqtibas*, le sultan Aboul Abbas El Ouattassi revint à Fès laissant aux mains du chérif saadien les restes de son armée et la casba de Tadla. Cette année fut appelée l'année de Bouagba.

Parmi les prodiges attribués au cheikh Abou Talha Zobeïr ben Mohammed El Miçbahi, Chaoui, Zenati, on rapporte le fait suivant : « Quand eut lieu la rencontre des guerriers de Fès et leur sultan Aboul Abbas Ahmed El Ouattassi avec les guerriers de Marrakech et leur sultan Aboul Abbas Ahmed El Aredj accompagné de son frère et successeur Abou Abdallah Mohammed Cheikh, au gué de Bouagba dans l'Oued El Abid, en l'année 943 (20 juin

1. Nom donné à la province de Marrakech.

1536 — 9 juin 1537), l'armée d'Aboul Abbas El Ouattassi fut défaite et ses troupes s'étant dispersées, des cavaliers se lancèrent à sa poursuite. Ils étaient sur le point de l'atteindre lorsqu'un homme monté sur un cheval de deux ans apparut et, évoluant entre les poursuivants et le sultan, lui criait : « Marchez, ô Ahmed, n'ayez aucune crainte. » Il l'escorta de la sorte jusqu'à ce que, les poursuivants ayant rebroussé chemin, il se trouva en sûreté.

Le sultan qui avait remarqué la physionomie de cet homme et se rappelait sûrement ses traits, interrogeait de tous côtés à son sujet lorsqu'on lui fit savoir que le signalement qu'il en donnait correspondait à celui d'Abou Talha El Miçbahi, et le fait fut confirmé.

Dans le mois de Rebia premier 948 (15 juin-24 juillet 1541), ce sultan qui s'était rendu à Tétouan y épousa la noble fille de l'émir Sid Aboul Hassan Ali ben Moussa ben Rached le Chérif. Au cours de son séjour à Tétouan où eut lieu la consommation du mariage, le sultan alla rendre visite au dit Abou Talha et le reconnut, dès qu'il le vit, pour celui qui était venu à son secours. S'approchant de lui, il rappela tout ce qui avait eu lieu entre eux. Le cheikh alors s'écria : « O mon Dieu, comment vivrais-je désormais avec une telle notoriété, rappelez-moi donc à vous. » Or, il mourut un an après ces événements.

L'auteur de *Mir'at El Mahassin* dit : « J'ai entendu rapporter ce fait par plusieurs personnes, et j'en ai référé à notre maître Aboul Qassem, fils du dit Abou Talha, qui m'a répondu se rappeler la visite du sultan alors qu'étant tout jeune enfant, il se trouvait sur les genoux de son père. »

Cet émir Aboul Hassan ben Rached est celui-là même qui traça le plan de la ville de Chefchaouen, comme cela a été dit plus haut.

D'après le même auteur, il mourut en 917 (31 mars 1511 — 18 mars 1512) et en ce cas le sultan aurait épousé sa fille après sa mort, mais peut-être l'a-t-il demandée en

mariage à son frère l'émir Abou Abdallah Mohammed ben Aboul Hassan, Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Sachez, ô lecteur, que ce que nous avons avancé ici sur le traité de paix antérieur à l'affaire de Bouagba est conforme aux données historiques publiées à ce sujet ; les renseignements qui vont suivre donneront peut-être à penser que ce récit est le contraire de la vérité, on peut répondre que la paix a été traitée à deux reprises, comme cela résulte de ce qui a été rapporté plus haut ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Dans le cours de la même année, le sultan Aboul Abbas El Ouattassi conclut avec les Portugais de Safi une trêve de trois ans. Dans le traité étaient comprises, avec Safi, les villes de Mazagan et d'Azemmour. Les Portugais soumirent à leur roi le traité où les territoires respectifs étaient délimités. Le sultan eut dès lors les mains libres pour combattre les Saadiens.

Le sultan Aboul Abbas El Ouattassi construit le pont de Recif à Fès (Dieu la garde).

Le sultan Aboul Abbas Ahmed ben Mohammed El Ouattassi fit reconstruire, dans la ville de Fès sa capitale, le pont de Recif, au milieu de l'année 951 (août-septembre 1544). Faisant allusion à cette date dans les vers qui suivent, le juriste Abou Malek Abdelouahad ben Ahmed El Ouancherissi a dit :

Le pont de Recif a été reconstruit par Aboul Abbas, gloire des sultans Beni Ouattas.
Il est maintenant d'une parfaite solidité et de toute sûreté pour qui le traverse d'une rive à l'autre de Fès.
Sa construction date de l'année *ghana* de l'ère du Prophète élu et envoyé auprès des hommes [1].

1. Le mot *Ghana* est le chronogramme indiquant l'année de l'hégire 951.

Le même Abou Malek dit encore :

O habitants de Fès, Dieu comble le vide qui gênait votre circulation, grâce à Aboul Abbas, défenseur des défenses de Fès.
Il a revivifié vos arbres et vos fruits, malgré un groupe d'hommes sans foi ni loi.
Puisse-t-il durer et que dure le bonheur entourant sa gloire.
Qu'il obtienne les actions de grâces des hommes de toutes races.

Le cheikh Abou Zakaria Serradj a dit sur le même sujet :

O combien Dieu a dirigé celui qui par sa droiture a su dresser un barrage solide,
Qui a perpétué la magnificence de son empire en lui assurant succès et triomphe certains.
Il est l'imam de la voie excellente, ouverte par Mohammed l'élu, qui anéantit les ennemis de tous les Musulmans.

L'imam Aboul Hassan Ali ben Haroun a dit, lui aussi, à ce propos :

Dieu a raffermi l'esprit de qui est notre soutien et obstrué celui de l'ignorant.
De lui il rapproche ce qu'il veut atteindre d'éloigné ; et de Moulay Ahmed mon éloge serait long ; mais non, ma voix proclamera seulement que les rois sages règnent sur les esprits.

Le combat de l'Oued Derna dans le Tadla au cours duquel l'émir Abou Zakaria El Ouattassi est fait prisonnier et le récit de sa mort (Dieu lui fasse miséricorde).

L'auteur de *Mir'at El Mahassin* dans le passage de cet ouvrage où il parle d'Aboul Abdallah Mohammed ben Youssef El Fassi, père du cheikh Aboul Mahassin — Dieu veuille l'agréer — dit que cet Abou Abdallah jouissait d'une haute considération auprès de l'émir d'El Qçar Abou Zakaria Yahya, fils d'Abou Abdallah El Bortogali qui était le

propre frère du sultan régnant Aboul Abbas El Ouattassi. Il ajoute qu'un grand nombre de gens furent favorisés, grâce à son crédit, tandis qu'il se refusa à en tirer personnellement un avantage quelconque touchant aux biens d'ici-bas. Cette situation se poursuivit jusqu'au jour où le dit émir Abou Zakaria fut fait prisonnier, lors de la défaite infligée par les chérifs aux Beni Ouattas à l'Oued Derna dans le Tadla, en Radjeb 952 (8 septembre — 7 octobre 1545); cet émir mourut dans les jours qui suivirent, de regret et de chagrin — Dieu lui fasse miséricorde.

Nous ajouterons que le sultan saadien était alors Mohammed Cheikh, surnommé El Mahdi, qui avait enlevé le pouvoir à son frère El Aredj et l'avait emprisonné comme nous le rapporterons, s'il plait à Dieu le Très-Haut.

Le sultan saadien Mohammed Cheikh s'empare de Fès et capture les Beni Ouattas ; la mort de leur sultan Aboul Abbas (Dieu le Très-Haut, par sa grâce, lui fasse miséricorde).

Quand le sultan saadien Mohammed Cheikh, ayant vaincu son frère Aboul Abbas El Aredj, se fut établi à Marrakech, il conçut le projet d'occuper la région du Gharb et ses villages. En cette vue, il se consacra à la guerre contre les Beni Ouattas, violant tous les traités de paix qu'il avait avec eux, leur portant des coups sans arrêt, les harcelant avec des corps de troupes et des escadrons, menant contre eux des incursions et accaparant petit à petit ce territoire en entier. La première ville du Gharb dont il s'empara, c'est Meknès qu'il prit à la fin de l'année 955 (janvier 1549) après l'avoir assiégée et lui avoir livré plusieurs assauts. Il se porta ensuite contre Fès qu'il assiégea et combattit pendant près d'une année. Il s'en empara, captura le sultan Aboul Abbas El Ouattassi qui demeura captif entre

ses mains, et fit son entrée à Fès dans les premiers jours de l'année 956 (janvier-février 1549). Il fit arrêter tous les Beni Ouattas qui s'y trouvaient et les envoya enchaînés à Marrakech, sauf le sultan déposé Abou Hassoun qui put se réfugier à Alger où il demeura jusqu'aux événements que nous rapporterons. On dit que Mohammed Cheikh le Saadien trahit les Beni Ouattas après avoir fait la paix avec eux et remis leur sultan Aboul Abbas en liberté, mais Dieu est le mieux instruit à cet égard.

D'après l'ouvrage intitulé *Djedouat El Iqtibas*, le sultan Aboul Abbas El Ouattassi mourut à Marrakech vers l'année 960 (18 décembre 1552 — 6 décembre 1553).

D'après Manuel, il fut égorgé dans le pays de Deraa dans les circonstances suivantes : Abou Abdallah Mohammed Cheikh le Saadien alla attaquer Fès ; Abou Hassoun des Beni Ouattas, qui commandait les troupes de son neveu, marcha contre lui et ils se livrèrent plusieurs combats acharnés qui obligèrent Abou Hassoun vaincu à se réfugier dans la ville de Fès où le prince saadien l'assiégea pendant deux années. Les Beni Ouattas manquant de vivres et dans l'impossibilité de continuer la lutte, se soumirent au Saadien qui fit arrêter Aboul Abbas El Ouattassi tandis qu'Abou Hassoun réussit à s'enfuir et alla se réfugier à Alger. Mohammed Cheikh le Saadien demeuré maître du Maghreb, transporta les Beni Ouattas dans la région de Deraa où il fit mourir Aboul Abbas El Ouattassi qui était son émule pour la mort par égorgement.

Renseignements complémentaires sur le sultan Aboul Abbas El Ouattassi et ses faits et gestes.

Le sultan Aboul Abbas eut entre autres vizirs son fils Mohammed ; à son sujet, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Douhat Ennachir*, dans sa biographie du cheikh Abou

Othman Saïd ben Abou Bekr El Mechteraï, enterré à Meknès, rapporte ce qui suit : « Parmi les prodiges les plus connus, on cite ce qui advint entre ce cheikh et Abou Abdallah Mohammed, fils du sultan Aboul Abbas Ahmed El Ouattassi, devenu ministre de son père et gouverneur de Meknès. Un jour, étant dans cette ville, il fut vivement irrité contre un intendant du palais qui prit la fuite et alla se réfugier à la zaouia du cheikh Abou Othman. Le vizir manda au cheikh de lui envoyer le fugitif, à qui le pardon était accordé. Le cheikh dit à ce dernier : « Si vous le voulez, vous pouvez retourner auprès de votre maître.

— Je crains, répondit l'intendant, qu'il ne me fasse mourir.

— Si, dit le cheikh, il vous met à mort, Dieu le fera mourir. »

L'intendant se rendit alors à l'appel du vizir, il demeura deux jours auprès de lui, mais dans le courant du troisième jour, il fut mis à mort et disparut sans laisser de traces. Sa mère se rendit auprès du cheikh et lui dit : « O Monseigneur, mon fils a été mis à mort par le vizir.

— Tel était, lui répondit le cheikh, l'arrêt de Dieu, et le tour de l'autre est maintenant arrivé. »

Il voulait parler du vizir qui, en effet, tomba malade la nuit même. Il souffrit durement et sa chair atteinte de gangrène, s'en alla en lambeaux jusqu'à ce qu'il mourût après quelques jours seulement de maladie. Le peuple et le sultan en furent frappés et depuis lors, les dirigeants et autres personnages entourèrent d'une vénération croissante le caractère sacré de la zaouia de ce cheikh. »

Le sultan Aboul Abbas avait un grand attachement pour les justes et les mystiques et au-dessus d'eux il plaçait dans son estime les savants et les hommes voués à la religion. On cite à ce sujet, ce qui est également rapporté par l'auteur de l'ouvrage intitulé *Douhat Ennachir*, dans la biographie d'Aboul Hassan Ali Cenhadji surnommé

Eddouar, en ces termes : « Cet Aboul Hassan appartenait à la catégorie des « Malamtiya » [1] il, avait ses entrées dans les palais des rois Beni Ouattas où les femmes et les enfants venaient à lui et baisaient ses mains et ses pieds, sans qu'il donnât d'attention à aucun d'eux. On lui remettait de riches vêtements, des objets précieux et le sultan le revêtait de ses plus beaux habillements ; mais, dès qu'il était sorti du palais, il distribuait tout cela en aumône. Passant auprès des boutiques des marchands, il trempait dans l'huile ou le beurre les manches de son manteau qui en restaient marquées de taches circulaires, il allait et venait en tous lieux, proclamant la majesté divine. »

On a prétendu que ce même sultan Aboul Abbas tenait grand compte des avis du jurisconsulte Abou Malek Abdelouahad ben Ahmed El Ouancharissi, le fils de l'auteur du *Miyar* [2], disant qu'il ne rejetait ni ses conseils ni ses opinions, ainsi que cela se produisit au sujet d'un homme converti à l'islamisme connu sous le nom d'Abderrahman El-Mandjour et qui s'était enrichi dans le négoce. Au cours d'une affaire assez longue, quarante témoins dignes de foi déposèrent, affirmant que son passif dépassait son actif. Le sultan Aboul Abbas El Ouattasi le fit arrêter et mettre à mort, puis remit tous ses biens au trésor public des Musulmans. Les enfants d'El Mandjour adressèrent une supplique au sultan, offrant de lui verser vingt mille dinars pour que leurs biens leur soient restitués et la preuve de leur déconfiture effacée. Le sultan fit venir son chambellan et lui dit : « Vous allez vous rendre auprès du cheikh Abdelouahad El Ouancherissi et le consulterez à ce sujet ; vous lui ferez connaître que j'ai besoin de cette

1. Dozy explique : (qui s'exposent au blâme) secte de derviches qui allient la piété intérieure à la licence extérieure.

2. Recueil de consultations juridiques de savants de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, partiellement traduit par E. Amar. V. *Archives marocaines*, vol. XII, Paris, 1908.

somme pour l'expédition que je dois entreprendre. » Le chambellan se rendit auprès du cheikh, lui transmit les paroles du sultan et lui fit connaître le désir de son maître d'avoir son approbation. Le cheikh lui répondit: « Par Dieu, je le jure, je ne saurais me présenter devant Dieu chargé du témoignage de quarante témoins musulmans véridiques à cause de votre sultan; allez et dites-lui que je n'approuve pas cette manière de faire et ne lui donne pas mon agrément. » Le chambellan ayant rapporté cette réponse du cheikh au sultan, ce prince renonça à son projet.

Pareille aventure leur arriva, dans les circonstances suivantes: un jour de fête solennelle, la population se réunit au lieu consacré à la prière publique et y attendit le sultan qui tardait à venir. L'heure canonique était déjà passée quand enfin le sultan Aboul Abbas arriva avec son cortège. Quand il fut parvenu au lieu de la prière, le cheikh, constatant que l'heure était passée, monta en chaire et prononça ces paroles: « O assemblée des Musulmans, Dieu veuille vous dédommager largement pour cette prière du matin de la fête qui ne peut plus être que la prière de midi. » Il prescrivit ensuite au muezzin d'annoncer la prière de midi et, se plaçant en avant des assistants, le cheikh Abou Malek officia lui-même. Le sultan Aboul Abbas plein de confusion reconnut sa faute; Dieu les reçoive tous dans le sein de sa miséricorde.

Le second règne du sultan Abou Hassoun (Dieu lui fasse miséricorde).

Lorsque, dans le cours de l'année 956 (30 janvier 1549-19 janvier 1550), le sultan Abou Abdallah Mohammed Cheikh le Saadien étant entré dans la ville de Fès fit arrêter les Beni Ouattas qui s'y trouvaient, comme nous l'avons rapporté plus haut, ce même Abou Hassoun s'en-

fuit et alla se réfugier dans le port d'Alger pour éviter la mort et chercher une aide contre le Saadien à qui il avait dû abandonner la ville. Les Turcs venaient de s'emparer du Maghreb central qu'ils avaient enlevé aux Beni Zian, comme nous le rapporterons plus loin. Abou Hassoun s'efforçait de les circonvenir et de faire briller à leurs yeux le Maghreb extrême, vantant ses avantages et leur disant : « Celui qui s'en est emparé m'a dépouillé du royaume où ont régné mes ancêtres ; il m'a frustré de l'héritage de mes aïeux et si vous veniez avec moi le combattre, nous pourrions espérer que Dieu le Très-Haut nous accorde la faveur de le vaincre et de nous emparer de sa personne. Vous ne manqueriez pas d'y trouver avantage et de réunir des richesses et du butin. » Il leur promit de fortes sommes d'argent et ils acceptèrent ses propositions.

Ils partirent, avec lui, emmenant une nombreuse armée sous le commandement du Pacha Salah le Turkmène, dit Salah Raïs, et s'emparèrent de Fès après de sanglants combats. Mohammed Cheikh le Saadien prit la fuite et alla se réfugier dans son asile. Le sultan Abou Hassoun fit son entrée à Fès le trois Safar de l'année 961 (8 janvier 1554). Il fut accueilli par la population avec un grand enthousiasme et ayant mis pied à terre, il marcha parmi la foule, embrassant ceux qu'il rencontrait, petits et grands, chérifs et hommes du bas peuple, et versant des larmes au souvenir des malheurs dont il avait été accablé, ainsi que sa famille, par les Saadiens. Les habitants se réjouirent de son retour qui les rassurait complètement et, quand il fit arrêter le chef de la ville de Fès qui était alors le caïd Abou Abdallah Mohammed ben Rached, chérif de la famille idrissite, le calme régna dans la cité. Cependant, après quelques jours seulement, le sultan Abou Hassoun reçut de nombreuses plaintes contre les Turcs qui attentaient à l'honneur des familles et jetaient le trouble

dans le pays. Il s'empressa de leur fournir les sommes promises et leur fit quitter la ville de Fès ; un petit nombre d'hommes d'entre eux seulement y demeurèrent.

Le sultan Mohammed Cheikh le Saadien marche sur Fès et s'en empare : le sultan Abou Hassoun est tué (Dieu lui fasse miséricorde).

Après le combat livré par les Turcs à Fès, le sultan Mohammed Cheikh le Saadien était allé se réfugier à Marrakech. Il s'y installa et consacra ses efforts à combattre Abou Hassoun. Dans ce but, il convoqua les tribus, recruta des guerriers, organisa une armée et réunit des forces suffisantes avec lesquelles il partit pour Fès. Le sultan Abou Hassoun marcha à sa rencontre avec les archers de Fès auxquels étaient joints les contingents de l'armée arabe. Abou Hassoun vaincu s'en revint dans la capitale où il se retrancha. Cheikh le Saadien vint l'y assiéger et put s'emparer de sa personne au cours d'un combat qu'ils se livrèrent au lieu connu sous le nom de Meslama ; il le fit mettre à mort et s'empara de Fès dont il devint le maître, le samedi vingt-quatre Choual 961 (22 septembre 1554) qui est la date exacte, contrairement à ce qu'on lit dans la *Douhat Ennachir*, mais Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Avec la mort du sultan Abou Hassoun — Dieu lui fasse miséricorde — s'éteignait en Maghreb la dynastie des Mérinides, — Dieu hérite de la terre et de ses habitants et il est le meilleur des héritiers.

Il nous reste à expliquer les circonstances qui accompagnèrent la fin de la dynastie des Beni Zian, rois de Tlemcen, et sa disparition. On sait comment l'existence de cette dynastie a été troublée pendant tout le règne des Beni Merine. Le sultan El Ouateq Billah, qui régnait au

début du IXe siècle (qui commence le 13 septembre 1398) fut l'un des plus remarquables de leurs princes, et Tlemcen leur fut enlevée à cette époque par le sultan hafcide Abou Farès Abdelaziz ben Ahmed. Ils se soumirent à lui et, après sa mort en 837 (18 août 1433 — 6 août 1434), ils reprirent quelque force ; mais quand le sultan Abou Amer Othman ben Mohammed monta sur le trône hafcide, il attaqua Tlemcen par deux fois au cours de l'année 870 (24 août 1465 — 12 août 1466) et lors de la deuxième attaque, il détruisit l'enceinte de la ville et résolut d'exterminer ses habitants. Mais les savants et les hommes pieux de la cité intercédèrent auprès de lui et il leur accorda le pardon. Il avait décidé sa première attaque contre Tlemcen en apprenant qu'elle avait été prise par l'émir Mohammed ben Abou Tabet. Il était parti en campagne contre eux, puis s'était allié avec eux en leur donnant en mariage une de ses petites-filles.

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Badaï Essilk* dit : « J'ai constaté par moi-même, à Tlemcen et en divers lieux du royaume, que le prédicateur préconisait Abou Amer Othman roi de Tunis, avant le roi de Tlemcen Abou Abdallah, descendant des Beni Zian, cela étant convenu entre eux par traité. »

Le royaume des Beni Zian demeura aux mains de ses princes jusqu'à l'arrivée, au commencement de l'année 1000 (19 octobre 1591 — 7 octobre 1592), des Espagnols qui venaient de se rendre maîtres de toute l'Andalousie. Leur puissance ayant considérablement augmenté, ils projetèrent de s'emparer des ports du Maghreb citérieur et du Maghreb central. En 910 (14 juin 1504 — 3 juin 1505) ils prirent Bougie et en 914 (2 mai 1508 — 20 avril 1509) Oran dont les habitants furent traités avec rigueur. Ils portèrent ensuite leur ambition sur Alger et firent subir aux habitants des villes du littoral la plus dure contrainte. Les Beni Zian affaiblis ne purent leur résister.

Le maître et juriste distingué Aboul Abbas Ahmed ben El Qadi Zouaoui était alors l'homme le plus réputé dans les plaines comme dans les montagnes du Maghreb central et celui qui y jouissait de la plus haute considération. Dans le même temps la puissance acquise par les Turcs Othmans débordait sur le monde qu'ils avaient en partie conquis et, parmi leurs amiraux, se distinguaient particulièrement les fameux marins Khaïr Eddin Pacha et son frère Aroudj Pacha. Les Turcs avaient mené des expéditions bien conduites contre les infidèles, sur terre et sur mer, et livré aux nations européennes des batailles restées célèbres, si bien que leur réputation s'étant répandue dans tout le pays leur avait gagné le cœur des habitants. Le dit savant et juriste Aboul Abbas leur écrivit, leur faisant connaître la pénible situation dont les Musulmans avaient à souffrir du fait de l'ennemi infidèle, disant aux deux chefs turcs : « Notre pays est pour l'un d'entre vous ou pour le loup. » Les Turcs accoururent à cet appel et Aroudj Pacha s'empara du port d'Alger, le sauvant des mains de l'ennemi qui avait été sur le point de s'en rendre maître. Il prit également Tlemcen où il enleva le pouvoir aux Beni Zian, en l'année 923 (24 janvier 1517 — 12 janvier 1518), d'après la *Nozhat El Hadi*. Mais les habitants de la ville ne tardèrent pas à désapprouver la conduite des Turcs et à ressentir de la répugnance pour leur autorité. On dit qu'ils les opprimaient durement et les persécutaient pour leur arracher leurs richesses.

Cependant Aroudj prenait ombrage du juriste Aboul Abbas qui avait demandé son aide; il se rendait compte qu'il ne pourrait devenir le maître du Maghreb central, tant que vivrait ce savant et il le fit assassiner. Le juriste Aboul Abbas mourut en martyr, l'année 930 (10 novembre 1523 — 28 octobre 1524) étant écoulée.

Aroudj partit ensuite dans la direction des Beni Iznassen, mais il fut battu sur le territoire de cette tribu et

tué au cours du combat avec ses principaux officiers. Les restes de sa troupe se dispersèrent et Tlemcen revint aux mains des Beni Zian qui y rétablirent leur autorité et rappelèrent leur gouvernement à la vie. Ils s'y maintinrent jusqu'au jour peu éloigné où les Turcs étant revenus à l'attaque de Tlemcen l'enlevèrent au prince alors régnant Aboul Abbas Ahmed ben Abdallah, de la descendance de Yaghmorassen ben Zian.

On lit dans *Mir'at El Mahassin* : « Le maître, l'imam et cadi principal Abou Mohammed Abdelouahad ben Ahmed El Ouancherissi, Dieu lui fasse miséricorde, dont je reproduis le texte tracé de sa main, rapporte ce qui suit : « Le Turc Hassan, fils de Khaïr Eddin, vint s'emparer de Tlemcen dans le milieu du mois de Chaaban 952 (15 mars 1545-3 mars 1546) et en expulsa l'émir, Ahmed, fils de l'émir Abdallah, ainsi que son vizir Mançour ben Abou Ghanem. Ils se dirigèrent tous deux sur Debdou, suivis des principaux officiers et hauts personnages, mais furent trahis par le gouverneur de cette place, Omar ben Yahya El Ouattassi, qui leur enleva leurs richesses et les emprisonna. Il rendit Mançour à la liberté en Moharrem de l'année 953 (4 mars — 2 avril 1546). »

La ville de Tlemcen demeura aux mains des Turcs jusqu'au milieu du XIIIe siècle (octobre-novembre 1834), date à laquelle les Français s'en emparèrent, ainsi que nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Au début du Xe siècle de l'hégire (1495) se produisirent de très graves événements parmi lesquels : l'apparition des Chrétiens en Maghreb où ils s'emparèrent des villes maritimes, dans des conditions qui ne s'étaient jamais vues auparavant, en ce qui concerne particulièrement les Portugais et les Espagnols, comme cela a été signalé plus haut.

De même, l'apparition de la dynastie ottomane ou rois turcmènes en Orient, eut lieu dans des circonstances sans

pareilles. Bien que cette dynastie remontât à environ deux cents ans, elle était alors dans tout l'éclat de sa jeune puissance et l'expansion de sa force, principalement sous le règne de leur sultan le plus grand et de leur khaqan le plus glorieux, Soleïman ben Selim Khan, qui conquit la majeure partie de la Terre habitée et fut reconnu par la plupart des nations. Ses armées attaquèrent les villes et les plus solides places fortes de l'Europe, emportant comme butin les richesses que le temps y avait accumulées. Les souverains s'étaient humiliés devant sa puissance et sa force et se montrèrent avec lui d'une docilité et d'une soumission jusque-là sans exemple. Ses troupes foulèrent ensuite les terres du Maghreb antérieur et du Maghreb central dont il devint le maître, et il s'en fallut de peu qu'il n'y joignît le Maghreb extrême, comme on le verra ci-après dans l'histoire des Saadiens, s'il plaît à Dieu.

Un autre des événements marquants de cette époque fut l'apparition des saints et des mystiques, tant Malâmatiya qu'extatiques, en Orient et en Occident. Mais l'arrivée de ces personnages qui se présentaient sous des titres et des invocations personnels, ouvrit, dans la vie sociale, une brèche large et difficile à obstruer : il y eut, en effet, confusion d'individus dignes de considération avec d'autres sans mérites. Tel de ceux-ci s'attribuait des grâces auxquelles il n'avait aucune part, en sorte que la majorité des gens étaient dans l'impossibilité de les distinguer les uns des autres et même de reconnaître l'or pur parmi la monnaie de mauvais aloi ; cela était vrai, en particulier pour l'homme du peuple ignorant qui confond les perles et les petits cailloux.

Dieu fasse miséricorde au cheikh El Youssi qui a dit dans sa *Mohadhara* ce qui suit : « Le peuple a entendu, bien avant ce jour, les fortes paroles des hommes éminents parmi les Qadiriya et les Chadouliya — Dieu veuille les agréer — et celles des extatiques de tous les temps et

les âmes en ont été touchées ; ces paroles ont captivé les foules, chacun voulant se modeler sur l'exemple des saints qui les avaient prononcées. Mais que peut-on attendre d'un ignorant qui donne libre cours à ses passions, ne connaît même pas le sens extérieur de la loi divine, sans compter qu'il n'en discerne pas le sens intérieur, n'observe aucune pratique et n'occupe aucun rang méritoire? On le voit cependant parler avec véhémence, empruntant des citations aux connaissances tirées du raisonnement et à celles tirées de la révélation. Le fait est commun, surtout chez les fils des Foqara [1], chacun d'eux cherchant à se parer des mérites de son père et à se faire suivre de ses partisans, sans aucun titre ni apparence de vérité, mais seulement en vue des biens de ce monde. Il parle des serviteurs religieux de son père, de l'enclos consacré de son père et leur réclame des impositions comme celles que l'on paie aux sultans. Il n'admet pas qu'ils aiment pour l'amour de Dieu, ni qu'ils connaissent ou imitent un autre que lui-même. S'il voit l'un d'entre eux s'émanciper pour remplir les devoirs de sa religion ou en guider un autre dans la voie de Dieu le Très-Haut, il s'irrite, lui annonce sa perte et celle de ses biens. Or, il arrive que des maux s'abattent, envoyés par le destin, et il s'en attribue l'origine; si bien que lui-même et ceux qui le suivent vivent dans les ténèbres de l'erreur. Il ne manque pas, d'autre part, de leur faire des récits purement imaginaires ou se rapportant à des faits connus, qu'il invoque tant dans la vie ordinaire que dans la vie religieuse, afin de les mieux séduire ; et il leur promet le paradis, quelles que soient leurs actions, grâce à son intercession au jour du jugement dernier; saisissant alors la chair de son bras, il dit à son interlocuteur aussi ignorant que lui : « Vous êtes de cette chair même. » Les ignorants parmi

1. Membres dirigeants des confréries religieuses.

le peuple se contentent de ces discours et demeurent leurs serviteurs religieux de père en fils, disant : « Nous sommes les serviteurs de telle maison et appartenons au lieu consacré d'un tel ; nous lui restons fidèlement attachés, comme l'étaient nos pères. » Et voilà l'erreur la plus évidente ; ces hommes établissent une séparation entre Dieu et ses créatures, etc. » On trouve la suite de son discours sur ce sujet dans le vingt-cinquième chapitre de son ouvrage, il est très intéressant. C'est de Dieu que vient toute assistance.

En l'année 911 (4 juin 1505 — 23 mai 1506) mourut le légiste Aboul Abbas Ahmed ben Aïssa El Maouassi, El Bettioui, astronome bien connu, qui avait la charge de déterminer l'heure des prières canoniques.

L'année suivante, en 912 (24 mai 1506 — 12 mai 1507), mourut le maître et légiste Aboul Hassan Ali ben Qassem Todjibi, connu sous le nom de Zeqqaq, savant de Fès, auteur de la *Mandhouma El Lamiya*, traitant de la science du cadi et d'autres ouvrages.

Le mardi 20 du mois de Safar, en l'année 914 (20 juin 1508), mourut le maître et imam Aboul Abbas Ahmed ben Yahya El Ouancherissi, auteur du *Miyar* et autres beaux ouvrages. Originaire de Tlemcen, il était venu se fixer à Fès où il mourut à la dite date.

Au cours de la même année mourut le grand maître Abou Farès Abdelaziz ben Abdelhaq El Harrar, connu sous le nom d'Ettebbâ et enterré à Marrakech, au quartier appelé Houmat El Fohoul. C'était un des compagnons du cheikh El Djazouli — Dieu veuille les agréer tous deux. Son maître l'a donné comme un homme d'élite, occupé à purifier son cœur des passions et des souillures, et l'on disait que son regard portait bonheur. Dieu nous favorise, grâce à son assistance.

En l'année 919 (9 mars 1513 — 25 février 1514), mourut le maître et très savant imam, réputé dans l'art de la physio-

gnomonie, Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Ghazi El Othmani, El Miknassi, El Fassi, dont il a été parlé en même temps que du cheikh Abou Mohammed El Ghezouani, Dieu leur fasse miséricorde à tous deux.

En l'année 926 (23 décembre 1519 — 11 décembre 1520), le manque de pluie occasionna de la sécheresse à Fès et dans le reste du Maghreb et les habitants furent obligés de creuser des canaux de dérivation pour amener les eaux des rivières et des fleuves dans leurs cultures et leurs vergers.

L'année suivante, en 927 (12 décembre 1520 — 30 novembre 1521), sévit une famine et une cherté des vivres telles que longtemps on y fit allusion pour fixer les dates.

En l'année 928 (1er décembre 1529 — 19 novembre 1530), la peste éclata au Maroc par la volonté de Dieu.

Au cours de cette période, c'est-à-dire vers l'année 930 (10 novembre 1523 — 28 octobre 1524), selon la *Douhat Ennachir*, mourut le maître Abou Abdallah Mohammed ben Mançour Sefiani, enterré au lieu dit Djazirat El Bessabès, sur le territoire des Oulad Djelloun[1], éloignée d'une demi-journée de marche à l'Est de l'embouchure de l'Oued Sebou. C'était un des compagnons du cheikh Ettebbaa et le tombeau qui le recouvre a été bâti par le cheikh Abou Zeïd El Medjdoub. On rapporte que quand il en eut achevé la construction, il le vit en rêve qui le revêtait d'un manteau vert.

Le deux Rabia premier de l'année 933 (7 décembre 1526), mourut le cheikh Abou Mohammed Abdelkerim ben Omar El Hahi, connu sous le nom d'El Fellah, enterré auprès du cadi Ayadh, au lieu dit Houmat Bab Aïlan, à Marrakech; c'était, lui aussi, un des compagnons du cheikh Ettebbaa.

A la même époque, d'après la *Douhat Ennachir*, mourut

1. Prononciation marocaine pour Djelloul.

le cheikh Abou Ichou Malek ben Khedda Çobeïhi, des Arabes Çobeïh, savant vertueux et pieux, qui fut enterré sur la rive de l'Oued Sebou, à environ une étape de Fès. Son tombeau est un lieu de pèlerinage fréquenté à ce jour.

En l'année 935 (15 septembre 1528 — 4 septembre 1529), mourut le cheikh Abou Mohammed El Ghezouani — Dieu veuille l'agréer — qui fut enterré au lieu dit Houmat El Qoçour, à Marrakech; il a été question de lui ci-dessus.

Vers l'année 940 (23 juillet 1533 — 12 juillet 1534), mourut le cheikh El Kamel Abou Abdallah Mohammed ben Aïssa Sefiani El Mokhtari, El Fahdi, enterré à Meknès, qui fut un maître hautement considéré et réputé. Dieu veuille l'agréer et nous faire bénéficier de ses mérites. Amen.

Fin du tome second que suivra le troisième dont le début sera consacré à la dynastie des chérifs saadiens de la famille de Zidan, avec indication de leurs ancêtres et de leur véritable origine, Dieu leur fasse miséricorde.

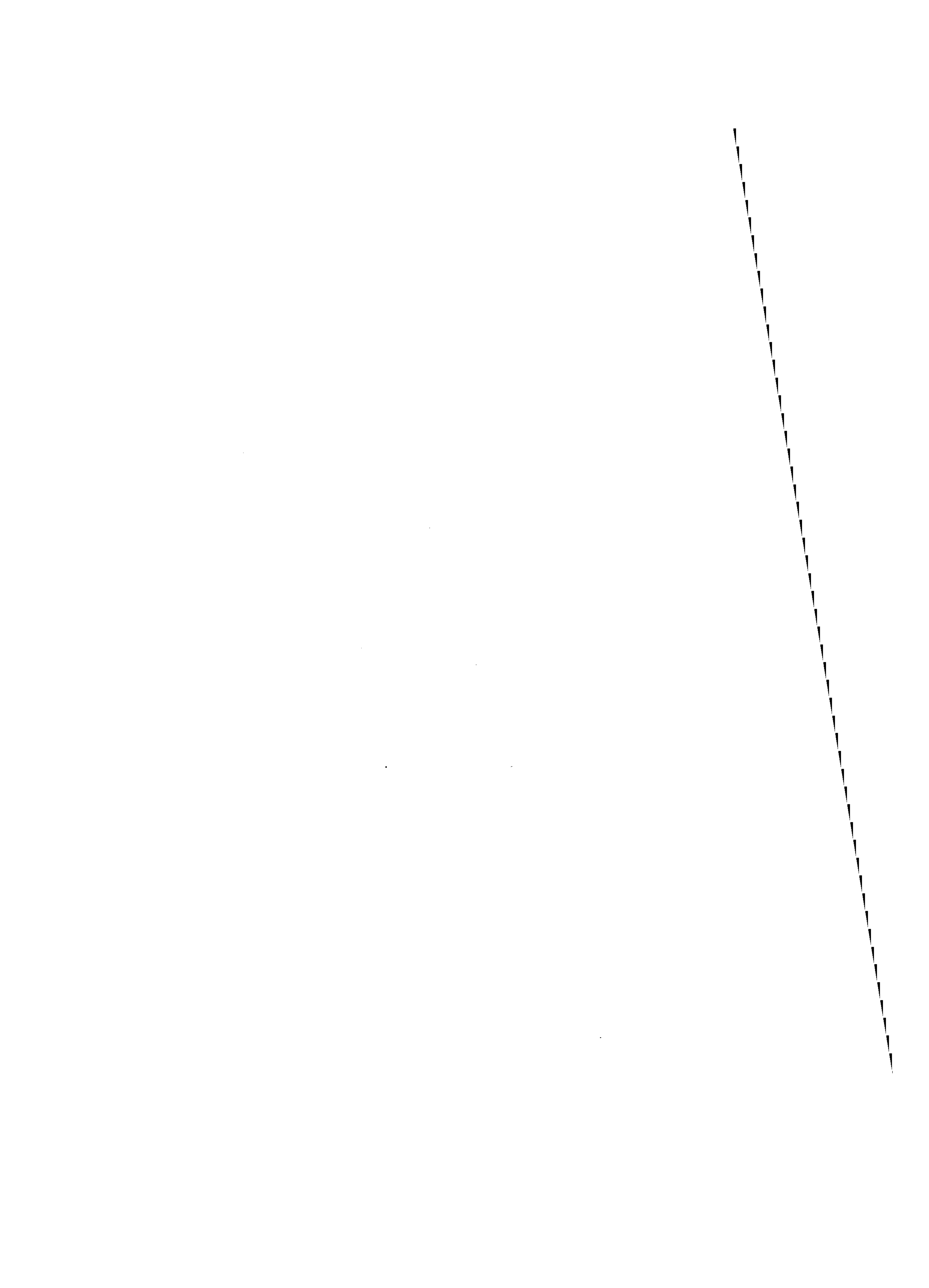
LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOUVERAINS MÉRINIDES

Abou Saïd Othman Ier ben Abdelhaqq . . .	1217-1240
Abou Moarref Mohammed ben Abdelhaqq . .	1240-1244
Abou Bekr ben Abdelhaqq	1244-1258
El Mançour Billah Yaqoub ben Abdelhaqq .	1259-1286
Ennacer Lidinallah Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaqq	1286-1307
Abou Tabet Amer ben Abdelhaqq ben Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaqq	1307-1308
Abou Rabia Soleïman ben Abou Amer Abdallah ben Youssef ben Yaqoub ben Abdelhaqq. .	1308-1310
Abou Saïd Othman II ben Yaqoub ben Abdelhaqq	1310-1331
Aboul Hassan Ali ben Othman ben Yaqoub ben Abdelhaqq	1331-1338
El Motaouekkel Ala Allah Abou Inan Farès ben Aboul Hassan	1348-1358
Essaïd Billah Ier Aboul Bekr ben Abou Inan ben Aboul Hassan	1358-1359
El Mostaïn Billah Abou Salem ben Ibrahim ben Aboul Hassan	1359-1361
Abou Omar Tachefin El Moouasouis ben Aboul Hassan	1361-1361
El Motaouekkel Ala Allah Abou Zian Moham-	

med ben Abou Abderrahman Yaqoub ben Aboul Hassan	1361-1366
Abou Farès Abdelaziz ben Aboul Hassan . .	1366-1372
Essaïd Billah II Abou Zian Mohammed ben Abdelaziz ben Aboul Hassan	1372-1374
El Mostancer Billah Aboul Abbas ben Abou Salem ben Aboul Hassan (1re fois)	1374-1384
El Motaouekkel Ala Allah Abou Farès Moussa ben Abou Inan ben Aboul Hassan	1384-1386
El Montaçar Billah Abou Zian Mohammed ben Aboul Abbas ben Abou Salem ben Aboul Hassan	1386-1386
El Ouateq Billah Abou Zian ben Mohammed ben Aboul Fadhl ben Aboul Hassan . . .	1386-1387
Aboul Abbas ben Abou Salem ben Aboul Hassan (2e fois)	1387-1393
El Mostancer Billah Abou Fares Abdelaziz ben Aboul Abbas ben Abou Salem	1393-1396
El Mostancer Billah Abou Amer Abdallah ben Aboul Abbas ben Abou Salem	1396-1398
Abou Saïd Othman III ben Aboul Abbas ben Abou Salem	1398-1420
Abou Mohammed Abdelhaq ben Abou Saïd Othman ben Aboul Abbas ben Abou Salem	1420-1465
Le chérif Abou Abdallah Mohammed ben Ali El Idrissi El Djouthi El Amrani.	1465-1470

BRANCHE BENI OUATTAS

Abou Abdallah Mohammed Cheikh ben Abou Zakaria El Ouattassi.	1472-1504
Mohammed ben Mohammed Cheikh El Ouattassi, dit El Bortogali	1504-1526
Abou Hassoun ben Mohammed ben Cheikh El Ouattassi (1re fois)	1526-1526
Aboul Abbas Ahmed ben Abou Abdallah Mohammed El Bortogali	1526-1549
Mohammed Cheikh le Saadien	1550-1554
Abou Hassoun ben Mohammed Cheikh El Ouattassi (2e fois)	1554-1554



INDEX ALPHABÉTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'histoire des Mérinides devait d'abord former deux volumes : c'est ce qui explique pourquoi l'index alphabétique est divisé en deux parties. A partir du règne d'*Abou Inan* se reporter à la deuxième partie de l'index.

A

B

C

D

E

F

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

X

Y

Z

DEUXIÈME PARTIE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

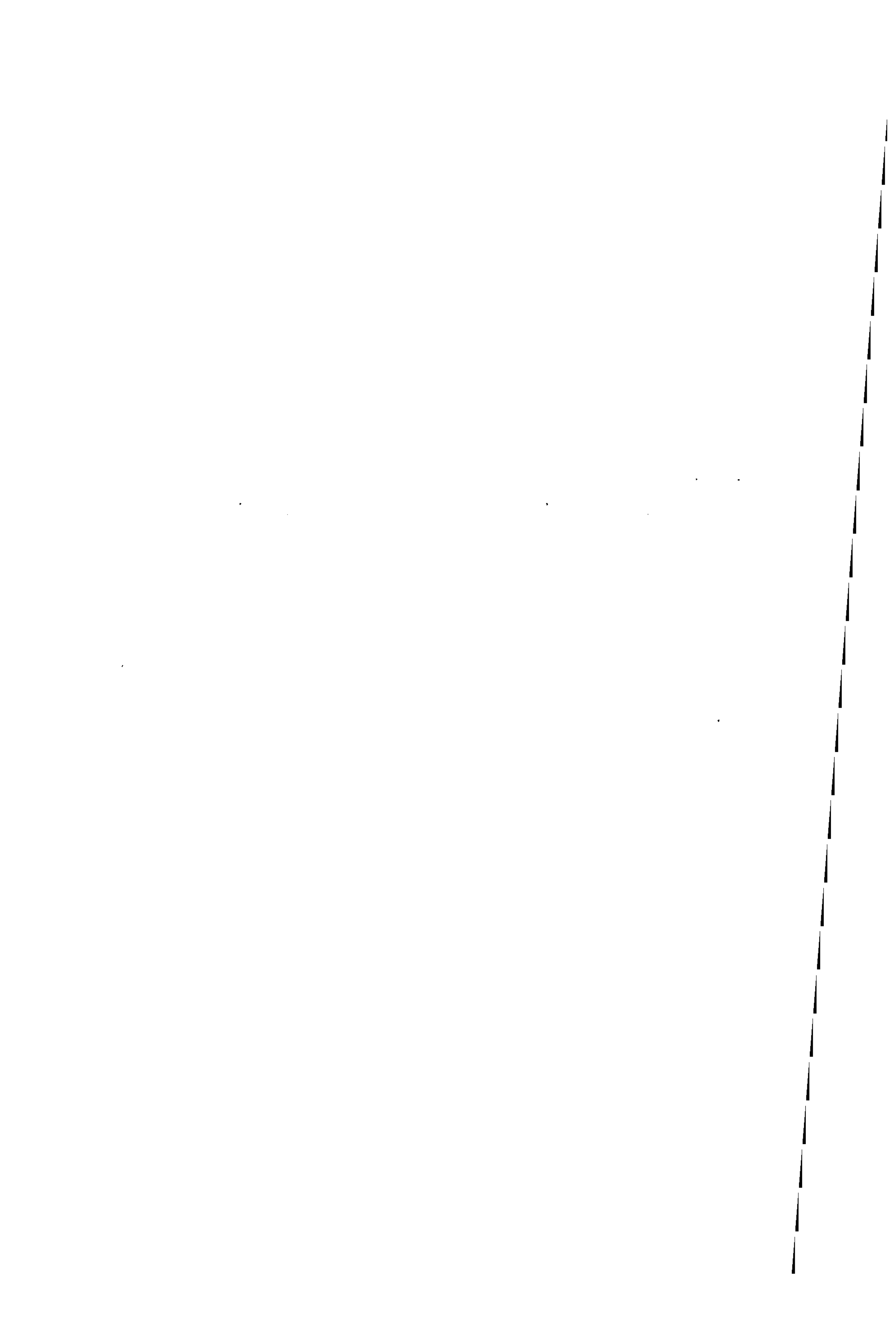
S

T

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES



ERRATA

P. 410, l. 12, *au lieu de* Ali ben Abou Amer *lire* Ibn Abou Amer.
P. 460, l. 29, — Mohammed Tarifi — Abou Mohammed Tarifi.

7585-34. — Tours, Imprimerie Arrault et Cie.